216

SÉLINONTE

COLONIE DORIENNE EN SICILE

La Ville, l'Acropole et les Temples

RELEVÉS ET RESTAURATIONS

PAR

Jean HULOT

ARCHITECTE

ANCIEN PENSIONNAIRE DE L'ACADÉMIE DE FRANCE

A ROME

TEXTE

PAR

Gustave FOUGÈRES

PROFESSEUR ADJOINT A LA SORBONNE

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

D'ATHÈNES

OUVRAGE HONORÉ D'UNE SOUSCRIPTION

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS



PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE ET DES ARTS DÉCORATIFS

CH. MASSIN, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON CHARLES SCHMID

51, RUE DES ÉCOLES

1910

C 3694 2

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0001

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die DFG

Librairie des Arts Décoratifs & Industriels
OUVRAGES A GRANDS RABAIS
A. LOUIS DE MEULENEERE
TÉLÉPH. 21, Rue du Chêne TÉLÉPH.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0002
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

SÉLINONTE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0003
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0004
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

SÉLINONTE

La Ville, l'Acropole et les Temples

RELEVÉS ET RESTAURATIONS

PAR

Jean HULOT

ARCHITECTE

ANCIEN PENSIONNAIRE DE L'ACADÉMIE DE FRANCE

A ROME

TEXTE

PAR

Gustave FOUGÈRES

PROFESSEUR ADJOINT A LA SORBONNE

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

D'ATHÈNES

OUVRAGE HONORÉ D'UNE SOUSCRIPTION

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS



PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE L'ARCHITECTURE ET DES ARTS DÉCORATIFS

CH. MASSIN, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON CHARLES SCHMID

51, RUE DES ÉCOLES

—

1910

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

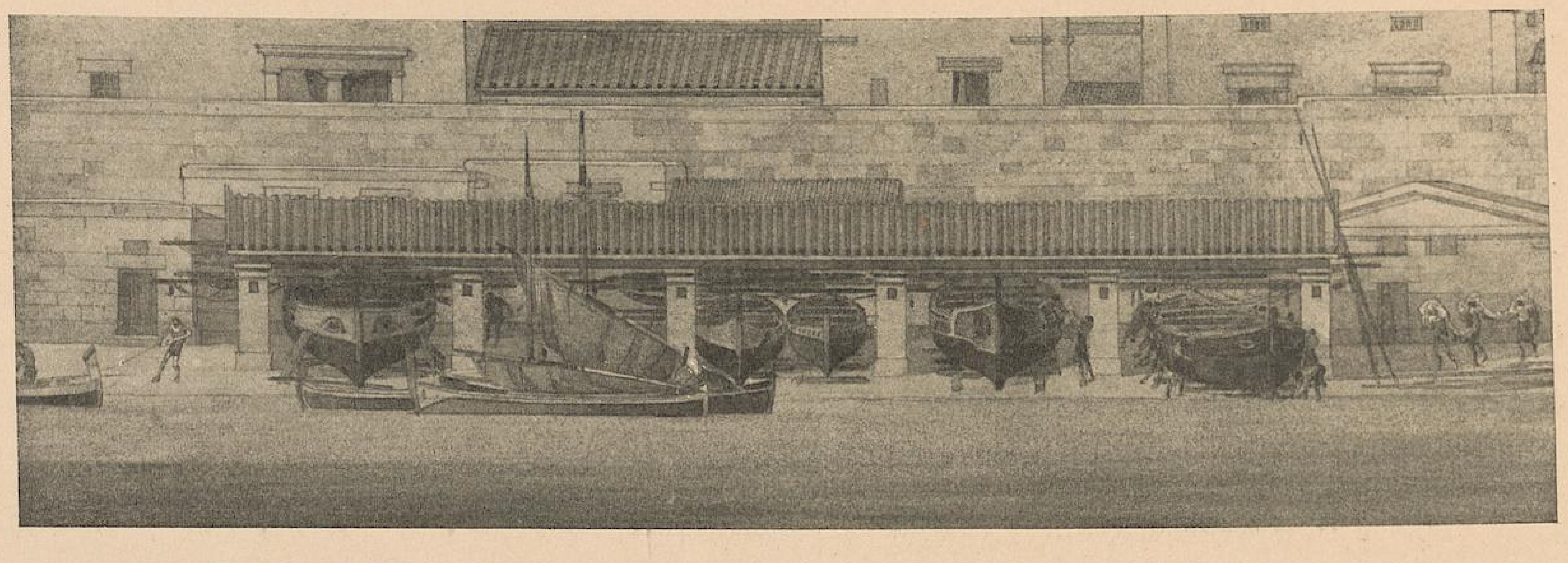
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0005

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die DFG

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK * HEIDELBERG *

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0006
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



UN GARAGE DE NAVIRES A SÉLINONTE. (Reconstitution supposée; détail de la Restauration de M. J. Hulot.)

PRÉFACE

Les découvertes de l'archéologie classique en ces trente dernières années, en nous restituant le matériel et le décor des civilisations grecque et romaine, nous ont révélé une antiquité pittoresque et tangible qui est un charme pour les yeux et un divertissement pour l'esprit. Elles ont rendu aussi instantané qu'attrayant le contact avec le passé. Que faut-il pour s'improviser contemporain des siècles lointains? un coup d'œil sur un album, une promenade dans un musée, un pèlerinage aux ruines. Il n'est pas surprenant qu'une initiation aussi facile ait conquis la mode. L'humaniste de jadis, au prix de longues études, cherchait dans l'antiquité des satisfactions spirituelles, des leçons de sagesse et de goût; il aimait à retrouver chez les anciens l'homme d'aujourd'hui. L'humaniste moderne, plus épris de contrastes et aussi plus sensuel, demande plutôt à l'antiquité des émotions plastiques et la vision concrète d'un milieu différent. L'humaniste « vieux style » aimait à citer les bons auteurs; l'humaniste « nouveau style », s'il en a encore le moyen, n'a plus le goût des citations: en revanche, il parle sans honte métopes, frises, statues archaïques, terres cuites, lécythes; il invoque Phidias, Praxitèle, Lysippe plutôt qu'Eschyle ou Démosthène. S'il n'est plus de bon ton de réciter par cœur les classiques, il ne messied pas de raconter ses impressions sur l'Acropole d'Athènes, sur Delphes ou Olympie. N'a-t-on pas vu les héros des derniers romans promener leur tristesse à travers les

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0007
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

ruines fraîchement exhumées du palais de Minos à Cnossos[1]*, ou deviser sur les métopes de Sélinonte*[2]*? La Grèce et Rome tiennent encore la vogue au théâtre et dans le roman. Est-ce pour leur inspirer des caractères ou des situations, comme au dix-septième siècle? Non, mais pour leur suggérer des tableaux et des évocations.*

Il y a bien peu de ruines antiques dont la seule silhouette dessine dans l'imagination le décor et la splendeur de la vie passée. Souvent, les plus pittoresques — et combien ne le sont guère! — n'étalent aux yeux que des cadavres informes. Une mélancolie de nécropole s'appesantit sur ces restes que l'âme du passé hante comme une ombre funèbre. Ce sont des idées de mort qui obsèdent l'esprit; la parure même dont le temps a parfois drapé ce délabrement semble le crêpe de la gloire défunte. Il y a des rêveurs à qui suffit cette émotion de leur sensibilité : ils se complaisent au charme amer et profond du ravage, à la misère de l'œuvre détruite, au pessimisme de l'inéluctable déchéance. Mais tout le monde n'a pas l'âme d'un Baudelaire! Ceux qui, dans ces débris augustes ou lamentables, préfèrent reconnaître les formes de la vie, souhaitent de ressusciter en eux la vision parfaite des monuments tels qu'ils s'offraient aux yeux des anciens.

De cette curiosité reconstructive est née la restauration, *œuvre de reconstitution historique et esthétique, fondée en partie sur l'observation exacte des réalités, en partie sur le rêve évocateur. Les hommes de science ne s'y risquent pas volontiers : leur circonspection leur interdit de rien ajouter aux données dûment constatées; ils hésitent à se compromettre dans la fiction. Aussi leur imagination tenue en laisse ne produit-elle le plus souvent que des schémas indigents et mesquins. Les artistes n'éprouvent pas les mêmes scrupules. Servis par des facultés plus visionnaires et plus créatrices, disposant d'un riche répertoire de formes, ils tiennent pour vérité ce qui satisfait leur sens esthétique. Pour eux, un motif « qui fait bien » a droit de cité; l'hypothèse leur paraît plausible pour peu qu'elle flatte l'œil. Cette fantaisie fait souvent froncer le sourcil aux archéologues. Mais ce conflit de l'art et de la science*

1. Gérard d'Houville : *Le temps d'aimer*.
2. J.-L. Vaudoyer : *L'amour masqué*.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0008 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

est-il insoluble? Ne peut-on imaginer une restauration où l'entraide de l'archéologue et de l'artiste associerait la prudence de l'un à l'originalité inventive de l'autre, où la réalité certaine ne serait complétée qu'à bon escient? L'hypothèse est une nécessité du genre : presque jamais une ruine ne livre tous les éléments d'une restauration authentique en ses moindres détails. Il serait donc abusif de proscrire toute conjecture au nom de la science. Celle-ci n'a garde de s'interdire à elle-même les suppositions. Or, une hypothèse matérialisée par le dessin n'est pas plus répréhensible que celle qui s'énonce par l'écriture. Il suffit qu'elle s'autorise de termes de comparaison légitimes et ne verse ni dans l'arbitraire anachronique ni dans l'incohérence. Il suffit aussi qu'elle se fasse loyalement reconnaître, en permettant la distinction des données réelles et certaines d'avec les compléments de pure invention.

La restauration *est un des triomphes de l'art français. Cela est dû surtout au règlement bienfaisant de la Villa Médicis, qui impose aux architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome, comme* envoi de 4[e] année, « *l'État actuel et la Restauration d'un monument ou d'un ensemble de monuments antiques* ». *Le but de ce travail est d'abord de familiariser les artistes avec les principes de l'art et de la construction antiques, en les obligeant à des relevés précis des ruines importantes, et à des observations personnelles sur les maçonneries, matériaux, ordonnances et dispositifs classiques : c'est l'objet de l'*état actuel, *qui est obligatoire. Ensuite, sur ces données réelles, l'artiste doit dresser la* restauration *ou reconstitution des édifices, dans l'état d'intégrité où l'on peut se figurer que les anciens les voyaient. C'est dans cette partie de sa tâche que l'artiste fait œuvre d'imagination, de goût et de science. Par son caractère rétrospectif et désintéressé, la* restauration *constitue une étude souvent très laborieuse, mais très attachante : elle est un rêve, une évocation du passé, une résurrection. C'est donc en partie une œuvre de poésie et d'histoire, dégagée de toute préoccupation utilitaire. Elle transporte la pensée de l'artiste dans un monde disparu qu'il essaie de faire revivre. Il est obligé de faire œuvre documentaire en même temps qu'œuvre d'invention et de composition. Il doit compulser les textes, explorer et soumettre à une analyse critique non seulement le terrain même des ruines qu'il se propose de reconstituer sur le papier, mais encore*

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0009
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

les principaux vestiges de l'antiquité, où il cherche des indications et des termes de comparaison. Ainsi se forme en lui l'éducation classique concrète qui le gardera des anachronismes, des contre-sens et des modernismes, en le pénétrant de l'esprit de la beauté antique contemplée directement dans ses chefs-d'œuvre.

Pour nos Prix de Rome, la restauration *est la première occasion vraiment originale qui leur soit offerte de déployer leurs qualités personnelles et de se faire connaître au public parisien. Un pareil travail ne s'exécute guère qu'une fois dans la vie d'un architecte, grâce aux facilités et aux loisirs que procure à celui-ci le séjour à Rome, où il s'imprègne librement de l'atmosphère antique.*

La collection des Envois de Rome[1] *forme un répertoire unique, que seule une sélection de rares talents était capable d'élaborer. Ce sont presque toutes de brillantes compositions, d'une habileté et d'un goût remarquables; plusieurs sont, par surcroît, des œuvres de science solide. Pour plus d'un maître, une belle restauration fut le premier fleuron de sa célébrité.*

D'abord restreintes aux ruines d'Italie[2], les restaurations des Prix de Rome ont peu à peu suivi les conquêtes les plus lointaines de l'archéologie. A mesure que celle-ci essaimait et agrandissait ses chantiers en Grèce et en Orient, les Restaurations s'annexaient de nouveaux domaines. Elles n'ont laissé de côté aucune des ruines notables du monde grec et du monde romain. L'Acropole d'Athènes, Éleusis, Olympie, Délos, Épidaure, Delphes, Pergame, Baalbeck, Palmyre, etc., ont tenté nos jeunes artistes. Les ensembles monumentaux mis au jour leur ont révélé des motifs, des types et des procédés de construction autrement savoureux et variés que les immuables modèles de la tradition scolaire. Ils y ont entrevu une antiquité abondante et souple, jamais identique à elle-même, sans cesse en quête de conceptions inédites. L'antiquité bien comprise leur apprenait l'art de renouveler les formules et d'être de leur temps. Aussi, à mesure que se précisait la connaissance des techniques aux diverses époques, le sens historique venait compléter le sens esthétique qui n'a jamais manqué aux architectes de la Villa Médicis.

1. Institut de France. MONUMENTS ANTIQUES relevés et restaurés par les architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome (envois de 4e année). 3 vol. in-4° col., 280 pl. héliog., Vve Charles Schmid.
D'Espouy : FRAGMENTS D'ARCHITECTURE ANTIQUE. Ier vol. in-4° col., 100 pl. héliog., Charles Schmid, 1896.
— — — — IIe vol. — — Vve Charles Schmid, 1907.
— FRAGMENTS D'ARCHITECTURE DU MOYEN-AGE ET DE LA RENAISSANCE. I vol. in-4° col., 100 pl., Charles Schmid, 1897.

2. Voyez la liste dressée par Hittorff (*Architecture polychrome chez les Grecs*, 1851, p. XXV) des architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome et des monuments antiques dont ils ont fait les restaurations, de 1783 à 1849.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0010 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Ce sont les exigences de ce sens ou de cette curiosité historiques qui ont inspiré les publications du genre de celle-ci. La simple reproduction des dessins d'une restauration ne suffit plus au public éclairé, soucieux de voir avec les yeux de l'esprit, de s'instruire en regardant, de comprendre et de raisonner ses visions. D'où la série d'ouvrages inaugurée par l'ancienne maison Quantin. La reproduction des restaurations y est encadrée par un texte descriptif, explicatif, historique et critique, où l'auteur reconstitue la vie et l'âme du milieu dont les dessins de l'artiste évoquent l'image concrète.

*Ainsi furent élaborées ces restaurations raisonnées, dues à la collaboration d'un architecte, grand Prix de Rome, et d'un archéologue, ancien membre de l'École française d'Athènes : l'*Olympie *de MM. Laloux et Monceaux (1889), l'*Épidaure *de MM. Defrasse et Lechat (1895), le* Pergame *de MM. Pontrémoli et Collignon (1900). L'éditeur des* Monuments antiques *et* Fragments d'architecture *d'après les envois de Rome, a pensé que la restauration de* SÉLINONTE *par M. Jean Hulot était digne de continuer cette série favorablement accueillie. Pour bien marquer la solidarité du présent ouvrage avec ses aînés, pour lui permettre de prendre rang à leur suite, on l'a conçu sur le même modèle, avec un format et une typographie identiques.*

Il nous reste à expliquer en peu de mots les titres de Sélinonte *à l'honneur de cette publication, ainsi que les conditions et l'esprit de notre travail.*

Les ruines de Sélinonte, depuis les dernières fouilles du Gouvernement italien, représentent un des ensembles monumentaux les plus riches, les plus imposants, les plus anciens de l'antiquité hellénique. Presque tout y est de l'époque archaïque ou du cinquième siècle avant Jésus-Christ. L'originalité puissante de ses édifices sacrés dont quelques-uns comptent parmi les géants de l'architecture antique, l'énergie

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0011
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

fruste de leurs métopes, vénérées comme les doyennes de la sculpture grecque, témoignent de l'extraordinaire et précoce vitalité de la colonie dorienne transplantée dans cet avant-poste de l'hellénisme en Occident. Il y a là un des premiers et des plus importants chapitres de l'histoire de l'art, architecture et plastique. De plus, le plan de la nouvelle ville, construite à la fin du cinquième siècle, avec ses rues droites et ses maisons régulièrement alignées, nous montre la plus ancienne application connue des principes d'édilité géométrique mis en honneur par Hippodamos de Milet. Le système original et savant de ses fortifications extérieures, contemporain du tyran Denys l'Ancien, n'a pas d'équivalent en Grèce et ne peut être comparé qu'au fort Euryèle à Syracuse. Enfin, avec les deux ports qui encadrent son promontoire, cette ville maritime offre un type caractéristique de ces établissements d'outre-mer dont M. Victor Bérard a si nettement élucidé la théorie « topologique » et défini les conditions d'existence.

Tel est le motif complexe qui a séduit M. Hulot, alors qu'il cherchait, dès 1902, un sujet de restauration pour son envoi de 4ᵉ année. Après une étude sommaire des lieux en 1899 et 1902, il passa tout le mois de mai 1904, assisté de ses deux camarades, M. Prost, architecte, et M. Montchablon, peintre, pour exécuter les relevés qui ont servi de base à ses états actuels et à ses restaurations. Ses dessins, terminés en 1907, ont figuré au Salon d'Architecture de 1907, où ils remportèrent la médaille d'honneur[1]. Pour préparer le présent ouvrage, l'auteur des dessins et l'auteur désigné du texte se sont rendus ensemble à Sélinonte, en avril 1908, afin d'étudier sur place tous les problèmes que soulève l'interprétation historique et technique des ruines. Cette enquête archéologique leur fut facilitée par une mission du Ministère de l'Instruction publique et par le très gracieux concours du Gouvernement italien, représenté par le ministre de l'Instruction publique, M. Rava; par le directeur des Beaux-Arts, M. Corrado Ricci, et par le surintendant des antiquités de la Sicile, M. Salinas. Les deux collaborateurs ont à cœur de remercier le Gouvernement royal, entre autres faveurs, de l'hospitalité qu'il leur a libéralement accordée, durant tout leur séjour, dans la maison du service des fouilles, la seule habitable en cette solitude malsaine de Sélinonte. Ils y furent traités, par les custodes *de l'État, avec une sollicitude et une bonne grâce inoubliables.*

1. Ils ont aussi été exposés à Londres, en juillet 1908, par les soins de l'Institut royal des architectes britanniques (*Journal of the royal Institute of british Architects*, t. XV, 3ᵉ série, p. 513-532, avec planches, et texte en français et en anglais d'une conférence explicative par G. Fougères).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0012 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Il ne pouvait entrer dans notre programme d'entreprendre à Sélinonte les fouilles complémentaires qui incombent au Gouvernement italien. Mais l'examen critique des ruines en leur état actuel nous réservait encore mainte solution et interprétation inédite. Pour les grands temples, les travaux d'Hittorff et Zanth, et surtout les relevés minutieux de MM. Koldewey et Puchstein feront foi tant que subsistera l'entassement actuel des matériaux; mais les restes des fortifications, des rues, des maisons, du sanctuaire de Gaggera, dont il n'existe que des descriptions sommaires ou incomplètes, nous ont livré la matière de découvertes de détail. Là, presque tout reste à préciser : dispositif, chronologie, destination des ouvrages.

Nous nous sommes donc proposé de donner ici la première monographie complète de Sélinonte. Il en résulte que le programme de ce livre dépasse notablement celui que M. Hulot s'était tracé pour son envoi de Rome. Aussi a-t-il dû le compléter par des dessins nouveaux. On trouvera ici des plans, élévations et restitutions des temples de la colline Est, des rues et maisons de la ville, un état complet et une restauration du sanctuaire Ouest (Gaggera), toutes études que la restauration de 1907 ne comportait pas. Au reste, ce ne sont pas les seules additions que l'architecte se soit imposées pour faire de ce livre autre chose que le simple commentaire de son œuvre primitive. Il a exécuté tous les croquis et plans de détail dont notre enquête commune nous a démontré l'intérêt pour illustrer le texte. Aussi bien, les deux auteurs se sont avant tout préoccupés de se mettre d'accord sur tous les points et en toute sincérité. Lorsqu'un supplément d'information nous a suggéré quelque addition ou rectification, les dessins de l'Envoi ont été modifiés ou complétés en conséquence, partout où cela fut possible, par exemple dans les états actuels et les plans restaurés. Quant aux grandes aquarelles de la restauration, *qui restaient intangibles par nature, leur auteur ne prétend pas les présenter en tous leurs détails comme l'expression même de la vérité archéologique, d'ailleurs insaisissable par le menu. Dans un chapitre spécial, on discutera les hypothèses qu'elles traduisent, les arguments qui rendent les reconstitutions plus ou moins plausibles ou les simples suggestions d'ordre esthétique d'où procède tel ou tel motif.*

L'auteur du texte à son tour confessera ses embarras. Il ne disposait pas sur

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0013
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Sélinonte de la documentation que les descriptions de Pausanias ou de copieux dossiers épigraphiques offraient aux historiens d'Olympie, d'Épidaure et de Pergame. Il s'est trouvé réduit à raisonner plus souvent sur des indices matériels que sur des témoignages. C'est au déchiffrement empirique et critique d'une maçonnerie sans écriture qu'il a dû demander le secret des vicissitudes de la ville. La plupart des temples ne sont encore que des numéros anonymes. L'archéologue, familiarisé avec les procédés des constructeurs grecs, n'est pas sans avoir acquis un critérium qui lui permet assez souvent d'obtenir d'une muraille ou d'une substruction qu'elles lui révèlent leur âge et leur raison d'être. Mais aussi que de fois la réponse reste ambiguë, et comme la moindre ligne d'écriture ferait mieux l'affaire que cette exégèse subjective du mutisme des pierres!

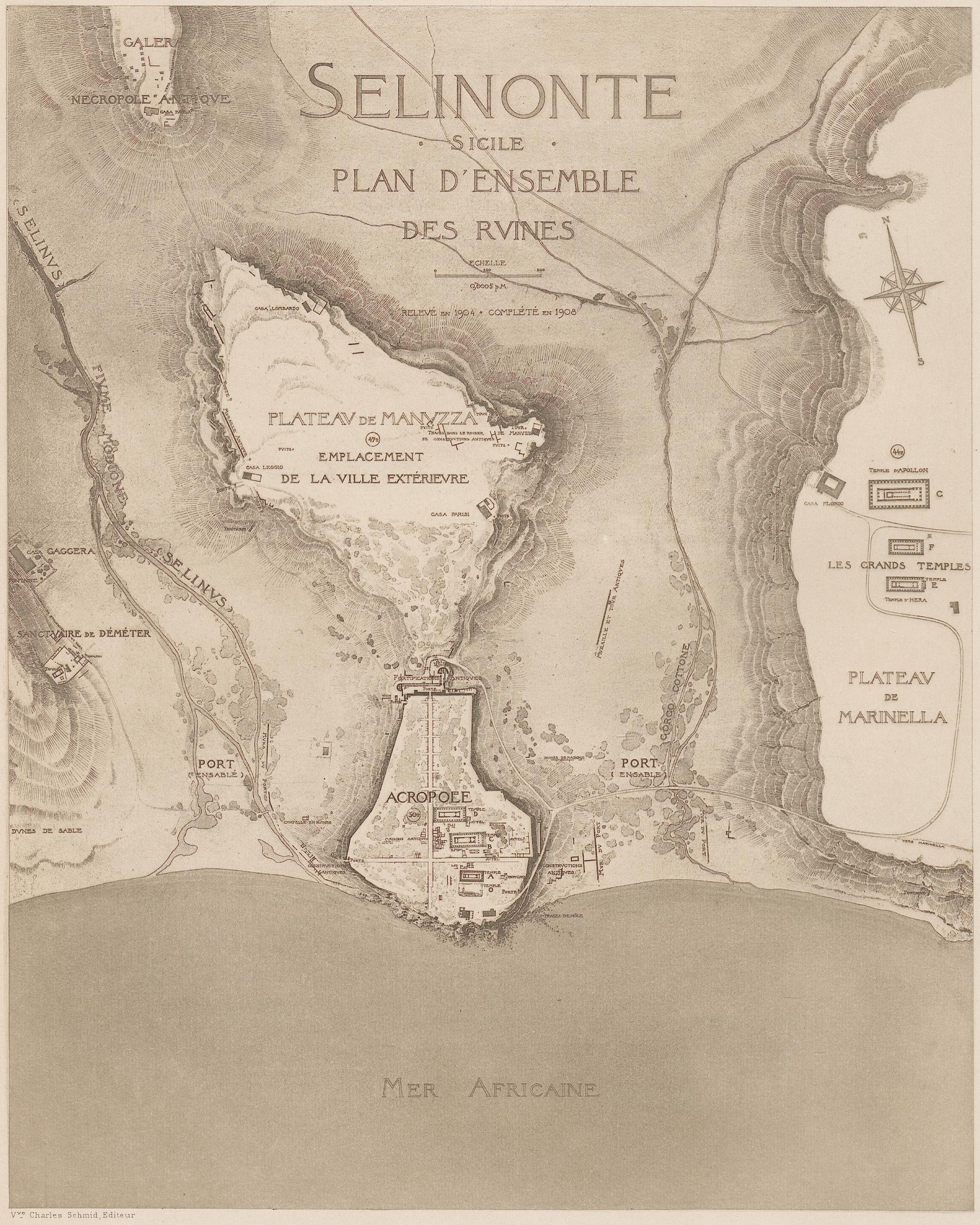
Les photographies de ruines insérées dans le texte ont été prises par nous, en partie avec l'outillage dont M. Haussoullier s'était servi pour ses fouilles de Didymes et qu'il nous a fort obligeamment prêté. Celles des sculptures du musée de Palerme sont tirées des collections de M. Incorpora, qui en a autorisé la publication. Quant à la reproduction des dessins par l'héliogravure, M. Chauvet a mis tous ses soins à obtenir des valeurs dégradées correspondant aux effets des originaux, de façon à compenser dans une certaine mesure l'absence des couleurs.

Nous ne perdons pas de vue qu'un ouvrage comme celui-ci doit répondre aux desiderata *de plusieurs catégories de lecteurs, archéologues, artistes, amateurs, sans être spécialement destiné à l'une plutôt qu'à l'autre. Que les uns et les autres y trouvent leur compte, telle est l'ambition et telle serait la récompense de notre commun effort.*

G. F.



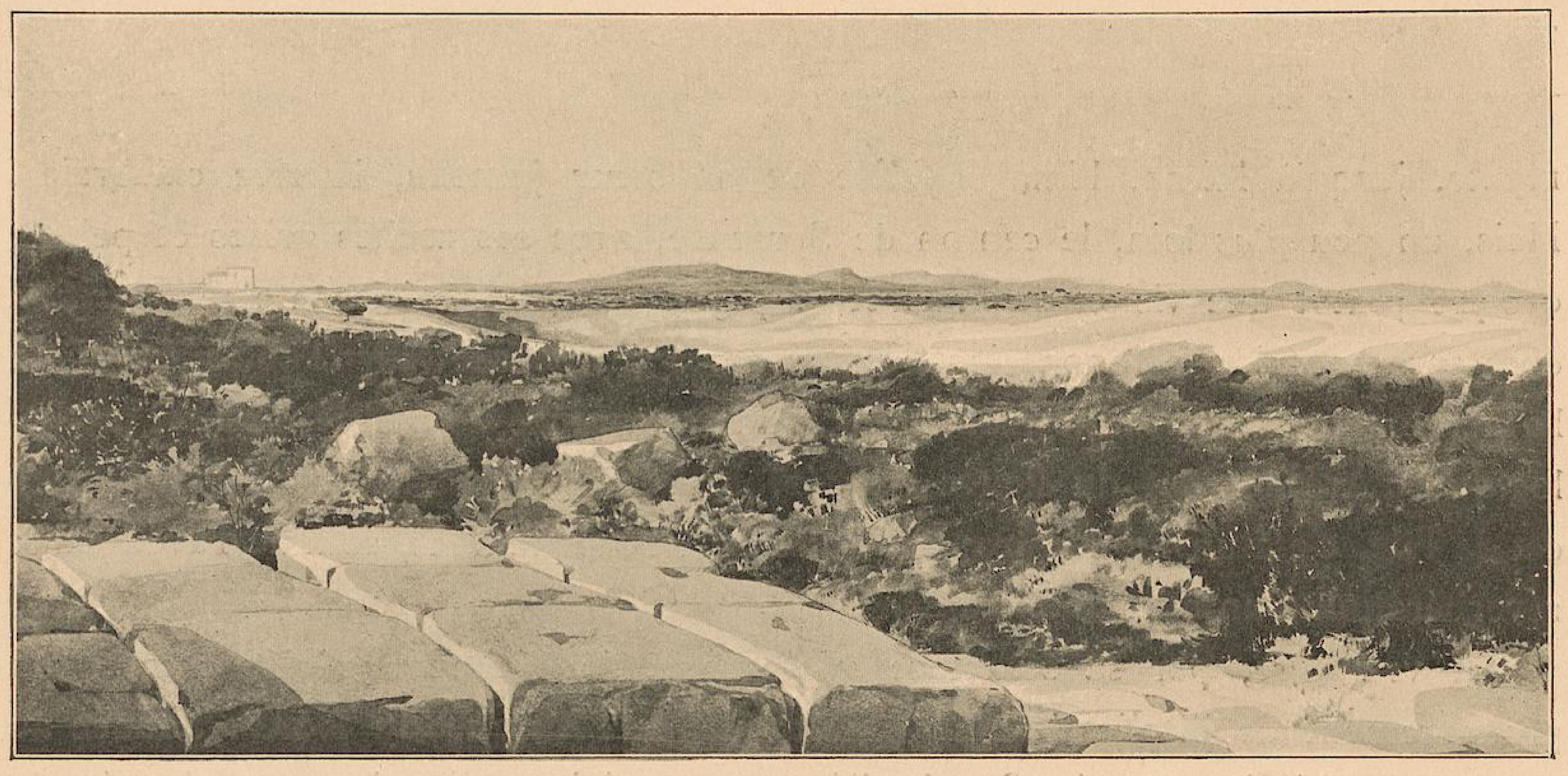
TÊTE DE DÉMÉTER
(Ex-voto en terre cuite du sanctuaire de Gaggera.)



V[ve] Charles Schmid, Editeur

PLAN D'ENSEMBLE DES RUINES

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0015
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



LA PLAINE SÉLINONTIENNE : RÉGION NORD. (D'après une aquarelle de M. J. Hulot.)
(Vue prise de la base en avant du temple B. — A g., la Casa Manuzza, et le plateau de Castelvetrano au milieu, le massif de Salemi et le pic Baronia; à dr., Monts de Santa-Ninfa.)

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

LE PAYSAGE SÉLINONTIEN

Le littoral libyque de la Sicile. — Assise sur un promontoire de la côte méridionale de la Sicile, non loin de la pointe ouest du triangle insulaire, Sélinonte regardait la mer et la terre d'Afrique. En face d'elle, au delà d'une Manche méditerranéenne, large de 155 kilomètres, l'horizon lui laissait deviner, et parfois entrevoir, la rive opposée et les caps Libyens tendus vers la Sicile, en avant du golfe de Carthage. Du milieu de cette fosse marine, elle voyait émerger l'îlot Cossyra et l'archipel maltais, témoins de l'ancienne jonction des deux terres[1]. Et, de fait, cette grève méridionale de la Sicile ressemble à une frange détachée du Sahel tunisien. On pourrait comparer le prisme sicilien à un miroir à trois faces, dont chacune refléterait la physionomie du continent situé vis-à-vis. Le revers nord de l'île, avec sa berge montueuse et l'ampleur de ses baies de Palerme et de Castellamare, reproduit les traits de la bordure campanienne de Sant'Eufemia à Naples. La rive insulaire du détroit de Messine,

1. Le cap Boeo ou Lilibeo, pointe sud-ouest de la Sicile, et le cap Bon, séparés par le canal de Sicile, large de 145 kilomètres, se rejoignent en réalité par un véritable isthme sous-marin, situé à une profondeur maxima de 240 mètres. A l'ouest et à l'est de cette ligne de bancs, les fonds tombent à 1.000 mètres et plus.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0016
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

répète, jusqu'à l'Etna, l'image fidèle de sa sœur jumelle, la rive calabraise. Mais, un peu plus loin, le canton de Syracuse, avec ses roches grises et pelées, évoque plutôt une vision de la Grèce : paysage sévère, saisissante réapparition d'un promontoire péloponésien, qui reporte la pensée sur l'autre bord de la mer Ionienne, et semble justifier, par une apparence de réalité, l'union mythologique d'Aréthuse et du fleuve Alphée. Mais, dès qu'on a tourné l'angle sud-est de l'île, c'est un monde tropical qui surgit brusquement, comme l'aveuglante réverbération d'un mirage africain.

A vrai dire, par sa structure géologique, la Sicile se révèle comme un prolongement de l'Italie du Sud plutôt que de l'Afrique du Nord[1]. Soudée au continent africain vers la fin de l'époque tertiaire, elle s'en est séparée de bonne heure, avant même que la passe de Messine se fût creusée pour la détacher de la Calabre[2]. Mais, à la longue, sa façade sud-ouest, de Sciacca à Marsala, a repris une physionomie libyenne, grâce à l'action continue des vents et des courants qui la placent sous la dépendance climatérique du Maghreb. C'est le même ciel, le même climat, avare de pluies, prodigue de chaleur et de sécheresse, le même aspect désertique du littoral : un revers côtier, bas et jaunâtre, domine une grève sablonneuse, festonnée de larges baies ouvertes, qu'enferment de menus promontoires émoussés par les courants ; les petits *ouadi* côtiers, descendus du massif intérieur, y viennent croupir en marais ou s'étouffer sous l'ourlet des dunes.

De tout temps, il s'est fait un perpétuel transfert des choses et des êtres de l'Afrique sur cette grève sicilienne si proche. La végétation africaine a émigré dans l'île : palmiers, orangers, agaves, cactus, aloès ont franchi le canal. Les bourrasques, qui saupoudrent la Sicile de la poussière du désert et y déposent les particules et les germes de la terre africaine, ont aussi lancé sur ce rivage les flottilles des colons phéniciens, les armadas formidables de Carthage, les escadres légères des corsaires vandales et barbaresques.

Des solitudes surchauffées des Syrtes se déchaînent les trombes et les remous qui secouent sans répit la mer Libyque et s'abattent sur la côte friable de l'île pour la démanteler et la pulvériser. Assez rares sont les jours de calme plat et de sérénité. Au large, l'atmosphère saturée de poussière saharienne et d'une buée d'étuve, embrume le plus souvent les horizons, diffuse une lumière opaline et ternit les eaux de reflets plombés et sinistres. Le soleil enveloppe son coucher dans une gaze multicolore de vapeurs sanglantes, orangées, verdâtres. Ce ne sont jamais la radieuse limpidité des mers grecques ni les bleus soyeux, unis et lumineux du miroir égéen, ces bleus d'une transparence cristalline qui aurait

1. Louis Olivier. *En Sicile.* (Publié par la *Revue générale des Sciences*) 1901, p. 2 et 8.
2. Fischer. *Beiträge zur physischen Geographie der Mittelmeerländer, besonders Siciliens.* 1877, p. 1-11.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0017
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'immatérielle fluidité d'un ciel liquide. C'est une mer barbare, lourdement parée, au sourire épais, aux fureurs sauvages.

Les bancs sous-marins et les courants amortissent l'éclat de sa robe et en font une moire éteinte, tachée de raies grisâtres. Jusqu'à 200 ou 300 mètres de la plage, un liséré vert et jaune, mélange d'écume et de vase, cerne la grève d'une teinte trouble de bas-fonds. Puis, c'est la frange blanche et mouvante de la barre écumeuse qui ne s'apaise jamais, enfin le bourrelet des dunes de sable, rebroussées par les coups de bélier du *sirocco*[1] et du *ponente*[2] au fond des estuaires stagnants et jusque sur la plate-forme des promontoires. Ces collines instables que le vent modèle et balaye à son gré obstruent l'embouchure des *fiumare*, qu'elles contraignent à des méandres capricieux avant de leur ouvrir l'accès de la mer. De Sélinonte à Marsala, elles s'amoncellent en ondulations jusqu'à 2 kilomètres dans l'intérieur; elles envahissent les vergers, les pinèdes et les vignes, enlisant jusqu'aux faîte ceps, pins, figuiers, chênes-lièges, qui disparaissent ensevelis vivants ou bien luttant encore pour faire émerger de leur linceul de sable une dernière touffe de verdure.

Par delà la stérilité tragique de cette lisière de Sahel, arène du duel entre la mer et la terre, le Tell sicilien déploie sa magnificence. Sur un glacis de 10 à 12 kilomètres qui monte doucement de la grève vers les monts de l'intérieur, s'étale un luxuriant jardin des Hespérides. C'est la Belle-Plaine, le *Campobello*, aux arbres clairsemés et variés : chênes-lièges à l'écorce pantelante, caroubiers, amandiers, abritent de leur ombre légère les pistes antiques aux ornières profondes, où la roue mord dans le tuf. Oliviers, figuiers, citronniers, pins parasols s'éparpillent au milieu des prés, des champs de blé, d'orge, de trèfle, de fèves. Au printemps, on dirait un coin de la campagne du Perche, ce verger intermédiaire entre la Normandie et la Bretagne, où la verdure normande s'est déjà atténuée, où la sauvagerie bretonne ne fait encore que s'annoncer.

Cette nappe verdoyante, d'un charme idyllique digne de Théocrite, s'encadre dans un croissant de collines lointaines, dont les cimes aiguës ou penchées dessinent sur l'horizon le relief irisé de leurs fines dentelures[3]. Ce sont les premiers ressauts du massif sicilien qui décrivent autour de la plaine sélinontienne une faucille de coteaux, depuis le cap San Marco jusqu'aux hauteurs de Salemi[4]. Sur le plan incliné qui s'abaisse de ce bastion circulaire vers la mer, les cours d'eau, les *fiumare*, les *torrenti*, tels que le *Belice* (ancien *Hypsas*), le *Modione* (ancien *Sélinous*), la *Délia* (ancien *Halikyas*), le *Mazzaro* (ancien *Mazaras*), ont

1. Vent du sud ou sud-est. Voyez le chapitre suivant.
2. Vent du sud-ouest.
3. Voir les vues panoramiques, en tête de la page 1, et p. 6.
4. Avec le mont *San Calogero* (388^{m}), le pic de *Caltabellotta* (949^{m}), les monts de *Santa Margherita* (466^{m}), de *Partanna* (407^{m}), de *Santa Ninfa* (460^{m}), de *Gibellina* (663^{m}), de *Salemi* (442^{m}).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0018
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

creusé leurs sillons parallèles, entre lesquels la surface du glacis se relève en plis ondulés perpendiculaires à la côte, où leurs longs épis de tuf se découpent en falaises basses ou en caps friables, aussitôt dévorés par la houle et les courants.

Caractère du paysage sélinontien. — C'est sur une de ces pointes, entre deux estuaires, que les colons doriens de Mégara Hyblaia installèrent en 628 avant J.-C. la cité de Sélinonte. Désignée à leur choix par ses avantages maritimes, cette position dominait le front de mer et la zone désolée du littoral. Ses deux ports étaient comme les portes de sortie, sur la mer Libyque, du domaine plantureux qui s'étendait de la grève aux montagnes.

Vue d'ensemble et comme à vol d'oiseau, cette Sélinontie n'étonne ni ne séduit par son originalité ou par son charme. On ne ressent pas le coup de foudre qui fait qu'on s'extasie de prime abord. La première impression est indécise, plus neutre qu'enthousiaste ou même seulement admirative. Le voyageur, lorsqu'il arrive ici les yeux émerveillés de visions glorieuses, est plutôt déçu par la monotonie d'un paysage qui n'a pour l'éblouir que son air de tristesse et d'abandon. S'il s'avise de le comparer à toutes les « beautés » qui se sont, en Sicile, disputé son admiration, comme il le juge déshérité et sans caractère! Où sont les courbes harmonieuses de la baie de Palerme, le socle olympien du mont Pellegrino, le radieux sourire de la Concha d'Oro? Où est le céleste belvédère de Taormine et son décor de féerie, où l'Etna s'exhausse et semble soulever avec lui toute la Sicile pour la porter aux nues? Où sont Syracuse, la splendeur grise des Épipoles, et la lumineuse Ortygie, assoupie dans le miroitement de son grand port? Et l'aérienne cité d'Agrigente, couronnant de sa blancheur la chatoyante polychromie des pentes chaudes, où la tendre verdure adoucit l'éclat fauve du roc et égaie de sa jeunesse la décrépitude impérissable des péristyles doriques? Et Ségeste, et le recueillement de son temple solitaire dans son ermitage arcadien?

Ne cherchez pas davantage autour de Sélinonte les profils fiers et légers des montagnes grecques, ni cette franchise de dessin, cette variété de formes qu'un paysage de Grèce doit à la fermeté plastique de ses roches calcaires. Ce n'est pas non plus un imposant paysage à l'italienne, où la tristesse d'une plaine unie s'harmonise avec la majesté des monts sourcilleux. Telle cette pathétique toile de fond que l'Apennin déchiqueté dresse à l'arrière-plan du désert de Paestum, en face du délabrement si noble des vieux temples, tableau qu'anime tout un drame sur le thème des ravages du temps : les blessures béantes des

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0019
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

brèches, les parois en ruines y semblent associer la misère éloquente de la montagne à celle de l'ambitieuse beauté édifiée par les hommes.

Nicolas Poussin ou Piranèse n'auraient retrouvé dans le paysage de Sélinonte ni la grandeur tragique de cette ordonnance, ni le pittoresque de ce relief, ni ces vigoureuses oppositions de plans horizontaux et verticaux. La bordure montagneuse de la Sélinontie a plus de douceur et d'humilité que de hardiesse et d'envolée ; la plaine n'étale pas cette saisissante uniformité des grandes solitudes ; le terrain se plisse en menues ondulations où ses roches molles, tuf, grès, marne, s'écrasent en formes lourdes et affaissées, se modèlent en croupes arrondies et trapues. Les ruines elles-mêmes, au lieu de se dresser en profils glorieux qui semblent braver les atteintes du temps, comme les colonnades de Paestum, de Ségeste et d'Agrigente, gisent au ras du sol pareilles à d'informes cadavres : aussi les guides les qualifient-ils, non sans dédain, de « ruines couchées ».

Mais précisément parce qu'il n'évoque aucun des aspects classiques, le site de Sélinonte possède un caractère et un attrait qui lui sont propres. L'œil est tout d'abord surpris par l'absence du détail saillant qui fait impression, par l'apparence inorganique de cette étendue houleuse et confuse, où il cherche en vain un repère, une ébauche de composition. Mais il ne tarde pas à s'orienter dans le vide de cet espace, à s'intéresser aux contrastes de couleurs et d'attitudes que font entre eux le calme pastoral de la grande plaine, la torpeur funèbre des collines où dorment les vieilles pierres, et la vie sauvage de la grève que la mer turbulente harcèle. Et sur cet ensemble, il voit s'épandre la lumière intarissable et chaude d'un ciel largement éployé, où se glisse la plainte du vent.

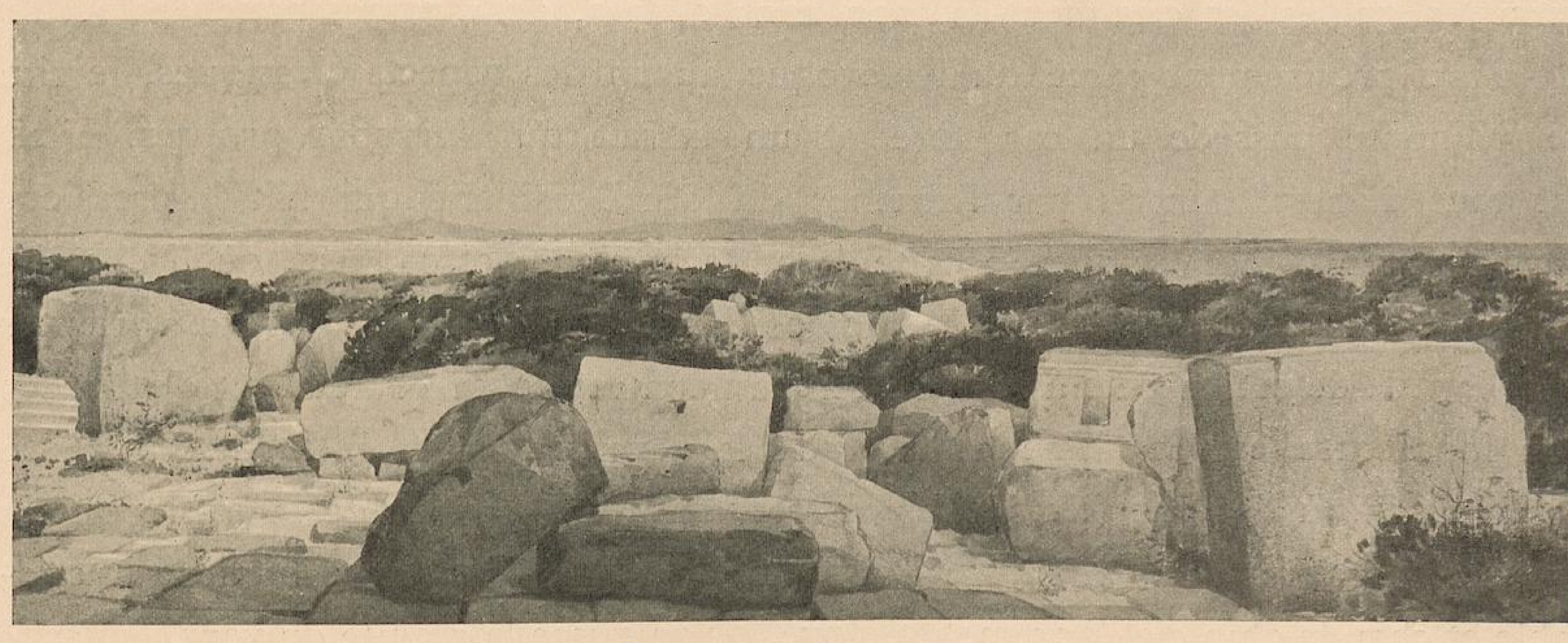
Lorsque, en venant de Palerme, après mille détours au fond du labyrinthe du massif intérieur, on débouche sur les flancs du versant méridional où se sont alignées les villes modernes, à distance de la côte insalubre et peu sûre, on s'arrête à Castelvetrano, chef-lieu actuel du district sélinontien[1]. Là, des terrasses

1. Cette ville morne de vingt-deux mille âmes est actuellement le point de départ de l'excursion aux ruines de Sélinonte. Elle n'offre par elle-même aucun intérêt : son église de San Giovanni, avec une statue de saint Jean-Baptiste par Gagini, son château-caserne des Monteleone, ne méritent guère de retenir le voyageur pressé (et ils le sont tous dès qu'ils ont mis le pied dans cette capitale délabrée !). Le petit musée d'antiquités sélinontiennes, installé dans une salle de l'ancien couvent de San Domenico, converti en collège, renferme des terres cuites et des vases, tels qu'on en voit au Musée de Palerme. La pièce la plus originale est l'Apollon de bronze, trouvé à Sélinonte en 1882, et qui est reproduit dans ce livre. Dans le même bâtiment se trouve la bibliothèque municipale, constituée en grande partie par l'ancien fonds d'ouvrages théologiques du couvent. Pour les étrangers, tout Castelvetrano se résume dans l'hôtel où l'on débarque le soir en venant de Palerme ou de Ségeste, et où s'organise le lendemain, avec voiture et cicérone, l'excursion de Sélinonte : six à sept heures aller et retour, avec possibilité de retour le soir même pour Palerme. Cette industrie est d'ailleurs menacée par la construction de la voie ferrée qui doit relier Castelvetrano à Sciacca et à Girgenti, avec halte près des temples Est de Sélinonte. Alors, on pourra, dans la même journée, partir de Palerme, visiter Sélinonte, et coucher à Agrigente, sans plus s'arrêter à Castelvetrano. — A 3 kilomètres et demi, à l'ouest, sur la rive gauche de la Délia, on a retrouvé en 1880 les ruines d'une église normande du XII^e siècle, la *Trinita di Delia* (G. Patricolo, *Archivio storico siciliano*, V, 1880, p. 52), aujourd'hui restaurée.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0020
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

de l'ancien couvent de San Domenico, à 190 mètres d'altitude, la vue découvre tout le panorama de l'ancienne Sélinontie. La plaine ondule, douce et paisible, comme un verger méditerranéen aux verdures amorties et clairsemées : par places, l'éclatante nudité du tuf poussiéreux détonne en plaques jaunâtres. Chênes-lièges et pins parasols bercent au loin leurs palmes indolentes sous la caresse du soleil ardent. Tout se tait. La campagne sommeille dans l'accablement d'une chaleur cruelle. Pas un village ne détache une oasis de vie sur l'étendue silencieuse : de ci, de là, des masures solitaires, des métairies closes, plus mystérieuses que des couvents. Tout au fond, isolés dans le mirage d'irréelles collines, deux ou trois fantômes de villes blanches se haussent à l'horizon.

Vers le sud, toute cette étendue plonge d'un mouvement lent sous la ligne



LA PLAINE DE SÉLINONTE RÉGION EST, ENTRE LE MONT GENUARDO ET LE CAP SAN MARCO.
(D'après une aquarelle de M. Hulot. — Vue prise du temple C, sur l'Acropole.)

unie de la mer. La haute toile miroitante domine les menus accidents de la côte et les fait paraître encore plus bas. Sur le bleu lisse du vaste écran, de petits caps grisâtres découpent leur humble silhouette. On distingue, assises sur des dos de terrains, quelques « fabriques » de bâtiments ruraux, les restes de deux ou trois tours de guette, et, à 10 kilomètres à vol d'oiseau, presque au ras de la lisière marine, deux ondulations fort modestes : ce sont les deux collines jumelles de Sélinonte.

La colline des temples Est. — La route carrossable de 13 kilomètres, qui conduit de Castelvetrano aux ruines de Sélinonte, chemine sous des berceaux de chênes-lièges, entre des haies d'aubépines peuplées de rossignols. Elle traverse l'étroit vallon où s'écoule l'ancien Sélinous, puis descend, le long de la rive

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0021
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

gauche, les pentes douces d'un plateau de tuf, entaillé par les carrières. Les arbres s'éclaircissent aux approches de la mer. Tout à coup, ils s'évanouissent : on débouche sur une lande de tuf et de sable, dans la zone sauvage où sévissent les vents et la mer. On fait halte sur un plateau dénudé, qu'écrase la disgracieuse carrure d'une ferme isolée, posée sur le bord d'un vallon[1]. Un peu plus loin, de la nappe frissonnante des blés, émerge comme un écueil un énorme monceau de pierres, d'où pointe une grosse colonne effritée et tronquée qu'on avait prise à distance pour une cheminée ou pour un phare. On s'approche de ce monticule énigmatique, on en fait le tour avec une surprise un peu mêlée d'appréhension, tant est prodigieux le spectacle de cette agitation pétrifiée dans la quiétude rurale des champs labourés.

En un pêle-mêle de pierres grosses comme des maisonnettes, des blocs



RUINES DU TEMPLE G OU D'APOLLON : CÔTÉ NORD.

se suspendent par leurs angles sur de monstrueux cylindres, des antres se creusent sous des monolithes arc-boutés dans un équilibre miraculeux; de fantastiques chapiteaux, projetés sens dessus dessous dans les champs, étalent leurs échines raplaties comme des galettes préparées pour un pique-nique de Titans; de gigantesques colonnes allongent à terre la file de leurs tambours et semblent découpées en tranches. La stupeur de ce cataclysme s'accroît quand on pénètre à l'intérieur du chaos. Là, devant les montagnes de blocs incohérents, creusées de ravins humides et de sombres cavernes, la ruine de l'œuvre humaine prend l'allure d'un chaos de rochers naturels : on songe à quelque « enfer » de la forêt de Fontainebleau. Il n'est pas jusqu'à la flore rupestre des ruines, pariétaires, lichens et lycopodes, qui ne complète l'illusion.

Qu'était donc ce monument surhumain, ce mastodonte de l'architecture,

1. Voir la photographie, page 13.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0022
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

dont les débris confondent l'imagination? Quel orgueil démesuré a pu surexciter



RUINES DU TEMPLE G : FRONT EST

un tel délire de la pierre, quelle exaltation religieuse et patriotique, quel



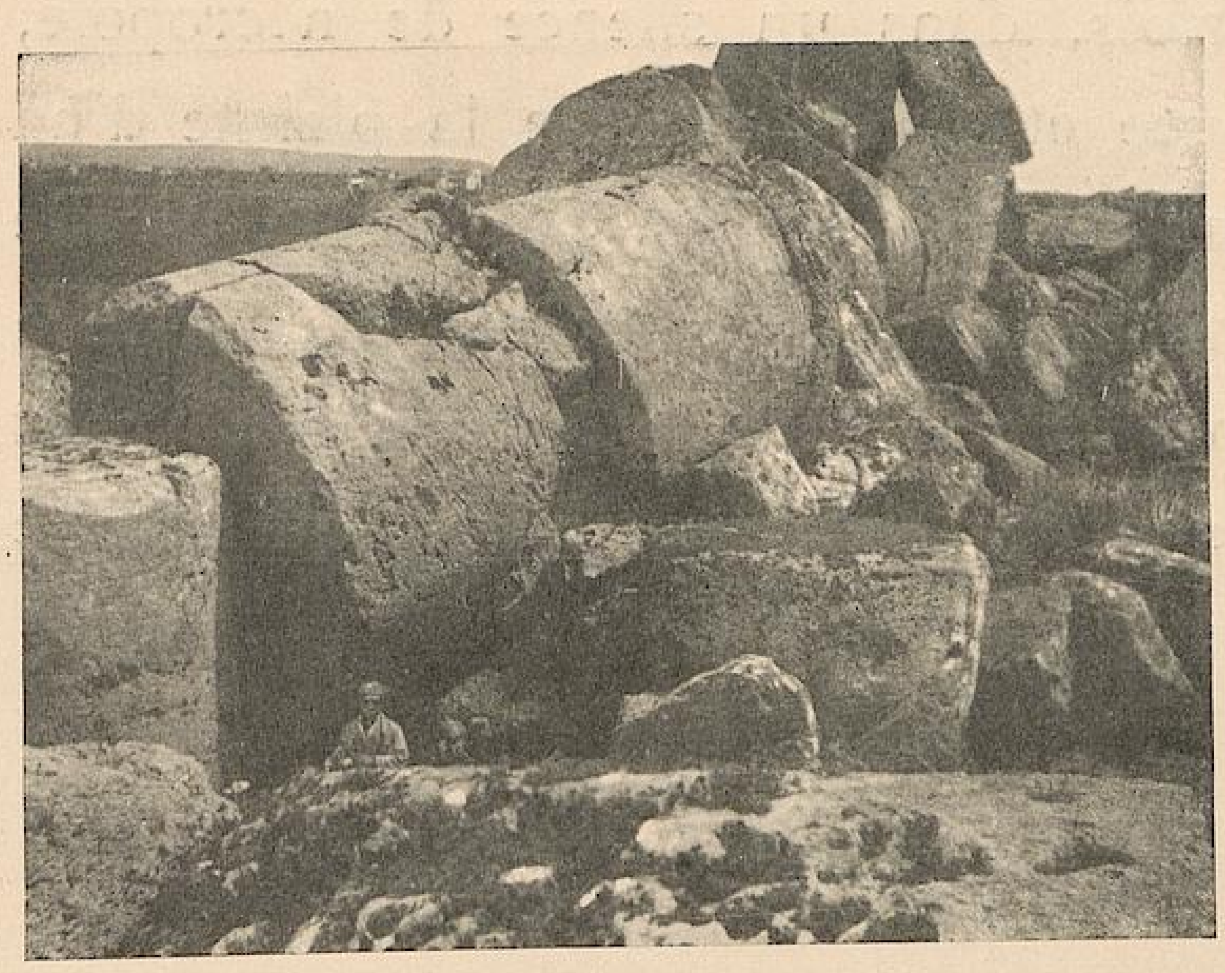
RUINES DU TEMPLE G : ANGLE SUD-EST.

enivrement de richesse et de puissance a permis à une cité mégalomane la réalisation de ce rêve grandiose? Mais aussi quel châtiment dans la chute

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0023
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

tumultueuse et sans grâce du colosse! Les dieux de la terre devaient voir là un défi : ils ne pouvaient manquer de secouer un jour l'insolent fardeau.

Pour les paysans superstitieux, ces *Pileri dei Giganti*, ces Piliers des Géants, étaient une œuvre diabolique des païens : aussi fut-elle détruite par un tremblement

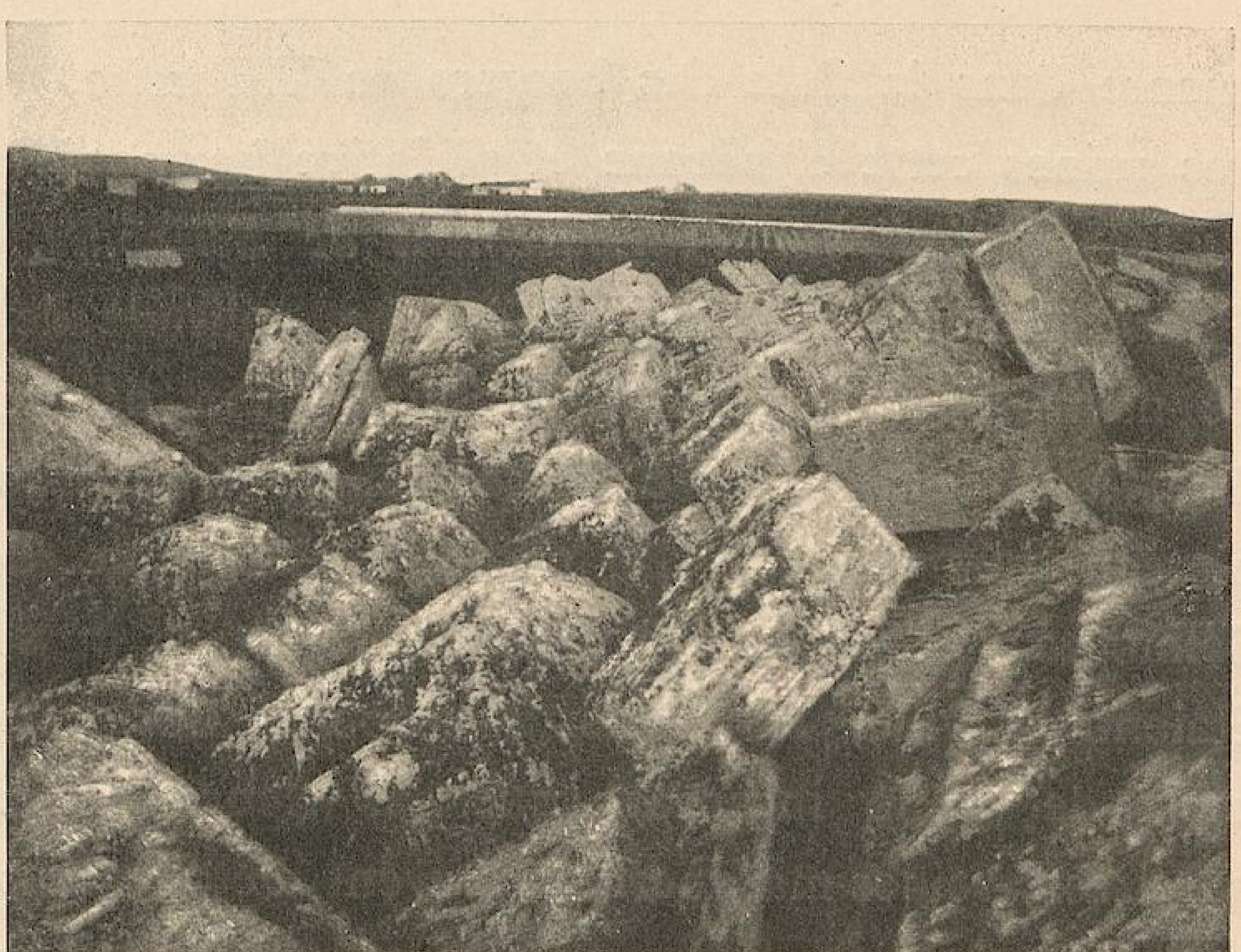


RUINES DU TEMPLE G.
(2e colonne du côté N.-E., vue de l'intérieur.)



RUINES DU TEMPLE G.
(5e colonne du côté N.-E., vue de l'intérieur.)

de terre à l'heure même où Jésus-Christ rendait le dernier soupir[1]! Mais il y a aujourd'hui des exégètes locaux, mieux renseignés que les « contadini » déguenillés et blêmis par la fièvre qui mendient autour des ruines. Les mystères de l'algèbre spéciale imaginée par les archéologues pour désigner les temples anonymes de Sélinonte, n'ont de secrets ni pour le « custode » officiel dont la cabane est voisine, ni pour l'imperturbable cicérone que d'imprudents touristes amènent avec eux de Castelvetrano. Ces doctes vous enseignent que ces ruines sont celles du temple G ou temple d'Apollon; à côté, ils vous montrent celles du temple F ou temple d'Athéna, puis celles du temple E ou temple d'Héra, et agrémentent ces indications d'autres révélations non garanties par la science.

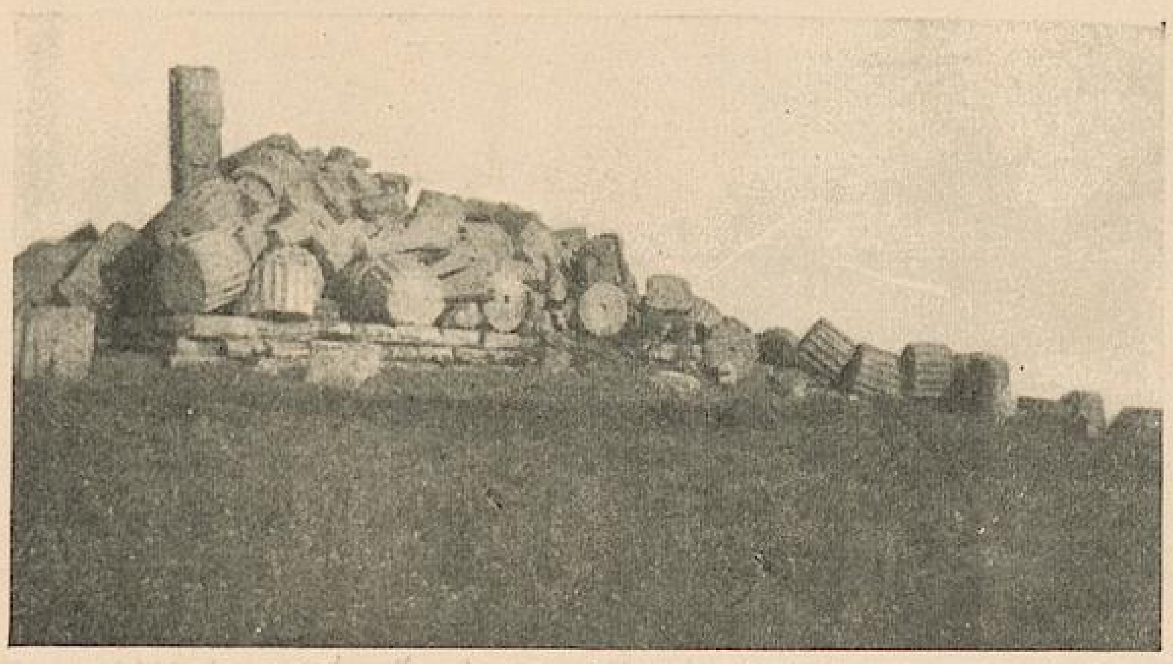


RUINES DU TEMPLE E (OU D'HÉRA).
(Colonnes du côté N.; vue prise du stylobate.)

1. Forbin. *Souvenirs de la Sicile*, 1823, p. 74 — Gaetani (*Isagoge ad historiam Sicul.*, cap. XIII, dans le *Thesaurus antiquitatum Siciliæ*, II, p. 58), rapporte une légende analogue au sujet du temple d'Eryx qui aurait été renversé le jour de la naissance du Christ.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0024
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Il y a, en effet, auprès du colosse, deux autres cadavres qui jonchent le sol noir. Leurs masses de pierres, blanches comme des ossements, s'encadrent, au printemps, dans la verdure des blés. Alors, le mamelon tout entier, avec ses flancs tapissés de fleurs, ressemble à un colossal tumulus qu'une piété funèbre aurait paré pour la gloire des morts. Parfois, dans un silence de nécropole, une flûte de pâtre module sa gamme, douce et timide comme la plainte d'un oiseau de nuit. C'est une roulade de deux ou trois trilles, si discrète qu'elle s'harmonise avec le silence et lui rend hommage sans le troubler, et si fugitive qu'on dirait un éclair mélodieux. N'est-ce pas l'âme légère de l'antiquité, planant sur les restes du passé comme le génie ailé des stèles funéraires, qui souffle



TEMPLE E (D'HÉRA).
(Front Ouest.)



TAMBOUR ISOLÉ DU TEMPLE E (D'HÉRA).
(En avant du front Ouest.)

encore dans la flûte des bergers de Théocrite, pour murmurer sur le sommeil des ruines cette élyséenne et plaintive harmonie?...

Coup d'œil sur l'emplacement de Sélinonte. — A l'entour du plateau des *Pileri*, tout est solitude : à gauche, solitude de la mer, presque toujours vide de navires; en bas, solitude d'un vallon désertique où languit un oued; en face, à l'ouest, solitude d'une longue croupe jonchée d'éboulis et d'un large plateau que domine la nudité blanche de deux métairies. L'œil cherche Sélinonte, et, pour la trouver, appelle à son secours l'imagination. Où étaient la ville, les ports, l'acropole? Sur cette pente, qu'ensanglantent les tapis de trèfle incarnat, que les fleurs printanières, anémones, myosotis, narcisses, reines-marguerites, avivent d'étoiles roses, bleues et dorées, on étage les maisons d'un faubourg. Dans le bas-fond du Cottone, que la végétation des dunes parsème de hérissons verts, pelotonnés en boules pour résister au vent, l'œil retrace les contours du grand port et de la darse militaire. Les sombres buissons de lentisques, dont la rondeur impeccable rappelle l'art des jardiniers de Versailles, alternent avec les bouquets argentés de l'absinthe sauvage, avec les gestes hideux des cactus estropiés, avec les touffes métalliques des aloès, dont les stipes élancées escortent d'une double haie de fines colonnettes la descente de la piste. Cette eau, qui croupit dans ses méandres coassants,

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0025
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

sous les aches, les roseaux et les joncs, c'est tout ce qui reste du bassin des trières : on y évoque le battement des rames, les départs et les retours triomphants, toute la vie de lucre et d'aventures des conquistadors doriens. Sur la plage, sous l'ourlet de sable, où la vague étale son écume effervescente, on voit émerger les pierres d'un môle, d'un quai, de docks.

Au-dessus, se dresse l'escarpement de l'Acropole, avec sa couronne de remparts écroulés.

C'est là le trône de la vieille cité, si glorieuse de ses temples gorgés de



LE GORGO COTTONE (PORT EST) ET L'ACROPOLE. (Vue prise de la colline des Pileri.)

richesses. Au premier coup d'œil, cette butte allongée et basse impose une impression de force trapue. Elle n'a ni la hardiesse architecturale du rocher d'Athènes, taillé pour servir de socle à des temples marmoréens, ni la fierté de l'Acrocorinthe, ce nid d'aigle haut perché qui surveille deux terres et deux mers. C'est plutôt la puissance ramassée de la Cadmée thébaine et de ces forteresses surbaissées qui rachètent par leur masse leur faible élévation. Les Grecs n'étaient pas indifférents à la structure plastique et à l'aspect des supports naturels sur lesquels ils dressaient leurs monuments; ils excellaient à mettre d'accord la nature et leur maçonnerie. Aussi l'idée ne vient-elle pas de replacer sur ce soubassement morne et tassé l'aérienne blancheur d'un Parthénon, ni la gracilité féminine d'un temple de Sounion. D'instinct, on y implante l'écrasant fardeau des bâtisses doriennes, l'énormité athlétique des formes primitives qu'accusent l'enluminure archaïque et la rudesse héroïque des sculptures à demi-barbares.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0026 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Mais la nature fait rarement les choses comme il convient. Ici, il fallut l'aider, aménager et parfaire son œuvre. Les fondateurs de Sélinonte apportaient en eux leur foi patriotique et religieuse, leur confiance en leurs destinées. Résolus à convertir cette croupe informe en un support digne de leur rêve enthousiaste, ils firent concurrence à la nature avec l'énergie de démiurges impatients. Quelle puissance alerte dans ce soutènement cyclopéen dont les degrés monumentaux escaladent le revers de la colline avec la majesté ascendante d'une pyramide d'Égypte! Sur la plate-forme de ce massif soubassement, on reconstitue l'alignement olympien des colonnades sacrées, diadème de l'orgueilleuse Sélinonte. La cité sainte avait le front tourné vers l'Orient : son regard, dédoublé et prolongé par celui des trois grands temples de l'Est, contemplait l'horizon hellénique où s'effaçaient ses sœurs doriennes, Agrigente, Géla, Syracuse. Elle s'illuminait des premiers feux du rayon lointain qui s'était levé sur la terre d'Hellade, et venait l'éclairer du reflet réconfortant de la mère-patrie : de ce côté lui arrivaient la lumière et l'espérance. Elle tournait ainsi le dos à l'Occident barbare de la Sicile punique : là, dans la pénombre du Couchant, par delà les collines funéraires où reposaient ses morts, s'accumulaient contre elle les menaces des orages destructeurs.

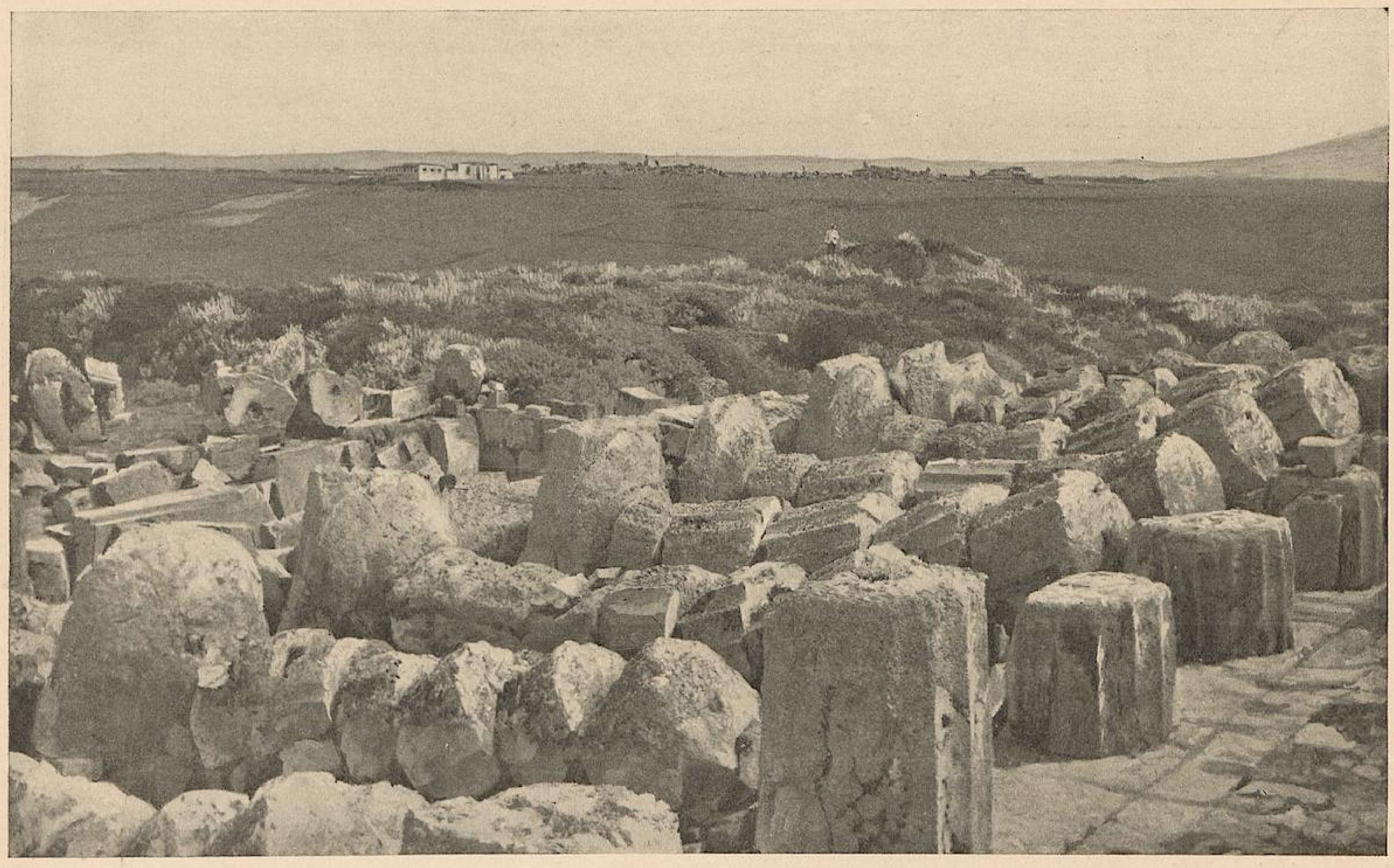
L'Acropole. — Pour atteindre le sommet de cette Acropole, on descend du faubourg sacré des *Pileri*, on traverse le fond du marécage sur un pont de bois, parmi les clameurs aristophanesques d'une république batracienne, puis on gravit la berge opposée de l'ancien port par une rampe bordée de cactus et d'aloès, que surplomblent les tufs dorés du grand soubassement et la couronne écroulée du rempart. Par une brèche, dernier vestige d'une entrée antique, la route pénètre dans l'enceinte. On fait halte, sur la crête de la falaise Sud, devant deux maisonnettes isolées, le poste des custodes et la maison de la Commission des fouilles, où les visiteurs disposent d'un refuge[1]. On est à l'intérieur de l'Acropole. C'est de là qu'on part à la découverte pour explorer les ruines de Sélinonte.

Spectacle imprévu, étonnement troublant, auxquels on n'était pas préparé! Dans l'enclos des murailles démantelées, sur ce dos de rocher qu'enveloppe la paix rurale de deux vallons, s'isole un monde hérissé et sauvage. Ce n'est plus la désolation endormie et funèbre de la colline des Pileri. Là-bas, sur le

1. Voir la photographie à la fin du chapitre.

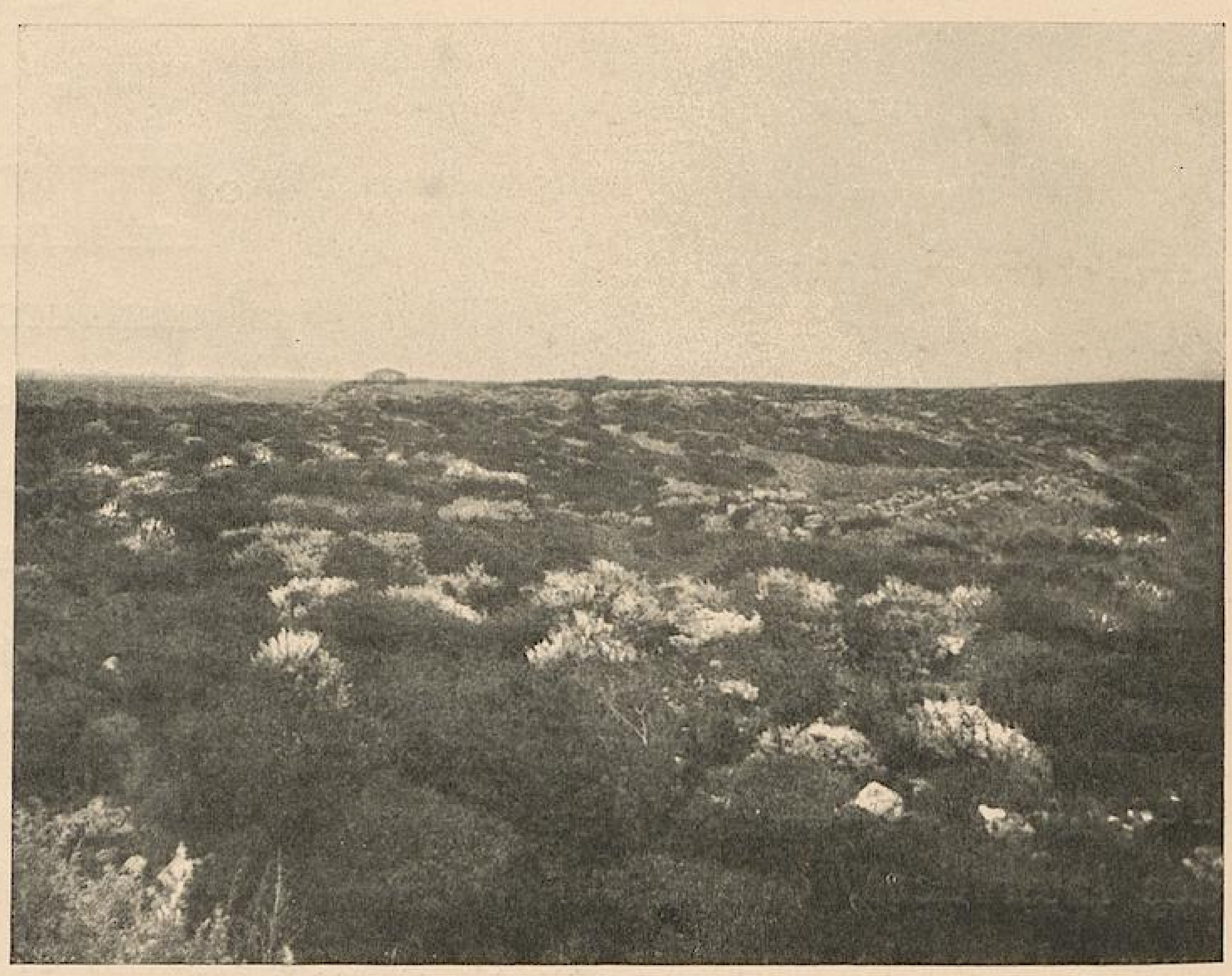
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0027
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

plateau nivelé par la culture, le sinistre apparaissait localisé aux ruines des trois



LES RUINES DU TEMPLE C (CÔTÉ NORD), SUR L'ACROPOLE.
(Au fond, la colline des Pileri avec la Casa Florio et les ruines des trois temples Est.)

temples, couchées sur la litière des blés et des luzernes. Ici, le chaos est général, rocailleux, inextricable. La nature et le temps, secondés par les cataclysmes, ont composé le tableau le plus dramatique de destruction que l'on puisse imaginer. Nulle part, le conflit n'éclate plus saisissant entre l'inconscience dévastatrice des forces naturelles et l'effort organisateur de l'homme. Dans ce champ clos, les deux adversaires ont poursuivi leurs fins, chacun suivant son génie. Les hommes, devenus maîtres de la roche fruste, l'aménagèrent avec art, y tracèrent leur habitat, y dressèrent la savante géométrie de leurs architectures. Puis, hostiles à eux-mêmes, ils laissèrent à l'abandon



LE MAQUIS DE L'ACROPOLE : CÔTÉ NORD.
(Vue prise au N.-E. du Temple C.
Au milieu, ligne du rempart E. et, au-dessus, revers du front N.
de l'enceinte. Sur la g. la casa Leggio.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0028
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

cette laborieuse création. Incapable de se défendre, comme toutes les œuvres passives que l'homme n'entretient plus, Sélinonte subit l'assaut des éléments. La nature, un moment dépossédée, reprit ses droits. Tantôt avec violence, tantôt



MAQUIS DEVANT LE FRONT EST DU TEMPLE C.



CHEMISE DE LA TOUR RONDE N.-O.

avec une ténacité sournoise, elle se mit à renverser, à envahir, à enliser l'œuvre de l'ennemi. Elle appela à cette besogne tous ses ouvriers. D'abord, une secousse du sol jeta bas les monuments superbes, fit des monceaux de pierres avec les temples et les maisons; puis le sirocco ensevelit ces restes sous un linceul de sable. Alors, les germes semés par tous les vents se mirent à éclore en liberté, stimulés par un soleil tropical. La végétation habilla ce désert d'un maquis impénétrable et désordonné, d'une flore sauvage et multicolore. En buissons, en bouquets, en touffes, les broussailles s'entassèrent au hasard dans un pêle-mêle exubérant de formes, de teintes et de senteurs. Massifs sombres des lentisques, boules cendrées des absinthes, buissons de géraniums arborescents, touffes de palmiers nains, tiges grêles et solitaires d'asphodèles, porcs-épics de genêts et de chardons, hérissons de thyms, corbeilles d'acanthes flexibles et d'aches toujours fraîches, toute cette armée parasite sort des interstices, campe sur les décombres, enlace, escalade, couronne les vieux murs. Dans le mystère de ce fourré hostile et dru pullule une faune furtive de gros lézards, de vipères et de longues couleuvres noires. A la tombée du jour, heure où l'atmosphère se charge des souffles humides et des miasmes fiévreux qui montent des marais, le maquis sélinontien exhale une haleine lourde comme un encens, symphonie de parfums sauvages, insupportable aux sens



RUINES DU TEMPLE C. CÔTE N.-O.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0029
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

délicats[1]... Revanche de la nature s'affirmant, à son ordinaire, par le triomphe du désordre! Elle avait tout reconquis : l'œuvre humaine était enfouie, méconnaissable. Les matériaux les mieux ouvrés étaient eux-mêmes retournés à l'état brut, rongés par le soleil, par l'air salin, par la pluie. Toute trace d'art et de pensée humaine semblait à jamais effacée de cet amas informe de décombres. Mais voici que l'homme s'avise de reprendre l'offensive, après des siècles d'abandon. Il défriche, creuse, exhume; il soulève et déchire quelques coins du linceul. Avec un zèle pieux, il dégage les restes mutilés de ce qui fut son œuvre. S'il ne peut ranimer les cadavres, il y retrouve du moins les formes de la vie. De nouveau, le chaos s'organise. Des ordonnances se révèlent dans le pêle-mêle des colonnes, des architraves, des soubassements. Puis, c'est le réseau rectiligne des rues, le damier régulier des quartiers, qui s'esquisse à la lumière. Alors, on voit ressortir le contraste déconcertant de deux mondes. Au milieu du caprice absurde qui a fait jaillir la vie à tort et à travers sur la folie de ce bouleversement, se dessine un symbole d'ordre et de froide raison, un plan d'une géométrie paradoxale dans ce chaos. C'est comme le tracé idéal et abstrait d'une cité théorique, qu'un rêve de mathématicien aurait esquissée au pays d'Utopie. Telle devait être l'aérienne Néphéloccygie dont le Méton d'Aristophane, muni de ses règles et de ses compas, ébauche le schéma



LA GRANDE RUE CENTRALE. (Vue prise du Carrefour.)



LA PORTE NORD. (Vue prise de l'intérieur.)

1. Forbin. *Souvenirs de la Sicile*, 1823, p. 75 : « Les temples de Sélinonte... sont encore embaumés : les parfums ne brûlent plus sur l'autel; mais la nature les a multipliés ici avec un tel luxe, qu'il n'est pas possible d'y demeurer longtemps. » L'observation est très exacte.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0030
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

devant les oiseaux ébahis. Le plan de Sélinonte, c'est l'empreinte du génie clair et rationnel de la Grèce sur l'incohérence de la nature, une épure d'Archimède tracée sur le sable, mais qui aurait bravé la profanation des éléments.

D'un côté, l'horreur du cataclysme revit dans le tumulte pétrifié des temples ; de l'autre, la science réfléchie s'affirme dans la régularité de la tranchée centrale allongeant sa piste dallée entre un double alignement de murs et de talus. Sous le soleil d'aplomb qui fait irradier la blancheur des pierres et des berges de



LA GRANDE RUE. (Direction du sud. Vue prise du haut de la porte Nord.)

sable, la solitude de cette rue morte, jonchée de débris où se glisse la fuite silencieuse des lézards, semble d'autant plus irréelle qu'elle finit des deux côtés dans le vide : au nord, vide d'une grande porte, béante sur le ciel ; au sud, vide de la mer, où la voie paraît s'engouffrer dans l'abîme. On dirait, sur un coin de planète abandonnée, un passage entre deux infinis...

Quand on s'est bien fatigué, dans l'aveuglante réverbération, à escalader les tambours et les hauts stylobates, à se hausser sur des blocs branlants, à trébucher sur les courtines écrêtées, à errer à travers le dédale inquiétant des galeries, tours et casemates, quand on a médité sur l'énigme des temples écroulés, scruté sous les fourrés la trace des maisons et des ruelles et qu'on s'est

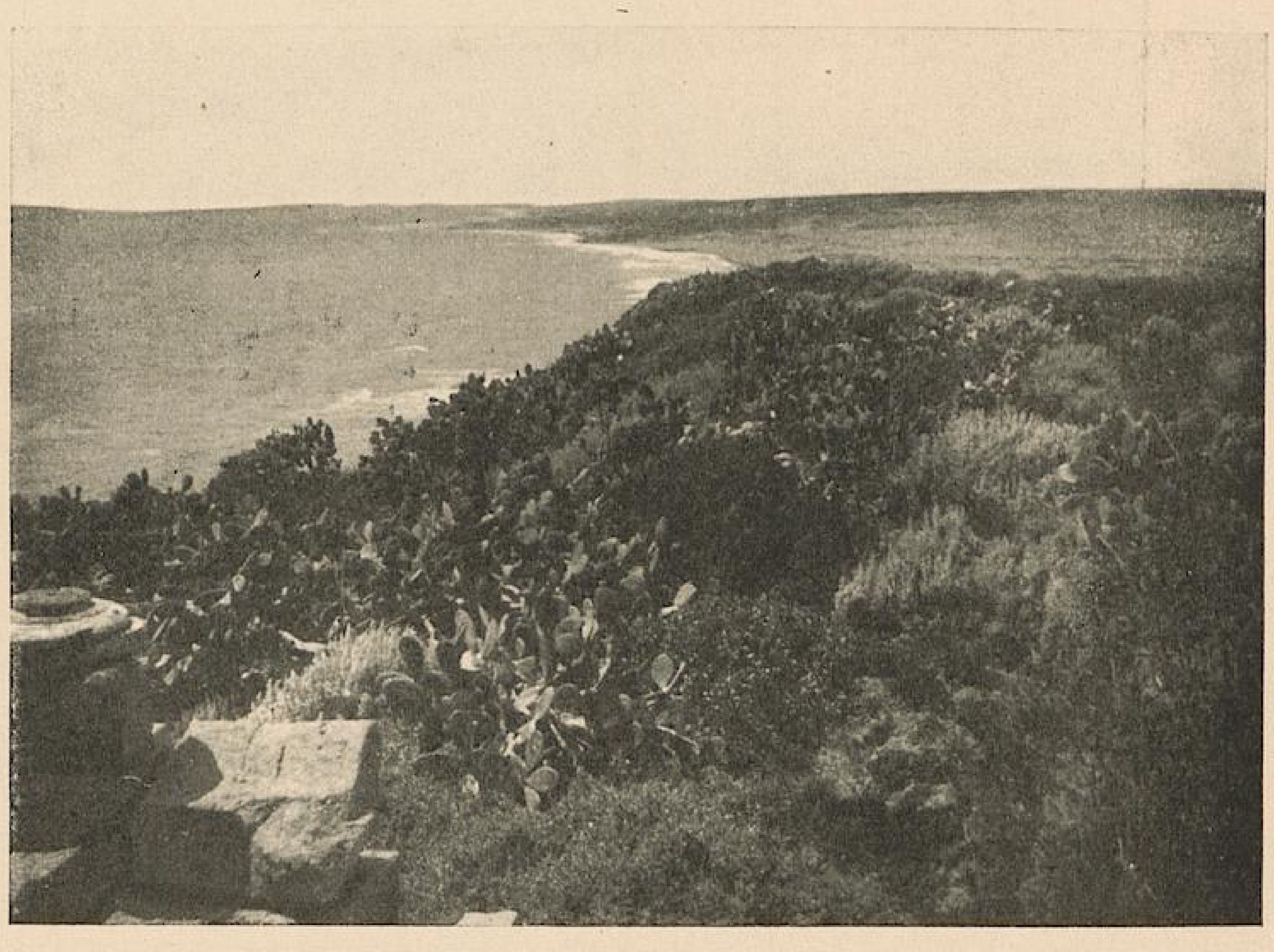
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0031
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

enfin rassasié du spectacle prolongé de la destruction, alors c'est avec joie qu'on revient à l'ermitage de la maison des fouilles, à son belvédère où l'on respire la brise du large, à son jardinet sauvage où les géraniums grimpants enguirlandent les lauriers et les cactus. Encore quelques pas et l'on atteint le bord extrême du promontoire.



EMBOUCHURE DU GORGO COTTONE ET COLLINE DES PILERI.
(Vue prise de l'Acropole.)

Du haut de la falaise, le regard découvre le croissant évasé de la baie de Sélinonte et la grève jaunâtre, frangée d'écume, qui creuse sa longue courbe entre les deux pointes San Marco et Granitola. A droite et à gauche, au fond de leurs vallons solitaires, le Sélinous et le Cottone errent sous les roseaux et les aches, sur leurs lits de sable, à la recherche de la mer. A l'est, la butte des Pileri profile les trois tumuli grisâtres de ses ruines, d'où pointent deux ou trois piliers; à l'ouest, les dunes de Manicalunga et de Gaggera exhibent leur pâle nudité, leur végétation courte et clairsemée qui évoquent la mélancolie des paysages de Cazin. Dans un repli du coteau qui regarde Sélinonte se blottit le sanctuaire infernal de Déméter, à l'orée de la grande nécropole du Couchant.



DUNES DE MANICALUNGA ET CÔTÉ O. DE LA BAIE DE SÉLINONTE.
(Vue prise de l'escalier et du jardin de la Maison des fouilles.)

Mais c'est la mer surtout qui retient et qui fascine. Là, sur ce Finistère du monde gréco-italique, sapé par les vagues, enveloppé d'un mugissement irrité, balayé par les vents du sud, on ressent un peu de l'angoisse qui étreint le spectateur sur la crête des grands caps bretons, en haut du Raz ou de Pen'march. C'est d'abord l'obsession immédiate du fracas destructeur dont l'œil suit les péripéties; puis, par delà l'immense nappe, la lointaine attraction d'un continent soupçonné, Eldorado merveilleux, où s'envolent la

curiosité de l'inconnu et les rêves aventureux, mais aussi terre monstrueuse et barbare, grosse de menaces et de perfidies[1]. Sélinonte, ainsi projetée sur sa pointe à la rencontre de l'Afrique, s'élance comme la vedette audacieuse de l'hellénisme, attirée

Au bord mystérieux du monde *tropical*,

mais aussi comme le signal qui orientera sur la proie délicate de la Sicile le vol des gerfauts puniques, l'essor cupide des armadas, l'implacable rapacité des suffètes, la sauvagerie des mercenaires et le lourd piétinement des éléphants libyens.

1. Hittorff (*Monuments de Ségeste et de Sélinonte*, p. 66) affirme que, du sommet de la Tour de Pollux, on distingue par un temps très clair le rivage d'Afrique. Nous n'avons pu le constater (avril 1908), la Tour ayant été en partie démolie et incorporée dans la Maison des fouilles.



LA « TORRE DI POLLUCE » ET LA MAISON DES FOUILLES, SUR L'ACROPOLE.

(Vue prise des ruines du temple O. — A g., le pavillon des étrangers, bâti sur les restes de la tour ; à dr., le pavillon de la Commission des fouilles avec le Musée.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0033 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG



L'EMBOUCHURE DU GORGO COTTONE ET LA TERRA DI PULCI. (Vue prise de la colline des Pileri.)

CHAPITRE II

LE SITE ET LE PAYS DE SÉLINONTE

Le site de la ville. — Le site de Sélinonte était fait à souhait pour les besoins d'une colonie; aussi ne devait-il pas échapper au coup d'œil connaisseur d'une troupe de Grecs en quête d'un établissement vacant sur la côte de Sicile. C'est à bon escient que les Doriens de Mégara Hyblaia, en 628 avant J.-C., jetèrent leur dévolu sur ce promontoire.

Sélinonte occupait l'extrémité sud d'un épi de tuf perpendiculaire à la mer. C'est une arête longue de 20 kilomètres environ, large de 5 à 6 kilomètres, enserrée par les sinueuses et étroites vallées du *Modione* (ancien *Sélinous*) à l'ouest, et du *Belice* (ancien *Hypsas*) à l'est. Haute de plus de 400 mètres au point où elle se soude au massif sicilien, un peu au nord de la ville de Partanna, elle s'abaisse et se rétrécit graduellement pour se terminer par un promontoire haut de 40 à 30 mètres au-dessus du niveau de la mer. A 3 kilomètres environ du rivage, sa pointe se fourche, creusée en son milieu par un troisième ravin marécageux, large de 250 à 300 mètres, *la Vallara* ou vallon du *Gorgo di Cottone*[1].

1. Ce cours d'eau intermittent, moitié ruisseau et moitié marécage, souvent complètement à sec en été, a dérouté les voyageurs par ses allures protéiformes. Tommazo Fazello [1490-1570] (*De rebus siculis*, dans Grævius. *Thesaurus antiq. Siciliæ*, IV, p. 165) n'y reconnaissait qu'un marais pernicieux, appelé *Yhalicis*, d'un mot arabe (*chalidsch?*) signifiant golfe ou fleuve. Le géographe Cluver [1580-1623] (*Ibid.*, I, p. 280) l'identifiait à tort avec le marais *Gonoussa*, cité par Lycophron dans son poème *Alexandra* (v. 870). D'Orville (*Sicula*, 1764, I, p. 65) appelle ce vallon *la Vallara* et suppose qu'il représente l'ancien port, comblé depuis l'antiquité. (Cf. Reinganum. *Selinus*, 1827, p. 88. — Göttling. *Gesammelte Abhand'ungen*, II, p. 78.) Cavallari (*Bullettino di antichità di Sicilia*, 1872, V, p. 3. — *Archivio storico siciliano*, 1883, VII, p. 68-69) adopte la fausse dénomination de Gonoussa pour la partie supérieure et celle de Gorgo di Cottone pour la partie proche de la mer. Enfin, Benndorf (*Metopen von Selinus*, 1873, p. 13) a nié l'existence d'un cours d'eau dans cette vallée, parce qu'il l'a trouvée tout à fait desséchée; il accuse d'erreur tous les plans qui en font mention. Mais Cavallari (*Bullettino di antichità in Sicilia*, 1873, VI, p. 17) a de nouveau affirmé l'exactitude de ses relevés topographiques.

En fait, voici ce que nous avons constaté. Le vallon recueille les eaux d'une fontaine, située à 300 mètres au nord

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0034
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

C'est sur la dent ouest de cette fourche, entre l'embouchure du Cottone et celle du Modione, que s'élevait Sélinonte. Cette échine terminale apparaît elle-même subdivisée dans sa largeur, par deux dépressions transversales, en trois terrasses distinctes : 1° au nord, la *contrada Bagliazzo*[1], colline longue de 1.200 mètres, large de 100 à 150 mètres, haute de 50 mètres, qui s'effile au sud en une pointe désignée sous le nom caractéristique de *Galera* (la Galère). Là était la plus ancienne des nécropoles de Sélinonte; 2° plus au sud, au delà d'un ravin de 200 mètres, s'étale la *Contrada Manuzza*, plateau en forme de losange, haut de 47 mètres, sur 550 mètres d'axe est-ouest, et 750 mètres d'axe nord-sud. Sur cette plate-forme s'étendait la ville extérieure, issue d'un faubourg qui n'avait pas tardé à déborder hors de l'enceinte primitive devenue trop étroite. C'est, de nos jours, un riche domaine cultivé en céréales et exploité par quatre fermes; 3° au sud encore, cette terrasse se prolonge par le promontoire extrême qui porte le nom traditionnel de *Terra di Pulci* (Terre des Puces)[2], aujourd'hui remplacé par celui d'*Acropoli*. Entre le plateau de Manuzza et celui de la Terra di Pulci, l'œil ne perçoit à distance aucune solution de continuité : c'est bien une même croupe d'un seul tenant, mais légèrement étranglée en sa largeur, qui se réduit à 140 mètres environ, au sud du plateau de Manuzza, pour s'évaser à nouveau plus loin[3]. La Terra di Pulci, avant l'ensablement des deux havres latéraux, formait un promontoire plus dégagé qu'aujourd'hui. Il est long de 400 mètres; son front sud s'épanouit jusqu'à une largeur de 400 mètres. Son point culminant, vers le nord, a une trentaine de mètres au-dessus des eaux; mais la plate-forme s'infléchit ensuite et plonge vers le sud, pour finir par un escarpement brusque et déchiqueté qui domine la mer d'une hauteur de 18 à 20 mètres. Sur ce promontoire, aujourd'hui propriété nationale laissée inculte, s'élevait la ville primitive devenue, par la suite, l'Acropole de la ville nouvelle qui avait émigré sur le plateau de Manuzza.

L'autre dent de la fourche, celle de l'est, comprise entre le Gorgo di Cottone

de la Casa Florio; ce filet d'eau suffit à détremper une partie de la pente est et le fond de la vallée. De là jusqu'à la mer, ce fond ressemble moins à un ruisseau qu'à une fondrière où l'eau se mélange à la prairie. Ce n'est guère qu'à 200 mètres de la mer qu'elle se dégage sous la forme d'un vrai cours d'eau qui serpente sur le sable. La route de Castelvetrano le franchit sur un pont de bois, qui atteste sa présence et sa qualité. En amont du pont, nous n'avons jamais pu (avril 1908) traverser la vallée qu'en remontant au delà de la fontaine, à 1.100 mètres de l'embouchure, et encore à cette distance le terrain détrempé cédait sous nos pas. En somme, l'état réel, du moins jusqu'à l'été, répond assez exactement aux indications de notre plan topographique.

1. Le terme *contrada* désigne les grands domaines des propriétaires fonciers ou *latifundisti* siciliens : ils portent le nom de la famille à qui ils appartiennent.

2. Voir au chapitre VII du Livre I^er^ l'explication de ce terme.

3. Voir l'en-tête de la page 19. — Le plan de Cavallari (*Bullettino di antichità in Sicilia*, v. 1872) dessine entre les deux hauteurs un véritable col large de 100 mètres environ. Mais ce que Cavallari a pris pour une dépression naturelle semble n'être qu'une énorme tranchée artificielle creusée par les Sélinontiens pour isoler leur Acropole du côté nord. Benndorf (*Metopen von Selinus*, p. 12) avait déjà noté l'exagération, sur les cartes, de cette dépression.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0035
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

et le Belice, s'étale en plateau sur une largeur de 2 kilomètres environ, à une altitude de 44 mètres, entre les revers assez doux des deux vallées. La plate-forme supérieure, unie et sans arbres, ressemble à une Beauce en miniature. C'est un beau domaine de culture, alloti entre plusieurs fermes; on l'appelle tantôt la *Contrada Florio*, du nom du propriétaire de la ferme principale au nord, ou plateau de *Marinella*, du nom du hameau situé en contre-bas, au sud.

Sur cette terrasse, s'élevait le faubourg sacré de l'est, dont les ruines



D'après les cartes de l'Institut géographique militaire italien, de Holm, de Kiepert.

colossales portent le nom de *I Pileri dei Giganti* ou de *I Tempi*. Vers le sud, le front du plateau dévale dans la mer en un talus assez raide de marne jaunâtre, incrustée de larges coquilles. Dans une anfractuosité de cette falaise, que coupe la corniche d'un chemin, se loge l'humble hameau de Marinella[1]. Un cercle de basses maisonnettes enclave la bande de grève, où les vagues étalent leur écume; sur la crête, couronnée d'éventails de palmiers nains, un poste de douaniers, une chapelle blanche et la sombre ferme du *Principe* achèvent de donner à ce coin perdu un faux air de marine bretonne.

1. Voir page 29.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0036
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Topographie du territoire. — Tel était le site de la capitale et de ses faubourgs. Mais Sélinonte ne pouvait subsister confinée sur ces deux promontoires. Ce n'était là que le noyau du petit État peu à peu agrandi par la conquête jusqu'aux confins des républiques voisines, grecques, indigènes et phéniciennes.



TÉTRADRACHME EN ARGENT DE SÉLINONTE (V^e SIÈCLE) (1).
Avers : le Sélinous divinisé sacrifiant.
Revers : char monté par Artémis et Apollon.

Le territoire sélinontien formait un rectangle long de 52 kilomètres environ sur 25 kilomètres de profondeur, limité par le massif du Mont *San Calogero* à l'est, par la vallée du *Mazzaro* (ancien *Mazaras*) à l'ouest, et au nord par le talus montueux qui s'étend depuis Salemi à l'ouest jusqu'au Mont *Rose* (ancien *Cragas*), à l'est.

La large pente de ce glacis ondulé, qui s'adosse aux montagnes du nord, est striée par une série de gorges fluviales parallèles, d'inégale longueur, qui remontent de la grève méridionale jusqu'au cœur du massif. Au delà de la ligne des crêtes, elles se continuent, sur le versant opposé, par les ravins correspondants qui descendent vers le littoral de la mer Tyrrhénienne. Ainsi la nature avait assuré les communications entre les deux rivages et leurs ports respectifs.

Sélinonte se trouvait un peu à l'est du méridien passant par le milieu de son



LA « VALLE DEL MARGIO », A L'EMBOUCHURE DU MODIONE (SÉLINOUS).
(Vue prise de Gaggera. — Au fond, les plateaux de Manuzza et de l'Acropole.)

territoire. La moitié occidentale de la Sélinontie, comprise entre les vallées du Modione et celle du Mazzaro, se décompose en deux glacis coupés par une vallée centrale, celle du *Fiume dell' Arena* ou *Delia*.

1. D'après les empreintes communiquées par le Cabinet des médailles à Paris. — Légende : ΣΕΛΙΝΟΣ et ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ. (Voir sur ces formes le chapitre II.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0037
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Le Modione[1], ou Sélinous, le fleuve sacré, éponyme de Sélinonte, est une rivière de débit variable, issue du versant sud des monts de Santa Ninfa, à 23 kilomètres de la mer. Il serpente d'abord à l'est de Castelvetrano, au fond d'une jolie vallée découverte, bordée de vignes et de mûriers, où il actionne, en hiver, de nombreux moulins à blé et à huile. A 5 kilomètres de la mer, il débouche dans un vallon large de 2 kilomètres, la *Valle del Margio*, fraîche prairie d'aches et de luzernes dont il fait un marécage. A l'est, le rebord du vallon est formé par la ligne des plateaux de Bagliazzo, de Manuzza et de l'Acropole ; à l'ouest, par le revers du large plateau incliné de Castelvetrano et de Campobello, qui descend de 190 à 50 mètres d'altitude. Dans le versant friable qui fait face à la terrasse de Manuzza, un peu au sud de la Casa Gaggera, les Sélinontiens avaient logé le sanctuaire de Déméter, à l'entrée de la grande nécropole Ouest, dont les tombes s'étendaient à 1.500 mètres plus loin, dans les tufs et sous les sables de la *Contrada Manicalunga*. Le front méridional du plateau se termine en effet par le bourrelet des dunes de la *Contrada della Triscia*, qui se prolonge jusqu'au cap Granitola. On n'y voit que des ajoncs, quelques cabanes de roseaux, et des arbres enlisés. Le plateau même de Campobello a l'aspect d'une terrasse de tuf calcaire coquillier, d'un jaune avivé par endroits de teintes roussâtres. Sa surface, pulvérisée par l'action de l'air, forme une couche d'humus de 50 à 70 centimètres, très propice à la culture de la vigne



LITRA OU OBOLE EN ARGENT DE SÉLINONTE (V[e] SIÈCLE).

Avers : le Sélinous (Σελινόες) sous la forme d'un taureau à tête humaine; en exergue, un poisson. — Revers : Nymphe Eurymédousa tenant un serpent.



MAZARRA DEL VALLO (d'après Smyth. *Sicily*. Atlas, pl. IV).

et du chêne-liège[2]. Au sud et au sud-ouest de Campobello émergent des bancs de tuf, le Monte Sacro (114^{m}) et la Rocca di Cusa (68^{m}), où se trouvent les grandes carrières exploitées par les Sélinontiens pour la construction de leurs temples, notamment du temple d'Apollon.

1. En sicilien, *Madiuni*. Le nom est d'origine sarrasine. D'Orville (*Sicula*, I, p. 64) le fait dériver de l'arabe *madijon* (limite, séparation) (Voir le chap. VII du Liv. I[er].)

2. Baldacci. *Descrizione geologica dell' isola di Sicilia*. (*Memorie descrittive della carta geologica d'Italia*, 1886, p. 119.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0038
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

La vallée du *Fiume dell' Arena*, appelé *Délia* et *Fiume Grande* dans sa partie supérieure, répond à celle de l'ancien *Halikyas*, issu des hauteurs de Salémi, sur le site de l'antique Halikyai. Un autre plateau, analogue à celui de Campobello, mais plus étroit, la sépare de la vallée du *Mazzaro*, le *Mazaras* des anciens, qui limitait à l'ouest le territoire sélinontien. Ce fleuve était navigable jusqu'à 2 kilomètres de son embouchure[1]. Les Sélinontiens possédaient à cet endroit un *emporion*, ou port d'entrepôt, sans doute ouvert à la marine marchande des Phéniciens. Aujourd'hui, la pittoresque ville de *Mazzara del Vallo*, située à l'embouchure du fleuve, s'est substituée au port fluvial antique.

La partie orientale de la Sélinontie, comprise entre la vallée du Belice (Hypsas) et celle du Platani (Halykos), est la plus accidentée. Le puissant massif de la Sicile occidentale qui érige entre Corleone et Bivona le groupe de ses pics dépassant 1.000 mètres[2], se déploie vers la mer en un éventail de bourrelets parallèles séparés par des gorges de torrents.

C'est d'abord celle du Belice, la plus importante des rivières sélinontiennes. Son nom antique, *Hypsas*, rappelle la hauteur de ses berges[3]; un poète, faisant allusion au bruissement de ses eaux, lui applique l'épithète « sonore »[4]. Son cours supérieur se divise en deux bras : le *Belice destro*, terminé par le *Fiume Grande*, dont la source principale jaillit à 60 kilomètres au nord de Sélinonte, dans le massif *Turdiepi* (1.016^{m}), et le *Belice sinistro*, issu de la *Rocca Busambra* (1.615^{m}). Ces deux bras se rejoignent au sud du *Pizzo Gallo* (644^{m}), à l'est de Salaparuta : au sud de ce confluent, qui marquait à peu près la limite septentrionale de la Sélinontie, la rivière décrit mille circuits dans une gorge encaissée, entre une double frange de vignobles, d'aunes et de tamaris[5], où elle actionne de nombreux moulins. A 10 kilomètres de son embouchure, elle entre dans une vallée large de 2 kilomètres. Son débit, en hiver, est assez puissant et même débordant, mais, en été, il se tarit. Redouté pour ses inondations qui répandaient la fièvre, l'Hypsas était, comme le Sélinous, un fleuve sacré. Les Sélinontiens l'adoraient : leurs monnaies le représentent sous la figure d'un éphèbe sacrifiant sur l'autel d'Asklépios, avec une cigogne, symbole des marais, à ses pieds.



DIDRACHME EN ARGENT DE SÉLINONTE (V^{e} SIÈCLE).

Avers : l'Hypsas (ΗΥΠΣΑΣ) divinisé sacrifiant. — Revers : Héraklès et le taureau ; légende (ΣΕΛΙ)ΝΟΝΤΙΟΝ.

1. Cavallari. *Archivio storico siciliano*, 1883, VII, p. 70.
2. Monts *Cardellia* (1.265^{m}), *Genuardo* (1.179^{m}), *Triona* (1.215^{m}), *Rose* (1.436^{m}).
3. Ὁ Ὕψας, de ὕψος, hauteur. Il y avait un fleuve du même nom à l'ouest d'Agrigente. Le nom moderne de *Belice*, en sicilien *Bilici*, dériverait de l'arabe. (Voir le chap. VII du Liv. I^{er}).
4. Silius Italicus. *Punica*, XIV, p. 227 : « Hypsamque Alabinque sonoros. »
5. Swinburne. *Travels*, III, p. 375.

A l'est du Belice se dresse le massif de Santa Margherita di Belice (466^{m}), dont le talus méridional forme les coteaux de Menfi (120^{m}), fameux par leurs vignobles. Les Siciliens célèbrent avec une emphase voluptueuse le bouquet, la « fragranzza » des crus de Menfi. La petite rivière de Menfi répond peut-être au *Sossios* cité par Ptolémée, et celle qui descend à l'est du plateau, le *fiume Carboi*, à l'ancien *Akithios* ou *Achates*[1]. A l'est de la gorge de ce torrent, le relief se hérisse en un massif puissant, celui de la *Gran-Montagna* [952^{m}] (ancien *Ouranion*?)[2] avec la *Rocca Ficuzza* (901^{m}) et le pic de Caltabellotta (949^{m}). Ce massif, où l'on place le site de Kamikos et de Triocala, vieilles cités sikanes,



MONT SAN CALOGERO ET SES BAINS, au XVIII^{e} S.
(D'après Houel. *Voyage pittoresque*, 1782, t. I, pl. XXIII.)

restait en dehors du territoire sélinontien, mais le monticule isolé qui se détache au sud près de la côte, le Mont *San Calogero* (388^{m}, ancien *Kronion*?)[3] avec la hauteur de Sciacca (60^{m}), appartenait bien à la Sélinontie, dont il était peut-être une curiosité naturelle et, à coup sûr, une richesse.

La butte volcanique du San Calogero se présente comme un Etna en miniature. Elle est toute crevassée de fissures et de cavernes, tapissées de nitrate de potasse; leurs vapeurs sulfureuses très chaudes font d'admirables étuves pour la guérison des maladies cutanées, nerveuses et vasculaires : dans la plus spacieuse, la *Grande Stufa*, des traces qu'on a prises pour des inscriptions, attestent qu'elle reçut de bonne heure la visite des malades. Une légende locale attribuait à Dédale la construction de ces étuves, et racontait que le roi de Crète Minos y avait été

1. Ptolémée. *Géographie*, III, 4. — Cf. Pline, *Hist. nat.*, III, 14.
2. Aristote. *De Mirabilibus auscultationibus*, 113.
3. Diodore de Sicile, XV, 16. — Holm. *Geschichte Siciliens*, I, p. 95, 334.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0040
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

asphyxié par les maléfices du roi Sikane Kokalos[1]. Les sources thermales surgissent très nombreuses des flancs du massif. Il y en a douze dans la *Valle dei Bagni*, à l'est de Sciacca. Elles sont ferrugineuses, sulfureuses, salines et iodurées; leur température monte à 57°5[2]. C'était là que se trouvaient les *Thermæ Selinuntiæ*, station balnéaire très fréquentée à l'époque romaine[3].

A l'est, le massif de Caltabellotta est contourné par le long ravin du *Fiume della Verdura*, en qui l'on peut reconnaître l'ancien *Isbouros*[4]. Le bourrelet de Ribera (230m), bordé à l'est par le *Fiume Magazzola* (ancien *Alba*), confine ensuite à celui du *Monte Sara* (433m). A l'est de celui-ci, la profonde vallée du *Platani* (ancien *Halykos*)[5] ne forma la démarcation entre le territoire de Sélinonte et celui d'Agrigente que sous la domination carthaginoise[6]. Pourtant, les Sélinontiens, dès le VIe siècle, avaient installé contre la rive gauche de son embouchure, sur le cap Bianco, leur colonie d'*Héracleia-Minoa*, qui formait une enclave en territoire agrigentin.

La côte. — Du cap Bianco à Mazzara, la côte sélinontienne fort peu découpée offre une succession de plages sablonneuses, de petites falaises et de dunes, mais pas de vrai port, où les navires modernes puissent se réfugier par gros temps. Dès que les vents régnants du sud-est ou du sud-ouest soufflent avec violence, les caboteurs de Trapani à Girgenti sont obligés de brûler les escales de Mazzara et de Sciacca. Dans l'antiquité, les petits navires des anciens, comme les barques de pêche modernes, trouvaient des abris suffisants au pied des caps et dans les embouchures des rivières, sans compter les ports alors fermés d'Héracleia, de Sélinonte et de Mazaras. Aujourd'hui, les « marines » utilisées pour l'ancrage où le halage des barques sont celles du cap Blanco, de Secca Grande, de Sciacca, de Porto-Palo, abritée par le cap Scaro et l'îlot Caruso, de Marinella, abritée par la Terra di Pulci, et de Mazzara[7]. Sur presque toutes les pointes ou falaises se dressent encore, plus ou moins ruinées, les tours de guette qui signalaient les voiles suspectes, quand ces côtes étaient infestées par les corsaires barbaresques.

La baie sélinontienne, encadrée par les deux phares des pointes Granitola et San Marco, était surveillée par la *Torre di Polluce*; aujourd'hui, celle-ci, trans-

1. Diodore, IV, 78. Voir plus loin, p. 44. — Houel. *Voy. pitt.*, I, pl. 23, 24. — Saint-Non. *Voy. pitt.*, IV, p. 197.
2. G. di Vita. *Dizionario geografico dei comuni della Sicilia*. Palerme, 1906, p. 301.
3. Strabon, VI, p. 275. — *Itinerarium Antonin.*, p. 89 et Table de Peutinger, sous le nom d'*Aquae Labodes*.
4. Cité par Ptolémée. *Géographie*, III, 4.
5. Le nom n'est pas tout à fait certain; plusieurs manuscrits de Diodore et de Plutarque donnent la forme *Lykos* (Voir Müller-Didot. *Fragm. histor. græc.*, II, p. 221).
6. Voir la carte, p. 36.
7. L'ensablement n'a pas seul contribué à combler les anciens estuaires : le niveau de la côte s'est relevé par endroits depuis l'antiquité (Sinatra. *Alcune modificazione della linea di costa nella Sicilia meridionale. Atti del 3° Congresso geografico italiano in Firenze* nel 1899.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0041 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

formée en maison, sert encore d'amer aux navigateurs, ainsi que la grande colonne et le monticule de pierres des *Pileri dei Giganti*.

La côte est violemment battue par les deux vents dominants, le *sirocco*, vent du sud-est et le *ponente*, vent du sud-ouest[1]. Le sirocco souffle d'un bout à l'autre de l'année, mais surtout vers les équinoxes, en avril-mai, puis en septembre. C'est un vent humide et lourd, toujours chargé d'une atmosphère caligineuse où se mêlent les poussières rouges et les germes du Sahara; il s'accompagne souvent de pluies et d'orages. Il dure d'ordinaire trois ou quatre jours, parfois avec des vitesses de 150 à 200 kilomètres à l'heure, qui soulèvent les vagues jusqu'à 25 mètres de hauteur sur les rochers et projettent les sables dans l'intérieur.

Le ponente, moins brutal, souffle principalement à l'équinoxe de printemps. Durant l'été, de mai à octobre, dominent les vents étésiens de nord et de nord-ouest, souvent très violents.

Les courants de la côte portent généralement au sud-est, mais les coups de ponente produisent au printemps un fort contre-courant périodique[2].

Un curieux phénomène, particulier à la côte sélinontienne, est celui de la *maroubia* ou *marobbio*[3]. Il coïncide assez souvent avec le sirocco et se produit d'ordinaire en mars et en octobre. Par temps calme, mais par une atmosphère sombre et plombée, la mer se soulève subitement, monte d'un mètre environ, inonde la grève et y dépose les poissons, les plantes, les animaux détachés de son fond, ainsi que les barques arrachées à leurs ancres. Le phénomène dure de une minute à deux heures; il se propage jusqu'à Syracuse et à Mazzara, où l'on l'a observé parfois durant vingt-quatre heures.



DEMI-DRACHME EN ARGENT DE SÉLINONTE (FIN Ve SIÈCLE)

Avers : tête d'Héraclès imberbe. — Revers : quadrige et feuille de persil.

Les eaux côtières sont poissonneuses. La pêche était une des richesses de l'antique Sélinonte : un poisson figure à l'exergue des monnaies de la ville[4]. Les marins de Mazzara et de Sciacca pêchent dans la baie de Sélinonte l'anchois et la sardine de mai à juillet et d'octobre à novembre, quand le poisson revient de l'est en longeant la côte d'Afrique. Pendant ces deux saisons, les barques viennent se ravitailler, se haler et déposer leurs pêches à Marinella et à Porto Palo[5].

1. *Instructions nautiques de la marine française*, n° 821 (1901), p. 293. — Fischer. *Beiträge zur physischen Geographie der Mittelmeerländer, besonders Siciliens*, 1877, p. 83-84.

2. *Instructions nautiques*. Ibid.

3. Smyth. *Memoir descriptive of the ressources, inhabitants and hydrography of Sicily and its islands*. Londres, 1824, p. 224. — Fischer. *Beiträge*, etc., p. 93. — Le mot dérive de *mare rubro* (mer rouge) et non de *mare ubriaco* (mer ivre), comme le croyait Smyth.

4. Voir la monnaie reproduite p. 23. — Le poème gastronomique d'Archestratos, cité par Athénée (VII, 328 b), célèbre le χρύσοφρυς ou dorade du fleuve Sélinous; mais il s'agit de la rivière voisine d'Ephèse.

5. Ces deux hameaux ne possèdent pas de barques et n'arment pas pour la pêche. Ils ne font que servir de refuges aux flottilles de Mazzara et de Sciacca.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0042
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Climat. — Le climat de la Sélinontie, pluvieux en hiver et sec en été, est d'une température assez égale[1]. La période la plus froide tombe en février, avec une moyenne de 13°,15; la plus chaude, en août, avec une moyenne de 25°,45. La moyenne de l'année est 18°,4, avec un écart de 10° entre l'hiver et l'été. La température ne descend pas au-dessous de 5° ni ne s'élève au-dessus de 35°[2]. La moyenne des pluies est de 565 millimètres, dont 215 millimètres en hiver et 30 en été. La saison sèche dure cinq ou six mois, du milieu d'avril à la fin de septembre.

Mais cette terre privilégiée est désolée par un fléau, la malaria. Dès le début de mai, la fièvre paludéenne sévit cruellement sur la côte marécageuse et dans toute la campagne, en dehors des villes. Il n'est pas une commune où la statistique officielle n'ait relevé une ou plusieurs *zone malariche*[3], particulièrement inévitables dans les vallées fluviales. Les rares habitants des plateaux de Manuzza et de Marinella, autour de Sélinonte, sont tous atteints : les visages, blêmis par la fièvre, gardent en pleine jeunesse un air souffreteux et douloureux; parents et enfants, également malingres, passent leur vie à grelotter dans les frissons[4]. Déjà, dans l'antiquité, les marais de Sélinonte avaient compromis la santé des habitants : on dut recourir à la science d'Empédocle pour assainir le territoire[5].

Population. — Le territoire moderne, qui correspond approximativement à celui de l'antique Sélinontie, nourrit aujourd'hui un peu plus de 150.000 habitants[6]. La population est concentrée dans les villes, qui s'alignent sur trois rangs à partir de la côte : 1° Ribera (11.892 hab.), Sciacca (24.645 hab.), Menfi (10.888 hab.), Castelvetrano (24.510 hab.), Campobello (9.090 hab.), Mazzara (20.044 hab.); 2° Sambuca-Zabut (10.345 hab.), Santa Margherita di Belice (7.958 hab.), Montevago (3.080 hab.), Partanna (14.227 hab.); 3° Salaparuta (4.016 hab.), Santa Ninfa

1. Fischer. *Beiträge*, p. 73, d'après les observations de la station météorologique de Sciacca.
2. Sauf à Ribera, où elle monte à 44°.
3. G. di Vita. *Dizionario geografico dei comuni di Sicilia*. Palerme, 1906, p. 22 et passim.
4. Houel (*Voyage en Sicile*, I, p. 27) ayant passé une semaine au milieu des ruines, en fut félicité par les gens de Castelvetrano comme d'un grand acte de courage. Ils lui disaient : « Beaucoup d'étrangers sont venus regarder ces débris; quelques-uns les ont mesurés, mais aucun n'est revenu le lendemain. » Cf. Hittorf. *Monum. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 69. Les fièvres de Sélinonte ont fait, en 1823, une victime de la science : l'architecte anglais, William Harris, atteint par elles, en mourut quelques jours après à Palerme. (Harris et Angell. *Sculptured metopes... of Selinus*, Londres, 1826, p. 9.) Aujourd'hui, l'usage des grillages en toile métallique, pour boucher les fenêtres et les portes des habitations et en fermer l'accès aux moustiques anophèles, porteurs du microbe paludéen, a quelque peu atténué le mal endémique.
5. Diogène Laerte, VIII, 2, 70. — Voir ci-dessous, chap. IV.
6. Ce chiffre résulte des indications du *Dizionario geografico* de G. di Vita. Nous n'y avons pas compté la population des communes de Caltabellotta (7.462 hab.), de Santa-Anna (822 hab.), de Gibellina (6.266 hab.), de Salemi (17.159 hab.). Les évaluations sur la population antique de la Sélinontie sont forcément arbitraires. Toutefois, le chiffre global de 100,000 habitants d'abord proposé par Holm pour l'ensemble du territoire, loin d'être trop fort, paraîtra plutôt bien au-dessous de la vérité. (Holm. *Geschichte Siciliens*, III, p. 391.) Voir ci-dessus, Liv. II, ch. I^er^.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0043
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

(8.041 hab.). A part Sciacca et Mazzara, ces villes sont situées à plusieurs kilomètres de la mer, et toutes dans des positions dominantes, sur des plateaux découverts ou sur des pics. C'est l'insalubrité et l'insécurité qui ont fait refluer sur l'intérieur toute la vie d'autrefois. Du boulevard où elles s'alignent, ces cités respiraient un air plus sain que celui de la côte; grâce aux tours de guette dont elles avaient hérissé le rivage, elles avaient le temps de fermer leurs portes en cas d'alerte, dès que le canon leur signalait l'apparition de quelques voiles suspectes[1].

Il n'y a pas d'agglomérations vraiment rurales. A part les deux hameaux de pêcheurs de Marinella (132 hab.) et de Porto-Palo (71 hab.), on ne rencontre aucun village proprement dit. Dans la campagne s'éparpillent de grandes fermes isolées, pour l'exploitation des domaines ou *contrade* des *latifundisti* siciliens. On en voit environ une dizaine sur les plateaux sélinontiens de Manuzza et de Marinella. La casa Florio, près des Pileri, l'une des plus importantes, peut passer pour un type de ce genre d'habitation. C'est un vaste bâtiment carré, complètement fermé du côté de l'extérieur et d'aspect monastique. Les murs épais et nus comme ceux d'une forteresse n'ont pas d'ouvertures sur le dehors, mais seulement quelques meurtrières dans les étables. Toutes les fenêtres donnent sur la grande cour intérieure, entourée sur ses quatre côtés d'un péristyle à arcades et de treilles suspendues. Au centre, un beau puits. On ne pénètre dans la cour que par une porte unique, au sud. Ce dispositif, qui rappelle celui des caravansérails africains, est imposé par la crainte du brigandage. Le campagnard isolé vit comme en pays ennemi. Les propriétaires résident à Palerme et ne visitent presque jamais leurs domaines[2]. Leur appartement, dans la ferme, reste toujours clos, et n'est que rarement occupé par l'intendant.

Produits du sol. — Dans l'antiquité comme aujourd'hui, la Sélinontie tirait sa prospérité surtout de l'agriculture et de l'élevage. Le territoire produit des céréales, blé et orge; de l'huile, des vins renommés (surtout ceux de Castelvetrano et de Menfi), des fourrages artificiels, des fèves, pistaches, amandes, agrumes,

1. Hittorff (*Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 66, note 2) rapporte que, jusqu'en 1823, les côtes de Sicile étaient encore exposées aux surprises des corsaires tunisiens qui razziaient les bestiaux et enlevaient les pâtres. Cette désertion du littoral sicilien par crainte des pirates rappelle l'état de la Grèce primitive tel que le décrit Thucydide (I, 7). Mais c'est le phénomène inverse qui se produisit en Grèce lorsque le pays fut envahi non plus du côté de la mer, mais par l'intérieur : l'invasion dorienne refoula sur la côte les populations ioniennes de l'Achaïe (Ægialéens), les Minyens de Laconie, et poussa les Achéens à s'expatrier. Dès le VIII[e] siècle après Jésus-Christ, les invasions slave et albanaise firent aussi refluer sur les côtes les habitants du Péloponèse; ceux-ci se réfugièrent dans les presqu'îles montagneuses du Taygète et du Parnon ou sur des promontoires séparés de la terre par un isthme étroit, comme Monemvasie, Coron, Modon, etc. Ce sont précisément les mêmes positions qu'avaient recherchées les premiers *thalassocrates* crétois, phéniciens et grecs lorsqu'ils avaient voulu fonder en territoire hostile une station navale ou un comptoir (Thucydide, I, 7) : tel était aussi le cas en Sicile des *emporia* phéniciens et des colonies grecques, comme Sélinonte.

2. A. Dry. *Trinacria*, 1903, p. 188.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0044 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

caroubes, du coton, du chêne-liège. Les anciens citent le froment de Sélinonte pour sa qualité[1]; les belles monnaies du v[e] siècle portent en exergue un grain de blé ou un gros épi à longues barbes, peut-être une espèce de blé barbu ou d'orge[2]. La ville honorait d'un culte particulier Déméter Malophoros, c'est-à-dire « Productrice de fruits[3] ». La prospérité de l'élevage est aussi attestée par la présence sur les monnaies du taureau et du quadrige[4], ainsi que par le rôle historique de la cavalerie sélinontienne[5].



TÉTRADRACHME EN ARGENT DE SÉLINONTE (v[e] SIÈCLE).

Avers : le Sélinous divinisé sacrifiant; légende : ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ. — Revers : Apollon en char. En exergue, un grain de blé.

Autrefois, Sélinonte exportait, outre ses produits agricoles et ses bois, une craie très renommée, qui, diluée dans l'eau et le lait, formait une substance colorante qu'on pourrait appeler le « blanc de Sélinonte »[6]. Elle entrait dans la composition des enduits de murailles et des fards pour le maquillage[7]. Teintée avec du pastel, elle donnait une contrefaçon d'indigo[8]. Il est permis de supposer que ce produit local dut être employé, à Sélinonte, dans les revêtements blancs qui recouvraient la surface rugueuse des matériaux d'architecture, pierres de taille et colonnes, tirés des carrières de tuf de la région.

Aujourd'hui, c'est encore la craie argileuse qui alimente une des principales industries de Sciacca, celle des poteries ou brocs, dits « quartere di Sciacca »[9]. Il faut ajouter à ce produit le nitrate de potasse du Mont San Calogero, base de la poudre à canon, le plâtre et les coraux.

Les industries actuelles mettent en œuvre tous ces produits agricoles ou

1. Σελινούσιος πυρός (Théophraste. *De caus. plant.*, III, 21, 2) ou *triticum selinusium* (Pline. *Hist. nat.*, XVIII, 63, 64). Athénée (IX, 99, 369, *e f*) cite une κράμβη σελινουσία, qui est un chou frisé comme le persil (σέλινον), et n'est pas un produit particulier de Sélinonte. Il sera question plus loin du persil emblématique de Sélinonte, le σέλινον. L'épithète de *palmosa* que Virgile (Enéide, III, 705) applique à Sélinonte dans le vers : « Teque datis linquo ventis, palmosa Selinus » (Cf. Silius Italicus, XIV, 200 : « palmisque arbusta Selinus »), a trait non pas au palmier dattier africain, mais au palmier nain. Cet arbuste foisonne dans le maquis sélinontien et sur la crête de la falaise de Marinella. Il semble que, dans l'antiquité, les pauvres gens se nourrissaient de ses racines, ainsi que du persil sélinontien. Servius dit à propos de Sélinonte, en commentant Virgile : « Civitas est juxta Lilybæum, abundans palmis, quibus vescuntur, et apio ». D'après Cicéron (*In Verrem*, V, 38), la rapacité de Verrès avait réduit ses soldats siciliens à user de ce comestible sauvage.

2. British Museum. *Catalogue of Greek coins. Sicily*, n[os] 44-48.

3. Inscriptions du temple d'Apollon (Kaibel. *Inscr. Siciliæ*, n° 268) et de Gaggera (*Notizie degli scavi*, 1894, p. 209).

4 Holm. *Geschichte Siciliens*, III, pl. IV, 8. — Voir la monnaie reproduite p. 27.

5. A la bataille d'Himère (Diodore de Sicile, XI, 21), pendant l'expédition des Athéniens (Thucydide, VII, 1), et en 409 (Diodore, XIII, 54).

6. Γῆ σελινουσία (Dioscoride, V, 175; Galien, XIII, p. 250); *terra* ou *creta selinusia* (Vitruve, VII, 14; Pline. *Hist. nat.*, XXXV, 27, 56).

7. Pline. *Hist. nat.*, XXXV, 56.

8. Vitruve, VII, 14. — Pline. *Hist. nat.*, XXXV, 27.

9 G. di Vita. *Dizionario*, p. 304.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0045
gefördert durch die DFG
© Universitätsbibliothek Heidelberg

minéraux. On fabrique du vin, des huiles, du savon, du miel, de la cire, du beurre, du fromage, des pâtes alimentaires. Il y a aussi des tanneries, quelques filatures de coton. La vannerie produit des corbeilles et des paniers de jonc tressé; Sciacca produit ses poteries et de la poudre; on y sale les sardines et les anchois. D'importantes mines de soufre sont exploitées à 4 kilomètres au nord-est du Cap Blanco.

Comme autrefois, les sources thermo-minérales et les étuves du Mont San Calogero continuent à faire de Sciacca[1] une station balnéaire très fréquentée.

La topologie sélinontienne. — La Sélinontie, étalant au soleil du Midi, depuis les coteaux jusqu'à la mer, la fécondité de ses plateaux ondulés, possédait la variété des richesses forestières, agricoles, minérales et maritimes d'un massif pastoral et minier, d'un verger et d'un potager méditerranéens, et d'un littoral poissonneux. Les rivières qui la sillonnaient du nord au sud de leurs gorges fraîches et profondes ajoutaient à l'agrément de leurs ravins fertiles l'utilité économique de voies de pénétration et de drainage pour les produits exotiques et indigènes. Grâce à elles, le massif intérieur n'interposait pas une barrière infranchissable entre les deux mers. Les rivières du versant sud rejoignaient à travers le dédale du haut pays la tête des ravins torrentiels du versant nord. Le Mazaras, l'Halikyas, le Sélinous se prolongeaient par le Krimisos jusqu'à la baie de Ségeste; les deux bras de l'Hypsas se continuaient par les *fiumare* de Panormos et de Solous; l'Isbouros, l'Alba, l'Halykos enfonçaient au cœur du pays sikane leurs sillons bout à bout avec ceux des torrents de Thermai et d'Himéra. Ce réseau de voies naturelles assurait la liaison entre les ports des deux mers Libyque et Tyrrhénienne, tous situés au débouché de ces couloirs fluviaux. Avec Mazaras à l'est, Sélinonte au centre, Minoa à l'ouest[2], la Sélinontie disposait de trois portes d'entrée et de sortie, auxquelles correspondaient de l'autre côté celles de l'emporion de Ségeste, de Panormos, de Thermai, d'Himéra. La capitale, assise au milieu du pays, entre les deux embouchures du Sélinous et de l'Hypsas, au point où confluaient les deux sillons principaux, se trouvait la mieux partagée pour communiquer d'un côté par la voie d'Halikyai et de Ségeste, avec le port de Ségeste, de l'autre par la voie d'Entella, avec Panormos et Solous. Exportation, importation, transit, trouvaient dans ce réseau

1. Le nom de Sciacca, Xaca ou Sacca dériverait d'un mot arabe signifiant « fissure ».
2. Sur le rôle économique de l'Halykos, voir Bérard. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 216-217.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0046
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

économique si heureusement aménagé par la nature et exploité par les hommes, toutes facilités.

Depuis l'antiquité, l'activité économique de la Sélinontie s'est déplacée plutôt que transformée. Les ressources et la production du pays sont restées presque identiques; mais leur circulation et leur écoulement ont changé de direction. Reléguée par la mort dans l'inutile mélancolie des nécropoles, Sélinonte semble à jamais détachée du monde vivant; ses ruines attestent, mais n'expliquent pas, une opulence qui resterait énigmatique sans le secours de la topologie. Ses estuaires et sa baie solitaires sont aujourd'hui isolés de l'arrière-pays et fermés à la mer qui ne leur apporte plus que des sables. Toujours féconde, la Sélinontie moderne a dû chercher d'autres débouchés; Mazzara et Sciacca, marines de pêche et de cabotage, se sont substituées à l'antique capitale maritime; elles ont repris avec plus d'ampleur le rôle de ses deux satellites, l'emporion de Mazaras et la colonie d'Héracleia. Ce sont elles qui assurent les relations actuelles avec les ports voisins de la côte sicilienne, Lilybée-Marsala, Agrigente-Girgenti, Syracuse. Trapani, héritière des anciennes colonies phéniciennes de l'ouest, s'est attribué le monopole du trafic avec la Libye, trafic bien déchu depuis que la Tunisie ne réclame plus à la Sicile l'appoint de ses blés, de ses huiles et de ses vins. Enfin, par le chemin de fer de Palerme à Castelvetrano, Palerme draine aujourd'hui vers le nord la majeure partie des denrées du terroir. Autrefois, toute la vie économique confluait naturellement vers le grand port méridional; aujourd'hui, elle s'est partagée et diffusée entre des directions multiples et divergentes. Il suffit donc, pour comprendre l'antique prospérité de Sélinonte, de reconstituer les fonctions de cet organisme et la solidarité qui unissait l'arrière-pays à son port et celui-ci au monde ambiant.

Les colons grecs ne s'étaient pas mépris sur la valeur de la position de Sélinonte. Il n'y avait pas, le long de cette côte méridionale de Sicile, d'autre site comparable à celui-là. Il réunissait à souhait tous les avantages requis pour une station côtière en pays barbare. De tout temps, les mêmes nécessités ont fixé sur certains points d'élection le choix des fondateurs de colonies ou de comptoirs. C'est d'abord le souci de la sécurité. Avant de songer à conquérir, la troupe d'aventuriers civilisés qui débarque sur un rivage inhospitalier doit s'assurer d'un camp retranché, situé à portée de la mer, et bien protégé du côté de la terre. Les îlots de la côte et les promontoires s'offrent d'eux-mêmes à ce rôle. D'instinct, les thalassocrates anciens et modernes ont toujours pris possession des saillies du littoral pour y installer leurs comptoirs. Mycéniens, Phéniciens, Grecs ont ainsi essaimé leurs stations sur la lisière du Péloponèse, de la Sicile et de la Grande-Grèce; Français et Anglais ont fait de même à Dakar, à Saint-Louis, à Hong-Kong, à Shanghaï, etc. En Sicile, Zancle, Naxos, Thapsos, Ortygie, Lilybée, Motyé occupaient des îlots ou des caps.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0047
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Aux navigateurs anciens, le promontoire offrait un double avantage : il suffisait d'un retranchement pour barrer aux populations indigènes l'accès de l'isthme qui l'isolait de l'intérieur; ensuite, sa conformation lui assurait sur ses flancs l'usage de deux ports où les navires avaient la facilité d'accoster ou d'appareiller à volonté, selon la direction du vent.

Le promontoire bas et plat de Sélinonte se prêtait à l'installation d'une forteresse. La terrasse, aisément accessible par les rampes douces qui montaient des deux vallons latéraux, pouvait être aménagée en habitat confortable et assez spacieux. Il suffisait de compléter ses escarpements par un rempart formant une clôture infranchissable et continue. Sur le front de mer, sa falaise dominant toute l'ouverture de la baie, garantissait contre les surprises venant du large. Vers la terre, elle s'amincissait en un isthme, n'offrant aux attaques que le minimum de prise. Au nord de cet isthme, s'étendait un second plateau plus vaste, propice à l'agrandissement de la cité hors de son berceau.

De chaque côté, les estuaires du Sélinous et du Cottone ouvraient aux navires deux havres accessibles par les vents dominants de sud-est et de sud-ouest; on pouvait, par des môles, les transformer en ports fermés. D'autres estuaires, du Mazaras à l'Halykos, offraient sur toute la côte une série d'abris provisoires ou de grèves de halage, au débouché des vallées fluviales, dont le rôle économique a été retracé plus haut.

Rapports avec l'Afrique. — La richesse d'un territoire n'est pour lui un gage de prospérité que s'il se trouve à portée de bons débouchés. Or, la proximité de l'Afrique conférait à Sélinonte une situation privilégiée pour l'exportation des produits de son sol et pour le trafic d'outre-mer. Entre cette partie de la Sicile et la Libye carthaginoise, la distance était courte et les communications rapides grâce au régime des vents. En un jour et demi ou deux jours de navigation, un navire pouvait traverser le détroit de Sicile et aborder à Carthage directement[1]. Le plus souvent, on coupait le trajet soit par l'escale du cap Bon, soit par celle de Kossouros ou Cossyra (plus tard Pantellaria), située à une journée de mer de Sélinonte, presque à mi-chemin entre ses ports et le port oriental de la côte carthaginoise,

1. Distance directe entre Sélinonte et le promontoire d'Hermès (cap Bon), 155 kilomètres; entre le cap Bon et Carthage, 67 kilomètres (une demi-journée de navigation, d'après Skylax. *Périple*, 114); entre Sélinonte et Carthage, 220 kilomètres. Polybe compte environ 1.000 stades (177 kil. 400) entre le cap Lilybée et Carthage, tandis que Strabon en indique 1.500 (266 kil.) : la distance réelle, en ligne droite, est 212 kilomètres. La distance de 180 milles romains (265 kil. 870), indiquée par Pline entre Lilybée et le *cap Bon* (en réalité 145 kil.) doit provenir d'une confusion : ce chiffre dérive de la mesure que donne Strabon pour le trajet de Lilybée à Carthage.

Par temps clair, on distingue du cap Lilybée (auj. Boeo) la côte d'Afrique. Mais l'imagination sicilienne a toujours eu très bons yeux. Strabon (VI, 1, p. 267) rapporte l'exploit suivant d'une vigie de Lilybée : « Un homme, dit-on, doué d'une vue perçante, a pu, du haut d'une guette, compter les vaisseaux qui sortaient du port de Carthage et en dire le nombre aux gens de Lilybée. » Sans doute, cette flotte de vaisseaux trop peu fantômes devait se trouver déjà beaucoup plus près de l'observateur que de Carthage.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0048
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Néapolis (aujourd'hui Nabeul)[1] : le trajet de Néapolis à Sélinonte prenait au minimum deux jours et une nuit[2].

De Sélinonte à la Cyrénaïque, le trajet direct demandait dix à douze jours; on pouvait le couper par l'escale de Mélité (Malte), à deux jours et demi de Sélinonte. Mais, en général, les navigateurs préféraient, avec l'aide du courant, côtoyer le nord de la Libye depuis Néapolis[3].

En été, les vents dominants du nord et du nord-ouest favorisaient le passage de Sicile en Libye[4]; au printemps et en automne, le sirocco et le ponente, quand ils ne soufflaient pas en tempête, favorisaient le voyage en sens inverse[5].

Désavantages de la situation. — A côté de ces avantages, il faut mettre en balance quelques inconvénients dus aux conditions climatériques et à la position géographique de Sélinonte. Les plus graves provenaient de la violence des vents et des courants, qui ensablaient les estuaires et les changeaient en marécages. Le curage des ports et l'insalubrité des vallées imposaient aux Sélinontiens une lutte continuelle contre les sables, les inondations, la pestilence.

L'histoire ne fait que constater des antinomies: il n'y a guère de privilège dont elle n'aperçoive la contre-partie. Ainsi, les avantages de sa position avancée et la facilité des relations avec l'Afrique devaient se retourner contre Sélinonte et consommer sa ruine après avoir créé sa prospérité. Tout d'abord, le voisinage et l'amitié de Carthage l'enrichirent. Placée à l'avant-garde des autres colonies grecques, elle devançait leur concurrence; mais, par le fait même, elle s'isolait des cités-sœurs et perdait le bénéfice de la solidarité hellénique. Aussi se trouva-t-elle seule et sans secours en face du barbare, devenu jaloux et menaçant. Carthage ne devait pas tolérer indéfiniment cette puissance rivale ni l'opulence indiscrète des armateurs et négociants sélinontiens.

Elle le leur fit bien voir!

1. Strabon, XVII, 3, 16, p. 834. — Distance de Sélinonte au port de Cossyra (Panteliaria), situé sur la pointe nord-ouest de l'île, 107 kilomètres; de Cossyra à Néapolis, 115 kilomètres; de Cossyra au cap Bon, 83 kilomètres (un jour de navigation, d'après Skylax. *Périple*, 111); de Lilybée à Cossyra, 118 kilomètres (un jour de mer, d'après Skylax, *Ibid.*). De Néapolis à Carthage, par terre, environ 65 kilomètres. Skylax (*Périple*, 110) compte 180 stades (32 kil.) pour la seule traversée de l'isthme, qui est en réalité large de 40 kilomètres entre Nabeul et l'estuaire du Sfa.

2. Thucydide, VII, 50.

3. Thucydide, *Ibid.* — Skylax. *Périple*, 108-111.

4. C'est ainsi que Virgile imagine qu'Enée, parti de Drépanon pour faire voile vers l'Italie, fut repoussé par l'aquilon sur la côte de Carthage. (*Enéide*, I, 34; III, 715.)

5. Dion fit en quatre jours la traversée des Syrtes à Héracleia-Minoa (Plutarque, *Dion*, 25.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0049
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



VASES SIKÈLES DE LA IIe PÉRIODE (XIe-Xe S.), A DÉCORATION INCISÉE. (Nécropole de Thapsos.)
(D'après P. Orsi, *Thapsos*, dans les *Monumenti dei Lincei*, 1895, pl. IV, V, VI.)

LIVRE PREMIER

L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

LA COLONISATION PHÉNICIENNE ET GRECQUE EN SICILE

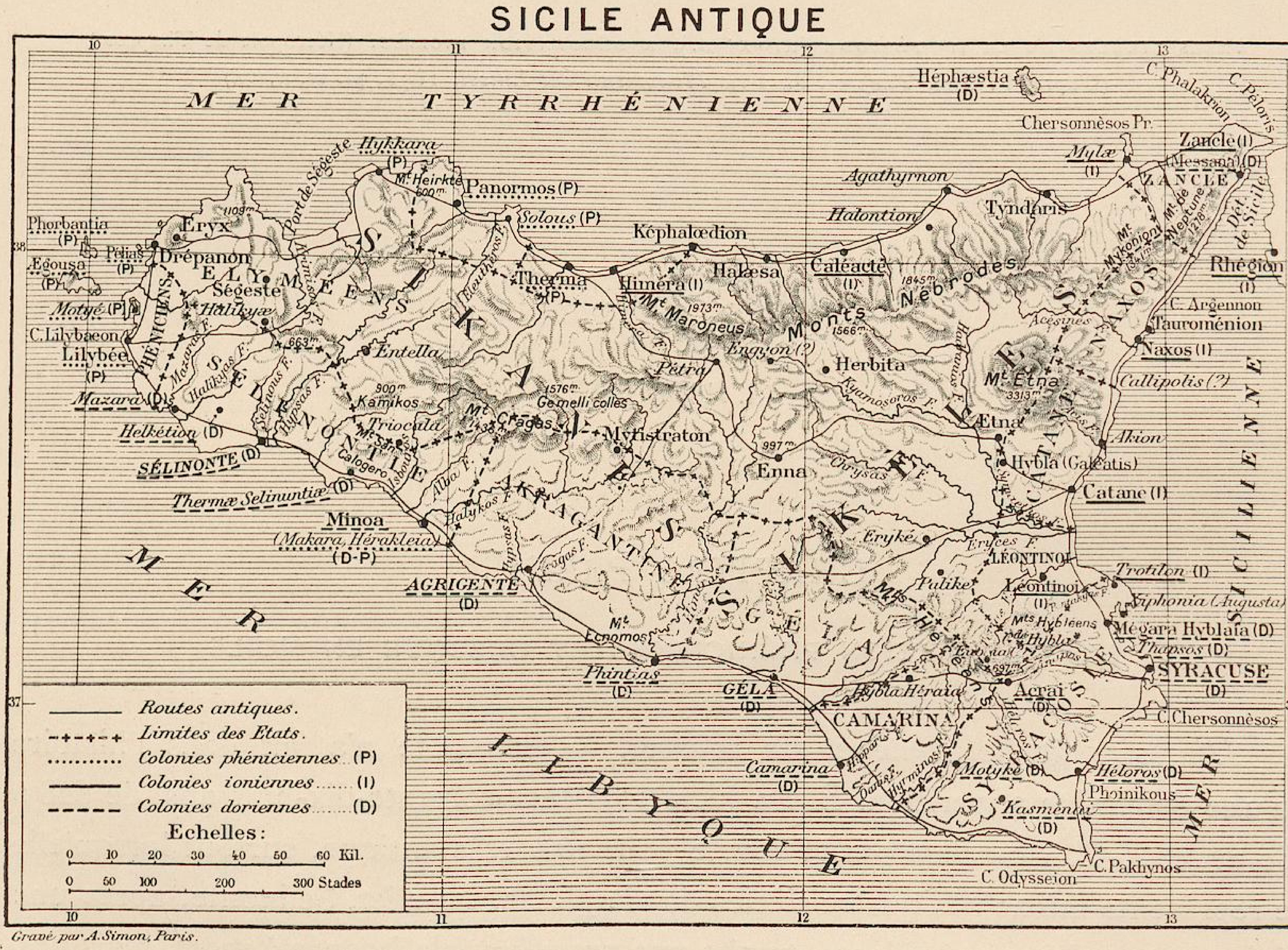
L'histoire de Sélinonte et ses sources. — Sélinonte n'a fait dans l'histoire qu'une éphémère apparition. Elle a vécu trois cent soixante-dix-huit ans, de 628 à 250 avant J.-C. : carrière plutôt courte pour une ville antique, surtout lorsqu'elle ne représente même pas quatre siècles de vie pleine. En effet, Sélinonte, après une adolescence précoce et brillante, tomba une première fois frappée à mort, mais non tuée, en 409, vers l'âge de deux cent vingt ans. Dès lors, elle ne fit que traîner une existence précaire. Sa maturité fut remplacée par une lente agonie d'un siècle et demi; après quoi, elle finit tragiquement, d'un coup de grâce. Elle ne devait même pas trouver le repos dans la mort. Depuis deux mille cent cinquante-neuf ans, son cadavre magnifique s'étale dans sa solitude brûlée, disloqué par les secousses du sol, puis à demi-enlisé par les sables, enfin tourmenté par la pieuse indiscrétion des archéologues et des voyageurs.

De sa biographie trop brève les auteurs ne nous ont transmis que des bribes. Trois historiens, Hérodote, Thucydide, Diodore de Sicile nous parlent d'elle incidemment. Elle n'apparaît que par instants sur la scène de l'histoire générale. Hérodote nous conte à son sujet de menus épisodes; avec plus de précision, Thucydide nous renseigne sur son état civil; enfin Diodore nous fait assister à ses

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0050
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

derniers moments. Chez les historiens classiques, la vie des cités se résume en une suite de crises. Toute l'histoire écrite de Sélinonte se ramène à quelques violentes péripéties. Mais, sur son activité, sa richesse et sa gloire, le témoignage le plus explicite est encore celui de ses ruines. A l'inverse de Sparte dont les restes matériels, suivant la mémorable prophétie de Thucydide[1], ne devaient donner à la postérité qu'une idée bien médiocre de sa grandeur, Sélinonte, simple comparse dans l'histoire, survit plus grandiose dans ses monuments anonymes. Ajoutons à

SICILE ANTIQUE



ce témoignage celui de sa topologie : c'est là que nous pouvons lire les mobiles de sa politique et reconstituer la logique de ses vicissitudes. Dans le lointain où les détails se sont effacés, peut-être sommes-nous mieux placés qu'un historien d'autrefois pour distinguer plus clairement l'enchaînement des causes et des effets. Mais avant d'aborder l'histoire particulière de la cité qui nous occupe, il nous faut jeter un coup d'œil d'ensemble sur la situation générale qui explique la naissance, les conditions d'existence, l'activité individuelle de Sélinonte.

Populations primitives de la Sicile. — Les Phéniciens et les Grecs venus pour coloniser la Sicile, trouvèrent *l'Ile aux trois pointes* (Trinacrie) partagée entre trois

1. Thucydide, I, 10, 2.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0051
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

groupes de populations aborigènes. Au centre vivaient les *Sikanes*, les plus anciennement fixés, d'origine ibérique et gauloise[1]. D'abord maîtres de l'île entière, ils avaient été refoulés au milieu du pays par deux nouvelles bandes d'envahisseurs, les *Élyméens*, qui prirent possession de tout l'ouest de l'île, et les *Sikèles*, qui se confinèrent dans l'angle est de la Trinacrie. Le territoire des Sikanes se trouva par là réduit à une large bande médiane traversant toute la Sicile, de la mer Libyque à la mer Tyrrhénienne. C'était un peuple agriculteur, disséminé en petites communautés; ses bourgades occupaient de préférence le sommet des hauteurs escarpées, pour se tenir hors de portée des pirates[2]. Les Élyméens, venus beaucoup plus tard, passaient pour être originaires d'Asie: Thucydide reconnaît en eux des réfugiés troyens à qui s'étaient adjoints des Phocéens jetés par une tempête en Libye et de là en Sicile[3]. En tout cas, les éléments orientaux dont ils étaient mêlés expliqueraient leur intimité ultérieure avec les Phéniciens. Quant aux derniers venus, les Sikèles[4], peuple d'origine et de dialecte italiotes[5], ils se taillèrent la part du lion au détriment des Sikanes, en occupant toute la moitié est, la plus large, de l'île. D'après Thucydide[6], leur arrivée aurait eu lieu trois cents ans avant celle des premiers colons grecs, c'est-à-dire au XI^e siècle avant J.-C.; mais l'archéologie la fait remonter au moins entre 2.000 et 1.500 ans avant J.-C.[7]. Sauf peut-être les Élyméens, chez qui leur origine exotique et la proximité de l'Afrique pouvaient entretenir le goût de la navigation, ces populations rurales s'adonnaient exclusivement à la vie pastorale et agricole; les Sikèles habitaient de nombreux hameaux en cabanes de branchages, sans fortifications, disséminés par toute la campagne.

1. Thucydide, VI, 2, 2.
2. Diodore, V, 6.
3. Thucydide, VI, 2, 3. C'est pourquoi Virgile (*Enéide*, V, 755) fait descendre Énée chez son compatriote Acestes (doublet d'Ægestes?), roi de Ségeste. D'après Hellanikos, dont l'opinion reste isolée, les Élyméens seraient venus d'Italie, cinq ans avant les Sikèles (Hellanikos, fr. 53, cité par Denys d'Halicarnasse, I, 22), et trois générations avant la guerre de Troie. Mais l'origine asiatique est plutôt admise par les savants modernes (Holm, *Gesch. Siciliens*, I, p. 89, 374. — Freemann, *Hist. of Sicily*, I, 542-550) sans être tout à fait certaine. D'autres, comme Deniker, voient en eux des caboteurs « mycéniens » ayant gagné la Sicile par la côte d'Afrique. On a voulu aussi dériver leur nom de l'*Elam* babylonien, que les Grecs traduisirent en Ἐλυμαῖοι. (Cf. Pais. *Storia della Sicilia*, p. 130.)
4. Les *Siculi* des Latins. Cf. Perrot, *Un peuple oublié : les Sikèles*. (*Revue des Deux Mondes*, CXII, 1897.) et *En Sicile* (volume publié en 1901 par la *Revue générale des Sciences*), p. 125; Patroni. *Civilisation primitive dans la Sicile orientale*. (*Anthropologie*, 1897, VIII, p. 129-148, 294-317.)
5. Quelques éléments de ce dialecte ont persisté dans le grec de la Sicile hellénisée, où ils sont très antérieurs à l'influence latine : *leporis* (lièvre), *litra* (livre monétaire), *ongkia* (once), *hexans* et *trians* (multiples de l'*as*), *noummos* (*nummus*, monnaie), *katinon* (*catina*, serrure. Cf. Varron, *Ling. Lat.*, V, 101, 220), *cubiton* (*cubitus*, coudée), νῦσος en dialecte syracusain (Nonnus, *Dionysiaca*, IX, 22), qui équivaut au *nutus* latin.
6. Thucydide, VI, 2, 5.
7. Outre les articles cités plus haut de G. Perrot et de Patroni, voir Pais (*Storia della Sicilia* p. 99 et suiv.), E. Meyer (*Geschichte des Alterthums*, II, p. 202), Beloch (*Griechische Geschichte*, p. 73-74).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0052
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Les rapports primitifs de la Sicile et du monde égéen. — La Sicile ne pouvait vivre longtemps à l'écart du monde grec. Il est démontré que les plus anciennes marines méditerranéennes visitèrent régulièrement ses rivages. La découverte de la Sicile fut peut-être due à un hasard de navigation. Les coups de vent alternatifs qui balayent la mer Libyque ont maintes fois entraîné les navires des ports de la Crète ou du Péloponèse vers les Syrtes de l'Afrique, pour les rejeter ensuite sur la Sicile[1]. Cet accident dut arriver aux premiers navigateurs qui se risquèrent dans la Méditerranée sur des vaisseaux capables de longues traversées. Du côté de l'est, les mêmes causes avaient pu aussi agir de la même façon et entraîner d'Épire en Italie, puis en Sicile, les caboteurs primitifs qui s'aventurèrent jusqu'à l'entrée de l'Adriatique en longeant les côtes du Péloponèse et de la Grèce occidentale. Mais dans quelle mesure les débarquements d'abord fortuits ont-ils eu pour conséquence l'organisation préméditée d'expéditions volontaires, de services réguliers et de rapports continus, c'est ce que l'archéologie moderne est aujourd'hui en état de préciser, beaucoup mieux qu'on n'avait pu le faire d'après les auteurs anciens.

On doit à l'exploration des nécropoles, poursuivie depuis vingt ans par les archéologues siciliens, Cavallari, Salinas, Mauceri et surtout Paolo Orsi, la révélation des rapports très anciens qui unissaient l'Italie méridionale et la Sicile au monde de la Méditerranée orientale[2]. Les découvertes parallèles faites à Troie, à Mycènes, en Crète, dans les îles de la mer Egée, ont permis de rejoindre les deux pôles d'une civilisation primitive qui a rayonné, entre 2500 et 1100 avant J.-C., de la côte d'Asie à la mer Tyrrhénienne. Peut-être originaire de l'Asie Mineure, c'est dans la Crète de Minos qu'elle s'est affinée et épanouie, entre 1800 et 1400 avant J.-C. grâce à un heureux mélange des éléments exotiques d'Égypte et de Chaldée avec le fonds proprement égéen. Du foyer crétois, elle se répandit sur la Grèce achéenne, continentale et insulaire; là, elle continua ses destinées, entre 1400 et 1100, dans la civilisation de reflet connue sous le nom de « mycénienne ».

1. Tel fut le cas de Ménélas et d'Ulysse, d'après l'*Odyssée* (IV, 83; IX, 94), des Argonautes (Hérodote, IV, 179; Pindare, *Pythiques*, IV, 91), celui de quelques Phocéens revenant de Troie (Thucydide, VI, 2), d'une troupe d'hoplites péloponésiens en 413 (Thucydide, VII, 50), celui de Dion, qui fut rejeté, en 357, par les vents étésiens, du cap Pakhynos sur les Syrtes, et ramené à Minoa, près de Sélinonte, par le vent du sud (Plutarque, *Dion*, 25). Mais l'exemple le plus typique est fourni par le dernier voyage de saint Paul : l'apôtre fut emporté par une tempête de Crète vers les Syrtes, et de là, jeté à Malte, d'où il gagna Syracuse. (*Actes des Apôtres*, XXVII-XXVIII; Renan, *Saint Paul*, p. 551 et suiv.)

2. Les résultats des fouilles de P. Orsi dans les nécropoles sicules ont été publiés par lui dans divers périodiques, notamment dans le *Bullettino di paletnologia italiana*, depuis 1889, dans les *Monumenti antichi dei Lincei* (t. II : Cozzo Pantano; t. VI : Thapsos; t. IX : Pantelleria, Pantalica e Cassabile), dans les *Notizie degli Scavi*, depuis 1891, et dans les *Rœmische Mittheilungen* (t. XIII et XV). Ils ont été résumés par G. Perrot et Patroni (voir ci-dessus p. 37, note 4) et par Petersen (*Rœmische Mittheilungen*, 1898 et 1899, t. XIII, p. 150-191, et XIV, p. 163-192). Cf. Von Andrian. *Prehistorische Studien aus Sicilien.*

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0053
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

De son berceau égéen, par les côtes occidentales du Péloponèse, par le golfe de Corinthe, par les îles de Zakynthos, de Céphalonie, d'Ithaque, de Leucade, de Corcyre, cette civilisation gagna par étapes le monde occidental, l'Italie messapienne pour aboutir à la Sicile orientale.

Voilà le fait qu'il n'est plus possible de méconnaître. Sur la foi d'assertions obscurcies par la légende ou mal interprétées, on s'était imaginé que l'Italie et la Sicile avaient vécu à l'écart, dans la barbarie la plus noire, jusqu'au jour où les Phéniciens les avaient découvertes vers le XI^e siècle, ouvrant ainsi les voies à la colonisation hellénique du VIII^e siècle. Or, le rôle des Phéniciens semble avoir été fort exagéré par les anciens et, plus encore, par les modernes. On s'est plu à les retrouver partout, depuis les côtes de Syrie jusqu'aux colonnes d'Hercule et au delà. Mais, en fait, avant le IX^e siècle, on ne peut suivre leurs traces authentiques [1], et l'on doit, même après cette date, les déloger de mainte position où on les avait indûment installés. Le mirage d'une thalassocratie phénicienne « mondiale » et pour le moins contemporaine de l'époque mycénienne s'évanouit devant les réalités [2]. Les Phéniciens n'ont ni découvert ni fréquenté les premiers tout le domaine maritime qu'on a voulu leur attribuer. Dans l'Archipel, en Italie, en Sicile, ils furent précédés par des navigateurs plus anciens, Cariens, Crétois, Achéens : ceux-ci du moins ont laissé de leur activité commerciale les innombrables témoins retrouvés sur place et qui remplissent les vitrines des musées de Candie, de Théra, d'Athènes, de Tarente, de Girgenti, de Syracuse. Or, dans cette opulente collection, l'archéologie proprement phénicienne ne brille que par son absence : discrétion singulière de la part d'un peuple dont on a cru retrouver la marque de fabrique sur tous les caps et îlots du monde ancien et jusqu'à l'intérieur des continents. A défaut des preuves matérielles, on allègue en leur faveur des étymologies fantaisistes et des considérations mythologiques un peu risquées. D'une marine de trafiquants réalistes, on a fait une armée navale du Salut, avant tout préoccupée de propager le dogme théologique d'une Trinité anticipée, sous les espèces du Dieu-père, de la Déesse-mère et du Dieu-fils [3].

Les auteurs anciens sont responsables de ces théories, par l'incertitude de leurs indications ethniques. Ils ont souvent mis sur le compte des Phéniciens ce qui revenait aux Crétois ou aux Achéens. C'est ainsi que les prétendues colonies phéniciennes du détroit de Sicile se sont substituées chez les historiens aux escales des navigateurs égéo-mycéniens. En réalité, les vrais précurseurs de la colonisation

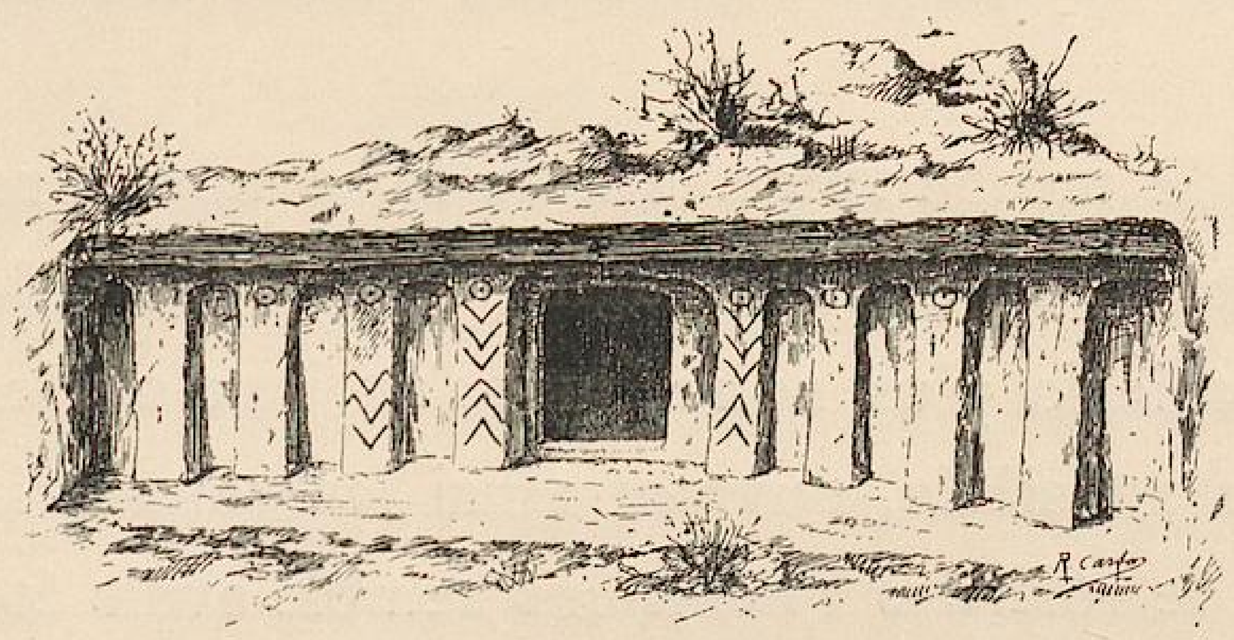
1. Helbig. *La question mycénienne.* — Pottier. *Catalogue des vases antiques*, I, p. 203.

2. Sam. Bochart (*Geographia sacra*, 1646), Movers (*die Phœnizier*, 1840-1856) ont le plus contribué à propager cette légende scientifique. Elle a été reprise avec beaucoup de talent par Victor Bérard (*les Phéniciens et l'Odyssée*, 1902-1903), et combattue par S. Reinach (*Le mirage oriental. Anthropologie*, 1893, t. IV), Beloch (*Griechische Geschichte*) et Pais (*Storia della Sicilia*, 1894).

3. V. Bérard. *Origine des cultes arcadiens*, 1894.

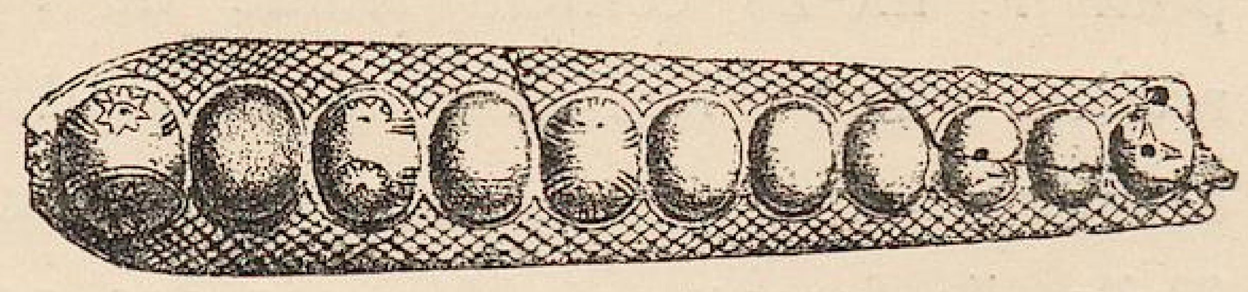
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0054
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

hellénique en ces parages furent les ancêtres même des colons du VIII^e siècle. Leurs voyages au pays des Cyclopes, de Charybde et de Scylla ont formé la source lointaine des légendes de l'*Odyssée*. L'hypothèse d'un périple phénicien qui aurait servi de canevas au poème homérique est nettement infirmée par les données de l'archéologie; au contraire, celle d'une tradition purement grecque reçoit d'elles une éclatante confirmation.



LA « CAVA LAZZARO », TOMBE SIKÈLE DE LA I^re PÉRIODE (ÉNÉOLITHIQUE).
(D'après P. Orsi. *Ausonia*, 1906, p. 7, fig. 2.)

Comme le proclame P. Orsi, c'est aux Prémycéniens et aux Mycéniens que les indigènes de la Sicile ont été redevables des premiers éléments de leur évolution vers la civilisation grecque[1]. On suit, dans leurs nécropoles, les progrès de cette action civilisatrice venue du dehors : aux poteries informes de l'industrie locale, à l'outillage de pierre et d'os de l'ère barbare s'ajoutent peu à peu les produits des fabriques égéennes, vaisselle de style égéo-mycénien, armes et outils de bronze et de fer, bijoux, perles de pâte, os ouvragés; les rites sauvages de la sépulture se modifient et la forme même des tombes se rapproche des tombeaux à coupole de l'âge mycénien.



OS OUVRAGÉ, ORNÉ DE TUBULURES, AMULETTE IMPORTÉE.
(Nécropole de Castellucio, I^re période. — D'après Orsi. *Bullettino di paletnologia italiana*, 1892.)

Grâce aux synchronismes que permettent d'établir les découvertes faites dans tout le bassin de la mer Égée et dans les nécropoles indigènes d'Italie et de Sicile, les étapes de cette évolution peuvent être ainsi reconstituées : 1° Le stade primitif de la civilisation sicilienne, sikane et pré-sikèle, antérieur à l'an 2000, est représenté par la période *néolithique*. C'est alors l'état de barbarie, analogue à celui de l'âge des dolmens. L'outillage de pierre et d'os exclut l'emploi du métal, encore inconnu; la poterie, qui ignore le tour et le four, est



VASES SIKÈLES DE LA I^re PÉRIODE (ÉNÉOLITHIQUE).
Avec décoration peinte imitant des motifs de vannerie.
(Daprès Patroni. *Anthropologie*, VIII, p. 141, fig. 16 et 17.)

1. *Atti del congresso internazionale di scienze storiche*, 1903, V, sez. IV, p. 101.
2. Ce stade est représenté par les détritus de la station de Stentinello, au nord de Syracuse. (P. Orsi. *Bullettino di paletnologia italiana*, 1890, p. 177.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0055
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

façonnée à la main, cuite par des procédés rudimentaires et décorée d'incisions incrustées de pâte blanche[1]. Aucun élément d'importation ne se révèle dans cet art local, d'origine italo-ligure; 2° Période dite *énéolithique* ou prémycénienne[1], de 2000 à 1500 environ, qui correspond au stade de la civilisation égéenne représenté par la troisième ville d'Hissarlik, la « Troie brûlée » de Schliemann. Le métal est encore rare : quelques armes et bijoux en bronze, perles et fusaioles, os ouvragés représentent l'importation à côté de la masse des produits locaux, haches et couteaux de pierre. La poterie indigène se répartit en deux catégories : l'une, fidèle à la tradition locale de la décoration incisée, se limite aux motifs géométriques, stries, pointillé, chevrons, dents de loup; l'autre inaugure la décoration peinte, en brun mat sur un engobe orangé ou rougeâtre. Les vases rappellent certaines formes de la poterie troyenne imitées des vases en métal : outres, gobelets biconiques à deux anses. D'autres imitent des corbeilles; un décor original y reproduit les détails de la vannerie : treillis, croisillons, cercles de joncs ou d'osier. Les rapports entre la Troade et la Sicile, que ces ressemblances attestent et dont la légende a conservé le souvenir dans l'origine troyenne des Élyméens, peuvent peut-être s'expliquer par l'intermédiaire de la Crète, où les Teucriens se réfugièrent[2], ou par un service primitif de transports successifs, exercés par des marines différentes qui échelonnaient leurs cabotages entre la mer Égée et le détroit de Sicile; 3° Période *égéo-mycénienne* ou créto-achéenne, ou âge du bronze, de 1500 à 1000 avant J.-C.[3], caractérisée par l'abondance des armes et bijoux de bronze. La poterie suit toujours deux



AMPHORE MYCÉNIENNE A DÉCORATION FLORALE (XIe S.).
(Nécropole de Milocca, IIe période.)
D'après P. Orsi.
Bullet. di paletnol. ital., XXIX, p. X.



AMPHORE MYCÉNIENNE A DÉCOR GÉOMÉTRIQUE (IXe S.).
Provenant de Girgenti.
D'après P. Orsi. *Ausonia*, 1906, fig. 10.

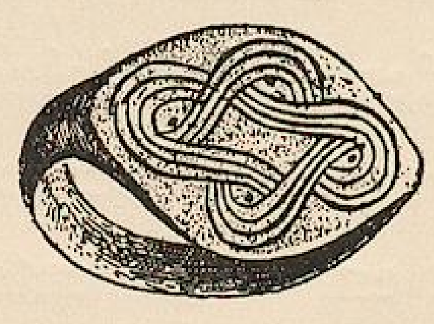
1. Cette période (Ire période sikèle, d'après la classification de P. Orsi) est surtout représentée par le mobilier des nécropoles sikèles de Melilli, l'ancienne Hybla (P. Orsi. *Bullettino di paletnologia ital.*, 1891, XVII, p. 53), de Castelluccio (*Ibid.*, 1892, XVIII, p. 1-34, 67-94), à 35 kilomètres au sud-ouest de Syracuse, de la Cava Lazzaro, à 25 kilomètres de Castelluccio (P. Orsi. *Ausonia*, 1906).

2. Strabon, XIII, 1, 48, p. 604. — Cf. P. Orsi. *Atti del congresso*, p. 102.

3. IIe période sikèle, d'après Orsi. — Nécropoles de Plemmyrion, près Syracuse : XIIe siècle (P. Orsi. *Bullettino di paletnologia ital.*, XVII, 1891, p. 115), de Thapsos (P. Orsi. *Monumenti dei Lincei*, 1895, VI, p. 91), de Pantalica et Cassibile : XIe-IXe siècles (*Ibid.*, 1899, IX, p. 34-146), de Cozzo del Pantano (*Ibid.*, 1893, II, p. 1-35), de Molinello, près Augusta : XIIe-Xe siècles (P. Orsi. *Notizie degli scavi*, 1902, p. 411-420), della Montagna au nord de Caltagirone (*Ibid.*, 1904, p. 65-98), de Matrensa Milocca, près Syracuse (P. Orsi. *Bullettino di paletnologia ital.*, 1903, XXIX, p. 139 et suiv.), etc.

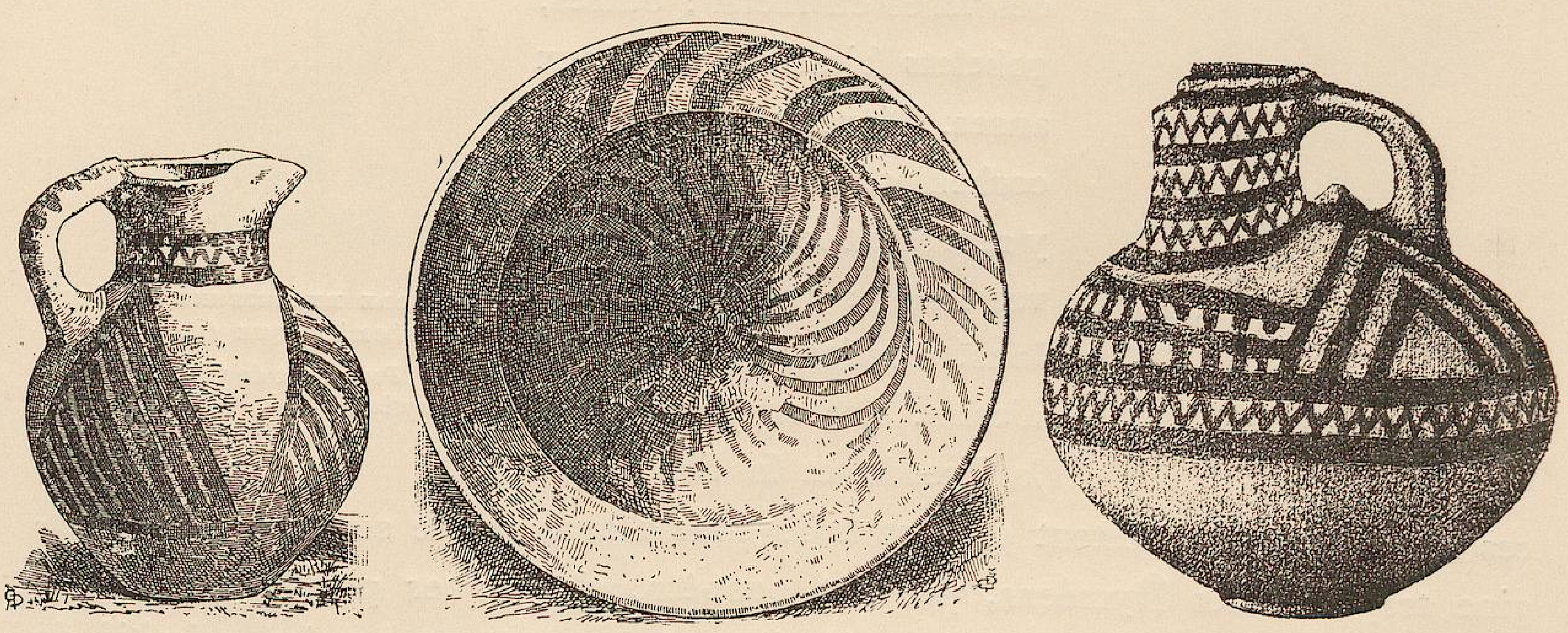
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0056
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

courants : le style indigène, dédaigneux de la peinture, s'adonne avec prédilection à l'ornementation incisée géométrique ou animale, mais les formes sont plus élégantes, façonnées à l'imitation des grands vases en bronze[1]. En même temps la céramique importée et peinte rappelle les plus beaux modèles du style mycénien. C'est, en effet, l'époque où la civilisation créto-mycénienne est en pleine floraison. Le contact entre les deux mondes apparaît alors très intime et très actif; 4° Période de l'âge de fer (x^e^-viii^e^ siècles[2]), époque de décadence céramique caractérisée par l'interruption des importations mycéniennes, auxquelles se substituent des produits locaux, en forme d'outres (*askoi*) et quelques spécimens du style géométrique post-mycénien ou proto-hellénique.



BAGUE MYCÉNIENNE EN OR.
(Nécropole de Pantalica, II^e^ période.)
D'après P. Orsi. *Ausonia*, 1906, fig. 4.

L'invasion des vases grecs de type corinthien, conséquence de la fondation des colonies helléniques au viii^e^ siècle, restreint de plus en plus l'originalité des ateliers indigènes. Toutefois, ceux-ci retrouvent, du vii^e^ au v^e^ siècle, une veine de



VASES SIKÈLES DE LA III^e^ PÉRIODE (AGE DU FER), A DÉCORATION PEINTE INDIGÈNE (DENTS DE LOUP).
(A gauche et au milieu broc et plat creux de la nécropole de Caltagirone. D'après Orsi, *Notizie degli scavi*, 1904, p. 90, 91.) — A droite, vase en forme d'outre (*askos*). D'après Patroni, *Anthropologie*, viii, p. 303.)

personnalité dans la combinaison des anciennes traditions de la décoration sikèle avec les modèles grecs. Il en résulte un style mixte ou gréco-sikèle, où les chevrons et les stries appliqués sur des formes grecques, donnent à ces produits de la Sicile hellénisée une certaine saveur de terroir[3].

1. Voir les figures en tête du chapitre.
2. III^e^ période sikèle, d'après P. Orsi. — Nécropoles de Tremenzano (P. Orsi. *Bullettino di paletnologia ital.*, 1892, p. 84), du Finocchito (*Ibid.*, 1894, p. 23), de Caltagirone (*Notizie degli scavi*, 1904, p. 90 et suiv.).
3. IV^e^ période sikèle, d'après P. Orsi. — Nécropole de Licodia Eubea (P. Orsi. *Rœmische Mittheilungen*, XIII, 1898, p. 305-366; XV, 1900, p. 72; *Notizie degli scavi*, 1902, p. 219), de S. Luigi (*Ibid.*, 1904, p. 99-141). — Voir la figure à la fin du chapitre.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0057
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Ces faits devaient être ici mis en relief, parce que les historiens les plus récents de la Sicile ont négligé d'en faire état [1]. D'une part, relations actives entre la Sicile orientale et le monde achéen plus de huit siècles avant la colonisation grecque de l'île; d'autre part, absence totale de tout indice attestant sur ce point et pendant cette période l'intervention des Phéniciens : telles sont les conclusions essentielles qui s'en dégagent. Dès cette époque primitive comme au VIIIe siècle, le mouvement du trafic égéen s'est porté de préférence sur la côte orientale du pays sikèle. Ni le rivage méridional, sablonneux et perfide, ni le pays sikane ne semblent avoir exercé la même attirance sur les navigateurs « mycéniens ». En fait, cette zone n'a jusqu'ici livré que des indices faibles et incertains de leur intervention [2].

Faut-il donc conclure à une abstention systématique du commerce égéo-mycénien dans ces parages et à une véritable mise à l'index de ce littoral dédaigné? On ne s'en expliquerait pas clairement les raisons. Au contraire, puisque les établissements ioniens et doriens de la côte orientale ont été précédés et préparés par tout le trafic des siècles antérieurs, ne serait-on pas fondé à admettre les mêmes conditions pour les colonies crétoises et rhodiennes de Géla et d'Agrigente et pour la colonie dorienne de Sélinonte sur la côte méridionale? A défaut des preuves archéologiques qui restent encore à découvrir, cette opinion pourrait se prévaloir du témoignage formel d'une légende locale, jusqu'ici fort énigmatique.

Légende de la colonisation crétoise sous Minos. — Si l'on en croit une légende sicilienne rapportée par Hérodote, Aristote et Diodore [3], la Sicile aurait vu de très bonne heure des colons venus d'Orient prendre pied sur son territoire méridional, et ces colons auraient été les Crétois de Minos. On sait que, bien avant l'essor de la thalassocratie phénicienne, Minos avait fait de la Crète, dès le XVIIe siècle ou le XVIe siècle avant J.-C., le centre du premier empire maritime qui eût rayonné à

1. Patroni (*Anthropologie*, VIII, p. 311) reproche justement à E. Pais de n'avoir pas, dans sa *Storia della Sicilia*, parue en 1894, tiré parti de ces nouvelles données archéologiques.

2. P. Orsi (*Atti del congresso internazionale di scienze storiche*, 1903, V, sezione, IV, p. 106) signale quelques poignards et vases de bronze mycéniens trouvés à Caldare, près Girgenti, et au Mont Dessueri, à 25 kilomètres au nord de Géla. Ailleurs (*Ausonia*, 1906 : *Nuovi documenti della civilta premicenea e micenea in Italia*, fig. 13) il publie la très belle amphore mycénienne provenant de Girgenti, reproduite p. 41 : c'est jusqu'à ce jour un document unique sur l'industrie mycénienne en cette région. Ni les nécropoles de Géla ni celles de Sélinonte n'ont rien livré de semblable. Toutefois, les espérances ne sont pas interdites pour l'avenir. La pauvreté de ce district méridional en objets mycéniens est peut-être plus apparente que réelle; comme il se trouve en dehors du ressort archéologique de l'actif explorateur des nécropoles sikèles, il n'a pas encore été l'objet de fouilles méthodiques poursuivies dans ce sens.

3. Hérodote, VII, 170. — Ephore et Philistos (*Fragm. hist. graec.*, I, p. 261, p. 99). — Aristote, *Politique*, II, 7, 2. — Diodore, IV, 77-79; V, 78; XVI, 9. — Strabon, VI, 2, 6, p. 273. — Apollodore (éd. Wagner), p. 56, 177. — Pausanias, VII, 4, 6. — Philostéphanos et Callimachos (*Fragm. histor. græc.*, III, p. 34). — Hygin, *Fabulæ*, 44. — Clitodème cité par Plutarque, *Thésée*, 19. — Agatarchides, *de Mari Erythreo*, 7. — Zénobios, IV, 92.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0058
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

travers tout l'Archipel, des côtes d'Asie à celles de Grèce[1]. Or, c'est à l'époque de Minos lui-même que les Siciliens attribuaient la fondation d'une colonie crétoise appelée *Minoa*, située en pays sikane, à la limite des futurs territoires de Sélinonte et d'Agrigente : elle devint plus tard une sous-colonie de Sélinonte[2]. Sur cette donnée, l'imagination grecque avait brodé tout un roman d'aventures.

Dédale, l'ancêtre des inventeurs, le maître fabuleux de tous les arts, à la fois architecte, ingénieur, mécanicien, peintre et sculpteur, après avoir été longtemps en faveur auprès de Minos, était tombé en disgrâce. Sa science s'était compromise par de singulières complaisances envers la maladive passion de la reine Pasiphaë pour le taureau crétois. Une invention mécanique d'une ingénieuse perversité avait permis l'accomplissement du monstrueux adultère. Minos en conçut un légitime courroux. Effrayé par ses menaces, Dédale s'enfuit et aborda en Sicile chez le roi des Sikanes, Kokalos, dont la capitale, Kamikos, était, croit-on, située sur le massif de Caltabellotta, au nord de Sciacca[3]. Accueilli par Kokalos, Dédale paya son hospitalité par des travaux d'art. Le constructeur du labyrinthe de Cnossos n'eut pas de peine à faire de Kamikos une forteresse imprenable, où Kokalos put mettre en sûreté ses trésors. Une grotte sulfureuse du Mont San-Calogero fut par lui aménagée en une étuve merveilleuse, dont la chaleur naturelle procurait aux malades bien-être et guérison : ce furent plus tard les *Thermes de Sélinonte*[4], où toute la Sicile venait soigner ses rhumatismes. Cependant Minos ne pouvait se résigner à laisser échapper le fugitif. Il équipa une flotte pour se lancer à sa poursuite, aborda à l'embouchure de l'Halykos, entra en pourparlers avec Kokalos et réclama la livraison de Dédale. L'astucieux Kokalos fit semblant de se rendre à ses raisons, l'invita à son foyer; lui ou ses filles le firent périr comme par accident dans un bain trop chaud; son corps fut restitué aux marins crétois, qui lui élevèrent sur place un tombeau. Mais comme, entre temps, on leur avait brûlé leurs vaisseaux, les Crétois prirent le parti de se fixer dans le pays. Ainsi aurait été fondée Minoa, du nom de Minos[5]. Quelques-uns d'entre eux fondèrent aussi *Engyon*, au nord, dans l'intérieur du pays sikèle[6], et *Hyria*, en Italie, entre Brindisi et Tarente[7].

1. Thucydide, I, 4, 8. — Hérodote, I, 173; III, 122. — Diodore, V. 78. — Aristote. *Polit.*, II, 7, 2. — Sur la date de la civilisation personnifiée par Minos, voy. Lagrange, *La Crète ancienne* (1908), p. 32.

2. Voir ci-dessous, chap. III.

3. Schubring. *Sicil. Studien* (*Zeitschrift für Erdkunde*, I, 1865, p. 133). — C'est aussi là, près de Triokala, que Holm et Freemann la placent sur leurs cartes de Sicile. Holm (*Geschichte Siciliens*, I, p. 60) l'avait d'abord cherchée dans le massif de Platanella, au nord de Minoa. Cf. Freemann, *History of Sicily*, I, p. 504.

4. Voir p. 25.

5. Diodore, IV, 79; XVI, 9; Héraclide de Pont. (*Frag. histor. græc.*, II, p. 220, fr. 29). — Sur la diffusion de ce nom de Minoa, voy. chap. III. On verra plus loin (chap. III) que la création de cette Minoa sicilienne est assez récente.

6. Diodore, IV, 79. — Freemann, *History of Sicily*, I, p. 114.

7. Hérodote, VII, 170. Quelques archéologues admettent que les vases mycéniens trouvés dans le pays des Messapiens sont d'origine crétoise et confirment le témoignage des textes. (Furtwængler. *Mykenische Vasen*,

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0059
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Quelle part de vérité historique contiennent ces légendes?

Depuis que l'archéologie a remis au jour les palais de Troie, de Tirynthe, de Mycènes, de Cnossos, les figures légendaires de Priam, d'Agamemnon, de Minos ont été pour ainsi dire réintégrées dans l'histoire, sinon comme personnalités authentiques, du moins comme personnifications des royautés réelles qu'ils incarnaient dans la tradition. Le scepticisme critique, longtemps de mode chez les historiens modernes de l'antiquité, a dû se résoudre à traiter moins à la légère les « fables » du cycle grec. L'autorité, confirmée, de la tradition inspire plus de circonspection aux négateurs et même plus de crédulité. Le personnage de Minos, en particulier, maintenant sorti de son Labyrinthe, commence à trouver grâce auprès des sceptiques. On admet la réalité historique du législateur et du « thalassocrate » dont Homère et Thucydide ont esquissé l'imposante et mystérieuse figure. Mais, s'il est vraisemblable qu'il ait habité son palais de Cnossos, régné sur la Crète et dominé par ses flottes tout l'Archipel avec ses îles et ses côtes, s'ensuit-il qu'il soit allé mourir en Sicile à la poursuite de Dédale? Ou, tout au moins, la légende de cette fugue romanesque voile-t-elle un épisode plus terre à terre, la fondation d'une colonie « minoenne » en Sicile? En principe, l'hypothèse d'une visite ou d'un débarquement de marins crétois, à une époque aussi reculée, sur la côte sud de Sicile, n'est pas contredite par les faits précédemment exposés. Aussi est-ce dans ce sens que P. Orsi inclinerait à interpréter la légende sicilienne[1]. Toutefois, ici, des raisons particulières et locales semblent plutôt justifier les réserves de l'école critique[2]. Le doute ne porte pas sur la réalité des établissements crétois en Sicile, mais sur la date lointaine de leur fondation. On éliminera d'abord le nom et l'époque de Minos[3]. Le fait, attesté[4], que ces colonies avaient conservé le dialecte, les cultes et les institutions de la mère-patrie ne permet pas de remonter bien au delà de la période dorienne, c'est-à-dire du XI^e^ siècle[5]. Les Crétois de Sicile et d'Italie devaient être en majorité des Crétois doriens. L'arrivée des Doriens en Crète avait provoqué l'émigration des Achéens, qui y habitaient depuis l'an 1500 environ. Ensuite les troubles incessants qui agitèrent la Crète obligèrent nombre de Doriens eux-mêmes à s'expatrier. Du

p. 48; P. Orsi. *Atti del congresso internazionale di scienze storiche*, 1904, V, sez. IV, p. 97; Patroni. *Monumenti de Lincei*, 1895, VI, p. 399. — Cf. M. Mayer. *Bollettino del Istituto archeol.*, XII, p. 201-252; *Rœmische Mittheilungen*, 1899, XIV, p. 13-80; P. Pais. *Storia della Sicilia*, I, p. 231, 566.

1. P. Orsi: « Io non condivido affatto lo setticismo della ipercritica moderna, che tali leggende vuole di origine riflesse e relativamente tarda, e quindi destituite di ogni solido contenuto storico. » (*Nuovi documenti della civilta premicenea e micenea in Italia*, dans *Ausonia*, 1906, p. 11 du tirage à part de cet article.)

2. E. Pais. *Storia della Sicilia*, p. 135 : « Questi racconti sono privi di serio valore del punto di vista strettamente storico e cronologico. »

3. D'après les calculs d'Hérodote (VII, 171), la mort de Minos en Sicile aurait eu lieu trois générations avant la guerre de Troie, soit vers 1370 (1203, d'après Eusèbe).

4. Héraclide de Pont (*Fragmenta historicorum græc.* II, 29). — Aristote, *Politique*, VII, 9, 2.

5. Diodore, V, 80.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0060
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

IX^e au VII^e siècle, la Crète expédia en Sicile plusieurs partis d'aventuriers[1]. Ceux-ci ne manquaient pas d'implanter dans leur nouvelle patrie les héros et les légendes de l'île natale; ils se réclamaient naturellement du grand ancêtre national Minos, associé à leurs déplacements comme fondateur et éponyme, et aussi de son contemporain Dédale et de son successeur Mérionès[2]. La présence d'un groupe crétois parmi les créateurs de Géla en 689 dut surtout contribuer à la diffusion de ces légendes crétoises en pays sikane. Quant au nom même de la Minoa sicilienne, il ne prouve rien en faveur d'une fondation d'époque réellement minoenne : il n'est, comme on le verra plus loin, qu'un souvenir de la Minoa mégarienne importé par les fondateurs de Sélinonte.

La colonisation phénicienne. — D'autres ont admis que les Crétois furent précédés sur ce point par les marins phéniciens[3]. C'est après la décadence des marines mycéniennes, vers le XI^e siècle que les Phéniciens de Sidon et de Tyr, rencontrant la Sicile sur le chemin de l'Occident, alors qu'ils poussaient leurs explorations sur les côtes de Sardaigne, de Gaule et d'Espagne, à la recherche des mines de cuivre et d'or, et jusqu'aux colonnes d'Hercule par où ils devaient atteindre les Kassitérides, en auraient commencé l'investissement méthodique. Thucydide[4] le dit expressément :

> Les Phéniciens prirent pied sur tout le pourtour de la Sicile, occupant les promontoires et les îlots côtiers, pour trafiquer avec les Sikèles. Mais, quand les Grecs se lançant en forces sur la mer y vinrent aborder, ils abandonnèrent la plupart de ces positions pour se concentrer à Motyé, à Solous et à Panormos, dans le voisinage des Elyméens, dont ils escomptaient l'alliance. C'était aussi le point d'où la traversée de Sicile à Carthage est la plus courte.

On reconnaît, dans cette occupation, restreinte de parti pris à quelques postes de choix, la prudence des méthodes phéniciennes. Ce n'étaient pas là des colonies de peuplement, à peine des colonies d'exploitation comme celles de Sardaigne et d'Espagne, mais de simples factoreries, des comptoirs, des bazars d'échanges, complétés par l'outillage sommaire d'une petite station navale capable de réparer les navires. Un poste militaire fortifié (*makhanat*) commandant les ports, un marché, une « concession » où quelques traitants possédaient des entrepôts, des chapelles de

1. Le nom de Kamarina semble dériver de celui de la Kamara crétoise (Maass. *Jahreshefte des œsterreich. arch. Instit.*, 1906, IX, p. 141 et 145). Les Crétois précédèrent même les Phocéens en Gaule, où ils fondèrent Vienne (Étienne de Byzance : Βιέννος. — Maass. , *Ibid.*).

2. D'après une légende postérieure, originaire de la colonie crétoise d'Engyon (Diodore, IV, 79), Mérionès, chef du contingent crétois à la guerre de Troie, serait venu avec sa troupe s'installer à Engyon, où l'on montrait son casque (Plutarque, *Marcellus*, 20). D'après Pais (*Storia della Sicilia*, p. 601, n° 1) ,le nom même du roi Sikane Kokalos ne serait pas indigène : ce serait un doublet du nom Kokkanos, usité à Cos; il aurait été introduit en Sicile par les Rhodiens de Géla.

3. Sur la Minoa sicilienne et la prétendue antériorité du nom phénicien Makara, voir chap. III.

4. Thucydide, VI, 2, 6.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0061 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Melqart, de Baal, d'Ashtoret, tels étaient les Bombay, les Hong-Kong et les Shangaï phéniciens en Sicile, ou plutôt leurs Grand-Bassam, leurs Konakry, leurs Dakar. Il est aisé de reconstituer l'activité de ces comptoirs. Élyméens, Sikanes et Sikèles n'exploitaient que les richesses agricoles de leur pays : déjà la Sicile était un inépuisable grenier de céréales, un verger et une ferme d'élevage incomparables; mais l'industrie y était nulle; réduite à une grossière fabrication de vaisselle mal cuite et mal décorée, elle ignorait la métallurgie, le luxe des armes, des bijoux, des vases et des vêtements artistement ouvrés. Les *emporia* phéniciens drainaient vers leurs docks et leurs marchés le bétail, les grains, les fruits, les minerais dont ils approvisionnaient les navires de passage tant pour leur ravitaillement que pour leur cargaison. A ce marché des denrées s'adjoignait le plus souvent un marché d'esclaves. Les Phéniciens n'avaient garde de dédaigner les bénéfices de la traite en pays barbare. Ne leur fallait-il pas, à chaque escale, trouver des réserves pour compléter les vides de leurs chiourmes, remplacer les rameurs morts ou épuisés? Les dépôts de galériens étaient aussi nécessaires aux marines antiques que les dépôts de charbon aux marines à vapeur. Ils avaient aussi à pourvoir en « filles grandes et belles », comme dit Homère, en eunuques, en jeunes garçons les harems et la domesticité des palais orientaux. Selon les circonstances ou les occasions, ils procédaient par ruse ou par force, par razzias ou enlèvements[1], le plus souvent par ententes et palabres avec les chefs indigènes, à la manière des traitants modernes au pays du caoutchouc. En échange des produits locaux, on présume que les Phéniciens livraient à leurs clients les objets ouvrés des ateliers orientaux, des armes, des ustensiles de bronze ou de fer, des bijoux, de la verroterie, des tissus, de la pourpre, des vases[2].

Dans cette ceinture de comptoirs phéniciens appliqués autour de toute la Sicile comme autant de suçoirs qui aspiraient sa substance, le texte de Thucydide ne laisse pas supposer de longues solutions de continuité. Toutes les positions favorables auraient, d'après lui, été occupées. Aussi les historiens modernes qui ont voulu interpréter ce passage à la lettre se sont-ils évertués à le justifier en cherchant des étymologies sémitiques à tous les noms des stations que les Phéniciens auraient échelonnées sur la périphérie de l'île, avant l'arrivée des Grecs[3]. Voici comment on reconstituait la marche de cet investissement colonial. Il aurait commencé par la côte Est, celle où aboutissait l'itinéraire le plus anciennement suivi par les Phéniciens, plus tard la route maritime classique pour aller de Grèce en Sicile et en Italie. Tout le long de cette côte, les stations phéniciennes

1. Hérodote (I, 1) raconte comment, ayant attiré des femmes argiennes sur leur navire par une exposition de leurs produits, ils levèrent l'ancre et les emmenèrent en Egypte. — Eumée avait été vendu à Laerte par des marins phéniciens (*Odyssée*, XV, 482). — Les gens d'Ithaque se fournissaient d'esclaves en Sicile. (Voir plus loin, p. 51.)

2. Les *emporia* phéniciens n'étaient pas ouverts au commerce grec (Hérodote, VII, 158).

3. Movers, *Die Phœnizier*, II², p. 333. — Holm, *Geschichte Siciliens*, I, p. 83, 371.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0062 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

se seraient pressées les unes contre les autres, du cap Péloros au cap Pakhynos, sur tous les points occupés plus tard par les Grecs[1].

C'est la fondation de Carthage qui aurait peu à peu dérivé ce mouvement vers le sud-ouest. A dater du jour où Carthage, passée, en 814, des mains des Sidoniens à celle des Tyriens, eut pris son essor et se fut annexé les îlots et archipels intermédiaires entre l'Afrique et la Sicile, Gozzo, Malte, Cossyra, puis, au VIIe siècle, la Sardaigne, elle aurait supplanté ses métropoles dans le protectorat des stations phéniciennes de la Sicile. Par une attraction naturelle, celles qui se trouvaient le plus à sa portée, à la pointe ouest de l'île, dans le pays des Élyméens, comme Motyé, ou bien au nord-ouest, en regard de la Sardaigne, où les courants portaient les navires, comme Panormos et Solous, celles-là trouvèrent en elle un soutien plus solide que dans la lointaine Tyr. Les Élyméens, entraînés par les affinités de la race, des cultes et du voisinage, auraient suivi ce mouvement : devenus les alliés fidèles des Carthaginois, ils se firent les gardiens des possessions sémitiques de leur territoire[2].

Le malheur est qu'en dehors des jeux étymologiques, qui ont le tort de se prêter aux combinaisons les plus contradictoires, aucune découverte positive n'est venue confirmer cette théorie du blocus de la Sicile par les Phéniciens. Sur les points même du littoral Est, où l'occupation phénicienne semblait le mieux établie, comme à Thapsos, les plus riches nécropoles n'ont révélé aucune tombe ni aucun objet de facture ou de provenance phénicienne, alors qu'elles regorgent d'articles de fabrication égéenne ou mycénienne[3]. Or, il serait abusif d'attribuer à l'intermédiaire des Phéniciens ces importations d'une industrie aussi ancienne, antérieure de plusieurs siècles aux débuts probables de la thalassocratie phénicienne[4]. Comment, d'autre part, expliquer, dans l'hypothèse où les Phéniciens s'étaient établis à demeure sur l'étroite péninsule de Thapsos, qu'aucun d'eux n'y ait été inhumé dans une sépulture construite et meublée à la mode de son pays[4]?

Sur la côte méridionale, les vestiges de possessions phéniciennes sont-ils plus avérés? Là aussi, la carte s'est laissé enrichir d'une série de prétendues stations puniques, non sans garantie d'étymologies congrues. Du cap Pakhynos au cap

1. Stations phéniciennes présumées de la côte Est : cap Péloros, Tamarikion, sites de Messine, Naxos, Catane, Thapsos, Augusta, Mégara, Syracuse, Phoinikous, le cap Pakhynos (Holm, *Geschichte Siciliens*, I, p. 82). — Cf. Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssée*, p. 365-401.

2. Busolt, *Griech. Geschichte*, I, p. 370.

3. P. Orsi. *Thapsos* (*Monumenti antichi dei Lincei*, 1895, VI, p. 148; *Atti del Congresso internazionale di scienze storiche*, 1903, V, sez. IV, p. 104-105, 107). Le nom de Thapsos serait grec ou ibérique (P. Orsi. *Monumenti*, *ibid.*, p. 91).

4. Pourtant quelques historiens, tout en niant la réalité et la haute antiquité des prétendues colonies phéniciennes de la Sicile, admettent des visites commerciales des Phéniciens aux rivages sikèles dès le XVe siècle (Beloch. *Griechische Geschichte*, p. 72-76, 186-187; *Rheinisches Museum*, 1893, p. 111-132; E. Meyer. *Geschichte des Alterthums*, I, p. 234; II, p. 142 et 476; E. Pais. *Storia della Sicilia*, p. 149 et 600). Mais les fouilles de Crète ne permettent pas de constater l'activité maritime des Phéniciens dès le XVe siècle.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0063
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Lilybée, on a octroyé aux Phéniciens Kamarina, Makara-Minoa, les Thermes de Sélinonte, Sélinonte elle-même et Mazara, les unes par la grâce bénévole d'une étymologie sémitique, les autres par pure convenance[1]. Jamais l'avidité des Phéniciens d'autrefois n'a égalé celle des « phénicomanes » d'aujourd'hui. Après Kamarina et Makara, il fallait bien que Sélinonte y passât, car *Séla* signifiant « roche » en phénicien fait évidemment de « Sélinonte » l'équivalent sémitique de « Rochefort »[2]! Malheureusement, l'étymologie, complaisante aux fantaisies des sémitisants, ne l'est pas moins aux convoitises des hellénisants. Ceux-ci revendiquent Kamarina comme un allongement de Kamara, nom d'une ville crétoise; ils font dériver Makara du nom de Makareus, héros rhodien[3]; enfin, ils se refusent à voir dans Sélinous autre chose que le fleuve et la ville « du persil ».

Pour résoudre ce conflit entre l'oracle de Thucydide et la réalité constatée, c'est l'oracle qu'on doit récuser. Dans la simplification d'un de ces raccourcis habituels aux historiens anciens, Thucydide a ramassé toute la complexité d'un passé déjà obscurci à ses regards par la période troublée de la décadence mycénienne. Aussi a-t-il reporté en bloc au compte des Phéniciens, prédécesseurs immédiats et notoires des colons grecs du VIII^e^ siècle, tout l'actif des thalassocrates primitifs, crétois et mycéniens, du XVI^e^ au XI^e^ siècle. L'invasion dorienne avait en quelque sorte prescrit leurs droits au souvenir de la postérité, et déterminé un ralentissement des échanges entre la Grèce et l'Occident, du XI^e^ au VIII^e^ siècle[4]. C'est en vain que l'épopée avait recueilli l'écho de leurs prouesses. Thucydide, père de l'école des historiens critiques, méprise le témoignage des poètes comme un tissu de fables.

Si donc on veut rendre à chacun ce qui lui revient, il faut restreindre les débuts de la colonisation punique en Sicile au triangle occidental de l'île, de Mazara[5] à Solous. Là ses positions sont authentiques et inattaquables; la fondation de Carthage suffit à les justifier. Il fallait aux Phéniciens, en face de Carthage, des positions stables sur l'autre côté du canal de Sicile, en vertu de cette loi qui oblige une puissance maritime installée sur un détroit à s'assurer un point de

1. Holm. *Geschichte Siciliens*, p. 82-83, et Freemann. *Hist. of Sicily*, I, p. 562, d'après les étymologies de Movers (*Die Phœnizier*, II², p. 332). Kamara dériverait de *Kamar*, pierre; Makara, de *Makar*, doublet de Baal-Melqart (Holm. *Ibid.*).

2. On rapproche le nom de Sélinonte de celui de Solous, en les dérivant tous deux de Séla.

3. E. Pais. *Storia della Sicilia*, p. 601, 604.

4. Les anciennes marines achéennes une fois déchues, il fallut un certain temps pour que d'autres marines, ioniennes et doriennes, pussent se constituer et prendre leur place. Précisément cette période de marasme relatif correspond à la pauvreté des importations dans la III^e^ période de l'archéologie sikèle (Voir p. 42). On pourrait être tenté d'insérer dans ce laps de temps l'occupation phénicienne, qui aurait supplanté les Mycéniens, entre le XI^e^ et le IX^e^ siècle. Mais, pas plus pour cette période que pour les précédentes, l'archéologie n'a retrouvé trace des Phéniciens.

5. Le nom de Mazara semble bien phénicien. Il signifierait « Château », d'après Bochart, « Limite », d'après Movers (*Die Phœnizier*, II², p. 333).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0064 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

débarquement sur le rivage opposé. Les Phéniciens durent s'établir à Motyé, comme Messine et Syracuse à Rhégion, comme Rhodes à Physkos et à Caunos, comme l'Angleterre à Calais, la Suède à Stralsund, la France à Ajaccio, Alger, Tunis et Bizerte, l'Espagne à Ceuta, le Japon à Fousanpo et Tchémoulpo. Ensuite, Carthage, devenue autonome, se substitua à ses métropoles, dans le protectorat de la province sicilienne. En dehors de cette nécessité particulière à Carthage, aucun fait n'expliquerait une colonisation circulaire et plus ancienne de tout le littoral sicilien par les marines de Tyr et de Sidon.

La colonisation hellénique. — Au moment même où Carthage prenait pied à l'ouest de la Sicile, un renouveau d'activité coloniale ramenait vers les parages de l'est les marines de la Grèce hellénique, reconstituées après l'écroulement de la puissance mycénienne. Les fournisseurs mycéniens d'antan semblent s'être bornés au rôle passager d'importateurs, sans songer à s'établir à demeure chez les Sikèles. On ne sait dans quelle mesure leurs rapports avec leur clientèle indigène avaient été réguliers. Interrompus ou ralentis par la crise de l'invasion dorienne, ils n'avaient plus laissé, trois siècles après, qu'un souvenir merveilleux. Au IX^e siècle, les pérégrinations de ces coureurs de mers avaient inspiré tout le cycle des aventures dont l'*Odyssée* nous a transmis les épisodes les plus populaires. Dans les récits de navigateurs la propension au merveilleux est une loi du genre. Mais cette raison littéraire ne suffit pas à expliquer l'accumulation des dangers et embûches dont le poète de l'*Odyssée* a semé les routes mystérieuses et mal famées du monde occidental.

Faut-il supposer, avec quelques savants, que les Phéniciens n'étaient pas étrangers à la propagation de ces contes terrifiants, imaginés pour refroidir la curiosité des concurrents[1]? Faut-il admettre, avec V. Bérard[2], qu'une thalassocratie locale, d'origine sémitique, les Phéaciens homériques, embusqués sur la côte ouest de Corfou, se réservaient alors le monopole du passage de la mer Ionienne, des messageries de Grèce en Italie? Mais il n'est pas besoin de recourir à cette théorie du machiavélisme anticolonial des sources de l'*Odyssée* et de leur

1. Movers. *Die Phœnizier*, II^2, p. 40. — Holm. *Geschichte Siciliens*, I, p. 111. — Bérard. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 572. — Cf. ce que dit Strabon (III, 5, 11) du secret que les Phéniciens gardaient sur la route des Kassitérides.
2. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 560.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0065 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

inspiration punique. Une autre explication se présente, plus conforme à l'esprit apologétique de l'épopée homérique.

Comme on l'a constaté[1], l'*Iliade* et l'*Odyssée* tendent à la glorification d'un âge chevaleresque et s'efforcent de pallier les causes réelles de sa déchéance. Elles transforment en épisodes héroïques les tristes conflits qui marquèrent la fin de l'hégémonie achéenne. Si l'on est fondé à expliquer l'expédition de Troie comme une transposition épique d'une réalité moins glorieuse, la fugue en Asie des Achéens expropriés de leur patrie par l'invasion dorienne[2], ne peut-on interpréter aussi les tribulations d'Ulysse aux pays des Cyclopes, des Sirènes, des Lestrygons, de Charybde et Scylla, de Circé, de Calypso, des Lotophages, comme autant de péripéties surnaturelles imaginées par l'amour-propre des descendants des navigateurs achéens pour masquer la retraite de leurs ancêtres dans les régions de l'Ouest? Après l'ère brillante et lucrative des croisières mycéniennes vers l'Eldorado occidental, telle que l'évoquent les trouvailles des nécropoles sikèles, la thalassocratie achéenne avait dû abandonner toutes ses positions. On sauvait l'honneur et la face en attribuant ce recul à des causes surnaturelles, à des cas de force majeure, colère de Poseidon, maléfices de démons, conjurations de puissances hostiles, toutes inventions destinées à voiler l'humiliation d'une débâcle. Les Achéens s'étaient repliés : pour l'auteur de l'*Odyssée*, le royaume d'Ulysse est le dernier terme du monde réel familier aux Grecs; au delà, commence le monde merveilleux, mais non inconnu, où les prouesses des ancêtres avaient préparé les voies aux aventuriers de l'avenir. L'*Odyssée* fait allusion à la « Sikanie » et à son marché d'esclaves fort achalandé[3].

La diffusion du poème homérique a précédé d'un siècle environ[4] le grand mouvement de la colonisation grecque. Celui-ci se dessine avec vigueur au VIII^e^ siècle[5].

L'état de trouble qui agitait les cités grecques après l'invasion dorienne,

1. Bréal. *Pour mieux connaître Homère*, 1906.

2. E. Curtius. *Histoire grecque* (traduction Bouché-Leclercq, I, p. 119-179). — Pottier. *Catalogue des vases antiques*, I (1896), p. 93-97.

3. C'est à ce marché que les prétendants menacent de faire vendre Ulysse et Théoclymène : « Jetons ces étrangers sur un navire aux rames nombreuses, pour les expédier chez les Sikèles, où l'on en tirerait un bon prix. » (*Odyssée*, XX, 383-384.) Laerte possédait une vieille esclave sikèle très dévouée (XXIV, 211, 366, 389). Ulysse parle de la Sikanie (XXIV, p. 307). C'est bien à tort que les commentateurs ont contesté qu'il s'agît là de la Sicile.

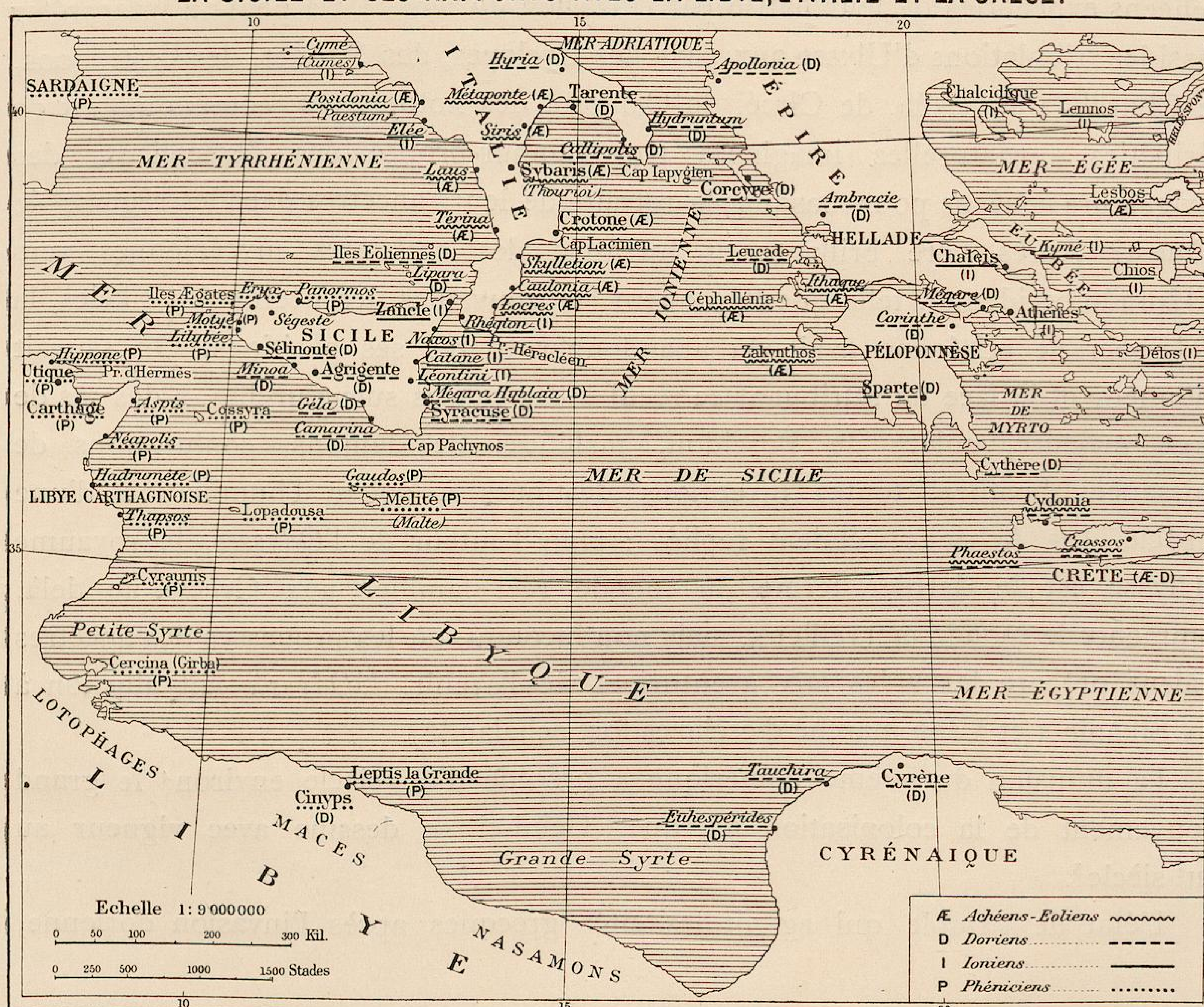
4. Hérodote, II, 53. — La date de 850 environ est la plus généralement admise (M. Croiset. *Littérat. grecque*, I, p. 401 ; *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1907. — V. Bérard. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 590).

5. La fondation de Kymé (Cumes) en Campanie par des colons eubéens de Chalcis et de la Kymé eubéenne ne peut avoir précédé les établissements chalcidiens du détroit de Messine. La date très ancienne (1052 ou 1049 av. J.-C.) attribuée à cette fondation par les chronographes anciens (Syncelle, 140, 19; Eusèbe, II, p. 60, 61; cf. Strabon, V, p. 243) résulte d'une confusion avec la Kymé d'Æolide en Asie Mineure et peut-être d'une mystification de l'historien Ephore de Kymé. V. Bérard accepte cette date comme étant celle de l'installation d'une colonie phénicienne à Cumes, colonie détruite par les Opiques et remplacée vers la fin du VIII^e^ siècle par une colonie de Chalcidiens (Bérard. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, II, p. 590. — Cf. E. Pais. *Storia della Sicilia*, I, p. 156 et suiv.).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0066 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

les révolutions intérieures, l'exclusivisme du droit de cité aristocratique, la surpopulation, le goût du lucre, le progrès des marines grecques, autant de causes qui déterminèrent dès le XI^e siècle le branle-bas de l'émigration éolienne, ionienne et dorienne en Asie Mineure. Lorsque toutes les bonnes places furent prises de ce côté, comme les mêmes causes continuaient à agir, le mouvement se porta, au VIII^e siècle, vers les contrées disponibles de l'Occident. Les Chalcidiens prirent

LA SICILE ET SES RAPPORTS AVEC LA LIBYE, L'ITALIE ET LA GRÈCE.



Gravé par A. Simon, Paris.

les devants : ils furent les premiers fondateurs d'un établissement stable en Sicile. En 735 avant J.-C., ils créent Naxos[1]. Cet exemple provoqua aussitôt l'émulation des marines rivales. Toutes se hâtèrent vers ces terres nouvelles, comme les nations modernes vers l'Afrique ou la Chine. C'était à qui s'adjugerait un cap ou un îlot. On se jeta d'abord sur ce littoral est de la Sicile, le premier qui se présentât au débouché de la mer Ionienne par la route familière de Corcyre[2].

1. Thucydide, VI, 3, 1

2. L'itinéraire classique longeait la côte ouest du Péloponèse, passait de là par Zacynthe, Céphalonie, Ithaque, à la côte d'Acarnanie et à Corcyre, d'où l'on coupait la mer Ionienne jusqu'au cap Iapygien (Thucydide, VI, 30); on côtoyait ensuite le littoral méridional de l'Italie jusqu'au détroit de Messine. De Corinthe au cap Iapygien (moins de

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0067 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

En 734, Corinthe, jalouse de Chalcis, y installe Syracuse[1]. Aussitôt les Chalcidiens de Naxos se multiplient pour devancer les autres concurrents aux meilleurs endroits : ils s'assurent successivement, vers 730, Léontinoi, Catane, Kallipolis, Euboia, Zankle, Mylai, et, de l'autre côté du détroit, Rhégion[2]. Puis, vers 728, arrive Mégare[3], qui éprouve déjà quelque difficulté à se faire place. Elle se saisit de Trotilon et de Thapsos, qu'elle abandonne pour essayer de faire ménage avec les Chalcidiens de Léontinoi; repoussée par eux, elle obtient des Sikèles d'Hybla un coin de côte où elle installe Mégara Hyblaia, au nord de Syracuse. Dès lors, l'occupation de la côte est par les Grecs était complète. C'est devant cette irrésistible poussée que les Phéniciens, au dire de Thucydide, n'auraient eu qu'à céder la place, et à se replier sur la pointe ouest de la Trinacrie où la protection des Élyméens et l'appui de Carthage leur garantissaient la sécurité. Les réfugiés auraient été répartis entre les trois postes conservés, Motyé, Panormos et Solous[4]. Ces dernières colonies phéniciennes avaient rompu tout commerce suivi avec la Phénicie propre : Carthage était désormais leur raison d'être et leur patronne.

Jusqu'alors la colonisation grecque s'était portée exclusivement sur la côte est, la plus proche, la plus attrayante, la plus accessible. Les Sikèles, peu belliqueux, étaient impuissants à s'opposer à ces empiètements d'étrangers sur leurs côtes[5]. Ces campagnards se laissaient écarter d'un coup de main, ou venaient à composition, n'attachant pas grand intérêt à rester maîtres du littoral. Ce sont ces facilités et la prodigieuse richesse de cette côte qui attirèrent d'abord les colons grecs. Pour atteindre la Sicile, la colonisation avait en quelque sorte glissé le long du pied méridional de l'Italie, du talon Iapygien à la plante Lacinienne et à la pointe d'Hercule, sans s'y attarder. Cette côte insalubre était bordée de peuplades farouches, dont le voisinage n'inspirait pas la même quiétude que celles de la douce Sicile; l'arrière-pays, âpre et hérissé, opposait à la pénétration la barrière infranchissable de ses montagnes de la Calabre et du Brutium. Cependant, une fois peuplée d'Hellènes la façade sicilienne qui regarde la Grèce, le besoin d'escales sur cette longue et inhospitalière étape attira l'attention des

3.000 stades, d'après Strabon, II, 5, 20, p. 124), le trajet durait au moins neuf jours; du cap à Rhégion par la côte, cinq jours : en tout treize à quatorze jours. Dion fit en douze jours la traversée de Zacynthe au cap Pakhynos par bonne brise (Plutarque, *Dion*, 25). De Corcyre au cap Iapygien (160 kilomètres), les bonnes traversées pouvaient être accomplies en quinze ou vingt heures. La vitesse normale des navires était de 500 stades (88 kil. 700) par jour, d'après Skylax; de 700 stades (124 kilomètres) pour les navires de guerre et 550 stades pour les vaisseaux de charge, d'après Thucydide (Columba. *Il mare et le relazione marittime fra la Grecia e la Sicilia nell antichità*, dans l'*Archivio storico siciliano*, 1889, p. 325-351).

1. Thucydide, VI, 3, 2.
2. Thucydide, VI, 3, 3.
3. Thucydide, VI, 4, 1, 5.
4. Thucydide, VI, 2, 6.
5. D'après Strabon (VI, 2, p. 267), c'est l'Athénien Théoclès qui aurait le premier constaté la faiblesse des indigènes et l'inanité de leur réputation de férocité.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0068 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

navigateurs. La route était régulièrement fréquentée, donc fructueuse. Les stations dont on la jalonnerait étaient assurées d'un bénéfice qui valait bien quelques risques. Aussi est-ce de ce côté que se porta, vers la fin du VIII^e siècle, l'activité colonisatrice des aventuriers. Les fondations de Sybaris et de Crotone par des Achéens de Trézène et d'Achaïe vers 710, de Locres par des Locriens, de Tarente par des Parthéniens d'Arcadie ou de Locride vers 707, de Métaponte par des Achéens vers 700-690, de Siris par des Ioniens vers 690-660, rattachaient par un cordon de « marines », bientôt très prospères, les possessions de Sicile au terminus de la navigation dans les eaux grecques, c'est-à-dire au port de Corcyre, créé en 734 par les Corinthiens sur leur route de Syracuse. Les communications continues de Grèce en Sicile étaient assurées.

Mais alors, aux retardataires en quête de colonies, il ne restait plus qu'à glaner après les *beati possidentes* des premières heures. Au début du VII^e siècle les côtes nord et sud de la Sicile, battues par les grands vents, se trouvaient encore négligées : elles offraient moins d'abris et ne bordaient pas la route la plus fréquentée. Il fallut pourtant s'en accommoder. La colonisation grecque se décida à tourner les deux pointes est de la Trinacrie, le cap Péloris au nord-est, le cap Pakhynos au sud-est. En 689, des Rhodiens de Lindos grossis par un parti de Crétois s'établirent à Géla[1] sur la côte sud-est. En 648, Zancle fonda sa sous-colonie d'Himéra[2] sur la côte nord-ouest, au delà du talus abrupt des Monts Nébrodes, à la lisière du triangle élyméen où s'étaient confinés les Phéniciens. En 644, Syracuse se poussa vers Géla par la création de Kasménai et celle de Kamarina en 599[3]. Enfin, Mégara Hyblaia, s'avançant au sud-ouest, plus loin encore que Zancle au nord-ouest, alla installer Sélinonte à l'extrême limite du littoral, tout près des possessions phéniciennes[4]. Il ne restait qu'une enclave entre Géla et Sélinonte : en 581, Géla y inséra Agrigente[5].

Dès lors, l'investissement de la Sicile par les Grecs ne laissait plus aucune place disponible. Tous les points habitables de la périphérie, en dehors du triangle élyméen, se trouvaient garnis. Les colonies ne pouvaient plus gagner de terrain qu'en profondeur, à condition de tailler sur les Sikèles et les Sikanes. Dès 664, Syracuse s'était avancée à Acrai, puis à Henna[6]. Il y avait aussi une dernière ressource : celle de se dépouiller les uns les autres. C'est ce dont s'avisa Géla à l'égard de Kamarina, puis Agrigente et Syracuse, dont le duel mémorable devait ensanglanter et ruiner la Sicile.

1. Thucydide, VI, 4, 3.
2. Thucydide, VI, 5, 1.
3. Thucydide, VI, 5, 2, 3.
4. Thucydide, VI, 4, 2.
5. Thucydide, VI, 4, 4.
6. Thucydide, VI, 5, 2.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0069
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Colonies ioniennes et doriennes. — On retrouvait dans cette Sicile grecque le dualisme de la Grèce ionienne et dorienne. La bordure des colonies côtières se divisait en deux zones de développement presque égal, mais bien distinctes. Celle des Ioniens s'étendait à l'est et au nord, de Léontinoi à Himéra, celle des Doriens au sud-est et au sud, de Mégara Hyblaia à Sélinonte. A ces deux zones correspondaient, dans l'intérieur, deux secteurs d'exploitation pourvus chacun de leurs richesses propres : à la zone ionienne ressortissait la région de l'Etna, la longue chaîne des Monts Nébrodes et les glacis est et nord du massif sicilien; à la zone dorienne, la région des Monts Héréens et, au delà, tout le glacis méridional jusqu'au Mont Kragas et aux sources du Mazaras. Mais la différence de races ne doit pas trop faire illusion. Il n'en faudrait pas déduire une distinction trop rigoureuse dans les dehors de la civilisation ou dans l'esprit des colonies doriennes et ioniennes. Ces deux termes, en effet, ont une valeur plus nominale et plus théorique que pratique. L'antagonisme qu'ils expriment apparaît très tranché chez les historiens, plutôt que dans l'histoire même et dans les manifestations de la vie courante. C'est que, pour les historiens, ce dualisme était un procédé commode d'exposition, une de ces antithèses chères à l'esprit grec, et qui donnaient plus de relief au récit.

En fait, l'ionisme et le dorisme, au VIII^e^ siècle, se pénétraient et se fondaient de façon à former une civilisation hellénique partout homogène[1]. Si l'aspect de Sparte symbolisait à lui seul l'austérité dorienne, les autres villes n'étaient pas aussi marquées à l'empreinte du type ethnique. En passant de Corinthe ou d'Argos, cités doriennes, à Athènes ou à Chalcis, cités ioniennes, on n'avait certes pas l'impression d'entrer dans un monde très différent. Le dorisme pur de l'État spartiate restait une exception, un archétype moral dont l'ascétisme, d'ailleurs intermittent, ne fit guère école. Le dorisme mitigé des autres cités implique à peine une mentalité ou un système politique à part. Entre l'oligarchie des États doriens et celle des États ioniens, il n'y a guère que des distinctions de titres : les aristocraties ioniennes, Hippobotes de Chalcis, Eupatrides d'Athènes ne différaient guère des aristocraties doriennes, Bacchiades de Corinthe, Orthagorides de Sicyone, Géomores d'Argos et de Syracuse.

Différences entre les colonies grecques et phéniciennes. — Donc, ioniennes ou doriennes, les colonies de Sicile, créées par les mêmes besoins, issues des mêmes circonstances, installées suivant la même procédure, se ressemblaient comme des sœurs. La différence la plus notable était peut-être celle du dialecte : mais

1. E. Pottier. *Le problème de l'art dorien*, 1908.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0070 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

encore, là aussi, des fusions s'étaient opérées[1]. A part quelques variantes dans les constitutions[2], un type presque uniforme d'organisation prévalut, imposé par l'identité des conditions de l'époque et de la tradition. De fait, un même esprit inspirait, les mêmes causes déterminaient ces expatriations collectives et ces fondations, essentiellement différentes des établissements phéniciens. Ceux-ci, créés en vue du trafic, n'étaient que des comptoirs ou des postes d'exploitation, administrés par des fonctionnaires de la cité et quelques agents de sociétés privées au profit d'une oligarchie d'armateurs, de négociants, d'industriels dont les bureaux siégeaient à Sidon, à Tyr, à Carthage. Le système colonial des Phéniciens ressemblait à celui de Venise. C'était une colonisation d'État. Les progrès de l'exploration maritime et de l'expansion coloniale paraissent avoir été organisés par les républiques phéniciennes d'après des plans méthodiques, au lieu que, dans la Grèce primitive, ce sont plutôt des circonstances occasionnelles ou des initiatives personnelles qui provoquaient le départ des colons. La souveraineté de l'État phénicien intervenait sans doute par la désignation de gouverneurs, l'entretien de petites garnisons de mercenaires, l'octroi de subsides pour l'aménagement des ports et des forteresses : la colonie dépendait effectivement de la métropole; elles ne pouvaient se désintéresser l'une de l'autre, parce qu'une station phénicienne n'étant pas une colonie de peuplement n'impliquait pas la transplantation en masse d'une fraction de population punique, prenant possession du sol pour le cultiver. Le cas de Carthage, devenue en Occident une métropole phénicienne comme Milet devint en Orient une métropole hellénique, est exceptionnel.

Au contraire, le peuplement et l'installation à demeure apparaissent comme les principes directeurs de la colonisation grecque. Dans l'émigration coloniale les Grecs recherchaient avant tout à assurer la possession du sol à la classe des *minus habentes* à qui la propriété foncière était inaccessible dans la mère-patrie. A l'origine, spontanée et sans caractère officiel, elle devint au V^e^ siècle une mesure sociale érigée en système : ce fut la soupape de sûreté qui dégageait la cité de ses éléments effervescents. Périclès usa avec méthode de ce procédé d'évacuation, connu sous le nom de *clérouchies* : la métropole gardait alors la haute main sur ces colonies d'État[3]. Mais, dans la colonisation primitive, l'initiative des individus,

1. A Himère s'était constitué un dialecte mixte, mélange de l'ionien de Chalcis et du dorien de Syracuse (Thucydide, VI, 5, 1).

2. Thucydide signale des institutions doriennes (νόμιμα δωρικά) à Géla (VI, 4, 3), qui furent implantées par Géla dans sa sous-colonie d'Agrigente (VI, 4, 4). A Himère (VI, 5, 1) prévalurent les institutions de Chalcis (νόμιμα χαλκιδικά), c'est-à-dire le régime aristocratique des Hippobotes; Minoa aurait reçu de Minos des institutions crétoises (Héraclide de Pont. fr. 29. *Fragm. histor. græc.*, II, p. 220), ce qui peut s'expliquer par l'influence des colonies crétoises de Géla et d'Agrigente.

3. P. Foucart. *Mémoire sur les colonies grecques.*

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0071 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

obéissant à la poussée des circonstances, tenait plus de place que le calcul réfléchi des gouvernants. C'étaient en somme des entreprises privées. Aussi, l'intervention de la cité fondatrice se bornait-elle alors au patronage religieux qui présidait aux préparatifs du départ : après quoi, la mère se désintéressait de sa fille. Cette indifférence d'une part, cette indépendance de l'autre s'expliquent par les causes ordinaires de l'émigration.

Causes et principes de la colonisation. — L'invasion dorienne avait troublé toute la Grèce. Les dynasties achéennes dépossédées, les vaincus expropriés durent céder la place aux conquérants. Partout s'organisèrent des États aristocratiques; mais bientôt les abus de ces oligarchies exclusives et spoliatrices déchaînèrent les révolutions. Les conquérants s'étaient partagé par lots le territoire. La classe noble des propriétaires fonciers se réservait le droit de cité intégral et gouvernait à son profit. Cependant la population s'accroissait plus vite que le territoire. A côté des serfs de la terre, écrasés par d'onéreux fermages, un peuple d'artisans fermentait dans les villes; le commerce et l'industrie créaient des fortunes mobilières à qui l'étroitesse de la constitution refusait le plein droit de cité. Tous ces éléments, marchands enrichis, capitalistes sans domaines, plèbe rurale et urbaine ne tardaient pas à réclamer l'élargissement de la constitution et leur part de souveraineté[1]. De là une ère de discordes civiles où les vaincus étaient le plus souvent réduits à s'expatrier. La victoire même n'apportait à ces maux qu'un remède passager, car l'exiguïté du territoire des cités grecques ne suffisait pas longtemps à calmer les appétits renaissants. Alors la colonisation apparaissait comme le plus sûr moyen d'éliminer le trop-plein des mécontents, des affamés, des ambitieux, ou le seul asile offert aux classes dirigeantes évincées par une révolution populaire.

Il y avait, en effet, des émigrations plébéiennes et des émigrations aristocratiques, suivant l'issue des luttes politiques. Mais, pour les unes ou pour les autres, le rite du départ était consacré par la tradition. Un ou plusieurs personnages notables prenaient de leur initiative ou sur la désignation de la cité la direction de l'expédition. On les appelait les fondateurs, *œkistes* (οἰκιστής). Leurs noms étaient à jamais vénérés et honorés dans les fêtes et cérémonies de la

1. D'après Aristote (cité par Strabon, X, 1, 8, p. 447) le régime des Hippobotes à Chalcis fut la cause déterminante de la fondation des colonies chalcidiennes : « car le gouvernement appartenait à une aristocratie censitaire ». — Cf. A. Croiset. *Les démocraties antiques*, 1909, p. 37-42.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0072
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

colonie; les historiens nous en ont transmis un grand nombre[1]. Le fondateur était le chef temporel et spirituel de l'expédition, le représentant des cultes de la métropole; son autorité subsistait jusqu'à l'installation définitive et normale de la colonie. Il emportait le feu du Prytanée, les effigies des dieux et les traditions de la mère-patrie. Les colons qu'il emmenait avec lui étaient recrutés parmi ses partisans politiques, ou parmi les membres de la famille ou de la tribu dont il était le chef, s'il représentait une dynastie ou une caste évincées par la conquête ou par la révolution; il s'y adjoignait les individus que tourmentait le goût des aventures et d'une vie plus large. Souvent plusieurs chefs, même de nationalité différente, s'associaient pour une même entreprise : ainsi les Crétois d'Entimos s'adjoignirent aux Rhodiens d'Antiphémos pour fonder Géla[2]. Parfois des immigrations successives modifiaient le premier fonds : Zancle eut pour premiers colons des pirates chalcidiens de Cumes auxquels vinrent s'ajouter des aventuriers de Chalcis et du reste de l'Eubée[3]. Himère eut pour fondateurs trois chefs de bandes de Zancle; ces colons, en majorité Chalcidiens (Ioniens), furent grossis par un parti de fugitifs syracusains, les Mylétides[4]. A Léontinoi, des colons mégariens (Doriens) voulurent cohabiter quelque temps avec les fondateurs ioniens, des Chalcidiens de Naxos, mais ils furent éliminés[5].

Dans le choix d'une position, les fondateurs se guidaient sur les renseignements de compatriotes déjà établis dans une région ou de marins connaissant les endroits propices. Ainsi, par l'entraînement mutuel et par le besoin d'éviter l'isolement, les colonies de même race et de même idiome se rapprochaient le long d'une même côte, concurrentes, mais solidaires devant le barbare indigène et prêtes à se donner main-forte en cas de danger commun. Les colons partaient à leurs risques et périls, bien décidés à se suffire à eux-mêmes. Ils n'attendaient rien de la mère-patrie et ne lui demandaient assistance que dans des cas désespérés. Car, en général, ils l'avaient quittée comme des proscrits, pour échapper à sa tyrannie, à ses mauvaises lois, à ses dissensions. Ils ne lui restaient attachés que par les liens de la religion et du sentiment filial. Fidèles aux dieux, au culte des ancêtres, ils se rappelaient avec fierté leur origine. Même en rupture de ban, la religion imposait aux Grecs le respect des traditions et des généalogies lointaines. Dans leur orgueil nobiliaire il entrait plus de superstition que de vanité : un peuple sans ancêtres eût été trop embarrassé pour descendre des dieux! Une nation moderne tirerait gloire de s'être faite par elle-même et renierait

1. Thucydide, au début du livre VI, cite les noms des fondateurs des colonies de Sicile.
2. Thucydide, VI, 4, 3.
3. Thucycide, VI, 5, 1.
4. Peut-être une tribu ionienne?
5. Thucydide, VI, 4, 1.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0073
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

volontiers ses antécédents : le traditionnalisme grec eût sévèrement jugé cette rupture sacrilège avec le passé. La cité coupable d'une telle impiété se serait mise au ban de l'hellénisme, de ses cultes, de ses fêtes collectives. L'attachement moral des colons à la mère-patrie se manifestait par leur participation à ses rites, ainsi qu'aux panégyries de la grande famille hellénique, jeux Olympiques, Pythiques, Isthmiques, Néméens, etc. Mais cette piété laissait toute indépendance d'intérêts et même de cœur à ces enfants majeurs, parfois récalcitrants. Si la plupart des colonies édifièrent le monde par leurs sentiments exemplaires envers leurs métropoles, il y en eut qui l'étonnèrent par leur ingratitude.

Organisation des colonies grecques. — Il était naturel que la colonie tendît à se modeler à l'image de la métropole. Au v^e^ siècle, les clérouchies athéniennes, colonies d'État, reproduisaient en petit, mais trait pour trait, la constitution de la République mère. Au VIII^e^ siècle, la ressemblance était plutôt un effet librement consenti de l'habitude et de la tradition. Consciente des intérêts propres qui avaient motivé sa fondation, la colonie s'attachait d'abord à les satisfaire. Si elle s'appropriait les cadres politiques de la métropole, c'était pour les adapter à ses besoins et à son recrutement. Thucydide[1] cite des colonies siciliennes qui reçurent les institutions doriennes de leur pays d'origine. Il est peu probable que ces institutions aient été transplantées avec leur rigorisme originel, surtout quand la colonie — et c'était le cas le plus commun — devait sa naissance à un mouvement de révolte contre ces mêmes institutions. Pour les colons, la grosse affaire était le partage des terres et du droit de cité. Les premiers débarqués se saisissaient de vive force du poste convoité. Une troupe bien armée, disciplinée à la grecque, venait, sans peine, à bout des inoffensifs Sikèles ou Sikanes : c'est ainsi que furent conquis sur eux, par la lance, l'île d'Ortygie, noyau de Syracuse, et le site de Léontinoi[2]. Parfois, on obtenait à l'amiable, d'un principicule indigène, intimidé ou gagné par des cadeaux, la cession d'un lopin de littoral : ce fut le cas pour les colons de Mégare, que le roi sikèle Hyblon conduisit lui-même sur l'emplacement qu'il leur avait concédé pour l'installation de Mégara Hyblaia[3]. Sans doute avait-il hâte de voir se fixer cette bande nomade qui venait d'essayer, sans succès, trois résidences[4].

Aussitôt qu'on avait pourvu à l'installation d'un embryon de ville, improvisé l'enceinte d'une Acropole, fait la part des dieux et de leurs sanctuaires, réparti la population en tribus, assigné à chacun son quartier, on commençait la recon-

1. Voy. ci-dessus, p. 56, note 2, et ce qui a été dit des institutions crétoises de Minoa.
2. Thucydide, VI, 3, 2, 3.
3. Thucydide, VI, 4, 2.
4. Trotilon, Léontinoi, Thapsos. (Thucydide, VI, 4, 1.) Voy. le chapitre suivant.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0074 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

naissance et la conquête du territoire environnant. Dès qu'on en avait les éléments, on procédait à un lotissement entre les citoyens[1]. La composition du corps civique (πολιτεία) pouvait s'établir sur des bases plus larges que dans la métropole. Le recrutement composite de ces bandes devait exclure tout purisme de race et de caste. Soldats, mercantis, cultivateurs, artisans, pourvu qu'ils fussent Grecs, se trouvaient égaux sur la terre étrangère et dans la recherche d'une vie meilleure. Les distinctions en usage dans la métropole n'étaient maintenues qu'à condition d'être étendues à tous. Tous les immigrants grecs avaient part au droit de cité et à la propriété d'un lot (κλῆρος, μοῖρα). Ainsi se constituait la première bourgeoisie foncière de la colonie, souvent avec les mêmes titres que dans la métropole : telle la classe des *Géomores*, à Syracuse[2]. Les indigènes, exclus du droit de cité, formaient les classes sujettes (πελάται). Expropriés par la force et réduits en servage, à l'état des périèques et des hilotes laconiens, des gymnètes argiens, des pénestes thessaliens, des clarotes crétois, ils cultivaient le sol pour les conquérants : telle la classe des *Kyllyrioi* ou *Kallikyrioi*, à Syracuse[3]. Les mariages entre Grecs et indigènes, admis en pratique, donnaient toujours matière à contestations juridiques[4].

Tant que la conquête permettait d'agrandir le domaine primitif[5], le privilège de la propriété pouvait être étendu à de nouveaux citoyens. Puis la période de formation et de croissance s'arrêtait dès qu'on avait atteint l'extrême limite du territoire assimilable. Alors commençait pour la colonie une période de crise analogue à celle qui avait agité la métropole. Bientôt des fortunes se créaient par le trafic et l'industrie; la population de la ville augmentait sur place ou par des afflux de réfugiés chassés des villes voisines[6]. Les cadres trop étroits de la πολιτεία suscitaient d'âpres revendications. Les mêmes causes produisaient, dans la colonie, les mêmes effets que dans la métropole. Comme la mère, la fille se trouvait acculée aux mêmes expédients, c'est-à-dire soit à la révolution agraire, avec remaniement des anciens domaines au profit des *minus habentes*[7], et

1. Ce partage était exécuté par les soins des γεωνόμοι.

2. Γεωμόροι, et γαμόροι en dorien (Hérodote, VII, 155).

3. Κυλλύριοι dans Hérodote (VII, 155) est peut-être un mot sikèle transformé en καλλικύριοι (beaux seigneurs), par un calembour ironique d'origine aristocratique. En effet, les Géomores furent expropriés par leurs serfs révoltés vers 491, et réintégrés par Gélon après 485 (Hérodote, VII, 155; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, VI, 62; Photius, Suidas, s. v. Καλλικύριοι).

4. Par exemple, ils furent un des prétextes de la guerre entre les Ségestains et les Sélinontiens, en 416 (Thucydide, VI, 6). — Cf. E. Pais. *Storia della Sicilia*, p. 128.

5. Par exemple, les guerres d'Hippocratès, tyran de Géla, contre les Sikèles en 491 (Hérodote, VII, 155).

6. Arrivée à Himère des Mylétides de Syracuse (Thucydide, VI, 4, 5), à Léontinoi des colons mégariens de Thapsos (Thucydide, VI, 4, 1), à Zancle des colons eubéens (Thucydide, VI, 4, 4); incorporation par Gélon dans la cité syracusaine des Kamarinéens, des Mégariens Hybléens, des Eubéens d'Euboia, et de la moitié de la population de Géla (Hérodote, VII, 155, 156; Thucydide, VI, 5), plus 10.000 mercenaires (Diodore, XI, 72, 73). En 422, les aristocrates de Léontinoi reçoivent le droit de cité à Syracuse (Thucydide, V, 4).

7. Dans la révolte contre les Géomores syracusains, la plèbe (δῆμος), c'est-à-dire les artisans, marins, etc., s'allie aux serfs ou Kallikyrioi pour déposséder l'aristocratie foncière (Hérodote, VII, 155). A Léontinoi, en 422, le peuple augmente à son profit la liste des citoyens et prépare un nouveau partage des terres (Thucydide, V, 4).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0075
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

extension du droit de cité intégral, soit à la guerre avec une cité limitrophe, à qui l'on disputait un lambeau de territoire à partager — tel le conflit séculaire de Sélinonte et Ségeste, qui rappelle les interminables querelles de Milet et de Priène, de la Laconie et de la Messénie, — soit enfin à l'élimination des éléments de trouble par la fondation d'une sous-colonie.

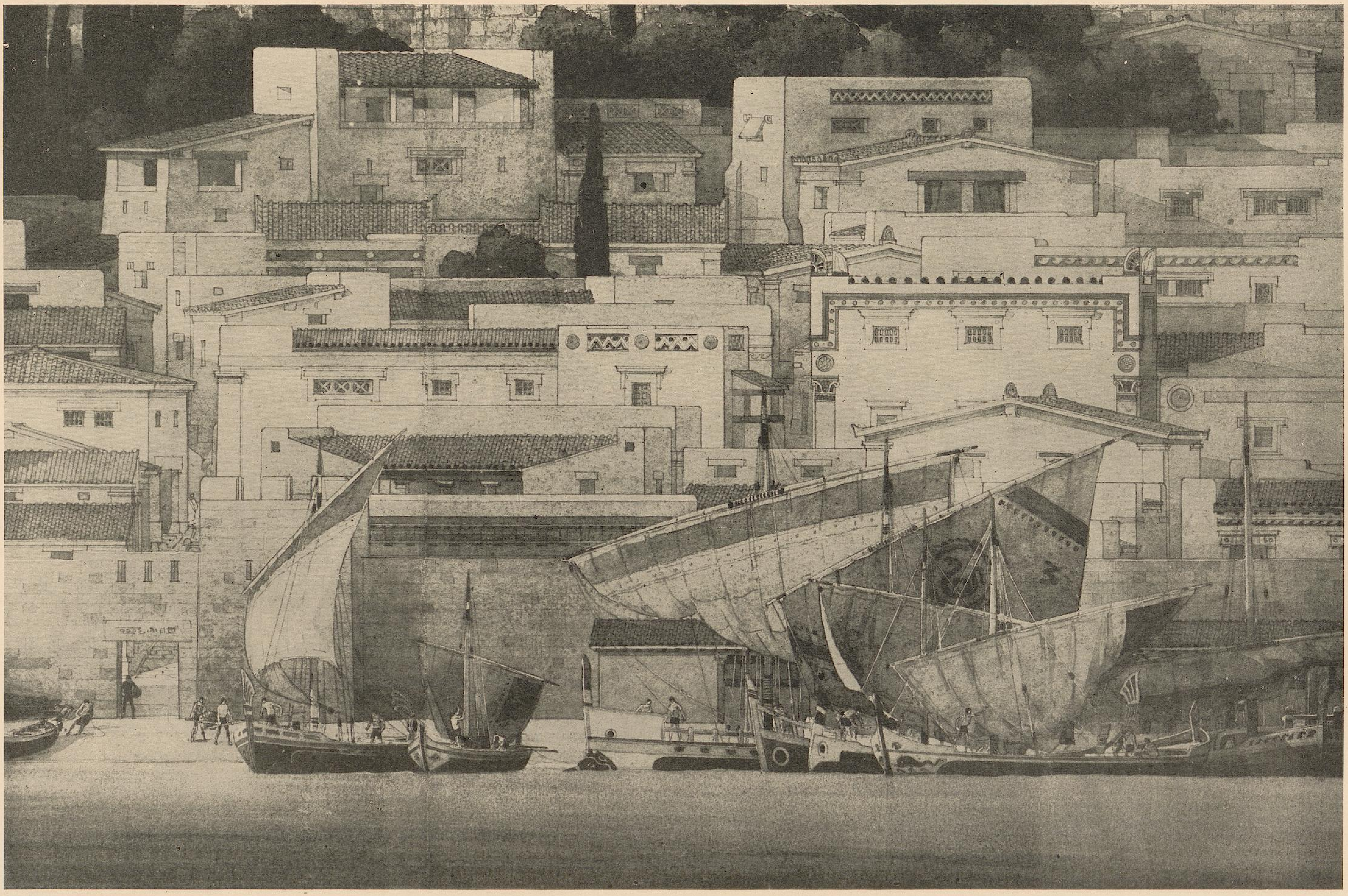
Cette dernière solution fut maintes fois adoptée en Sicile, dès le début de la colonisation, par les Chalcidiens de Naxos, fondateurs de Léontinoi, de Catane, etc.[1]. C'est à elle que sont dus la naissance de la dorienne Sélinonte, fille de Mégara Hyblaia et petite-fille de Mégare, et l'enfantement par Sélinonte elle-même d'un nouveau rejeton, Minoa-Hérakleia.

1. Voy. ci-dessus, p. 53.



AMPHORE DE STYLE MIXTE GRÉCO-SIKÈLE (IVe période, ve s.?).
(Nécropole de san Luigi. — D'après P. Orsi, *Notizie degli scavi,* 1904, p. 133, fig. 55.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0076
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



LE PORT EST DE SÉLINONTE. (Restitution conjecturale. — Détail de la Restauration de M. Hulot.)

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0077
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



Vve Charles Schmid, Editeur.

ASPECT GÉNÉRAL RECONSTITUÉ

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0078
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



TERRES-CUITES VOTIVES DE MÉGARA HYBLAIA
(D'après Cavallari, *Bullettino di antichità in Sicilia,* 1873, n° VI, pl. I, II, III).

CHAPITRE II

LES MÉTROPOLES DE SÉLINONTE. — SA FONDATION. — SON NOM

Date de la fondation de Sélinonte. — La naissance de Sélinonte nous est racontée par un texte unique et fondamental, celui de Thucydide[1]. Le voici tout entier :

« C'est encore vers la même époque[2] que Lamis partit de Mégare pour la Sicile à la tête d'une colonie. Il fonda sue les bords du fleuve Pantakyas un endroit appelé Trôtilon; puis, il l'abandonna pour aller à Léontinoi cohabiter avec les Chalcidiens, mais ce fut pour peu de temps. Expulsé par eux, il fonda Thapsos et mourut. Alors, ses compagnons durent évacuer Thapsos. Grâce au roi Sikèle Hyblon, qui leur en concéda le territoire et les y conduisit, ils fondèrent Mégara dite Hyblaia. Au bout de deux cent quarante-cinq ans, Gélon, tyran de Syracuse, leur fit évacuer cette ville et son territoire. Mais auparavant, cent ans après la fondation, ils avaient envoyé Pammilos fonder Sélinonte; ce personnage était venu de Mégare, leur métropole, pour concourir à cette fondation. »

La chronologie de cet événement donne lieu à discussion[3]. Les dates suivantes ressortent de Thucydide[4] : la destruction de Mégara Hyblaia par Gélon[5] eut lieu entre 485, date du début de sa tyrannie à Syracuse[6], et 481, date de sa

1. VI, 4, 1, 2.
2. Celle de la fondation de Léontinoi et de Catane en 735.
3. Holm. *Geschichte Siciliens,* I, p. 383, 394. — Busolt. *Griech. Geschichte,* I, p. 385, note 2; 416, note 3.
4. Dans son histoire résumée de la colonisation de la Sicile, Thucydide a dû suivre les données d'un historien sicilien, Antiochos de Syracuse, contemporain d'Hérodote, dont Diodore (XII, 71) vante l'exactitude et la diligence On relève dans ce chapitre de Thucydide quelques particularités de style qui n'appartiennent pas à sa langue ordinaire. Comme on les retrouve dans les fragments d'Antiochos (Müller. *Fragmenta historicorum græcorum,* I, p. 180), il en résulte une forte présomption en faveur de l'emprunt.
5. Voy. ci-dessous, p. 74.
6. Busolt. *Griechische Geschichte,* II, p. 780.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0079
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

victoire à Himère, probablement en 483. Donc, la fondation de Mégara remonterait à 728 et celle de Sélinonte à 628. Mais, d'après Diodore[1], qui suit la chronologie de l'historien sicilien Timée, la destruction de Sélinonte par les Carthaginois en 409 aurait eu lieu deux cent quarante-deux ans après sa fondation, ce qui reporte celle-ci à 651 et avance de vingt-trois ans les dates de Thucydide pour les fondations de Mégara, Naxos, Syracuse, etc. Les chronographes anciens adoptent pour Sélinonte la date la plus reculée. Eusèbe indique l'an 650[2], saint Jérôme l'an 649[3], Syncelle l'an 646[4]. On est naturellement tenté d'accorder plus de confiance à la chronologie de Thucydide, mais on ne doit pas oublier qu'il a l'habitude d'arrondir les chiffres en décimales ou demi-décimales. Le chiffre de deux cent quarante-cinq ans, base de tout le calcul, peut n'être qu'un chiffre rond, inexact de un à quatre ans. Il en résulterait un flottement de quatre ans pour la date de 628 : la fondation de Sélinonte se placerait entre 628 et 624.

Mégare, arrière-métropole de Sélinonte. — Mégare, la métropole directe de Mégara Hyblaia et l'arrière-métropole de Sélinonte, avait été occupée par les Doriens venus en partie de Corinthe[5]. Les conquérants divisés en trois tribus et en cinq communautés se partagèrent le sol et formèrent une première aristocratie terrienne. A la longue, l'étroitesse du territoire productif, resserré par l'âpre chaîne des monts Géraniens, obligea les Mégariens à vivre de la mer. La marine, le commerce et l'industrie se développèrent rapidement. Mégare était renommée pour l'industrie et l'exportation des lainages et des vases[6]. La ville primitive, résidence de l'industrie terrienne, occupait deux collines, la *Karia* et l'*Alkathoos*, à deux kilomètres et demi du rivage. Sur celui-ci, deux autres hauteurs, la *Minoa*[7] et la *Nisaia*, commandaient le port, relié plus tard à la ville par de longs murs[8]. Là s'étendait le quartier maritime et commercial de la ville basse, Nisaia, le Pirée mégarien, où habitait la riche bourgeoisie qui, par la puissance du capital, finit par forcer les rangs de l'aristocratie. Le poète mégarien Théognis nous a laissé de vives peintures des luttes qui amenèrent cette fusion de la noblesse et de la richesse[9]. La plèbe des cultivateurs, bergers,

1. XIII, 59.
2. *Epitome syria*, 1367-650.
3. Saint Jérôme, *Chronologie*, 1368-649.
4. Syncelle, *Chronographia* (éd. Dindorf, p. 213 B).
5. C'est peu après 720 que Mégare se rendit indépendante de Corinthe (Pausanias, I, 44, 1).
6. Xénophon, *Mémorables*, II, 17, 3. — Aristophane, *Acharniens*, 519; *Paix*, 1002.
7. Sur les rapports entre cette Minoa de la métropole et la Minoa sélinontienne, voy. chap. III.
8. Frazer, *Pausanias*, II, p. 539.
9. Théognis, v. 190 : πλοῦτος ἔμιξε γένος.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0080 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

marins était strictement tenue à l'écart du droit de cité[1]. Un magistrat éponyme appelé *roi* (βασιλεύς), héritier de la royauté primitive, était le chef de la cité[2]. Théognis décrit l'insolence de ces nobles, de ces « repus » (παχεῖς), comme les appelait le peuple exploité par leurs appétits.

Dès le début du VIIIe siècle, les Mégariens durent chercher fortune sur mer. Ils rivalisèrent dans les eaux du golfe Saronique et de l'Archipel avec les marines de Chalcis, d'Égine et de Corinthe. Quand ils virent Chalcidiens et Corinthiens se lancer à la conquête de l'Occident, ils marchèrent sur leurs traces avec une hâte jalouse. C'est par la Sicile qu'ils débutèrent dans la colonisation : l'envoi de Lamis à la tête d'une colonie atteste l'ardeur un peu inconsidérée de ces premières ambitions coloniales.

Les colonies mégariennes en Sicile. — Les difficultés auxquelles se heurta cette entreprise lointaine prouvent que cette politique s'était orientée sur une mauvaise voie. Les débuts des Chalcidiens et des Corinthiens en Sicile avaient été très brillants et leurs progrès fort rapides : de 735 à 729, ils détenaient déjà toute la bordure orientale de l'île. Cette avance leur fit considérer les Mégariens comme des intrus. L'arrivée des Doriens de Mégare portait ombrage aux Eubéens qui avaient les premiers exploré et colonisé les parages du détroit de Messine. Les errements de Lamis à la recherche d'un établissement stable ne s'expliquent que par le mauvais vouloir des Chalcidiens[3]. Il se fixa d'abord à l'embouchure du fleuve *Pantakyas* (aujourd'hui *Porcaria*), à l'endroit appelé *Trôtilon* (aujourd'hui *Brucoli*, sur le Mont Gisira), où, d'après Polyainos[4], il ne serait resté qu'un hiver (fin 729). A ne considérer que la topologie, le choix de cette position était

1. Théognis, v. 53-1200.

2. P. Foucart, *Inscriptions du Péloponèse*, p. 13.

3. L'historien Éphore, cité par Strabon (VI, 267), racontait ainsi les faits : « Auparavant (avant la fondation des premières colonies grecques) la peur des pirates tyrrhéniens et de la férocité des barbares, empêchait les Grecs de s'aventurer dans ces parages, même pour le commerce. Enfin, l'Athénien Théoclès, que les vents avaient jeté sur cette côte, constata la faiblesse des indigènes en même temps que la valeur du sol. De retour en Grèce, il ne put convaincre l'incrédulité des Athéniens. Ce fut donc avec une troupe de Chalcidiens d'Eubée, auxquels s'adjoignirent quelques Ioniens, et aussi des Doriens en majorité mégariens, qu'il fit voile pour la Sicile. Les Chalcidiens fondèrent Naxos et les Doriens Mégare, celle qui s'appelait auparavant Hybla. Ces villes n'existent plus, mais le nom d'Hybla a survécu grâce à l'excellence du miel hybléen. » E. Pais (*Storia della Sicilia*, p. 167 et suiv.) a très bien analysé l'origine de cette version. La qualité d'Athénien, attribuée à Théoclès, qui était Chalcidien, résulte d'une combinaison forgée par les Athéniens, pour justifier leurs prétentions sur les colonies de Sicile. La légende des pirates tyrrhéniens est un anachronisme : ce n'est que vers la fin du VIIe siècle que la marine tyrrhénienne a joué un rôle. Reste la possibilité que la colonie mégarienne, conduite par Lamis, soit réellement partie avec Théoclès, sur des vaisseaux chalcidiens. Après avoir collaboré à l'éviction des Sikèles, le groupe dorien, le plus faible, aurait été éliminé par le groupe ionien (Cf. Skymnos de Chios, *Périégèse*, v. 271-275, dans les *Geographi græci minores* de Müller, I, p. 207). Sur la prétendue participation des Mégariens à la fondation de Syracuse (Strabon, VI, p. 269), voy. ci-dessous, p. 67, note 2.

4. Polyainos, V, 5, 2. Sur Léontinoi et Trôtilon, voir Columba, *Archivio storico siciliano*, XVI, 1891, p. 71, 119. — Strazzulla. *Storia ed archeologia di Trotilon, Xiphonia* (ibid. 1899, XXIV, p. 105), et les rectifications de P. Orsi. *Notizie degli scavi*, 1902, p. 637-644.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0081
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

excellent : bon port à l'estuaire du fleuve, abrité contre les courants et vents du sud par la masse du mont Tauros. Mais, au point de vue politique, c'était une erreur, et celle-ci explique la brièveté de l'occupation mégarienne. C'était précisément l'année où les Chalcidiens de Naxos, conduits par Théoclès [1], venaient de s'établir à Léontinoi, à 16 kilomètres, dans l'intérieur, de l'embouchure du Pantakyas, et aussitôt après de fonder Catane au pied de l'Etna, puis Kallipolis et Euboia [2], sur la même côte, entre Catane et Trôtilon. Il fallait un port à Léontinoi, poste avancé dans l'intérieur pour l'exploitation d'une contrée fertile [3]. Or, la grande plage qui s'étend au nord du mont Tauros, envasée par les alluvions du Térias, ne convenait guère à cet usage, tandis que l'estuaire du Pantakyas semblait tout désigné pour desservir Léontinoi. Il en résulta que les Léontins durent considérer comme un empiètement sur leurs droits l'occupation de Trôtilon par les Mégariens. A vrai dire, tout d'abord, Théoclès les accueillit avec une cordialité intéressée : il se servit d'eux pour refouler les Sikèles [4]. Un traité de *sympolitie* donna aux Mégariens le droit de cité léontin. Mais cette association ne dura pas longtemps, dit Thucydide, six mois seulement, d'après Polyainos. En effet, une fois maîtres de la ville, les Chalcidiens voulurent se débarrasser de ces concitoyens de rencontre, qui n'étaient pas des frères de race. Théoclès usa d'un stratagème. Sous prétexte d'une fête, il fit désarmer les Mégariens, après quoi il les fit sommer par un héraut d'évacuer la ville [5].

1. Thucydide, VI, 3, 1.

2. Le site de ces deux colonies n'est pas fixé. L'identification officielle d'Euboia avec la moderne Licodia (Licodia Eubea) est inexacte (P. Orsi. *Römische Mittheilungen*, 1898, XIII, p. 305).

3. P. Orsi. *Siculi e Greci in Leontinoi.* (*Römische Mittheilungen*, 1900, XV, p. 62-98).

4. Polyænos, V, 5.

5. Voici comment Polyainos (*Stratagemata*, V, 5) raconte ces vicissitudes de la colonie mégarienne : « Théoclès à la tête des Chalcidiens d'Eubée occupa la ville de Léontinoi d'accord avec les Sikèles qui l'habitaient déjà. Quand Lamis, venu de Mégare avec une troupe de colons, eut l'intention de s'établir aussi à Léontinoi, Théoclès leur manda que ses serments ne lui permettaient pas d'expulser les Sikèles qui cohabitaient avec lui, mais qu'il ouvrirait aux Mégariens les portes pendant la nuit : une fois dans la place, ils traiteraient les Sikèles en ennemis. Il ouvrit donc les portes; les Mégariens occupèrent en armes l'agora et l'acropole et tombèrent sur les Sikèles. Ceux-ci, surpris sans armes, s'enfuirent hors de la ville. Les Mégariens prirent leur place dans la cité aux côtés des Chalcidiens.

Au bout de six mois de cohabitation, Théoclès chassa de la ville les Mégariens, alléguant qu'il avait fait au moment de la guerre le vœu suivant : « Si nous devenons maîtres de la ville sans conteste, nous sacrifierons aux douze Dieux et nous organiserons une procession parée de l'équipement militaire. » Les Mégariens, sans défiance, demandèrent à sacrifier à la Bonne-Fortune. Les Chalcidiens leur empruntèrent leurs armes pour la procession; le sacrifice consommé, ils formèrent eux-mêmes la procession et se mirent à défiler. Une fois installés en armes sur l'agora, Théoclès fit proclamer par le héraut : « Ordre aux Mégariens de quitter la ville avant le coucher du soleil! » Les Mégariens s'étant réfugiés près des autels en suppliants, priaient qu'on ne les chassât pas ou qu'on les renvoyât avec leurs armes. Mais Théoclès et les Chalcidiens s'étant concertés conclurent qu'il ne serait pas sûr d'expulser un si grand nombre d'ennemis pourvus de leurs armes. Aussi les Mégariens dépouillés furent-ils chassés en cet état de Léontinoi. Ils allèrent s'établir à Trôtilon pour un hiver seulement, car tel était le délai que leur avaient accordé les Chalcidiens. » — Les détails de ce récit ne peuvent être contrôlés, surtout en ce qui concerne la durée des séjours des Mégariens : mais il semble bien que Polyainos ait confondu Trôtilon avec Thapsos. [Cf. Schubring. *Umwanderung des megarischen Meerbusens* (*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. Neue Folge*, XVII, p. 434). — Holm. *Geschichte Siciliens*, I, p. 132, 390. — Freemann. *History of Sicily*, I, p. 387. — E. Pais. *Storia della Sicilia*, p. 179, 595.]

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0082
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Chassés de Léontinoi et de Trôtilon, Lamis et sa bande se rabattirent sur une autre péninsule, celle de *Thapsos* (aujourd'hui *Magnisi*[1]), à 15 kilomètres au sud, à mi-chemin entre Trôtilon et Syracuse. Ce nouveau choix n'était pas plus heureux que le précédent et de nouvelles tribulations y attendaient les infortunés Mégariens. Lamis y mourut aussitôt après son arrivée. Privés de leur chef, les Mégariens ne purent sans doute tenir contre le mauvais vouloir des Chalcidiens de Léontinoi et contre celui des Corinthiens établis depuis cinq ans à Ortygie. Thapsos commandait les abords de la jeune Syracuse par la côte Nord[2]: le voisinage des Mégariens n'était donc pas fait pour plaire aux Syracusains. D'ailleurs, le promontoire, comme habitat, ne valait pas grand'chose : un isthme bas et marécageux le séparait de la terre et les vagues interceptaient par gros temps les communications[3]. En désespoir de cause, les Mégariens, manquant de vaisseaux, n'avaient même pas la ressource de retourner au pays natal[4]; ils entrèrent donc en accommodement avec les barbares indigènes. Ceux-ci n'avaient guère eu à se louer de leurs rapports avec les envahisseurs du pays : Chalcidiens et Mégariens les avaient également dépouillés et trahis. Toutefois, les Chalcidiens étaient alors les plus âpres et les plus dangereux. Mégariens et Sikèles, les uns et les autres victimes de l'ambition égoïste de Théoclès, avaient intérêt à se réconcilier et à se liguer contre lui. C'est pourquoi le roitelet sikèle Hyblon[5] fit à la troupe errante des Mégariens un accueil hospitalier et l'aumône d'une résidence. Il lui concéda un coin inhabité de son littoral avec une pointe rocheuse déserte[6] où ils purent enfin s'installer définitivement, au fond de la grande baie d'Augusta, à mi-distance entre les presqu'îles du Tauros et de Xiphonia au nord et celle de Thapsos au sud. C'est là que les colons fondèrent la nouvelle



TÉTRADRACHME EN ARGENT DE LÉONTINOI (VIe S.).
(Cabinet des médailles.)
Avers : tête d'Apollon, feuilles de laurier; lion courant. — Revers : conducteur de char couronné par Niké; en exergue, lion courant.

1. S. Cavallari. *Thapsos* (*Archivio Storico Siciliano*, 1880, V, p. 121 et surtout P. Orsi. *Thapsos*, dans les *Monumenti antichi dei Lincei*, 1895, VI, p. 89. — Sur l'importante nécropole sikèle, voir plus haut, p. 41.

2. Thucydide, VI, 97. — Cf. Virgile, *Énéide*, III, v. 688.

3. Freemann, *History of Sicily*, I, p. 386. — E. Pais, *Storia della Sicilia*, p. 180. — La presqu'île a 2.200 mètres de long sur 489 mètres de large; l'isthme, long de 800 mètres, se rétrécit jusqu'à 95 mètres de largeur, et se trouve presque toujours couvert d'algues marines (Cavallari, *Archivio storico siciliano*, V, 1880, p. 133). — Voir le croquis de P. Orsi. *Thapsos*, p. 90-91.

4. L'assertion de Strabon (VI, 2, 4, p. 269), d'après laquelle un groupe de Mégariens retournant en Grèce aurait rencontré le Corinthien Archias et se serait joint à lui pour fonder Syracuse, repose sur une version anachronique fabriquée après que Gélon eut incorporé les habitants de Mégare à la cité syracusaine, en 482.

5. Ce nom pseudo-indigène semble avoir été forgé à la manière grecque d'après celui des Hybléens. Il personnifie tout le peuple dans son chef, comme ceux d'Ion, de Dorieus, d'Arcas, etc. Les Grecs avaient oublié le nom propre sikèle du personnage, dont la réalité historique n'est pas inadmissible.

6. L'absence de toute nécropole indigène atteste qu'aucune agglomération sikèle n'y a précédé la colonie grecque.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0083
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Mégare, qu'ils appelèrent Mégara Hyblaia, par une combinaison du nom de leur métropole avec celui de la bourgade sikèle *Hybla*, située à 2 kilomètres au sud-ouest sur les coteaux du même nom (*Hyblæi montes*), fréquentés par les abeilles[1]. Cette Hybla, chef-lieu du district ambiant, que les géographes anciens appelaient la *Grande Hybla* pour la distinguer de ses deux homonymes siciliennes, exerçait l'industrie pastorale de l'apiculture[2]. La renommée du *miel hybléen* survécut aux vicissitudes d'Hybla et de sa voisine grecque, Mégara Hyblaia[4] : on en retrouve encore le souvenir dans le nom moderne de *Melilli*, le bourg qui a remplacé Hybla[7].

Mégara Hyblaia, métropole de Sélinonte. — Rien n'était plus modeste que cette « concession » mégarienne en pays sikèle. Elle occupait, à l'extrémité d'une pente rocheuse, encadrée de deux torrents, un plateau incliné, large de 800 mètres, surélevé de 10 à 16 mètres au-dessus de la mer, où il finit, à l'est, par une coupe brusque, haute de 9 mètres[5]. A ses deux angles nord et sud, cette falaise fait saillir deux pointes qui abritent deux dunes minuscules; vers son milieu, elle s'échancre en une « conche » sablonneuse, l'*Arenella*, large de 200 mètres. Les faibles talus du plateau surplombent de quelques mètres les ravins latéraux; au nord, celui du *Cantera*, peut-être l'ancien *Alabon*[6], le plus encaissé; au sud, celui du *San-Gusmano*, dont le cours supérieur coule presque de plain-pied avec le niveau du plateau. Du côté de l'ouest, la plate-forme est dominée par des pentes dont les eaux dévalent sur elle en contre-bas, après les pluies d'automne et d'hiver.

Sur cette terrasse exiguë, exposée aux ruissellements et aux inondations, les colons mégariens assirent leur ville. Ils l'entourèrent d'une ceinture de rem-

1. Virgile, *Églogues*, I, v. 51. — Silius Italicus, XIV, v. 28. — Martial, XIII, 105.

2. Monnaies d'époque romaine avec la légende ΥΒΛΑΣ ΜΕΓΑΛΑΣ, avec la tête de la déesse Hyblaia ou d'Athéna et une abeille (Holm, *Geschichte Siciliens*, III, p. 720). Les deux homonymes étaient *Hybla Galéatis* ou *Petite Hybla*, sur le versant sud de l'Etna, et *Hybla Héraia*, identifiée avec Ragusa (Etienne de Byzance, au mot Ὕβλαι. — Freemann, *History of Sicily*, I, p. 512).

3. Strabon, VI, 2, 2, p. 267.

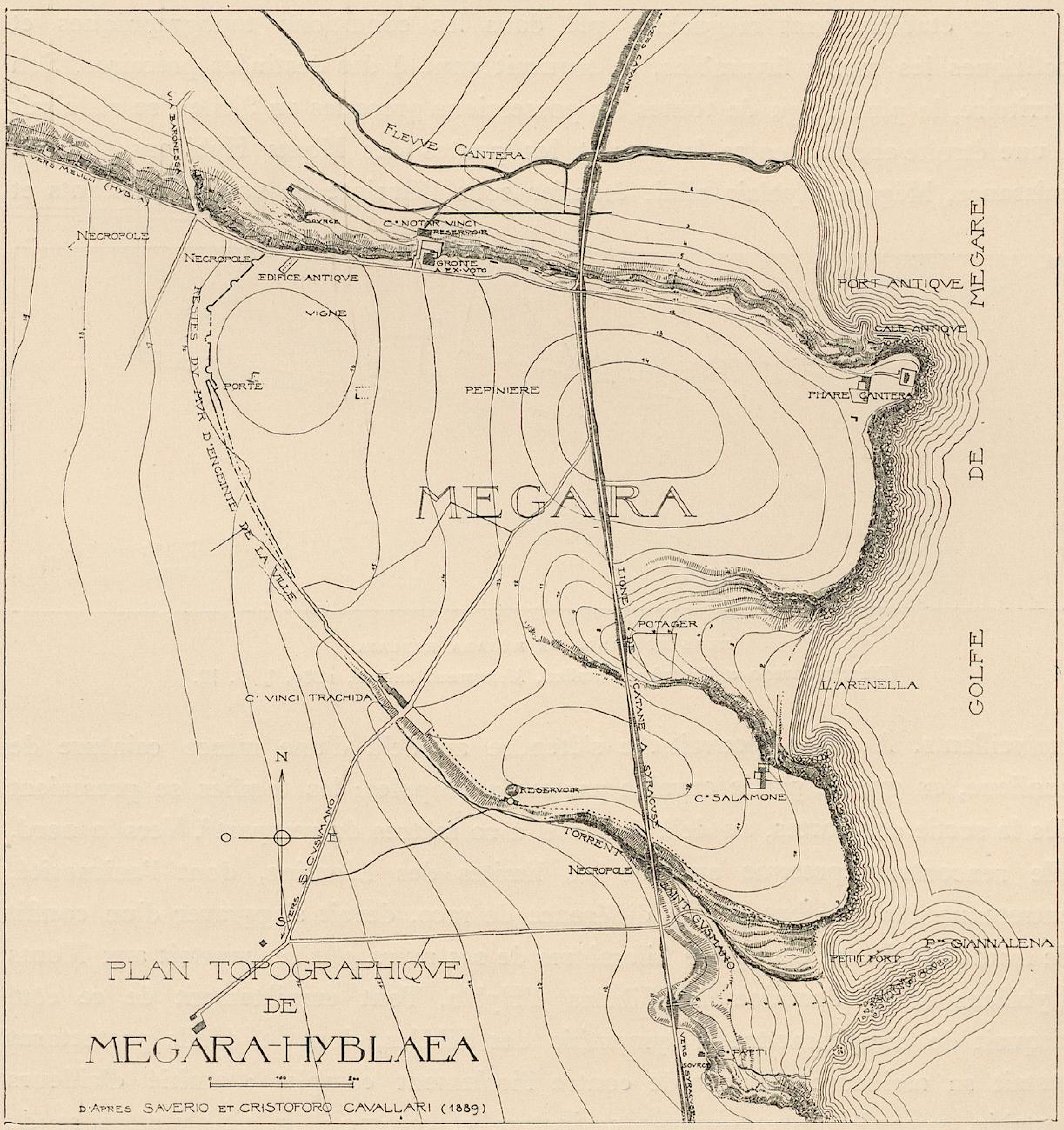
4. L'identification du site d'Hybla se fonde sur la découverte de la plus ancienne des nécropoles énéolithiques, près de Mélilli (P. Orsi, *Bullettino di paletnologia ital.*, 1891, XVII, p. 53). Patroni (*Anthropologie*, 1897, VIII, p. 312) conteste cette identification; il veut voir là une station sikane, très antérieure à l'arrivée des Sikèles.

5. S. Cavallari, *Bullettino di antichità in Sicilia*, 1873, VI, p. 1-21, pl. I, II, III (terres-cuites). — S. Cavallari et P. Orsi, Megara Hyblæa, *Storia*, *Topografia*, *Necropole e Anathemata*, dans les *Monumenti antichi dei Lincei*, 1889, I, p. 689-953 (publié à part, Rome, 1892). — Cf. G. Perrot, *Histoire de l'Art*, VIII (1904), p. 5.

6. Strazzulla (*Archivio storico siciliano*, 1899, XXIV) prétend l'identifier avec le Sélinous ὁ παρὰ τοῖς Ὑβλαίοις Μεγαρεῦσιν, de Strabon (VIII, 7, 4, p. 387), où l'on a toujours reconnu le fleuve de Sélinonte.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0084
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

parts de 3.407 mètres de pourtour, flanquée de tours demi-circulaires et bordée d'un fossé extérieur. Cette muraille, dont l'épaisseur atteint par endroits, du côté ouest, 9 à 11 mètres[1], devait servir à deux fins : à la défense militaire de la ville et à sa protection contre les inondations. C'était à la fois un rempart et une



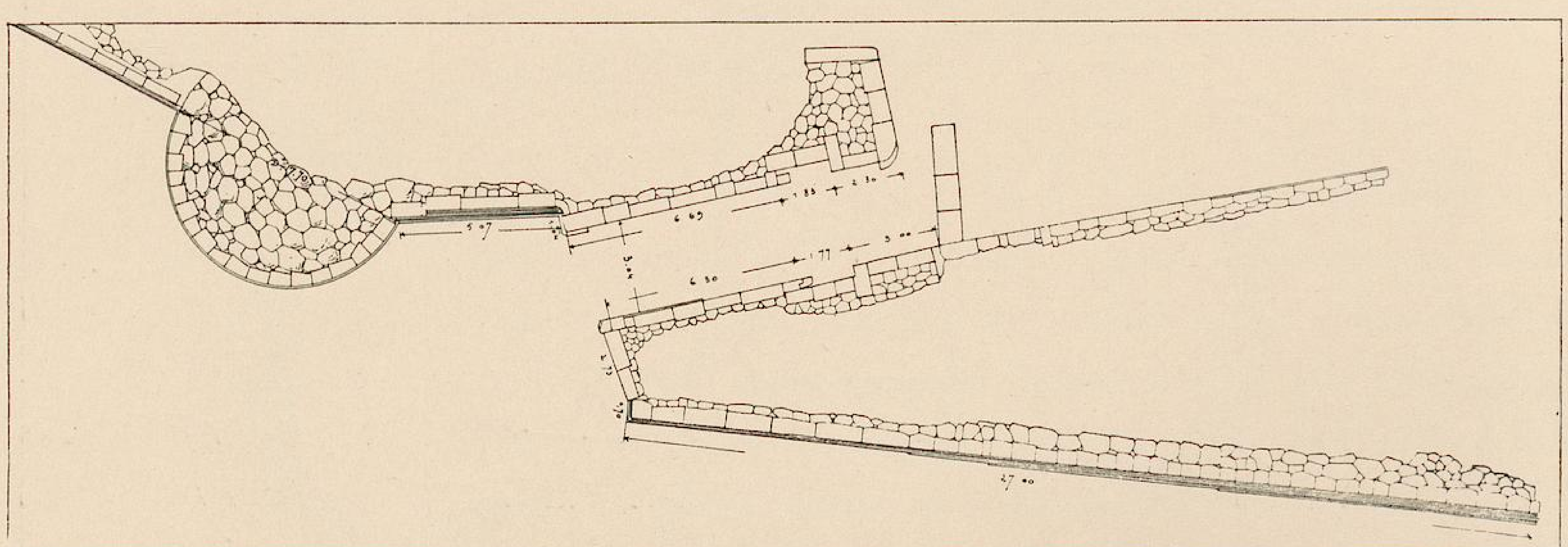
digue. Le fossé faisait lui-même office de drain collecteur pour l'écoulement des eaux. On n'a retrouvé de ce mur, probablement contemporain de la fondation, que les substructions qui échappèrent au démantèlement de 482. Il est construit

1. S. Cavallari et P. Orsi, *Megara Hyblæa*, p. 733. Dans les autres parties, l'épaisseur moyenne des courtines paraît avoir été de 2^{m},80 environ (*Ibid.*, p. 730), comme à Syracuse; mais la mesure n'est qu'approximative, le parement intérieur ayant disparu.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0085 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

en grosses pierres de taille, avec parement extérieur « à fruit », c'est-à-dire en forme de talus : cette disposition, très rare dans les ouvrages de fortification grecque[1], était commandée par l'existence du fossé dont les eaux risquaient d'affouiller la muraille, et par l'épaisseur du massif, qu'il fallait contre-buter avec un dispositif de soutènement.

Cet établissement mégarien, créé dans les conditions topographiques et politiques les moins favorables, se trouvait voué à des destinées précaires. Son territoire, le plus exigu de toutes les possessions grecques en Sicile[2], se réduisait à une étroite enclave entre la mer et les pentes des Monts Hybléens. Dès sa naissance, Mégara Hyblaia allait étouffer sous l'étreinte de voisins puissants et



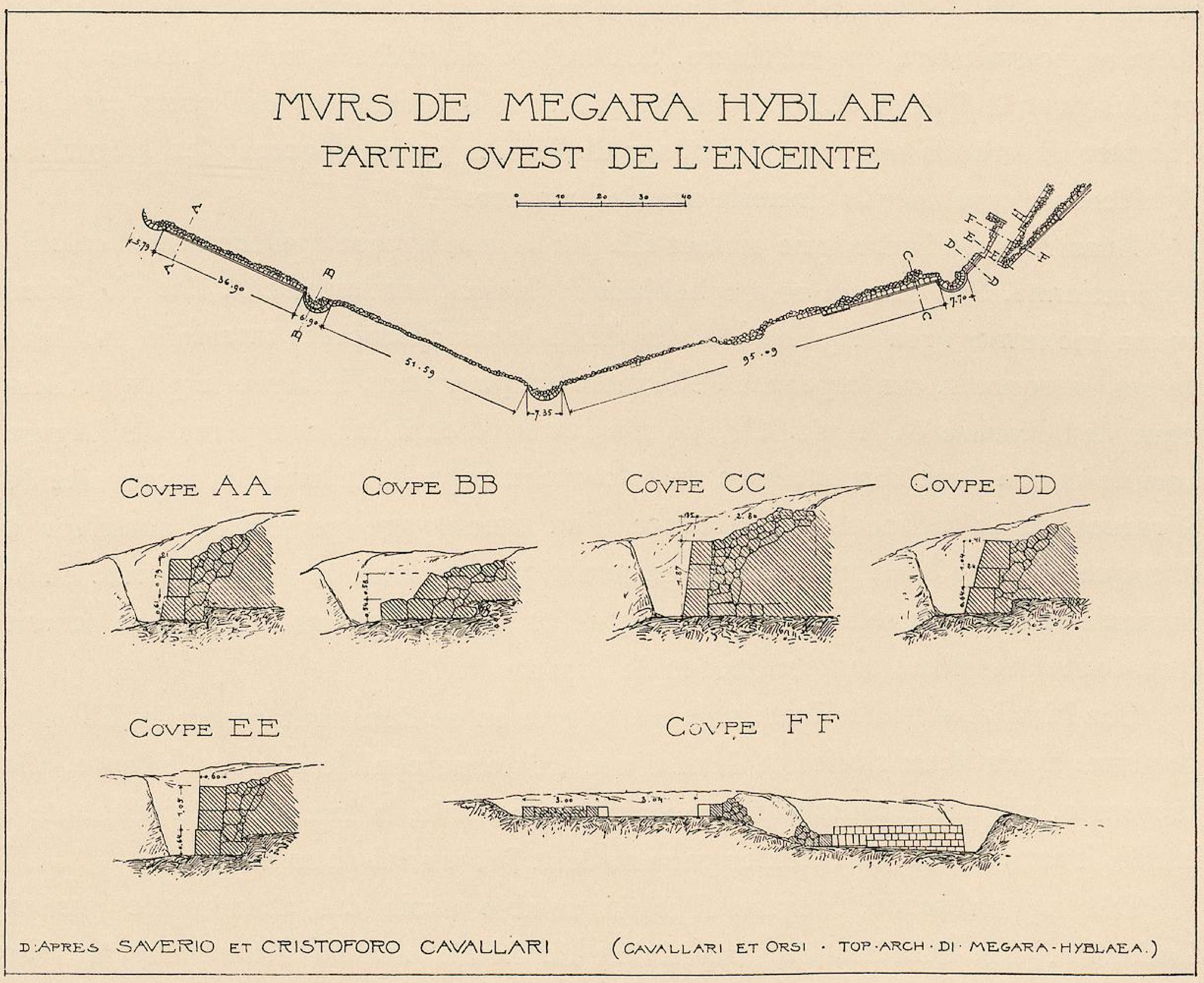
MURS ET PORTE DE MÉGARA HYBLAIA
(D'après Saverio et Cristoforo Cavallari, *Monumenti antichi,* 1889, I, pl. II).

malveillants. A peine pouvait-elle s'étendre au delà d'une mince ceinture de banlieue, en grande partie envahie par ses nécropoles; les tombes se pressaient dès la sortie des portes, au delà du fossé, à 20 mètres du rempart[3]. Vers le nord, elle rencontrait presque aussitôt les limites des Léontins, dont l'animosité, entretenue dès le début par la différence de race, devait s'aggraver d'un conflit de frontière[4]. Vers l'ouest, à 2 kilomètres de ses murs, elle se heurtait aux Monts Hybléens et au domaine des Sikèles d'Hybla. Tout empiètement de ce côté risquait de compromettre la sympathie des Sikèles, dont le débile protectorat restait sa meilleure sauvegarde contre l'isolement complet : amitié d'ailleurs instable, superficielle et presque antinaturelle, comme il fallait s'y attendre de deux éléments séparés par de telles oppositions de race et de civilisation. En fait,

1. Ce profil taluté apparaît dans les fortifications de Troie (Dörpfeld. *Troja*) et dans une tour de l'enceinte (IVe siècle) de Samikon en Elide (*Expédition de Morée. Architecture*, pl. LIV). D'ordinaire, on procédait en Grèce par assises à redans ou en retrait, comme dans les murs sud et est de l'Acropole d'Athènes, attribués à Cimon (Middleton. *Plans and drawings of Athenian buildings*, 1900). — Fougères. *Guide de la Grèce*, 1909, p. 28).
2. Holm. *Geschichte Siciliens*, I, p. 157.
3. S. Cavallari et P. Orsi. *Megara Hyblæa*, p. 769.
4. Polyainos. *Stratagèmes*, V, 47.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0086 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

nulle fusion, nulle pénétration n'était alors possible entre barbares sikèles et colons grecs. Ceux-ci vivaient à l'écart, cantonnés dans leur cité d'où les indigènes étaient exclus. Les nécropoles tout helléniques de Mégara Hyblaia n'ont livré aucun indice qui révèle l'existence d'une population mixte où les Sikèles auraient été admis[1]. D'autre part, la nécropole, toute sikèle, d'Hybla, fournit la contre-épreuve[2]. Les deux peuples vivaient à part, simplement unis par une entente diplomatique[3]. Les



alliances, mélanges, mariages imaginés entre eux par certains historiens ne sont guère confirmés par les réalités archéologiques[4].

Mégara voulait-elle s'agrandir vers le sud? elle se butait à Syracuse, cité de même race, il est vrai, mais chez qui l'ambition étouffait le sentiment de la solidarité dorienne. Aussi bien leurs deux métropoles, Mégare et Corinthe, ne leur donnaient guère l'exemple de la cordialité.

1. S. Cavallari et P. Orsi. *Megara Hyblæa*, p. 692, 746.
2. Voy. ci-dessus, p. 68, note 7.
3. E. Pais, *Storia della Sicilia*, p. 182.
4. Freemann (*History of Sicily*, I, p. 389) s'est sans doute dans cette hypothèse inspiré du passage de Thucydide (VI, 6) relatif aux mariages entre Sélinontiens et Ségestains : mais précisément cette question fut un *casus belli* entre les deux villes (Voy. ci-dessus, p. 60 et chap. IV.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0087
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Impuissante à se donner un peu d'air du côté de l'intérieur, elle n'était guère mieux servie du côté de la mer. Faute d'un « hinterland » plus étendu, son commerce maritime devait languir. Il lui manquait cet élément essentiel de prospérité, l'exploitation d'un riche territoire, qui fit la fortune de sa colonie de Sélinonte. Réduite au rôle d'intermédiaire entre l'extérieur et la principauté sikèle d'Hybla, elle importait sans doute de la poterie corinthienne et étrusque, des armes et outils de bronze, des bijoux, et exportait surtout du miel hybléen[1]. Sa flotte ne pouvait être que médiocre. Ses trois « marinelle » exiguës, bonnes tout au plus pour le halage des simples barques, ne formaient pas des ports capables d'abriter de grands navires[2]. On a, sur de fausses preuves, accusé les Mégariens Hybléens de combiner la piraterie avec le commerce[3].

Aussi Mégara Hyblaia ne connut-elle pas la prodigieuse opulence de sa colonie sélinontienne. Ses 8.000 à 10.000 habitants[4] vivaient modestement. Elle n'a laissé aucun monument remarquable; la simplicité de ses nécropoles atteste la modicité de ses ressources, car la parure de la mort est pour nous le signe le plus authentique de la parure de la vie. Or, on n'a retrouvé dans les cimetières de Mégara aucune tombe dont l'architecture ou le contenu rappelle le luxe des nécropoles de Syracuse et de Sélinonte[5]. L'absence d'un monnayage personnel, antérieur à l'époque romaine, n'est pas moins caractéristique, dans un pays où la beauté de la monnaie faisait l'orgueil des cités grecques et même barbares. Mégara se servait sans doute des pièces de Léontinoi et de Syracuse[6].

Son histoire est celle d'une ville qui végète en se débattant contre la difficulté de vivre; après deux siècles et demi d'une existence pénible et peu brillante, elle succomba, n'ayant accompli qu'une action mémorable, la fondation de Sélinonte : la fille, il est vrai, devait racheter par son éclat l'obscurité de sa mère.

Dès sa naissance, Mégara Hyblaia semble avoir été abandonnée par sa fondatrice. Les déboires de l'expédition de Lamis avaient éclairé Mégare sur l'erreur de cet essai de colonisation en Occident. Aussi, s'empressa-t-elle de

1. S. Cavallari et P. Orsi (*Megara Hyblæa*, p. 779) attribuent aux Rhodiens l'importation de certaines figurines et poteries de type oriental. Les vases de *bucchero nero* attestent que les Étrusques apportaient en Sicile leurs produits : ce commerce fut interrompu par la défaite de la marine tyrrhénienne à Cumes en 474 (*Ibid.*, p. 784). L'abeille hybléenne figure sur les trias d'époque romaine attribués à Mégara (Holm, *Geschichte Siciliens*, III, p. 721).

2. S. Cavallari et P. Orsi (*Megara Hyblæa*, p. 757) ont découvert les restes d'une cale ou rampe de halage en pierres, dans le petit port du Faro Cantera; mais elle n'a pu servir qu'aux barques : les gros navires devaient mouiller au large. Cependant, en 415, Lamachos proposait aux généraux athéniens de faire de Mégara une station navale pour leur flotte (Thucydide, VI, 50); mais ce furent les Syracusains qui profitèrent de ce conseil (Diodore, XX, 32).

3. D'après une fausse interprétation de l'inscription d'Olympie (P. Orsi, *Megara Hyblæa*, p. 696).

4. Beloch, *La popolazione antica della Sicilia*, p. 13. — S. Cavallari et P. Orsi, *Megara Hyblæa*, p. 694, note 3.

5. S. Cavallari et P. Orsi, *Megara Hyblæa*, p. 780.

6. Cependant Holm (*Geschichte Siciliens*, III, p. 639, n° 242) attribue à Mégara une *litra* de 0 gr. 66, frappée entre 430 et 360. Une autre monnaie avec une tête d'Athéna et une abeille, qui rappelle celle des monnaies d'Hybla, est un *trias* en bronze d'époque romaine.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0088 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

dériver vers la Propontide et le Pont-Euxin une activité plus conforme à sa position. En 712 elle fonda Astakos, en 685 Chalcédon et Sélymbria, en 660 Byzance[1]. L'avance, qu'elle prit de ce côté, en occupant, la première avec Milet, les bouches de l'Hellespont et du Bosphore, lui assura les bénéfices d'un fructueux trafic. Pendant ce temps, elle laissait sa colonie sicilienne lutter pour l'existence avec ses seules forces.

Vers 608, Mégara Hyblaia, cherchant à se développer, entra en conflit avec Léontinoi, pour une question de frontière. Les Léontins étaient commandés par leur polémarque Panaitios qui profita de ses pouvoirs pour s'emparer de la tyrannie, avec la complicité de son infanterie plébéienne[2]. Selon toute probabilité, Mégara n'eut pas le dessus. A ces démêlés avec ses voisins s'ajoutaient les inévitables crises de la politique intérieure. Mégare transportait dans ses colonies les cadres de sa constitution aristocratique[3]. A Mégara Hyblaia, les premiers colons formaient une oligarchie de παχεῖς (repus)[4], d'autant plus attachée à ses privilèges que l'exiguïté d'un territoire inextensible s'opposait aux réformes agraires, tant à un remaniement des lots primitifs qu'à la conquête de nouveaux domaines. Quand une cité souffrait ainsi de pléthore, elle cherchait un remède dans la fondation d'une colonie. La création de Sélinonte en 628 procura sans doute à Mégara Hyblaia une détente passagère par l'expatriation des mécontents. L'entente entre la colonie et la métropole est attestée par une convention conclue à la fin du VI^e^ siècle au sujet des Mégariens réfugiés à Sélinonte[5]. Grâce à sa position et aux espaces libres dont elle disposait, Sélinonte devint très vite plus forte que sa fondatrice. Mais l'éloignement l'empêchait de mettre sa robuste jeunesse au service de la cité-mère. Celle-ci ne tarda pas à retomber dans ses embarras.

En 553 ou 552, elle s'allie de gré ou de force à Syracuse, en lutte contre sa colonie révoltée de Camarina[6]. Dans la seconde moitié du VI^e^ siècle, le conflit entre les oligarques et la plèbe s'exaspéra. Peut-être certains vers de Théognis ont-ils trait à ces démêlés dont le poète lui-même aurait été victime, si l'on doit

1. Busolt, *Griechische Geschichte*, I, p. 473.

2. Polyainos, *Stratagèmes*, V, 47. — Panaitios, le premier des tyrans de la Sicile, vivait dans la première année de la XLII^e^ olympiade 608 (Eusèbe, *Chronologie*. Version armén. Edition Schön, II, p. 90). Il est cité par Aristote (*Politique*, V, 8 (10), p. 1310; 10 (12), p. 1316. Didot) comme un représentant de la tyrannie issue d'une révolution antioligarchique.

3. Busolt, *Griechische Geschichte*, I, p. 473. A Sélymbria, à Chalcédon, à Chersonésos, comme à Mégare, le magistrat suprême était un βασιλεύς avec un collège d'αἰσυμνᾶται présidé par un ἁγεμών (Collitz-Bechtel *Sammlung der griechischen Dialektinschriften*, n^os^ 3053-3058).

4. Hérodote, VIII, 156.

5. Inscription trouvée à Olympie. Voy. ci-dessous, à la fin du chap. III.

6. Philistos (C. Müller. *Fragmenta historicorum græcorum*, I, p. 186, fr. 81) cité par Denys d'Halicarnasse (*Lettre à Pompée*, 5). — Cf. Thucydide, VI, 5. — Le géographe Skymnos (II^e^ siècle après J.-C.) donne la date de cette guerre, qui eut lieu quarante-six ans après la fondation de Kamarina en 599 ou 598 (C. Müller, *Geographi minores*, I, p. 208, v. 295-296).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0089 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

interpréter le passage de Platon, où la qualité de citoyen de Mégare en Sicile[1] est attribuée à Théognis, comme signifiant que la vraie patrie du poète était Mégara Hyblaia et non la Mégare de Grèce[2]. Toujours est-il que le parti oligarchique ne vit pas d'un aussi bon œil que le parti démocratique l'avènement de Gélon à Syracuse, en 485; il commit même l'imprudence de provoquer le tyran et de causer ainsi la ruine de la patrie, comme le dit expressément Hérodote[3].

« Les Mégariens de Sicile, assiégés, se rendirent par capitulation. Le parti des riches (παχεῖς) avait été le promoteur de cette guerre; aussi s'attendaient-ils à être punis de mort. Mais Gélon les transporta à Syracuse, où il leur donna droit de cité. Quant à la plèbe de Mégara, qui n'était en rien responsable des hostilités et n'appréhendait aucune rigueur, elle fut transplantée à Syracuse et vendue pour être exportée hors de Sicile. Il fit subir le même traitement et la même sélection aux habitants d'Euboia en Sicile. Son attitude envers ces deux peuples vient de ce qu'il avait en horreur la cohabitation de la populace. »

Détruite et dépeuplée, Mégara Hyblaia resta à l'état de ruine abandonnée, jusqu'en 415[4]. Durant l'hiver 415-414, les Syracusains y rétablirent un fort avec une garnison[5], en relevant une partie des remparts démantelés par Gélon. Cette place réduite joua un rôle en 309, pendant la guerre d'Agathocle contre les Carthaginois[6] : une escadre syracusaine de vingt trières, embusquée dans la rade, y fut à moitié détruite par la flotte carthaginoise; les survivants se réfugièrent dans un temple d'Héra, voisin du fort. Restaurée comme cité, puis incorporée au royaume d'Hiéron II, elle participa au soulèvement des villes siciliennes contre les Romains et reçut de Marcellus un châtiment exemplaire, en 214[7] : saccagée et

1. Platon. *Lois*, I, p. 630 *a* : ποιητὴν δὲ καὶ ἡμεῖς μάρτυρα ἔχομεν, Θέογνιν πολίτην τῶν ἐν Σικελίᾳ Μεγαρέων (Cf. Suidas, s. v.). Cette assertion si formelle d'un écrivain qui avait séjourné en Sicile a été très discutée par les critiques anciens et modernes. Théognis vivait au milieu et à la fin du VIe siècle (A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, II, p. 141, 142).

2. Cette interprétation, pour n'être pas littérale, est la plus satisfaisante. Pourquoi Platon, s'il avait cru Théognis originaire de Mégare en Grèce, aurait-il mis en relief ce détail oiseux qu'il jouissait du droit de cité à Mégara Hyblaia? Aussi Beloch (*Theognis Vaterstadt*, dans les *Jahrbücher für klassische Philologie*, 1888, p. 729) a-t-il soutenu que Théognis, né à Mégara Hyblaia, en avait été expulsé en 490 et s'était réfugié à Mégare en Grèce, où il se trouvait vers 480 après la destruction de sa patrie. Le vers 1197 prouverait qu'il appartenait à l'aristocratie des *géomores* de Mégara Hyblaia, qu'il aurait été dépouillé d'une partie de son patrimoine à la suite d'un nouveau partage des terres par la démocratie. Mais cette théorie, à laquelle se rallie P. Orsi (*Megara Hyblæa*, p. 697, note 1) n'a pas trouvé crédit auprès des historiens de la littérature (A. Croiset, *op. l.*, p. 142; Christ, *Geschichte der griechischen Litteratur*, 5e éd., 1908, p. 169) : ils se refusent à admettre l'origine sicilienne de Théognis.

3. VII, 156. — Cf. Thucydide, VI, 4, 2; 94, 1. — Polyainos (I, 27, 3) ajoute : « Gélon voulant dissoudre l'État de Mégara, offrit le droit de cité à ceux des Doriens qui en voudraient, et imposa à Diognétos, premier magistrat de Mégare, une contribution en argent au-dessus de ses moyens. Diognétos reporta la charge sur ses concitoyens. Ceux-ci écrasés d'impôts se résignèrent à émigrer à Syracuse, où ils se soumirent à l'autorité de Gélon. »

4. Thucydide, VI, 49.

5. Thucydide, VI, 75, 94.

6. Diodore de Sicile, XX, 32. Une localité, *Styella*, *Stiéla* ou *Stiala*, dont le nom paraît sikèle, et désignée par Etienne de Byzance (s. v. Στύελλα) comme une « forteresse de la Mégaride sicilienne », frappe monnaie dans le cours du IVe siècle (Holm, *Geschichte Siciliens*, III, p. 639, nos 240, 241).

7. Tite-Live, XXIV, 1.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0090
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

anéantie, elle ne survivait plus qu'à l'état de souvenir pour Strabon[1] et de petit *oppidum* pour Pline[2].

Telle fut la courte et peu brillante histoire de la métropole de Sélinonte.

Fondation de Sélinonte. — Malgré sa concision, le récit de la fondation de Sélinonte dans Thucydide permet quelques déductions intéressantes. Pour créer cette sous-colonie, Mégara Hyblaia fit appel au concours de sa métropole, et l'invita à lui envoyer un *œkiste*. Aux motifs religieux de cette démarche s'ajoutaient sans doute des raisons politiques. Le parti qui prit l'initiative de cette entreprise voulut la placer sous le patronage direct de la cité-mère, preuve que la garantie de la cité-fondatrice ne lui inspirait peut-être pas pleine confiance[3]. Ce recours à l'autorité supérieure et impartiale de la mère-patrie atteste, semble-t-il, le désir d'éluder l'hostilité de la faction qui détenait le pouvoir. Le choix du fondateur n'est pas moins significatif. Pammilos[4] était sans doute un Mégarien de Nisaia. Il appartenait à la bourgeoisie laborieuse de la ville basse qui disputait la direction de la cité à l'aristocratie terrienne de la ville haute. C'est à cette classe d'armateurs et de négociants, alors à la tête des grandes entreprises du Pont-Euxin, que Mégare devait sa remarquable expansion coloniale. Il est évident que Pammilos fut désigné au rôle de fondateur par sa haute situation. Ce qu'il fallait, pour la tâche à la fois religieuse et administrative dont il était chargé, c'était non seulement une personnalité morale digne de représenter et de colporter les cultes et le feu sacré de la métropole, mais aussi un organisateur rompu aux affaires, un chef impartial et clairvoyant. Pammilos se rendit d'abord à Mégara Hyblaia — on peut du moins l'inférer des termes de Thucydide — pour étudier la situation et faire ses préparatifs d'expédition. Peut-être même emmenait-il avec lui quelques colons de la métropole. Après avoir recruté l'effectif de la nouvelle colonie et sans doute organisé d'avance les cadres de la cité future, il partit prendre

1. Strabon, VI, 2, 2, p. 267.

2. *Historia naturalis*, III, 88. — Mention est faite de l'*oppidum* de Megara dans l'*Itinéraire* d'Antonin (éd. Parthey et Pinder, p. 253) et dans la *Géographie* de Pomponius Méla (II, 117); mais il ne s'ensuit pas qu'il subsistât sur place la moindre agglomération.

3. C'était d'ailleurs l'usage, pour fonder une sous-colonie, de demander un œkiste à la métropole. Ainsi, en 627, Corcyre fit venir de Corinthe l'œkiste Phalios pour fonder Épidamne, κατὰ δὴ τὸν παλαιὸν νόμον ἐκ τῆς μητροπόλεως κατακληθείς (Thucydide, I, 24).

4. Les manuscrits de Thucydide donnent la forme Πάμιλλος, que les éditeurs modernes s'accordent à corriger en Πάμμιλος. E. Pais (*Storia della Sicilia*, p. 259, note 1) rapprochant Πάμιλλος de ἅμιλλα, lutte, voit dans ce nom, analogue à celui de Pentathlos, une allusion aux succès athlétiques du personnage et aux victoires olympiques dont s'honorait Sélinonte (V. ci-dessous, chap. III).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0091 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

possession du site sur lequel les intéressés avaient à bon escient jeté leur dévolu.

Dans le choix si judicieux de cet emplacement, les Mégariens Hyblaiens avaient profité des leçons de l'expérience. Instruits par leur propre histoire des inconvénients d'une installation tardive au milieu de possessions concurrentes, ils s'étaient enquis d'un pays neuf où ils pourraient se développer sans porter ombrage à personne. Il leur fallut aller le chercher assez loin, sur la côte sud-ouest des Sikanes, à l'avant-garde des possessions doriennes, dans le voisinage immédiat des comptoirs puniques. Il n'est même pas certain qu'à cette époque le poste de Mazzara ne fût pas entre les mains des Carthaginois. En tout cas, l'éloignement même du site de Sélinonte en pleine contrée barbare dut s'ajouter à ses avantages topologiques pour le désigner au choix des colons. Sans doute ils auraient pu, sans pousser si loin, se fixer dans le district de la future Agrigente, aux côtés de Géla. S'ils ne le firent pas, c'est qu'ils voulaient un bon port, et aussi qu'ils considéraient ce littoral comme appartenant à ce que notre langage colonial appellerait « la zone d'influence » de Géla. Ils voulaient éviter pour l'avenir toute cause de conflit du côté des Grecs. En quoi ils virent juste, puisque quarante-sept ans plus tard Géla venait coloniser cette zone réservée. Là où s'établit la colonie de Pammilos aucune rivale grecque n'était fondée à lui disputer la place. Elle n'avait à prévoir de conflit plus ou moins immédiat qu'avec les Barbares, Sikanes, Élyméens ou Phéniciens, que les Grecs d'alors avaient cessé de redouter. Et puis l'hellénisme ne se faisait-il pas un point d'honneur de refouler l'élément barbare ou indigène?

On se figure les premières impressions de Pammilos quand il aborda la Terra di Pulci. Tout d'abord la vue des deux collines dut évoquer en lui les traits caractéristiques du paysage natal : son imagination put rêver d'une nouvelle Mégare étageant, elle aussi, son Acropole et ses maisons sur deux hauteurs jumelles. La petite-fille semblait prédestinée par la topographie à une vague ressemblance avec son aïeule. A ses compagnons de Mégara Hyblaia, les deux cours d'eau encadrant le promontoire rappelaient la situation de leur propre ville : aux uns et aux autres, les visions de la mère-patrie semblaient s'adapter sans trop d'effort à leur nouvel habitat. L'Hellène qui s'expatriait emportait la silhouette du canton natal gravée dans sa mémoire avec cette netteté de contours particulière aux paysages grecs. Quelle joie pour lui, lorsqu'un site aperçu en route lui remémorait cette chère image! Ce n'était pas seulement en expirant sur le champ de bataille qu'il revoyait, comme dit le poète, « sa douce Argos ». Mais combien cette réminiscence devenait réconfortante au cœur du colon, si l'aspect de sa nouvelle résidence lui semblait une réapparition de la patrie lointaine!

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0092 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Le nom de Sélinonte. — Le Grec qui fondait une ville s'enquérait d'abord d'une colline pour y asseoir une Acropole. A cet égard, le promontoire « di Pulci » répondait à souhait aux désirs de la troupe de Pammilos. Mais il n'y avait là pour eux qu'une satisfaction pratique assez banale, une nécessité plutôt qu'un attrait. Toute ville se présentait alors sous l'aspect d'un rocher couronné de remparts : il suffisait que ce rocher fût bien situé, habitable et facile à défendre. Mais la possession d'une rivière coulant au pied de l'Acropole était déjà un luxe moins ordinaire. Les colons de Mégara Hyblaia en eurent la surprise. Cette rivière paresseuse qui serpentait dans une prairie verdoyante et fraîche de persil sauvage, voilà ce qui fit à leurs yeux la séduction originale et la poésie du paysage. Ils n'hésitèrent pas sur le choix d'un nom. Ils l'appelèrent la *Rivière du Persil*, le SÉLINOUS[1], du nom de la plante, le σέλινον, qui croissait sur ses bords. Un fleuve était un bienfait si précieux que les villes le reconnaissaient en se donnant à elles-mêmes le nom de leur rivière nourricière. Aussi la nouvelle colonie fut-elle appelée la *Ville du Sélinous*, SÉLINOUS[2] : tout naturellement, elle prit pour emblème le persil, symbole du fleuve.

Ce nom de Sélinonte fut-il suggéré aux fondateurs par un vocable phénicien de même consonnance, tel que *Séla* (rocher)[3]? Inintelligible pour les Grecs, ce thème aurait servi de prétexte à une de ces adaptations par voie de calembour dont l'histoire de la toponymie offre tant d'exemples[4]. Mais il n'est pas prouvé que Sélinonte ait porté un nom phénicien avant de devenir grecque, ni que ce nom ait été Séla. On pourrait aussi bien rechercher dans le nom du Sélinous la traduction grecque de son nom sikane. Avant les Grecs, les Sikanes avaient pu le désigner comme la rivière du persil. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, le terme grec s'interprète par lui-même. C'est le nom que portaient d'autres fleuves et d'autres villes du monde grec. La fréquence de ce nom s'explique par le caractère sacré de la plante que les Grecs appelaient σέλινον. C'est une ombellifère,

1. Strabon, VIII, 7, 5, p. 387 : Ἄλλος δὲ Σελινοῦς ὁ παρὰ τοῖς Ὑβλαίοις Μεγαρεῦσι, οὓς ἀνέστησαν Καρχηδόνιοι. Strabon donne ici aux Sélinontiens le nom de leurs fondateurs, les Mégariens Hybléens. Ὁ Σελινοῦς (génitif Σελινοῦντος) est une forme contractée pour σελινόεις (génitif σελινόεντος), qui veut dire : riche en persil. Cette forme primitive se retrouve sur les monnaies, avec l'orthographe archaïque ΣΕΛΙΝΟΕΣ, où E équivaut à ει; plus souvent, le nom est écrit ΣΕΛΙΝΟΣ, où O équivaut à OY, comme dans le nom des habitants écrit ΣΕΛΙΝΟΝΤΙΟΝ = Σελινουντίων (Voy. p. 22 et suiv.).

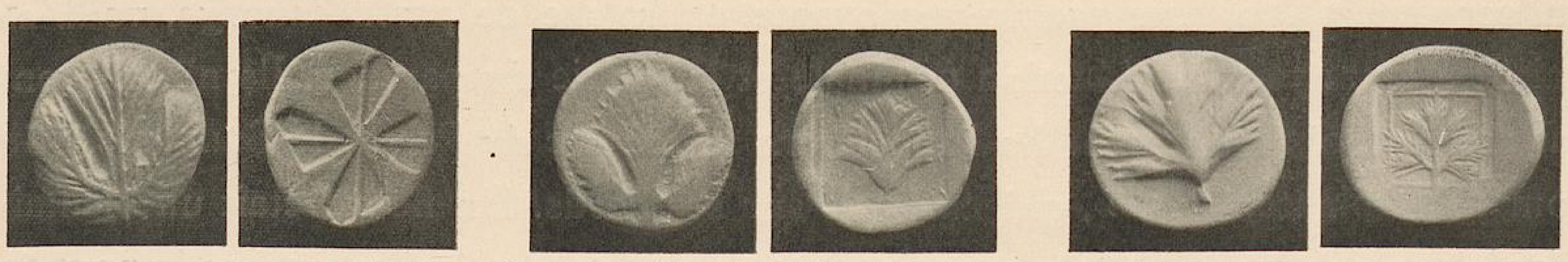
2. Le nom de la ville ἡ Σελινοῦς (article féminin dans Diodore, XIII, 59) dérivait de celui du fleuve, comme celui de la plupart des villes de Sicile, suivant la remarque de Douris de Samos cité par Étienne de Byzance, au mot Ἀκράγαντες. Nom des habitants : Σελινούσιοι, forme ionienne (Hérodote, V, 46; Xénophon, *Helléniques*, I, 2, 10) et Σελινούντιοι, forme dorienne (Thucydide, VI, 6; VII, 58; VIII, 26; Diodore, passim; Strabon, VI, 2, 9, p. 275; Pausanias, VI, 19). Étienne de Byzance signale les deux formes. En latin, *Selinus*, génitif *Selinuntis*; adjectifs *Selinusius*, *Selinuntius*.

3. Voy. ci-dessus, p. 49.

4. Par exemple les Vénitiens ont tiré de *Leucate* (le cap Blanc) le nom du cap *Ducato* (le Ducat); d'*Egripos*, forme byzantine d'*Evripos*, le nom de *Negroponte*, appliqué au pont de l'Euripe, et, par extension, au canal et à toute l'île d'Eubée; de *Nafplion* (Nauplie), ils ont fait *Napoli* (de Romanie), du Mont *Hymettos* ils ont fait *Il Matto* (le Fou). Les Grecs modernes ont changé *Eretria*, ville d'Eubée en *Alétria* (la charrue).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0093
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'*apium graveolens* ou *petroselinum* (Linné) des botanistes[1], vulgairement persil ou ache sauvage. Elle est très commune en Sicile et en Sardaigne, où elle pousse spontanément dans les lieux humides, ainsi qu'en Grèce et en Asie Mineure. Elle abonde particulièrement dans les deux vallons latéraux de Sélinonte[2]. Elle a des feuilles fines et dentelées; la foliole supérieure de la tige se termine par cette sorte de trèfle rhomboïdo-ovale que figurent les monnaies de Sélinonte. Elle est d'un vert sombre intense, exale une senteur âcre et forte, fleurit en boutons d'or de juin à septembre, et monte jusqu'à trois ou quatre pieds de hauteur.



LE σέλινον SUR LES MONNAIES ARCHAÏQUES (DIDRACHMES EN ARGENT DU VI^{e} SIÈCLE) DE SÉLINONTE.

Cette espèce de persil symbolisait une chose précieuse entre toutes aux yeux des Grecs : la végétation du pré humide et toujours verdoyant. Irrigation et herbage, voilà deux trésors dont le sol grec se montrait assez avare. Aussi Homère célèbre-t-il les fraîches pelouses de persil qui tapissaient la grotte de Calypso[4]. Comme toutes les nymphes, Calypso habite un antre, près d'une source. Mais son nom « Celle qui recouvre » la désigne plutôt comme une divinité de la prairie représentée par l'herbe la plus odorante et la plus fraîche, celle dont l'homme s'est fait un aliment et un remède, le persil. C'est surtout dans la plaine humide de Némée que le persil fut en quelque sorte divinisé. Il y servait à couronner les vainqueurs[5] : usage que la légende faisait remonter à Hercule, l'organisateur des jeux néméens, qui se serait couronné de persil après avoir terrassé le lion de Némée. La couronne de persil fut aussi adoptée pour les vainqueurs aux concours isthmiques[6]. Comme l'olivier des Panathénées et des jeux olympiques, comme

1. Le français *persil* vient de *petroselinum*.

2. Fleuve Sélinous en Achaïe (Ægion), en Élide, en Cilicie, en Pamphylie au mont Kragos, à Pergame, à Éphèse à Péparéthos. — Villes du nom de Sélinonte en Cilicie, en Égypte, à Marmarika, à Péparéthos (Holm, *Geschichte Siciliens*, I, p. 394. — Cf. Cousin, *Études de géographie antique*, p. 221). — Nom d'un roi achéen (Pausanias, VII, 1, 2, 3). — Mont *Sélinontion* en Argolide (Plutarque, *de Fluviis*, 1, 8, 9).

3. Selinus... abundans... apio (Servius, *ad Virg. Æneid.*, III, 705. — Quelques voyageurs (d'Orville, *Sicula*, II, 420. — Kephalides, *Reise*, I, p. 258) prétendent ne pas avoir vu cette plante à Sélinonte, ce que contredisent la presque unanimité des autres témoignages (Fazello, *De rebus Siculis*, p. 134. — Stollberg, *Reisen*, III, p. 358. — Swinburne, *Travels*, III, p. 371. — Cavallari, *Bullettino di antich. Sicil.*, V, p. 5. — E. Pais, *Storia della Sicilia*, p. 238, note 1). — Nous l'avons nous-même recueillie en quantité sur les bords du Sélinous, en avril 1908.

4. *Odyssée*, V, 72.

5. Pindare, *Olympiques*, XIII, 32. — *Néméennes*, VI, 43. — Scholiaste de Pindare, *Nem. Argum.*, p. 9, 11, 18; 12, 14 (Abel). — Pline, *Hist. Nat.*, XIX, 158. — Couronne de persil avec la légende ΝΕΜΕΙΑ sur des monnaies d'Argos (Mionnet, IV, p. 224, n° 54). — Cf. Droysen, *Hermes*, XIV, 2; Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, article *Nemea*, p. 52.

6. Pindare, *Néméennes*, IV, 88 : θάλησε Κορινθίοις σελίνοις. — *Olympiques*, III, 27; XIII, 45. — Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, III, 1240.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0094 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

le laurier de Delphes, le persil de Némée et de l'Isthme devait à sa verdeur perpétuelle d'être choisi pour récompenser la force victorieuse des athlètes. Il semblait aux Grecs que ces rameaux sacrés communiquaient aux lauréats quelque chose de leur vitalité.

Chez les peuples doriens du Péloponèse et de l'Isthme, surtout à Corinthe et à Mégare, plus directement intéressées à la célébration des jeux néméens et isthmiques[1], on comprend que la couronne de persil ait bénéficié du prestige qui s'attachait à des récompenses si haut prisées. Elle symbolisait la victoire et la gloire. Ces idées se transmirent aux colonies doriennes de Sicile. Plutarque et Diodore[2] nous content à ce propos une anecdote caractéristique. Cela se passait en 340 avant J.-C. Le général corinthien Timoléon avait été appelé par Syracuse pour la libérer de la tyrannie de Denys le Jeune; cela fait, Timoléon s'était trouvé aux prises avec une formidable armée carthaginoise, commandée par Asdrubal et Hamilcar. Il entreprit d'en délivrer la Sicile et y réussit par sa mémorable victoire sur les bords du Krimisos, le fleuve de Ségeste. C'était, dit Plutarque, avant le combat :

« Comme il montait sur une colline, du haut de laquelle ils devaient découvrir le camp et l'armée des ennemis, surviennent des mulets chargés d'ache[3]. Les soldats virent là un présage funeste, parce que nous avons la pieuse habitude de couronner de touffes d'ache les tombeaux de nos morts, coutume qui a donné naissance au proverbe : « Il n'a plus besoin que d'ache ! » quand on parle d'un homme dangereusement malade. Pour effacer en eux l'effet de cette superstition et les guérir de leur découragement, Timoléon fit faire halte, et leur tint un discours approprié à la circonstance : « La couronne, leur dit-il, est venue d'elle-même s'offrir à vous avant la victoire ! » Il faisait allusion à la couronne d'ache qu'en vertu d'un rite traditionnel les Corinthiens décernaient aux vainqueurs des jeux isthmiques. Car la couronne d'ache y était encore en usage, comme elle l'est de notre temps aux jeux néméens; il n'y a pas longtemps qu'on l'a remplacée par une couronne de pin[4]. Après avoir ainsi harangué ses soldats, Timoléon prit des feuilles d'ache et s'en couronna lui-même le premier; puis ses officiers en firent autant, ainsi que la troupe. »

L'effet oratoire de Timoléon résume bien les idées complexes des anciens sur les propriétés sacrées du persil. Comme tous les symboles de la végétation, cette plante était en rapport avec les divinités de la terre et des eaux : elle participait à leur caractère funéraire[5]. Or, les jeux néméens et isthmiques, institués pour commémorer la mort d'Opheltès et de Mélikertès, étaient en principe des jeux funèbres en l'honneur d'un héros. La couronne de persil, avant de symboliser la victoire, était l'emblème de la mort et l'ornement de la tombe, où sa verdure signifiait, comme la fleur de « l'immortelle » pour les modernes, prolongation et

1. Krause, *Agonistik*, p. 200. — Plutarque, *Timoléon*, 26 : ἱερὸν καὶ πάτριον στέμμα τὸ τοῦ σελίνου νομίζοντες.
2. Plutarque, *Timoléon*, 26. — Diodore, XVI, 79.
3. D'après Diodore, ce chargement était destiné à servir de litière, plus probablement de fourrage.
4. Cf. Plutarque, *Symposiaca*, V, 3, 2.
5. *Corpus inscriptionum græcarum*, 234, — Rohde, *Psyche*, I, p. 152, note 1 ; p. 220, note 2.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0095
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

perpétuité de la vie future. On lui attribuait par suite des vertus curatives; on en usait comme d'un fébrifuge[1].

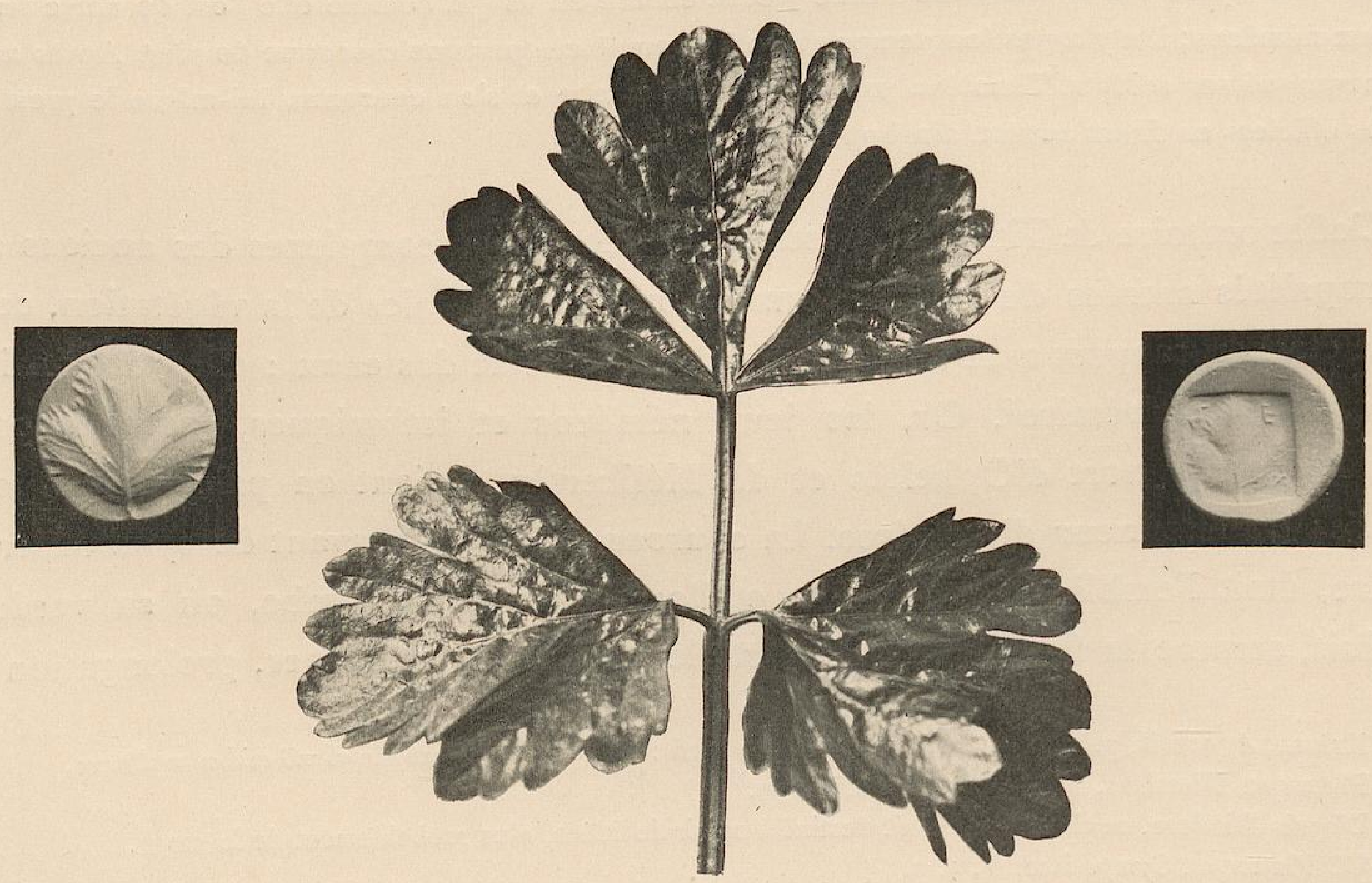
Chez les anciens, les conceptions les plus graves se rattachaient souvent aux objets les plus humbles. Ces détails nous font comprendre la vénération reconnaissante des Sélinontiens pour la plante sauvage dont ils firent leur emblème et en quelque sorte leur fétiche. Que de bienfaits réunis dans une simple feuille de persil! Témoignage de la bienveillance des divinités du sol et des eaux, signe de la fertilité des pâturages, gage de victoire et de santé, talisman contre la défaite et la maladie, parure et antidote de la mort, cette verdure merveilleuse leur assurait en cette vie gloire et prospérité et entretenait jusque dans la tombe leurs espérances d'immortalité[2]. On s'explique qu'ils l'aient glorifiée sur leurs monnaies comme l'arme parlante de leur cité[3], et que, dans un élan de gratitude et de dévotion, sans doute après une victoire, ils aient consacré cet emblème en or au temple de Delphes[4]. S'ils l'offrirent solennellement à Apollon, c'est qu'à leurs yeux leur persil valait bien un laurier!

1. Théophraste, *Historia plantarum*, VII, 4, 6, p. 566 et au mot σέλινον. Cavallari (*Bulletino di antichità in Sicilia*, 1872, V, p. 5), dit que les paysans le mangent aujourd'hui avec avidité.

2. « Le front couronné d'ache toujours verte, nous nous excitions à jouir de la vie. » (Chateaubriand, *Martyrs*, 150).

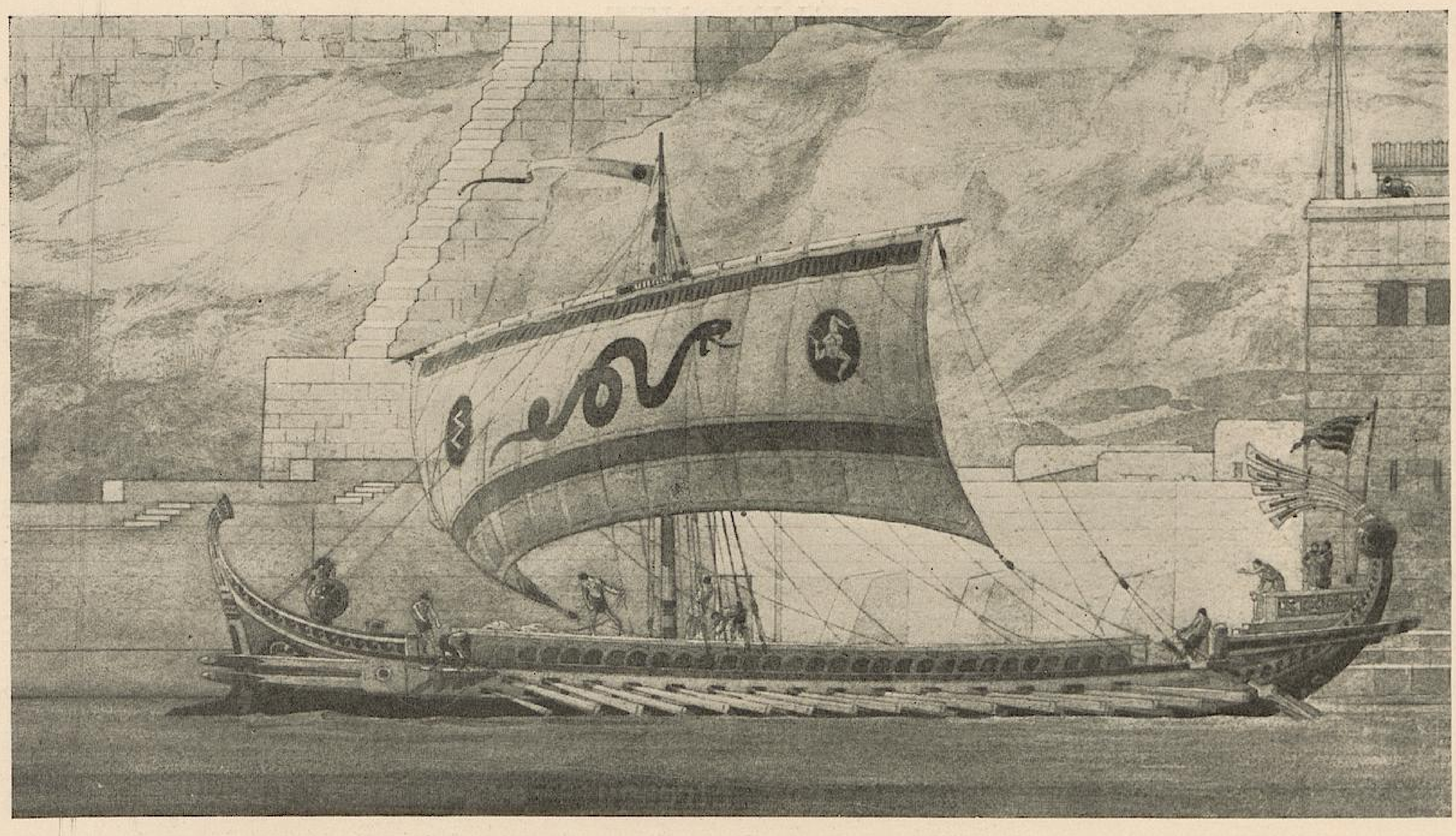
3. On distingue sur les monnaies divers aspects de la plante, correspondant aux différentes phases de son développement, à moins que sous le même nom de σέλινον les anciens n'aient compris deux variétés, l'ache à larges feuilles (*apium graveolens*), ci-dessous représentée, d'après l'exemplaire du Jardin des Plantes à Paris, et le persil sauvage (*petroselinum*) à feuilles fines et dentelées, qui répond mieux à l'aspect de la plante odorante que nous avons recueillie en abondance sur les bords du Sélinous en avril 1908.

4. Plutarque, *Pyth. Orac.* 2 : Σελινούντιοί ποτε χρυνοῦν σέλινον ἀναθεῖναι. Il l'appelle παράσημα ou σύμβολον de la ville. Cf. l'acanthe, symbole de la ville d'Acanthe, le sylphium des monnaies de Cyrène, et la rose des monnaies de Rhodes.



ACHE (*apium graveolens*) D'APRÈS NATURE (grandeur réelle).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0096 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG



DIÈRE SÉLINONTIENNE QUITTANT LE PORT (Restitution conjecturale, détail de la Restauration de M. Hulot).

CHAPITRE III

HISTOIRE DE SÉLINONTE AU VII^e ET AU VI^e SIÈCLE

Installation de la colonie. — Les débuts de Sélinonte ne devaient pas trahir l'espoir des colons mégariens. L'heureux choix de la position, la fertilité d'un territoire spacieux lui garantirent une croissance rapide et, semble-t-il, exempte d'inquiétude. Tout d'abord, la jeune colonie ne connut pas les épreuves qui avaient enrayé les progrès de sa métropole.

Une première question se pose. Pammilos et sa troupe trouvèrent-ils, à leur arrivée sur le promontoire *di Pulci*, une cité antérieure, préhellénique, phénicienne ou sikane? Il faudrait répondre par l'affirmative, si l'on s'en rapporte aux conclusions que S. Cavallari crut pouvoir tirer de ses fouilles dans la nécropole Nord, celle de la *Galera e Bagliazzo*[1]. Il a trouvé là des vases de style corinthien, à décoration végétale et animale, et d'autres, de style étrusque, en *bucchero nero*, mais aucun de ces vases à figures humaines et de style hellénique qui abondaient au contraire dans la nécropole Ouest, celle de *Manicalunga*. Le style archaïque et oriental de ces objets et le fait qu'aucun corps n'attestait l'usage de la crémation, induisirent Cavallari à admettre que la nécropole de la Galera était

1. *Bullettino di antichità... in Sicilia.* 1872, V, p. 10, 13, 34, pl. IV. — *Archivio storico sicil.* 1880, V, p. 334; VII, 1883, p. 79, 81. — Cf. Holm. *Bursians Jahresbericht*, 1873, I, p. 60.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0097
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

antérieure à l'arrivée des colons mégariens et à la fondation de Sélinonte. Comme rien n'y révélait un caractère phénicien, il supposait qu'elle avait dû servir aux habitants primitifs du pays. Mais aujourd'hui de telles conclusions ne sont plus acceptables : l'archéologie actuelle sait distinguer la poterie sikèle ou sikane de celle des Grecs. Or, pas plus à Sélinonte qu'à Mégara Hyblaia, les tombes n'ont révélé le moindre indice de fusion entre les éléments hellénique et indigène, ni la présence d'un établissement barbare antérieur à la colonie. Les vases corinthiens se trouvent dans presque toutes les nécropoles archaïques du VIIe et du VIe siècle; ils attestent les rapports commerciaux de Sélinonte avec Syracuse, colonie de Corinthe; quant aux vases étrusques en *bucchero nero*, retrouvés aussi à Mégara Hyblaia, leur importation peut être attribuée soit aux Rhodiens, soit plus simplement, aux Étrusques eux-mêmes. Les uns et les autres font partie du mobilier usuel dans les nécropoles grecques archaïques. On conclura, de leur présence dans les tombes de la Galera e Baggliazzo, que cette nécropole était bien la plus ancienne, celle qui reçut les restes des premiers colons, dès la fondation et dans la première moitié du VIe siècle.

Or, cette nécropole primitive se trouve déjà située assez loin au nord, en dehors du plateau de Manuzza. Ne serait-ce pas que, dès l'origine, celui-ci fut compris dans le plan de la cité réservée aux vivants? Tandis que les citoyens de plein droit, qui constituaient la noblesse sélinontienne, s'installaient avec les dieux sur l'Acropole, Manuzza forma d'abord un faubourg populaire, destiné à devenir bientôt, comme le Céramique à Athènes et la ville extérieure à Syracuse, le quartier le plus populeux et le centre même de la cité.

Qu'est-il resté de l'activité de ces fondateurs? Aussitôt installés et le plan de la ville tracé, ils durent se mettre à l'œuvre de la défense militaire. Ils dressèrent un rempart tout autour du plateau de l'Acropole. De cette fortification primitive, la destruction de 409 n'a laissé subsister que quelques tronçons; mais il est probable que le tracé général ne différait guère de celui qu'Hermocrate a suivi dans sa reconstruction de 408[1]. Quant à l'enceinte de la ville extérieure, sur le plateau de Manuzza, elle ne fut élevée qu'au début du VIe siècle.

Dès que la ville se trouva à l'abri des surprises, on dut sans retard construire les premiers édifices sacrés, sur les terrains affectés aux dieux par le lotissement. Aucun des temples majestueux qui font encore la gloire de Sélinonte ne remonte à la période primitive de l'installation[2]. Pourtant les Sélinontiens n'attendirent pas un demi-siècle avant de bâtir les premiers édifices nécessaires au culte. Des substructions découvertes sous le dallage du pronaos du temple C représentent

1. Voyez ci-dessous, livre II, chap. I.

2. Koldewey et Puchstein. *Die griechischen Tempel in Unteritalien und Sicilien*, p. 233. — G. Perrot. *Histoire de l'Art.*, VIII, p. 483.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0098
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

les restes d'un temple plus ancien qui daterait de l'époque même de la fondation ou à peu près, c'est-à-dire des dernières années du VIIe siècle[1]. A la même période appartiendraient les fragments architectoniques, chapiteaux, triglyphes, cimaises en terre cuite[2], et les métopes préarchaïques découvertes dans les défenses extérieures du front Nord[3], ainsi que la plus ancienne construction du sanctuaire de Déméter à Gaggera, bientôt remplacée, entre 600 et 580, par un nouveau mégaron[4].

L'extension à l'est; fondation de la sous-colonie de Minoa. — Le peu qu'on sait de l'histoire de Sélinonte au VIe siècle permet d'entrevoir que, quarante-huit ans après sa fondation, avait commencé pour elle l'inévitable crise de croissance qui se transmettait comme une contagion de cité à cité. D'une part, l'aristocratie terrienne, issue des premiers colons, éprouvait le besoin d'étendre ses domaines pour agrandir ses affaires, puisque l'exportation du bétail, de l'huile, du vin, des céréales, des bois, des esclaves constituait la principale ressource du trafic de Sélinonte avec la Grèce, avec la Libye carthaginoise et la Cyrénaïque hellénique. D'autre part, tout le reste de la population réclamait aussi des terres et le droit de cité. Politique de conquête, fondation de colonies, crises intestines, avènement au pouvoir de chefs populaires, dits *tyrans*, chargés de battre en brèche les privilèges de l'oligarchie primitive, tels étaient partout les épisodes ordinaires de l'histoire archaïque. Agitation intérieure et politique extérieure réagissaient l'une sur l'autre; les luttes des factions dans la cité et les conflits de la cité avec ses voisins étaient en rapport constant de causes à effets.

Fatalement, les besoins croissants de la population sélinontienne devaient la pousser à une politique d'extension territoriale. Les premiers textes qui éclairent l'histoire de la ville à ses débuts nous la montrent en action, se répandant au dehors, soit par le commerce, soit par la conquête. C'est d'abord le nom d'une porte ouest de la ville d'Acrai, colonie syracusaine fondée en 664 à l'ouest du territoire de Syracuse : cette porte s'appelait « Porte de Sélinonte »[5]. Ce nom est évidemment antérieur à la fondation, en 581, d'Agrigente, dont le territoire

1. Koldewey et Puchstein. *Ibid.*, p. 80, 96, 231-233.
2. Cavallari. *Bullettino di antichità in Sicilia.* V, 1872, p. 9; pl, III, 2, 3, 5. — Salinas. *Notizie degli scavi.* 1894, p. 216, 217.
3. Salinas. *Monumenti antichi.* I, 1889, p. 957-962 (Europe sur le taureau; Sphinx; Héraklès et le taureau de Marathon). — G. Perrot (*Histoire de l'Art.* VIII, p. 489) les croit au contraire postérieures au temple C.
4. Koldewey et Puchstein. *Ibid.*, p. 80, 86, 233.
5. Kaibel. *Inscriptiones græcæ Siciliæ et Italiæ*, p. 34, n° 217, l. 45 : τὰν πύλαν τὰν Σελινο(υντίαν).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0099
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

devait venir s'interposer entre ceux de Sélinonte et de Syracuse. Cette porte débouchait donc sur la route directe qui reliait Acrai à Sélinonte à travers l'arrière-pays de Géla. On en déduit, d'une part, la fréquence des relations entre les deux villes et d'autre part, l'importance précoce de Sélinonte, puisque, dès avant 581, son nom était donné à l'une des portes d'une ville séparée d'elle par une distance de plus de 200 kilomètres[1], enfin que les villes grecques inspiraient aux indigènes de l'intérieur un respect suffisant pour assurer entre elles des communications régulières. Pour les Sélinontiens qui se rendaient par terre soit à Mégara Hyblaia, soit à Syracuse, Acrai était la dernière halte du voyage, située à la bifurcation des chemins qui conduisaient à l'une ou à l'autre en une étape de 30 kilomètres environ.

Dès leurs premiers pas hors de leur Acropole, les colons durent songer à gagner autant que possible vers l'est, pour se tenir en contact avec les autres cités grecques. Ils rencontraient dans cette direction l'ancien royaume indigène de Kamikos; sans entamer une lutte difficile avec les Sikanes confinés dans la citadelle du massif de Caltabellotta, ils se contentèrent de les contourner au sud, en poussant le long de la côte d'abord jusqu'au mont San Calogero et au port du cap Blanco, puis jusqu'à l'embouchure du fleuve Halykos, dont ils s'assurèrent la possession par la fondation d'une sous-colonie, Minoa, posée là comme une borne, à 45 kilomètres à l'est de leur ville, aux confins du territoire d'Agrigente.

On ignore à quelle date précise et dans quelles circonstances naquit ce premier rejeton de la jeunesse de Sélinonte. On sait seulement, par Hérodote, qu'il existait déjà en 511[2], mais il est malaisé de discerner si la naissance est antérieure ou postérieure à celle d'Agrigente. D'après la tradition relatée par Hérodote et par Diodore[3], l'occupation de ce poste par les Sélinontiens aurait été précédée par celle de Minos, fondateur et éponyme de Minoa. L'historien philosophe Héraclide de Pont, disciple de Platon et d'Aristote, ajoute à ces données un détail qui supposerait une occupation encore plus ancienne que celle de Minos :

« Minoa de Sicile s'appelait auparavant *Makara*. Ensuite, Minos, ayant appris la présence de Dédale à cet endroit, survint avec une flotte, remonta le fleuve Lykos (ou Halykos) et s'empara de cette ville. Après avoir vaincu les barbares, il l'appela de son nom et lui donna des institutions crétoises[4]. »

1. Holm. *Bullettino di antichità in Sicilia*, 1871, IV, p. 4; *Geschichte Siciliens*. I, p. 159.
2. Hérodote, V, 46 : ἔσχε Μινώην τὴν Σελινουσίων ἀποικίην.
3. Voir le chapitre I, p. 43 et suiv.
4. Héraclide de Pont (IVe-IIIe s. av. J.-C.), dans les *Fragm. histor. græcor.* de Müller-Didot (II, p. 220, fr. 29) : Μινῴαν τὴν ἐν Σικελίᾳ Μαχάραν ἐκάλουν πρότερον. Ἔπειτα Μίνως, ἀκούων Δαίδαλον ἐνταῦθα, μετὰ στόλου παρεγένετο, καὶ

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0100
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Pour arriver à une explication satisfaisante de cette légende crétoise, il faut, semble-t-il, en intervertir les termes : ce n'est pas Minos qui a créé la Minoa sicilienne, mais c'est plutôt cette Minoa qui a attiré Minos en Sicile. De toutes les Minoa essaimées sur les côtes du monde grec et dont la fondation était attribuée au grand thalassocrate crétois[1], celle de Sicile était la plus récente et la plus excentrique. Comment ce nom est-il venu s'échouer si loin du berceau crétois ? Ne serait-ce pas simplement grâce aux Sélinontiens[2] ? Sélinonte, petite-fille de Mégare, vénérait ce nom, populaire à Mégare, comme celui du précieux îlot côtier transformé en presqu'île, qui faisait pendant à Nisaia pour la défense des ports mégariens[3]. Ce souvenir de l'arrière-métropole, dont la transplantation s'explique si naturellement par les liens de la parenté, indique peut-être que, à l'exemple de sa fondatrice Mégara Hyblaia, Sélinonte demanda à leur commune métropole l'*œkiste* chargé d'installer la nouvelle colonie. En la baptisant du nom de l'Acropole maritime, palladium de la mère-patrie hellénique, les Sélinontiens n'avaient sans doute d'autre intention que de rendre à celle-ci, en toute candeur, un hommage patriotique et filial. Le souvenir de Minos, si lointain et si obscurci, même à Mégare, n'entrait pour rien dans ce choix. Ce furent leurs voisins crétois de Géla, fondateurs d'Agrigente avec les Rhodiens qui durent s'aviser d'exploiter ce nom au profit de leurs convoitises. La légende de l'expédition de Minos au pays des Sikanes était accréditée dès le début du ve siècle, puisque Hérodote[4] en fait mention à propos des guerres médiques. Sa genèse peut donc être reportée au premier tiers du vie siècle, et rattachée à la fondation d'Agrigente en 581. Comme toutes ses sœurs doriennes, cette dernière cité manifesta dès sa prime jeunesse une ambition dévorante. Le parti crétois y était très actif. Elle dut s'occuper sans délai d'acquérir un territoire d'exploitation. Or, du côté de l'est, ses ambitions s'arrêtaient à la frontière que lui avait assignée le bon vouloir de Géla, sa métropole, c'est-à-dire à la rive gauche de l'Himéras. Mais, du côté de l'ouest, il lui était loisible de s'étendre aux dépens de la principauté sikane de Kamikos, que Sélinonte n'avait pas revendiquée.

Ce fut sans doute pour devancer ces projets d'annexion et les arrêter à la

ἀναϐάς ἐπι τον Λύκον (Ἄλυκον ?) ποταμὸν, τῆς πόλεως ταύτης ἐκυρίευσε · καὶ νικήσας τοὺς βαρϐάρους, ἀφ' ἑαυτοῦ προσωνόμασεν αὐτὴν, νόμους κρητικοὺς θεὶς αὐτοῖς.

1. Étienne de Byzance (s. v. Μινῴα). On connaît deux Minoa en Crète et celles d'Amorgos, de Siphnos, de Paros, de Laconie, de Mégare, de Gaza, de Sicile. D'après V. Bérard (*Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 215-224), le nom serait sémitique, avec le sens d' « Ile de la Halte »; d'après Fick (*Vorgriechische Ortsnamen*), il serait crétois.

2. E. Pais. *Storia della Sicilia*, p. 29, 136, 600.

3. Thucydide, I, 60; II, 94; III, 51. — Strabon, IX, 1, p. 391; Pausanias, I, 44, 3. — Cf. sur la topographie de Mégare, Lolling. *Athenische Mitthilungen*, 1880, V, p. 91; Frazer. *Pausanias*, II, p. 540; Bérard. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 195-208; Bölte et Weicker. *Athenische Mittheilungen*, 1904, XXIX, p. 79-100.

4. VII, 169-170. — On relèvera, par contre, le silence significatif de Thucydide.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0101
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

vallée de l'Halykos, que Sélinonte se saisit de l'embouchure de ce fleuve, grande voie de pénétration et d'écoulement remontant jusqu'au cœur du massif sicilien. Les Crétois n'en occupèrent pas moins la région de Caltabellota, débordant ainsi, par le nord, la pointe est du territoire sélinontien. Hérodote et Diodore attestent formellement que le pays de Kamikos appartenait à Agrigente[1]. Or, les Grecs éprouvaient le besoin de se créer des droits fictifs pour justifier leurs conquêtes; ils ne s'y sentaient chez eux qu'en compagnie de leurs héros nationaux. Par le jeu combiné des étymologies, des généalogies, des assimilations, ils réussissaient bien vite à démontrer qu'un pays nouveau avait déjà appartenu à leurs aïeux.

Ainsi, le nom de Minoa permit aux Crétois de faire intervenir Minos en personne; bénévolement importé par les Sélinontiens, il devint le premier garant de la présence réelle du grand ancêtre. Mais la tradition crétoise ne pouvait séparer Minos de Dédale; celui-ci ne pouvait se déplacer que pour faire œuvre de son génie. Les vieilles défenses de Kamikos, les étuves naturelles du mont San Calogero, autant d'inventions où l'on se plut à retrouver la main du légendaire constructeur. Il restait à donner enfin aux yeux des contemporains le sceau de l'authenticité à l'artifice de cette préhistoire. La présence réelle d'un héros se manifestait surtout par la possession de son tombeau : pour cela, il fallait d'abord faire mourir Minos en Sicile, puis installer solennellement ses restes dans la cité. En pareil cas, on procédait à un transfert funéraire de reliques plus ou moins authentiques : Athènes rapatria ainsi les restes de Thésée, Mantinée ceux d'Arcas, Tégée ceux d'Oreste. Le bonheur voulut qu'en fondant Agrigente, on découvrît le tombeau de Minos; le roi Théron (488-472) restitua ses ossements à la Crète[2]. Géla, moins directement intéressée à la possession de ces reliques, se contenta d'un souvenir de Dédale, une statue dédalienne que son fondateur crétois, Antiphémos, aurait rapportée du sac d'Omphaké, ville sikane[3].

Ainsi se justifie cet étrange et dernier avatar du vieux roi crétois et de son acolyte. Tous les détails de cette légende portent la marque de ces combinaisons intéressées où triomphait l'esprit grec. Si donc cette fable sicilienne de l'expédition de Minos est aussi récente, il devient plus facile d'accepter le témoignage d'Héraclide de Pont sur le premier nom de Minoa. On reconnaît dans *Makara* un vocable d'origine sémitique, un équivalent grécisé du Melqart tyrien[4]. Makara

1. Hérodote, VII, 170. — Diodore, IV, 79.
2. Diodore, IV, 79.
3. Pausanias, VIII, 46, 2; IX, 40, 4.
4. Movers, *Die Phœnizier*, II², p. 118, 318, 331. — La transposition de Melqart en Makar n'est qu'approximative; peut-être repose-t-elle sur un calembour : Makar, *Makaira*, « la Ville heureuse » (Lœwy, *Semitische Fremdwörter*, p. 217. — V. Bérard. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 218). E. Pais (*Storia della Sicilia*, p. 601) fait dériver Makara de Makareus, le héros rhodien, fils d'Hélios et de Rhodos, importé en Sicile par les associés rhodiens des Crétois. Il lui dénie toute origine sémitique.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0102 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

signifiait « la Ville de Melqart »; aussi les Grecs du IV^e siècle lui ont-ils donné un troisième nom, celui d'*Hérakleia*, traduction de Makara. Toute la question est de savoir si ce nom est réellement antérieur à celui de Minoa, comme l'affirme Héraclide de Pont. En ce cas, il s'ensuivrait que ce poste, avant de recevoir les colons de Sélinonte, aurait été d'abord une station phénicienne, évacuée à l'arrivée des Grecs en Sicile : hypothèse tout à fait conforme à la théorie de Thucydide sur la colonisation phénicienne de l'île. Mais, si l'on peut développer des considérations topologiques, d'ailleurs valables pour tous les autres points analogues, en faveur d'une occupation primitive de Minoa par les Phéniciens[1], il est plus malaisé de les étayer sur des textes et des faits précis. Or, les textes et les monnaies attestent la prise de possession effective de Minoa par les Carthaginois, qui en firent leur débarcadère sur la côte Sud, après la destruction de Sélinonte, en 409[2]. On peut donc se demander si l'influence de Thucydide n'a pas égaré Héraclide de Pont. Celui-ci aurait admis *a priori* l'antériorité de la Makara punique, parce que Thucydide représente les Phéniciens comme les maîtres de tout le littoral avant les Grecs; mais, en réalité, ce nom ne serait que consécutif à l'occupation carthaginoise de 409[3].



TÉTRADRACHME D'ARGENT (DÉBUT DU IV^e SIÈCLE)
Monnaie attribuée à Hérakleia-Minoa.
Avers : tête de Koré et dauphins. — Revers : quadrige; En exergue, la légende punique : *Ras Melkart*.

Par la fondation de Minoa, Sélinonte s'était assuré une enclave orientale sur l'Halykos inférieur; mais elle évita de disputer à Agrigente le cours supérieur de ce fleuve, qui tourne brusquement à l'est, et même le pays et la côte de Kamikos, qu'elle pouvait pourtant revendiquer dans sa sphère d'influence. C'est qu'elle désirait vivre en paix avec sa voisine de l'est, afin de ne pas s'isoler davantage de Mégara Hyblaia, ni de Syracuse, ni de toute la Sicile dorienne.

L'extension à l'ouest; premier conflit avec Ségeste; expédition de Pentathlos (580). — Par la fondation d'Agrigente et de Minoa, l'intervalle de 135 kilomètres qui séparait Sélinonte de Géla cessait d'être vacant. Il était temps pour les deux cités de prendre les devants, si elles ne voulaient pas laisser à d'autres la

1. Bérard, *Ibid.*

2. Diodore, XVI, 9, 14; XXII, fr. 10. — Plutarque, *Dion*, 25. — Le témoignage des monnaies est plus discutable. On attribuait à Minoa-Makara-Hérakleia des tétradrachmes avec la légende punique *R(a)s M(e)lk(a)rt*, c'est-à-dire « Promontoire de Melkart ». (British Museum *Catal. of greek coins : Sicily*, p. 251-253). Mais, d'après Holm (*Geschichte Siciliens*, III, p. 642, 674), cette série reviendrait plutôt à Képhaloidion. L'exemplaire ici reproduit appartient au Cabinet des Médailles.

3. Cf. E. Pais (*Storia della Sicilia*, p. 145, 600), qui allègue aussi dans le même sens le port *Phoinikous*, près de Syracuse.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0103
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

disposition de ce territoire lucratif. Sans doute eurent-elles vent de certains préparatifs qui se faisaient alors en Grèce. Le succès de la colonisation hellénique en Occident avait allumé de nouvelles convoitises : des expéditions s'organisaient, visant la Sicile. Il était de bonne politique, de la part de Sélinonte, de dériver ces ambitions du côté de l'ouest, sur le triangle occupé par les Phéniciens et les Élyméens. Elle-même aspirait à s'agrandir dans cette direction, à pousser ses frontières vers le nord jusqu'aux confins de Ségeste, de façon à gagner la tête des gorges fluviales enfoncées au cœur du massif occidental, enfin à rejoindre vers l'ouest l'embouchure navigable et la vallée du Mazaras. De ces premiers rêves date sa rivalité avec Ségeste, qui s'affirma dès 580, en même temps que la solidarité des Phéniciens et des Élyméens. Les Doriens de Sélinonte ne se croyaient tenus à aucun ménagement à l'égard de l'élyméenne Ségeste, cité à demi barbare; ils empiétèrent sans scrupule sur son territoire, d'où un premier conflit entre les deux villes, dès avant 580[1]. Quant aux comptoirs phéniciens, faibles et mal gardés, Sélinonte n'avait pas encore appris à les redouter. Toutefois, pour entamer le dernier asile de la barbarie et parfaire l'encerclement de la Sicile par les Hellènes, ses seules forces ne suffisaient pas : aussi saisit-elle l'occasion de faire servir à ses desseins les aventuriers grecs accourus pour se tailler une place à leurs côtés.

Telle fut son attitude lors de l'expédition de Pentathlos (1re olympiade, 580-576 avant J.-C.)[2]. C'était un noble Dorien de Cnide, qui se disait Héraclide ou descendant d'Hercule. Il venait à la tête d'un parti de Cnidiens et de Rhodiens, chassés de leurs patries par les tyrans. Leur prétention était de reconquérir la « Terre héracléenne », c'est-à-dire, suivant la tradition dorienne, le pays d'Éryx, jadis soumis par Hercule. Car la légende de l'Hercule dorien avait confisqué à son profit les exploits et conquêtes de l'Hercule tyrien ou Melqart. Partout où celui-ci s'était établi avec les Phéniciens, les Grecs lui substituaient leur propre héros. C'est ainsi qu'Hercule s'était avancé, par procuration, jusqu'au détroit de Gibraltar (colonnes d'Hercule) et avait soumis la Sicile occidentale. En venant l'occuper à leur tour, les Doriens conduits par l'Héraclide Pentathlos s'imaginaient rentrer en possession d'un héritage. Malheureusement pour eux, ni le lieu ni le moment n'étaient propices. Sélinonte avait pu s'installer quarante-huit ans plus tôt, sans difficultés, aux côtés des Élyméens et des Phéniciens. Mais ses ambitions agressives venaient d'édifier ses voisins sur les dangers d'un établissement aussi proche. Ils étaient décidés à n'en plus tolérer de nouveau. Le débarquement au cap Lilybée de la bande de Pentathlos menaçait à la fois Motyé, Carthage et

1. Diodore, V, 9.
2. Hérodote, V, 43, 2. — Diodore, V, 9. — Pausanias, X, 11, 3 (d'après Antiochos de Syracuse).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0104
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Ségeste. Aussi, Phéniciens et Ségestains unirent-ils leurs forces pour repousser l'envahisseur. Au contraire, il fut accueilli comme un précieux renfort par Sélinonte, alors en guerre contre Ségeste : la coalition des Doriens répondit à celle des barbares. Mais le succès lui fut contraire. Sélinonte et ses alliés furent battus, Pentathlos tué dans la bataille et ses compagnons réduits à chercher fortune ailleurs : ils allèrent coloniser les îles Lipari, la dernière conquête des Grecs en Sicile[1].

Le tyran Théron. — Quelles furent pour Sélinonte les conséquences de cette malheureuse campagne? On a conjecturé qu'elle avait dû, dès cette époque, conclure avec ses ennemis un traité de paix onéreux, prélude de son alliance prochaine avec les Carthaginois[2]; mais rien ne le prouve. D'autre part, il n'est pas impossible que ses revers aient provoqué, par contre-coup, une crise intérieure. C'est peut-être à l'issue de cette guerre que se rapporte un épisode relaté par Polyainos[3]. Comme tous les récits de cet auteur, cette narration tient plutôt de l'historiette que de l'histoire authentique. Polyainos, parce qu'il ne cite pas ses sources, et par le tour anecdotique de ses *Stratagèmes*, est suspect à la critique moderne. Pourtant, sa compilation abonde en détails intéressants sur l'histoire intérieure de la Sicile. Le récit suivant, s'il mérite quelque confiance, nous ferait connaître une des premières révolutions qui auraient inauguré l'ère des tyrans à Sélinonte :

« Théron, fils de Miltiade. — Les Sélinontiens, après une bataille rangée contre les Carthaginois, perdirent nombre des leurs, dont les corps gisaient sans sépulture. Pressés par l'ennemi, ils n'osaient pas les ensevelir; pourtant, ne pouvant supporter de laisser ces morts sans sépulture, ils délibérèrent sur le parti à prendre. Théron leur promit que, si on lui donnait 300 esclaves capables de couper du bois, il irait de l'avant avec eux, brûlerait les corps et leur élèverait un tombeau collectif. Viendraient-ils à tomber aux mains des ennemis, ce ne serait pas un gros risque pour la cité, car elle ne perdrait qu'un seul citoyen et la valeur de 300 esclaves. Les Sélinontiens approuvèrent cet avis et l'autorisèrent à recruter les esclaves à son choix. Il préleva des hommes vigoureux et jeunes et les emmena tous munis de serpes, de haches et de cognées, comme pour couper tout le bois nécessaire au bûcher de tant de morts. Une fois dehors, Théron leur persuada d'attaquer leurs maîtres, puis il revint vers la ville très tard dans la soirée. La garde des remparts

1. Thucydide, III, 88. — Strabon, VI, 2, p. 275. — Ils y établirent une sorte de communisme de la propriété ainsi que les repas en commun, de tradition chez certains Doriens (Diodore, V, 9. — Cf. Th. Reinach. *Le collectivisme des Grecs de Lipari. Revue des Études grecques*, 1890, III, p. 86-96).

2. Brunet de Presle. *Établissements des Grecs en Sicile*, 1845, p. 96, 112.

3. Polyainos, *Stratagèmes*, I, 28, 2.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0105 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

les reconnut et les laissa passer. Théron tua d'abord les gardes, fit un massacre des citoyens, pour la plupart endormis, se rendit maître de la ville et devint tyran de Sélinonte. »

Cet épisode ne trouve place ni dans le siège de 409, ni dans la destruction de 250. A la rigueur, il pourrait être rapporté à la campagne de Malkhos[1], bien que l'histoire de cette expédition ne mentionne aucune bataille entre Sélinonte et les Carthaginois. Mais il s'accorde beaucoup mieux avec le combat historique de 580-576, en admettant que Polyainos ait désigné sous le nom de Carthaginois les Phéniciens de Sicile[2], ce qui n'est plus une hérésie. Son récit, il est vrai, n'est pas sans analogie avec celui du stratagème de Panaitios[3]; il rappelle les anecdotes courantes sur les moyens employés par les tyrans pour se saisir du pouvoir. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour contester, comme une invention de Polyainos, le fait essentiel, l'avènement à Sélinonte d'un tyran populaire nommé Théron, fils de Miltiade, dans la première moitié du VI^e siècle.

Les Carthaginois en Sicile : expédition de Malkhos (570-555). — Quelques années plus tard, entre 570 et 555, les Carthaginois intervinrent vigoureusement en Sicile. On peut supposer qu'à la suite de la tentative de Pentathlos, les comptoirs phéniciens et les Élyméens insistèrent pour être protégés d'une manière efficace contre les empiètements de leurs voisins grecs de Sélinonte et d'Himère. Une expédition carthaginoise fut organisée sous la conduite du général Malkhos[4]. Ce fut une longue et fructueuse razzia, dont les conséquences devaient être durables. A dater du jour où Carthage prit pied en Sicile, c'en était fait de la sécurité de l'hellénisme. Surtout pour Sélinonte, c'était un voisinage redoutable que cette province punique, fortement réorganisée par Malkhos sous la souveraineté avide et jalouse de Carthage, et sous la garantie fidèle des Élyméens. Aucun texte ne nous apprend dans quelle mesure Sélinonte fut éprouvée ou épargnée par les pilleries de Malkhos; mais il est permis de supposer qu'elle comprit le danger d'une attitude hostile et qu'elle dut inaugurer, pour son répit et dans l'intérêt de son trafic avec la Libye, cette politique d'assurance carthaginoise, dont elle devait se prévaloir en 409. Diplomatie inévitable, mais équivoque et décevante, car elle l'obligeait à trahir, pour l'aléatoire caution de la foi punique, la solidarité de l'hellénisme en face du barbare.

1. Freeman. *History of Sicily*, II, p. 81-82.
2. Holm. *Geschichte Siciliens*, I, p. 400.
3. Voir ci-dessus, p. 73. — Polyainos, *Stratagèmes*, V, 47.
4. Justin, XVIII, 7 ; P. Orose, IV, 6. — La date assez incertaine, de cette campagne, flotte entre 570 et 510 ; mais elle peut être restreinte entre 571 et 555, si l'on admet qu'elle fut la cause de la nomination de Phalaris, tyran d'Agrigente (571-555), en qualité de στρατηγὸς αὐτοκράτωρ d'Himère (Aristote. *Rhétorique*, II, 20. — Cf. Busolt. *Griechische Geschichte*, I, p. 422 ; II, p. 752).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0106 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Prospérité de la ville; constructions. — Toutefois, avant d'éprouver les revers de cette politique, Sélinonte en recueillit d'abord les bénéfices. Elle lui dut plus d'un siècle de tranquillité, propice à sa vigoureuse croissance. Ce fut une poussée miraculeuse comme l'irrésistible et soudaine éclosion d'une ville américaine. Telles étaient les ressources inexploitées de son terroir et l'industrie de ses colons que Sélinonte s'épanouit au bord de cette Californie sicilienne, en face du continent noir, avec la précoce vitalité d'une San-Francisco hellénique. Mais l'âme des hardis pionniers doriens, héritière des goûts invétérés de la race, voyait surtout dans le lucre un moyen de créer de belles œuvres. Les dieux grecs aimaient le régal esthétique des offrandes, prémices de la richesse. Aussi le Grec ne manquait-il jamais de prélever sur ses profits la dîme des dieux; c'était aussi celle de l'art et de la cité, qui en tirait sa parure.

C'est probablement dans les dix années qui suivirent la fondation d'Agrigente en 581, que Sélinonte commença la série des édifices sacrés destinés à remplacer les modestes et primitifs sanctuaires édifiés dès sa naissance. Elle inaugura, vers 580[1], ce programme somptuaire par un chef-d'œuvre, le temple C, bâti sur les substructions du vieux temple préarchaïque. Dès lors, elle joue de sa richesse avec une griserie confiante. Elle étale son faste; son amour-propre s'égare en un fol orgueil à vouloir éblouir ses rivales. Imprudente coquetterie de parvenue, qui fait parade de ses atours dans un cercle d'inquiétantes convoitises. Il y a de l'emphase sicilienne dans la prodigalité de toutes ces bâtisses, unique dans les fastes de la Sicile et de la Grèce. Car cette fièvre de construction, qui dure tout un siècle, de 580 à 480 environ, dépasse en ardeur et en prétention, sinon en goût, le merveilleux effort de l'Athènes de Pisistrate, de Périclès et de Nicias. Entre 570 et 554, le temple D s'aligne à côté du temple C. Bientôt l'Acropole ne suffit plus à l'ambition des bâtisseurs. La ville primitive, envahie par la cité sainte, est obligée d'émigrer. Alors, l'architecture s'empare d'une seconde colline, où elle rêve d'ériger, en face de la première, une nouvelle couronne de colonnades, toujours plus nombreuses et plus colossales. Vers 540, elle y dresse le temple F; puis, bientôt après, une suprême poussée d'orgueil l'induit à se surpasser. Elle pose les premières pierres de ce monument monstre, le temple G. Un siècle durant, elle s'épuise à entasser cette montagne de pierres sans parvenir à la

1. Sur la chronologie des temples de Sélinonte, voir Koldewey et Puchstein, *Die Griechischen Tempel der Unteritalien und Sicilien*, I, p. 80, 233.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0107
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

parfaire. Elle en fut pour ses frais : le Géant inachevé symbolisait l'incommensurable vanité d'un rêve qui avait atteint l'extrême limite du réalisable. L'ambitieuse cité semble avoir retiré de cette déconvenue une dernière leçon de sagesse : car, dans ses créations postérieures à 480, les temples A, O, E, elle devait revenir à des proportions plus raisonnables.

Toute l'histoire de Sélinonte au cours du VI^e siècle, entre 580 et 511, tient dans le témoignage de ces pierres; mais leur éloquence muette vaut tous les textes. Aucune autre cité ne se montre encore capable d'un pareil effort : les plus grands monuments de Syracuse et d'Agrigente ne remontent pas avant 480. Sélinonte apparaît alors comme la reine de la Sicile grecque. La magnifique éclosion de ses édifices sacrés n'était qu'un aspect du développement matériel de la ville et comme sa parure. Dès cette époque, elle avait déjà dû déborder hors de l'enceinte trop étroite de l'Acropole pour s'étendre sur le plateau de Manuzza. L'extension de la nécropole Ouest, dans les dunes de Manicalunga, atteste cet accroissement de la cité de plus en plus populeuse. La création du faubourg sacré de l'est sur le plateau de Marinella prouve aussi qu'à partir de 540 l'espace manquait, à l'intérieur des quartiers habités, pour offrir aux dieux des sanctuaires dignes de la cité nouvelle. Les ports furent aussi aménagés. Autour du bassin du Cottone, pourvu d'un môle et de quais, se développa le quartier maritime; de l'autre côté, à l'embouchure du Sélinous, un autre faubourg de marins s'étageait sur le versant sud-ouest de l'Acropole.

Rapports avec les sanctuaires de la Grèce. — La modestie n'est guère le fait des jeunes colonies qui réussissent. Les cités ardentes d'un Nouveau Monde prétendent toujours à émerveiller l'Ancien. Il ne suffisait pas aux colonies de la Nouvelle Grèce d'éblouir chez elles leurs visiteurs et leurs émules. Elles visaient à rayonner au loin, à forcer l'attention de la Vieille Hellade, à éclipser leurs métropoles, fières et jalouses de leur précocité. C'était surtout dans les grandes fêtes panhelléniques qu'elles trouvaient l'occasion de se faire remarquer. Rien ne valait une victoire olympique ou pythique, chantée par un Pindare, pour propager la renommée d'une cité lointaine, Syracuse ou Cyrène. Comme les autres, Sélinonte dut envoyer, avec ses théories et ses offrandes, ses athlètes aux concours gymniques et ses auriges aux courses de chars [1]. Mais des succès intermittents ne procuraient qu'une gloire éphémère. Il y avait une assurance encore plus efficace contre l'oubli : c'était celle d'une concession à perpétuité dans un grand sanctuaire. On l'obtenait par la fondation d'une de ces chapelles

1. Elle avait une cavalerie, donc des écuries de courses. Ses monnaies représentent des quadriges, mais ce motif n'a pas forcément un sens agonistique (Holm. *Geschichte Siciliens*, III, p. 594).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0108 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

votives, désignées sous le nom de « trésors ». Ces édicules sacrés, plus modestes d'apparence que d'intentions, étaient consacrés à la gloire de Zeus et d'Apollon, mais surtout à celle de leur fondateur. Les États de la Grèce tenaient à honneur de se faire ainsi représenter d'une manière permanente dans le sanctuaire auquel ils étaient le plus étroitement affiliés. A Olympie, à Delphes, à Délos, les « trésors » s'alignent le long des voies sacrées. La cité fondatrice y renfermait ses offrandes les plus précieuses, ses récompenses les plus mémorables, sûre qu'elles ne seraient pas confondues avec les autres. Pendant les fêtes, ses pèlerins se groupaient autour de leur chapelle pour y célébrer en commun, prières et sacrifices. Le pieux particularisme de cet hommage le distinguait aux regards du dieu et des hommes. Il créait un titre exceptionnel à l'attention et au souvenir des milliers de pèlerins accourus de tous les points du monde. Les ciceroni montraient les « trésors » aux visiteurs du sanctuaire, les guides de Grèce les citaient dans leurs descriptions. Aussi, ce privilège était-il fort disputé sur l'étroit terrain concédé à ces fondations.



DEMI-DRACHME EN ARGENT DE SÉLINONTE (V^e^ SIÈCLE).

Avers : tête d'Hercule imberbe. — Revers : quadrige au galop; feuille de persil; légende : Σελινοντίον.

Les cités doriennes du Péloponèse ainsi que leurs colonies revendiquaient naturellement le patronage religieux du Zeus olympique. Dans le chœur des 12 « trésors » entassés sur la petite terrasse nord de l'Altis, deux seulement, ceux de Sicyone et de Mégare, appartenaient à des métropoles; les autres représentaient des colonies d'Afrique, d'Épire, de Grande-Grèce et de Sicile[1]. Cette libéralité à l'égard des colonies s'explique par l'émulation de celles-ci à se faire place dans le sanctuaire et aussi par la condescendance touchante de la vieille Grèce pour la Grèce d'outre-mer. Son amour maternel avait encouragé ce groupement de ses enfants, séparés d'elle par la distance, mais rapprochés par l'affection. Sélinonte eut à cœur de figurer dans cette réunion de famille. Elle insinua son Trésor entre les deux chapelles plus anciennes de Cyrène et de Métaponte. C'était un petit édicule *in antis* de 12 mètres sur 9, en pierre dure, monté sur un double soubassement et encadré par un soutènement qui le protégeait contre les éboulis du mont Kronion. Les restes, fort mutilés, indiquent une construction archaïque de la seconde moitié du VI^e^ siècle[2]. Il abritait une statue de Dionysos, dont le visage, les mains et les pieds étaient

1. Sur l'identification des trésors de l'Altis, voir OLYMPIA : *Baudenkmäler* (texte et planches), et Dyer (*Journal of hellenic Studies*, 1905, XXV, p. 298).

2. Plans et détails du Trésor de Sélinonte dans OLYMPIA : *Baudenkmäler* (Planches, t. I, pl. XXXII-XXXIII; Texte, t. II, p. 49-50). Il est le 9^e^ de la série. Pour la date, voir Dœrpfeld (*Olympia*; *ibid.*, p. 50) et Dyer (*ibid.*, p. 298). Appareillage, entablement et chapiteaux rappellent le style des temples de Sélinonte.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0109 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

en ivoire[1]. C'est aussi à la sauvegarde du Zeus d'Olympie que Sélinonte confiait certains textes officiels[2].

Les rapports de Sélinonte avec le sanctuaire de Delphes témoignent d'une égale déférence envers Apollon Pythien. Elle lui dédia (sans doute au v^e siècle) un rameau de σέλινον en or[3]; plus tard, en 360 avant J. C., après sa destruction par les Carthaginois, une dévote de Sélinonte, Æschylis, souscrira la modeste somme de deux drachmes pour la reconstruction du temple de Delphes[4].

Expédition de Dorieus (511-510). — La fin du vi^e siècle vit se reproduire les mêmes épisodes qui en avaient marqué le début, soixante-dix ans plus tôt. Une seconde tentative de colonisation dorienne, aussi malheureuse que celle de Pentathlos, provoqua à Sélinonte un renouveau de crises intérieures. Cette fois, en 511, ce furent des Doriens de Laconie, des Spartiates, qui vinrent chercher fortune en Sicile, sous la conduite d'un Héraclide authentique, Dorieus, fils du roi de Sparte Anaxandridas. Comme le soi-disant Héraclide cnidien Pentathlos, l'Héraclide spartiate prétendait reprendre aux barbares la « Terre héracléenne » jadis soumise par son ancêtre. Mais, en 511, les Carthaginois opposèrent aux aventuriers grecs une résistance encore mieux organisée que celle des Phéniciens et des Élyméens en 580[5].

L'aventure avait débuté par un vaudeville de cour, dont le récit savoureux se trouve dans Hérodote[6]. Le roi Anaxandridas, époux d'une première femme adorée, mais stérile, devint légalement bigame par la volonté des éphores. Il eut un fils unique de sa seconde femme, ce qui incita la première, jusqu'alors inféconde, à lui en donner trois coup sur coup. Après sa mort, Cléomène, le fils de la seconde reine et l'aîné des quatre héritiers, fut proclamé roi. Dorieus, l'aîné des trois fils de la première reine, se voyant évincé par un demi-frère qu'il jugeait inférieur à lui-même par le talent et la naissance, en conçut un vif

1. Pausanias, VI, 19, 11. — La technique de cette statue, dont le corps était peut-être en bois ou en bronze doré, indique une imitation de sculpture chryséléphantine. Elle est à rapprocher de celle des métopes archaïques du temple E de Sélinonte, dont les figures en tuf ont des têtes, des mains et des pieds en marbre.

2. Voir l'inscription ci-dessous mentionnée, p. 97.

3. Voir ci-dessus, p. 80.

4. Ce nom (Αἰσχυλὶς Σελινουσία) figure sur une des listes de souscripteurs retrouvées à Delphes (Bourguet. *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1903, XXVII, p. 15, l. 45-46; *L'Administration financière du sanctuaire pythique au* iv^e *siècle*, 1905, p. 31).

5. Quelque temps après, en 509, Carthage concluait son premier traité avec Rome, avec une clause relative à la « province carthaginoise » de Sicile (Polybe, III, 22).

6. Hérodote, V, 39-47. — Diodore, IV, 23 (d'après Timée). — Pausanias, III, 3, 9-10 (d'après Hérodote).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0110
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

dépit. Il s'expatria à la tête d'une bande pour fonder une colonie en Afrique. Il échoua. Trois ans après, un devin lui affirma qu'il serait plus heureux s'il s'attaquait à la « Terre héracléenne », c'est-à-dire au pays d'Éryx. Il repartit donc pour la Sicile avec ses associés, en 511. L'expédition suivit la route classique par le littoral sud de l'Italie, fit escale à Crotone et à Sybaris, intervint plus ou moins dans les querelles de ces deux villes[1], et aborda enfin (510) au territoire d'Eryx. Là, d'après Diodore, elle aurait fondé une ville sous le nom d'Hérakleia[2]. Celle-ci se serait rapidement développée. Les Carthaginois en prirent ombrage, réunirent une puissante armée, s'emparèrent de la ville et la détruisirent. Hérodote se borne à dire que, une fois arrivée en Sicile, la troupe de Dorieus fut défaite par les Phéniciens et les Ségestains. Dorieus et ses compagnons périrent, sauf le Spartiate Euryléon[3].

« Seul il survécut à ce désastre. Il rassembla les débris de l'expédition, occupa Minoa, colonie de Sélinonte, et aida les Sélinontiens à se débarrasser de leur tyran Peithagoras. Après quoi, l'ayant renversé, il s'empara lui-même de la tyrannie à Sélinonte et y exerça le pouvoir absolu, mais pour peu de temps. En effet, les Sélinontiens se soulevèrent et le massacrèrent près de l'autel de Zeus Agoraios, où il s'était réfugié[4]. »

Lutte des partis à la fin du VI[e] *siècle : tyrannies de Peithagoras et d'Euryléon* (510-507). — La disette de textes oblige à scruter avec minutie ceux qui nous parlent de Sélinonte. Pour qui cherche à lire entre ces lignes trop laconiques d'Hérodote, l'histoire réelle de cet épisode paraît avoir été la suivante. L'arrivée d'une nouvelle expédition dorienne en territoire phénicien ne dut pas laisser les Sélinontiens indifférents. Mais leurs engagements, en tout cas la prudence et les souvenirs de 580 leur conseillaient l'abstention. Telle semble avoir été l'attitude du gouvernement, représenté alors par ce Peithagoras. Sans témérité, on peut se figurer ce personnage, qualifié de *monarque* par Hérodote, sous les traits d'un tyran démagogue : par une coïncidence qui n'est peut-être pas un effet du hasard, son nom le désigne comme un beau parleur d'agora. Il va de soi que ce

1. Les détails que donne Hérodote sur la prétendue intervention de Dorieus dans la querelle de Crotone et de Sybaris ont dû être recueillis par lui pendant son séjour à Thurioi, vers 444. Sybaris fut détruite en 511-510 par les Crotoniates.

2. Diodore (IV, 23) annonce sur cet épisode des détails ultérieurs, mais le livre X, où ils figuraient, est perdu. Cette ville devait se trouver en territoire élyméen, près d'Éryx (Hérodote, V, 43). Elle était sûrement distincte de la Minoa sélinontienne, appelée plus tard Hérakleia. C'est à tort que des historiens modernes ont prétendu les identifier, en soutenant que le nom d'Hérakleia avait été donné à Minoa après sa prise par Euryléon, compagnon de Dorieus. Or, le fait que les Ségestains élevèrent un hérôon à l'autre associé de Dorieus, Philippos de Crotone, tué avec son chef, prouve que la lutte avait eu lieu en territoire élyméen. D'autre part, Hérodote et Diodore ne connaissent que le nom de Minoa. Le nom simple d'Hérakleia ou le composé Hérakleia-Minoa n'apparaît que dans Polybe, dans Étienne de Byzance et dans Suidas. Il n'est alors que l'équivalent grec du nom sémitique Makara, donné à Minoa par les Carthaginois après 409 (Voir ci-dessus, p. 87).

3. Hérodote, V, 45-48 ; VII, 158, 205.

4. Hérodote, V, 46.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0111
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

despote vivait en fort mauvais termes avec toute l'aristocratie sélinontienne. Or, dans l'histoire grecque, il est constant qu'une oligarchie vaincue fasse appel à un concours étranger. On a vu comment Crotone avait, au passage, sollicité l'aide de Dorieus. Si, après la débâcle de l'expédition et la chute d'Hérakleia, Euryléon et les survivants cherchèrent et trouvèrent un refuge dans la colonie sélinontienne de Minoa, il n'est pas probable que ce fut par un simple coup de main. Une agression spontanée dans leur état de détresse, contre une cité puissante et de même race, eût été inconcevable. On croira plutôt qu'ils furent sollicités par un parti aux abois et que des complices facilitèrent leur établissement à Minoa. Ne pouvant leur ouvrir la ville elle-même, protégée par la défiance du tyran et du peuple, les oligarques leur désignèrent comme poste d'attente la colonie de Minoa, sans doute mal défendue, et où ils avaient des partisans. Les oligarques de tous les pays considéraient les Spartiates comme leurs soutiens désignés contre les tyrans : c'était l'époque même où, à l'appel des aristocrates, Cléomène, frère de Dorieus, intervenait en Attique pour expulser les Pisistradides[1]. Les oligarques sélinontiens usèrent de la tactique familière aux fauteurs de révolutions : ils se saisirent d'une position excentrique pour y organiser leurs forces et fondre au bon moment sur la capitale : Lepsydrion, Munychie, Philai, Décélie ont joué ce rôle dans l'histoire d'Athènes.

L'heure propice arrivée, Euryléon et sa bande, grâce aux intelligences qu'ils possédaient dans la ville, purent tenter de pénétrer à Sélinonte même. Il leur fallut forcer les portes défendues par les partisans du tyran. Quelques compagnons d'Euryléon succombèrent dans la lutte. Tel serait du moins le sens d'un document cité par Plutarque et qui semble bien s'appliquer à cet épisode. Plus tard, un Lacédémonien nommé Arègeus passant à Sélinonte aperçut un tombeau collectif sur lequel était gravé ce distique :

Ils allaient éteindre la tyrannie, ces hommes que l'airain d'Arès
A terrassés : c'est sous les portes de Sélinonte qu'ils succombèrent[2].

Une fois dans la place, Euryléon détrôna Peithagoras et restaura un gouvernement oligarchique dont il confisqua la direction : c'était un de ces libérateurs, comme la Grèce en a tant connus. Les Sélinontiens n'avaient fait

1. Campagnes d'Ankhimolos en 511-510 (Hérodote, V, 63), de Cléomène en 510 (Hérodote, V, 65, 94), de Cléomène et de Démaratos contre Clisthène en 506 (Hérodote, V, 74).

2. Plutarque, *Apophtegmata laconica*,, p. 218 a : Ἀρηγέως.

Σβεννύντας ποτὲ τούσδε τυραννίδα χάλκεος Ἄρης
εἷλε · Σελινοῦντος δ' ἀμφὶ πύλαις ἔθανον.

Sur quoi le Spartiate aurait émis cette réflexion : « C'est bien fait que vous soyez morts en voulant éteindre une tyrannie que le feu consumait; il fallait plutôt la laisser brûler jusqu'au bout. »

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0112
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

que changer d'oppresseur : ils avaient un despote aristocratique au lieu d'un tyran démagogue. Le parti populaire eut hâte de s'en débarrasser. Sans doute, le gouvernement issu de cette révolution inclinait vers la démocratie.

La chute de la tyrannie à Sélinonte eut lieu presque en même temps qu'à Athènes[1].

C'est aussi à ces dernières années du VI^e siècle qu'on peut rapporter un document intéressant, malheureusement fort mutilé. On a retrouvé à Olympie un règlement de Sélinonte gravé sur une plaque de bronze, en alphabet dorien archaïque[2] : il est relatif aux bannis de Mégara Hyblaia émigrés à Sélinonte. Peut-être s'agit-il d'exilés du parti démocratique[3]? Sélinonte les avait accueillis et pourvus de privilèges qui leur avaient permis de s'y créer un foyer et même de s'y enrichir. Le règlement prévoit le cas où, leur faction ayant repris le dessus, ils retourneraient dans leur patrie. En échange des avantages qui leur avaient été concédés, on stipulait, au profit de Sélinonte, une certaine retenue sur leurs fortunes. L'ordonnance était datée de l'olympiade et du nom des magistrats sélinontiens, probablement des archontes, d'où l'on peut conclure que la ville n'était plus alors au pouvoir d'un tyran. Ce texte atteste aussi la continuité des rapports entre la cité fondatrice et sa colonie. Celle-ci se montrait hospitalière aux exilés de la métropole, qui lui apportaient un appoint appréciable de population et d'industrie. Leur départ se traduisait par une perte pour elle : aussi ne voulait-elle pas en subir sans compensation toutes les conséquences.

1. Vers 507, d'après Brunet de Presle, *Etablissements des Grecs en Sicile*, p. 379. Il faut en effet tenir compte du texte de Diodore et supposer au moins deux ou trois ans pour le développement de la colonie d'Hérakleia avant sa destruction par Carthage.

2. Olympia, V : *die Inschriften* (1896), p. 55, n° 22. Le nom de Sélinonte y est écrit ἐν Σ]ελινόεντι (l. 9-10). Sur cette forme, voir ci-dessus, p. 73.

3. Voir plus haut, p. 77.



NAVIRES GRECS (d'après une coupe du Musée du Louvre).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0113 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG



TÉTRADRACHMES (ARGENT) DE SYRACUSE (milieu et seconde moitié du v^e s.).
Avers : tête de la nymphe Aréthuse (?) et dauphins. — Revers : Niké volant au-dessus d'un char conduit par l'aurige vainqueur. (Cabinet des Médailles.)

CHAPITRE IV

HISTOIRE DE SÉLINONTE AU V^e SIÈCLE JUSQU'EN 410

La guerre carthaginoise; victoire de Gélon à Himère (480); rôle de Sélinonte. — Le v^e siècle s'ouvre en Grèce et en Sicile sous la menace des guerres médiques. Les projets de Darius, repris par Xerxès, tendaient à l'enveloppement de tout le monde grec. Pendant que Xerxès l'attaquerait par l'est, Carthage avait mission de l'entamer à l'ouest, en Sicile[1]. A ces vastes desseins, l'hellénisme sicilien opposa la concentration de toutes ses forces sous l'hégémonie de Syracuse, gouvernée depuis 485 par Gélon[2]. Sous l'énergique impulsion de ce chef éminent, Syracuse devint la capitale de la Sicile. Elle absorba l'une après l'autre ses voisines : Kamarina, Mégara Hyblaia, Euboia[3]. Elle disposait aussi de l'alliance des cités les plus puissantes : Géla obéissait à Hiéron, frère de Gélon; Agrigente à Théron, son parent; Himère, débarrassée d'un tyran ami des Carthaginois, se trouvait sous la dépendance d'Agrigente[4].

Carthage accueillit avec empressement les ouvertures du Grand Roi. Victorieuse et maîtresse de la Libye, elle méditait d'écraser l'hellénisme triomphant en Sicile. Elle consacra trois ans à organiser une grande expédition, dont le déchaînement devait coïncider avec l'entrée en lice des armées de Xerxès.

Gélon[5], informé de ces préparatifs, ne pouvait compter sur le concours

1. Ephore, dans les *Fragmenta historicorum græc.* de Müller-Diodot, I, p. 264, fr. 111. — Diodore, XI, 1, 4-5. — Justin, XIX, 1, 2.
2. Hérodote, VII, 155, 156. — Aristote. *Politique*, V, 3, p. 1302^b.
3. Hérodote, VII, 156. — Thucydide, VI, 4, 2; 5, 3. — Strabon, X, p. 449.
4. Hérodote, VII, 156, 165. — Diodore, XI, 53. — Polyainos. *Stratagèmes*, VI, 51.
5. Sur les prétendues démarches faites par les villes de Sicile (peut-être par Gélon en 491 ?) auprès de Léonidas, voir Justin, XIX, 1. Gélon, dans sa réponse aux ambassadeurs athéniens et spartiates venus pour solliciter son concours, fait allusion à la requête qu'il aurait lui-même adressée aux Grecs, alors qu'il soutenait une guerre contre les Carthaginois (celle de 480), de l'aider à venger sur les Ségestains la mort de Dorieus et à ouvrir au commerce grec les *emporia* phéniciens de la Sicile (Hérodote, VII, 158). Ce discours renferme un anachronisme oratoire : Gélon reçut l'ambassade au printemps de 480, après la construction du pont de Xerxès sur l'Hellespont; cela ne l'empêche pas de faire allusion à sa victoire sur les Carthaginois, c'est-à-dire à la bataille d'Himère, qui eut lieu vers le mois d'août. (Voir Busolt. *Griechische Geschichte*, II, p. 791.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0114
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

des Grecs du continent, pas plus qu'il n'était alors libre de leur venir en aide. Aussi mit-il la Sicile en état de se défendre par ses seuls moyens[1].

Parmi ses auxiliaires, il ne put compter Sélinonte. Depuis ses échecs, la prudence avait maintenu cette ville dans l'orbite de Carthage. Peut-être cependant aurait-elle alors cédé à l'impérieuse attraction du sentiment hellénique et de Syracuse, si Gélon ne s'était pas fait en 483 le bourreau de Mégara Hyblaia[2]. La métropole de Sélinonte fut par lui dépeuplée et rasée sans pitié. Sans doute, nombre de Mégariens Hyblaiens se dérobèrent à la naturalisation syracusaine imposée par le vainqueur et reçurent à Sélinonte asile et droit de cité. Comment ces cruautés n'eussent-elles pas irrité et consterné Sélinonte? Trois ans après, la rancune contre le tyran, avivée par les réfugiés, rendait encore tout rapprochement officiel impossible entre les deux cités. D'ailleurs, isolée aux confins de la province punique, Sélinonte se savait exposée la première aux représailles des Carthaginois, si elle s'avisait de leur faire ouvertement défection. Aussi, lorsque Hamilcar eut débarqué à Himère, au printemps de 480, à la tête d'une flotte et d'une armée formidables, alors que l'hellénisme sicilien aux abois avait besoin de toutes ses forces, il n'est pas surprenant que, seule, Sélinonte ait préféré lier partie avec le barbare[3], tout au moins en apparence. En effet, un doute subsiste sur la sincérité de son dévouement à Carthage.

Si les anecdotes de Diodore méritent créance, la première preuve qu'elle lui en donna aurait précisément tourné à la perte des Carthaginois. On peut alors se demander si ce résultat n'était pas l'effet prémédité d'une diplomatie à double face. Traîtresse à la cause grecque par contrainte et par politique, Sélinonte lui aurait prouvé son attachement par un service occulte. Ce bienfait, en apparence dû au hasard, la réhabilitait aux yeux des Grecs, sans que l'adversaire fût induit à lui en faire grief. Au dire de Diodore, la flotte carthaginoise avait perdu dans la traversée ses navires-écuries avec les chevaux et les chars. Hamilcar n'avait plus rien à opposer à la brillante cavalerie syracusaine, qui lui enleva 1.000 hommes d'un coup. Aussi pressa-t-il ses auxiliaires, et notamment Sélinonte, de lui envoyer leurs cavaliers. Sélinonte répondit qu'il les recevrait au jour fixé; mais, par une malechance peut-être combinée, le messager porteur de la lettre tomba entre les mains des fourrageurs syracusains qui l'amenèrent à Gélon. Celui-ci s'avisa aussitôt d'un stratagème. A l'heure convenue, un détachement de ses cavaliers se présenta dans le camp carthaginois comme s'il était le contingent sélinontien, massacra Hamilcar sur l'autel où il sacrifiait et mit

1. Il offrait aux Grecs, en 480, à condition d'être généralissime de l'armée grecque, 200 trières, 20.000 hoplites, 2.000 cavaliers, 6.000 hommes de troupes légères (Hérodote, VII, 158). D'après Diodore (XI, 21), son armée à Himère comptait plus de 50.000 fantassins et 5.000 cavaliers.

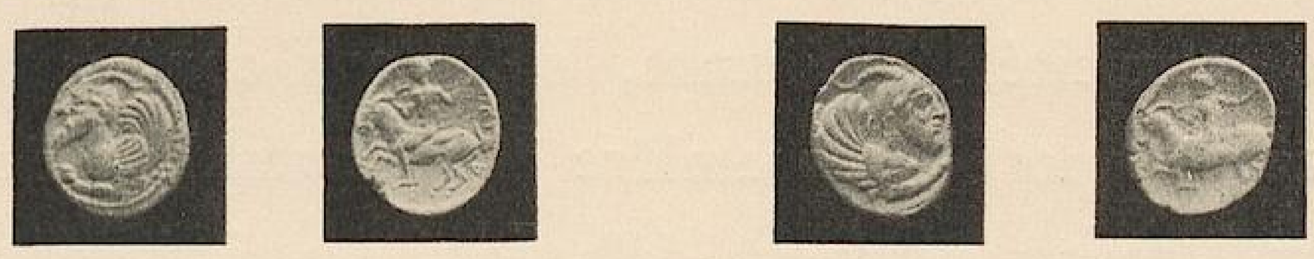
2. Voir ci-dessus, p. 74.

3. Diodore, XIII, 55.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0115 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

le feu à la flotte[1]. En même temps, Gélon attaquait le camp avec toutes ses forces, taillait en pièces toute l'armée punique et libérait pour longtemps la Sicile du péril carthaginois. Ainsi la cavalerie sélinontienne aurait sauvé la Sicile par procuration! En tout cas, l'histoire ne dit pas que les véritables cavaliers de Sélinonte se soient présentés sur le champ de bataille. Leur abstention ou leur retard confirmerait plutôt l'hypothèse d'un stratagème favorable aux Grecs que celle d'une version forgée après coup, pour blanchir l'honneur de Sélinonte aux yeux des Hellènes.

Le triomphe de Gélon rallia autour de lui tous les dissidents. Diodore le dit formellement[2] : « Aussitôt ses anciens adversaires, villes et tyrans, lui dépêchèrent des députés pour solliciter le pardon de leurs erreurs passées et l'assurer pour l'avenir de leur soumission à toutes ses volontés. » Sélinonte n'est pas expressément nommée parmi les cités qui se réconcilièrent alors avec le maître et libérateur de la Sicile, mais elle dut faire comme les autres. Le prestige du vainqueur imposait l'oubli des griefs particuliers contre sa politique syracusaine, griefs que Gélon sut apaiser par sa bonne grâce conciliante[3]. Mais, tout en rentrant au giron de l'hellénisme, la prudente cité croyait se ménager l'avenir en donnant l'hospitalité au fils d'Hamilcar, Giscon, exilé par les Carthaginois après la défaite de son père : il vint finir ses jours à Sélinonte, sans doute accueilli par le parti le plus favorable à l'entente avec Carthage[4].



DEMI-LITRA (ARGENT) D HIMÈRE (Ve s.) [Cabinet des Médailles.]
Avers : Harpie ou Chimère. — Revers : Jeune homme nu à cheval sur un bouc.

La démocratie à Sélinonte (465). — Carthage vaincue, Ségeste se trouvait découverte : la haine séculaire de l'Élyméen pouvait désormais à Sélinonte s'affranchir des sujétions diplomatiques. Les partis durent se quereller à ce sujet. Le vieux parti aristocratique, composé des anciens propriétaires fonciers et des armateurs, intéressés au maintien des affaires avec la Libye, devait préconiser la politique d'entente avec Carthage et de ménagements envers sa protégée Ségeste[5]. Au contraire, la faction démocratique devait soutenir la politique de la solidarité

1. Diodore, XI, 22, 21. — Autres récits de la bataille et de la mort d'Hamilcar dans Hérodote (VII, 166-167) et Polyainos (I, 27, 2). La date légendaire de la bataille formait synchronisme soit avec celle des Thermopyles (juillet 480) d'après Diodore (XI, 24), soit avec celle de Salamine (28 septembre 480) d'après la tradition sicilienne (Hérodote, VII, 166). L'époque la plus plausible est le mois de juillet ou d'août.

2. Diodore, XI, 26.

3. Diodore, XI, 67.

4. Diodore, XIII, 43.

5. L'existence de ce parti carthaginois est formellement attestée par Diodore (XIII, 58); en 409, le chef de ce parti s'appelait Empédion. (Voir ci-dessous, p. 114.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0116 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

hellénique, de l'alliance syracusaine et de la spoliation de Ségeste, ce dont elle escomptait une nouvelle distribution de terres. Le réveil de l'ancien conflit paraît avoir été son œuvre. Aussi bien, dans les vingt premières années du ve siècle, la prospérité matérielle de Sélinonte continuait à se manifester par de nouvelles constructions : l'exemple d'Agrigente, embellie par les édifices de Théron (488-472), stimulait l'amour-propre des bâtisseurs : les temples A, O, E furent construits, avant 480; la pacification qui suivit 480 permit de mettre la main à la façade ouest du temple G[1].

Gélon était mort roi, comblé d'estime et d'honneurs, en 478; son frère Hiéron, après avoir écrasé la marine étrusque par sa victoire navale de Cumes en 474-473, laissa, en 466, le pouvoir à son frère Thrasybule, despote odieux et cruel[2]. Les Syracusains soulevés contre lui firent appel à Géla, Agrigente, Sélinonte, Himère et autres villes, qui toutes leur envoyèrent des troupes pour les aider à renverser le tyran (465). L'intervention de Sélinonte en cette occurrence atteste d'une part qu'elle s'était rapprochée de Syracuse, d'autre part qu'elle adhérait au mouvement d'émancipation démocratique qui, dans la plupart des villes siciliennes, visait à abattre les tyrannies pour leur substituer des gouvernements populaires. Syracuse, rendue à la liberté, en fit profiter toutes les autres[3] : Sélinonte dut alors aussi se constituer en démocratie.

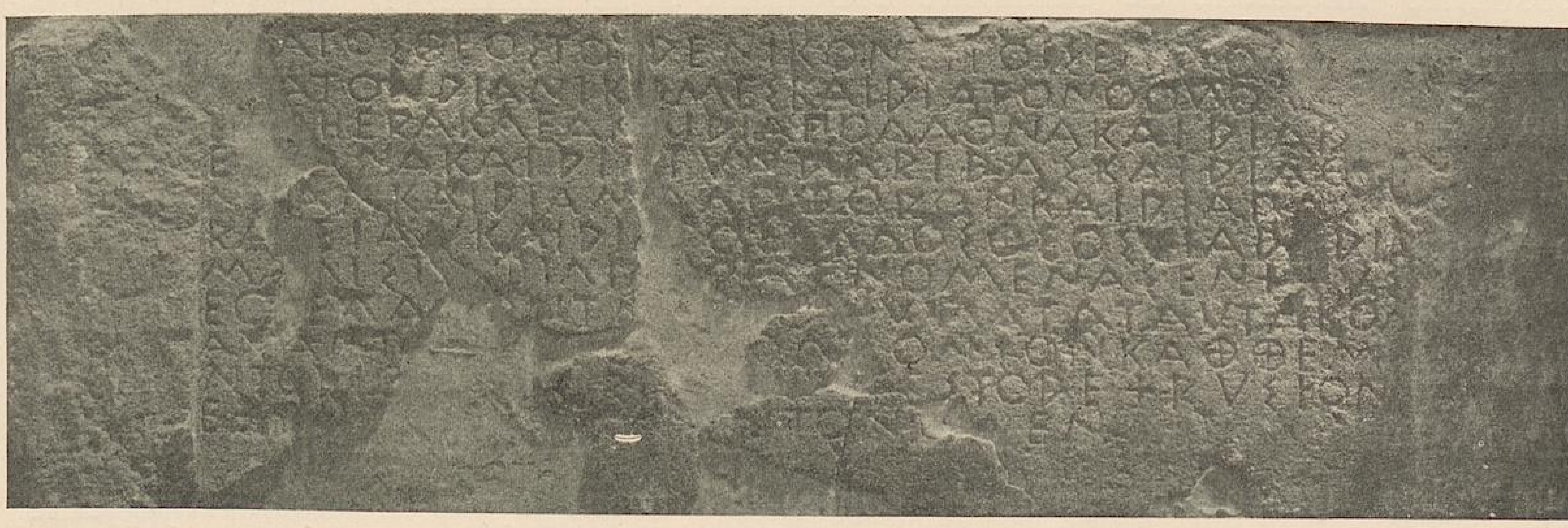
La tâche des gouvernements populaires fut difficile. Il s'agissait de liquider la politique des tyrans. Les cadres de la cité avaient été partout bouleversés par des naturalisations de mercenaires, des incorporations en masse de populations transplantées, par des exils et des confiscations. Il fallait exproprier les uns, réintégrer les autres, remanier partout le partage des terres[4], donner satisfaction aux appétits territoriaux de la plèbe. Pour venir à bout de ces difficultés, les villes cherchèrent à s'agrandir aux dépens des indigènes. Mais ceux-ci refusèrent de se laisser dépouiller; sous la conduite d'un chef habile, Doukétios, les Sikèles entrèrent en lutte contre les cités grecques (453-450)[5].

Deuxième conflit avec Ségeste et Halikyai : dédicace commémorative d'une victoire (454-453). — Il en résulta un branle-bas général de toute la Sicile hellénique et indigène. Au milieu de cette tourmente de dix ans (454-445), Sélinonte ne pouvait rester passive. C'est à cette période, en effet, qu'il convient

1. Koldewey et Puchstein. *Die griech. Tempel in Unteritalien und Sicilien*, I, p. 233.
2. Sur Gélon roi : Diodore, XI, 26, 38. — Sur la victoire de Cumes : Diodore, XI, 51 ; Pindare. *Pythiques*, I, 72; *Corpus inscr. græc.*, 16 (Cf. Olympia. *Inschriften*, n° 249). — Sur Thrasybule : Diodore, XI, 67.
3. Diodore, XI, 68. — Nicias, dans son discours aux Athéniens, en 415, dit des villes siciliennes : « Elles n'ont pas besoin de ces révolutions auxquelles on aime à recourir pour passer d'un dur esclavage à une condition plus douce; elles n'échangeraient pas sans doute leur liberté contre notre domination. » (Thucydide, VI, 20.)
4. Thucydide, V, 4. — Aristote. *Politique*, 1303A,38. — Diodore, XI, 72, 73. — Cicéron. *Brutus*, 46.
5. Diodore, XI, 76, 86-88, 90-92 ; XII, 8. — Doukétios mourut en 440 (Diodore, XII, 29).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0117 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

de rapporter le document le plus important de l'épigraphie sélinontienne, la dédicace, en alphabet dorien du milieu du v^e siècle, d'un ex-voto consacré dans le temple d'Apollon ou temple G après une victoire des Sélinontiens [1].



INSCRIPTION DÉDICATOIRE DU TEMPLE D'APOLLON.

« Voici les dieux grâce à qui sont victorieux les Sélinontiens. C'est grâce à *Zeus* que nous sommes vainqueurs, et à *Phobos*, et à *Héraklès*, et à *Apollon*, et à *Poseidon*, et aux *Tyndarides*, et à *Athéna*, et à *Malophoros*, et à *Pasikrateia* et aux autres dieux, mais à *Zeus* surtout. La paix étant conclue, après avoir sculpté en relief sur une plaque d'or [les images des dieux] et [y] avoir gravé ces noms en mettant en tête celui de Zeus, on [la] placera dans le temple d'Apollon. Il y aura pour 60 talents d'or. »

Ce texte était la reproduction abrégée des formules du décret des Sélinontiens qui avait ordonné la consécration et qui fut ainsi converti en dédicace. La richesse de l'offrande [2] était en rapport avec l'importance du succès. Mais de quelle victoire s'agit-il? Le nom du peuple vaincu n'est pas indiqué. C'est à pénétrer cette énigme que l'ingéniosité des érudits s'est appliquée : elle paraît y avoir enfin réussi [3]. En effet, si l'on rapproche cette inscription d'une phrase fautive de Diodore corrigée à l'aide d'un fragment de décret attique, relatif à une alliance conclue entre Athènes, Ségeste et Halikyai, sous l'archontat d'Ariston (453-454 avant J.-C.) [4], on peut rétablir ainsi les faits. En 454, Sélinonte voulut s'étendre

1. Elle était gravée sur une pierre d'ante en tuf, à gauche de l'entrée de l'adyton. Ce bloc, large de $1^{m},40$, haut de $0^{m},43$, épais de $0^{m},60$, était placé dans la 4^e assise, à $2^{m},40$ du sol. Retrouvée en 1871 par Saverio Cavallari, brisée en huit morceaux, elle a été transportée au Musée de Palerme (S. Cavallari. *Bullettino di antichità in Sicilia*, 1871, IV, p. 21. — Benndorf. *Metopen von Selinunt*, p. 27. — Kaibel. *Inscriptiones græcæ Siciliæ et Italiæ*, n° 268. — Dittenberger. *Sylloge inscr. græc.*, n° 751).

2. 360.000 drachmes, dont il faudrait multiplier la valeur en monnaie d'aujourd'hui.

3. Voir surtout Benndorf, *Metopen von Selinunt* (1873), p. 29; Kœhler. *Athenische Mittheilungen*, 1879, IV, p. 30, et le résumé de toute la discussion dans Busolt, *Griechische Geschichte*, III[1], p. 521, note 2.

4. *Corpus inscr. attic*, IV, p. 59, n° 22^{K}; p. 139, n° 20. — Diodore, XI, 86 [événements datés de l'archontat d'Ariston, 3^e année de la LXXXI^e Olympiade, du 1^er Hékatombéon (21 juin de 454) au 1^er Hékatombéon de 453] : Κατὰ δὲ τὴν Σικελίαν Ἐγεσταίοις καὶ Λιλυβαίοις (corriger en Ἁλικυαίοις) ἐνέστη πόλεμος (ajouter : πρὸς Σελινουντίους) περὶ χώρας τῆς πρὸς τῷ Μαζάρῳ ποταμῷ. La leçon Λιλυβαίοις est inacceptable : Lilybée n'existait pas encore. L'addition πρὸς Σελινουντίους est nécessaire, puisque le décret attique montre Ségeste et Halikyai agissant de concert, et non l'une contre l'autre.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0118
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

au détriment de la bourgade sikane d'Halikyai (aujourd'hui Salemi), dont le territoire était traversé par le Mazaras supérieur, mais Ségeste la considérait comme ressortissant à son influence. « Il s'ensuivit, dit Diodore, une violente bataille. Les deux adversaires subirent des pertes considérables et leur inimitié ne fut pas désarmée. » Sélinonte, soutenue sans doute par Syracuse, s'affirmait comme victorieuse, sans rien rabattre de ses prétentions. De son côté, Ségeste se mit en quête d'un appui. Ne pouvant plus compter sur l'intervention de Carthage, elle s'adresse à Athènes : c'était au temps de Périclès, et les Athéniens commençaient à tourner leurs regards vers la Sicile [1]. La démarche des Ségestains aboutit à une alliance, dans laquelle Halikyai fut peut-être comprise. Athènes saisit cette occasion de se poser en protectrice des cités non doriennes de la Sicile contre le « pan-dorisme » envahissant de Syracuse et de ses satellites. Les belligérants se réconcilièrent, du moins en apparence. Les Sélinontiens, pour affirmer leur succès à leurs propres yeux, consacrèrent à propos de ces faits un ex-voto en or dans le temple d'Apollon. Cependant leur orgueil dut s'imposer la réserve de ne pas désigner le nom de l'adversaire dont ils se prétendaient vainqueurs, et de ne pas présenter leur offrande comme la dîme d'un butin fait sur l'ennemi.

Empédocle à Sélinonte (vers 444). — C'est à peu près à la même époque, vers 444 [2], que Sélinonte recourut, pour une œuvre de salubrité publique, aux bons offices du plus illustre des Agrigentins, à Empédocle. Voici comment le biographe Diogène Laërte (IIIe siècle après J.-C.) raconte le fait :

« Diodore d'Éphèse, à propos d'Anaximandre, dit qu'Empédocle en était jaloux, affectant des airs de tragédien et s'habillant d'un costume magnifique. Une épidémie, dit-il, sévissait sur les Sélinontiens, produite par les miasmes du fleuve qui longeait la ville; elle les faisait périr eux-mêmes et aggravait les couches des femmes. Empédocle s'avisa d'y déverser à ses frais deux des rivières voisines; par cette affusion, il adoucit les eaux. Ainsi l'épidémie prit fin. Un jour que les Sélinontiens se livraient à des réjouissances sur les rives du fleuve, parut Empédocle. Ils se levèrent pour se prosterner devant lui et lui adresser des hommages comme s'il était un dieu. C'est pour confirmer cette superstition qu'il se serait précipité dans le feu [3]. »

Empédocle, à la fois prophète, physiologue, philosophe, rhéteur, poète, homme d'État, médecin, ingénieur, thaumaturge et sorcier, combinait la science

1. Plutarque. *Périclès*, 20; *Alcibiade*, 17.
2. Diogène Laërte fixe à la LXXXIVe Olympiade (444-440) l'*akmé* ou apogée d'Empédocle.
3. Diogène Laërte, VIII, 70.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0119
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

et la magie. C'était « un Newton doublé d'un Cagliostro »[1]. L'emphase du tempérament sicilien encourageait ces allures théâtrales chez les virtuoses de la science et de l'éloquence. Ni Empédocle ni son disciple Gorgias ne répugnaient à s'offrir en spectacle. Détenteur des secrets de la nature, dompteur des éléments, des vents et du soleil, Empédocle voyageait de ville en ville en des tournées triomphales. Vêtu de pourpre et d'or, il vaticinait, guérissait, purifiait, ressuscitait. Il s'offrait comme un dieu à l'enthousiasme crédule de milliers d'adorateurs. C'est lui-même qui le proclame en ces vers d'un charlatanisme mystique et génial :

« Salut! Moi je viens à vous comme un dieu immortel, non comme un mortel! Je vague parmi les foules, vénéré comme il convient, couronné de bandelettes et de guirlandes fleuries. A peine ai-je paru dans les villes florissantes, hommes et femmes m'apportent leurs hommages. Les gens me suivent par milliers, les uns pour me demander le chemin de la fortune, les autres pour solliciter une prophétie. D'autres, que toutes sortes de maladies torturent de longues et cruelles souffrances, implorent la consolation de ma parole. Mais pourquoi insister sur tout cela? Que fais-je de merveilleux, si je suis supérieur à l'humanité caduque et mortelle[2]? »

L'œuvre d'assainissement qui valut à Empédocle la reconnaissance de Sélinonte rentrait dans ses attributions de purificateur[3]. Malheureusement, les termes de Diogène Laërte manquent de la précision technique qui permettrait de la bien comprendre. Il faut, dans ce récit, distinguer le fait naturel, encore vérifiable sur place, et la théorie, fort sujette à caution. Le fait naturel, c'est l'ensablement des trois estuaires sélinontiens et l'insalubrité qui en est résultée de tout temps[4]. Quant à la théorie de la δυσωδία, cause d'épidémie, est-ce celle de la *malaria*? Sélinonte souffrait-elle de fièvres paludéennes, ou de fièvre typhoïde? Même incertitude sur le cours d'eau incriminé et sur la topographie des travaux de dérivation exécutés par Empédocle. On serait tenté de songer de préférence au Gorgo di Cottone et à ses deux petits affluents. On conçoit que certains travaux de drainage aient pu remédier à la stagnation des eaux et « adoucir » leur pestilence. Mais on ne peut qu'émettre à ce sujet des hypothèses[5].

1. Renan. *Vingt jours en Sicile*, dans *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 102. — La réception faite à Empédocle par Sélinonte fut renouvelée au même endroit, bien des siècles après, en l'honneur d'un congrès scientifique, le 20 septembre 1875. « La Sicile est peut-être le pays où le goût de la spéculation est le plus naturel... La joie avec laquelle la visite du congrès était saluée dans les campagnes formait un spectacle qu'aucun pays de l'Europe n'eût offert. A Sélinonte, sur un rivage entièrement désert, des barques contenant des centaines de personnes accourues de dix lieues à la ronde, venaient au-devant de nous, en criant : « Vive la science! » Cet enthousiasme nous rappelait les beaux vers où Empédocle raconte les triomphes enfantins de la science au milieu d'un peuple enivré de ses premiers miracles. » (*Ibid.*, p. 89.)

2. Empédocle. *Carmina*, v. 397 et suiv. dans les *Fragmenta philosoph. græc.* de Mullach-Didot, I, p. 12.

3. A Agrigente, il aurait remédié à la violence des vents étésiens en faisant tendre sur la crête des roches des peaux d'ânesse (Diogène Laërte, VIII, 60. — Plutarque, *De Curiositate*, 1 ; *adversus Coloten*, 32.)

4. Voir ci-dessus, p. 34.

5. Burmann (d'Orville, *Sicula*, p. 424) suppose qu'Empédocle a réuni le Sélinous et l'Hypsas, hypothèse que la

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0120 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

A ne raisonner que sur les réalités topographiques, le programme d'assainissement de Sélinonte comportait le curage du port Est et des deux estuaires du Sélinous et de l'Hypsas. Tel fut peut-être le plan mis à exécution. Comme le Sélinous et l'Hypsas étaient les deux principales rivières de la banlieue de Sélinonte, peut-être le souvenir altéré du drainage dont ils furent l'objet s'est-il confondu, chez un biographe mal informé, avec celui des travaux du port? En tout cas, le témoignage des monnaies frappées à Sélinonte dans la seconde moitié du v^e^ siècle, entre 466 et 409, met en cause le Sélinous et l'Hypsas[1]. Au lieu de la simple feuille de σέλινον, emblème des monnaies archaïques d'avant 479, on y voit apparaître, sur une face, les figures des deux fleuves divinisés versant une libation sur l'autel d'Asklépios, dieu de la santé; à côté, un oiseau des marais s'enfuit, symbole du miasme dissipé, comme les oiseaux de Stymphale dans la légende



TÉTRADRACHMES (ARGENT) DE SÉLINONTE (V^e^ S.) [Cabinet des Médailles.]
Avers : le Sélinous versant une libation sur l'autel d'Asklépios. — Revers : Apollon et Artémis en char.

d'Hercule. Sur l'autre face, Apollon en char tirant de l'arc et conduit par Artémis personnifie la chasse que font aux émanations pestilentielles le dieu des rayons solaires et la déesse lunaire protectrice des femmes en couches; ou bien encore Hercule, le héros « salubriste » terrasse le taureau, emblème des eaux malfaisantes. D'autres monnaies représentent d'un côté la tête du Sélinous avec des cornes, de l'autre celle d'une nymphe, Eurymédousa, fille du fleuve Achéloos : un oiseau des marais, placé à côté, la désigne ici comme la nymphe des lagunes du Sélinous.

Toutes ces représentations, cela n'est pas douteux, font allusion à l'œuvre de l'assainissement du Sélinous et de l'Hypsas et complètent par un commentaire figuré le récit superficiel du biographe d'Empédocle.

Richesse de Sélinonte à la fin du v^e^ *siècle.* — Ce monnayage, qui s'inspire des beaux types de pièces syracusaines, atteste aussi la richesse de la ville vers cette fin du v^e^ siècle. A cette époque, les grands temples se dressaient sur les deux

topographie rend inadmissible. (Cf. Reinganum, *Selinus*, p. 85-87.) Schubring (*Topogr. von Selinus. Gölting. Nachricht.* 1865, XI, p. 417) pense à l'assainissement du Gorgo Cottone et du port Est de Sélinonte par le drainage des sources et ruisselets de ses ravins supérieurs.

1. Hill. *Coins of ancient Sicily*, p. 89. — British Museum. *Catalogue of greek coins. Sicily*, p. 140-143. — Holm. *Geschichte Siciliens*, III, p. 593-595, 631. — L. Forrer. *Le Musée*, 1907, IV, p. 218-226. — Babelon. *Traité des monnaies grecques et romaines*. 2^e^ partie, I, p. 1480. — Voyez les autres monnaies reproduites ci-dessus, p. 22, 23, 24, 27, 30.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0121
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

côtés du port, tous terminés, sauf le temple G. Ils regorgeaient de trésors, dont l'ex-voto en or décrit par l'inscription de 453 peut donner une idée. Cette opulence était notoire dans tout le monde grec. Thucydide et Diodore la célèbrent en termes presque identiques[1]. Nicias en trace aux Athéniens un tableau flatteur :

« Il y a (avec Naxos et Catane) sept autres villes dont les ressources peuvent à tous égards marcher de pair avec notre puissance, surtout celles que vise particulièrement notre expédition : Sélinonte et Syracuse. Elles sont bien pourvues d'hoplites, d'archers, d'hommes de trait, possèdent de nombreuses trières avec les équipages nécessaires. L'argent abonde, tant chez les particuliers que dans les temples de Sélinonte... ; mais leur principal avantage sur nous, c'est de posséder une nombreuse cavalerie et de produire elles-mêmes leur blé, au lieu de l'importer. »

La population était nombreuse : on estime entre 24.000 et 30.000 hommes l'effectif que Sélinonte pouvait mettre sur pied[2].

Troisième conflit avec Ségeste (416), prétexte de l'expédition des Athéniens en Sicile. — Le sentiment de cette force, avivé par l'amitié de Syracuse et par l'impuissance de Carthage, inspira à Sélinonte une confiance agressive. En 416, elle provoque derechef sa vieille ennemie Ségeste dont un vernis de civilisation hellénique ne faisait pas oublier aux Grecs l'origine barbare[3]. Ce conflit eut pour causes des litiges d'intérêts privés et d'intérêts publics[4]. Le voisinage des deux cités avait favorisé des mariages mixtes. Dans toute colonie en formation, l'élément masculin prédomine; les immigrants sont obligés de chercher femme dans la population indigène; mais le droit grec antique, défenseur du patrimoine et du culte familial, n'admettait pas, en général, la pleine validité de ces unions. Très exclusif en matière d'ἐπιγαμία ou de *connubium*, il refusait le plein droit de cité aux enfants issus d'un Grec et d'une barbare. Pour les juristes de Sélinonte, le mariage d'un Sélinontien avec une Élyméenne ne pouvait être qu'un concubinage; la loi traitait leurs enfants en bâtards[5]. Tels étaient probablement les litiges matrimoniaux auxquels fait allusion Thucydide.

Quant au conflit public, il portait sur l'éternelle question territoriale. Voici comment Diodore conte cette affaire, médiocre en elle-même, mais aussitôt grossie par l'antagonisme des cités grecques et par les convoitises « impérialistes » d'Athènes et de Carthage : l'indépendance de la Sicile, l'existence même de Sélinonte ne devaient pas en sortir indemnes :

1. Thucydide, VI, 20. — Diodore, XIII, 44; XIII, 57.
2. D'après les chiffres de Diodore (XIII, 44, 57, 63). Cf. Thucydide, VI, 17.
3. Ἐγεσταίων,... ἀνδρῶν βαρβάρων, dit Nicias dans Thucydide (VI, 11). — La terminaison ΞΙΒ, dans les légendes des monnaies de Ségeste (ΣΕΓΕΣΤΑΞΙΒ), n'est pas grecque; elle indique un dialecte apparenté au lycien (Holm. *Geschichte Siciliens*, III, p. 600). Voyez les monnaies reproduites à la fin du chapitre.
4. Thucydide, VI, 6 : Ὅμοροι ὄντες τοῖς Σελινουντίοις ἐς πόλεμον καθέστασαν περί τε γαμικῶν τινων καὶ περὶ γῆς ἀμφισβητήτου.
5. Cf. le décret de Périclès à Athènes en 451 (Aristote. *Constitution d'Athènes*, 26).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0122 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

« A la même époque (416 avant J.-C.), en Sicile, les Ségestains étaient en guerre avec les Sélinontiens au sujet d'un territoire contesté. Un fleuve marquait la frontière des deux villes en conflit[1]. Les Sélinontiens franchirent la rivière et commencèrent par occuper de force la rive opposée; après quoi, ils s'adjugèrent une grande partie du territoire adjacent, ajoutant le mépris à l'injustice. Les Ségestains indignés recoururent d'abord à la persuasion pour les détourner de violer le sol d'autrui; mais, comme personne ne les écoutait, ils marchèrent contre les agresseurs, et, après les avoir tous expulsés des terres où ils étaient installés, ils prirent eux-mêmes possession de la contrée. Le conflit s'aggravant entre les deux cités, on réunit des troupes de part et d'autre et l'on décida l'affaire par les armes. Il s'ensuivit une bataille rangée qui fut très chaude, et dans laquelle les Sélinontiens vainqueurs tuèrent bon nombre de Ségestains. Abattus par cet échec, les Ségestains, hors d'état de résister avec leurs propres forces, sollicitèrent d'abord les Agrigentins et les Syracusains de leur venir en aide. Cette démarche ayant échoué, ils envoyèrent des députés à Carthage pour demander des secours. Sur un nouveau refus, ils se mettaient en quête d'une alliance d'outre-mer, quand le hasard vint les servir[2]. »

Ils joignirent, en effet, leurs doléances à celles des Léontins, dépouillés par les Syracusains, et les portèrent à Athènes (hiver 416), comme à la protectrice des intérêts ioniens et indigènes en Sicile contre l'hégémonie dorienne de Syracuse[3]. Les députés de Ségeste rappelèrent aux Athéniens les alliances antérieures de leurs cités, le résultat négatif des précédentes interventions d'Athènes, et l'impunité de Syracuse, qui avait détruit Léontinoi, ville amie des Athéniens. Ségeste, cité élyméenne et barbare, se réclamait de la solidarité ionienne contre les empiètements de la dorienne Syracuse et de la dorienne Sélinonte. Mais plus encore que ces arguments de tribune, les convoitises déjà anciennes d'Athènes sur la Sicile, le désir de prendre sa revanche de ses échecs précédents, la gloriole d'affirmer au monde dorien la vitalité d'Athènes après les dix premières années de la guerre du Péloponèse déterminèrent le peuple athénien à voter l'envoi de cette fameuse expédition de Sicile, commandée par Alcibiade, Lamachos et Nicias (mars 415), puis par Démosthène.

1. Il s'agit de l'un des deux fleuves voisins d'Halikyai, soit du haut Mazaras, soit plutôt du haut Halikyas. Le territoire disputé était peut-être encore, comme en 453, celui d'Halikyai.

2. Diodore, XII, 82. — Il est peu vraisemblable que les Ségestains se soient adressés à Syracuse. Diodore leur attribue par erreur une démarche faite en réalité par les Sélinontiens. En effet, Thucydide (VI, 6) dit que Sélinonte obtint le concours de Syracuse et put ainsi serrer de près son adversaire par terre et par mer.

3. D'après Diodore (XII, 82) et Plutarque (*Nicias*, 12), Ségeste et Léontinoi envoyèrent en commun une ambassade à Athènes. Thucydide (VI, 6) ne parle, pour 416, que des députés de Ségeste. Athènes était déjà intervenue à plusieurs reprises dans les affaires de Sicile, à la demande des villes ennemies de Syracuse (Plutarque. *Alcibiade*, 17). L'alliance de 454 avec Ségeste et Halikyai (voir ci-dessus, p. 102), avait été renouvelée et étendue à d'autres cités : en 433-2, au groupe des villes chalcidiennes, Léontinoi, Rhégion (*Corpus inscr. attic.* IV, 33, 33 *a*), sans doute aussi Naxos et Catane. En 427, Syracuse bloque Léontinoi et ses alliés; ceux-ci dépêchent à Athènes la fameuse ambassade dirigée par Gorgias de Léontinoi (Thucydide, III, 86; Diodore, XII, 53, 54; Justin, IV, 3, 6). Athènes intervient et leur envoie une première escadre commandée par Lachès et Charoiadès (septembre 426), puis (mai 425) une seconde commandée par Eurymédon et Sophoclès (Thucydide, IV, 2, 24, 25). Mais (été 424), sur l'initiative d'Hermocrate le Syracusain, les villes belligérantes firent trêve (Thucydide, IV, 58-66), sans qu'Athènes eût retiré profit de ses expéditions. En 422, Léontinoi fut dépeuplée et détruite 'par les aristocrates avec l'aide de Syracuse. Le peuple dépossédé fit appel à Athènes qui expédia (été 422) une escadre commandée par Phéax, sans plus de résultat qu'auparavant (Thucydide, V, 4, 5).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0123
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Le but officiellement avoué de l'entreprise était l'affranchissement et la restauration de Léontinoi, qu'on devait arracher aux griffes de Syracuse, la soumission de Sélinonte, qu'on obligerait à réparer ses torts envers Ségeste, enfin la protection des Ioniens et alliés de Sicile[1]. Mais le but secret n'était autre que la conquête même de la Sicile, son asservissement et l'abaissement de cette puissance dorienne sympathique aux Péloponésiens[2].

Rôle de Sélinonte (415-409). — Nous n'avons pas à retracer ici les péripéties de cette douloureuse campagne[3]. Après le rappel d'Alcibiade, l'incohérence du commandement vint aggraver les conditions déplorables de l'armée athénienne. Ballottée à travers l'île à la recherche d'un point d'appui qui se dérobait sans cesse, promenée de déception en déception, désemparée dans le pêle-mêle sicilien des nationalités et des intérêts antagonistes, la malheureuse armée devait se briser contre la puissante organisation de Syracuse. Le Syracusain Hermocrate, âme de la résistance, avait déjà sur Nicias la supériorité morale de la conviction. L'arrivée du Lacédémonien Gylippe lui donna sur Démosthène la supériorité matérielle. Au cours des opérations autour de Syracuse, Sélinonte s'acquitta de ses obligations d'alliée avec un zèle mitigé par la circonspection. Les Sélinontiens furent les premiers à accourir au secours des Syracusains, après l'installation des Athéniens à Catane (novembre 415). Mais quand, au mois de juillet 414, Gylippe leur fit demander de le rejoindre avec toutes leurs forces, ils ne lui expédièrent que quelques troupes légères avec de la cavalerie[4]. Sans doute, voulaient-ils garder le gros de leur effectif pour la défense de leur ville, que les Athéniens avaient menacée dès leur arrivée en Sicile.

En effet, dans le plan primitif de Nicias, conforme aux instructions officielles, Sélinonte devait être le principal objectif de la flotte athénienne. Le général se proposait de s'y arrêter jusqu'à ce qu'il eût réconcilié de gré ou de force cette ville avec Ségeste. Mais ce plan resta à l'état de velléité. Après le départ d'Alcibiade, en septembre 415, Nicias et Lamachos inaugurèrent, en effet, les opérations par une croisière qui devait les conduire avec toute l'armée dans les deux villes belligérantes[5]. A Ségeste, ils voulaient vérifier si les ressources financières de la ville lui permettaient de tenir ses promesses de subsides; à Sélinonte, ils observeraient la situation et enquêteraient sur le différend avec Ségeste. Ils

1. Telles étaient les instructions données par le peuple aux généraux (Thucydide, VI, 6, 8). Ce programme limité était aussi celui de Nicias (Thucydide, VI, 47, 48, 50).

2. Discours d'Alcibiade dans Thucydide, VI, 18. — Diodore (XIII, 30) fait dire à Gylippe que les Athéniens se proposaient de vendre les Syracusains et les Sélinontiens comme esclaves, et d'imposer tribut aux autres.

3. Thucydide, livres VI et VII. — Diodore, livre XIII.

4. Thucydide, VI, 65, 67; VII, 1. — Diodore, XIII, 7.

5. Thucydide, VI, 47, 62. — Diodore, XIII, 6. — Plutarque, *Nicias*, 15.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0124 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

longèrent donc la côte nord de Sicile, touchèrent à Himère, puis à Hykkara, bourgade sikane ennemie de Ségeste, dont ils s'emparèrent pour le compte de celle-ci; puis Nicias se rendit à Ségeste même, où il constata la pénurie du trésor, réduit à 30 talents. Est-ce la modicité de cette réserve, avec laquelle contrastaient les renseignements recueillis sur la puissance et la richesse de Sélinonte, qui le décida à ne pas pousser plus loin? Toujours est-il qu'il revint à Catane et à Syracuse (novembre 415), laissant Sélinonte indemne pour toute la durée de la campagne. Grâce à cette diversion, la ville qui avait la première semé la tempête en fut quitte pour quelques inquiétudes.

Après le désastre final des Athéniens, en septembre 413, Sélinonte suivit Syracuse victorieuse dans ses représailles contre Athènes. La guerre s'était transportée de la Sicile et du Péloponèse en Ionie. Hermocrate, qui rêvait l'écrasement de la puissance athénienne, alla rejoindre à Milet l'amiral lacédémonien Astyokhos, avec une escadre de vingt trières, auxquelles se joignirent (hiver 412) deux trières de Sélinonte. Celles-ci participèrent aux opérations des 25 navires de la flotte sicilienne alliée de Pharnabaze et de Tissapherne. Leurs équipages se distinguèrent à la défense d'Éphèse, attaquée sans succès par l'Athénien Thrasyllos (fin juin 410). Les Éphésiens leur décernèrent, ainsi qu'aux Syracusains, des prix de bravoure et leur octroyèrent à perpétuité la remise des impôts s'ils voulaient se fixer dans le pays. Lorsque, un an plus tard, arriva en Asie la nouvelle de la destruction de Sélinonte par les Carthaginois, Éphèse accorda en outre à ces marins sélinontiens le droit de cité. On ne sait ce qu'étaient devenus, dans ces péripéties, les deux vaisseaux de Sélinonte. Entre temps, Syracuse avait rappelé sa flotte en Sicile (409)[1].

1. Thucydide, VIII, 26, 1. — Xénophon. *Helléniques*, I, 1, 2, 8.



1. 2. 3.

MONNAIES EN ARGENT DE SÉGESTE. (D'après Holm. *Geschichte Siciliens*, III, pl. II, IV.)

1. Didrachme (1re moitié du v[e] siècle). — Avers : tête de la nymphe Ségesta; légende : ΣΕΓΕΣΤΑ=ΙΒ. — Revers : chien de chasse dans un champ de blé.

2. Tétradrachme (fin v[e] siècle). — Avers : tête de la nymphe Segesta et épi; légende : ΣΕΓΕΣΤΑ=ΙΒ. — Revers : le fleuve Krimisos en chasseur gardien de la frontière; légende : ΕΓΕΣΤΑΙΩΝ.

3. Didrachme (milieu v[e] siècle). — Tête archaïque de Ségeste; légende : ΣΕΓΕΣΤΑ=ΙΒ.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0125
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



LES NÉRÉIDES PORTANT LES ARMES D'ACHILLE.
(Rebord extérieur d'une vasque lustrale en terre cuite. Musée de Sélinonte.)

CHAPITRE V

LA TROISIÈME GUERRE CARTHAGINOISE
ET LA PREMIÈRE DESTRUCTION DE SÉLINONTE EN 409

Quatrième conflit avec Ségeste, cause de l'intervention de Carthage (409). — Le désastre des Athéniens en Sicile avait tranché le différend entre Sélinonte et Ségeste en faveur de la première. Force fut à Ségeste, isolée et affaiblie, de se résigner à la perte du territoire disputé. Mais sa rivale n'en devint que plus exigeante. Le parti de Syracuse prétendait rendre Ségeste responsable de l'invasion athénienne.

Il y a peu d'exemples de cités grecques qui aient su ne pas abuser du succès. La victoire leur donnant les moyens d'assouvir leur vengeance, elles ne pouvaient se retenir de pousser les choses à l'extrême. Qu'arrivait-il? L'adversaire aux abois était réduit à implorer l'étranger. Celui-ci se présentait d'abord en sauveur; puis l'ami parlait en maître et ne tardait pas à substituer un joug plus dur à celui qu'il avait eu mission d'abolir. L'histoire de la Sicile nous offre les mêmes enchaînements de causes et d'effets que celle de la Grèce propre. C'est ainsi que les exploits de la Sicile dorienne devaient se retourner contre elle. En brisant la seule puissance maritime hellénique capable de l'asservir, mais aussi de la défendre, la marine d'Athènes, elle avait ouvert le champ à une puissance barbare toute prête à entrer en lice : elle tomba d'Athènes en Carthage, sans gagner au change.

Les excès de l'orgueilleuse Sélinonte déchaînèrent encore cette tempête, qui allait finir par un cataclysme; pour avoir abusé de la force, elle en fut victime à son tour.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0126
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Préliminaires diplomatiques et militaires. — Voici comment Diodore raconte, d'après Éphore et Timée, la suite de la querelle de Sélinonte et de Ségeste :

« L'année révolue, Glaukippos fut archonte à Athènes[1]. C'est alors que Ségeste, en Sicile, qui s'était liguée aux Athéniens contre Syracuse, une fois la guerre finie, conçut des inquiétudes : elle s'attendait, comme de juste, à ce que les Siciliotes lui fissent expier ses torts envers eux. Comme Sélinonte l'attaquait au sujet du territoire contesté, elle y renonça d'elle-même, dans la crainte que les Syracusains ne saisissent ce prétexte de venir à la rescousse aux Sélinontiens, ce qui l'aurait menacée d'une ruine totale. Mais Sélinonte, en outre du territoire contesté, s'adjugea une notable partie de la contrée voisine. Alors, les Ségestains envoyèrent des députés à Carthage pour demander du secours et offrir la soumission de leur ville[2].

A leur arrivée, les envoyés exposèrent au Sénat l'objet de leur mission. Les Carthaginois tombèrent dans une extrême perplexité. Car, tout en ayant envie de s'annexer une ville si bien à leur convenance, ils redoutaient Syracuse, qu'ils venaient de voir triompher des forces d'Athènes. Toutefois, la convoitise prévalut. Ils répondirent donc aux envoyés par une promesse de secours. Pour le commandement de l'expédition, dans l'éventualité d'une guerre, ils nommèrent un général, Annibal, alors investi du pouvoir royal, suivant la constitution[3]. Cet Annibal était petit-fils d'Hamilcar, qui avait fait la guerre contre Gélon, et fils de Giscon, qui fut exilé à cause de la défaite de son père et finit ses jours à Sélinonte.

Annibal, outre qu'il détestait naturellement les Grecs, brûlait de racheter l'humiliation de ses ancêtres par ses propres services envers sa patrie. Voyant que les Sélinontiens ne se contentaient pas de la cession du territoire contesté, il envoya, de concert avec les Ségestains, des députés à Syracuse, pour remettre à cette ville la décision de l'affaire. Par ce moyen, il faisait semblant de recourir aux voies judiciaires, mais c'était avec l'arrière-pensée que, si les Sélinontiens refusaient l'arbitrage des Syracusains, ceux-ci leur retireraient leur alliance. Les Sélinontiens envoyèrent aussi des députés, qui récusèrent l'arbitrage et soulevèrent toutes sortes d'objections aux arguments des députés de Carthage et de Ségeste. Finalement, les Syracusains se prononcèrent pour le maintien de l'alliance avec Sélinonte et de la paix avec Carthage[4]. »

Cette décision ne tranchait pas le différend entre Ségeste et Sélinonte. Aussi, de ces faux ménagements allait sortir une guerre dont l'atrocité dépassa tous les maux de l'expédition athénienne :

« Après le retour de leur ambassade, les Carthaginois envoyèrent aux Ségestains 5.000 Libyens et 800 cavaliers campaniens. C'étaient des mercenaires que les Chalcidiens (de Sicile) avaient recrutés comme auxiliaires des Athéniens pour la guerre contre Syracuse. Mais, débarqués après le désastre, ils ne savaient plus où trouver du service. Les Carthaginois leur achetèrent à tous des chevaux, leur donnèrent une forte solde et les installèrent à Ségeste. Sélinonte, cité alors opulente et populeuse, méprisait Ségeste. Les Sélinontiens se mirent d'abord, en bon ordre et avec des forces très supérieures, à ravager le pays qui confinait à leur frontière; puis, méprisant l'ennemi, ils se débandèrent sur tout son territoire. Les généraux de Ségeste, qui les épiaient, tombèrent sur eux avec les Carthaginois et les Campaniens. Surpris par cette attaque, les Sélinontiens furent mis facilement

1. Du 13 juilllet 410 au 13 juillet 409 (Diodore, XIII, 44).
2. Cette idée du recours à Carthage, ainsi qu'à Sparte et à Corinthe, avait déjà été suggérée aux Syracusains par Hermocrate; c'était, pour lui, une riposte aux projets d'Alcibiade, qui rêvait la conquête de Carthage après celle de la Sicile (Thucydide, VI, 34).
3. En qualité de suffète. Il mourut de la peste, en 406, au siège d'Agrigente.
4. Diodore, XIII, 43.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0127 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

en déroute : ils perdirent plus de 1.000 des leurs et laissèrent tout leur butin aux mains du l'ennemi.

Aussitôt après ce combat, les Sélinontiens envoyèrent des députés à Syracuse et les Ségestains à Carthage, pour demander du secours. L'une et l'autre promit son concours. Tel fut le prélude de la guerre de Carthage.

Les Carthaginois, prévoyant la longueur de la guerre, laissèrent à leur général Annibal pleins pouvoirs quant à l'effectif de son armée, et pourvurent sans compter à tous les besoins de l'expédition. Annibal employa l'été et l'hiver suivant[1] à faire des levées considérables en Ibérie, et il enrôla même un grand nombre de citoyens. Il parcourut aussi la Libye, recrutant dans chaque ville les hommes les plus vigoureux. Il fit préparer des navires, dans le dessein d'y embarquer ses troupes au printemps[2]...

L'année qui suivit ces événements, les Athéniens remirent l'archontat à Dioclès[3] et les Romains le consulat à Quintus Fabius et à Caius Furius. Vers ce temps-là[4], Annibal, général des Carthaginois, rassembla les soldats levés en Ibérie ou enrôlés en Afrique. Il arma 60 vaisseaux longs et fréta environ 1.500 bâtiments de transport. Il les chargea de troupes, de machines de siège, de traits et autres munitions. Avec cette flotte, il traversa la mer Libyque et vint aborder en Sicile au cap Lilybée, situé en face de la Libye. A ce moment, quelques cavaliers sélinontiens qui occupaient ce poste, aperçurent l'arrivée de cette flotte puissante et coururent annoncer à leurs concitoyens la présence de l'ennemi. Les Sélinontiens dépêchèrent sur-le-champ à Syracuse des messagers porteurs de lettres pour demander des secours. »

Siège de Sélinonte. — « Cependant, Annibal débarqua son armée et installa son camp aux abords d'un puits qui portait alors le nom de Lilybée, nom qui passa plusieurs années après à la ville élevée dans ces parages[5]. L'effectif de toute l'armée se montait, au témoignage d'Éphore, à 200.000 fantassins et à 4.000 cavaliers, mais Timée ne l'estime pas à ples de 100.000 hommes[6]. Annibal fit haler à sec tous ses navires, dans la rade de Motyé, afin de faire croire aux Syracusains qu'il n'était pas venu pour leur faire la guerre ni pour se porter avec sa flotte sur Syracuse. Quand les troupes des Ségestains et des autres alliés l'eurent rejoint, il leva le camp de Lilybée et se mit en marche sur Sélinonte. Parvenu au bord du fleuve Mazaras, il enleva du premier coup l'*emporion* situé sur la rivière.

Puis, s'étant approché de la ville, il divisa son armée en deux corps. Il investit la place, fit dresser les machines et mena très vivement les attaques. Il éleva six tours qui la dominaient par leur hauteur et fit donner contre les remparts autant de béliers à tête de fer; de plus, il employait quantité d'archers et de frondeurs à dégarnir les créneaux de leurs défenseurs[7].

Les Sélinontiens, ayant depuis longtemps perdu la pratique des sièges, et qui, seuls de tous les Siciliens, avaient combattu avec les Carthaginois dans la guerre contre Gélon, ne s'attendaient guère à être plongés dans de telles alarmes par ceux-là mêmes qu'ils avaient obligés. L'aspect de ces machines énormes et de la multitude des ennemis les remplissait de terreur. Ils étaient consternés par la grandeur du péril qui les menaçait. Cependant, ils ne désespéraient pas absolument de leur salut,

1. Été 410, hiver 410-409.
2. Diodore, XIII, 44.
3. Archonte du 2 juin 409 au 26 juin 408.
4. Au printemps 409, sous l'archontat de Glaukippos. Dans Diodore, la chronologie des événements compris dans une année consulaire chevauche parfois sur deux archontats, parce que l'année attique commençait, non pas le 1er janvier, comme l'année romaine, mais, en théorie, au solstice d'été, en juin (Hécatombéon). Sa chronologie des fastes consulaires est, d'ailleurs, remplie d'erreurs et ne coïncide pas avec les autres listes de consulats (Mommsen. *Römische Chronologie*) : les fastes consulaires portent Q. Fabius Ambustus et C. Furius Pacilus comme consuls de l'an 412, et Cn. Cornelius Cossus et L. Furius Medullinus pour l'an 409.
5. Lilybée fut construite en 397 par les Carthaginois après la destruction de Motyé par Denys l'Ancien.
6. Le chiffre de Timée est confirmé par la conclusion chronologique ajoutée au livre I, 2 des *Helléniques* de Xénophon.
7. Diodore, XIII, 54.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0128
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

mais, s'attendant à être promptement secourus par les Syracusains et les autres alliés, ils se portaient en masse sur les remparts pour repousser l'ennemi. Les hommes dans la force de l'âge occupaient en armes les postes de combat; les plus âgés s'occupaient des préparatifs de la défense et, parcourant les remparts, ils exhortaient les jeunes soldats à ne point les laisser tomber aux mains des ennemis. Les femmes avec les enfants apportaient des vivres et des traits à ceux qui combattaient pour la patrie, sans souci de la réserve et de la pudeur qui sont de mise en temps de paix. Telle était la terreur que, dans ce péril extrême, on réclamait le secours même des femmes.

Annibal, après avoir promis à ses soldats de leur livrer la ville à piller, fit donner les machines et lança à tour de rôle ses meilleurs soldats à l'assaut des remparts. A la fois, les trompettes sonnèrent la charge et sur un seul commandement toute l'armée carthaginoise poussa le cri de guerre : les coups de bélier ébranlaient la muraille et du haut des tours, les guerriers jetaient la mort parmi les Sélinontiens. Durant la longue paix dont ils avaient joui, les assiégés n'avaient donné aucun soin à l'entretien de leur enceinte. Ils étaient facilement accablés, vu que la hauteur des tours en bois dépassait de beaucoup celle des remparts. Une brèche s'ouvrit : les Campaniens, pressés de se signaler, firent brusquement irruption dans la ville. Tout d'abord, ils frappèrent de terreur les quelques défenseurs qu'ils rencontrèrent, mais, ensuite, comme d'autres étaient accourus en foule à la rescousse, ils furent repoussés et perdirent beaucoup de monde. Car, la brèche ayant été incomplètement nettoyée, dans la précipitation de l'attaque, ils trébuchaient sur les décombres et étaient facilement terrassés. A la tombée de la nuit, les Carthaginois suspendirent l'assaut[1].

Les Sélinontiens choisirent des cavaliers d'élite et les firent aussitôt partir pendant la nuit, les uns à Agrigente, les autres à Géla, à Syracuse, pour réclamer les plus prompts secours, car la ville ne pouvait plus tenir longtemps contre la puissance de l'ennemi. Agrigente et Géla attendaient les Syracusains, pour diriger leurs forces réunies contre les Carthaginois. Les Syracusains, dès la nouvelle du siège, cessèrent leurs hostilités contre les (colons) Chalcidiens, concentrèrent leurs troupes et s'attardèrent à faire de grands préparatifs, s'imaginant que Sélinonte soutiendrait le siège sans se laisser enlever. Mais Annibal, le lendemain au petit jour, commanda un assaut général et se saisit avec ses engins de la brèche faite au mur de la ville ainsi que de la partie y attenant. Il fit nettoyer la brèche, lança successivement à l'assaut ses soldats d'élite et balaya peu à peu les Sélinontiens, car il n'était pas possible de venir à bout de gens qui se défendaient en désespérés. De part et d'autre, les pertes furent sérieuses : mais les combattants carthaginois se relayaient avec des troupes fraîches, tandis que les Sélinontiens ne recevaient aucun renfort. Le siège dura neuf jours avec une ardeur inouïe; les Carthaginois subirent et infligèrent des pertes terribles. Enfin, les Ibères ayant escaladé le mur écroulé, les femmes qui se tenaient sur les toits des maisons poussèrent des cris; les Sélinontiens croyant la ville prise furent consternés; abandonnant les remparts, ils s'attroupaient à l'entrée des ruelles; ils tentaient de barricader les rues, et prolongeaient la résistance. Les Carthaginois les ayant forcés, des groupes de femmes et d'enfants se réfugièrent sur les maisons, d'où ils lançaient des pierres et des tuiles sur les ennemis. Pendant longtemps, les Carthaginois se trouvèrent en fâcheuse posture; les murs des maisons les empêchaient d'envelopper les combattants des rues, et les projectiles lancés des toits ne leur permettaient pas de lutter à égalité. La mêlée dura ainsi jusqu'au soir : les projectiles manquèrent aux gens qui combattaient du haut des maisons, tandis que les Carthaginois fatigués étaient relevés par des troupes fraîches. A la fin, la force des assiégés s'épuisant, et les ennemis se précipitant dans la ville sans cesse en plus grand nombre, les Sélinontiens furent balayés des rues[2].

La ville ainsi prise, ce n'était chez les Grecs que pleurs et lamentations, chez les barbares un mélange de cris de guerre et d'allégresse. Les premiers, ayant sous les yeux la grandeur de leur infortune, étaient atterrés; les derniers, exaltés par leurs succès, s'animaient au carnage. Les Sélinontiens qui s'étaient ralliés sur l'agora y furent tous massacrés en combattant. Les barbares,

1. Diodore, XIII, 55.
2. Diodore, XIII, 56.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0129
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

répandus par toute la ville, pillaient les richesses des maisons, et livraient aux flammes les personnes qui y étaient restées; quant à celles qui s'étaient échappées dans les rues, ils les égorgeaient, sans distinction de sexe ni d'âge, aussi bien les enfants, les nourrissons, les femmes, les vieillards, sans se laisser apitoyer. Selon leur coutume traditionnelle, ils mutilaient les extrémités des cadavres : il y en avait qui portaient des paquets de mains autour de leur ceinture, d'autres qui brandissaient des têtes à la pointe de leurs javelines et de leurs piques. Seules les femmes surprises dans les temples où elles s'étaient réfugiées avec leurs enfants, trouvèrent grâce. Ils leur garantissaient la vie sauve, non point par pitié pour des malheureux, mais de peur que ces femmes, réduites au désespoir, ne missent le feu aux temples et ne leur fissent perdre ainsi le pillage des trésors sacrés. Car telle est la férocité qui distingue ces barbares du reste des hommes que, tandis que les autres peuples épargnent par crainte de commettre un sacrilège ceux qui se sont réfugiés dans les temples, les Carthaginois, eux, faisaient grâce à leurs ennemis afin de violer les temples des dieux. Il faisait déjà nuit et le pillage de la ville durait encore; les maisons furent ou brûlées ou renversées; tous les lieux étaient pleins de sang et de cadavres. 16.000 personnes trouvèrent ainsi la mort et le nombre des prisonniers s'éleva à plus de 5.000 [1].

A la vue de cette catastrophe, les Grecs qui servaient dans l'armée carthaginoise étaient saisis de pitié pour tant de misères. Les femmes, habituées au luxe de l'existence, tombaient dans les privations, passaient la nuit exposées aux insultes d'une soldatesque hostile et supportaient d'affreuses épreuves. Quelques-unes étaient contraintes de voir leurs filles nubiles subir des outrages indignes de leur sexe. La cruauté des barbares, impitoyable même aux garçons de condition libre et aux vierges, faisait entrevoir à ces malheureux d'abominables souffrances. Aussi, lorsque ces femmes songeaient à l'esclavage qui les attendait en Afrique, qu'elles se voyaient avec leurs enfants obligées à se soumettre aux traitements infâmes et aux offenses de leurs maîtres, de ces hommes au langage incompréhensible et aux mœurs sauvages, alors elles prenaient le deuil de leurs enfants vivants. A chacune des abominations dont ils étaient victimes, elles ressentaient comme autant de coups de poignard au cœur, elles s'abîmaient dans leur chagrin et se répandaient en gémissements sur leur déplorable destinée. Par contre, leurs pères, leurs frères morts en combattant pour la patrie, leur semblaient bienheureux, puisqu'ils n'avaient rien vu qui fût un opprobre à leur vertu. 2.600 Sélinontiens échappèrent à la captivité en se sauvant à Agrigente, où ils furent l'objet de toutes les bontés. Les Agrigentins leur firent distribuer du blé aux frais de l'État et par familles; ils invitèrent les particuliers, tout pleins, eux aussi, de bonne volonté, à leur procurer toutes les choses nécessaires à la vie [2].

Sur ces entrefaites, arrivèrent à Agrigente 3.000 soldats d'élite, avant-garde dépêchée par Syracuse au secours de Sélinonte. A la nouvelle de la prise de la ville, ils envoyèrent des députés à Annibal pour obtenir de lui le rachat des prisonniers et le respect des temples. Annibal répondit que les Sélinontiens n'ayant pas su garder leur liberté devaient faire l'épreuve de la servitude; quant aux dieux, ils avaient émigré hors de Sélinonte par dépit contre ses habitants. Pourtant, les réfugiés députèrent auprès de lui Empédion : à celui-ci, Annibal restitua ses biens, parce qu'il avait toujours soutenu le parti des Carthaginois et, avant le siège, s'était entremis auprès de ses concitoyens pour éviter la guerre avec Carthage. Annibal lui rendit gracieusement ceux de ses parents qui se trouvaient parmi les prisonniers, et il accorda aux réfugiés sélinontiens la permission d'habiter leur ville et de cultiver la terre en payant tribut à Carthage.

C'est ainsi que la ville de Sélinonte fut prise deux cent quarante-deux ans après sa fondation.

Après avoir rasé l'enceinte de Sélinonte, Annibal se porta avec toute son armée sur Himère, dans le plus vif désir de détruire cette ville [3]. »

1. Diodore, XIII, 57.
2. Diodore, XIII, 58.
3. Diodore, XIII, 59.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0130
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Analyse du récit de Diodore. — Nous avons laissé, dans tout ce récit, la parole à Diodore, le seul auteur qui nous ait raconté le siège de 409[1]. Ce tableau, dont nous avons reproduit intégralement les moindres détails, doit une bonne partie de son mouvement et de sa couleur à l'art des historiens rhéteurs dont Diodore n'est que le copiste. Éphore, Timée, peut-être Philistos, s'étaient déjà exercés sur ce thème. Ils l'avaient sans doute amené à ce degré de perfection qui en fait comme un modèle du genre. Mais il est assez malaisé pour nous de dégager dans cette narration d'école, œuvre d'imagination littéraire plutôt que d'exactitude historique, la part de la réalité et de l'observation vraie. Soucieux, avant tout, d'effet et de drame, l'auteur s'est appliqué à une peinture académique qui ne brille ni par la précision de la tactique militaire ni par la minutie topographique. Il a combiné, suivant des recettes apprises, l'horreur et la pitié, opposé en de pathétiques antithèses les scènes de carnage et de brutalité aux tableaux attendrissants : coups de bélier, massacres, incendies, sacs des maisons, violation des temples, lamentation des femmes, misère de l'enfance outragée, tous les lieux communs applicables à tous les sièges sont ici collectionnés[2]. Il généralise jusque dans le détail; il ne décrit ni ne connaît les lieux; rien n'est localisé avec précision : tout se passe dans une ville abstraite où de vagues remparts entourent des maisons, des rues, des temples, une agora également imprécis et anonymes.

C'est donc en vain qu'on solliciterait de ce texte des renseignements positifs pour reconstituer la tactique d'Annibal et la topographie de Sélinonte. Il est également malaisé de déterminer quels points des remparts furent plus particulièrement attaqués. Toutefois, il semble que l'armée carthaginoise avait devant elle une enceinte continue, qui entourait à la fois l'Acropole et la Ville extérieure située au nord. Cette enceinte couronnait les talus des deux terrasses. Le camp d'Annibal ne pouvait guère occuper l'une ou l'autre des deux vallées marécageuses du Sélinous et du Gorgo Cottone. On peut donc supposer qu'il était installé sur la plate-forme de Marinella, autour des temples Est[3]. L'armée d'attaque, pour investir la place, devait logiquement se diviser en deux corps, l'un opérant sur le front ouest de l'enceinte, l'autre sur le front est. Le point le plus faible de la topographie sélinontienne se trouvait à la jonction des plateaux de Manuzza et de l'Acropole. A cet endroit, la ligne de hauteurs s'étrangle; les talus s'abaissent de chaque côté en rampes douces. C'était là un terrain plus favorable que les escarpements contigus, pour la mise en batterie des machines de guerre. Nous pensons

1. Allusion à la destruction de Sélinonte, dans la conclusion chronologique interpolée à la fin du chapitre I, 37 du Ier livre des *Helléniques* de Xénophon : « Ainsi finit l'année pendant laquelle les Carthaginois, commandés par Annibal, firent une expédition en Sicile avec 100.000 hommes et prirent en trois mois deux villes grecques, Sélinonte et Himère. » — Cf. Pausanias, VI, 19, 10.

2. Cf. les critiques de Polybe (II, 56-63) sur les tableaux pathétiques de l'historien Phylarque.

3. C'est l'opinion de Schubring. *Topogr. der Stadt Selinus* (*Götting. Nachrichten*, 1865, XI, p. 428).

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0131
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

que l'effort principal des assiégeants s'est porté sur cet isthme, des deux côtés à la fois; les défenses formidables et les ouvrages extérieurs accumulés plus tard sur ce point vulnérable n'existaient pas encore. Il n'y avait probablement alors qu'un simple mur transversal, un διατείχισμα, rejoignant à l'intérieur les deux côtés de l'enceinte, pour isoler l'Acropole et la Ville extérieure. C'est celle-ci qui dut être prise et incendiée la première. Les derniers combattants s'y firent un réduit de l'agora, qui occupait sans doute le centre du plateau de Manuzza, tandis que les femmes se réfugiaient à l'intérieur de l'Acropole, dans les temples.

État de Sélinonte après le siège. — D'une manière générale, malgré l'atrocité du siège et du sac, Annibal infligea à Sélinonte un traitement moins extrême qu'à Himère. Les souvenirs de l'ancienne amitié de Sélinonte et de Carthage, l'hospitalité accordée à son père, ses relations personnelles avec le parti carthaginois l'inclinèrent à ne pas tout anéantir par pur désir de vengeance, comme il le fit à Himère[1]. Il s'abstint des destructions inutiles. Sans doute, les temples furent pillés, mais non incendiés ni rasés comme à Himère. Les plus importants tout au moins subsistèrent debout au milieu et à côté des ruines de la ville[2]. En revanche, l'état actuel atteste le démantèlement presque complet de l'enceinte fortifiée. Les remparts de la Ville extérieure et ceux de l'Acropole, sauf peut-être le front nord[3], furent rasés jusqu'au sol. Ceux de la Ville extérieure ne furent jamais relevés; ceux de l'Acropole furent rebâtis par Hermocrate dans des conditions qui trahissent un travail hâtif. Les matériaux de remploi, les raccords visibles montrent que l'œuvre de réfection improvisée n'avait plus rien de commun avec les maçonneries disparues.

Causes de la défaite. — La disproportion entre les moyens de l'attaque et ceux de la défense suffit à expliquer la défaite des Sélinontiens. Mais ceux-ci y contribuèrent encore par leur tactique incohérente et passive. Ils ne tentèrent aucune sortie. Ce fut un exemple pour les Himériens, qui, « au lieu de rester lâchement enfermés dans leurs murs comme les Sélinontiens »[4], déployèrent de vigoureuses qualités d'offensive et, avant de succomber, infligèrent à l'ennemi

1. Diodore, XIII, 62.
2. C'est à tort que certains voyageurs ont attribué leur destruction aux Carthaginois. D'après Niebuhr (*Vorträge über alte Geschichte*, III, p. 207), suivi par Grote (*Histoire de la Grèce*, trad. française, XV, p. 286), les ruines fourniraient « une preuve distincte que les colonnes ont été minées d'abord, puis renversées par des leviers de fer ». Au contraire, tout atteste l'action, beaucoup plus récente, d'un tremblement de terre (voir ci-dessous, chap. VII). Le grand soubassement archaïque de la terrasse sacrée ne fut pas touché. Les chapiteaux et autres fragments réemployés plus tard dans les fortifications extérieures provenaient d'édifices très anciens peut-être déjà démolis en 409 (voir liv. II).
3. Voy. liv. II, chap. II.
4. Diodore, XIII, 60.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0132 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

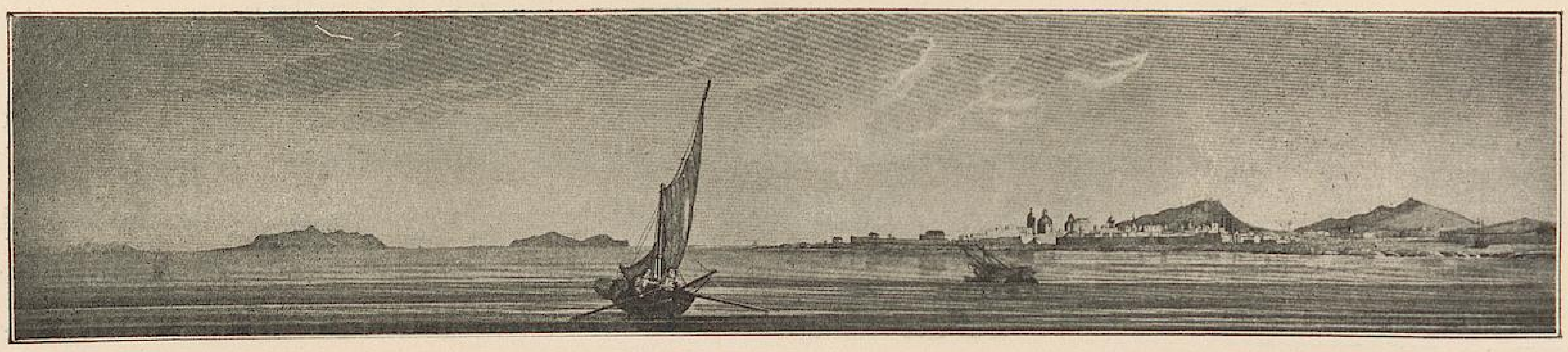
d'énormes pertes en rase campagne. Une part de responsabilité retombe aussi sur les alliés de Sélinonte, sur Agrigente, Géla, Syracuse. Leur lenteur laissa la ville au dépourvu. Le particularisme invétéré des cités grecques devait toujours trahir les intérêts généraux de l'hellénisme. Déjà Annibal ébranlait les murs de Sélinonte, et Syracuse s'attardait à vider sa querelle avec ses voisins chalcidiens. D'ailleurs, la diplomatie de Sélinonte paraît avoir montré aussi peu de prévoyance que le commandement militaire. Elle s'était lancée d'un cœur léger dans cette guerre imprudente, sans avoir rien préparé, ni moyens de défense, ni alliance effective. Une telle incurie ne pouvait être le fait que d'un gouvernement ambitieux et avide de popularité, mais incohérent, tiraillé en plusieurs sens, incapable d'idées nettes et d'action énergique. Il n'avait pas su se décider entre les espérances contradictoires des partis adverses : avec les uns, il escomptait la bienveillance des Carthaginois sans lui donner de gages; avec les autres, le dévouement des cités grecques, sans le stimuler à temps. Le moment critique le surprit en plein désarroi.

Devant l'énergie d'une puissance comme Carthage, consciente de ses desseins et cohérente dans l'action, la politique inconsistante et décousue des cités grecques mettait l'hellénisme en bien fâcheuse posture. C'est ce qu'Hermocrate le Syracusain avait voulu faire comprendre à ses concitoyens en leur dénonçant, en 423, les ambitions d'Athènes, et en prêchant la réconciliation contre l'ennemi commun[1]. La chute de Sélinonte, suivie de celle d'Himère, inaugurait le démantèlement de l'hellénisme en Sicile. Sélinonte fut rayée du monde grec comme unité politique. Ce que le vainqueur en laissa subsister n'était plus que l'ombre de l'ancienne cité, une bourgade satellite de Carthage. L'apparente générosité d'Annibal, qui tolérait ce semblant d'existence matérielle, était calculée. Avant-poste de l'hellénisme, en face de la Libye et sur les confins de la province punique de Sicile, observatoire gênant qui pouvait signaler aux Grecs l'approche des flottes carthaginoises, concurrente commerciale et maritime, Sélinonte devait être brisée en plein apogée, juste au moment où elle offrait une proie lucrative.

Mais elle ne devait pas disparaître complètement, grâce à sa position dont le vainqueur avait besoin. Il suffisait à Carthage de garder là un poste à elle, propice à ses débarquements, d'où elle surveillerait le territoire dont elle tirait tribut. Sélinonte allait se relever de son bûcher, vivante encore, mais mutilée, désormais inutile à l'hellénisme, et toujours à la merci du plus fort.

1. Thucydide, IV, 58.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0133
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



MARSALA, ANCIENNE LILYBÉE.
(D'après Smyth. *Sicily*. Atlas, pl. IV.)

CHAPITRE VI

LA NOUVELLE-SÉLINONTE, DE 409 A 250 AVANT J.-C.

La Sicile après l'expédition d'Annibal. — Annibal, ne laissant derrière lui que des ruines, quitta la Sicile dans l'été de 409, après une triomphante campagne de trois mois[1]. Il lui suffisait cette fois d'avoir écrasé la rivale de Ségeste et d'avoir vengé sur Himère l'honneur de son grand-père Hamilcar. Il rapportait à Carthage un immense butin. Mais cette expédition n'était que le prélude d'un plan de conquête méthodique qui devait embrasser toute la Sicile et s'étendre progressivement vers l'est en abattant l'une après l'autre les grandes capitales grecques, Agrigente, Géla, jusqu'à Syracuse, dernier boulevard de l'hellénisme. C'est pour préparer cette vaste entreprise qu'Annibal rentra à Carthage.

Le traitement infligé à Sélinonte et à Himère ne laissait aux cités grecques aucune illusion sur le sort qui les attendait en cas d'échec[2]. Une lutte sans merci allait s'engager entre deux races inconciliables. Car, si la rapacité féroce de Carthage lui servait à terroriser les peuplades sauvages de la Libye, en Sicile elle n'eut pour effet que de surexciter l'horreur du patriotisme grec pour la barbarie et d'aviver en lui un âpre désir de revanche. Même dans sa détresse en face d'un tel ennemi, l'hellénisme ne put oublier ses dissensions invétérées; il eut du moins le mérite de produire, sur le modèle de Gélon, les hommes nécessaires pour le sauver du suprême désastre.

Le Syracusain Hermocrate. — Le premier de ces hommes fut le Syracusain Hermocrate, l'une des plus belles figures de la Grèce antique. Les historiens, Thucydide, Xénophon, Diodore, Polybe[3] ont rendu hommage au talent et au caractère de cet homme d'État, aussi éminent comme orateur que comme général.

1. Xénophon. *Helléniques*, I, 1, 37.
2. Cet exemple est plusieurs fois rappelé par Diodore (XIII, 86, 111).
3. Thucydide, VI, 72. — Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 30-32. — Diodore, XIII, 43. — Polybe, XII, 25[K]. — Diodore (XIII, 20) relate de lui un beau trait d'humanité à l'égard des prisonniers (XIII, 20).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0134
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Son patriotisme ardent et élevé, son sentiment très vif de l'indépendance sicilienne joint à l'intelligence la plus lucide du rôle directeur qui revenait à Syracuse, avait fait de lui, dès 423, l'organisateur de la résistance aux ambitions athéniennes, et le libérateur de la Sicile de 415 à 413[1]. Il tient à la fois de Périclès et d'Alcibiade. De l'un, il possède la clarté du jugement dominateur et l'autorité morale, de l'autre, la puissance de séduction, le sens pratique et le coup d'œil dans l'action. Il rendit à Syracuse sa maîtrise sans recourir aux procédés illégaux des tyrans. Mais, les démocraties ombrageuses, une fois le péril passé, méconnaissaient les services rendus pour ne plus s'alarmer que du prestige personnel de leurs sauveurs. Tandis qu'Hermocrate commandait en Asie l'escadre sicilienne[2], s'attirait la sympathie de ses officiers et de ses équipages, se gagnait la confiance de Pharnabaze, la faction démagogique de Syracuse, l'inculpant de menées aristocratiques, le destitua et le bannit, après la bataille de Cyzique (été 410). Hermocrate resta auprès de Pharnabaze, mais, à la nouvelle de l'expédition d'Hamilcar, il obtint du satrape des subsides et revint en Sicile au milieu de l'année 408[3].

Restauration de Sélinonte par Hermocrate. — Aussitôt revenu, il se fit condottière :

« Il débarqua à Messine, où il équipa cinq trières et prit à sa solde 1.000 soldats. Il les renforça d'environ 1.000 Himéréens chassés de leur patrie, et tenta de rentrer à Syracuse, avec l'aide de ses partisans. Cette entreprise ayant échoué, il prit la route de l'intérieur, vint occuper Sélinonte, fortifia une partie de la ville et rappela à lui de tous les côtés les survivants de la population de Sélinonte. Il en reçut encore beaucoup d'autres en cet endroit, si bien qu'il y réunit une troupe de 6.000 hommes d'élite.

De là, il se mit en campagne et ravagea d'abord le territoire de Motyé. Les habitants étant sortis de leur ville, il les battit dans un combat, en tua un grand nombre et poursuivit le reste jusque dans l'intérieur des murs. Après quoi, il alla piller le territoire de Panorme et y fit un immense butin. Les Panormitains s'étant rangés en bataille devant leur ville, il en tua environ 500 et refoula les autres dans les remparts. C'est ainsi qu'il dévasta toute la contrée soumise aux Carthaginois et mérita les éloges des Siciliens. Aussitôt la majorité des Syracusains eux-mêmes fut prise de repentir, en voyant qu'un homme du mérite d'Hermocrate était indignement exilé. Il y eut dans les assemblées du peuple

1. Voir le très remarquable programme d'offensive que lui prête Thucydide (VI, 34).
2. Voir ci-dessus, p. 109.
3. On a désespéré de tirer au clair la chronologie de ces épisodes de la biographie d'Hermocrate, fort embrouillée dans le récit de Xénophon (*Helléniques*, I, 1, 27-29; 3, 13; 4, 11. — Cf. Hill. *Commentary on the Hellenika of Xenophon*, p. 8; Freemann, *History of Sicily*, III, p. 727). Les dates suivantes nous semblent les plus plausibles. Hermocrate est à Cyzique à la fin de 409. Peut-être suivit-il Pharnabaze jusqu'à Gordium (hiver 409-408), mais son voyage se serait arrêté au printemps de 408, après la rencontre de Cyrus. C'est donc dans l'été de 408 qu'il aurait pu rentrer en Sicile. [Polybe, XII, 25[x], le fait intervenir à la bataille d'Ægos Potamos (405), lapsus évident résultant d'une confusion avec celle de Cyzique : en 405, Hermocrate était mort.] Dans l'hypothèse où Hermocrate n'aurait point participé au voyage de Gordium, il aurait pu revenir plus tôt en Sicile, dès le printemps de 408 : date qui correspondrait mieux encore avec la chronologie de Diodore, qui place le retour et les premiers actes d'Hermocrate à Sélinonte sous l'archontat de Dioclès (2 juin 409-26 juin 408).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0135 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

plusieurs débats à son sujet. Le peuple manifestait clairement son intention de le rappeler. Aussi Dermocrate, instruit de l'état de l'opinion des Syracusains à son égard, s'occupa activement des préparatifs de son retour, sachant bien qu'il se heurterait à l'opposition de ses adversaires [1]. »

Il y avait une singulière audace, un ressort indomptable et un admirable esprit de ressources dans cette brillante offensive contre la province barbare, entreprise au lendemain d'un désastre par un chef de partisans, sans le concours officiel de Syracuse et des grandes cités, avec le seul appui d'une forteresse improvisée. Ces premières opérations occupèrent Hermocrate jusqu'à la fin de 408. C'est sans doute seulement au printemps de 407 qu'il fut de nouveau prêt à rentrer en campagne. Il sortit de Sélinonte à la tête de ses troupes et fit une démonstration devant Himère. Comme ses compatriotes restaient toujours prévenus contre lui, il se retira à Sélinonte, puis en repartit avec 3.000 hommes pour pénétrer par surprise dans Syracuse. Le malheur voulut qu'il pérît sur l'Agora, dans l'échauffourée provoquée par son retour (été ou automne 407) [2].

La Nouvelle-Sélinonte. — Le brillant Syracusain fut, en réalité, le second fondateur de Sélinonte. Il venait de la ressusciter de ses cendres encore chaudes et d'improviser une ville nouvelle, réduction de l'ancienne, mais capable encore de faire figure de cité. Dans cette œuvre réparatrice, deux choses forcent l'admiration : d'abord le prodigieux ascendant de l'homme, capable de remettre ainsi sur pied un peuple en débris et de le réorganiser aussitôt en force active; ensuite, l'incoercible vitalité de ce peuple, victime encore pantelante, mais déjà résolue à braver les représailles de son bourreau pour se refaire un foyer et courir à sa revanche. Certes, le particularisme étroit des cités grecques a causé bien des défaillances; il avait, par contre, la vertu de forger aussi des âmes irréductibles.

En ressuscitant Sélinonte, Hermocrate servait du même coup ses intérêts personnels de chef de parti et les intérêts généraux du patriotisme hellénique. Débarqué en aventurier, il avait besoin d'une base d'opérations pour préparer sa rentrée à Syracuse. Il lui fallait une troupe et une place forte. Pouvait-il trouver mieux que la position de Sélinonte? Il en connaissait la population, il en avait éprouvé le dévouement à Syracuse et à sa personne dans la guerre contre les Athéniens; il avait conduit les trières sélinontiennes en Asie. Rassembler à

1. Diodore, XIII, 63.
2. Diodore, XIII, 75.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0136
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Sélinonte ce qui restait des Sélinontiens et des Himéréens, c'était faire œuvre pie, en recueillant deux épaves de l'hellénisme humilié[1]. Quelques travaux, sagement conçus, suffisaient pour improviser là une forteresse avec les ruines de l'ancienne ville, place de sûreté que le banni gagnait pour lui-même et pour sa troupe d'expatriés sans la prendre à personne. Au contraire, il la relevait pour le service de la cause grecque.

Mais il fallait nourrir cet organisme reconstitué, rémunérer les mercenaires, pourvoir les citoyens. Une fructueuse pillerie en territoire carthaginois était pour cela l'expédient le plus pratique, satisfaisant à la fois l'intérêt particulier de la bande et l'honneur de tout l'hellénisme.

Ainsi l'organisation politique de la nouvelle cité dénote chez son auteur l'intelligence des réalités alliée à un sentiment profond de la solidarité hellénique. L'œuvre technique de la reconstruction n'est pas moins remarquable. Quoique hâtive et destinée avant tout aux besoins immédiats de la sécurité, elle fut conduite avec autant de méthode et de logique qu'un travail de longue haleine. Seule, une science sûre de ses moyens et consciente de son but pouvait réaliser en si peu de temps ce modèle de clarté dans l'ordonnance et d'économie dans l'exécution[2].

Hermocrate fit choix de l'ancienne Acropole pour y renfermer la nouvelle ville. Les raisons de ce choix sont aisées à reconnaître : souci d'abriter les vieux temples, respectés par les barbares, nécessité de réduire au strict nécessaire le périmètre du rempart à construire, enfin celle de profiter du site le plus propice à la défense des 6.000 hommes qui constituaient la nouvelle population. Il était donc tout indiqué de préférer la citadelle archaïque de Pammilos au site de la Ville extérieure. La construction fut menée vivement pendant l'hiver 408-407 et les premiers mois de 407. Environ dix ans plus tard, probablement sous Denys l'Ancien, cet état sommaire fut complété par un savant système de défenses extérieures.

Évidemment, dans la pensée d'Hermocrate, la reconstruction de Sélinonte faisait partie d'un vaste plan de revanche contre les Carthaginois. A elle seule, elle constituait un acte de rébellion. Annibal avait autorisé les survivants sélinontiens à habiter leur ville, mais non à la fortifier. Sans doute les autorités carthaginoises de Motyé étaient chargées de la surveillance du territoire et de la perception du tribut. C'est pourquoi Hermocrate commença par un coup de main contre cette place, devenue la suzeraine de la Sélinontie : acte de folle bravade et d'imprudence

1. On a attribué à Hermocrate la frappe de monnaies au nom des Himéréens avec la feuille de persil de Sélinonte comme contre-marque (Holm. *Geschichte Siciliens*, II, p. 424; III, p. 632. — A. Salinas. *Di alcune monete Imeresi. Nuove memorie dell' Instituto dei Lincei*, 1865, p. 8. — Gabrici. *Rivista ital. di numismat.*, 1894, VII, p. 81, 82, tab. IX, 17, 19, 20, 21). Ces monnaies devaient avoir cours dans la Nouvelle-Sélinonte.

2. Voir liv. II, chap. II et III.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0137 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

irréparable, si l'on ne suppose pas que l'auteur en avait prévu toutes les conséquences. Il escomptait donc sa réintégration à Syracuse et se proposait d'organiser en grand la lutte contre Carthage. En attendant, la Nouvelle-Sélinonte lui servait d'avant-poste offensif et défensif : offensif contre Motyé, Ségeste et Panormos, défensif pour observer et contrarier les débarquements carthaginois. La mort empêcha Hermocrate de poursuivre ces desseins. Ce fut son gendre, le tyran Denys l'Ancien, qui assuma la tâche de libérer la Sicile.

Sélinonte tributaire de Carthage (407). — Ainsi, un an à peine après sa chute, Sélinonte se relevait de ses ruines pour braver son vainqueur. Mais elle ne devait pas persévérer longtemps dans cette dangereuse attitude, après la disparition d'Hermocrate. Elle ne fera plus qu'osciller d'un camp à l'autre, toujours attirée vers la cause grecque, dès qu'un libérateur fait appel à ses sentiments helléniques, puis invariablement ramenée par la terreur sous le joug punique, jusqu'au jour où Carthage lui porta le coup de grâce.

Le sort de Sélinonte dut être réglé par les Carthaginois dès la fin de 407, au moment où ils fondèrent, près des ruines d'Himère et pour la remplacer, la ville nouvelle de *Therma* ou *Thermes d'Himère*. Ils peuplèrent celle-ci de colons libyens auxquels s'adjoignirent les survivants de l'ancienne population grecque[1], dont une partie avait suivi Hermocrate à Sélinonte. Les deux villes reconstituées passèrent au rang de tributaires de Carthage. Carthage n'avait pas intérêt à régner sur un désert improductif. Elle accepta sans doute de mettre au compte d'Hermocrate l'équipée contre Motyé; elle s'abstint de représailles, certaine d'avoir le dernier mot.

Nouvelle expédition carthaginoise (406); *traité de 405; Sélinonte sujette de Carthage*. — Au printemps de 406, en effet, Annibal et Himilcon débarquaient à Eryx à la tête d'une nouvelle et formidable expédition[2]. Ils marchèrent directement sur Agrigente, la prirent (fin 406), la détruisirent (printemps 405), ainsi que Géla et Kamarina (été 405). Mais, vainqueur par les armes, Himilcon fut vaincu par la peste et contraint d'offrir la paix à Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, aux conditions suivantes (automne 405) :

« Les Carthaginois, outre leurs anciennes colonies, auront sous leur domination Sélinonte, Agrigente et Himère. Les Géloens et les Kamarinéens habiteront leurs villes dégarnies de leurs

1. Diodore, XIII, 79. — Cicéron, *In Verrem*, II, 35.
2. Xénophon. *Helléniques*, I, 5, 21. — Diodore, XIII, 80.

remparts et payeront tribut aux Carthaginois. Léontinoi, Messine et tous les Sikèles seront autonomes. Syracuse sera soumise au pouvoir de Denys. Les prisonniers et les navires capturés seront rendus de part et d'autre [1]. »

Ce traité aggravait le sort de Sélinonte en la faisant passer du rang de tributaire à celle de sujette. Elle dut recevoir, comme les autres villes soumises aux Carthaginois, une garnison de mercenaires campaniens [2]. Les Carthaginois détruisaient et dépouillaient les villes grecques en tant que puissances helléniques, mais ils étaient obligés de les reconstituer ensuite sur un plan plus modeste pour s'en faire des bases d'opérations et des centres d'exploitation à leur profit. Sans elles, la conquête de la Sicile aurait perdu toute valeur. Ils ne s'opposaient pas, dans une certaine mesure, à la repopulation des villes détruites. Diodore constate que nombre de Grecs, pour échapper à la tyrannie de Denys, accouraient s'établir dans les villes soumises aux Carthaginois, et y obtenaient le droit de cité et de propriété [3].

Nouvelle guerre carthaginoise (399-397); *prise de Motyé par Denys l'Ancien* (398). — Mais comme Denys le prévoyait, le désir de la liberté devait rallier à lui tous ces émigrés, en cas de conflit avec Carthage, car ils haïssaient les barbares encore plus que le tyran. De fait, dès qu'il eut déclaré la guerre aux Carthaginois en 399, toutes les villes grecques soumises à leur domination se soulevèrent et, par un juste retour de cruauté, firent expier à leurs anciens bourreaux toutes les atrocités qu'elles avaient subies. Leçon qui devait apprendre aux Carthaginois à ne plus commettre d'excès contre les vaincus [4].

L'année d'après (398), Denys allait assiéger Motyé, et Sélinonte l'y suivit :

« Pendant sa marche, il ne cessait de recevoir les contigents des villes grecques qui accouraient en masse avec leurs armes. Tous se joignaient de grand cœur à l'expédition, tant ils haïssaient le joug de la domination puuique et désiraient recouvrer leur liberté. C'est ainsi qu'il recueillit d'abord les Kamarinéens, puis les gens de Géla et d'Agrigente. Ensuite, il appela à lui les Himéréens, qui habitaient l'autre côté de la Sicile. Il prit avec lui en route les Sélinontiens et se présenta devant Motyé avec son armée au complet [5]. »

La ville fut prise et les Siciliens y assouvirent leur fureur par une vengeance à la carthaginoise, haute en couleur. Mais bientôt le retour offensif d'Himilcon et de

1. Diodore, XIII, 114.
2. Diodore, XIV, 8. — On a retrouvé à Sélinonte comme souvenirs de la domination carthaginoise de nombreuses monnaies puniques en argent et des vases avec légendes phéniciennes (Cavallari. *Archivio stor. sicil.*, 1883, VII, p. 104), et au nord du temple C, un bloc de tuf portant comme marque un *aleph* phénicien (A. Salinas. *Notizie degli scavi*, 1888, p. 602).
3. Diodore, XIV, 41.
4. Diodore, XIV, 46.
5 Diodore, XIV, 47. — Ségeste resta fidèle à Carthage.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0139 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Magon obligea Denys à lâcher sa prise et à s'enfermer dans Syracuse. Les Carthaginois créèrent Lilybée, pour suppléer Motyé ruinée (397). Puis la peste les dispersa; Himilcon s'enfuit à Carthage, sans même signer de traité avec Denys, qui restait maître de toute la Sicile grecque[1].

Sélinonte, sous le protectorat de Denys, complète ses défenses (397-392). — Sélinonte était donc rentrée pour un temps au giron de l'hellénisme, sous le protectorat de Denys. L'occupation carthaginoise, réduite à la province punique et au pays élyméen, laissait les villes grecques ralliées à Denys reconstituer leurs forces[2]. Pendant les cinq années que dura cette autonomie réparatrice, encore que précaire, les Sélinontiens durent prendre leurs sûretés. En créant Lilybée, les Carthaginois avaient encore rapproché d'eux leur base d'opérations en Sicile. Ceci permet de supposer que Sélinonte profita de l'accalmie pour compléter ses moyens de défense. C'est pourquoi on peut attribuer à cette période les remaniements de l'enceinte d'Hermocrate, la fermeture des portes des côtés est et ouest, donnant sur les ports, et tout le système des ouvrages avancés, tours demi-rondes, galeries, casemates, bastions et places d'armes, évidemment rajoutés et dont le dispositif semble une copie du fort Euryèle, remanié par Denys. Toute cette fortification savante et compliquée ne peut guère avoir été improvisée par Hermocrate[3]. Elle ne fait pas corps avec ses travaux. Comme elle est plus récente, aucune période ne convient mieux à sa construction que l'intervalle de paix armée qui va de 397 à 392. Peut-être fut-elle élevée sur les plans d'ingénieurs syracusains, qui réalisèrent en maçonnerie les dispositifs souterrains du fort Euryèle. En tout cas, l'inspiration de Denys, grand connaisseur en la matière, ne fut pas étrangère à cette œuvre, qui faisait de Sélinonte une forteresse plus moderne capable de résister aux machines de siège.

Traités de 392 et de 378 : Sélinonte et Minoa rendues à Carthage. — Cependant Carthage, malgré ses revers, ne perdait pas de vue sa proie. Magon revint en Sicile en 393; battu par Denys, il reparut l'année suivante à la tête de 80.000 hommes. Mais, de part et d'autre, on préféra négocier. Le traité de 405 fut renouvelé en 392, avec cette stipulation nouvelle que le pays des Sikèles et Tauroménion obéiraient à Denys[4]. C'est-à-dire que Denys, rêvant de conquérir Rhégion et la Grande Grèce, avait d'abord besoin d'arrondir son royaume syracusain. Il sacrifiait à cette ambition les anciennes victimes de Carthage,

1. Diodore, XIV, 61, 75; XXII, 10.
2. Diodore, XIV, 78 : « Après la défaite des Carthaginois, les survivants des villes de Sicile asservies se rassemblèrent et réintégrèrent leurs patries respectives où ils réparèrent leurs forces. »
3. Voir ci-dessous, liv. II, chap. II.
4. Diodore, XIV, 90, 95, 96.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0140
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

devenues ses amies, Sélinonte, Géla, Agrigente. Sans doute dans son for intérieur se réservait-il de revenir sur cette concession, aussitôt qu'il aurait consolidé sa puissance.

En effet, Rhégion domptée et l'Italie méridionale soumise, l'infatigable Denys revint à son dessein de délivrer la Sicile. Les villes abandonnées par lui en 392, loin de se résigner, étaient prêtes à secouer le joug carthaginois : Denys les reçut dans son alliance. Vainqueur de Magon (383), puis battu, il dut négocier encore une fois, en 378[1], sur les bases suivantes : « Les deux partis conservaient leurs anciennes possessions[2] : cependant, les Carthaginois se firent réserver la ville et le territoire de Sélinonte, avec la portion du territoire d'Agrigente qui s'étend jusqu'au fleuve Halykos. Denys paya aux Carthaginois mille talents. » Les Carthaginois tenaient à conserver Sélinonte comme une couverture de Lilybée et comme un gage de tranquillité offert à Ségeste. Mais ils attachaient aussi du prix à la possession de Minoa, débarcadère commode à l'entrée de la vallée de l'Halykos, par où ils pénétraient au cœur du pays. C'est pourquoi ils firent reporter jusqu'à ce fleuve l'ancienne frontière orientale de la Sélinontie, enlevant ainsi à Agrigente la bande comprise entre les Thermes de Sélinonte et l'Halykos. La colonie sélinontienne de Minoa, qui formait une enclave au sud de cette bande, fut ainsi incorporée à la Sélinontie punique. Elle devint une station carthaginoise importante, sous le nom de *Rus-Melqart* (promontoire de Melqart), que les Grecs traduisirent en *Hérakleia*. Elle reçut une garnison de mercenaires et frappa des monnaies de type grec à la légende punique[3]. La province carthaginoise s'avançait ainsi presque jusqu'au milieu de la Sicile.

Denys n'était pas homme à se tenir longtemps pour battu. En 368, il entama contre Carthage une quatrième guerre punique. Dans sa marche sur Lilybée et Éryx, il ramena à lui Sélinonte, sans doute toute disposée à cette défection. Mais sa mort, survenue dans l'hiver de 368-367, mit fin aux opérations et fit rentrer Sélinonte sous le joug carthaginois[4].

Denys le Jeune, Dion et Timoléon (357-338). *Traité de 339*. — Denys le Jeune, fils et successeur de Denys l'Ancien, se souciait peu de continuer le rôle de libérateur de la Sicile. Lorsque, en 357, l'exilé syracusain Dion, parti de Zacynthe, fit voile vers la Sicile[5], à la tête d'une petite troupe, décidée à renverser le tyran, il débarqua à Minoa. La place était gardée par une garnison de mercenaires, commandés par un certain Paralos ou Synalos, qui se trouvait être un ami de

1. Diodore, XV, 15. On datait généralement ce traité de la fin de 383. Pourtant Beloch (*Impero di Dionisio*, p. 6 et 7) démontre qu'il n'est pas antérieur à 378.
2. C'est-à-dire, pour Carthage, la province punique et Ségeste. Carthage abandonnait Géla et Agrigente.
3. Voyez ci-dessus, p. 87.
4. Diodore, XV, 73.
5. Sur cette navigation, voir ci-dessus, p. 38 et 53.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0141
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Dion[1]. Ce gouverneur accueillit avec empressement Dion et sa troupe, et seconda leur entreprise. Dion fit débarquer 5.000 armures, qu'il remit au gouverneur en le chargeant de les transporter à Syracuse. Quant à lui, il gagna Syracuse et réussit à faire détrôner Denys[2].

Aucun des tyrans médiocres qui se succédèrent ensuite à Syracuse n'était de taille à assurer la revanche de l'hellénisme. En désespoir de cause, les Syracusains sollicitèrent leur métropole Corinthe de leur envoyer un libérateur (344). Corinthe fit un excellent choix en la personne de Timoléon, un homme de la trempe d'Hermocrate, qui justifia avec éclat la confiance de ses concitoyens et des Grecs de Sicile par ses talents militaires et politiques. Il battit les Carthaginois, affranchit, releva et repeupla les villes grecques. Le traité sollicité par les Carthaginois (339) rendait la liberté à *toutes* les villes grecques, sauf à Sélinonte, puisque Carthage gardait à l'est la frontière de l'Halykos. Ce traité rééditait celui de 378. Une fois de plus, Sélinonte était sacrifiée à la tranquillité de Syracuse : tout ce que ses habitants gagnaient à l'œuvre de Timoléon, c'était la liberté d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles et leurs richesses[3].

Agathocle (317-289). *Traités de 313 et de 306.* — Bientôt Syracuse allait produire elle-même le dernier et le plus audacieux de ses tyrans, Agathocle, qui surpassa en activité et en génie Denys l'Ancien. A peine arrivé au pouvoir, il étendit son autorité sur toutes les villes grecques. Les Carthaginois protestent au nom du traité de 339. Agathocle et Hamilcar signent, en 313, un nouvel accord, aux conditions suivantes : « Parmi les villes grecques de la Sicile, Hérakleia (Minoa), Sélinonte ainsi qu'Himère restaient soumises aux Carthaginois, comme auparavant. Toutes les autres étaient indépendantes, sous l'hégémonie de Syracuse[4]. » Ce pacte ne faisait que corroborer ceux de 339 et de 378. Il ne changeait rien à la situation de Sélinonte, mais s'opposait à toute équivoque à son sujet.

Pourtant Agathocle, pourchassé par Hamilcar, paye d'audace, va en Libye braver Carthage sous ses portes (309); en son absence, les villes se soulèvent, groupées autour d'Agrigente dont le général Xénodikos les délivre du joug carthaginois. Inquiet, Agathocle revient en Sicile (308); « il débarque à Sélinonte

1. Paralos, d'après Diodore (XVI, 9); Synalos, d'après Plutarque (Dion, 25). Plutarque le qualifie de Καρχηδόνιος ἄρχων; il pouvait être un chef de mercenaires grecs, à la solde de Carthage. Quant à Minoa, Plutarque la désigne comme πολισμάτιον ἐν τῇ Σικελίᾳ τῆς Καρχηδονίων ἐπικρατείας.

2. Diodore, XVI, 10.

3. Diodore, XVI, 65, 73, 82, 83. — Plutarque, *Timoléon*, 34. — Holm (*Griechische Geschichte*, II, p. 213) propose de ce traité une interprétation compliquée et inacceptable : l'Halykos n'aurait servi de frontière que « pour l'intérieur de l'île »; les communautés grecques, situées à l'ouest, seraient pourtant restées libres. Que signifie alors la clause qui les autorisait à s'établir à Syracuse? Enfin, le traité de 313 n'est intelligible que comme maintien du *statu quo* établi par les conventions de 378 et de 339.

4. Diodore, XIX, 1-9; 71.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0142
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

et oblige Hérakleia, qui s'était affranchie, à passer sous sa domination[1] ». Après une seconde expédition en Libye (307), Agathocle découragé signe avec Carthage un traité (306), qui consacrait le retour aux stipulations antérieures : « Les Phéniciens conservaient toutes les villes qu'ils possédaient auparavant[2]. » Tel fut, pour Sélinonte, le résultat de la prodigieuse activité d'Agathocle.

Pyrrhus en Sicile (278-277). — Les Carthaginois profitèrent de l'anarchie qui suivit la mort d'Agathocle (289), pour attaquer Syracuse (278). Les Siciliens appelèrent à leur aide Pyrrhus, roi d'Épire et gendre d'Agathocle; le royal aventurier revenait de Tarente, découragé par ses proverbiales victoires sur les Romains. Accouru en libérateur, il rallie Syracuse, Agrigente, etc. et envahit la province carthaginoise avec 30.000 hommes, 2.500 cavaliers et des éléphants : « La première ville qu'il soumit fut Hérakleia, gardée par une garnison carthaginoise; puis il prit Azones[3]. Ensuite, les Sélinontiens se rallièrent à lui, ainsi qu'Halikyai, Ségeste et la plupart des autres villes. » Il emporta Éryx, mais échoua devant Lilybée, la dernière place laissée aux Carthaginois. Il avait pris le titre de roi de Sicile[4], mais il partit, comme toujours, après les plus belles espérances, sans aboutir. Pour Sélinonte, cette nouvelle et éphémère libération grossissait la liste de ses déceptions. Elle retomba aussitôt au pouvoir des Carthaginois, bientôt transformés, par l'apparition des Romains à Messine (265), en amis et en défenseurs de l'indépendance sicilienne, avec la collaboration de Hiéron II, roi de Syracuse.

Conquête de la Sicile par les Romains (264-259). — Au début de la première guerre punique (printemps 264), Hannon débarque en Sicile, « rassemble ses troupes à Lilybée, s'avance jusqu'à *Sélinonte*[5], laisse son infanterie dans le camp qu'il établit près de cette ville, se rend à Agrigente, où il fortifie la citadelle, et engage le peuple à s'allier et à combattre les Carthaginois. Puis il revient dans son camp, où il reçoit la visite des députés d'Hiéron ». Mais les succès des Romains obligent Hiéron à abandonner Carthage pour s'allier à Rome (263)[6]. La plupart des villes qui ne relevaient pas du royaume d'Hiéron se déclarèrent pour les Romains,

1. Diodore, XIX, 106-110; XX, 32, 56. — Hérakleia (Minoa) avait sans doute chassé sa garnison carthaginoise pour se donner à Agrigente. Cf. Justin, XXII, 8.

2. Diodore, XX, 79.

3. Ἀζῶνας, d'après les manuscrits de Diodore (XXII, fr. 10). Localité située entre Hérakleia et Sélinonte, peut-être à Torrazza, près de Porto-Palo, à l'endroit où a été retrouvée la nécropole d'une bourgade sélinontienne. (Cavallari. *Bullettino di antich. in Sicil,* 1872, V, p. 10.)

4. Polybe, VII, 4, 5. — Justin, XXIII, 3.

5. Diodore, XXIII, fr. 2. Les manuscrits portent μέχρι Σολοῦντος, erreur évidente pour Σελινοῦντος : la position de Solonte rendrait invraisemblable l'itinéraire d'Annibal se portant de Lilybée à Agrigente. La présence de son camp dans le voisinage d'Agrigente était, d'ailleurs, un moyen d'intimidation nécessaire, pour le cas où les Agrigentins résisteraient à ses propositions.

6. Polybe, I, 16, 6. — Diodore, XXIII, fr. 4. — Pausanias, VI, 12, 3. — Zonaras, VIII, 9, 11. — Eutrope, II, 24.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0143 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

même Ségeste. Les Carthaginois ne gardaient plus que Lilybée, Sélinonte, Hérakleia[1] et Agrigente. Les Romains mirent le siège devant celle-ci (262). Hannon, venu pour la secourir, partit de Lilybée à Hérakleia, où il reçut quelques alliés. Agrigente prise, la conquête romaine gagna les territoires sikane et élyméen, Éryx, Drépanon, Lilybée, Panorme (253). Hasdrubal se tenait à Lilybée avec une armée et 140 éléphants. Il passa près de deux ans (253-251) à manœuvrer autour de cette place et sur le territoire sélinontien, terrorisant les Romains avec ses éléphants[2]. Enfin, en 250, accusé d'inaction par les Carthaginois, il partit de Lilybée avec toute son armée, traversa les défilés de la Sélinontie septentrionale[3], pour surprendre le consul L. Cecilius Metellus à Panormos : il fut battu. Il ne restait plus aux Romains qu'à prendre Lilybée, Éryx et Drépanon, pour être maîtres de toute la Sicile. Ils s'attaquèrent aussitôt à Lilybée.

Seconde destruction de Sélinonte par les Carthaginois (250). — Les Carthaginois se trouvaient réduits à une tactique désespérée : se replier dans les deux dernières places qui leur restaient et y concentrer tous leurs moyens en faisant le vide devant l'ennemi. C'est ainsi qu'ils furent amenés à sacrifier leurs places secondaires et excentriques, Hérakleia et Sélinonte. Isolées par le blocus de Lilybée, ces forteresses « en l'air » et d'une fidélité douteuse, auraient été fatalement enlevées par les Romains et leur auraient fourni des points d'appui. Il s'imposait donc de les évacuer en les démantelant et d'en transporter les habitants avec les garnisons à Lilybée, où ils renforceraient la défense, comme ceux d'Éryx avaient été transférés à Drépanon dans le même but. C'est ce qui fut fait avant l'arrivée de la flotte romaine à Lilybée, en 250[4].

Pour Hérakleia, le fait ne s'établit que par induction, mais il est formellement attesté pour Sélinonte. L'acte de décès de Sélinonte tient dans cette courte phrase conservée par hasard dans un fragment de Diodore[5] :

« La ville de Sélinonte fut détruite par les Carthaginois et ses habitants transportés à Lilybée. »

Ainsi se termine l'existence matérielle de notre ville, dans un suprême et inutile holocauste. Les maîtres qui le lui imposèrent n'avaient voulu, cette fois, anéantir en elle que la forteresse et sauvegarder pour leur service sa vaillante population. La seconde destruction de Sélinonte ne fut pas une œuvre de haine,

1. Diodore, XXIII, fr. 5. La flotte carthaginoise, forte de 350 vaisseaux, mouilla, en 256, à Hérakleia-Minoa, avant la bataille navale d'Ecnomos (Polybe, I, 25).
2. Polybe, I, 39.
3. Polybe, I, 40, — Diodore, XXIII, 21.
4. Diodore, XXIV, fr. I. L'arrivée de la flotte à Lilybée eut lieu sous les consuls C. Atilius et L. Manlius (250).
5. Diodore, XXIV, fr. 1 : Τὴν δὲ Σελινουντίων πόλιν Καρχηδόνιοι κατασκάψαντες κατῴκισαν εἰς τὸ Λιλύβαιον.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0144
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

mais une mesure de circonstance, commandée par les nécessités de la guerre. Elle fut aussi sommaire que rapide. Elle ressemble plutôt à un démantèlement hâtif et partiel, limité aux organes essentiels de la défense militaire, qu'à une démolition désordonnée et complète. Peut-être, avant de quitter la ville, mit-on le feu aux maisons? Mais les remparts furent seulement écrêtés et dégarnis de leurs créneaux. On n'eut pas le temps de les raser jusqu'au sol. Les temples, probablement dépouillés, restèrent debout. Plus heureuse que son aînée, la Nouvelle-Sélinonte d'Hermocrate ne fut ni ruinée de fond en comble ni anéantie. C'était assez de la rendre inhabitable et inutile. La hâte des Carthaginois l'a beaucoup moins maltraitée alors que n'ont fait ensuite les cataclysmes et les éléments.

De la population transplantée d'office à Lilybée, les Carthaginois ne pouvaient guère attendre qu'obéissance et résignation, mais non un dévouement sincère ou spontané. Les épreuves de la domination punique avaient accumulé trop d'amertume au cœur des Sélinontiens pour qu'ils consentissent de bon gré à l'abandon de leur patrie. Toutes les autres villes de la Sicile grecque avaient accepté la souveraineté romaine parce qu'elle les délivrait de l'oppression carthaginoise. Seule donc, la contrainte explique que les Sélinontiens aient assumé le rôle de derniers défenseurs de Carthage. Leur cas rappelle celui des hilotes que Sparte armait pour sa sauvegarde en ses moments de détresse. L'isolement les livrait à la merci d'un maître abhorré; ils le suivirent en esclaves plutôt qu'en alliés. Ce fut apparemment pour eux une satisfaction de suprême revanche que d'assister, pendant le siège de Lilybée, à l'écroulement de la tyrannie carthaginoise. Mais il ne leur était réservé aucune chance de salut pour eux-mêmes. Leur ville ne fut pas relevée; ils continuèrent sans doute à résider à Lilybée, où ils formèrent un noyau de population hellénique[1]. Le sacrifice ingrat était consommé. Ce peuple disparaissait de l'histoire, entraîné dans la chute où il méritait d'entrevoir sa délivrance.

1. Niese. *Geschichte der Griechischen und Makedonischen Staaten*, II, p. 191.




DÉCADRACHME (ARGENT) DE SYRACUSE, de l'atelier d'Euainétos (fin v^e s.).
Avers : tête d'Aréthuse (?) — Revers : Niké ailée couronnant un quadrige; en exergue, pièces de trophée.



VUE DU TEMPLE E, d'après Houel. (*Voyage pittoresque*, I, pl. XVIII.)

CHAPITRE VII

SÉLINONTE DEPUIS 250 APRÈS J.-C. JUSQU'A NOS JOURS

Sélinonte romaine et chrétienne. — A partir de 250 avant J.-C., Sélinonte relève moins de l'histoire que de l'archéologie. Depuis longtemps déjà ses ports, sans doute ensablés, n'attiraient plus les navires. Les Carthaginois avaient établi leur station navale à Hérakleia-Minoa, qui supplanta sa métropole, et devint colonie romaine[1]. Le nom de Sélinonte n'apparaît plus que comme un souvenir du passé, dans quelques textes rétrospectifs[2]. Pourtant, la présence de ses temples

1. Polybe. I, 17, 18, 19, 25, 30. — En 249, Carthalon, amiral carthaginois, s'y tint en embuscade pour surprendre la flotte romaine (Polybe. I, 53). Himilcon y débarqua pendant le siège de Syracuse par les Romains (214), avec toute une armée et alla occuper Agrigente (Tite-Live. XXIV, 35). Après la prise de Syracuse et la réduction de la Sicile en province romaine, Hérakleia fut classée parmi les cités *décumanes*, astreintes à payer à Rome un tribut annuel sur leurs produits (Cicéron. *In Verrem*, III, 103). En 131, le proconsul P. Rupilius y installa une colonie romaine qui latinisa en partie la population (Cicéron. *In Verrem*, II, 125; V, 112). En 104, pendant la guerre des esclaves, le préteur P. Licinius Nerva y établit son quartier général (Diodore, XXXVI, 4). En 73-71, elle était en état de fournir un navire à la misérable flottille de six vaisseaux réunie par Verrès pour donner la chasse aux pirates (Cicéron. *In Verrem*, II; V, 112). Elle disparut ensuite et n'a laissé aucuns restes (Holm. *Geschichte Siciliens*, III, p. 247).

2. Silius Italicus (XIV, 200) cite Sélinonte parmi les villes qui secoururent Syracuse contre Marcellus; mais Tite-Live n'en dit rien.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0146
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

restés debout la préserva d'un abandon complet. Strabon, il est vrai, la désigne avec Himère et Géla, parmi les sites antiques inhabités de son temps[1], affirmation sans doute exagérée, comme plusieurs autres renseignements du même auteur sur la dépopulation de la Sicile à l'époque d'Auguste[2]. Sélinonte n'était plus apparemment, comme d'autres cités jadis florissantes, qu'un pauvre *vicus*, une de ces misérables localités à qui Cicéron, dans les *Verrines*, décerne les épithètes de *perpauca, tenuis, parva, miserrima, desertissima, inanis*. Il paraît probable que son territoire avait été incorporé par les Romains à l'*ager publicus* ou domaine de la République[3]. En tout cas, le paix romaine permit la reconstitution, autour des temples, d'une bourgade gréco-latine. Le culte se continuait dans les temples Est et dans le sanctuaire de Gaggera, au Ier siècle avant J.-C.[4]. Sous les Antonins, les thermes du mont San Calogero connurent la vogue d'une nombreuse clientèle[5].

A la fin de l'empire romain, le pays, peu à peu latinisé, était chrétien. Un hameau chrétien, de rite romain, existait au Ve siècle après J.-C. autour des temples C et D. Ses maisons ont été retrouvées en partie ensevelies sous les colonnes renversées du temple C; des tombeaux, une chapelle, une belle lampe de bronze avec le monogramme constantinien et l'inscription DEO GRATIAS, y ont été découverts[6]. A la même période, du IIIe au Ve siècle après J.-C., appartient aussi le petit sanctuaire chrétien annexé à l'ancien mégaron de Déméter, dans le péribole de Gaggera, ainsi que les nombreuses lampes au monogramme constantinien qui y ont été exhumées à côté des ex-voto païens archaïques[7]. Le culte nouveau restait fidèle aux lieux consacrés par la tradition. Cette petite communauté chrétienne eut sa légende : à en croire un hagiographe local, quatre cents chrétiens auraient subi le martyre, sur les bords du Sélinous, sous Dioclétien[8].

1. Strabon, VI, 2, p. 272.
2. E. Pais. *Osservazioni sulla storia e sulla amministrazione della Sicilia durante il dominio romano* (*Archivio storico sicil.*, 1888). — Cf. les remarques de P. Orsi sur Mégara Hyblaia (*Monum. antichi*, 1889, I, p. 701-702).
3. Pline (*Hist. nat.*, III, 14) cite Sélinonte en qualité d'*oppidum* et les Sélinontiens parmi les peuples de droit latin. Ptolémée cite le fleuve Sélinous, mais non la ville.
4. De cette époque datent la dédicace du temple d'Héra (voir liv. II, chap. IV), une inscription latine (*Corpus inscr. lat.*, X, p. 739, n° 7201) et l'aménagement en niche voûtée de l'adyton du mégaron de Gaggera.
5. Τὰ ὕδατα τὰ Σελινούντια (Strabon, VI, 2, p. 275) ou *Thermæ* (*Selinuntiæ*) colonie romaine (Pline, III, 14). Le nom ultérieur d'*Aquae Labodes* ou *Larodes* (*Itinerar. Antonin* p. 89 et *Carte de Peutinger*), est encore mal expliqué; c'était le plus important relais de poste (*cursus publicus*) de toute la Sicile (Holm. *Geschichte Siciliens*, III, 485. — *Corp. inscr. lat.*, X, 2, 739).
6. Cavallari. *Atti dei Lincei*, 1882, p. 462-468; A. Salinas. *Archivio storico sicil.*, 1883, VII, p. 132. De la même époque date aussi la dalle sépulcrale du diacre Ausanius, découverte en 1859 à un kilomètre des temples Est (A. Salinas. *Archivio storico sicil.*, 1877, I, p. 481; 1883, VII, p. 131; *Atti dei Lincei*, 1882, p. 470; *Studi storici e archeol. sulla Sicilia*, 1884, p. 71-82). — L'invocation catholique DEO GRATIAS s'oppose à la formule des donatistes africains *Deo laudes* (S. Augustin. *Enarratio in psal.*, CXXXII, 6).
7. A. Salinas. *Notizie degli scavi.*, 1894, p. 207.
8. Gaetani. *Vitæ sanctorum sicul.* Palerme, 1657, I, p. 77 et 102. D'après Giovanni (*Storia ecclesiast. di Sicil.*, Palerme, 1849, I, p. 143), cette tradition ne repose sur aucune donnée authentique (A. Salinas. *Archivio storic. sicil.*, 1883, VII, p. 135).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0147
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Le tremblement de terre et la chute des temples; la Sélinonte byzantine. — Cette Sélinonte latine, humblement blottie contre les restes délabrés, mais toujours debout, des vieux temples, fut anéantie avec eux par une catastrophe soudaine. On se figure, dans un paysage de décombres, ces architectures séculaires émergeant au milieu des masures chrétiennes, comme les survivants anachroniques d'un monde disparu. L'humanité débile qui avait pu mettre en fuite les fantômes des anciens dieux, était réduite à rechercher l'hospitalité de leurs indestructibles demeures. Pour mettre fin à ce paradoxe, il fallut une intervention surhumaine. Un tremblement de terre renversa les temples et écrasa du même coup sous leurs débris leurs hôtes parasites. On a cherché d'autres causes à la destruction finale des temples sélinontiens[1]; malheureusement pour la Sicile, l'hypothèse du tremblement de terre reste toujours, en pareil cas, la plus plausible. L'aspect des débris, la position des colonnes et des murs renseigneraient peut-être un géologue sur la modalité de la chute et sur celle de la secousse. Le séisme fut-il *ondulatoire*, c'est-à-dire agissant par ébranlement latéral, ou bien *sussultoire*, c'est-à-dire à soulèvement vertical, comme la poussée d'une vague de fond? Aussi bien, l'attitude de la chute a varié d'un édifice à l'autre, déterminée par des détails de structure, peut-être aussi par les conditions locales du terrain et de la secousse, en sorte que chacune des deux théories scientifiques découvrirait sans doute des arguments en sa faveur. Mais dans le désordre de ces formidables écroulements, dans la dispersion de ces massifs châteaux de cartes, on est surpris de constater l'intégrité des soubassements : ils n'ont subi que des dégâts insignifiants : ni fissures, ni dislocations, ni dénivellements sensibles[2]. Entre tous, le temple C se fait remarquer par l'harmonieuse distinction de sa chute. La superstructure semble avoir basculé, du sud au nord-est, sur le socle immobile, comme si elle avait été projetée et entraînée par le mouvement du faîte. Le temple est tombé, pour ainsi dire, la tête la première, étalant sur le sol, du côté nord, les files parallèles de ses colonnes disjointes, dans un ordre si parfait qu'on imagine sans peine une main de géant s'amusant à les redresser. Il lui suffirait de ramasser les fûts tels quels, avec leurs chapiteaux et leurs architraves, pour les remettre debout sur les tambours inférieurs qui n'ont pas bougé[3]. On expliquerait cette disposition soit par un soulèvement ondulatoire, du sud au nord-est, soit, au contraire, par un

1. Notamment en la mettant, malgré le témoignage de Diodore, au compte des Carthaginois (Voyez p. 116).

2. Cavallari. *Bullettino di antich. in Sicilia*, 1871, IV, p. 16.

3. Voir la gravure, p. 13. Il est à souhaiter que ce rêve reste un jeu d'imagination. L'archéologie serait bien malavisée si elle tentait de redresser effectivement l'admirable colonnade « couchée » du temple C. Ce serait priver la Sicile d'un de ses spectacles les plus impressionnants. Il ne manque pas, à Ségeste et à Agrigente, sans parler de Pæstum, de péristyles debout, tandis que les cadavres alignés des colonnes sélinontiennes et la projection horizontale de cette ordonnance dorique, sont chose unique au monde.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0148
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

déplacement latéral, par un glissement horizontal de la base, du nord au sud, qui aurait déterminé le branle de l'énorme entablement vers le nord. Tout autre est l'effondrement confus et lourd du temple G, dont la masse, au lieu de s'écarteler par le haut, s'est affaissée sur elle-même, en tas informe. Est-ce l'effet d'une secousse de bas en haut, ou bien de la structure hypèthre du temple, dont le vide intérieur pouvait attirer vers le centre la dislocation ?

Le temple E a fait une chute plus dramatique et plus pittoresque : il s'est disloqué par le faîte, éparpillant sur trois côtés les murs de sa cella et les tambours de son péristyle. Seul l'ante nord-est du pronaos s'est maintenue ferme à son poste et continue à étançonner une poussée chaotique de blocs qui semblent l'assaillir comme des vagues à l'assaut d'un phare. Ici, l'hypothèse de la secousse « sussultoire » a pour elle les apparences[1].

Deux questions se posent au sujet de cette catastrophe. S'est-elle produite en une seule fois, et tous les temples sont-ils tombés au même moment, ou bien doit-on admettre une série de secousses et de chutes successives, réparties sur un assez long espace de temps? Enfin, quelle est la date approximative du cataclysme? La réponse à la première question ne pourrait être donnée que par des hommes de science, après une étude attentive des monuments, étude qui n'a pas encore été faite. Quant à la date de l'effondrement, le groupe de l'Acropole fournit quelques indices chronologiques. La chute des temples C et D est sûrement postérieure à l'existence du hameau chrétien, dont les masures ont été écrasées par leurs colonnes : on voit encore des tambours suspendus sur les débris des maisons. Donc, c'est après le v^e siècle de notre ère que le tremblement de terre a eu lieu. D'autre part, sur les ruines des temples écroulés, un nouveau village s'est installé. On a retrouvé, près de l'angle nord-est du temple C, un cimetière chrétien évidemment postérieur à la chute du temple, puisqu'on a employé en guise de dalles funéraires deux fragments de l'architrave angulaire, sur lesquels ont été sculptées deux croix byzantines et une croix latine[2]; les tombes contenaient de la poterie sans ornements. L'usage de la croix grecque a survécu en Sicile après la domination byzantine; il persista jusqu'à la conquête normande; on le retrouve dans les églises normandes de la région, notamment dans l'église de la Trinità di Delia, près de Castelvetrano[3]. Fazello et d'Orville ont vu, sur le temple C, les restes d'un édifice rond à coupole, qui ne peut avoir été que la chapelle byzantine[4] de ce village. Le temple D fut aussi habité et transformé en refuge fortifié à l'aide des matériaux empruntés au temple lui-même[5]; à côté, un autre cimetière renfer-

1. Voir la photographie, p. 10 et la gravure de Houel en tête du chapitre.
2. Cavallari. *Atti dei Lincei*, 1882, p. 464.
3. Cavallari. *Archivio storico sicil.*, 1883, VII, p, 105. — Patricolo. *Ibid.*, 1880, V, p. 52.
4. Fazello. *De reb. sicul.*, p. 147. — D'Orville. *Sicula*, I, p. 69.
5. Cavallari. *Bullettino di antich. in Sicilia*, 1871, IV, p. 16, 17; 1874, VII, p. 14.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0149 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

mait des squelettes bien conservés et des vases grossiers. Enfin, la cella du temple A portait les restes d'une tour, d'un escalier et d'une chapelle. De tous ces vestiges résulte la preuve qu'une petite cité plus récente s'est superposée à l'ancien hameau gréco-latin de l'Acropole, sur les ruines des temples écroulés.

Mais il y a plus. Les fouilles d'A. Salinas dans les fortifications extérieures au nord de l'Acropole ont retrouvé un autre hameau de basse époque installé sur le bastion de la tour demi-ronde détachée vers le nord. Ce sont de pauvres maisons, dont les murs de moellons sont liés au mortier de terre. Mais il y a un détail caractéristique. Quelques-unes de ces maisons furent ensuite sacrifiées pour la construction d'un mur circulaire en matériaux hétéroclites, qui entoure comme d'une *chemise* le mur antique de la tour, à cinq mètres de distance[1]. Ce rempart improvisé se distingue nettement des maçonneries antiques par sa structure négligée : tout y décèle une basse époque. Il chevauche sur les murs de quelques maisons du hameau; de plus, au lieu de fondations, il repose sur une couche de terre haute de deux mètres au-dessus du niveau de l'assise inférieure de la tour hellénique : preuve que celle-ci était déjà enfouie en partie par les sables. D'autres remaniements des ouvrages anciens appartiennent à la même époque : murs de barrage des passerelles de la tranchée, chemise circulaire de la tour demi-ronde de l'angle nord-ouest du même front nord[2], enfin restauration hâtive, à l'aide d'anciens blocs, de toute la crête du mur d'enceinte de l'Acropole, sur les côtés est, nord et ouest[3]. Cette restauration n'a rien de commun avec les travaux d'Hermocrate : la crête improvisée, sans appareil régulier, repose sur le parement intérieur du rempart, sans doute déjà envahi par les sables.

Il résulte clairement de ces constatations que, durant le moyen âge, après la catastrophe qui causa la destruction définitive des temples, à une époque où les sables avaient déjà recouvert les ruines des maisons antiques et enfoui la base des fortifications, une double cité s'était installée sur les ruines de Sélinonte : l'une à l'intérieur des murs, sur les temples de l'Acropole, l'autre en avant du front nord. A un certain moment, cette cité se mit en état de défense : on improvisa une forteresse extérieure, en profitant des restes des tours antiques renforcées par des chemises; on compléta la crête de l'enceinte pour la surélever au-dessus des sables; à l'intérieur, deux forts furent bâtis sur les soubassements des temples D et A et un fort isolé devant l'entrée de la porte Sud-Ouest[4].

Est-il possible de déterminer le moment où naquirent cette cité et cette

1. Voir le plan, liv. II, chap. II. — A. Salinas. *Notizie degli scavi*, 1894, p. 211-216.
2. Voir les plans, liv. II, chap. II et la photographie de la page 14.
3. Voir les photographies du liv. II, chap. II.
4. Il subsiste aussi près de ce fort carré les restes d'une chapelle voûtée.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0150
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

forteresse de basse époque, et par suite de préciser les limites chronologiques entre lesquelles se placerait la date du tremblement de terre?

A s'en tenir aux indices matériels, les constructions de la nouvelle cité rappellent aux archéologues celle du hameau d'époque « slave » retrouvé sur les ruines de l'Altis d'Olympie, et des nombreuses masures byzantines qui se sont partout installées en Grèce, du VIIIe au Xe siècle, sur les sites des villes et sanctuaires antiques[1]. La technique est partout la même : maçonneries médiocres de moellons liés au mortier de terre, utilisation des soubassements de temples pour l'installation de forteresses et de chapelles à coupoles. Ici, l'association des croix grecques aux croix latines, si elle peut à la rigueur descendre jusqu'à l'époque normande, peut aussi remonter à l'apogée de la domination byzantine. C'est à partir de 733 que l'église sicilienne, restée fidèle au rite romain après la conquête de l'île par Bélisaire en 535, fut officiellement rattachée au patriarcat de Constantinople. D'autre part, la présence de vases dans les tombeaux atteste encore la survivance des rites funéraires antiques. Enfin, le système des *chemises* extérieures pour la couverture des ouvrages fortifiés est un dispositif byzantin, déjà recommandé dans le traité de Philon de Byzance[2]. Pour ces raisons, il nous semble possible d'attribuer au VIIIe siècle la création de cette Sélinonte italo-byzantine, qui remplaça le hameau gréco-latin écrasé par la chute des temples. Il s'ensuivrait que la catastrophe qui détruisit à la fois les derniers monuments de la Sélinonte hellénique et les masures de la Sélinonte chrétienne du Ve siècle après J.-C. aurait eu lieu entre le Ve et le VIIIe siècle de notre ère. C'est à peu près l'époque (milieu du VIe siècle) où de violents tremblements de terre ruinèrent les édifices d'Olympie et jetèrent bas les colonnes du temple de Zeus[3].

La légende du siège de 827 par les Sarrasins. — Ces conclusions purement archéologiques permettraient d'attribuer une certaine réalité historique à une tradition rapportée par Fazello[4], et dont la critique a jusqu'ici contesté la vraisemblance. Au début du IXe siècle, la Sicile byzantine éprouva les mêmes inquiétudes que la Sicile hellénique de 480 et de 409 avant J.-C. Le péril libyen ressuscitait, sous les espèces d'une invasion sarrasine. Aux Carthaginois de jadis avaient succédé les Arabes, sous la dynastie des Aglabites. En 826, le gouverneur byzantin de la Sicile, Euphémios, en révolte contre son gouvernement, appela à son secours les Musulmans d'Afrique. Une grande expédition sarrasine

1. Fougères. *Mantinée et l'Arcadie orientale*, p. 599.
2. Philon, I, 45. — De Rochas d'Aiglun. *Principes de la fortification antique.*
3. Monceaux et Laloux. *Olympie*, p. 40.
4. Fazello, *De rebus siculis*, decad. II, liv. VI, 1 (Grævius. *Thesaur. antiq. Sicil.* IV, p. 471 E.). — Cf. Caruso. *Mem. histor. di Sicilia*, X, p. 461.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0151
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

partit de Sousse le 13 juin 827, et aborda le 16 juin à Mazzara[1]. Elle suivit la côte sud jusqu'à Syracuse qui renouvela contre ces nouveaux barbares les exploits de ses ancêtres. D'après Fazello, l'armée musulmane, forte de 40.000 hommes et commandée par un certain Alcamo, aurait, après son débarquement à Mazzara, brûlé ses vaisseaux, puis gagné de suite Sélinonte, dont elle se serait emparée sans peine. Pour terroriser dès leur approche le reste de la Sicile, les Sarrasins auraient fait bouillir les malheureux Sélinontiens dans des chaudrons de cuivre : exemple qui aurait déterminé la soumission spontanée de plusieurs villes. Le malheur est que Fazello ne cite aucune source à l'appui de cette anecdote. Aussi a-t-on incriminé son témoignage[2]. On a supposé que ce troisième martyre de Sélinonte était né dans l'imagination de quelque apologiste vaguement érudit, soucieux d'aggraver les torts des mécréants en Sicile. Sans doute, on soupçonne dans ce conte une vague réminiscence des atrocités religieuses de 409. Alcamo ou Abdelcam apparaît comme la réincarnation d'un suffète, Annibal ou Amilcar, et la torture des chaudrons bouillants comme une réédition du supplice des Macchabées. Est-ce à dire pourtant que le fait d'un siège de la Sélinonte byzantine par les Musulmans soit inadmissible en lui-même? Après la campagne de 827, les Sarrasins revinrent à la charge; ils finirent par conquérir toute la Sicile, qu'ils gardèrent jusqu'au milieu du XI^e siècle. La Sélinonte byzantine se trouvait, comme son ancêtre, la première victime exposée aux coups des envahisseurs débarqués à Mazzara. Il n'est pas invraisemblable qu'elle ait songé à se protéger : un imitateur byzantin d'Hermocrate organisa sa défense en aménageant les ouvrages extérieurs du front nord et en exhaussant à la hâte les anciens remparts. Cette restauration pourrait ainsi être datée du début du IX^e siècle. Certains recommencements de l'histoire s'expliquent par l'identité des conditions géographiques et des circonstances politiques : hellénique ou byzantine, Sélinonte se tenait toujours à l'avant-garde de la Sicile, en face du barbare africain, Carthaginois ou Sarrasin.

La domination arabe. — La domination arabe, qui dura deux siècles et demi, abolit à Sélinonte jusqu'au souvenir de son ancien nom. Le village byzantin fut remplacé par une bourgade que le géographe arabe Edrisi désigne dans son livre, publié en 1154, sous le nom de *Rahl'-al-'Asnam*, c'est-à-dire « hameau des Idoles ou des Pilastres », par allusion évidente aux ruines antiques sur lesquelles il était bâti[3]. Les Arabes ont laissé d'autres noms qui ont survécu dans la toponymie

1. La nouvelle Mazzara avait été fondée après la destruction de Lilybée en 704 par des corsaires égyptiens (Amari. *Storia dei Musulmani di Sicilia*, I, p. 169, 467).

2. Serra di Falco. *Antichita della Sicilia*, II, p. 11. — Amari. *Storia dei Musulmani di Sicilia*, I, p. 234-236.

3. Amari. *Bibl. arabo-sicula*, 1880. p. 20, § 40, 48, 49. Ce hameau, situé sur la côte entre Sciacca et Mazzara, se trouvait à quatre milles des *'Uyûn 'Abbas* ou fontaines d'Abbas, aujourd'hui *Tre Fontane*. D'après Amari, la position répondrait à celle de Marinella et aux *Pileri dei Giganti*. Cavallari (*Notizie degli scavi*, II, p. 713) veut appliquer ce nom au hameau de l'Acropole, qu'auraient encore dominé les métopes du temple C : mais cette théorie manque de toute base chronologique.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0152 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

actuelle des cours d'eau. Le *Madiuni* ou *Modione* rappelle le nom de la tribu berbère *Madiuna*; le *Belice* (*Belgia*, d'après Edrisi), qui s'écrit *Belich* ou *Belici* sur les documents latins du XI[e] au XV[e] siècle, évoque le nom d'un petit affluent de l'Euphrate, le *Belgian* ou *Belich*, voisin de Bassora[1]. C'était aussi le nom d'un château, plus tard détruit.

La « Terra di Pulci » et la « Torre di Polluce ». — Le nom de *Rahl'-al-'Asnam* ne paraît pas dans les diplômes des princes normands[2]. Le village semble avoir disparu vers la fin du XII[e] siècle, après la conquête de l'île par les Normands[3]. Sélinonte est dès lors complètement oubliée. Jusqu'à la deuxième moitié du XVI[e] siècle, les notions les plus fausses ont cours sur la géographie antique de la Sicile méridionale. Avant la Renaissance, dès le premier réveil de l'érudition classique au XV[e] siècle, une tradition locale, entretenue par le chauvinisme, avait accrédité l'opinion que Mazzara occupait la place de l'antique Sélinonte. Les érudits mazzaréens s'autorisaient sans doute des quelques fragments antiques que possédait leur ville et qui provenaient de la démolition de Lilybée en 704. Quant au site propre de Sélinonte, il n'était plus connu des indigènes que sous le nom de *Terra di Pulci*, c'est-à-dire « Terre des puces ». Ce vocable étrange apparaît pour la première fois sous la forme latine de *Terra pulicorum*, dans l'ouvrage de Fazello, publié en 1558. Mais d'où venait-il? Fazello déclare l'ignorer, mais il allègue un équivalent arabe, *Biled el Bargoth*, qui aurait, en effet, le même sens[4]. Il résulterait de cette donnée que ce furent les Arabes qui auraient les premiers baptisé le site de Sélinonte du nom de « Terre des Puces », traduit par les Siciliens en *Terra delle Pulci* ou *Terra di Pulci*. Mais, si cette dernière dénomination locale, attestée depuis Fazello par tous les voyageurs, paraît bien née sur place, il reste fort douteux qu'elle soit la traduction du prétendu antécédent arabe *Biled el Bargoth*. Déjà d'Orville[5] soupçonnait dans ce pseudo-nom arabe l'invention de quelque arabisant ou hébraïsant du XV[e] ou du XVI[e] siècle. En effet, les étymologies sémitiques étaient alors en vogue chez les érudits siciliens, mis en goût par l'abondance des thèmes arabes dans la toponymie de leur île. Donc, *Biled el Bargoth* n'est qu'un faux antécédent, fabriqué après coup pour justifier l'originale et populaire *Terra di Pulci*.

Mais ce n'est pas la seule fantaisie érudite que la Terra di Pulci ait inspirée.

1. Amari. *Storia dei Musulmani di Sicilia*, I, p. 237; II, p. 33 et 36.

2. Di Giovanni. *Documenti per servire alla storia di Sicilia*, I, p. 28. — A. Salinas. *Archivio storico sicil.*, 1883, VII, p. 129.

3. D'Orville. *Sicula*, I, p. 69.

4. Fazello. *De rebus sicul.*, Dec. I, cap. IV (Grævius. *Thesaur*, IV, p. 471) : « Selinuntem igitur, quam sarracenice *Biled el Bargoth*, quod Terram Pulicorum latine sonat (sed qua causa incertum), appellarunt. » Cf. p. 165 et 167 : « De Selinunte urbe, *Terra Pulicorum* hodie dicta... Urbs hæc, *Pulicorum Terra* a Siculis hodie dicta. » — La transcription exacte de *Biled el Bargoth* serait *Beled el Barguth*, d'après Amari.

5. *Sicula*, I, p. 70. Opinion reprise par Amari (*Storia dei Musulmani di Sicilia*, I, p. 237).

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0153
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Les doctes qui identifiaient Sélinonte avec Mazzara ne savaient quel nom antique appliquer aux ruines de la Terra di Pulci. Un humaniste s'avisa de baptiser la cité morte du nom de « Ville de Pollux », *Pollucis urbem*, dit Fazello, en taxant d'ignorance et d'absurdité cette appellation qu'il savait ne reposer sur aucun témoignage historique[1]. Mais les protestations de cet érudit sincère ne purent venir à bout du faux Dioscure. Celui-ci, une fois intronisé à Sélinonte, s'y fixa pour de bon. Même la découverte retentissante de Fazello, qui réintégrait Sélinonte à sa vraie place, contribua à sa fortune. Moins que jamais les humanistes locaux se seraient résignés à accepter pour la glorieuse cité retrouvée le sobriquet malséant de « Terre des Puces ». Quelques années après la publication en 1558 des *Décades* de Fazello, les corsaires barbaresques ne cessant d'infester les côtes de Sicile, le gouvernement espagnol des Deux-Siciles fit garnir le littoral d'une série de tours de guette. Un ingénieur florentin, Camillo Camilliani, qui était à son service dans la deuxième moitié du XVIe siècle, mentionne dans un catalogue de fortifications la *Torre di Polluce* ou « Tour de Pollux » comme « nouvellement construite »[2]. Or, cette *Torre di Polluce*, souvent citée par les voyageurs ultérieurs, reconstruite plusieurs fois, enfin incorporée dans la moderne maison des fouilles[3] est encore désignée comme telle par l'inscription récente du linteau de sa porte. Accréditée par le génie militaire du XVIe siècle, la légende du faux Pollux a été recueillie par le service des Antiquités, qui a ainsi consacré cet intrus comme patron et éponyme officiel de la *Terra di Pulci*.

En réalité, comme Fazello l'a soupçonné, Pollux n'est intervenu ici que grâce à un calembour érudit et bien intentionné sur le mot *Pulci*. Il s'agissait toujours de trouver une explication décente à ce malencontreux surnom de « Terre des Puces ». Le faussaire arabisant en avait rejeté la responsabilité sur les mécréants : l'humaniste classique, plus ingénieux, imagina d'anoblir ces insectes en les changeant en héros. Cette élégante solution fit fortune. Entre tous les temples de Sélinonte, les ciceroni eurent bientôt fait de découvrir et d'exhiber aux voyageurs celui du Dioscure[4]. Les archéologues eux-mêmes finirent par leur emboîter le pas, d'un cœur léger, parce que la mention des Tyndarides ou Dioscures sur une inscription sélinontienne leur parut corroborer la présence de Pollux à Sélinonte. Mais il semblait injuste d'oublier Castor : le temple attribué aux Dioscures fut donc appelé « Temple de Castor et Pollux ». Cet édifice fut identifié avec le temple A, alors le plus voisin de la *Torre di Polluce*. Or, celle-ci, par un admirable

1. L'inscription votive du temple d'Apollon, découverte seulement en 1870, ne mentionne les Dioscures sélinontiens que sous le nom de « Tyndarides ». (Voir p. 102.)
2. *Bibl. stor. lett. di Sicil.*, XXV, p. 76. — A. Salinas (*Archivio stor. sicil.*, 1883, VII, p. 135), cite en outre une inscription sur tuf datée de 1595.
3. Voyez la photographie, p. 18.
4. D'Orville, I, p. 70. — Houel, I, p. 23.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0154
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

cercle vicieux, ne devait elle-même son nom qu'à la proximité du temple supposé de Pollux[1]!

Le respect de la tradition aboutissait à cette étrange conséquence : des savants admettaient que le nom d'une ville avait pu disparaître pendant des siècles, alors que, par miracle, celui d'un héros secondaire lui aurait survécu dans la mémoire du peuple! La conclusion logique de cette théorie devait être une interversion des termes étymologiques : *Polluce* devenait l'original, *Pulci* le dérivé. Le calembour était mis au compte du peuple ignorant, qui aurait tiré *Pulci* de *Polluce*, parce que celui-ci n'avait pour lui aucun sens[2].

Mais cette piquante métamorphose d'un héros problématique soutient mal la discussion. En dernière analyse, c'est bien la dénomination « Terra di Pulci » qu'on retrouve comme l'élément primitif de la combinaison. D'où vient-elle? Les voyageurs n'ont pas manqué de recourir à l'explication la plus simple et la plus réaliste : « L'étymologie, dit Hittorff, proviendrait de la quantité extraordinaire de puces de terre, qui, dit-on, y abondent dans les fortes chaleurs[3]. » Mais la suggestion des mots, bien plus que l'observation vérifiée, a accrédité cette fantaisie entomologique. Le fâcheux privilège qu'elle fait attribuer à la « Terra di Pulci » pêche envers Sélinonte par excès d'indignité et envers le reste de la Sicile par excès d'honneur. Amari nous paraît s'engager sur une voie meilleure, quand il propose de reconnaître dans le mot *Pulci* une altération populaire du thème arabe *Belici*, nom du fleuve voisin de Sélinonte[4].

Première identification du site de Sélinonte (1551). — Enfin la Renaissance vint clore pour Sélinonte cette longue période d'oubli, où ses ruines avaient perdu jusqu'à leur nom. Un érudit dominicain de Sciacca, Tommazo Fazello, préparant un volumineux ouvrage sur la géographie et l'histoire de la Sicile[5], avait été frappé par la grandeur des ruines de la « Terra di Pulci ». Le problème de leur identification le tourmentait. La tradition accréditée à Mazzara ne lui en imposait qu'à demi. En vain demandait-il des preuves concrètes de l'identité de Mazzara et de Sélinonte. Enfin, le 10 octobre 1551, le consciencieux dominicain eut connaissance du livre XIV de Diodore, où l'emporium de Mazaras est si clairement distingué de

1. Cavallari. *Archivio storico sicil.*, 1883, VII, p. 100 avec un plan de l'Acropole.

2. Amari (*Storia dei Musulmani di Sicil.*, I, p. 237) admet l'antériorité de « Polluce » sur « Pulci ». — Cf. Houel. *Voyage pittoresque*, I, p. 23 : « Il faut que les étymologistes sachent qu'il y avait autrefois dans ce lieu un temple consacré à Castor et à Pollux, en italien *Polluce*. Quand le temple fut démoli et le dieu oublié, le peuple ne reconnaissant plus Polluce, le prit pour le nom du petit insecte *pullici* qu'il connaissait très bien, et par là il prépara bien du travail aux doctes qui fondent de sublimes allégories sur les rapports qu'ils trouvent entre quelques syllabes. »

3. Hittorff. *Monuments de Ségeste et de Sélinonte*, p. 30, 69. — Cf. d'Orville. *Sicula*, I, p. 70; Saint-Non. *Voyage pittoresque*, IV, p. 188; Reinganum. *Selinus*, p. 146.

4. Amari. *Storia dei Musulmani di Sicilia*, I, p. 237; II, p. 33.

5. Intitulé *De rebus siculis decades duæ*, il parut à Palerme en 1558. La première décade est consacrée à la géographie, la seconde à l'histoire. Il fut republié en italien à Venise en 1574, puis en latin dans le tome IV du *Thesaurus antiquitatum Siciliæ* de Grævius (1723-1725).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0155 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Sélinonte. De ce trait de lumière toute la question s'éclaira aux yeux de Fazello. Il sut en déduire toutes les conséquences : bientôt les monnaies, la topographie, les monuments, les textes lui fournirent un faisceau de preuves irréfutables sur l'identité du site de Sélinonte et de la « Terra di Pulci ».

Voyages et explorations. — La découverte de Fazello inaugurait pour Sélinonte l'ère réparatrice de la gloire posthume. Classée parmi les ruines célèbres, la cité morte allait attirer les visiteurs, artistes, antiquaires, érudits, jusqu'au jour où l'archéologie se mit en devoir de procéder à des fouilles méthodiques[1].

Depuis le XVI^e^ siècle jusqu'au début des fouilles, l'aspect du site n'a pas beaucoup changé[2], et les impressions des voyageurs diffèrent peu. Ce sont toujours les mêmes étonnements sur la grandeur des ruines, sur l'énormité des matériaux, sur la tristesse du paysage. Quelques-uns de ces vieux récits ne manquent ni de charme ni de couleur, lorsqu'une plume alerte, assistée par un crayon habile, sait faire revivre le milieu et les conditions pittoresques du voyage dans la Sicile des Bourbons d'Espagne. L'excursion de Sélinonte, dans un pays privé de moyens de communication et de gîtes confortables, infesté par le brigandage et la malaria, rendu hostile à l'étranger par la défiance farouche des indigènes, était alors une expédition méritoire. Aussi, quelques intrépides seulement en ont-ils affronté les risques.

Parmi les descriptions les plus notables, après celle de Fazello, il faut citer celle de d'Orville (1696-1751), professeur à l'Athénée d'Amsterdam, érudit hollandais d'origine française, qui visita la Sicile en 1727[3]. D'Orville a reconnu dans le rempart actuel l'enceinte de la ville reconstruite par Hermocrate et, dans la Vallara ou vallon du Cottone, la place du port principal. Deux planches, d'une exécution assez lourde, représentent, dans son ouvrage, les ruines des temples G et F. Il constate l'absence d'enceinte autour des temples de la colline Est, et réfute avec bon sens l'identification, proposée par Fazello, du temple G avec celui de Zeus Agoraios.

Le *Voyage pittoresque du royaume de Naples*[4], de Saint-Non, contient une

1. Voir la bibliographie de Holm (*Geschichte Siciliens*, I, p. 319 et 394), et de Benndorf (*Metopen von Selinunt*, p. 4-5).

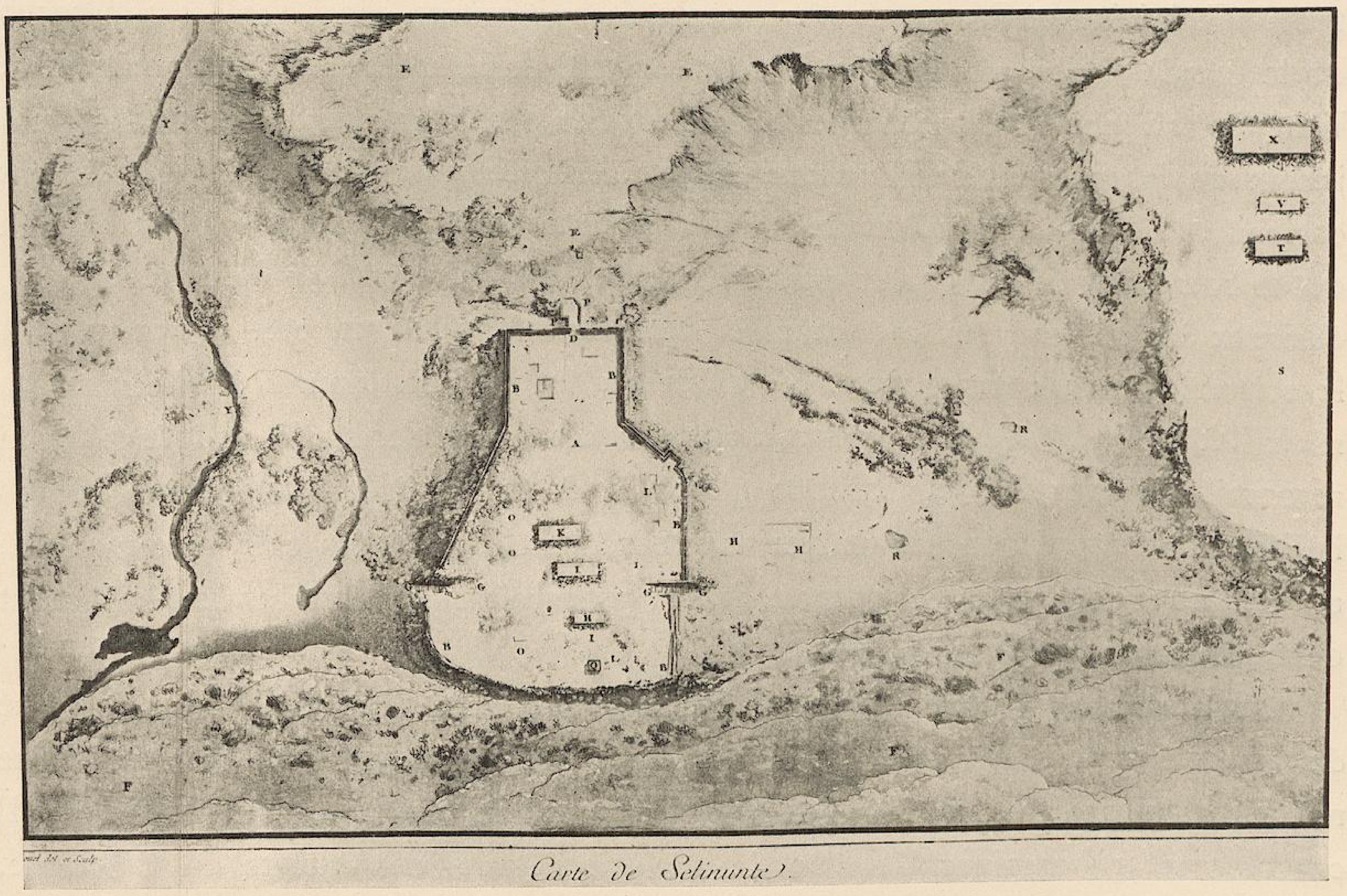
2. Les ruines furent naturellement exploitées comme carrières jusqu'au XIX^e^ siècle, mais défendues par la masse des matériaux et la solitude du lieu. Ce furent surtout les temples Est qui souffrirent de ces déprédations, à cause des facilités de transport qu'offrait la surface unie du plateau. En 1756, on y débita des blocs pour la construction d'un pont sur le Bélice (*Memorie storia letter. della Sicilia*, 1756, II, p. 296. Cf. Saint-Non. *Voyage pittoresque*, IV, p. 190). Le temple F fut dépecé et comme vidé de son contenu ; on voit encore, au milieu des champs, des tambours et pièces d'architrave abandonnés par les spoliateurs.

3. D'Orville. *Sicula*. Amsterdam, 1764, in-f°, p. 64-75, avec un commentaire numismatique et épigraphique par Burmann. Auparavant, le géographe Ph. Cluver, de Dantzig (1580-1623), avait publié en 1619 une *Sicilia antiqua*, rééditée dans le *Thesaurus* de Grævius.

4. 1785, 4 vol. f°. Sur Sélinonte, t. IV, p. 183-191, 197.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0156 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

description superficielle des ruines, avec quelques gravures fines et agréables, mais d'une fantaisie pittoresque dans le goût d'Hubert Robert. On y trouve aussi de jolies planches des carrières de Campobello et une description des étuves du mont San-Calogero. Beaucoup plus précis et intéressant est le *Voyage pittoresque des îles de Sicile, de Malte et de Lipari* du peintre J. Houel[1]. Le texte, écrit de verve, est agrémenté d'excellentes planches à l'*aqua tinta*, à la fois exactes et artistiques. Sans trop se piquer d'archéologie, Houel a su observer et dessiner



PLAN DE SÉLINONTE, d'après Houel[2] (*Voyage pittoresque*, I, pl. XVII).

avec le sens de la vérité; il est le premier qui ait esquissé un plan d'ensemble de Sélinonte. Il donne aussi des détails intéressants sur la triste vie du promontoire sélinontien et sur le rôle de la tour de guette, où il logea :

« En arrivant sur cette place, où fut jadis Sélinonte, je me logeai dans la tour des gardes-côtes, qu'on appelle aujourd'hui *Torre di Pulci*, « tour des puces »... Cette tour et ces gardes-côtes sont là pour empêcher les Barbaresques de faire des descentes dans le voisinage. Tous les soirs, les gardes allument de grosses torches de paille, pour avertir qu'on ne voit point en mer de vaisseaux suspects. Les tours voisines sont éloignées l'une de l'autre de cinq à six milles ; elles font de pareils signaux quand tout est tranquille. Si, au contraire, on ne voit point de feux, on tire un coup de canon afin d'avertir les sentinelles et les gens de la côte d'être sur leurs gardes. Si quelque endroit est menacé, plusieurs coups de canon avertissent la ville de Castelvetrano d'envoyer des secours et font entendre aux pirates qu'ils sont découverts[3]. »

1. Paris, 1782-1787, 4 vol. f°, t. IV, p. 23 et suiv.
2. Sur ce plan, Houel a dessiné par erreur la mer comme un terrain.
3. *Voyage pittoresque*, I, p. 23. — En 1804, Schinkel vit à Sélinonte une barque de Trapani, poursuivie par un

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0157
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Ce sont deux architectes anglais, William Harris et Samuel Angell, qui entreprirent à leurs frais, avec une permission du gouvernement napolitain, de la fin de 1822 au printemps de 1823, les premières fouilles archéologiques à Sélinonte. Leur récolte fut heureuse. Ils explorèrent le temple C et découvrirent, morcelées en 139 fragments, les trois célèbres métopes du front Est : le Quadrige, Persée et la Gorgone, Hercule et les Cercopes et des têtes de quelques autres. Sur la colline Est, ils exhumèrent deux moitiés de métopes du front Est du temple F (Athéna et Géant), des fragments de huit autres, ainsi que deux métopes de la façade Ouest du temple E (Athéna et Encelade, l'autre méconnaissable). Tant de bonheur fit interrompre les recherches par le gouvernement napolitain, jaloux de les poursuivre pour son compte. Les deux savants anglais espéraient enrichir de leurs trouvailles le Musée britannique : le gouvernement sicilien eut le bon esprit de les garder pour le Musée de l'Université de Palerme. Harris, désireux d'achever le relevé complet des ruines, prolongea son séjour jusqu'à la saison chaude : les fièvres le saisirent, et il alla mourir à Palerme, le 26 juillet 1823, à l'âge de vingt-trois ans. Tandis qu'à Palerme, le sculpteur Pisani reconstituait dans des caissons de plâtre et de bois, d'après les dessins et les indications d'Angell, les fragments soigneusement repérés des sculptures, Angell, avec la collaboration de l'architecte Evans, préparait la publication de l'important ouvrage qui parut à Londres en 1826 [2].

Aussitôt après Harris et Angell, l'architecte allemand Hittorff [1], accompagné de son disciple L. Zanth et de l'architecte Stier, relevait de 1823 à 1824 avec une remarquable activité les monuments antiques et modernes de la Sicile. Il consacra cinq semaines de l'année 1824 à l'étude des ruines de Sélinonte, mesurant les temples, dressant un nouveau plan d'ensemble et même exécutant à ses frais de nouvelles fouilles. Il découvrit le temple B, qu'il appelait temple d'Empédocle. Les traces de couleur qu'il observa sur cet édifice furent pour lui le point de départ de laborieuses et fécondes recherches sur l'emploi de la

corsaire africain, se réfugier sous les canons de la tour (Benndorf. *Metopen von Selinunt*, p. 4). Cf. Comte de Forbin (*Souvenirs de la Sicile*, 1823, p. 76) : « Une tour de garde est à présent l'unique demeure habitée. L'échelle, qu'on enlève la nuit de peur des corsaires, me servit à grimper dans ce triste séjour, où me conduisait la soif. Deux vieux hommes occupaient trois ou quatre chambres noires et lézardées ; l'un d'eux, qui se donna pour artilleur, était presque aveugle. Sa fille ne put nous offrir que de l'eau saumâtre. » A la fin du XVIII^e siècle, la « Torre di Polluce » avait été entourée d'un fortin : il en subsiste la substruction d'un mur qui rejoint la maison des fouilles au soubassement du temple O ; de cet ouvrage provient une inscription au nom de « Pietro Salluzzo, artigliero, 1791. » (A. Salinas. *Archiv. stor. sicil.*, 1883, VII, p. 135). Au XIX^e siècle, la tour fut affectée au télégraphe aérien ; on construisit à côté un poste et un magasin de la douane et un poste pour la Santé (Cavallari. *Archivio stor. sicil.*, 1883, VII, plan), et enfin une maison de la Commission des fouilles.

1. *Sculptured metopes discovered amongst the ruines of the temples of the ancient city of Selinus in Sicily*, by William Harris and Samuel Angell. London, 1826, f° (1 plan, 9 planches d'architecture et de sculpture dont plusieurs coloriées). — L'ouvrage antérieur de Wilkins (*Magna Græcia*, Cambridge, 1804-1807) donnait déjà des dessins peu exacts du temple E.

2. Né à Cologne en 1793, il s'établit de bonne heure à Paris, où il vécut jusqu'à sa mort en 1867.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0158
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

polychromie dans l'architecture et la sculpture grecques. C'était alors une nouveauté. D'abord approuvé, puis contredit par Raoul-Rochette, représentant aussi pompeux qu'inconséquent de la science officielle, il passa sa vie à défendre ses idées par la plume et par le dessin. Les deux ouvrages volumineux[1] où il les a développées ont surabondamment éclairé la question : les découvertes ultérieures n'ont fait que confirmer, en les dépassant, les théories d'Hittorff. Les plans et restaurations des monuments de Sélinonte, exécutés sur des relevés rapides, mais aussi minutieux que le permettait alors l'état des ruines, ne répondent plus aux données actuelles; mais ils regorgent de suggestions personnelles et intéressantes, sinon toujours justes. Le nom d'Hittorff reste associé aux antiquités de Sélinonte comme celui d'un apôtre convaincu, d'un érudit intarissable doublé d'un artiste habile et imaginatif.

De 1831 à 1833, le duc de Serradifalco, un des amateurs les plus distingués de la Sicile, reprit les fouilles d'Harris et d'Angell avec le concours du sculpteur Villareale et de l'architecte-ingénieur Saverio Cavallari. Il exhuma trois nouvelles métopes du front Est du temple E (Héraklès et l'Amazone, Zeus et Héra, Artémis et Actéon)[2].

Fouilles du gouvernement italien. — De 1831 à 1860, sous le gouvernement des Bourbons, Sélinonte fut négligée; mais, dès le rattachement de la Sicile au royaume d'Italie (31 octobre 1860), le ministre de l'Instruction publique, le savant Amari, institua en Sicile une Direction des antiquités qui fut confiée en 1864 à Saverio Cavallari et pourvue d'un crédit régulier. Cavallari, de 1864 à 1883, poursuivit à Sélinonte le déblaiement des temples de l'Acropole et de la colline Est, et des nécropoles de la Galera et de Manicalunga. On lui doit la découverte de la tour détachée du Nord, qu'il prenait pour un théâtre, du propylée de Gaggera, où il voyait un temple d'Hécate, de l'inscription du temple d'Apollon, de nouvelles sculptures (torse de Géant du temple G, tête d'idole du temple E, fragments de métopes des temples C et E), des cachets du temple C, la reconnaissance sommaire des deux rues de l'Acropole.

La topographie de Sélinonte doit beaucoup aux travaux de Cavallari, mais l'insuffisance de son éducation archéologique, la brièveté et le décousu de ses

1. Hittorff avait commencé dès 1827 la publication d'une *Architecture antique de la Sicile*, interrompue en 1830. En 1851, parut la *Restitution du temple d'Empédocle à Sélinonte ou l'architecture polychrome chez les Grecs* (Paris, Didot, 845 p. in-4° avec atlas in-f°). Son travail définitif sur *l'Architecture antique de la Sicile* ou *Recueil des monuments de Ségeste et de Sélinonte, suivi de recherches sur l'architecture religieuse des Grecs* (un vol. de texte de 684 p. in-4° et un atlas in-f° de 90 planches) fut publié à Paris en 1870 par les soins de son fils Charles Hittorff. En outre, il avait écrit de nombreux mémoires et articles de polémique dans les revues allemandes et françaises depuis 1825.

2. Dans le tome II des *Antichità della Sicilia* (Palerme, 1834, in-f°), Serradifalco publia un plan d'ensemble, des relevés, élévations et restaurations en couleurs des temples, d'après les dessins de Cavallari, et de très médiocres lithographies coloriées des métopes. Sa numérotation des temples de A à G, déjà inaugurée par Harris et Angell, est devenue classique. Hittorff a eu le tort de ne pas s'y conformer et d'adopter une algèbre personnelle qui trouble les recherches.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0159
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

publications fragmentaires font vivement regretter que la méthode minutieuse et exhaustive d'un Paolo Orsi n'ait pas favorisé Sélinonte au même titre que sa métropole Mégara Hyblaia, que Géla ou la moindre des nécropoles sikèles[1].

La direction d'A. Salinas a brillamment complété l'œuvre de Cavallari. Depuis 1885 jusqu'à ce jour, une série de campagnes, entreprises avec la collaboration technique de M. Patricolo, ont poursuivi le déblaiement des temples, des deux grandes rues, des ouvrages extérieurs de l'Acropole, des nécropoles, du sanctuaire de Gaggera, et enrichi le Musée de Palerme de quatre nouvelles métopes archaïques, d'un peuple innombrable de figurines en terre cuite, d'une quantité infinie de vases peints, de fragments et objets divers, malheureusement presque tous encore inédits. Ces travaux, résumés en de claires, mais trop rares et trop succinctes notices[2], ont élucidé dans son ensemble le plan intérieur de la ville, le système des fortifications extérieures de l'Acropole et rendu les chaos des temples aussi intelligibles que le permet l'entassement des matériaux.

Malgré l'effort considérable jusqu'ici accompli pour l'exhumation de Sélinonte, il s'en faut que la tâche soit achevée. On peut souhaiter pour l'avenir le déblaiement au moins partiel des îlots et des maisons de l'Acropole. Cette petite Pompéi hellénique du V^e et du IV^e siècle représente un ensemble unique, dont il importe de pénétrer les secrets. Le système des ouvrages avancés n'est peut-être pas complet : il reste encore à découvrir quelque bastion sur le côté nord-ouest. La Ville extérieure du plateau de Manuzza n'a même pas été effleurée. Enfin le chaos de l'esplanade de l'Acropole et celui du temple G n'ont pas dit leur dernier mot.

Voilà ce qu'on peut raisonnablement demander au zèle des archéologues italiens[3] et au budget de leur gouvernement. Libre à l'imagination des touristes de rêver des redressements de colonnes et autres restaurations somptuaires, par bonheur irréalisables! Le « coup d'œil » n'y gagnerait pas plus que la science. La tragique jonchée des ruines « couchées » de Sélinonte est une œuvre rare qui défie les artifices de reconstruction. Il y a des désordres qu'il faut respecter pour l'art paradoxal de leur réussite.

1. Les travaux de Cavallari ont été résumés par lui dans le *Bullettino della Commissione di antichità e belle arti in Sicilia*, de 1871 à 1874, dans les *Notizie degli scavi* de 1876 à 1885, et dans l'*Archivio storico siciliano*, 1883, VII, p. 68-106. — Parmi les travaux d'érudition qui marquent un progrès pour la connaissance de Sélinonte, signalons les études topographiques de Göttling (*Gesammelte Abhandlungen*, 1863, II, p. 78-103), de Schubring (*Göttinger Nachrichten*, 1865, XI, p. 401-443 et *Archæologische Zeitung*, 1873, XXXI, p. 71), de Holm (*Bullet. di antich. in Sicilia*, IV, 1871, p. 2-11), la savante étude archéologique de Benndorf (*Die Metopen von Selinunt*, Berlin, 1873) et l'ouvrage magistral de Koldewey et Puchstein (*Die Griechischen Tempel in Unteritalien und Sicilien*, 2 vol. in-f° texte et atlas, Berlin, 1899), qui fournit désormais pour la connaissance des temples une base plus sûre que les travaux d'Hittorff.

2. *Notizie degli scavi* de 1888 à 1898, avec plans de détail, et *Monumenti dei Lincei*, 1889, I, p. 246 et 957. Le plan d'ensemble des fouilles relevé par Rao n'a pas encore été publié. Depuis 1898, aucun rapport n'a paru sur les fouilles plus récentes.

3. Sans préjudice d'une publication rapide et complète des résultats de leurs fouilles.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0160
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



Vve Charles Schmid, Editeur.

PLAN D'ENSEMBLE RESTAURÉ

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0161
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



LE SOUTÈNEMENT EST DE L'ACROPOLE. (Vue prise en contre-bas du grand angle.

LIVRE II

ARCHÉOLOGIE

CHAPITRE PREMIER

LA VILLE ANCIENNE (628-409).

Théorie du développement des villes antiques. — Les villes primitives de la Grèce pélasgique ne formaient pas, à l'origine, des agglomérations urbaines, mais des systèmes de bourgades ou de dêmes épars sur le territoire et indépendants les uns des autres. Les invasions diverses, achéenne, minyenne, dorienne et autres, fondèrent sur l'ancienne Pélasgie une infinité de petites principautés militaires et créèrent le type de la cité royale ou princière, la *Ptolis* ou *Polis*, château fort situé sur une hauteur. C'est là qu'habitait le chef de la tribu avec ses nobles ou chefs de famille, détenteurs de l'autorité politique et militaire et du culte des divinités *poliades*. Le reste de la population continuait à vivre dans les villages ouverts de la campagne; mais, peu à peu, autour de la *Polis* et sous sa protection, se constituait une agglomération d'artisans et de commerçants, qui formait un véritable faubourg populaire. Avec le temps, toute la vie active se concentrait autour des ateliers, des boutiques et de l'agora de cette Ville basse ou *Asty*[1]; les progrès de la

1. Tel le Céramique d'Athènes au VI^e^ siècle.

démocratie l'enrichissaient au détriment de la Ville haute, peu à peu désertée et réduite au rôle de citadelle et de sanctuaire. En bas, c'était le bourdonnement de la vie laborieuse, mercantile, industrielle et politique; en haut, la sérénité d'une atmosphère supra-terrestre, où les dieux régnaient seuls parmi la fumée des sacrifices et le murmure des prières, tandis qu'une poignée de soldats guettait l'horizon du haut des remparts. L'ancienne *Polis* n'était plus que l'*Acropolis* de la cité modernisée[1]. Parfois cependant, lorsque la Ville haute était assez spacieuse pour être encore habitée, elle renfermait dans son enceinte ou portait sur ses flancs de vieux quartiers aux rues tortueuses, aux maisons archaïques et tassées, que rappellent les *kasbahs* des villes d'Orient. Tel était le cas pour le versant nord de l'Acropole d'Athènes, pour la Kadmée de Thèbes, pour l'Ortygie de Syracuse, pour l'Acropole de Sélinonte.

Cette évolution, très longue chez les métropoles historiques de l'ancien monde, était beaucoup plus courte chez les colonies. Celles-ci, issues d'une cité déjà adulte, profitaient de sa maturité et affrontaient la vie avec une conscience plus nette de leurs besoins et de leur rôle. Elles brûlaient les lentes et obscures étapes de la formation; quelques années leur suffisaient pour atteindre un degré de croissance qui avait demandé des siècles à leurs fondatrices.

La Vieille ville de l'Acropole. — La ville fondée par Pammilos sur le promontoire *di Pulci* devait occuper à peu près le même périmètre que la ville reconstituée en 408 par Hermocrate. La ceinture de remparts mesure 1.260 mètres; l'aire enclose a 450 mètres de longueur, sur son grand axe nord-sud; sa largeur, dans la moitié septentrionale, est de 130 à 140 mètres; elle atteint 350 mètres sur l'axe est-ouest de la moitié méridionale; la superficie totale se rapproche de 88.000 mètres carrés[2]. L'ensemble de la figure, en forme de poire ou de bourse, ressemble à celle de la Kadmée thébaine, dont les dimensions sont un peu plus fortes (800 mètres sur 400 mètres); elle aurait pu contenir 8.000 à 10.000 habitants, si les terrains sacrés n'avaient réduit presque d'un tiers la superficie habitable : dès le début du v^e siècle, le domaine des dieux dans la cité occupait un rectangle de 200 mètres sur 150 mètres, soit environ 3 hectares. Dans ces conditions, la population renfermée dans l'enceinte primitive ne devait guère dépasser 6.000 âmes.

La ville de Pammilos dut se transformer une première fois, environ quarante-huit ans après sa fondation, vers 580, à l'époque où sa prospérité

1. Thucydide (II, 15) dit nettement que l'Acropole d'Athènes s'appelait autrefois la *Polis*. De même, l'Acropole primitive de Mantinée garda le nom de *Ptolis* (Pausanias, VIII, 11, 4. — Cf. Fougères. *Mantinée et l'Arcadie orientale*, p. 118).
2. Cavallari. *Bullettino di antich. in Sicilia*, 1872, V, p. 8; *Archivio stor. sicil.*, 1883, VII, p. 70.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0163 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

imprévue l'incita à faire aux dieux la part très large et lui imposa l'obligation de déborder au dehors. Lorsqu'on entreprit alors la construction des temples C et D, il fallut leur aménager une assiette solide. C'est à ce moment que fut conçue la vaste terrasse, qui formait devant le front est de ces temples une esplanade pouvant servir de place des fêtes et d'agora. Comme la déclivité meuble du versant est de la colline exigeait un remblai pour être aplanie, avec un



LE GRAND SOUTÈNEMENT EST DE L'ACROPOLE. (Vue prise de l'angle sud.)
En bas, à droite, contre-mur de défense plus récent; au fond, la *Torre Manuzza*.

soutènement pour contrebuter la poussée des terres, on procéda comme les Athéniens firent plus tard sur leur Acropole pour préparer le terre-plein du Parthénon[2]. Ce fut une œuvre colossale, en rapport avec l'importance des édifices projetés. A l'aide d'énormes blocs de tuf équarris, posés en longueur et extraits du rocher lui-même, on édifia un talus artificiel, depuis la base du rocher jusqu'au niveau de la plate-forme. Il se compose d'une série d'assises disposées en retrait comme les degrés d'un escalier monumental ou d'une pyramide. Il subsiste vingt-trois assises, hautes en moyenne de $0^{m},45$, présentant un retrait de $0^{m},26$ à $0^{m},30$. La hauteur totale actuelle n'est plus que de 9 mètres, et

1. Fougères. *Guide de Grèce*, 1909, p. 46-47.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0164
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'empattement ou fruit de l'assise supérieure par rapport à la base est de 5 mètres. Aujourd'hui découronné, ce mur devait monter à une hauteur de 18 à 20 mètres. L'ensemble dessine un bastion saillant de $74^m,92$ de front; au sud, il se retourne brusquement à l'ouest presque à angle droit (86 degrés) et présente une tranche verticale à pic longue de $14^m,75$; du côté nord, le talus à degrés oblique dans la direction nord-ouest suivant un angle obtus de 129 degrés, sur une longueur de $25^m,30$, et finissent par un retour brusque qui s'enfonce dans le flanc sablonneux de la colline.

Cette puissante maçonnerie archaïque, respectée (par les démolisseurs d'Annibal[1], n'est pas une des moindres merveilles de l'ancienne Sélinonte. Il ne peut subsister aucun doute sur son rôle : le dispositif des soutènements dits *à redans*, c'est-à-dire à assises en retrait, apparaît dès les débuts de la construction pré-mycénienne, à Troie et à Phaestos. Le mur sud de l'Acropole d'Athènes[2], le péribole du sanctuaire de Despoina à Lycosoura[3] en offrent des exemples. Bien que Fazello en eût le premier reconnu le véritable caractère, quelques voyageurs se sont mépris sur son compte et l'ont représenté comme un escalier d'accès[4]. Avec ce colossal soutènement, la surface de l'esplanade sacrée avait été élargie en bastion vers l'est. Cet agrandissement dut entraîner le remaniement d'un tronçon correspondant de l'enceinte primitive, dont la direction première paraît indiquée par l'amorce d'un mur interrompu qui se détache vers le sud, à l'intérieur du saillant situé à 65 mètres environ au nord-ouest de l'angle obtus du soutènement. Mais le problème qui se pose est de savoir comment on remédia aux facilités d'escalade offertes à l'ennemi par ces emmarchements qui montaient de la base au faîte du talus. Le rempart dut être continué sur la crête du soutènement par un fort parapet vertical. Plus tard, on se préoccupa d'isoler la base elle-même par la construction d'un contre-mur extérieur de défense, muni de poternes de sortie[5].

En dehors de ce soutènement et des temples, la destruction de 409 n'a presque rien laissé subsister de la ville du VI^e^ et du V^e^ siècle. Le tracé général de l'enceinte, dessiné en quelque sorte par la nature et par les contours du plateau, ne devait guère différer de celui qu'adopta Hermocrate. Peut-être même doit-on reconnaître un reste de l'enceinte primitive dans le mur intérieur du front nord, en partie recouvert par le renforcement d'Hermocrate[6]. Ce mur, dont le bel appareil quadrangulaire contraste avec les maçonneries plus expéditives et plus récentes

1. Peut-être les Carthaginois en arrachèrent-ils le couronnement et les assises supérieures, qui manquent aujourd'hui.
2. Fougères. *Guide de Grèce*, 1909, p. 28.
3. Léonardos. Πρακτικὰ τῆς ἀρχαιολογ. Ἑταιρείας, 1896, p. 93.
4. Voy. ci-dessus le plan de Houel, p. 141. Même erreur dans Saint-Non et Reinganum.
5. Voyez le chapitre suivant.
6. Voyez le chapitre suivant.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0165 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

qui le couronnent et le complètent, pourrait être un reste du front nord de la Ville primitive ou tout au moins d'un mur transversal ou *diateichisma* qui l'aurait remplacé au début du VIe siècle, quand fut construite l'enceinte de la Ville extérieure.

Du plan intérieur de l'ancienne ville, on ne peut parler que par conjecture. Il est probable qu'il y avait au moins deux grandes rues, dont l'une aboutissait à la porte Nord, située au même point que dans le plan d'Hermocrate; mais leur tracé devait être beaucoup plus tortueux, et les rues elles-mêmes beaucoup plus étroites que dans le plan géométrique de 408. Il est certain, en tout cas, que le parcours de la grande rue Nord-Sud n'était pas identique à celui de la même artère du plan ultérieur, comme le prouvent la rectification du péribole ouest du temple D, reconstruit dans l'alignement de cette rue, et les restes de constructions anciennes qui affleurent au ras de la chaussée nouvelle[1].

Où était l'agora de la ville ancienne? Cavallari la situait au nord-est du temple D, qu'il identifiait avec le prétendu temple de Zeus Agoraios[2]. Remarquons d'abord l'inconséquence des historiens qui, tout en admettant une immense extension de la ville hors de l'enceinte de l'Acropole, veulent ensuite retrouver à l'intérieur de celle-ci tous les organes de la cité. Il dut se passer à Sélinonte ce que l'on constate à Athènes, par exemple. L'agora dut se déplacer avec le développement de la ville. On doit supposer une agora primitive pour la ville de Pammilos, et la chercher, si l'on veut, sur les deux vastes esplanades qui s'étendent entre les temples et le rempart. Mais, de même que l'agora populaire du Céramique à Athènes supplanta au VIe siècle l'agora ancienne comme centre de la vie politique et la réduisit au rôle de place des fêtes[3], de même à Sélinonte, l'agora politique dut émigrer au cœur de la Ville extérieure, tandis que l'agora de l'Acropole n'était plus qu'une place sacrée. Faute d'avoir fait cette distinction, on a raisonné sur le siège de 409 comme s'il avait été restreint au périmètre de l'Acropole. L'autel de Zeus Agoraios cité par Hérodote[4] et l'agora citée par Diodore comme le refuge suprême des Sélinontiens devaient occuper le centre du plateau de Manuzza. Enfin, après la réintégration par Hermocrate de la Nouvelle-Sélinonte dans le périmètre de l'ancienne Acropole, la ville réduite de 408 se retrouvait dans les mêmes conditions que la cité de Pammilos : son agora dut, elle aussi, réintégrer son aire primitive soit à l'est, soit à l'ouest des temples[5].

1. Voyez le chapitre III.

2. *Bullettino di antich. in Sicil.*, 1874, VII, p. 19-22. Il découvrit à cet endroit des armes, qu'il croit provenir de la dernière bataille des Sélinontiens de 409, réfugiés sur l'agora (Voy. p. 113). A. Salinas y a aussi retrouvé une table de mesures, dans une maison de basse époque (*Notizie degli scavi*, 1884, p. 308).

3. L'agora ancienne, située au sud de l'Acropole, dans le quartier de Limnai, servait de place des fêtes pendant la célébration des grandes Dionysies et des Lénéennes (Fougères. *Guide de Grèce*, p. 21).

4. Voy. ci-dessus, p. 95.

5. Sur les raisons qui ont fait adopter ce dernier parti à M. Hulot dans son plan restauré, voyez le chapitre III.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0166
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

La Ville extérieure. — Si dès 580 avant J.-C. la cité put consacrer à ses sanctuaires presque un tiers de la superficie de l'Acropole, c'est qu'elle n'était déjà plus confinée dans les limites étroites de l'enceinte primitive. Déjà elle s'était épanchée au dehors, sur l'emplacement voisin le plus propice à un habitat spacieux et sain, sur le plateau de Manuzza. Cette terrasse, haute de 47 mètres, se reliait par sa pointe méridionale au promontoire, qu'elle domine de 17 mètres. Elle forme un losange mesurant 750 mètres sur son axe nord-sud, 550 mètres sur son axe est-ouest, avec un périmètre de 2.000 mètres environ et une superficie de 192.000 à 200.000 mètres carrés[1], environ deux fois et demie plus vaste que l'aire de l'Acropole, et suffisante pour une population de 20.000 à 25.000 habitants. Les quatre versants se dressent en talus de tuf plus ou moins escarpés, dont les crêtes se prêtaient à la construction d'un rempart. Les deux angles est et ouest projettent deux saillants naturels qui dominent les deux vallons du Sélinous et du Cottone et le fond des deux ports antiques.

Plusieurs preuves indirectes attestent, dès le milieu du VI^e siècle, l'existence et l'importance de cette Ville extérieure. D'abord, de l'absence de tout tombeau sur le plateau de Manuzza, on peut déduire que ce plateau avait été, dès l'origine, considéré comme une annexe de la cité[2]. De quels éléments se composait sa population? Cavallari a cru pouvoir affirmer qu'elle comprenait tous les éléments étrangers au groupe des colons mégariens, les métèques des autres nationalités grecques, voire des Élyméens et des Sikanes[3] : assertions fort arbitraires, du moins en ce qui concerne les indigènes, qu'on ne voit nulle part cohabiter avec les colons grecs. Peut-être, dans les premiers temps, la séparation était-elle assez nette entre la *Polis* aristocratique et le faubourg populaire et bourgeois, destiné à devenir lui-même un *asty* et à réduire la ville ancienne au rôle secondaire d'Acropole et de sanctuaire[4]. Mais, au V^e siècle, la démocratie avait sans doute effacé les anciennes distinctions de castes : rien ne prouve que les descendants des fondateurs se soient alors confinés de parti pris à l'intérieur de l'Acropole. Il est, au contraire, fort probable qu'ils cédèrent à l'attrait d'une résidence plus spacieuse et plus saine et qu'ils vinrent se mêler à la population bourgeoise des quartiers riches de la Ville extérieure. C'est ainsi qu'à Athènes eut lieu l'exode des Eupa-

1. Cavallari. *Bullettino di antichità in Sicilia*, 1872, V, p. 8.

2. A Syracuse, au contraire, le plateau *del Fusco*, qui ne fut incorporé à la cité et enclos de murs que vers 400, sous Denys l'Ancien, servit de nécropole à la ville d'Ortygie jusqu'au V^e siècle (P. Orsi. *Notizie degli scavi*, 1893, p. 445-486).

3. Voyez ci-dessus, p. 81.

4. La même évolution se constate, en France, dans l'histoire ds plusieurs villes, celle de Montmédy, par exemple. Montmédy-Haut s'est peu à peu dépeuplé, ne conservant plus que le fort et ses casernes, l'église, le tribunal, la prison et quelques maisons sans jardins, la plupart abandonnées, quelques-unes louées à des militaires. Les anciens habitants sont presque tous descendus à Montmédy-Bas, où se trouvent la sous-préfecture, la mairie, le marché, les magasins, les ateliers, et les maisons bourgeoises pourvues de jardins.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0167 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

stride de la Ville haute vers la Ville basse. Mais à Sélinonte comme à Syracuse, les conditions naturelles n'autorisent pas l'emploi des mêmes termes et la même distinction, d'après l'altitude, des deux parties de la cité. En fait, les Épipoles comme la cité de Manuzza sont plus élevées que l'Acropole : on adoptera donc soit les termes d'Acropole et de Ville extérieure, soit ceux de Vieille ville ou de Ville neuve (Néapolis)[1].

L'agrandissement de la ville est aussi démontré par la construction des temples F et G, élevés, vers le milieu du VIe siècle, sur la colline Est. On choisit pour ces nouveaux sanctuaires un point qui fait directement face au côté est du losange de Manuzza et non à la terrasse de l'Acropole. Ainsi placés, ils étaient en rapports immédiats avec la Ville extérieure, d'où partait sans doute une voie sacrée, longue de 600 à 700 mètres, qui passait derrière le port. Ce sanctuaire suburbain apparaît donc comme une création de la Ville extérieure.

Enfin, au VIe et au Ve siècle, cette ville abandonna la nécropole primitive de la Galera e Bagliazzo, située à 250 mètres au nord, pour enterrer ses morts à l'ouest, dans les dunes de Manicalunga.

Les vestiges matériels de cette Ville extérieure, quoique jusqu'ici assez insignifiants, ne laissent aucun doute sur son existence[2]. Aucune fouille, aucun sondage n'ont encore entamé la couche de terre arable et de sable qui recouvre l'aire du plateau, resté propriété privée. Seule, la charrue qui l'effleure soulève une quantité de tessons, de tuiles, de vases, de débris de figurines en terre cuite, de menues pierres, dont le sol est jonché. Il est donc certain que le plateau était habité. A ces indices superficiels s'ajoute la présence de plusieurs puits et de conduites d'aqueduc en terre cuite. Dans le saillant est, des lignes de substructions en pierres équarries indiquent la présence d'un groupe d'édifices assez vastes dont le plan et la destination restent à déterminer. Là aussi, sur l'angle extrême du losange, se dresse une ancienne tour de guette, la *Torre Manuzza*, destinée à doubler la *Torre di Polluce* et, croit-on, bâtie comme celle-ci sur des fondations antiques[3].

L'existence d'une enceinte fortifiée autour de la Ville extérieure résulte de la vraisemblance historique et topographique, et de quelques constatations matérielles. Sur les côtés les plus escarpés du losange, à l'est, au nord et à l'ouest, le talus rocheux a été entaillé à pic et exploité comme carrière de tuf. Sur la crête ouest, Cavallari a relevé de longues lignes de substructions, désignées par la légende de son plan comme « Mura della città ». Nous les avons reproduites

1. Schubring (*Göttinger Nachrichten*, 1865, XI, p. 404) a le premier reconnu l'extension de la ville sur le plateau Nord. Le nom de Néapolis lui est appliqué par Cavallari (*Archivio stor. sicil.*, 1883, VII, p. 76) par analogie avec les quartiers neufs de Syracuse.

2. Holm. *Bullettino di antich. in Sicil.*, 1871, IV, p. 8. — Cavallari, *Ibid.*, 1872, V, p. 4 et plan; *Archivio storic. sicil.*, 1883, VII, p. 75.

3. Hittorff (*Monum. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 67) lui attribue aussi le rôle de fanal éclairant le fond du port.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0168
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

d'après lui sur notre plan d'ensemble, sans avoir réussi à en retrouver les traces sur le terrain[1]. Mais, en 1892, les fouilles de Salinas ont révélé un important tronçon de muraille où l'on doit reconnaître un reste authentique de l'enceinte de la Ville extérieure, avant sa destruction en 409[2]. Ce mur, épais de $1^{m},95$ à $2^{m},25$, se compose d'une double ligne de parement en bel appareil, avec boutisses et garni intérieur de blocage. Il se détache sous les fondations de la tour avancée du front nord de l'Acropole et se dirige au nord-est, sur une longueur de 50 mètres, en formant des lignes brisées : il se termine par un rentrant, qui correspond peut-être à la place d'une porte, analogue à celle de Mégara-Hyblaia[3]. Ce tronçon ne peut avoir appartenu qu'à la section de rempart qui formait, en travers de l'isthme, la jointure entre l'Acropole et la Ville extérieure. Il fut plus tard recoupé par les ouvrages et tranchées postérieurs à 408.

Les principales entrées de la Ville extérieure sont indiquées par des rampes en tranchée qui entaillent les talus du plateau à l'est et à l'ouest. Elles abordent la pente de biais, suivant le dispositif ordinaire des rampes d'accès. L'une des principales portes devait s'ouvrir à l'est, entre la Casa Parisi et la Torre Manuzza, au départ de la route du port et de la voie sacrée qui conduisait aux temples Est.

C'est aussi dans un renfoncement circulaire de ce flanc est qu'on doit chercher le site du théâtre de Sélinonte[4]. S'il n'en reste aucune ruine, c'est que les théâtres du v^e siècle n'étaient pas encore construits en pierre; leurs gradins de terre ou de bois s'adossaient à une *cavea* naturelle et la scène n'était qu'une baraque foraine en planches et en toile. Les premiers théâtres en pierre ne furent édifiés qu'au iv^e siècle[5].

Quant à l'agora, il résulte du texte de Diodore[6] qu'elle devait occuper à peu près le centre de la ville : c'est de la périphérie que les Sélinontiens s'y rassemblèrent pour soutenir leur dernière lutte.

Le vide de cette aire, où tout a été rasé, démantelé, nivelé, atteste une dévastation systématique suivie d'un abandon définitif. Quand on lui compare

1. Hittorff (*Ibid.*, p. 64) : « On ne voit pas de traces de murs à l'entour de son périmètre. » Il croit cependant que le plateau nord était « un endroit très habité, une dépendance importante de la ville de Sélinonte ».

2. A. Salinas. *Notizie degli scavi*, 1894, p. 211 et 213. — Voir ci-dessous le plan, chap. II.

3. Voyez ci-dessus, p. 70.

4. Schubring (*Götting. Nachricht.*, 1865, XI, p. 221) croyait l'avoir retrouvé dans la dépression de Marinella, beaucoup trop éloignée. Il est inutile d'insister sur l'erreur de Cavallari qui reconnaissait un théâtre dans la tour demi-ronde nord des défenses extérieures (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1872, V, p. 8; *Archivio stor. sicil.*, 1883, VII, p. 1060).

5. Celui de Dionysos à Athènes date de l'administration de Lycurgue, entre 350 et 343.

6. XIII, 57, 2. (Voyez p. 113.) — Fazello la plaçait sur la colline Est, près du soi-disant temple de Zeus Agoraios (temple G); Göttling (*Gesammelte Abhandl.*, II, p. 86) la cherchait soit sur la colline Est, soit dans le vallon du Cottone; Schubring (*Götting. Nachricht.*, 1865, XI, p. 410) suivi par Holm (*Geschichte Sicil.*, I, p. 137) la situaient dans la dépression qui sépare les deux plateaux de l'Acropole et de Manuzza; Benndorf (*Metopen von Selinunt*, p. 14) la cherchait vers le fond du port Est; enfin Cavallari (voir ci-dessus, p. 149) la retrouvait sur l'esplanade de l'Acropole, au nord-est du temple D.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0169
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'état actuel de l'Acropole, ceinturée de remparts, sillonnée de rues, hérissée de décombres, on ne peut guère éluder la conclusion qui ressort de ce contraste et concorde si bien avec les données de l'histoire. D'un côté, c'est la ville morte, à jamais anéantie par les Carthaginois; de l'autre, la cité réduite, ressuscitée par Hermocrate.

Population et ensemble de la ville avant 409. — Avant sa destruction, les deux parties de l'ancienne Sélinonte occupaient une superficie totale de 280.000 mètres carrés environ, qui suppose une population urbaine d'au moins 30.000 habitants de condition libre. C'est à ce total qu'aboutissent aussi les calculs fondés sur les chiffres de Diodore[1].

Le périmètre fortifié n'enveloppait que l'aire des plateaux de l'Acropole et de Manuzza, sans parler du mur qui encerclait le port Est. Plusieurs savants ont voulu attribuer à l'ancienne enceinte un développement beaucoup plus étendu, qui aurait aussi englobé la colline et les temples Est. D'après Benndorf[2], la richesse des offrandes que contenaient ces temples interdisait de les situer *extra muros*. Mais cette théorie semble bien invraisemblable. Le périmètre ainsi conçu aurait eu un développement de 4.500 mètres : il eût été impossible de le défendre pendant neuf jours contre les attaques des Carthaginois. De plus, on n'a jamais pu relever le moindre vestige de remparts ni même de péribole sur le plateau de Marinella, où le roc affleure autour des temples sous une mince couche végétale de $0^{m},50$ d'épaisseur[3]. C'est seulement sur le revers du vallon du Cottone, en contre-bas des temples, que Cavallari a retrouvé quelques fondations antiques. Il en concluait que le plateau oriental formait un lieu sacré, affecté aux divinités et aux fêtes de toute la population métèque ou indigène de la Sélinontie, tandis que les temples de l'Acropole étaient réservés aux dieux de l'aristocratie dorienne.

En réalité, les dieux de la colline Est appartenaient comme les autres à la cité

1. D'après Diodore (XIII, 44), Sélinonte était très populeuse (πολυανδροῦσα). Au siège de 409, 16.000 habitants furent tués, 5.000 faits prisonniers, 2.600 s'échappèrent à Agrigente, en tout 23.600 habitants. Mais on doit ajouter à ce chiffre les nombreuses victimes des incendies. Schubring (*Götting. Nachricht.*, 1865, XI, p. 424) comptait de 24.000 à 30.000 hommes en état de porter les armes. — Cavallari (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1872, V, p. 8) évaluait à 40.000 âmes, d'après la superficie, la population totale de la ville (15.000 pour l'Acropole, 24.000 pour la ville extérieure). Holm (*Geschichte Sicil.*, II, p. 81 et 422) obtenait 60.000 habitants en comptant les esclaves et en étendant à la colline Est (20.000 habitants) le périmètre de la ville; Beloch (*Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, p. 285 et *Arch. stor. sic.*, 1895, XX, p. 66) opine tour à tour pour 33.000, puis pour 25,000 habitants. La population actuelle d'Ortygie, où les maisons très serrées sont plus hautes et les espaces vides plus rares qu'à Sélinonte, se monte à 23.250 habitants pour un périmètre de 4.300 mètres et une superficie d'environ 1 kilomètre carré (di Vita. *Dizionario geogr. dei comuni della Sicilia*, 1906, p. 323). D'ailleurs, la population de la ville pendant le siège dut être grossie par l'afflux des gens de la campagne. En somme, on peut évaluer de 30 à 40.000 la population libre et esclave de la ville et des faubourgs immédiats, et de 100.000 à 150.000 celle de tout le territoire évalué par Beloch à 1.140 kilomètres carrés (Cf. Holm. *Geschichte Sicil.*, III, p. 392).

2. Benndorf. *Metopen von Selinunt*, p. 13. — Cf. d'Orville (*Sicula*, 1, p. 65, 72); Schubring (*Götting. Nachricht.*, 1865, XI, p. 427); Hittorff (*Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 64).

3. Cavallari (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1872, V, p. 8; *Archivio stor. sicil.*, 1883, VII, p. 73).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0170 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

dorienne. Il y avait là un de ces sanctuaires suburbains dont les villes grecques offrent tant d'exemples, tels que l'Olympieion du VI^e siècle à Athènes et celui de Syracuse, l'Artémisien d'Éphèse, l'Isménion et le temple d'Athéna Onka à Thèbes, l'Héraion de Samos et celui d'Argos, l'Asklépieion d'Agrigente, le temple de Poseidon Hippios à Mantinée, les temples de Ségeste et d'Himère, etc. Les plus riches de ces sanctuaires *extra muros* n'avaient d'autre sauvegarde que celle de la piété. Sélinonte savait que, même non défendus, ils n'avaient rien à redouter des Grecs de la Sicile; elle ne prévoyait pas les convoitises du barbare, qui, d'ailleurs, les respecta.

Les ports et les faubourgs maritimes. — La topologie du promontoire sélinontien[1] nous a permis de reconnaître en lui un type caractérisé de l'établissement maritime d'outre-mer en pays barbare, c'est-à-dire une ville haute isolée de la terre par un isthme et flanquée de deux ports. Que Sélinonte ait dû sa rapide prospérité à l'activité de ses deux ports, situés au débouché des deux routes et vallées principales de l'intérieur, cela n'est guère contestable. Aussi, depuis Fazello, presque tous les savants ont-ils été d'accord pour croire à l'existence au moins d'un port à Sélinonte[2]. Aujourd'hui, celle de deux ports, préjugée *a priori* par la topologie, est confirmée par des vestiges matériels.

L'embouchure du Gorgo di Cottone a toujours paru désignée pour l'empla-

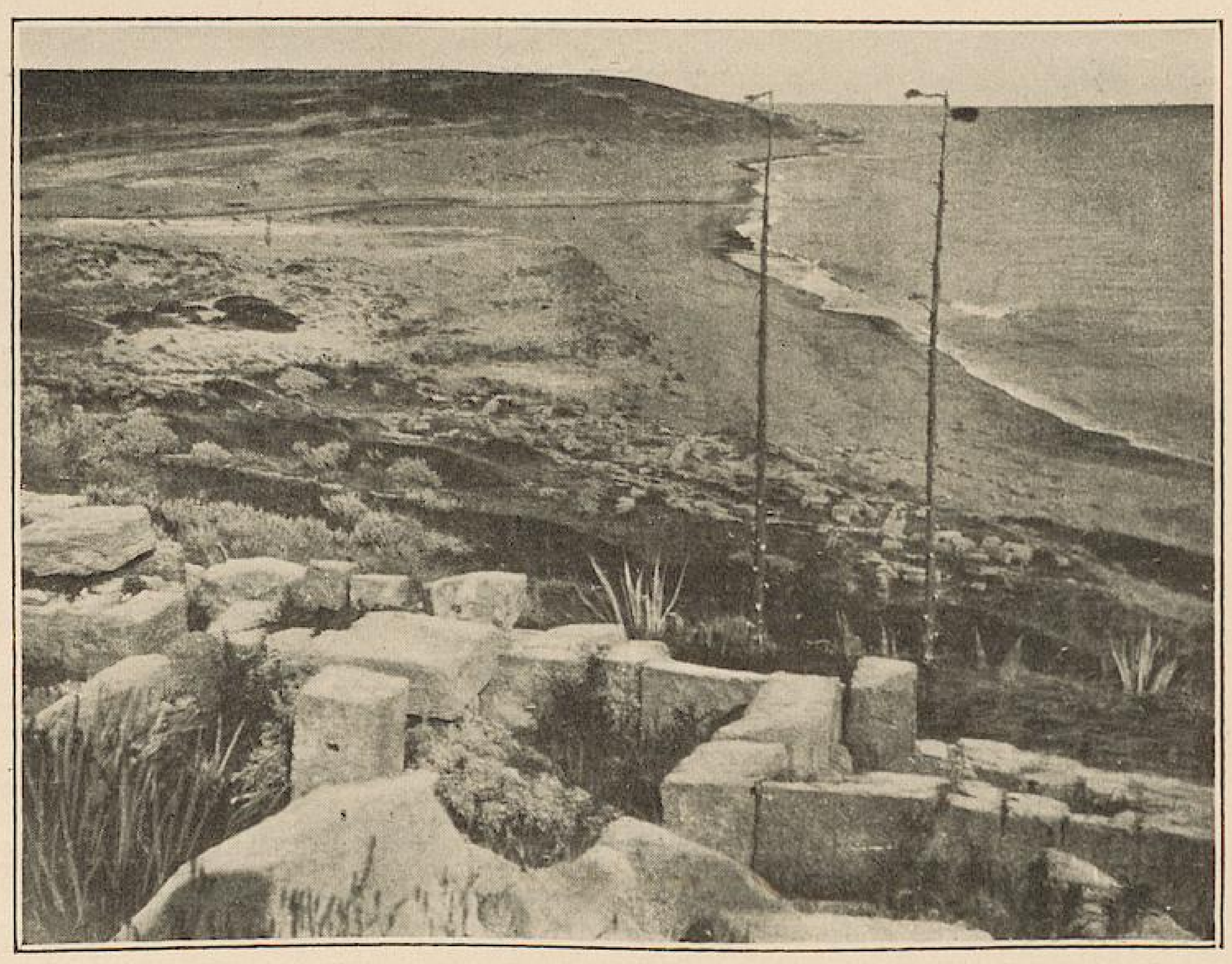
1. Voyez ci-dessus, p. 31 et suiv.

2. Seul Schubring (*Götting. Nachricht.*, 1865, XI, p. 419) a refusé à Sélinonte la qualité de ville maritime et a nié l'importance de sa marine. D'après lui, le seul port de Sélinonte se trouvait à Mazara, à l'extrémité ouest du territoire, à trois heures de la capitale! C'est faire trop d'honneur à l'*emporion* de Mazara, simple succursale maritime installée à portée des comptoirs puniques et sans doute ouverte aux navires carthaginois.

Quant à la marine de guerre sélinontienne, le texte de Thucydide (VI, 20. — Voy. ci-dessus, p. 116) cite les « nombreuses trières » comme un des éléments de la puissance de Syracuse et de Sélinonte. Celle-ci put seule, avec Syracuse, en 409, mettre en ligne une escadre autonome dont elle détacha deux trières en Asie Mineure (Voy. p. 109). Cette modeste contribution représente plutôt un acte de bonne volonté que l'effort total dont Sélinonte était capable. A cet égard, elle semble avoir été mieux pourvue que sa puissante voisine Agrigente, dont la marine n'est même pas mentionnée par les historiens. Le rhéteur Aristide, écho des historiens antérieurs, considère la marine sélinontienne comme la seconde force navale de la Sicile. Dans ses *Oracles syracusains* (I, 378), il fait dire à un orateur : « Je vous prédis, Athéniens, l'arrivée prochaine des Syracusains et des Sélinontiens dans notre pays! » En réalité, Sélinonte n'avait pas d'ambitions « thalassocratiques », comme Athènes, Syracuse ou Carthage : sa flotte militaire lui servait surtout à soutenir sa marine marchande, beaucoup plus importante, et à assurer la police de ses eaux contre les pirates tyrrhéniens et des îles Lipari. Pour un grand port de commerce qui se borne au trafic avec des ports étrangers peu éloignés, la marine militaire n'est qu'un élément accessoire de prospérité, comme c'était le cas pour les villes hanséatiques, pour Rotterdam, Anvers, etc. — A. Salinas a retrouvé dans le sanctuaire de Gaggera une stèle votive du V^e siècle, consacrée à Malophoros (Déméter) par un navigateur nommé Théyllos, fils de Pyrrhias, à la suite d'un vœu prononcé en mer (εὐχὰν ἐν πελά[γει]), sans doute pendant une tempête (A. Salinas. *Notizie degli scavi*, 1894, p. 209. — Koldewey et Puchstein. *Die Griech. Tempel*, p. 89).

cement du port principal[1]. Depuis l'antiquité, peut-être même dès la chute de Sélinonte en 409[2], ce port s'est ensablé et complètement colmaté[3]. Mais les voyageurs y ont depuis longtemps signalé des restes de constructions[4]; ce que les fouilles en ont découvert permet d'esquisser la disposition du port Est.

On distingue assez nettement, du haut de la falaise, une ligne de blocs noyés par les vagues qui s'amorce à la pointe sud-est de l'Acropole et se dirige au sud-est. Il est difficile de n'y pas reconnaître les restes d'un môle formant brise-lames contre la houle du sud-ouest. Il existait probablement une autre jetée plus petite de l'autre côté de l'entrée du bassin, à l'est. En contre-bas du versant sud-est, les fouilles ont dégagé tout un groupe de constructions, avec murs en grosses pierres de tuf, qui appartenaient au faubourg maritime de l'est[5]. Déjà, Harris et Angell, puis Cavallari avaient relevé deux longues lignes de murs parallèles qui partent du rivage et s'allongent sur les deux rives du Cottone, séparés par une distance de 190 mètres. Dans le prolongement de la ligne ouest, à 550 mètres du rivage, à 3 mètres de profondeur, Cavallari a retrouvé un tronçon de muraille avec une tour de flanquement du côté du port. Depuis, un autre tronçon analogue, flanqué d'une tour sur le côté du port,



CONSTRUCTIONS DU PORT EST.
(Vue prise du rempart sud-est de l'Acropole.)

1. D'Orville. *Sicula*, p. 65. — Serait-ce trop s'aventurer que de retrouver dans *Cottone* une survivance du *Cothon* punique, nom du port militaire de Carthage? Ce serait alors un souvenir de la domination carthaginoise.

2. Ce qui expliquerait le rôle prépondérant d'Hérakleia-Minoa, comme débarcadère, à partir du IV[e] siècle (Voy. p. 125 et 130).

3. Voy. ci-dessus, p. 11, et la photographie, p. 19.

4. Comte de Forbin. *Souvenirs de la Sicile*, 1823, p. 76 : « Souvent la tempête déblaie les sables qui ont envahi les ports de Sélinonte et laisse voir encore pour quelques instants les quais, des colonnes, des anneaux, tristes vestiges que la fureur des vagues cache ensuite de nouveau sous un gravier mobile. » Cf. Swinburne. *Travels*, III, p. 367. — Reinganum. *Selinus*, 1827, p. 84. — Hittorff. *Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 63, 66. — Harris et Angell. *Sculptured metopes... of Selinus*, p. 27. — Serra di Falco. *Antichità della Sicilia*, p. 12. — Cavallari. *Bullettino di antich. in Sicil.*, 1872, V, p. 3, et *Archivio stor. sicil.*, 1883, VII, p. 73. — Rien ne justifie le scepticisme opposé à ces témoignages par Schubring (*Götting. Nachricht.*, 1865, XI, p. 419). En 1886, A. Salinas vit apparaître, subitement découverte par un coup de mer, une *banchina* en grosses pierres qui fut recouverte par les sables avant qu'on eût eu le temps d'en exécuter le relevé (*Notizie degli scavi*, 1886, p. 104; 1888, p. 595).

5. Faute d'indications précises, nous ne savons pas si ces murs correspondent à la *banchina* d'énormes blocs carrés, agrafés par de doubles queues d'aronde en métal, signalée par A. Salinas (Voy. la note 4).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0172 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

a été retrouvé sur la rive est, à 100 mètres environ de la plage. Ces vestiges, en partie ensablés, permettent de délimiter les contours du bassin antique. Il avait une forme ovale très allongée, qui s'enfonçait dans la vallée jusqu'à l'alignement du temple G, sur une longueur de 600 mètres environ et une largeur moyenne de 200 mètres[1]. Le tirant d'eau des trières antiques n'exigeait pas plus de $1^m,50$ à 2 mètres de profondeur. Le bassin était probablement entouré d'un quai maçonné, et, à une trentaine de mètres en arrière, d'un rempart circulaire flanqué de tours du côté de l'eau, comme les ports antiques de Zéa et de Mounichie, d'Égine, de Larymna en Boétie et le port actuel de Rhodes. Cette ceinture fortifiée devait rejoindre les extrémités des deux môles, défendues par des tours surmontées de fanaux : la nuit, l'entrée de la passe pouvait être fermée par des chaînes. La partie la plus reculée devait être réservée au port militaire, pourvu de loges de navires[2], de dépôts d'agrès, etc.

De chaque côté du bassin, mais surtout à l'est, s'étageaient les maisons de la ville maritime[3], dont a retrouvé des vestiges sur le versant de l'Acropole et sur la pente de la colline Est, en contre-bas des temples.

A l'ouest de l'Acropole, l'estuaire plus ouvert et plus instable du Sélinous était moins favorable à l'aménagement d'un bassin artificiel. On n'y voit aucune trace de môle; mais Cavallari a relevé, sur la rive est du fleuve, une ligne de murs qui, d'après son plan, aurait formé la ceinture d'un bassin analogue à celui du port Est. Nous croirions plutôt à un simple quai destiné à endiguer les variations constantes de la rivière, comme le quai du Kladéos à Olympie. Les dunes de Manicalunga s'opposaient, sur la rive ouest, à toute installation solide. Seule, la plage contiguë à la base de l'Acropole pouvait servir de mouillage ou de grève de halage aux simples barques. De fait, c'est là qu'on a retrouvé en contre-bas de la porte Sud-Ouest les restes d'un quai, hérissé d'épis en maçonnerie perpendiculaires à la mer et bordé de restes de maisons[4]. Il y avait donc là un second faubourg maritime et une petite « marine », abritée contre la houle et le vent du sud-est par l'avancée de l'Acropole. Nous ignorons dans quelle mesure l'embouchure même de la rivière était praticable à la navigation.

Citernes, puits, aqueduc, égouts. — L'alimentation de la ville en eau potable était en partie assurée par les puits et citernes dont les restes subsistent encore sur l'Acropole et dans les ouvrages extérieurs du front nord. Une belle citerne

1. Le grand bassin du Pirée a 1.300 mètres de longueur et 700 de largeur.
2. Voyez la restitution en tête de la préface.
3. Voyez la restitution conjecturale reproduite page 61.
4. Près de ces maisons, se voient les restes d'une chapelle à demi enfouie dans le sable avec deux arceaux voûtés, et, à cheval sur la rampe dallée de la porte Sud-Ouest, les murs très épais d'une tour ou petit fort carré, de construction médiévale ou moderne.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0173 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

hellénique[1], dont la construction paraît bien antérieure à 409, existe à 35 mètres à l'ouest du temple O. C'est une fosse rectangulaire longue de 5^{m},23, large de 3^{m},20, maçonnée en appareil quadrangulaire : elle est divisée en longueur par une ligne de trois piliers carrés, qui supportaient une architrave. La couverture consistait en deux lignes de grosses dalles en tuf, posées sur des corbeaux dépassant les parois et sur l'architrave médiane. Dans le côté ouest est, percé le caniveau d'adduction. Les puits étaient construits avec des anneaux cylindriques en terre cuite, hauts de 0^{m},50 avec un diamètre intérieur de 0^{m},70 et une épaisseur de 0^{m},30 à 0^{m},46. Celui du secteur sud-ouest de l'Acropole avait douze assises de ces anneaux; l'eau s'y trouve à une profondeur de 5 mètres[2]. La Nouvelle-Sélinonte paraît s'être contentée de cet approvisionnement tout local. La Ville extérieure des VI^{e} et V^{e} siècles possédait aussi ses puits[3]. En outre, plusieurs sources jaillissaient des talus du plateau de Manuzza et de Marinella. Mais toutes ces ressources ne suffisaient pas à la consommation d'une grande ville. Aussi fit-on venir à Sélinonte l'eau d'une source abondante, celle de Bigini, située au nord-est de Castelvetrano, sur la rive gauche du Sélinous, à 14 kilomètres au nord de Sélinonte et à une altitude de 258 mètres. On a retrouvé là un réservoir antique circulaire, qui reçoit les eaux d'un aqueduc taillé dans le rocher. On suit cet aqueduc sur une longueur de plus de 500 mètres; d'autres tronçons se retrouvent à mi-chemin entre Bigini et Sélinonte. L'eau circulait dans des conduites en terre cuite posées à l'intérieur de l'aqueduc. Des fragments de ces conduites ont été retrouvés sur le plateau de Manuzza, entre la Casa Parisi et la Torre di Manuzza : c'est là sans doute que l'aqueduc pénétrait dans la ville[4].

Il subsiste aussi quelques restes des égouts de l'ancienne Sélinonte. Ce sont des conduites quadrangulaires, dont les parois, le radier et la couverture se composent de grosses dalles monolithes : l'une débouche sur la rue Nord-Sud, presque en face de la grande citerne, quatre autres sur les talus extérieurs, au pied du rempart[5].

1. Relevée par Harris et Angell, elle fut prise par Cavallari pour une galerie souterraine (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1872, V, p. 5 et plan, et *Archiv. stor. sicil.*, 1883, VII, p. 83 et plan); Schubring y reconnut une citerne (*Götting. Nachricht.*, 1865, XI, p. 420). A. Salinas l'a déblayée en 1885 et en a donné les relevés (*Notizie degli scavi*, 1888, p. 600, pl. XX, fig. 11, 12, 13).

2. Dessins dans Hittorff (*Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 66, pl. 89, fig. 10-12). Sur les puits analogues des défenses extérieures du front nord, voir A. Salinas, *Notizie degli scavi*, 1894, p. 215-216. — Quelques maisons de la Nouvelle-Sélinonte avaient aussi leurs citernes sous la cour (Voy. chap. III).

3. Cavallari (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1872, V, p. 5, et plan).

4. Cavallari. *Notizie degli scavi*, 1885, pl. XI. — *Archivio stor. sicil.*, 1883, VII, p. 75. — Ces conditions rappellent celles des aqueducs archaïques construits à Samos sous Polycrate par Eupalinos de Mégare (Fabricius. *Athenische Mittheilungen*, 1884, IX, p. 165-191), à Mégare même par le tyran Théagènes (Delbrück et Vollmœller. *Athenische Mittheilungen*, XXV, p. 23-33), et par les Pisistratides à Athènes (Gräber, *Ibid.*, 1905, XIX, p. 27).

5. La sortie de l'égout nord-ouest forme une tranchée contre-butée par des soutènements à assises en retrait. qui fut ensuite convertie en sortie militaire secrète (Voy. ci-dessous, chap. II). De l'extrémité murée de la grande rue transversale, à l'est, se détache un égout non couvert, formé de dalles creusées au milieu d'une rigole demi-circulaire.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0174
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Nécropoles. — Les nécropoles de Sélinonte occupent une superficie totale de deux kilomètres carrés et demi[1]. Ce sont les plus spacieuses cités mortuaires de la Sicile hellénique. Les tombeaux s'y comptent par centaines; ils ont déjà livré une récolte innombrable de vases peints et de figurines; malheureusement, ces richesses, exposées dans les vitrines des musées de Castelvetrano et de Palerme, ne sont encore connues que par des notices très sommaires, que nous devons nous borner à résumer à grands traits[2].

Les nécropoles entouraient la ville et ses faubourgs d'une ceinture funéraire. Elles occupent toutes les hauteurs aux alentours du site habité et se répartissent en trois groupes : 1° la nécropole Est, espacée sur les collines au nord des temples Est, est la moins importante : c'était sans doute un cimetière de faubourg. Elle n'a livré que des vases à figures rouges du v^{e} siècle; — 2° la nécropole Nord, déjà connue de Fazello, occupe la crête et le versant ouest de la Galera, autour de la Casa Paola et de la Casa Bagliazzo, sur une longueur de 1.350 mètres et une largeur de 300 mètres, avec une superficie de 4.000 mètres carrés[3]; — 3° la nécropole Ouest, découverte en 1871 par Cavallari, sur les dunes de Manicalunga, s'étend, d'après lui, depuis la vallée du Sélinous jusqu'à deux kilomètres à l'ouest de Sélinonte.

La nécropole Nord, dite *della Galera e Bagliazzo*, était la plus proche de la ville et la plus ancienne. Sa position à 250 mètres du nord de la Ville extérieure, à laquelle elle devait être reliée par une voie spéciale, atteste que le plateau de Manuzza fut habité dès les origines de Sélinonte[4]. Les vases qu'on y a trouvés

1. Cavallari. *Monum. antichi dei Lincei*, 1889, I, p. 750.

2. En partie dévastées par les fouilles clandestines, les nécropoles ont été explorées officiellement par Cavallari, en 1866, 1871 et 1872 (*Bullettino di antich. in Sic.*, 1871, IV, p. 9, pl. II, 8^{a}, 9^{a}; 1872, V, p. 4, 10, 22, pl. II, IV, V; *Archivio stor. sicil.*, 1883, VII, p. 76, et par A. Salinas (*Notizie degli scavi*, 1894, p. 203-207). — Cavallari s'est borné à publier les principaux types de tombes et 16 spécimens de vases, accompagnés d'un commentaire céramique plutôt fantaisiste. Mais, l'énorme matériel qui remplit plusieurs vitrines du musée de Palerme reste toujours inédit. L'étude scientifique des nécropoles est donc impossible, faute de documents classés, d'indications précises sur les provenances et d'un inventaire détaillé des fouilles. On ne peut que s'associer à ce sujet aux regrets exprimés par P. Orsi (*Mon. antichi.*, 1906, XVII, p. 527) et déplorer que cet ensemble si important n'ait pas encore été décrit avec cette méthode exhaustive dont il a lui-même donné le modèle dans ses publications sur Mégara Hyblaia et Géla (Cf. G. Perrot, *Hist. de l'Art*, VIII, 1904, p. 100-101). Les autres nécropoles grecques déjà explorées sont celles d'Acrai (Iudica. *Li antichità di Acre*, Messine, 1819), celle dite *del Fusco* à Syracuse (Mauceri. *Annali del Istituto*, 1877; *Notizie degli scavi*, 1893, p. 485 et suiv.; 1895, p. 147), de Mégara Hyblaia (Cavallari et P. Orsi. *Mon. antichi*, 1839, I, p. 747 et suiv.), de Kamarina (P. Orsi, *Mon. antichi*, 1899, IX, p, 202; 1903, XIV, p. 157), de Géla (P. Orsi. *Mon. antichi*, 1906, XVII).

3. Fazello. *De rebus siculis*, p. 168. Cf. Schubring. *Götting. Nachricht.*, 1865, XI, p. 409. Cavallari (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1872, V, p. 10) signale une nécropole rurale du vi^{e} et du v^{e} siècle aux environs de Porto Palo, à l'endroit où nous croyons pouvoir situer le dême sélinontien d'Azones (Voir p. 127).

4. Voyez ci-dessus, p. 81.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0175 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

appartiennent en grande majorité au type dit *protocorinthien* et *corinthien*[1], qui remonte au VIIe et au VIe siècle et s'est retrouvé aussi dans les nécropoles archaïques de Syracuse, de Mégara Hyblaia et de Géla, mais dans aucune en plus grande abondance que dans ces tombes sélinontiennes. La décoration de ces vases représente des zones où circulent de grandes figures d'animaux dans un champ parsemé de rosaces : la figure humaine en est totalement absente. Une autre catégorie, moins nombreuse, appartient à la poterie étrusque du *bucchero nero*, dont les formes et l'unique couleur noire imitaient la vaisselle de métal. Cette céramique étrusque voisine aussi avec la « corinthienne » dans les nécropoles archaïques de Syracuse, de Mégara Hyblaia et de Géla. De fabrication étrusco-campanienne, elle était introduite en Sicile, au VIIe et au VIe siècle, par la marine marchande des Étrusques, qui fréquenta la côte orientale de la Sicile, jusqu'au jour où la défaite navale des Étrusques à Cumes, en 474, mit fin à ce commerce[2]. Rien, ni dans le mobilier ni dans la disposition des tombes, si différente des sépultures rupestres des nécropoles sikèles, n'autorise l'hypothèse d'une nécropole mixte, mi-indigène et mi-hellénique, telle que Cavallari se l'est représentée[3].

La nécropole Ouest, dite de *Manicalunga*, plus éloignée, est aussi plus récente. Elle dut sans doute son origine au développement du culte infernal du sanctuaire de Gaggera, qui devint l'entrée de cette région mortuaire de l'Occident et le reposoir des convois funèbres qui s'y rendaient. La situation topographique de cette nécropole, espacée de l'autre côté d'un fleuve sur les dunes désolées du Couchant, n'est pas sans analogie avec celle de l'*Amenti* égyptien enfoui dans les collines désertiques d'Abydos, près d'un des tombeaux d'Osiris, à l'ouest du Nil. Le cri funèbre « A l'Occident! à l'Occident! » qui exprimait en Égypte le vœu suprême des défunts[4], paraît aussi avoir hanté les âmes sélinontiennes à partir de la seconde moitié du VIe siècle. C'est, en effet, à Manicalunga seulement qu'apparaissent dans le mobilier funéraire les produits de l'industrie attique du VIe et du Ve siècle, vases à figures humaines en noir sur fond rouge, à figures rouges sur fond noir, lécythes polychromes, etc., et une infinie quantité de lampes[5].

Dans la construction de leurs tombeaux, les Sélinontiens apportaient ce goût

1. Ces termes courants, mais conventionuels, ne préjugent pas forcément la question de provenance, encore très controversée, sauf pour les vases qu'accompagnent des inscriptions en alphabet corinthien. Cependant le style gréco-oriental de cette céramique permet d'attribuer à l'Ionie l'origine de sa décoration (Pottier. *Catal. des vases peints du Louvre*, p. 437). L'afflux de ces vases à Sélinonte peut s'expliquer par les rapports commerciaux de Corinthe avec Syracuse et les autres colonies doriennes.

2. Voy. p. 72 et 82. — P. Orsi (*Monum. antichi*, 1906, XVII, p. 254) suggère que Sélinonte a pu recevoir ce genre de vases par l'intermédiaire de sa métropole Mégara Hyblaia, soit par terre, soit par mer, parce que, dit-il, les navires étrusques dépassaient rarement le cap Pakhynos.

3. Voy. ci-dessus p. 81-82.

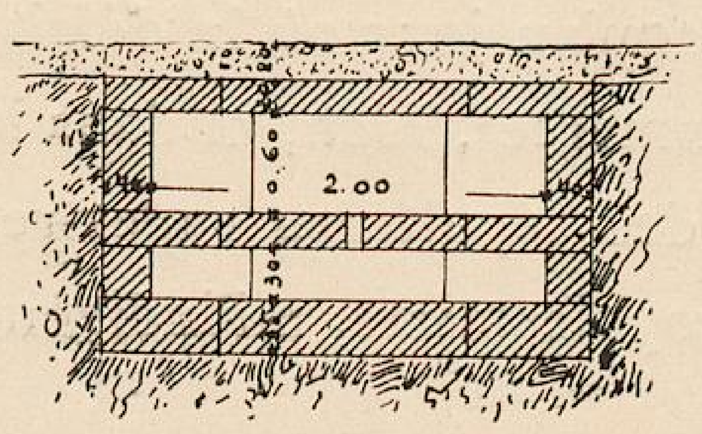
4. Maspéro. *Lectures historiques*, p. 149.

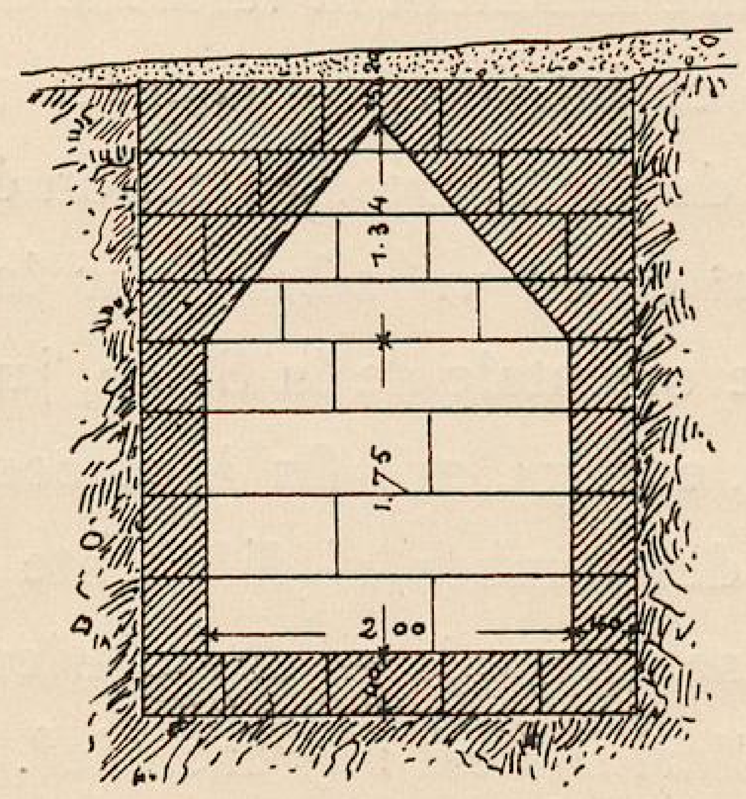
5. Ces lampes, qui, au dire de Cavallari, font totalement défaut à la nécropole de Baggliazo, étaient peut-être en rapport avec les cérémonies nocturnes du sanctuaire de Gaggera, où elles abondaient également.

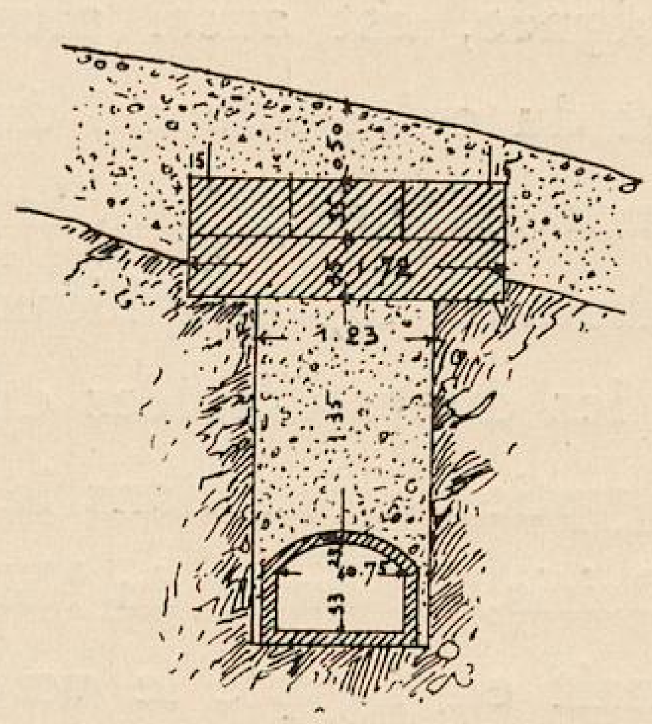
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0176
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

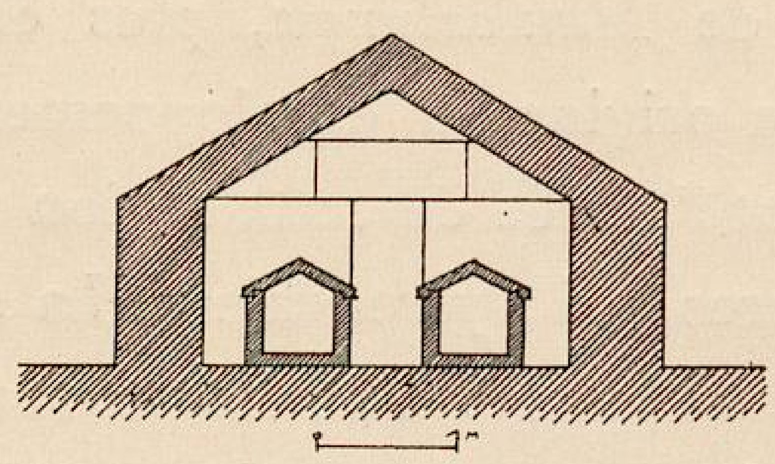
de l'exécution soignée et durable qui caractérise leurs monuments. Comparé à la simplicité presque rustique des sépultures de Mégara Hyblaia, le luxe un peu moins modeste des tombes de Sélinonte atteste sa plus grande richesse. A Sélinonte, comme à Syracuse et à Mégara Hyblaia, l'abondance de la pierre dispensa le plus souvent de recourir, comme à Géla, aux sarcophages de terre cuite. Les tombes de la Galera, creusées presque à fleur de terre, forment une cuve rectangulaire en maçonnerie : les parois et le couvercle se composent de dalles en tuf calcaire dressées et posées à plat. Le caveau est parfois divisé en deux compartiments jumeaux pour contenir deux corps ; mais le plus souvent il est individuel. Certaines cuves, à double fond, ont, sous leur dallage percé d'un trou, un réceptacle inférieur destiné à recueillir les infiltrations du caveau. Un autre dispositif est celui de la chambre en forme de pyramide creuse voûtée en encorbellement. Les corps étaient déposés à même dans le caveau de pierre, sans être enfermés dans un cercueil de bois.

TOMBES DE LA NÉCROPOLE DE LA GALERA.









TOMBES DE LA NÉCROPOLE DE MANICALUNGA.

(D'après Cavallari. *Bullettino di antich. in Sicil.*, 1872, V, pl. II, 9, 6, 1 et 1871, IV, pl. II, 9.)

Dans ces tombes archaïques de la Galera, on s'est avant tout préoccupé de protéger la dépouille mortelle contre les causes de destruction, humidité et éboulements. L'austérité dorienne prenait la mort trop au sérieux et même au tragique, pour sacrifier au luxe de vaine parade, à la frivolité de l'ostentation. Comme dans les autres nécropoles archaïques doriennes de Mégara Hyblaia, de Syracuse, de Géla, la tombe est dépourvue d'insignes extérieurs[1] comparables aux statues et aux stèles sculptée ou peintes des monuments funéraires de l'Attique archaïque[2] : ni inscriptions ni décoration n'attirent sur elle l'attention ni ne la distinguent. De même, le mobilier funéraire est réduit à la vaisselle d'argile nécessaire, d'après les idées antiques, à la subsistance et à la toilette du défunt dans la vie souterraine; mais le luxe

1. A Mégara Hyblaia, une tombe a seulement pour insigne une pyramide minuscule surmontée d'une boule (P. Orsi. *Monum. antichi*, 1889, I, p. 870).

2. Voy. G. Perrot. *Hist. de l'Art*, 1904, VIII, p. 736.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0177
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

somptuaire des bijoux, des armes et de la vaisselle de métal lui est interdit. Les mœurs de cette riche cité, qui autorisaient pour l'embellissement de la vie et la gloire des dieux la coquetterie des constructions ostentatoires, refusaient chichement à la mort le superflu. L'art funéraire ne poursuivait que des fins pratiques et utilitaires. On ne voyait se dresser au milieu des groupes de tombes que quelques autels pour les offrandes et libations des services funèbres[1].

Dans la nécropole de Manicalunga, la nature du terrain et l'esprit nouveau ont sensiblement modifié la structure de la tombe et son ameublement. Sur ces dunes mouvantes, il a fallu loger la tombe au fond d'un puits, comme faisaient les Égyptiens dans le sable d'Abydos. Le puits, rectangulaire, comme à Abydos, a environ deux mètres de profondeur; son orifice était recouvert d'un épais dallage. La cuve, qui en occupe le fond, parfois est faite d'un sarcophage en terre cuite, le plus souvent d'un caveau en plaques de tuf. On trouve aussi la chambre sépulcrale en forme de maison, avec un toit en dalles à double versant et une porte : l'intérieur renferme deux sarcophages en terre cuite. A cette époque, la tombe moins modeste commence à se signaler aux yeux avec plus d'ostentation; elle se pare de stèles en forme de colonnes ioniques en pierre calcaire, avec base richement moulurée et chapiteau à volutes du plus beau style grec[2]. Le mobilier est aussi plus opulent et plus varié : les squelettes tiennent dans leurs mains des patères, des coupes; dans un tombeau de femme, des œufs, au nombre de sept (chiffre sacré), ont été retrouvés. De même, à Géla, la nécropole du v^e^ siècle, atteste le même souci de coquetterie funéraire. La tombe dorienne archaïque s'était enfermée dans l'isolement d'une vie souterraine morose, à jamais close aux bruits de la vie et aux frivolités sacrilèges de l'art. C'était, dans tout son renoncement, l'existence indigente et maussade des ombres, telle que la décrit la *Nékyia* de l'Odyssée. Les morts étaient alors plus redoutés que traités avec affection par les vivants. Mais, au v^e^ siècle, les anciennes terreurs se sont dissipées; la séparation est devenue moins rigoureuse entre le monde de la vie et celui de la mort. Le défunt apparaît de moins en moins comme un fantôme irrité et malfaisant qu'il faut sans cesse apaiser, mais comme une sorte de vivant honoraire qui conserve ses prérogatives au banquet de la vie. On le plaint plus qu'on ne le craint. La vie s'approche de la tombe avec une tendresse plus familière, moins épouvantée; elle la gratifie charitablement d'un peu de beauté et de gaieté; tout en lui octroyant, par ces égards, l'illusion d'un adoucissement, elle s'offre à elle-même la réalité

1. Ces conclusions sont celles qui se dégagent de la description de la nécropole rédigée par Cavallari en 1872. Faute de renseignements, nous ignorons si les découvertes ultérieures sont de nature à les modifier. L'étude sur les fouilles de la Galera, annoncée par A. Salinas en 1888 (*Notizie degli scavi*, 1888, p. 595) n'a pas été publiée.

2. Cavallari décrit en termes admiratifs ces stèles ornementées de Manicalunga (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1872, V, p. 16 et 20). Il faut le croire sur parole, car il a négligé d'en publier le moindre dessin, et ces objets n'ont pas été revus depuis ses fouilles.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0178 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

d'un réconfort : la mort, parée par ses soins, lui semble moins cruelle et devient même un prétexte à satisfactions de vanité.

Les rites funèbres constatés à Sélinonte ne ressemblent pas tout à fait à ceux de sa métropole Mégara Hyblaia. L'orientation des corps ne décèle aucune règle fixe[1]. La tête est placée indifféremment dans tous les sens, comme à Mégara Hyblaia, tandis qu'à Syracuse, à Géla, à Kamarina, elle est la plupart du temps à l'est. Souvent, les vases sont logés dans une niche au-dessus de la tête. La sépulture est presque toujours individuelle, comme à Géla, tandis qu'elle est le plus souvent collective à Syracuse et à Mégara Hyblaia. L'inhumation apparaît comme le mode d'ensevelissement le plus commun[2]. La crémation, dont la nécropole de la Galera n'a révélé aucune trace à Cavallari, apparaît seulement dans celle de Manicalunga.

Si nous avons signalé ces détails, c'est parce qu'on ne connaît bien les idées et la civilisation d'un peuple disparu que si on peut l'observer jusque dans la tombe. Cette indépendance rituelle de Sélinonte, par rapport à sa métropole et à ses sœurs doriennes de la Sicile, est significative. Il n'y avait pas de dogme qui régît les idées en matière funéraire. Chaque cité suivait librement ses usages locaux, et encore ceux-ci n'avaient-ils rien de fixe. Nous constaterons la même autonomie dans le domaine spirituel en étudiant les dispositions si originales des temples sélinontiens.

Les carrières. — Parmi les causes matérielles qui ont fait de Sélinonte une des grandes métropoles de l'architecture hellénique, il faut compter la richesse du territoire en pierre de construction. La foi, pour transporter les montagnes, requiert non seulement l'aide des bras et de l'argent, mais aussi la proximité des montagnes et des chemins praticables pour les amener à pied d'œuvre. Sous tous ces rapports, la foi des bâtisseurs sélinontiens était bien servie. Ils tirèrent leurs premiers matériaux du rocher même de l'Acropole : c'est de ce tuf grossier et friable qu'est construit le grand soutènement Est. Ils exploitèrent aussi les talus rocheux du plateau de Manuzza, entaillés par les carrières, et la carrière des *Cave del fondo di Barone*, situées à 4 kilomètres et demi au nord de Sélinonte[3] :

1. Le texte de Plutarque (*Solon*, 10) révèle la même indécision à Mégare en Grèce : « Les Mégariens tournent leurs morts vers l'Orient, et les Athéniens vers l'Occident. Il est vrai qu'Héréas de Mégare soutient que les Mégariens tournent leurs morts vers l'Occident et qu'il allègue une preuve encore plus concluante, c'est qu'à Athènes, chaque mort avait une tombe séparée, tandis qu'à Mégare on en mettait trois ou quatre dans le même caveau. »

2. A Mégara Hyblaia et à Géla, d'après les calculs de P. Orsi, la crémation représentait 25 p. 100 des sépultures (*Monum. antichi*, 1906, XVII, p. 243 et 532). — Cf. J. De Mot. *La crémation et le séjour des morts chez les Grecs* (*Mém. de la Soc. d'anthropol. de Bruxelles*, 1908, XXVII, VI).

3. Fazello (*De rebus sicul.*, p. 168) connaissait trois carrières : l'une près du Sélinous, à 2 milles de la ville, l'autre

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0179
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

ils tirèrent de celle-ci les colonnes monolithes du temple C[1]. Les tufs de Menfi leur livrèrent la matière des métopes archaïques découvertes près de la grande tour Nord[2]. Mais c'est surtout dans la région de Campobello que Sélinonte trouva son Pentélique. Là, le tuf plus compact et plus blanc se dresse en monticules, comme le *Monte Sacro*, ou s'étale en larges banquettes, hautes de 7 à 8 mètres, comme la *Rocca di Cusa*, à 13 kilomètres de Sélinonte et à 3 kilomètres au sud-ouest de Campobello[3]. Toutes ces roches, entaillées de toutes parts, ont été attaquées dès l'antiquité; mais c'est à la *Rocca di Cusa* que l'exploitation



CARRIÈRES ANTIQUES DE LA ROCCA DI CUSA.
(D'après Houel. *Voyage pittoresque*, I. pl. XXII.)

antique a laissé les vestiges les plus étonnants, dignes d'être comparés à ceux des latomies les plus célèbres du monde ancien, telles que celles de Syène, près d'Assouan en Égypte, de Baalbek, de Paros, du Pentélique, de Syracuse, de Vietri en Campanie[4].

La route antique qui menait de Sélinonte à ces carrières se retrouve sur le

à 4 milles au nord, au lieu dit *Bugilifer* (sans doute les *Cave di Barone*), la troisième à l'ouest, au lieu dit *Ramuxara*, nom sarrasin de la *Rocca di Cusa*.

1. Cavallari (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1871, IV, p. 12).

2. Patricolo. *Notizie degli scavi*, 1890, p. 130.

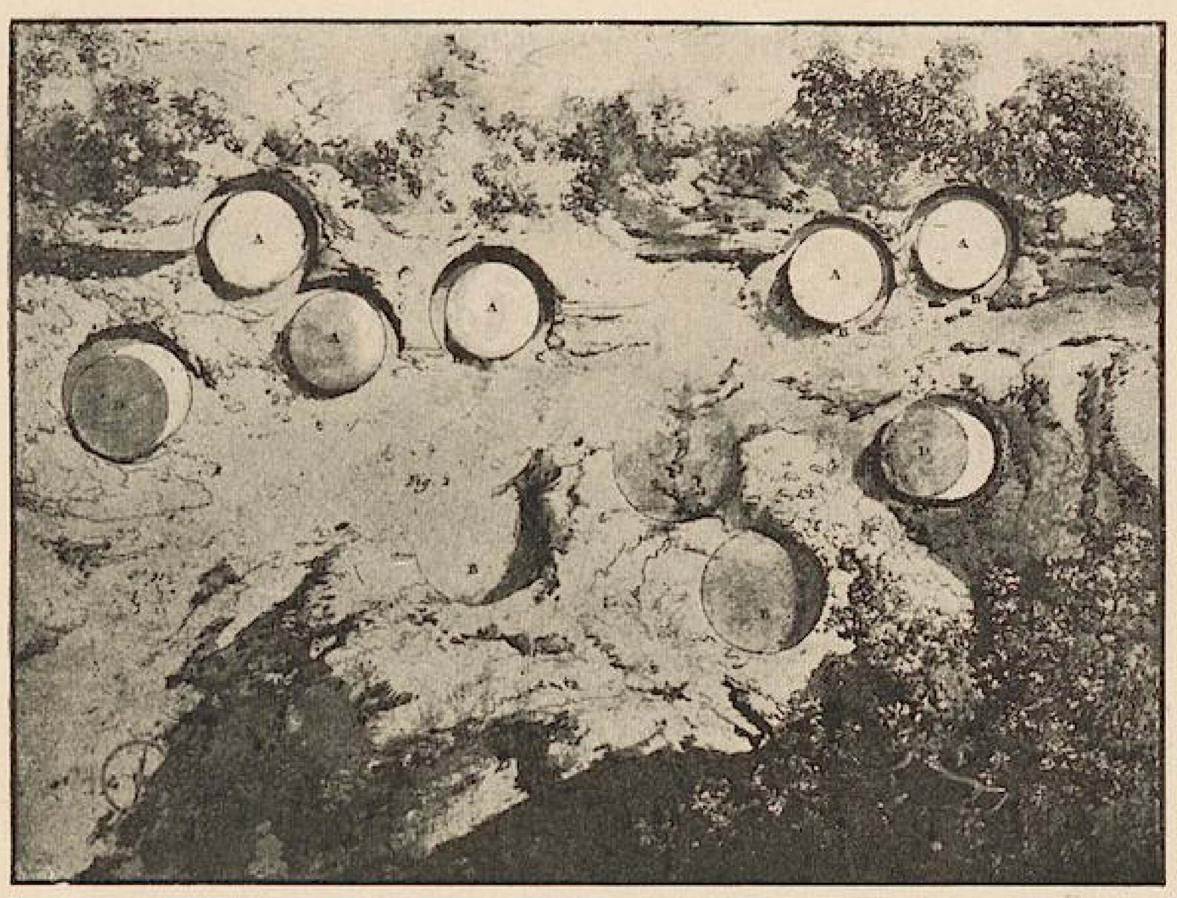
3. Campobello est une ville de pierre blanche. Les murs des maisons et des jardins, construits en carreaux géométriques de tuf, rappellent, avec leurs assises régulières et leurs parements bien dressés, la technique des meilleures parties du front nord de l'Acropole de Sélinonte.

4. Les carrières de la *Rocca di Cusa* ont été décrites et dessinées par Saint-Non (*Voyage pittoresque*, IV, p. 183-188, pl. 78); par Houel (*Voyage pittoresque*, I, p. 29, pl. 22). — Cf. Smyth, *Descriptive memoir*, p. 220; Reinganum, *Selinus*, p. 52-55; Hittorff, *Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 39; Martel, *La Nature*, 1906, p. 220.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0180
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

plateau de Campobello. C'est une piste large de 9 à 10 mètres, bordée de chênes-lièges et d'amandiers; les larges et très profondes ornières qui creusent le tuf attestent un actif charroi de véhicules lourdement chargés. Aux endroits où le tuf avait été raviné par le piétinement des attelages, un dallage de calcaire dur comble les cavités. Des fragments de trottoir apparaissent çà et là[1].

Le banc de la *Rocca di Cusa* présente un front de 1.600 mètres, coupé à pic par les anciens. En approchant du centre de ce gisement, aujourd'hui inexploité, on aperçoit, épars sur le terrain et plus ou moins enfoncés, d'énormes tambours de colonnes abandonnés[2]. En avant du front même, des groupes de cylindres complètement lisses, de même hauteur que le banc de tuf (environ 4 mètres), restent en place, encore attachés à la roche par leur base, tandis que leur fût est isolé du front de carrière par une profonde entaille circulaire, large de 60 à 70 centimètres. Leur diamètre ($3^m,41$), identique à celui des colonnes du temple G, prouve que tous ces matériaux étaient destinés à ce temple. Pour quelle raison ont-ils été délaissés, malgré toute la peine qu'avait coûtée leur préparation? Hittorff suppose que la construction du temple ayant été une première fois interrompue, puis reprise après un long temps, l'architecte « n'a pas voulu entremêler dans l'édifice des pierres fraîchement extraites et d'autres pierres anciennement préparées, et par cela même dégradées en partie[2] ». Pourtant, ces déchets de carrière ont toujours fort bon aspect et ne présentent aucune tare aussi apparente que certains tambours de rebut du Pentélique. Comme leur surface devait encore être ravalée après la pose, sur le tas, on s'explique malaisément ce qui les a fait dédaigner.



TAMBOURS DE COLONNES A ROCCA DI CUSA.
(Vue cavalière, d'après Houel. *Voy. pittor.*, pl. XXII.)

On est frappé de la perfection du travail qui a tourné sur place, à même la roche, ces énormes cylindres. Certaines stries hélicoïdales, visibles à la fois sur leur circonférence et sur la paroi creuse de la roche opposée, donneraient à penser qu'on s'est servi d'une scie flexible ou d'un instrument rotatoire pour

1. D'Orville, *Sicula*, p. 75.
2. Houel (*o. l.*) dit avoir vu aussi sur la carrière des chapiteaux dégrossis, et, sur la route de la carrière à Sélinonte, des fragments d'architrave abandonnés. Leurs dimensions correspondraient, d'après lui, à celles des architraves du temple G.
3. Hittorff. *Monum. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 31.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0181 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

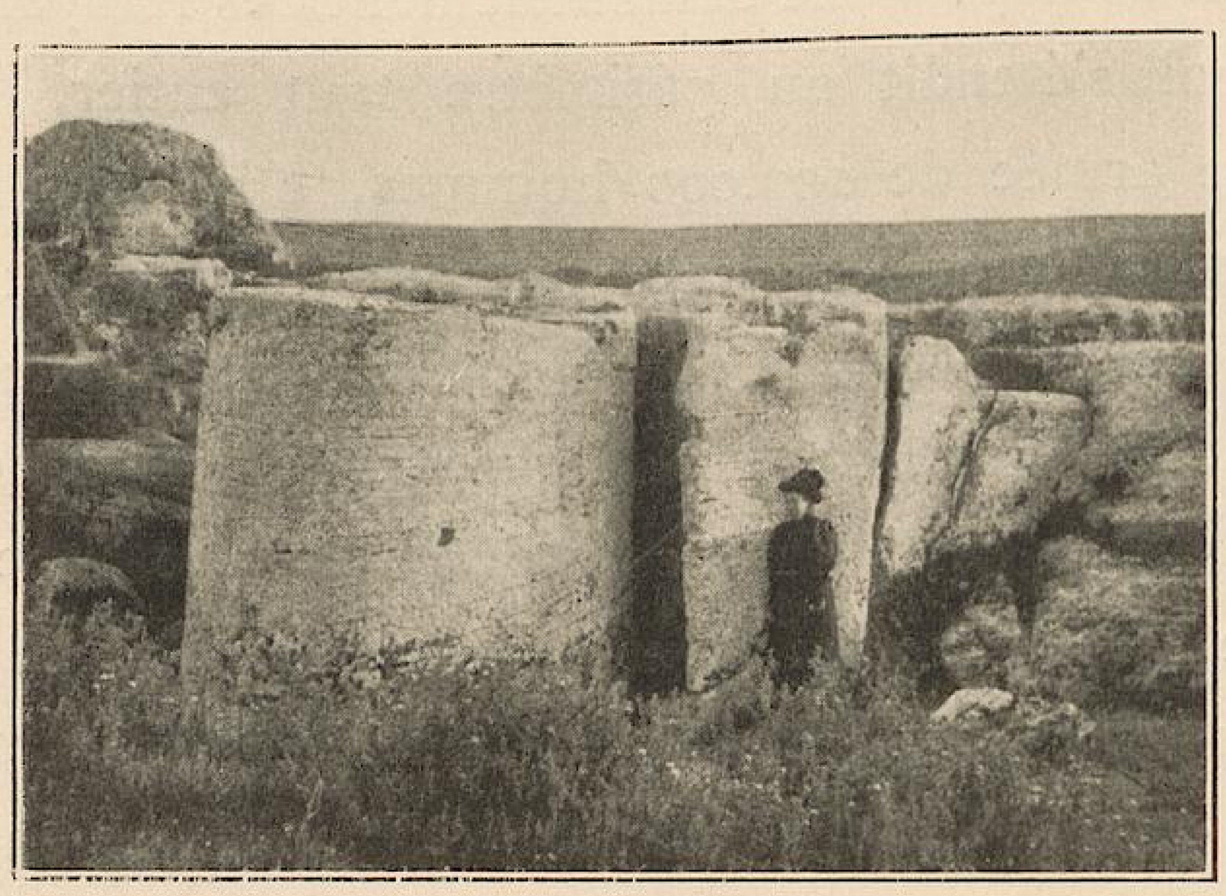
creuser le sillon isolant et arrondir le fût[1]. La difficulté se compliquait du fait que la figure de ces tambours n'était pas un cylindre parfait. Leur surface est plutôt tronconique; elle présente le démaigrissement progressif qui leur donnait à la base un diamètre plus fort que celui de la partie supérieure. On connaît mieux le procédé dont les carriers égyptiens et grecs usaient pour sectionner de pareils blocs à la base. On se servait de coins de bois, enfoncés sur une même ligne dans la pierre; on les mouillait ensuite pour les faire gonfler jusqu'à éclatement du monolithe suivant la ligne tracée[2].

Quant au transport de ces masses de la carrière au chantier, les cavités creusées dans les pièces d'architrave des temples G et F montrent qu'on employait le moyen imaginé dans la première moitié du VI^e siècle, par Chersiphron, l'architecte du temple d'Éphèse, et perfectionné par son fils Métagène. Il consistait à habiller les architraves et les tambours d'une armature de bois et de les enfermer dans des roues de bois pleines : des attelages de bœufs les tiraient par des pivots fixés dans les têtes des pièces[3].

1. Tel est l'avis exprimé par Martel (*La Nature*, 1906, p. 221), qui suppose cet instrument animé d'un mouvement hélicoïdal.

2. On remarque encore, sur les rochers de granit noir de Syène et de l'île d'Éléphantine, en Égypte, de nombreuses entailles ainsi préparées pour ce genre de coins.

3. Vitruve, III, 2, 7; X, 2, 11-12. — Cf. Hittorff, *Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 528; Koldewey et Puchstein, *Die griechischen Tempel*, p. 223.



CARRIÈRE DE ROCCA DI CUSA.
Tambour de colonne non détaché.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0182
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



FRONT NORD DE L'ACROPOLE. (Vue prise des pentes de Manuzza, à 100 mètres.)
(Au milieu, la porte Nord, et le renforcement d'Hermocrate avec ses tours carrées de flanquement; en avant, les galeries en sous-sol ; à gauche, la grande galerie avancée de la tour demi-ronde Nord.)

CHAPITRE II

LA NOUVELLE-SÉLINONTE (409-250)

A. — Enceinte d'Hermocrate (408) et fortifications extérieures (397-392).

Le démantèlement de 409. — Le démantèlement des remparts de Sélinonte par les troupes d'Annibal s'étendit au périmètre tout entier, Ville extérieure et Acropole[1]. Pour une armée de 200.000 hommes, c'était un jeu de démolir en quelques jours une enceinte de 3.260 mètres, mal entretenue et dont les matériaux ne tenaient que par leur poids. Cependant quelques parties furent respectées par la hâte ou par les scrupules des démolisseurs : le grand soutènement est de l'Acropole subsista, soit qu'il fût considéré comme une dépendance des sanctuaires, soit que sa destruction, plus difficile et plus dangereuse, eût risqué d'attarder le vainqueur, pressé de courir à Himère. Peut-être se borna-t-il à en renverser le parapet et les assises supérieures. Il semble bien aussi que certains tronçons du rempart de l'Acropole ne furent pas arasés jusqu'au sol, mais seulement écrêtés et démantelés dans leurs parties supérieures. Ainsi s'expliquerait la conservation remarquable du front nord-est de l'Acropole, dont les assises inférieures paraissent bien appartenir à un travail ancien exécuté à loisir et non à une restauration hâtive. Cette section descendante du mur, en partie cachée par le

1. Περιελὼν τὰ τείχη... (Diodore, XIII, 59). — Voy. ci-dessus, p. 114.

remblai extérieur d'une rampe ou voie montante, se trouva ainsi mieux protégée que les remparts assis en surplomb sur des talus.

L'enceinte d'Hermocrate. — La reconstruction de l'enceinte par Hermocrate, en 408, ne fut que partielle[1]. L'opération dut être rapide. Les anciens savaient mener ce genre de travaux avec une extraordinaire célérité. Il avait suffi de quelques semaines à Thémistocle pour faire reconstruire, en 479-478, les 6 kilomètres de la nouvelle enceinte d'Athènes[2]; en 402, Denys l'Ancien, grâce à une excellente répartition du travail, put achever en vingt jours l'admirable muraille des Épipoles, longue aussi de 6 kilomètres[3]. Hermocrate disposait de 6.000 hommes environ, sans compter les esclaves. Les matériaux gisaient à pied d'œuvre, tout taillés, car il est évident qu'on ne se fit pas faute de remployer les pierres de l'ancien rempart. Il en résulte une certaine unité d'apparence entre les parties anciennes et les parties restaurées : c'est partout le même appareil quadrangulaire, seulement plus serré et plus parfait dans les restes du rempart ancien, mais encore relativement soigné dans les parties qu'on peut attribuer à Hermocrate : car, même dans l'improvisation, la maçonnerie hellénique ne se départ pas de ses fortes traditions et garde ce style précis qui la distingue. Mais l'analyse attentive des restes actuels révèle des raccords, des irrégularités, des négligences de facture qui ne sauraient être imputées à la restauration de 408. Nous y retrouvons l'indice de remaniements et de compléments que nous nous attacherons à expliquer et à dater.

Depuis d'Orville[4] l'opinion unanime des érudits identifie l'enceinte actuelle de l'Acropole avec l'œuvre d'Hermocrate. Cette présomption, déduite du texte de Diodore, est confirmée d'abord par l'aspect de la maçonnerie, ensuite par le fait que l'aire enclose s'accorde exactement avec le chiffre de 6.000 habitants réunis par Hermocrate dans cette forteresse improvisée[5], enfin parce que toute trace de rempart a disparu du site de la Ville extérieure. En général, le mur d'Hermocrate a dû s'implanter sur les fondations mêmes de l'enceinte primitive. Sauf les degrés du grand soutènement, dont les matériaux ont été empruntés au rocher lui-même, la muraille se compose en général de blocs rectangulaires d'un tuf plus fin et plus blanc, extraits des carrières de Rocca di Cusa[6]. Toutefois, des mélanges

1. Τῆς πόλεως μέρος τι ἐτείχισε (Diodore, XIII, 63). — Voy. ci-dessus, p. 119.
2. Thucydide, I, 89-93.
3. Diodore, XIV, 18. — Il y employa 60.000 ouvriers et 6.000 chariots. La maçonnerie en blocs équarris est du plus beau type hellénique (Cavallari. *Topografia archeol. di Siracusa*, p. 70).
4. D'Orville. *Sicula*, I, p. 65.
5. Voy. ci-dessus, p. 119.
6. Sur la distinction des tufs de diverses provenances qui figurent dans les constructions de Sélinonte, voir Holm (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1871, IV, p 8); Cavallari (*Ibid.*, p. 16, et V, p. 2); Benndorf (*Metopen von Selinunt*, p. 11). Mais la localisation des diverses espèces de pierres dans les différentes sections de l'enceinte, telle que l'ont proposée ces savants, ne répond plus aux données des fouilles récentes.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0184
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

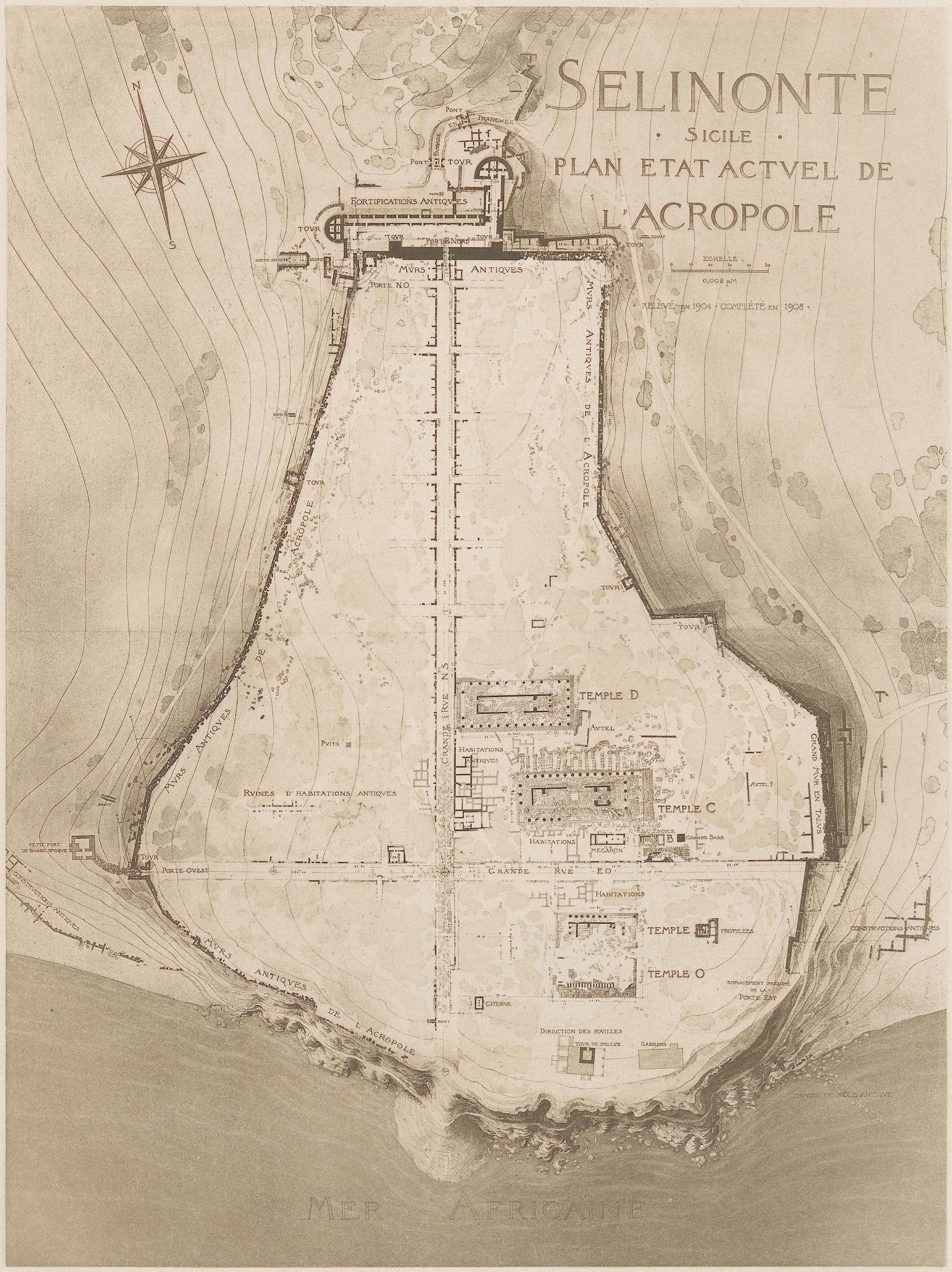
apparaissent presque partout dans les parties remaniées du front nord et des ouvrages extérieurs, ainsi que dans les murs des maisons. On a puisé de toutes mains dans les matériaux disponibles, tant de la Ville extérieure que de l'Acropole elle-même; l'aspect composite de ces additions les distingue de la maçonnerie ancienne en tuf dur, plus homogène et plus régulière.

L'appareil est hellénique, à assises horizontales, avec des blocs quadrangulaires hauts de 40 à 50 centimètres, longs de $0^{m},80$ à $1^{m},47$. Les pierres sont posées en longueur, avec insertions de boutisses; les joints sont verticaux, mais ne tombent pas régulièrement au milieu de la pierre sous-jacente, comme dans l'appareil *isodome*; dans la section primitive du front nord-est, ils présentent un refend ciselé; le parement extérieur est soigneusement dressé. Les décrochements et les joints obliques sont exceptionnels : ils apparaissent surtout dans les ouvrages extérieurs du front nord et dans les murs de maisons. Nulle part ne règne l'appareil polygonal. L'épaisseur moyenne du rempart varie de $2^{m},40$ à $2^{m},70$; l'intervalle entre les deux parements en pierres de taille est garni de moellons noyés dans le mortier de terre, mais dans le renforcement du front nord et dans les murs des tours les deux parements se touchent ou forment un massif de grosses pierres équarries. Le mur était construit en pierres de la base au faîte : l'abondance du tuf facile à débiter à la scie et à façonner au burin ou à la hachette dispensait les Sélinontiens de recourir, du moins pour leurs fortifications, à la maçonnerie économique de brique crue sur socle de pierre, dont les enceintes de la Grèce offrent plusieurs exemples[1]. La base du mur s'implante sur le tuf du rocher entaillé et aplani; les traces de ces implantations se voient surtout sur le bord de la falaise sud; dans les parties déclives, telles que le front nord-est, des fondations saillantes à ressauts servent d'assises de réglage pour rétablir l'horizontalité. La crête actuelle, partout fort irrégulière et démantelée, atteint sa plus grande hauteur sur le front nord, où elle va jusqu'à $6^{m},50$. Le faîte crénelé du rempart d'Hermocrate et des ouvrages extérieurs a dû être découronné dès l'antiquité, lors de la seconde destruction de 250. Au moyen âge, on improvisa au nord et à l'ouest une crête hâtive, en surélevant le parement intérieur à l'aide de matériaux hétéroclites, empilés sans soin.

Tracé général; tours de flanquement; portes. — Le tracé général décrit un polygone irrégulier, en forme de poire ou de bourse, arrondi et évasé au sud, allongé et rétréci dans sa partie septentrionale et terminé au nord par un front rectiligne de 140 mètres. La caractéristique de ce tracé, c'est la rareté, pour ne pas dire l'absence, des ouvrages de flanquement. Nous y voyons la preuve que l'enceinte d'Hermocrate épousait assez exactement les contours du dispositif

1. Enceintes d'Athènes, du Pirée, de Mantinée, de Tégée (Daremberg et Saglio. *Dict. des antiquités*, articles *Munitio* et *Murus*. Cf. Philon de Byzance, *Poliorcet*, p. 80, 20; Enée le Tacticien, p. 58, 59, 113).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0185
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



Vve Charles Schmid, Editeur

PLAN DE L'ACROPOLE

Etat actuel

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0186
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



Vve Charles Schmid, Editeur

0 10 20 30 40 50

PLAN DE L'ACROPOLE

Restauration

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0187
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

archaïque, où les tours de flanquement étaient remplacées par les saillants et les rentrants que dessinait le rempart en suivant les sinuosités du plateau. Il y avait ainsi, surtout sur le flanc est, une série de redans et de bastions, analogues à celles des enceintes primitives de Troie, de Mycènes, de Glâ, et des enceintes siciliennes de Syracuse et d'Agrigente. A Sélinonte, les tours de flanquement étaient encore plus rares qu'à Mégara-Hyblaia. On en compte seulement cinq, toutes carrées et qui paraissent avoir été rajoutées au rempart, contre lequel elles s'appliquent à l'intérieur ou à l'extérieur, sans faire corps avec lui[1]. Il y a deux tours intérieures sur le flanc est, deux tours de chaque côté de la porte Nord, où elles font partie d'un renforcement du mur, et une seule tour adossée au parement extérieur du flanc ouest. En réalité, l'enceinte de l'Acropole ne formait qu'une longue courtine continue. On peut expliquer l'absence des flanquements extérieurs sur les côtés est et ouest par la difficulté d'asseoir des tours saillantes sur les déclivités molles des talus, difficulté qui suggéra l'expédient des tours logées à l'intérieur du mur, ensuite par la présence des faubourg latéraux dont les maisons entouraient la base des deux versants de véritables contre-enceintes, enfin et surtout par l'existence des deux estuaires fluviaux, dont un au moins était entouré d'un mur fortifié : ces deux bassins formaient deux fossés naturels qui rendaient fort difficile une attaque directe des deux flancs de l'Acropole[2]. C'est pourquoi il n'est guère probable qu'Hamilcar ait pu, en 409, approcher ses tours des remparts de l'Acropole : tout l'effort du siège dut porter sur la Ville extérieure. En somme, défendue au sud par l'escarpement de la falaise, à l'est et à l'ouest par les ports et les faubourgs, la place n'avait d'autre point vulnérable que le front nord : aussi est-ce de ce côté que furent accumulées toutes les défenses.

Les portes étaient également peu nombreuses, sans doute pour ne pas multiplier les points faibles d'une enceinte insuffisamment protégée. Le plan intérieur dû à Hermocrate supposait quatre issues : 1° l'une au sud-est, aujourd'hui disparue, devait s'ouvrir sur une rampe d'accès longue de 65 mètres environ[3], correspondant à l'entrée de la route moderne : là débouchait la voie commerciale, qui communiquait avec le port est; 2° un peu plus au nord, une porte s'ouvrait au débouché de la grande rue transversale est-ouest, sous l'angle sud du grand soutènement qui la protégeait comme un bastion. C'était la porte

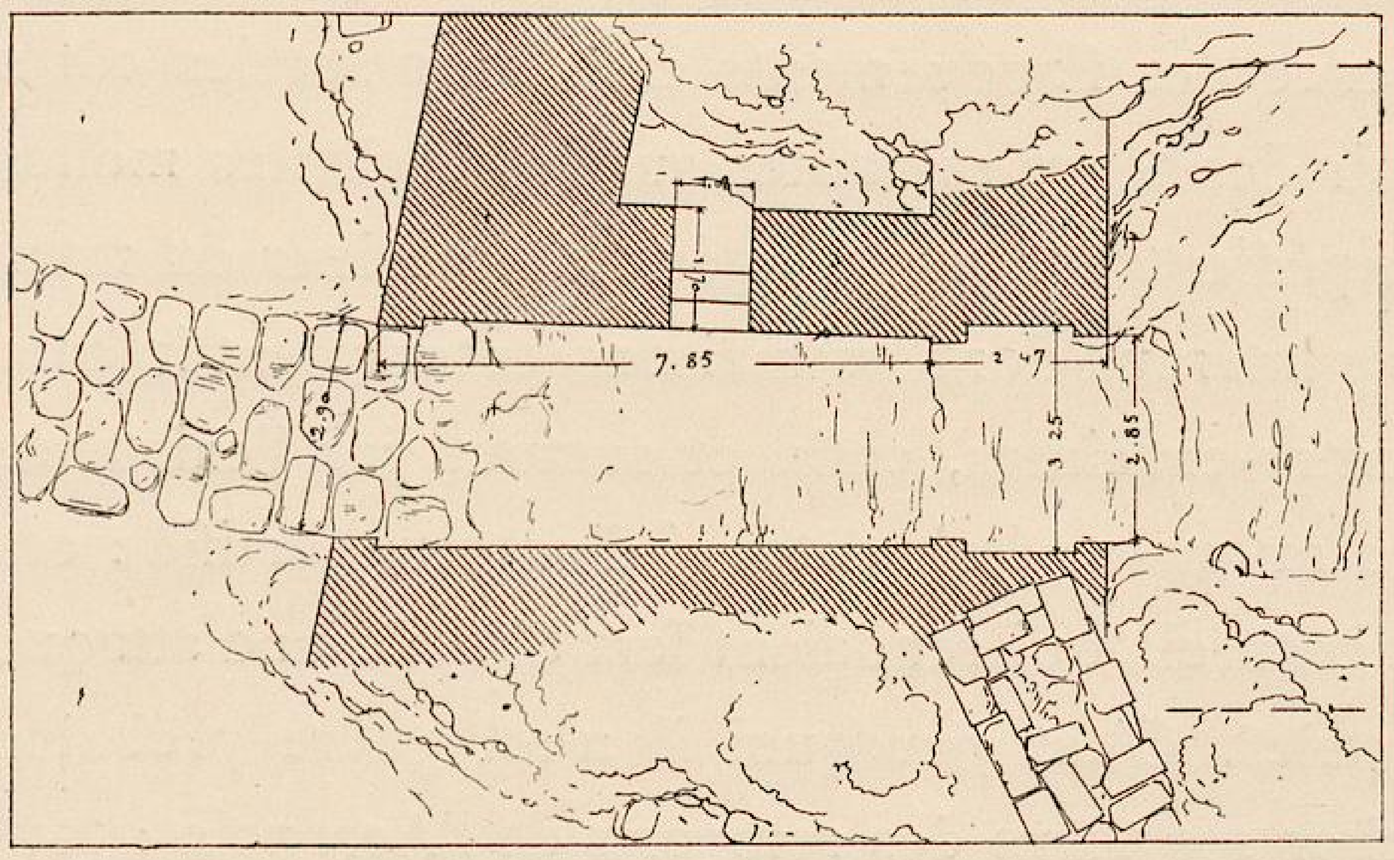
1. Ce dispositif est recommandé, parce que la chute des tours indépendantes par suite de glissement ou de destruction n'entraînait pas celle de la courtine adjacente ; mais il est aussi déconseillé, parce que la tour simplement appliquée n'est plus assez soutenue. Dans la plupart des remparts helléniques du V^e^ et du IV^e^ siècle, les tours sont incorporées. A Priène, elles sont appliquées. (Wiegand et Schrader. *Priène*, p. 41.)

2. Les tours sont, en fait, localisées dans la partie la plus rétrécie du tracé, où les deux lignes de remparts s'éloignent des ports.

3. On reconnaît les restes du soutènement de cette rampe dans une ligne de pierres qui borde le côté est de la route moderne. La direction de la rampe obligeait l'assaillant à présenter le côté droit non couvert du bouclier aux traits des défenseurs du rempart.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0188
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

sacrée qui conduisait au quartier des sanctuaires. Elle fut plus tard bouchée par un raccord de mur étayé au dehors par deux petits contreforts[1]; 3° la porte Nord, située dans l'axe de la grande rue Nord-Sud : c'était la principale entrée de la ville du côté de l'intérieur, et l'ancienne porte de communication directe entre l'Acropole et la Ville extérieure. Après la restauration d'Hermocrate, deux voies latérales montant de l'est et de l'ouest s'y rejoignaient. Après Hermocrate, la voie est fut barrée par la construction des ouvrages avancés du front nord[2]; 4° la porte Sud-Ouest, à l'extrémité ouest de la grande rue transversale Est-Ouest. Elle se compose d'un passage à double porte, enfermé dans un tambour du rempart[3]; la rue se continue en dehors par une rampe dallée qui tourne au nord-ouest : c'était la sortie vers le port Ouest et vers le chemin du sanctuaire de Gaggera. Dans le front sud, la proximité de la falaise rendait toute issue inutile.



LA PORTE SUD-OUEST.

Particularités de l'enceinte. — L'aspect et la conservation des différentes sections du rempart sont très inégales. La ligne ou les vestiges des murs peuvent être suivis presque sur toute l'étendue du périmètre, sauf dans la convexité sud, où l'effondrement de la crête et les constructions modernes ont fait disparaître un tronçon de plus de 200 mètres; mais les blocs éboulés au pied de la falaise attestent encore la continuité du mur à cet endroit.

Le flanc est, entre l'entrée de la route moderne et le débouché de la rue transversale, forme une courtine à redan en bel appareil quadrangulaire, avec huit assises bien dressées atteignant une hauteur totale de 3^{m},30. Cinq barbacanes, percées dans la cinquième assise et espacées de 7 mètres, servaient au drainage du talus contrebuté par la base du rempart. Nous supposons que le grand soutènement avait été découronné par les Carthaginois. C'eût été un gros travail

1. Voir la planche Face est de l'Acropole. — Un caniveau qui débouche sous ce mur indique le niveau primitif de la rue. Celle-ci descendait en pente assez raide sur la rampe extérieure. Le barrage, dont il ne subsiste que le parement extérieur, n'avait que l'épaisseur d'un mur simple. Que sa construction soit postérieure à celle de la courtine, c'est ce qu'indiquent les raccords de maçonnerie et l'interruption des barbacanes de la courtine. L'occlusion des portes superflues était une précaution dont on usait en cas d'alerte. Théron l'appliqua à la défense d'Himère, à l'approche des Carthaginois en 480 (Diodore, XI, 21). A Sélinonte, cette mesure dut être prise quand on compléta les défenses, entre 397 et 392, puis renouvelée par les Byzantins.

2. La porte latérale Nord-Ouest, à l'extrémité de la dernière ruelle Nord, est une addition postérieure au tracé d'Hermocrate. (Voyez ci-dessous, p. 185.)

3. Sa largeur ($2^{m}85$ et $3^{m}20$) est exactement celle du 2e état de la porte nord. (Voyez ci-dessous, p. 175.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0189
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

que la réfection de ces assises énormes; d'ailleurs, leurs marches auraient toujours offert à l'assaillant des facilités d'escalade. On prit alors le parti de les défendre à la base par un contre-mur qui en interdisait l'approche et ménageait en outre un petit réduit à la défense. Tel nous paraît être le rôle d'une construction récemment découverte[1], qui faisait sans doute partie de la restauration d'Hermocrate. C'est une ligne de mur, longue de $48^m,75$, épaisse de $1^m,25$ à $1^m,30$, parallèle à la base du soutènement, à une distance de 4 à 5 mètres. Elle est coupée par deux ailes rectangulaires, avec passages coudés à angle droit, larges de $1^m,55$. L'aile sud rejoint le soutènement ; mais au delà de l'aile nord, le mur de front se prolongeait sans doute jusqu'à l'extrémité des degrés dont il épousait le grand angle, et se terminait par une troisième aile. Tout dénote en cet ouvrage une destination militaire : l'épaisseur du mur ne convient pas à un portique ; les cinq barbacanes évasées qui en traversent la base attestent que l'espace intérieur formait une cour découverte, où ruisselaient les eaux du soutènement. Le dispositif des passages est celui des poternes militaires, qui permettait les sorties abritées d'une troupe débouchant à chaque extrémité par deux hommes de front pour se former en ligne au dehors. L'espace intérieur formait un corps-de-garde où les hommes d'armes de la ville pouvaient descendre par les degrés du soutènement; l'ouvrage, situé sur la rue du port, défendait non seulement le pied de l'emmarchement monumental, mais aussi l'accès de la rampe latérale qui montait à la porte Sud-Ouest[2].

La section comprise entre le soutènement et l'angle nord-est subsiste en fort mauvais état, avec trois ou quatre assises. C'est moins une maçonnerie appareillée qu'un empilement hâtif de blocs disparates : les pierres ont été réunies telles qu'on les trouvait, les petites à côté des grandes, sans régularité dans les assises, et avec un emploi abusif des menues cales insérées dans les vides. Ce travail médiocre ne saurait être attribué à des ouvriers helléniques. Nous pensons avoir affaire ici à une section du rempart d'Hermocrate démoli en 250 par les Carthaginois, puis relevé « à la diable » par les Byzantins. Nous retrouverons ailleurs d'autres échantillons de leur savoir-faire.

La ligne du flanc ouest est assez bien conservée sur presque toute son étendue. L'appareil est régulier, en beaux carreaux de pierre. Mais la crête, démantelée en 250, a été relevée à la hâte par les Byzantins, qui ont exhaussé le parement intérieur par un entassement de matériaux mal assemblés. La section sud, aux environs de la porte Sud-Ouest, a été également remaniée à une basse époque. Mais les plus curieuses anomalies, qui remontent à l'antiquité, s'observent dans la

1. La description et le relevé n'en ont pas encore été publiés. — Voir la gravure, p. 147.

2. Le mur ne va pas jusqu'à l'angle sud du soutènement, afin de ne pas intercepter la voie montante. Il subsiste, à 6 mètres en face, des restes de la bordure est de cette rue de faubourg. (Voy. le plan de l'Acropole.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0190 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

section nord comprise entre la tour de flanquement et l'angle nord-ouest. En étudiant cette partie du rempart, nous avons constaté qu'il chevauchait sur des lignes de murs extérieurs perpendiculaires à l'enceinte, que nous avions d'abord prises pour des maisons de faubourg adossées au rempart. Mais en réalité, ces substructions plongent sous la maçonnerie militaire; de plus, le relevé de ces restes nous a montré que les deux lignes parallèles est-ouest, distantes de $3^m,52$, se plaçaient, en dehors du rempart, dans l'alignement d'une des ruelles de



LE REMPART OUEST. (Vue prise de la tour demi-ronde Nord-Ouest.)
(Au premier plan, défenses de l'avant-cour des portes Nord-Ouest; au milieu du rempart, la tour de flanquement; en haut, à gauche, la crête surélevée par les Byzantins.)

l'intérieur, tandis que la ligne nord-sud courait parallèlement à l'axe de la grande rue. Nous avions donc là les extrémités primitives des deux îlots rectangulaires 8 et 10[1], recoupées plus tard par la construction du rempart posé à cheval sur la ruelle et sur les dernières maisons. Cette anomalie ne saurait être attribuée à l'auteur du plan intérieur[2] de la ville, c'est-à-dire à Hermocrate. Nous y voyons un remaniement ultérieur, consécutif à la construction des ouvrages avancés et à la rectification de l'angle nord-ouest du front nord, entre 397 et 392. Le rempart d'Hermocrate englobait l'extrémité desdits îlots et passait par conséquent à une

1. L'épaisseur des courtines contiguës à la tour de flanquement se décompose en deux tranches : un mur intérieur épais de 1^m80, dont l'appareil a bonne apparence, et un revêtement intérieur épais de 1^m40, auquel s'adosse la tour sans s'y incorporer. Celle-ci, en très bon appareil, a 6^m50 de saillie et 6^m35 de front. Ce revêtement et la tour sont encore une addition antique de très peu postérieure au remaniement et destinés à le renforcer.

2. Voir le plan en héliogravure de l'Acropole; les îlots sont numérotés d'après le plan de la rue, chap. III.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0191
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

quinzaine de mètres à l'ouest du rempart actuel, pour aboutir au tronçon qui renferme l'escalier de la sortie secrète, et qui est peut-être un reste de la muraille de 408. Quelques années plus tard, la construction de la tour demi-ronde Nord-Ouest et de la porte adjacente[1], entraîna un rétrécissement du front nord et le déplacement d'une portion du mur ouest. Le rempart d'Hermocrate fut reporté de 15 mètres vers l'est et les îlots 8 et 10 furent rognés : le détail des autres modifications sera expliqué dans l'analyse des ouvrages du front nord.

Le premier état du front nord. — Dans l'ancienne Sélinonte, le front nord de l'Acropole n'était qu'un *diateichisma* ou mur séparatif entre la Ville extérieure et la cité primitive : il s'enfermait entre les deux murs latéraux qui reliaient les enceintes des deux plateaux; une large porte de communication s'ouvrait, au milieu du dos d'âne de l'isthme, entre les deux villes ; de chaque côté, une voie latérale y montait du fond des deux vallons et des deux ports. Après la disparition de la Ville extérieure en 409, le front nord n'étant plus couvert reprit le rôle primitif de mur extérieur, qu'il avait joué à l'époque de la fondation. Son importance défensive était de premier ordre, puisque la principale entrée de la Nouvelle-Sélinonte du côté de la campagne se trouvait menacée et non plus défendue par le glacis dévasté du plateau de Manuzza.

Aucune autre section du rempart n'a été plus remaniée. Bien que la désignation générale de « Fortifications d'Hermocrate » ait été accréditée depuis les fouilles qui ont dégagé l'ensemble des défenses du front nord, nous sommes amenés par l'examen de chaque partie à reconnaître dans cette œuvre d'autres mains que celle d'Hermocrate[2].

Il faut d'abord distinguer le front nord de l'enceinte de l'Acropole et le système des ouvrages extérieurs de couverture. Le front consiste en un rempart rectiligne est-ouest, long de 124 mètres, compris entre les deux extrémités des murs latéraux de l'Acropole, et traversé par une porte principale ou porte nord, située à 19 mètres à l'ouest du milieu, et par un passage contigu à l'angle ouest. Le mur est posé à cheval sur le dos d'âne que forme l'isthme qui relie les plateaux de l'Acropole et de Manuzza. A partir de l'angle est, sur une longueur de 53^{m},20, il suit la pente du versant est avec une déclivité de 8 à 9 mètres ; au delà, il repose sur le terre-plein horizontal qui s'étend jusqu'à la descente du talus ouest.

1. Cette tour avait pour mission de flanquer l'angle nord-ouest et la porte voisine. Pour cela, elle devait les déborder à l'ouest. Or, pour l'établir en saillie sur l'angle primitif, c'est-à-dire à 20 ou 25 mètres à l'ouest de sa position actuelle, on tombait en contre-bas du dos d'âne de l'isthme et de tout le système des galeries du front nord, dont ladite tour était solidaire. Pour rester au niveau requis, il fallait l'asseoir sur le terre-plein, donc à l'est de l'angle du tracé d'Hermocrate.

2. Les fouilles de Cavallari (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1872, V, p. 8) ont découvert la tour demi-ronde Nord, présentée à tort comme un théâtre. Celles de A. Salinas en 1888 et en 1892 ont dégagé tout le reste (*Notizie degli scavi*, 1888, p. 596 et 1894, p. 203-207 avec plans partiels). Cf. Petersen. *Römische Mittheilungen*, 1892, VII, p. 168-196.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0192
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

La section montante, à l'est, se compose d'un mur à deux parements, épais de $4^m,24$, avec une hauteur actuelle de 10 à 12 assises et de 4 à 6 mètres. Les cinq ou six assises inférieures du parement externe, en blocs rectangulaires de tuf dur, hauts de $0^m,36$ à $0^m,375$, longs de $0^m,80$ à $1^m,47$, posés pour la plupart en longueur, présentent le plus bel appareil à joints ciselés de toute l'enceinte. Enterrées de bonne heure par les sables, elles ont été retrouvées dans un admirable état d'intégrité[1]. Elles reposent sur des fondations saillantes disposées en ressauts qui rachètent la pente du terrain, et auxquels devaient correspondre autant de redans sur la crête. Les assises supérieures, disloquées par la poussée des terres et de la végétation, d'ailleurs remaniées avec des blocs rapportés, offrent un appareil moins impeccable. Enfin, sur la crête intérieure, règne une ligne de matériaux empilés sans aucun soin. Ces disparates autorisent la classification suivante : le bas du mur, jusqu'à une hauteur de 2 à 3 mètres, représenterait un tronçon du *diateichisma* antérieur à la destruction de 409; c'est un travail homogène, de beau style, qui ne trahit en rien l'improvisation; noyé dans le remblai de la voie montante[2], il put échapper à la démolition; seule, la partie non enfouie aurait été détruite et relevée par Hermocrate : c'est à cette restauration qu'appartiendraient les assises supérieures, moins régulières et moins bien dressées. Quant à la crête hétéroclite qui les couronne, elle est de basse époque et doit être attribuée aux Byzantins. Dans la section horizontale du front, le parement externe de ce mur est masqué par un renforcement ultérieur; d'autre part, les fouilles n'ayant pas dégagé le parement interne du côté de la ville, il est difficile d'étudier le prolongement du mur vers l'ouest. Des fragments du bel appareil ciselé reparaissent, à l'intérieur, aux alentours de la porte nord : mais il est impossible de discerner si c'est là une



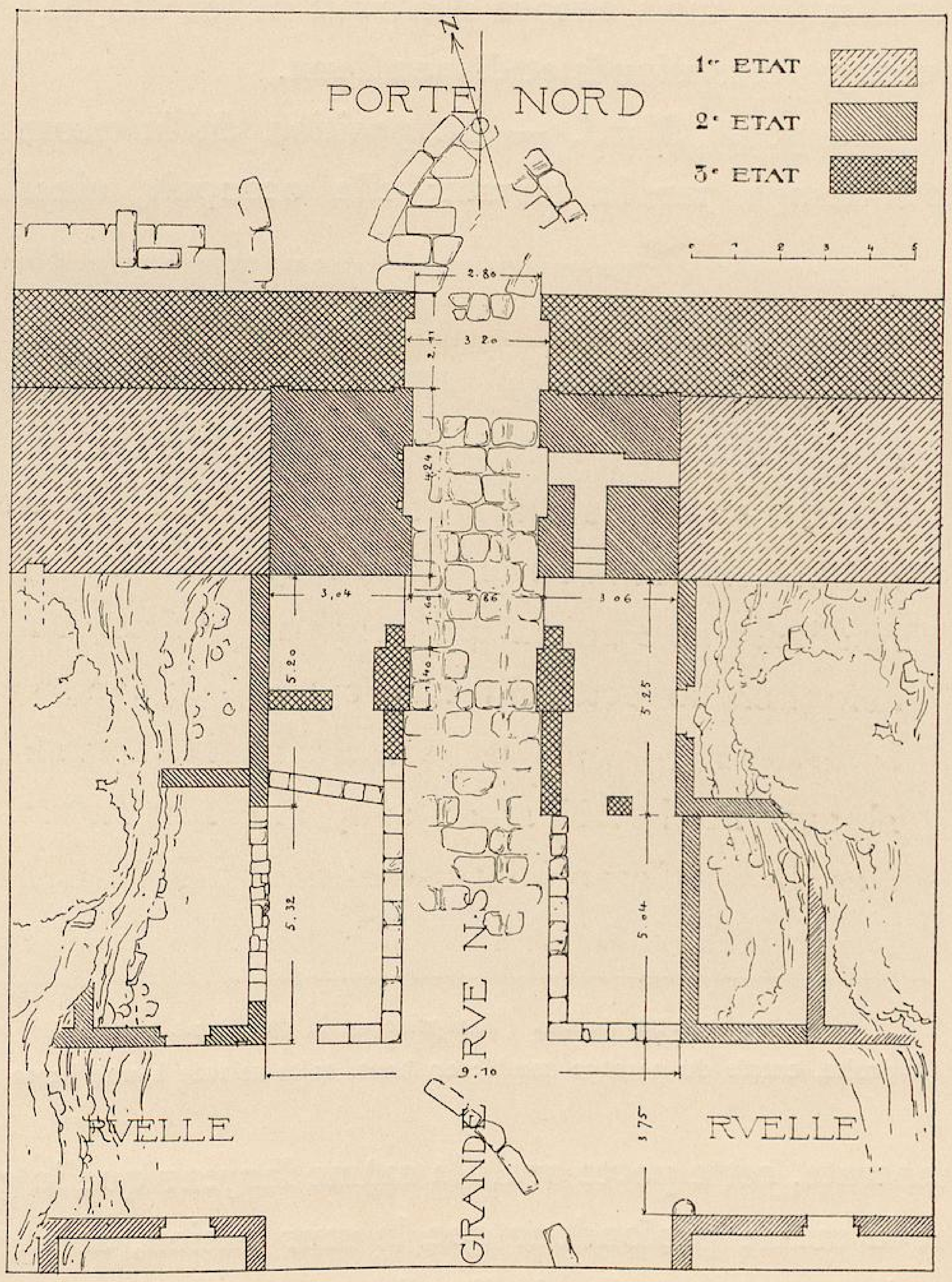
FRONT NORD DE L'ACROPOLE. (Vue prise en bas de l'angle nord-est.)
(En haut, section ancienne du rempart;
en bas, restes de la tour demi-ronde Nord-Est et du contre-mur.)

1. A. Salinas. *Notizie degli scavi*, 1894, p. 213.

2. L'existence de cette voie est attestée par la présence d'un égout quadrangulaire, très ancien, qui débouche à 11 mètres en contre-bas de l'angle nord-est, dans l'axe de la rampe supposée. La solidité des dalles de couverture et des parois atteste que cette conduite avait à supporter de lourdes charges. Le parcours de cette canalisation vers l'ouest disparaît sous les sables.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0193
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

maçonnerie primitive ou bien une restauration soignée qui aurait, en remplaçant les mêmes matériaux, reproduit le style antérieur. Quoi qu'il en soit, ce mur représente un premier état du front nord, déjà porté à une épaisseur presque double de celle du reste de l'enceinte, par un souci évident de fortifier la défense sur ce point vulnérable. Sans affirmer que cette épaisseur était bien celle du rempart antérieur à 409, il est hors de doute qu'elle était celle du mur tout d'abord restauré par Hermocrate.



ÉTATS SUCCESSIFS DE LA PORTE NORD.

Le renforcement du front nord; deuxième état. — Mais ce premier état, exécuté dès le début de la restauration de 408, sur toute la longueur du front nord, parut bientôt insuffisant. On s'avisa que la porte centrale était trop large et mal défendue : un renforcement, épais de $2^m,11$, long de $58^m,69$, fut appliqué contre le parement externe, avec deux tours rectangulaires de flanquement à chaque extrémité. Ces tours, larges de 6 mètres et $6^m,47$, font une saillie de 2 mètres à $2^m,70$ sur le front du renforcement; elles sont situées à 22 mètres de chaque côté de la porte, à bonne portée des armes de jet. Ce revêtement portait à $6^m,35$ l'épaisseur du front nord, dans la section horizontale qui barrait la largeur du dos d'âne. L'appareil se distingue de celui du mur précédent par sa structure plus rustique. Les blocs sont plus forts et plus carrés, les parements moins lisses, les assises plus hautes; les joints moins précis et moins réguliers présentent quelques décrochements et des lignes obliques. Sans aucun doute, ce travail est plus récent que celui des assises basses du mur ancien : il se rapproche des assises supérieures que nous avons attribuées à Hermocrate. Aussi, croyons-nous qu'il représente un second état de la restauration de 408, un complément et une retouche du projet primitif exécutés quelques mois après le premier état. Au point de vue défensif, il reste fidèle aux principes

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0194
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

très simples de la fortification classique en Grèce. Il est donc antérieur aux progrès techniques qui ont inspiré les défenses plus modernes du front nord. Cette simplicité convient à l'époque et aux conditions de l'œuvre d'Hermocrate. Non seulement Hermocrate ne connaissait pas, en 408, les perfectionnements que son gendre Denys l'Ancien devait, six ans plus tard, apporter à l'art de la fortification, mais encore il n'avait ni les moyens ni le temps d'entreprendre des ouvrages compliqués et dispendieux.

La porte Nord. — La position de la porte Nord avait été déterminée de tout temps par le terrain; elle occupait, ainsi que la rue principale qui y aboutissait, le sommet du dos d'âne, à peu près à égale distance des deux versants. Les raccords de maçonnerie permettent de reconnaître plusieurs états successifs de la construction. De la porte antérieure à 409, on ne peut rien savoir, sinon qu'elle occupait probablement la même place. Dans le projet primitif d'Hermocrate, cette porte avait la même largeur que la grande rue Nord-Sud, soit $9^{m},10$, et la même profondeur que le mur ancien, soit $4^{m},24$. Cette grande largeur, qui était peut-être celle de l'ancienne porte de communication entre les deux villes, suppose un dispositif analogue à celui du *Dipylon* à Athènes, c'est-à-dire un passage à double voie, avec deux entrées de front séparées par un pilier central[1]. Chacune de ces issues jumelles correspondait, au dehors, à l'une des voies latérales de l'est et de l'ouest : à l'ouest, la direction du trottoir extérieur rappelle ce premier état; du côté de la ville, deux pylônes rectangulaires, aux murs épais de $0^{m},40$, en belles pierres de taille bien dressées, flanquaient l'extrémité de la rue principale jusqu'à la première ruelle transversale, encadrant un passage long de $10^{m},50$ et large de $9^{m},10$: subdivisés par des refends, ils servaient sans doute de corps-de-garde.



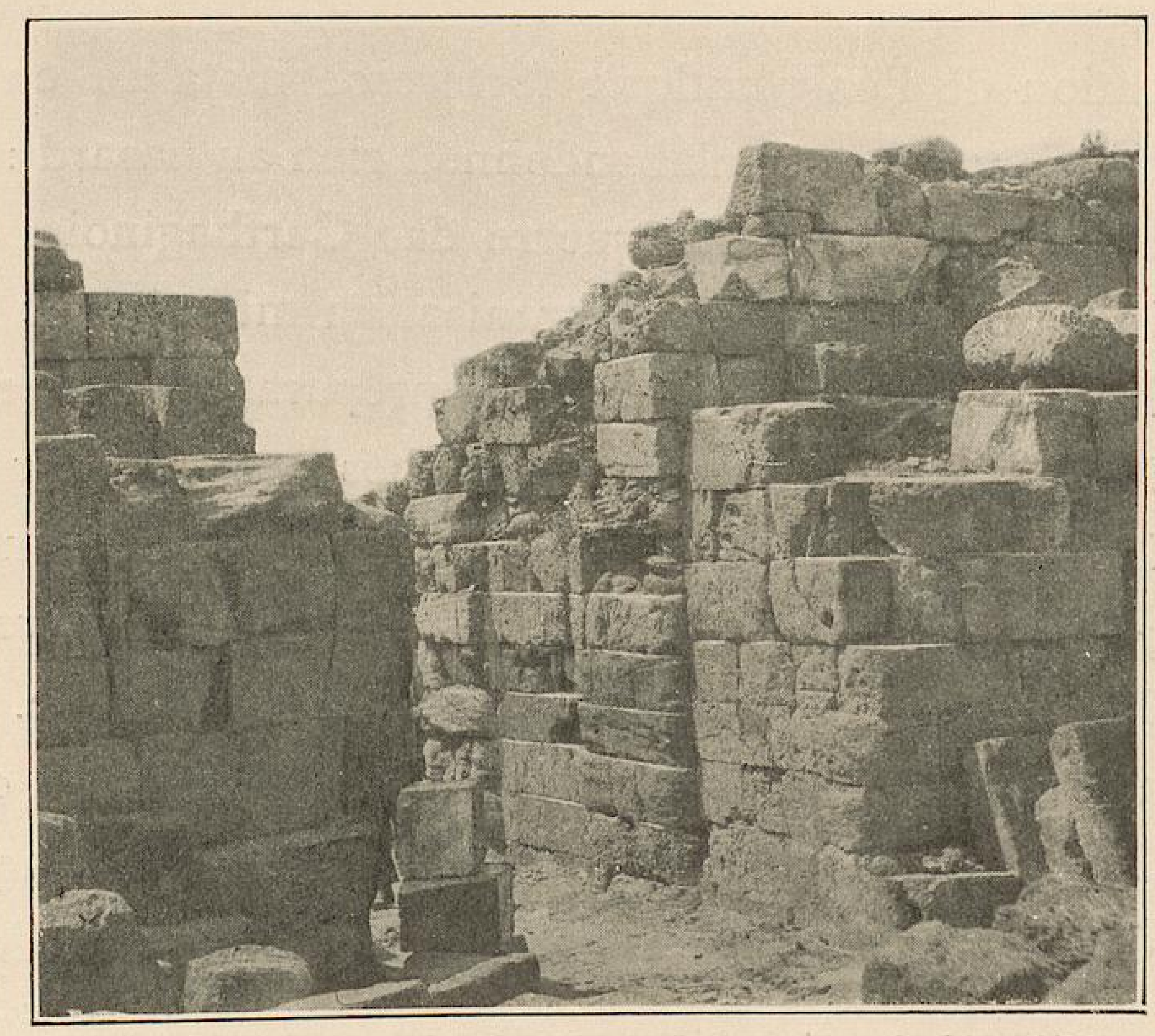
LA PORTE NORD. (Vue prise de la rue, à 20 mètres.)
(A droite, entrée du passage coudé; en haut, crête relevée à une basse époque.)

Ce dispositif, plus architectural que militaire, était bien en harmonie avec

1. Fougères. *Guide de Grèce*, 1909, p. 97.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0195
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'alignement de la grande rue, mais il offrait trop peu de résistance à l'attaque. On reconnut vite cette erreur, et la nécessité de rétrécir cette large brèche du rempart. L'alignement fut sacrifié aux besoins de la défense : à l'intérieur de la porte, les têtes des murs latéraux furent prolongées par une maçonnerie nouvelle, de façon à réduire l'ouverture à une largeur de $2^{m},86$, ne laissant place qu'à une seule voie dallée, suffisante pour le passage d'une voiture[1]. La porte unique, à deux vantaux, s'ouvrait du nord au sud, et les vantaux se rabattaient dans deux encoches latérales[2]. Les deux pylônes de la rue furent agrandis jusqu'à l'alignement des deux côtés de la nouvelle porte[3], réduisant ainsi à $2^{m},86$ la largeur de la chaussée.



LA PORTE NORD. (Vue prise de l'extérieur.)
(A droite, côté ouest de la porte, avec la tranche du renforcement, et celle du prolongement creusé d'une encoche pour le vantail.)

Enfin, le renforcement du mur compléta ce deuxième état en allongeant le passage de toute son épaisseur, ce qui permit de doubler la porte intérieure par une seconde porte extérieure à deux vantaux.

La porte primitive devait être découverte; la porte rétrécie pouvait être couverte soit par des linteaux, soit par une fausse voûte en encorbellement : mais aucun reste de couverture n'a été recueilli. La hauteur actuelle des parois de la porte se monte à 12 ou 13 assises et à 5 ou 6 mètres.

Le troisième état du front nord; date des défenses extérieures[4]. — Hermocrate, alors simple chef de partisans, n'avait pu faire de Sélinonte qu'une place de refuge à l'abri des coups de main d'une troupe peu nombreuse, mais incapable

1. Les ornières du dallage sont distantes de $1^{m},50$, écartement normal des roues de char.
2. Deux petits trous carrés, au sud, creusés à $1^{m},50$ du sol, recevaient les crochets des battants; au nord, deux autres trous, creusés à 1 mètre du sol, recevaient l'extrémité des barres de fermeture.
3. Une galerie coudée avec escalier et niche haute de $1^{m},25$ fut plus tard percée dans le mur est, entre le poste et l'entrée, comme pour permettre à un homme de se tenir en faction derrière la porte fermée, en face du battant ouest entrebâillé.
4. Il n'a été publié sur l'ensemble si original et si important de ces défenses extérieures que deux notices

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0196 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

de résister à une armée régulière, pourvue d'engins de siège. Le moment vint où cette bicoque improvisée se trouva promue au rang de forteresse de première ligne; sa résistance à un adversaire redoutable fit partie des prévisions d'un vaste programme stratégique. Il fallut l'organiser en conséquence. Tel nous paraît avoir été le but de tout le système des ouvrages avancés du front nord, dispositif évidemment surajouté aux travaux d'Hermocrate et qui procède de conceptions nouvelles sur la fortification et la tactique défensive. Or, si l'on se rappelle les grands projets, l'activité, l'esprit inventif de Denys l'Ancien, on trouve dans ses combinaisons politiques et dans sa science d'ingénieur l'explication de l'énigmatique forteresse installée en avant-poste sur le front nord de Sélinonte. Denys n'abandonnait rien au hasard : il connaissait à fond les ressources et les méthodes de guerre des Carthaginois; avant de se mesurer avec eux, il jugea bon de mettre l'organisation militaire de la Sicile à la hauteur de sa tâche. Diodore raconte en détail ses préparatifs[1]. En 402, Syracuse devint, sous son active impulsion, un foyer de recherches savantes sur l'armement et la fortification. Des ingénieurs, des ouvriers d'élite, appelés de tous les pays, excités par l'appât de primes et de salaires élevés, travaillaient avec ardeur à renouveler par leurs inventions les procédés de la guerre de siège. Des engins jusqu'alors inconnus, tels que les catapultes et d'autres machines extraordinaires, furent imaginés à Syracuse. Mais, tout progrès dans l'art d'attaquer les places suscite un progrès dans l'art de la défense : des dispositifs compliqués et nouveaux révolutionnèrent la fortification. On en trouve la première application dans les travaux du nouveau fort Euryèle, le chef-d'œuvre des Vaubans syracusains, créé par Denys vers 402, en même temps que l'enceinte des Épipoles. De l'ancien fort classique qui avait subi en 413 les assauts des Athéniens, il fit un réduit imprenable, pourvu d'abris souterrains inattaquables aux machines de trait, aux tours, aux béliers, à la sape. C'était un labyrinthe de fossés à ponts-levis, de casemates, d'écuries, de magasins, de galeries de sortie, taillés et creusés dans le roc. Le tout était couronné par un donjon de cinq fortes tours aménagées pour les batteries de catapultes[2] et par une enceinte supérieure.

L'ancienne fortification hellénique, avec ses simples courtines flanquées de tours, ignorait ce prodigieux dédale de souterrains, ces cheminements de taupes dans la masse des rochers, ces portées lointaines de l'artillerie nouvelle, ces formidables tours roulantes, ces béliers contondants, ces tarières perforatrices qui broyèrent et disloquèrent les remparts de Motyé. Toute cette poliorcétique savante,

extrêmement succinctes accompagnées de simples croquis (A. Salinas. *Notizie degli scavi*, 1888, p. 596, pl. XX; 1894, p. 211. — Cf. Petersen. *Römische Mittheilungen*, 1892, VII, p. 186 et suiv.).

1. Diodore, XIV, 18, 41-43. — Plutarque. *Apophtegm. laconica* : Archidam. VIII. — Cf. Pline. *Hist. nat.*, VII, 56.

2. Cavallari. *Eurialo. Appendice alla topografia de Siracusa.* Palerme, 1893.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0197
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

originaire d'Orient, dont les Siciliens empruntèrent les rudiments à leurs ennemis les Carthaginois, qui les tenaient eux-mêmes des Assyriens, devint à Syracuse une science nationale que le génie d'Archimède devait porter à son plus haut degré de perfection. La Grèce l'ignora jusqu'à l'époque macédonienne.

Le fort Euryèle fut le modèle, jusqu'alors inédit, dont nous semblent procéder les défenses avancées de Sélinonte. Il est difficile de faire honneur de celles-ci à d'autres qu'aux ingénieurs militaires formés par Denys en 402. D'autre part, l'organisation de Sélinonte en forteresse moderne cadre trop bien avec les plans de guerre du tyran pour ne pas être son œuvre. Denys dut constater combien l'insuffisance militaire de Sélinonte avait facilité en 406 la marche d'Annibal et d'Himilcon sur Agrigente, Géla et Syracuse. Il manquait à la Sicile grecque une place de couverture sur la frontière carthaginoise et un point d'appui pour l'invasion de la province punique. Aucun texte, il est vrai, ne confirme l'hypothèse qui nous a fait attribuer l'exécution de ces travaux à la période comprise entre 397 et 393[1] : mais les textes ne disent pas tout; les vraisemblances historiques et le témoignage des ruines suppléent à leur silence.

Théorie des défenses extérieures. — Le système syracusain se fonde sur le principe de la défense offensive et mobile, poussée à son maximum d'activité, au rebours de l'ancienne tactique immobile et passive[2]. L'ancienne fortification se bornait à assurer la protection des courtines par des tours de flanquement espacées à portée de trait, celle des portes et des rampes d'accès par des pylônes, tours, redans et cours intérieures disposées de manière à commander ce côté droit de l'assaillant non couvert du bouclier. Une brèche était-elle ouverte dans le rempart, les assiégés construisaient à l'intérieur un contre-mur pour l'aveugler. Les sorties pour prendre l'assiégeant à revers se faisaient par les portes, dont l'ouverture risquait de profiter à l'ennemi et la fermeture de nuire à la troupe détachée hors des murs. Ce n'est guère qu'au IVe siècle qu'on adopta en Grèce, peut-être à l'exemple de la Sicile, le dispositif des petites poternes de sortie, espacées à de courts intervalles dans un flanc du rempart, pour permettre à une troupe de se former en ligne en dehors des murs. Ces poternes étroites ne livraient passage qu'à un seul homme et ne pouvaient guère être forcées par l'ennemi[3]. Comme réduit, la défense des places ne disposait que des acropoles, condamnées par leur hauteur et leur isolement à une résistance passive et confinée.

Au contraire, dans le système syracusain, le rôle actif de la défense est dévolu

1. Voy. ci-dessus, p. 124.

2. Les deux tactiques sont opposées l'une à l'autre, dans le passage où Diodore (XIII, 60) rapporte qu'en 409 les Himériens assiégés, au lieu de se tenir passifs dans leurs remparts, comme avaient fait les Sélinontiens, exécutèrent des sorties vigoureuses.

3. En Grèce, les enceintes de Sounion, de Mantinée, d'Acraiphiai et, en Asie, celle d'Iasos offrent les meilleurs exemples de ces poternes.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0198 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

à une forteresse extérieure, détachée en avant du front le plus exposé. Elle sert d'abord de couverture à ce front, tient l'ennemi à distance par ses ouvrages supérieurs garnis de machines de trait et, par ses fossés, protège la base du rempart contre la sape et la mine. C'est aussi un réduit, assez spacieux pour abriter une forte garnison avec ses munitions, ses vivres, sa cavalerie. Ses casemates, ainsi que leurs logements, leurs magasins, leurs écuries communiquent par des galeries couvertes avec les batteries supérieures et avec l'enceinte de la ville d'une part, d'autre part elles s'ouvrent par une série de poternes de sortie sur de larges fossés aménagés en places d'armes pour les formations de sortie. Au fort Euryèle, tout ce dispositif est creusé dans les entrailles du rocher; dans le terrain sablonneux de Sélinonte, il est exécuté en maçonnerie.

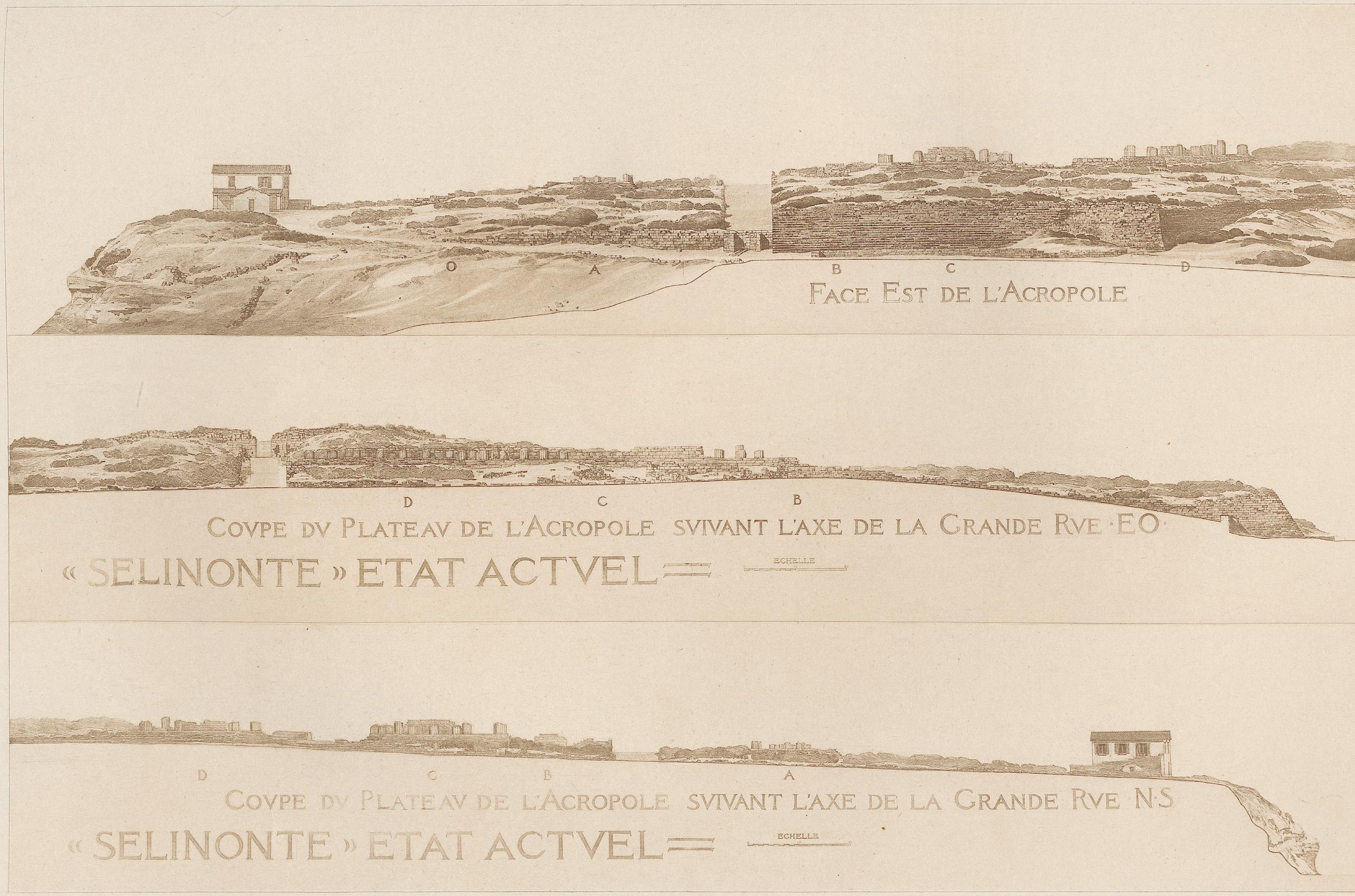
Ces abris, véritables nids de guêpes de la défense mobile, permettent aux assiégés de se porter rapidement sur les points menacés, de harceler l'adversaire, de le prendre à revers, de détruire ses travaux d'approche, et de réintégrer le refuge sans obliger les défenseurs de l'enceinte à ouvrir les portes et à dégarnir les créneaux. Avec un périmètre restreint comme celui de la Nouvelle-Sélinonte, l'intervention incessante de cette défense mobile pouvait paralyser toutes les opérations tentées sur les flancs, et même aller en pleine campagne risquer des « raids » audacieux et des manœuvres d'enveloppement. Comme les forts détachés de nos places modernes, cette combinaison réduisait l'enceinte urbaine à un rôle secondaire; il suffisait à celle-ci de former un système bien clos, dont toutes les issues fussent bouchées.

Aménagement du réduit avancé. — Comme le fort Euryèle, le réduit sélinontien comporte deux sortes d'ouvrages solidaires : les batteries à catapultes et les abris en sous-sol. Les batteries constituent un système triangulaire, en forme de T renversé, adossé au front nord, et dont les trois pointes sont pourvues de tours demi-rondes pour le tir des catapultes. L'ensemble pouvait battre en avant de la place une zone d'un rayon de 400 mètres environ, la portée maxima des catapultes allant à 440 mètres[1]. La position des tours était calculée de façon qu'elles pussent, en croisant leurs tirs, se couvrir mutuellement ainsi que les abris logés dans leurs intervalles, et commander le glacis méridional du plateau de Manuzza et les deux angles du front nord, avec les sections latérales des remparts adjacents.

Pour les trois batteries on adopta le tracé en demi-lune avec cloisonnement intérieur à la base. C'était le parti le plus avantageux. Le front en arc de ces tours sans doute très élevées, favorisait le tir rayonnant; de plus, la maçonnerie circulaire

1. Quant aux armes de jet à la main, on admet un tir efficace à cent pas pour les balles de fronde en plomb à soixante ou soixante-dix pas pour les autres projectiles, pierres ou balles en terre cuite, à trente ou quarante pas pour les javelots, à cent pas pour les flèches lancées à l'arc.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0199
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

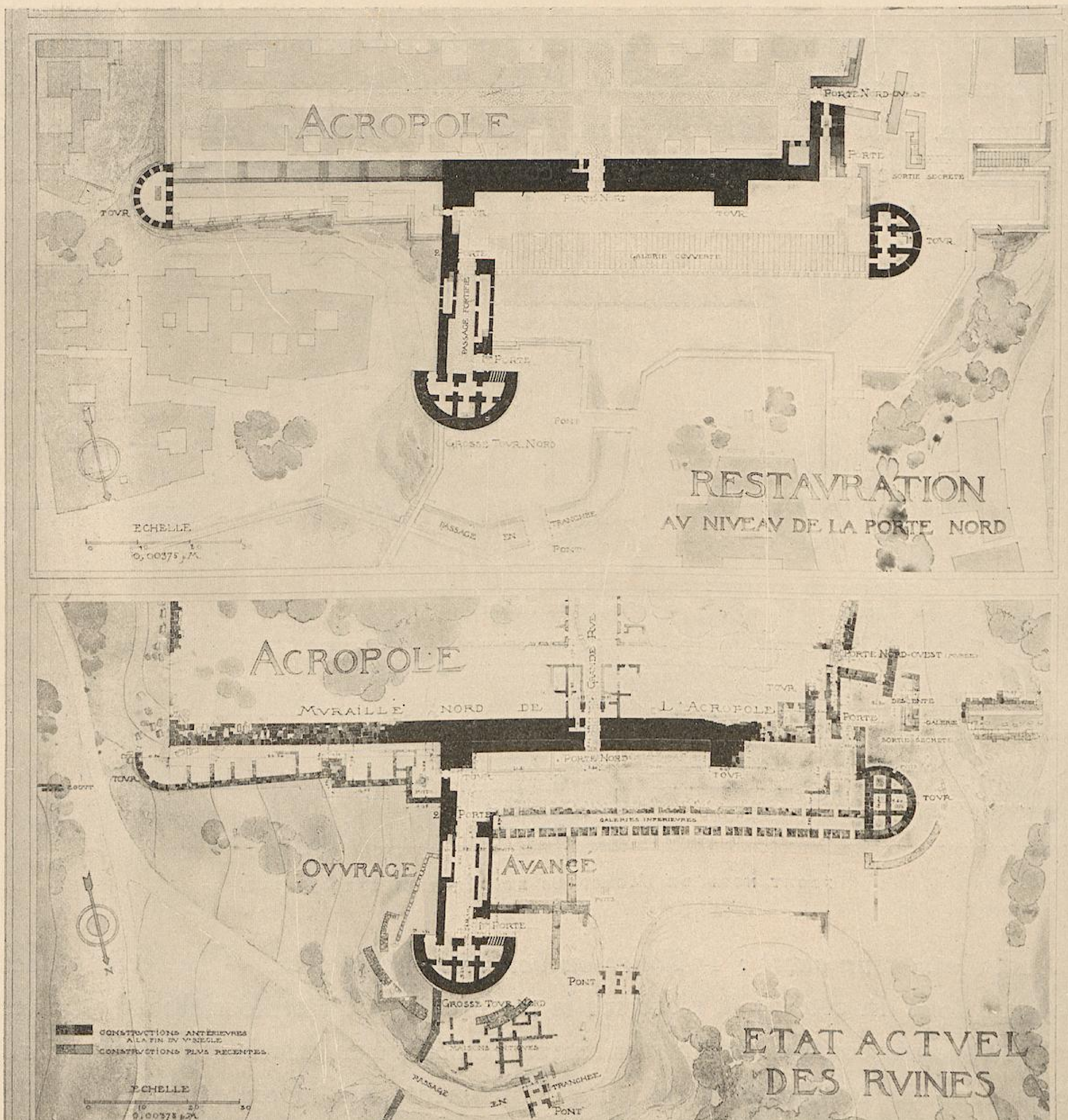


Vve Charles Schmid, Editeur

ÉTAT ACTUEL DE L'ACROPOLE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0200
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

offrait le maximum de résistance aux coups de bélier, les blocs formant autant de coins contrebutés par le cloisonnement[1]; celui-ci servait en outre à étayer les lourds planchers des chambres de tir. Par contre, le revers rectiligne de la tour, tourné



DÉFENSES EXTÉRIEURES DU FRONT NORD. (État actuel et plan restauré.)

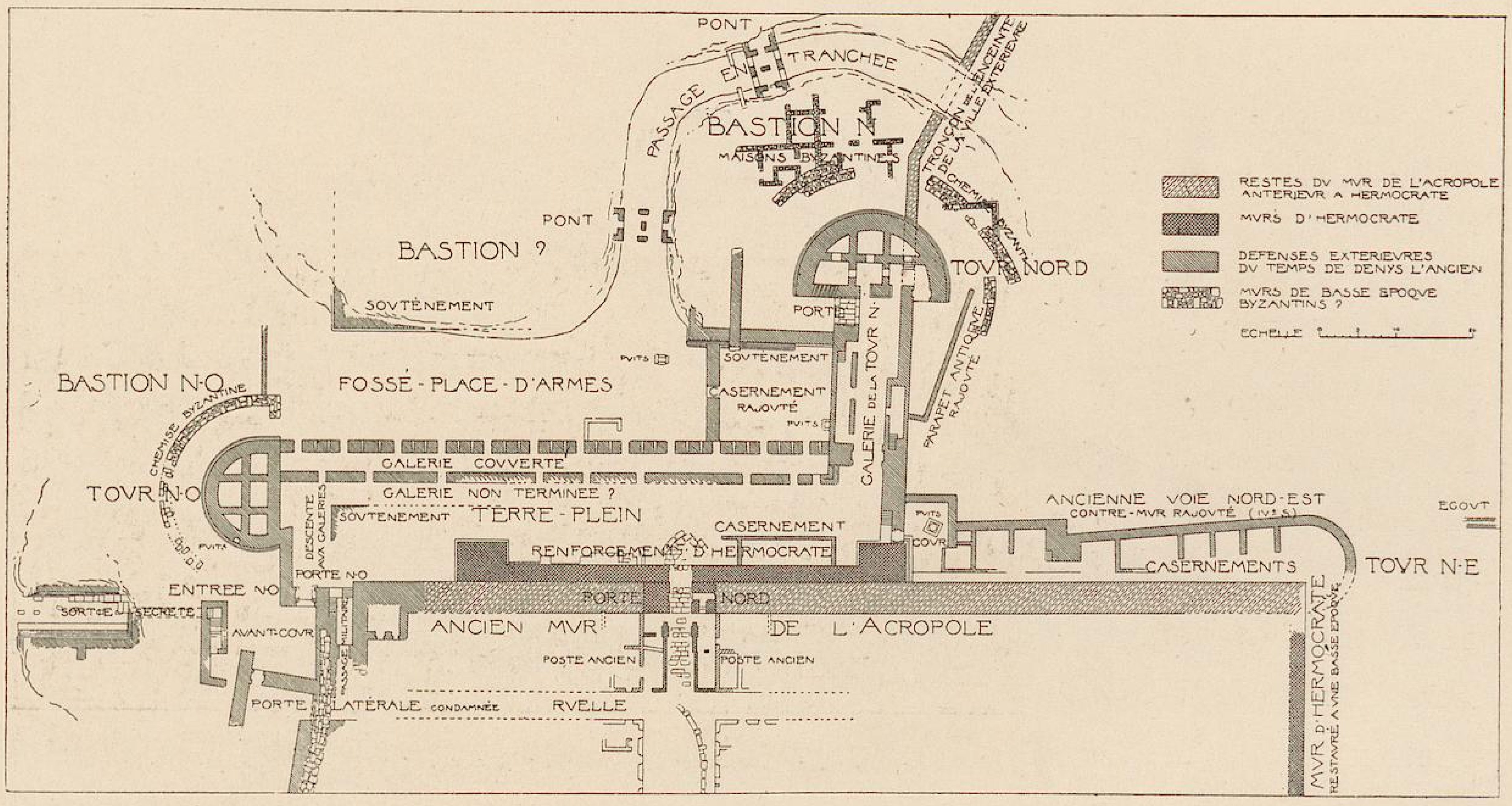
vers la place, était plus facile à raccorder avec les lignes perpendiculaires des galeries d'accès que s'il eût été arrondi.

Le triangle défensif se décompose en deux moitiés d'inégale importance et solidement séparées. La partie la plus forte et la plus ancienne du système est constituée par la moitié ouest : c'est celle, en effet, qui occupe le dos d'âne de

1. Vitruve, I, 5, 44.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0201
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'isthme, accessible par le glacis méridional du plateau de Manuzza, et les approches de l'entrée principale de la ville. Aussi forme-t-elle un secteur défensif conçu et exécuté d'un seul jet. Il paraît nettement orienté au nord-ouest, du côté pour ainsi dire élyméen et carthaginois, sur la route d'où les attaques étaient le plus à craindre. Pour reporter dans cette direction les accès de la place et y concentrer tous les moyens de la défense, l'ancienne voie montante de l'est fut condamnée. Elle avait l'inconvénient d'offrir à l'assaillant une rampe où il présentait au rempart son flanc gauche couvert du bouclier. Le report des accès à l'ouest lui enlevait cet avantage[1].



FRONT NORD DE L'ACROPOLE ET DÉFENSES EXTÉRIEURES.

A. Le secteur ouest : 1° Tours ou batteries supérieures. — Le secteur ouest s'appuie donc du côté de la place sur le renforcement d'Hermocrate; à l'est, il est isolé du secteur contigu par un gros rempart aménagé en galerie et projeté, à partir de la tour de flanquement est du renforcement, sur la crête même du talus oriental[2]. C'est à l'extrémité de ce rempart médian, sur la pointe même du triangle, que se dressait l'ouvrage le plus avancé et le plus puissant de tout le système, la grosse batterie centrale du nord. Cette tour se détache ainsi à 45 mètres en avant du front de la place, sur un bastion isolé par une tranchée circulaire, à cheval sur la crête du talus. L'importance et la position de cette

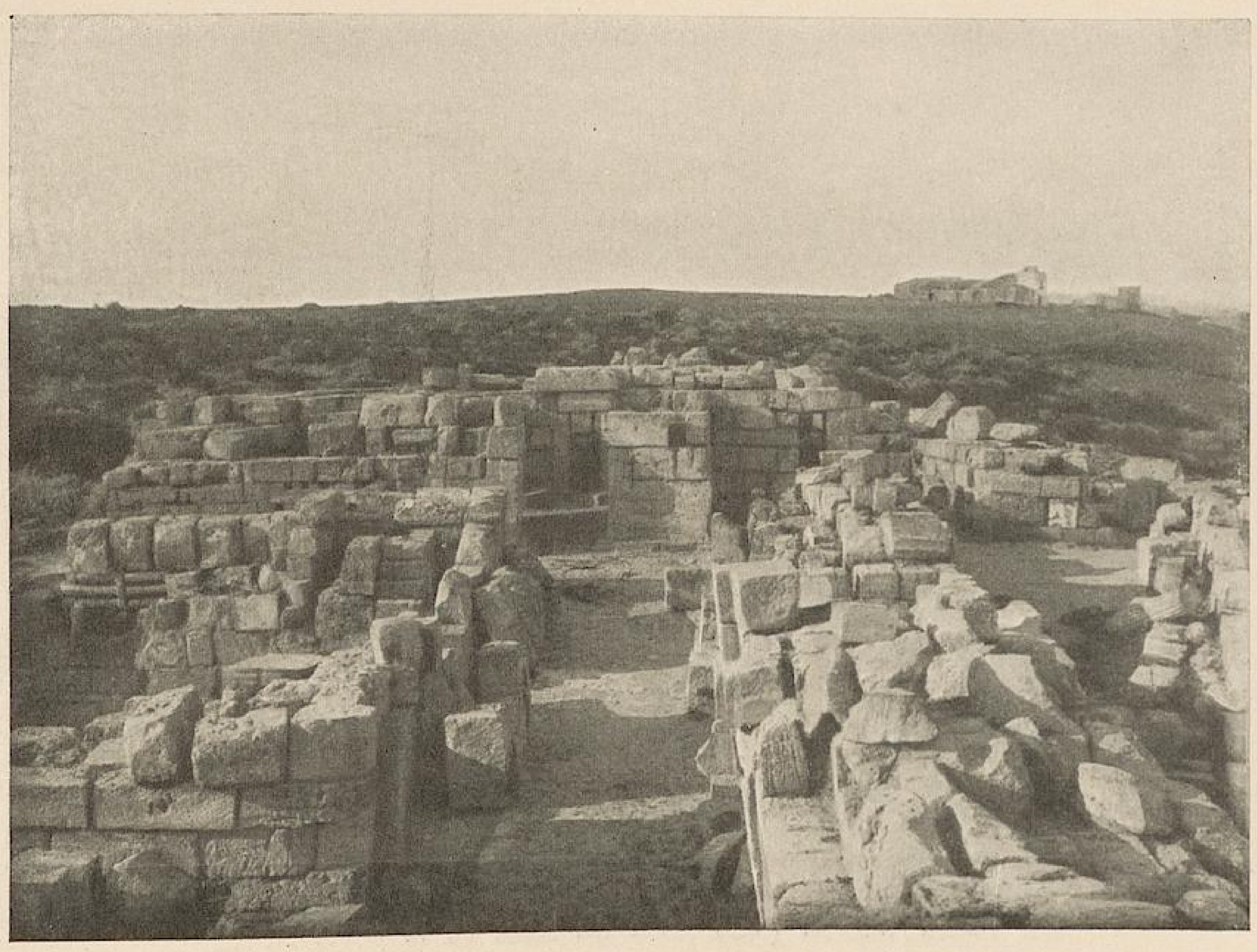
1. Les relations de la ville avec l'est restaient assurées par la porte Sud-Est, dont la rampe était défendue par les maisons du faubourg et par le contre-mur à poternes situé en bas du soutènement (voir ci-dessus, p. 171). Ce qui faisait la faiblesse défensive du front nord, c'est qu'il pouvait être investi des deux côtés, par les deux voies latérales aboutissant à la porte Nord.

2. Ce mur qui oblique un peu vers le nord-est recouvrait sans doute les arasements du rempart extérieur d'avant 409, lesquels reparaissent au nord de la grosse tour avancée.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0202
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

batterie de première ligne s'expliquent par son rôle propre : elle faisait l'office d'une barbacane, chargée de battre le glacis montant de Manuzza et de couvrir toute la section centrale et la porte du front nord, avec les abris creusés en contre-bas.

La tour forme une demi-lune de 20 mètres de diamètre, en grosse maçonnerie hellénique composée de matériaux de remploi[1]. Le mur massif, épais de 2^m,40, à double parement avec boutisses et garni de gros blocs, repose sur un socle de fondations saillantes. L'appareil présente quelques décrochements et joints obliques. L'intérieur est cloisonné en six compartiments pourvus de petites portes. La tour se relie à la place par la galerie du rempart nord-sud, long de 31^m,60, large de 10^m,26. Le milieu de la galerie forme un passage carrossable découvert, large de 3^m,05 et de 5^m,60, fermé au sud par une porte à deux battants et bordé de deux parapets élevés, dans l'épaisseur desquels étaient logées des casemates rectangulaires ou chambres de tir, probablement couvertes et percées de meurtrières à l'est et à l'ouest, avec des escaliers montant à la crête des parapets. Le passage aboutissait à la face sud de la tour, percée de trois portes, dont une poterne de sortie à l'est, ouverte sur l'escarpe du rempart. A l'ouest, le passage tournait à angle droit devant la tour; là s'ouvrait une porte à deux battants, large de 3^m,23, avec dallage, butoir et encoches pour les vantaux[2]. Le côté nord de cette sortie était protégé par le mur saillant de la tour, percé de deux lignes de meurtrières; le côté sud, par un parapet est-ouest, continué par un petit bouclier nord-sud, qui couvrait l'entrée de la porte à l'ouest et obligeait



GALERIE DE LA TOUR NORD. (Vue prise de la tour E. du renforcement.)
(Au fond, les portes du revers de la tour; à gauche, sortie du passage.)

1. On y remarque deux chapiteaux archaïques et un triglyphe, qui ne se rapportent à aucun des temples de l'Acropole, et provenaient peut-être des édifices de la Ville extérieure (Cavallari, *Bullettino di antich. in Sicilia*, 1872, V. p. 8, pl. III).

2. A. Salinas a retrouvé là des ferrures qui peuvent avoir appartenu à cette porte (*Notizie degli scavi*, 1894, p. 203, 207).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0203
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'assaillant à s'engager dans un coude où son côté droit était dominé par des murs. Cette voie carrossable, si bien abritée par la galerie et par la tour, remplaçait l'ancienne voie latérale de l'est, dont le dallage subsiste au débouché de la porte du front nord : aux coudes à angle droit qu'elle décrit aux extrémités de la galerie, le passage était élargi pour permettre aux voitures de tourner; mais cette voie compliquée devait jouer un rôle surtout militaire : elle devait servir aux sorties de la cavalerie et des machines montées sur chariots, lorsqu'elles allaient prendre position sur les pentes de Manuzza. En fait, cette issue ne débouche pas directement sur la campagne, mais sur un bastion de tuf et de sable qu'entoure une tranchée creusée dans le tuf, large au fond de $2^{m},50$ à $3^{m},50$, en haut de $5^{m},15$. Ce fossé, qui isolait la tour et la défendait contre la sape, était traversé par deux petits ponts ou passerelles en maçonnerie de tuf d'une construction fort curieuse. Le tablier, large de $4^{m},15$, était peut-être en bois, de façon à former pont-levis, comme au fort Euryèle; sous le tablier, la passerelle se divisait, dans la tranchée, en deux passages larges de $1^{m},50$ environ, voûtés en encorbellement et séparés par un pilier central[1]. Par ces passerelles, une troupe même de cavalerie pouvait aller prendre à revers l'ennemi qui aurait voulu forcer l'entrée nord-ouest de la cour de rassemblement[2]. Tout ce dispositif coupait à l'ennemi l'approche directe de la porte Nord par le versant est; il l'obligeait à s'engager dans un labyrinthe, où tout était combiné pour l'anéantir avant qu'il en découvrît l'issue. La batterie avancée de la tour nord trouvait un soutien efficace dans l'énorme barrage qui la reliait au rempart de la ville.



LA TOUR NORD. (Vue prise du haut de la porte Nord.)
(En bas, casernement dans le grand fossé et soutènement du bastion; en haut, à droite, la tour, la sortie du passage avec les meurtrières, et la chemise byzantine; à gauche, le pont ouest sur la tranchée.)

1. A une très basse époque, des barrages de maçonnerie ont été construits en travers de la tranchée, près du pont nord.

2. Des fouilles plus complètes feraient sans doute découvrir les restes d'un bastion nord-ouest faisant pendant au bastion nord-est de la grosse tour. Il y a là un mamelon sablonneux où apparaît un angle de soutènement non exploré. On y trouverait peut-être aussi l'amorce de l'ancien rempart ouest de la Ville extérieure.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0204
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



· SELINONTE ·
FRONT NORD DE L'ACROPOLE — FORTIFICATIONS D'HERMOCRATE
RESTAVRATION



FRONT NORD DE L'ACROPOLE — FORTIFICATIONS D'HERMOCRATE

Vve Charles Schmid, Editeur.

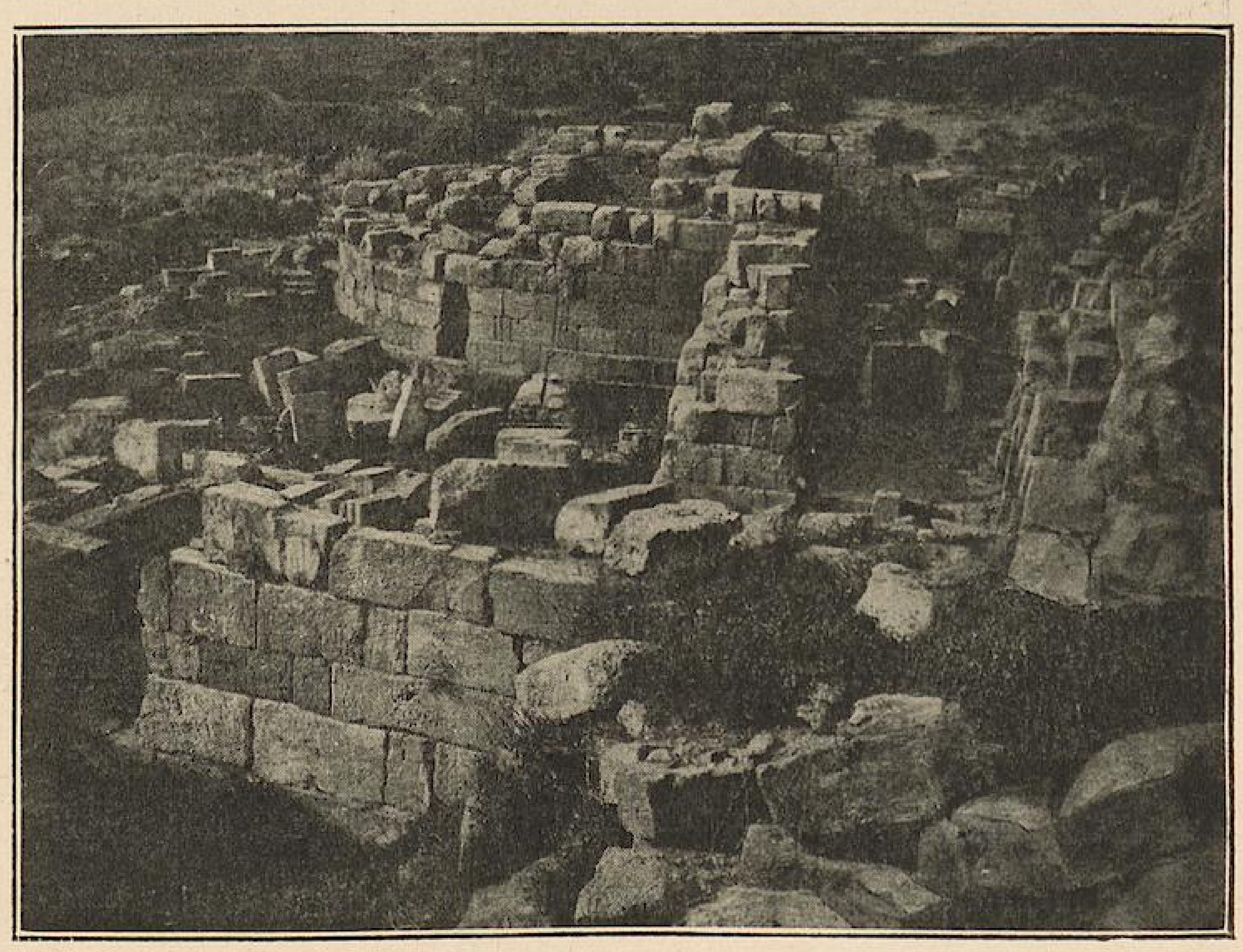
0 10 20

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0205
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

La batterie ouest, plus petite[1], est construite sur le même modèle que la tour nord. Elle avait pour office propre de couvrir l'angle ouest de l'enceinte et les portes adjacentes. Il y a, en effet, trois issues groupées autour de cet angle : 1° la grande porte du réduit, comprise entre un prolongement de la tour et l'angle ouest de l'enceinte urbaine. Cette porte s'ouvre au sud, sur une avant-cour extérieure dont les murs formaient un coude qui commandait le flanc droit de l'assaillant. Les montants de la porte, creusés d'encoches pour les vantaux, les gonds de calcaire blanc très dur, le seuil, le butoir et le dallage sont bien conservés. Cette porte du réduit était, en réalité, l'avant-porte extérieure de l'entrée principale du front nord, avant-porte reportée sur la voie latérale ouest, de façon à obliger l'ennemi qui aurait voulu gagner la porte centrale à présenter son flanc droit au tir du front nord. Nous avons déjà expliqué comment la position de la tour ouest avait entraîné le déplacement à l'est de toute la section attenante du rempart ouest d'Hermocrate ; 2° durant la construction du réduit, pour suppléer à l'obstruction de la voie extérieure ouest, la sortie ouest fut reportée provisoirement à l'intérieur de la ville, dans la dernière ruelle Nord-Ouest, qui débouchait au travers du rempart par une porte. Au carrefour de la grande rue Nord-Sud, une courbe du trottoir indique bien cette direction. Cette



LA TRANCHÉE ET LE PONT NORD (CÔTÉ EST).



LA TOUR NORD-OUEST. (Vue prise au sud, du haut du rempart.)
(Dans le parement circulaire de la tour, bouche du puits ; à droite, porte Nord-Ouest ; en bas, mur des avant-cours et, à gauche, descente de la sortie secrète.)

1. Elle n'a que 14 mètres de diamètre. Elle est cloisonnée en six compartiments à murs pleins. Son mur circulaire, épais de 1 m. 60, est percé de meurtrières ; au sud, il renferme dans son parement extérieur une bouche de puits, à l'usage des paysans qui abreuvaient leurs bêtes avant d'entrer en ville.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0206
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

porte latérale ouest débouchait aussi sur une avant-cour coudée, fermée par les mêmes murs de défense que celle de la porte extérieure[1], disposés de façon à obliger l'assaillant à présenter au rempart son flanc découvert, tandis qu'ils couvraient celui de l'assiégé qui sortait. Cette issue doublait la porte extérieure, et favorisait les sorties directes pour la défense du réduit[2]; 3° à l'intérieur de l'angle du rempart, un passage en partie couvert, avec escalier latéral montant au chemin de ronde, traversait le front nord et rejoignait la ruelle, sous la protection d'une tour carrée intérieure. Ce n'était là qu'une poterne militaire réservée au va-et-vient du service de garnison entre la place, le réduit et la porte latérale Ouest.



ENFILADE DE LA GALERIE NORD.
(Vue prise de l'ouest, en haut de la tour nord-ouest.)

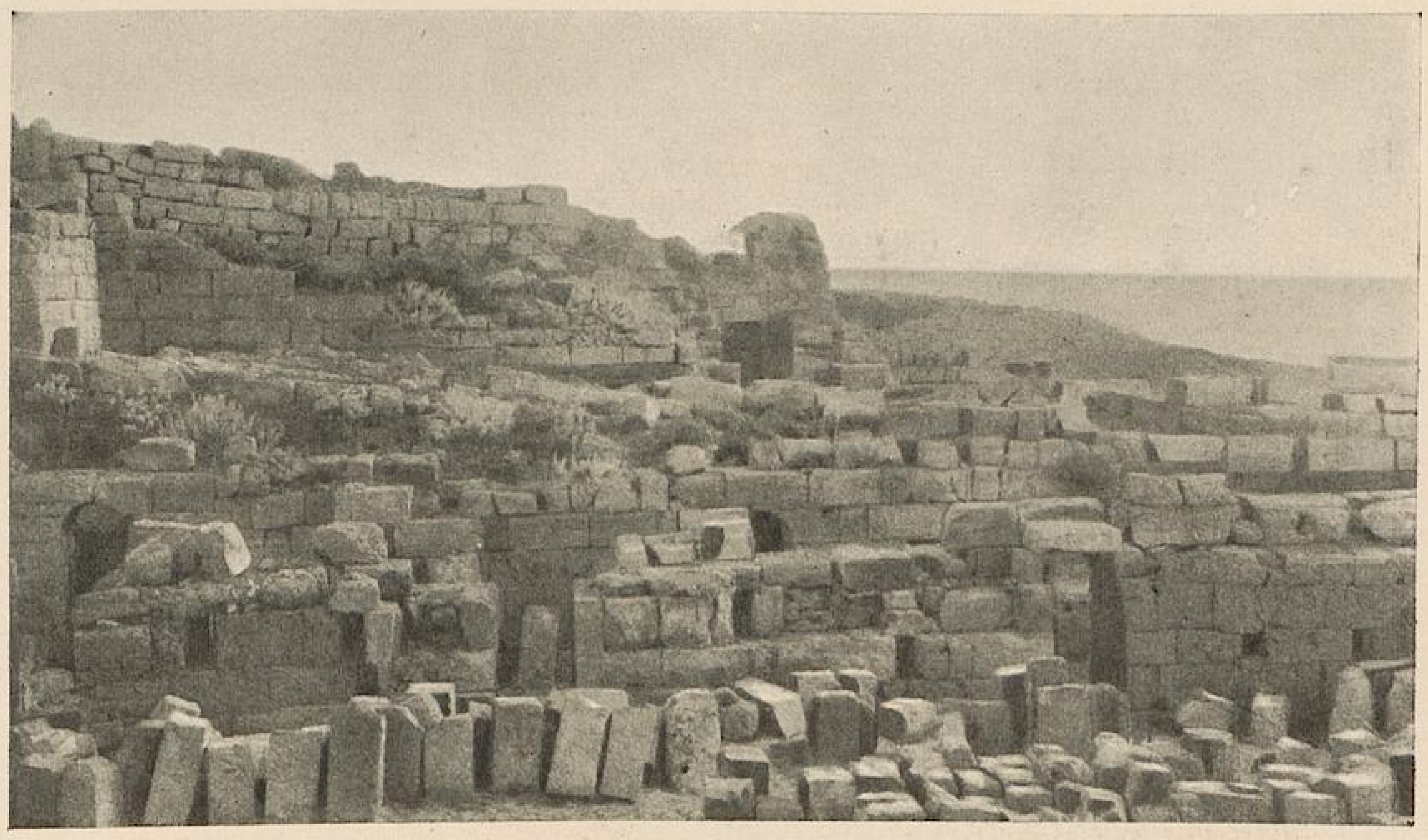
2° *La place d'armes en sous-sol.* — C'est aussi dans l'angle droit du secteur ouest, sous la protection des deux batteries et du front nord renforcé, qu'était logé le dispositif souterrain aménagé pour les sorties offensives. Il comprenait des abris couverts et un large fossé pour les rassemblements, le tout creusé dans le sol en contre-bas du front nord. Le projet primitif, qui ne fut peut-être pas complètement exécuté, prévoyait un terre-plein parallèle au renforcement d'Hermocrate, pour le passage des deux voies qui reliaient la porte centrale aux deux avant-portes de l'ouest et du bastion nord. Ce terre-plein, large de 7^{m},32, devait être contrebuté au nord par un soutènement. En contre-bas de cette plate-forme, devait être creusée une tranchée rectangulaire, profonde de 3^{m},50, longue de 72 mètres, large de 23 mètres, limitée à l'est par la galerie de la tour nord, au nord par des soutènements, à l'est par la tour ouest et ses prolongements. La partie sud de cette tranchée devait être occupée par les abris couverts, la partie nord par la cour de rassemblement à ciel ouvert.

Les abris couverts, imitation en maçonnerie des souterrains du fort Euryèle, sont une nouveauté unique dans la fortification grecque. Ils devaient se composer de deux longues galeries parallèles et contiguës adossées au soutènement du

1. Une petite porte faisait communiquer ces deux avant-cours contiguës.
2. Elle fut murée par les Byzantins à l'aide de pierres empilées.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0207
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

terre-plein sud et communiquant entre elles et avec la cour nord par des lignes de poternes. De ces deux galeries, celle du sud, large de 3 mètres environ, devait communiquer avec celle du nord par neuf poternes, larges de 1 mètre à 1m,17, hautes de 2m,68, espacées de 5m,22, 6m,35, 12 et 13 mètres. Elle devait être couverte de dalles posées sur corbeaux[1]. L'espacement des poternes est calculé de façon à ne pas les présenter dans l'axe des ouvertures de la galerie nord : les traits de l'ennemi et l'ennemi lui-même devaient, s'ils pénétraient dans la première galerie, se heurter à des parois pleines. La galerie nord est large de 2m,95 ; à son extrémité est se voit un reste de la couverture en dalles horizontales sur corbeaux. Le mur nord, épais de 1m,95, s'ouvre sur la cour creuse par une ligne de douze poternes, larges de 1 mètre à 1m,05, espacées de 5 mètres à 5m,50. Les pans de mur intermédiaires sont percés de deux meurtrières carrées, à 1 mètre du sol[2].



FRONT N.-O. DES GALERIES A POTERNES. (Vue prise du nord.)
(En haut, à gauche, tour de flanquement ouest; au-dessus, crête Byzantine; à droite, porte du passage militaire.)

On descendait aux deux galeries par l'extrémité ouest, à l'aide d'une rampe ou d'un escalier situés en face de la porte et du passage de l'angle ouest, et compris entre la tour ouest et le soutènement du terre-plein. La manœuvre de sortie s'effectuait rapidement par les douze poternes : les hommes devaient se préparer dans la galerie sud, puis s'aligner dans la galerie

1. En fait, il n'est pas sûr qu'elle ait été ni achevée, ni couverte, ni qu'elle soit entrée en service. Les fouilles n'ont pas retrouvé les restes du soutènement auquel elle devait s'adosser, sauf dans l'angle ouest, qui paraît seul avoir été exécuté. La galerie semble être restée à l'état de projet, comblée par les remblais du terre-plein dont son mur à poternes forma le soutènement provisoire. Mais à Sélinonte, comme ailleurs, il pouvait arriver que le provisoire demeurât définitif. Prolongé sur le p'afond dallé des galeries, le terre-plein atteignait environ 16 mètres de largeur. On y installa un casernement adossé au renforcement du front nord, à l'est de la porte centrale. Les trous de la charpente se voient encore dans le mur.

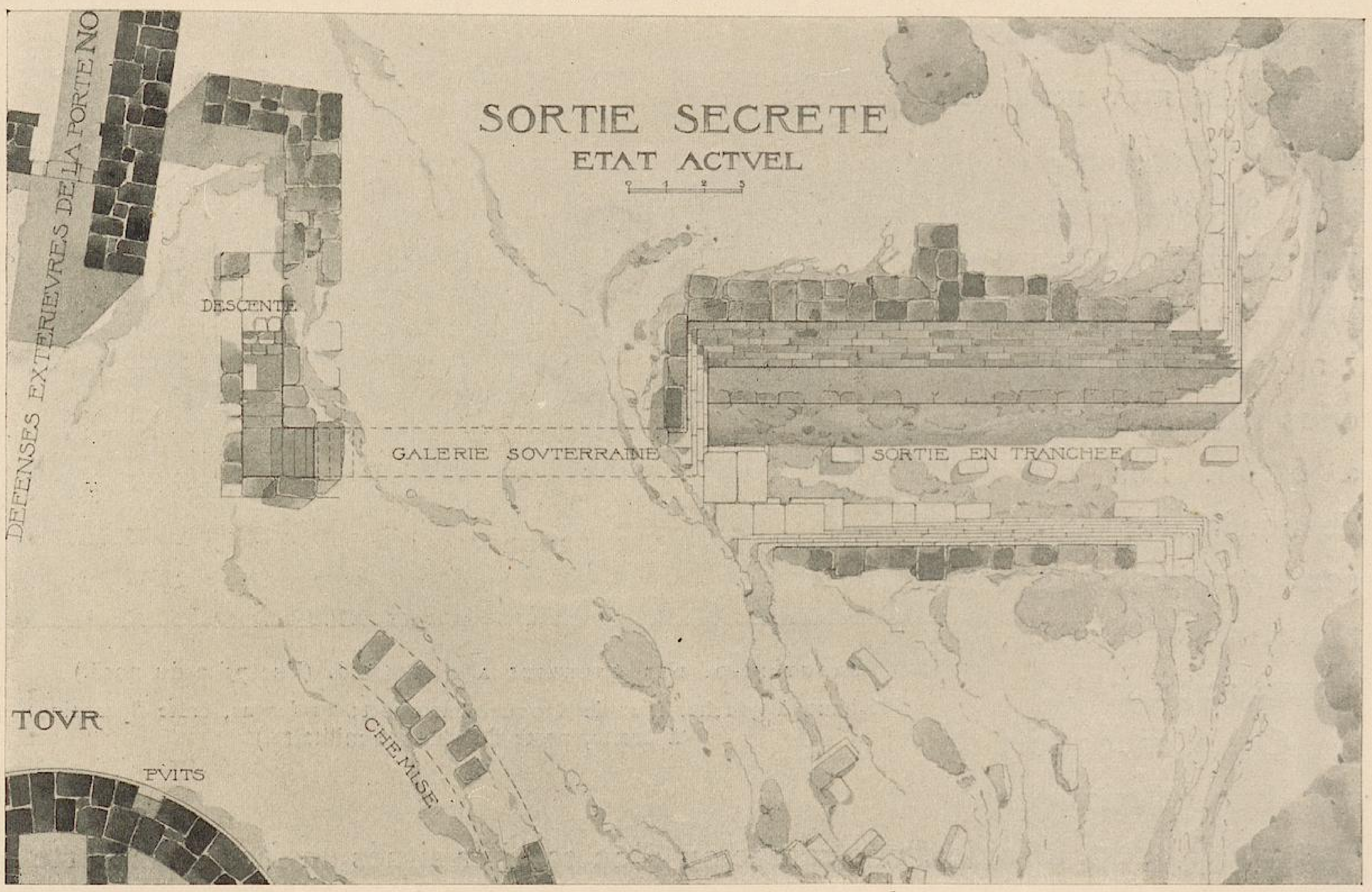
2. Une particularité curieuse des poternes des deux galeries, c'est leur linteau cintré. L'arceau ne forme qu'un amortissement demi-circulaire, creusé dans un monolithe ou dans deux demi-linteaux. Ce genre de fausse voûte dérivé de l'encorbellement triangulaire était déjà connu des Égyptiens (niches du temple de Déïr-el-Bahari), des Mycéniens (fausse coupole du trésor d'Atrée à Mycènes). Les portes d'Œniadæ en Acarnanie, les murs phéniciens d'Éryx, le théâtre de Ségeste en offrent des exemples. Les arceaux de la tombe sikèle reproduite à la page 40 attestent que ce motif appartenait en Sicile à la technique indigène, elle-même influencée par la technique étrusco-italiote. Cf. l'arche à voussoirs de la porte grecque de Pæstum (Perrot, *Hist. de l'art*, VIII, p. 10). Cavallari (*Monumenti*, 1889, I, p. 731) croit que la porte de Mégara Hyblaia (voir le plan ci-dessus, p. 70) était aussi couverte en arceau.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0208 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

nord et déboucher tous à la fois par fronts de douze hommes, bouclier en avant, dans la cour de rassemblement où ils se formaient en colonnes.

La cour, large de $14^{m},50$, était défendue par le tir du parapet qui devait couronner le mur de la galerie nord et terminer le terre-plein sud, et par le tir de la galerie latérale de la tour nord[1]. Elle avait deux débouchés, la tranchée aux passerelles du bastion nord, par où une troupe pouvait se défiler à l'abri pour opérer à l'est un mouvement tournant, et une issue plus large au nord-ouest.

Un autre complément des défenses souterraines est à signaler : c'est celui



que nous désignons sous le nom de « sortie secrète ». Il se trouve à quelques mètres à l'ouest de la porte ouest. Il se compose d'une cage d'escalier, large d'un mètre et coudé à angle droit, enfermé dans le mur de couverture de l'avant coude de la porte Ouest. Cet escalier descend à une galerie souterraine longue de 8 mètres, couverte de dalles posées sur corbeaux, et qui aboutit au fond d'une tranchée ouverte sur l'ouest, dont les trois talus sont soutenus par une belle maçonnerie à redans. Le fond, large de $2^{m},75$, est subdivisé par une ligne centrale de piliers en deux galeries parallèles, qui étaient couvertes de dalles. Des traces de remaniement, l'appareil plus récent du talus nord nous font supposer qu'il y avait là primitivement une sortie d'égout, aménagée ensuite en sortie militaire. De là, en effet, une poignée de fantassins pouvait contourner le bastion de la

1. Après coup, on y installa dans son extrémité est, sous la galerie est et le soutènement du bastion nord, un casernement carré, peut-être affecté à la cavalerie.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0209
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

tour ouest et venir prendre à revers l'ennemi qui aurait essayé de forcer l'entrée nord-ouest de la cour de rassemblement.

B. *Le secteur est.* — Ce secteur n'est qu'une annexe de la défense, ajoutée après coup aux ouvrages précédents. Il ne contribue pas à la protection de la porte centrale, dont il est isolé par la grande galerie fortifiée de la tour nord. Son rôle propre est de couvrir la section est du front nord, et l'escarpe de la galerie. On a vu que la partie du front nord, longue de $53^{m},20$, assise sur la déclivité du talus est, n'avait pas été renforcée par Hermocrate[1]. Le rempart, réduit à son épaisseur primitive de 4 mètres, constituait un point vulnérable; de plus, il était indispensable de couvrir l'angle est. Aussi les additions de ce côté comprennent-elles un contre-mur extérieur qui doublait le rempart et une tour



d'angle demi-circulaire. La contre-enceinte prit la place de l'ancienne voie est. Sa maçonnerie sommaire, posée sur le sable, paraît moins soignée et moins homogène que celle des ouvrages du secteur ouest; mais son tracé est savamment calculé. Ce n'est plus un simple blindage de pierre appliqué au rempart ancien comme le renforcement d'Hermocrate; c'est une véritable contre-enceinte ou *proteichisma*, analogue aux enceintes extérieures de Carthage, de Constantinople et de Nicée, et aux *fausses brayes* ou *chemises* des châteaux forts du moyen âge[2]. Au lieu de descendre parallèlement au rempart, le mur extérieur décrit une ligne brisée par deux redans et qui va ensuite en obliquant vers le nord : ainsi les deux redans peuvent battre le flanc, et celui-ci se présente de biais au tir de la galerie de la tour nord[3], qu'il peut lui-même contre-battre par un tir oblique.

1. Voir ci-dessus, p. 174 et 182.

2. Il est possible que les Sélinontiens en aient pris l'idée aux Carthaginois, si même ceci n'est pas une addition qu'on puisse attribuer aux Carthaginois eux-mêmes (Cf. Graux, *Note sur les fortifications de Carthage*).

3. Celle-ci avait déjà reçu une inclinaison sensible vers l'est, au lieu d'être tracée perpendiculairement au rempart. Pour augmenter cette disposition favorable au croisement des tirs, on ajouta dès l'antiquité un contre-parapet oblique qui part de l'escarpe est de la galerie et couvre la poterne est de la grosse tour. C'est dans le dallage de cette cour triangu'aire qu'ont été retrouvées les trois métopes archaïques, publiées par Salinas (*Monumenti*, 1889, I, pl. I, II et p. 958).

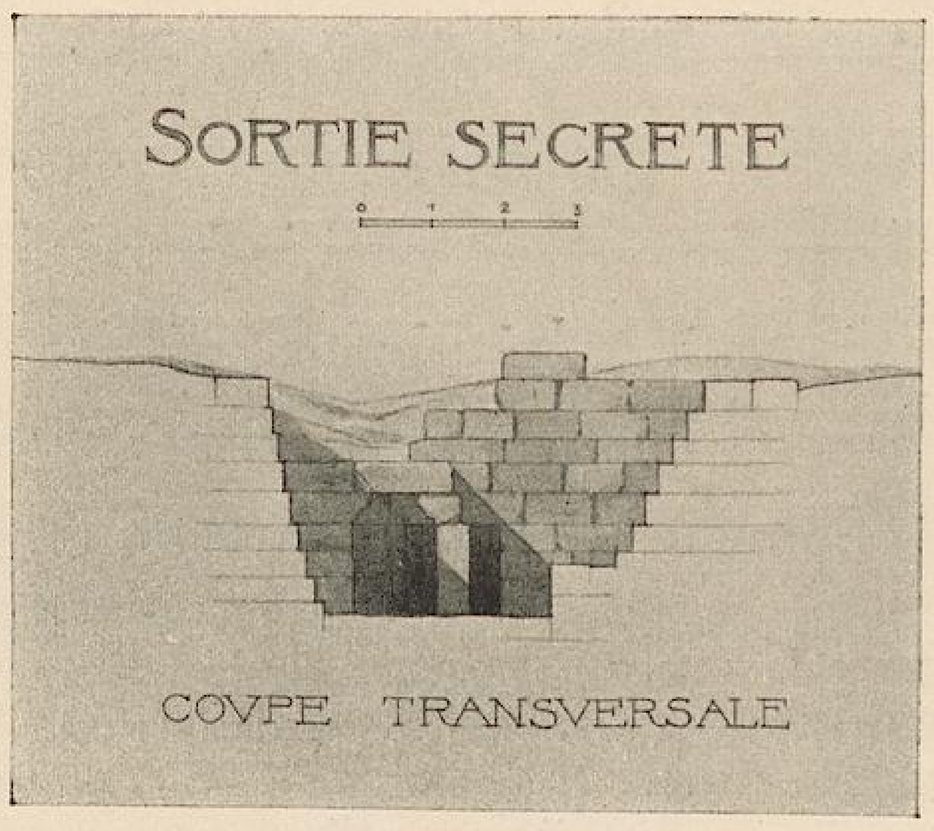
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0210 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

L'intérieur de l'enceinte, coupée par des refends qui rachetaient l'inégalité du sol, servait de casernement. Il se subdivise en une dizaine de cours et de salles rectangulaires desservies par un corridor étroit attenant au rempart[1]. A l'ouest, une première cour carrée, qui communique avec le parapet de la grande galerie par une petite porte, renferme un puits antique avec anneaux de terre cuite ; plus loin, un massif d'escalier montait au chemin de ronde. La tour d'angle, d'un diamètre de 15 mètres, enveloppait l'angle est, de façon à battre une partie du rempart est. Cette troisième batterie du triangle défensif croisait ses tirs avec ceux de la tour nord.

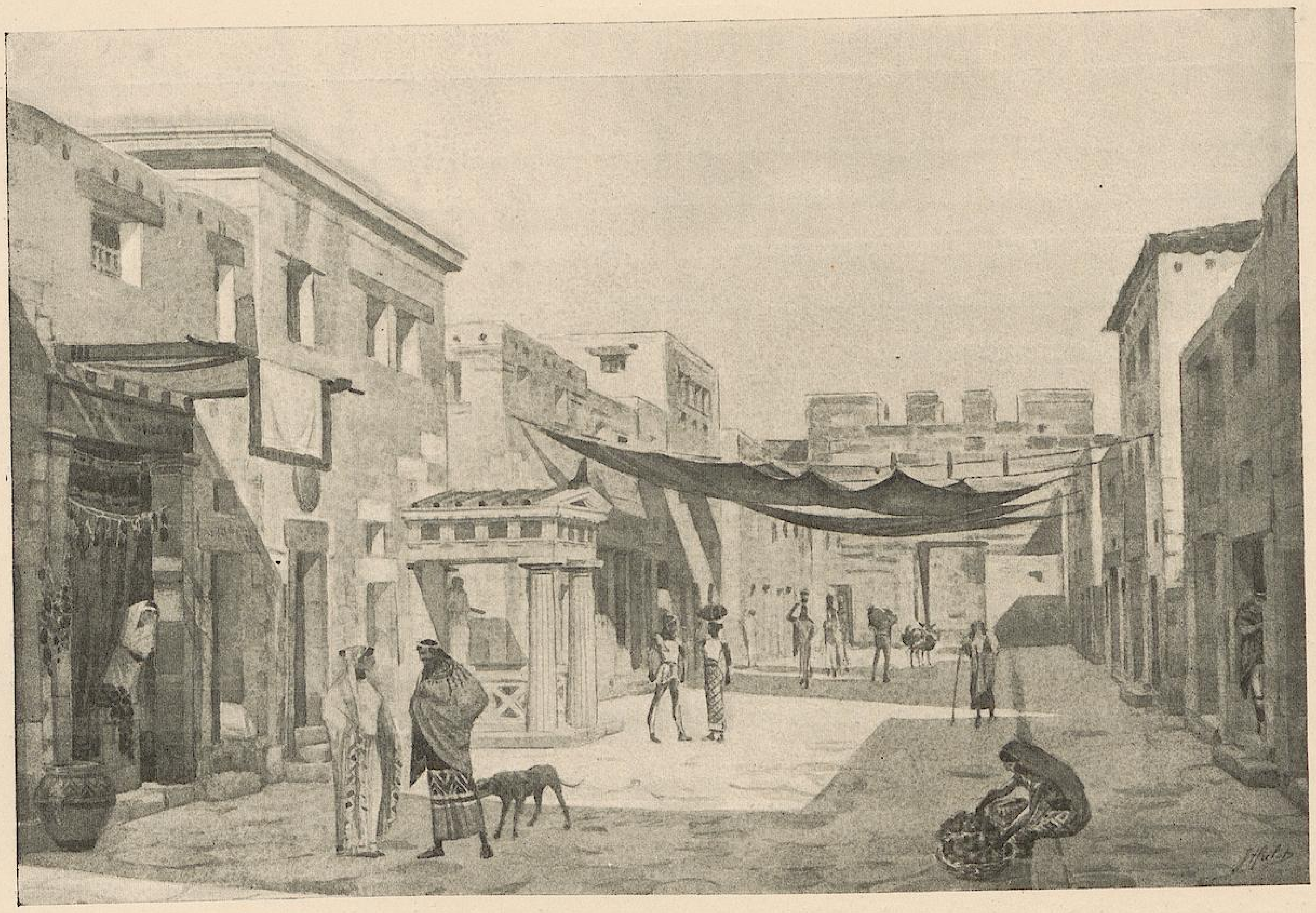
Cet ensemble si bien conçu est sans conteste une des créations les plus remarquables de l'art militaire des Grecs. Il réussissait à faire d'une place assez médiocre en elle-même une forteresse capable d'une sérieuse résistance pour peu que ses habitants eussent la volonté de la défendre. Car ce système si rationnel suppose l'intervention constante d'une énergie toujours en éveil. L'esprit grec excellait à créer de fortes choses avec de modestes moyens, parce qu'il comptait toujours sur l'effort de la personnalité humaine. Trop avisé et trop économe pour se fier à la protection inerte de vaines et dispendieuses maçonneries, il ne demandait pas à la fortification de le dispenser de courage[2].

1. A. Salinas y reconnaît un aqueduc (*Notizie degli scavi*, 1894, p. 215).

2. On en peut dire autant de l'artillerie des catapultes, malgré le mot qu'un de ces engins, apporté de la Sicile, aurait inspiré au Lacédémonien Archidamos, fils d'Agésilas : « C'en est fait de la bravoure personnelle ! » (Plutarque. *Apophtegm. Laconica* : Archidam. VIII).



UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0211
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



LA GRANDE RUE DE SÉLINONTE. (Restitution de M. Hulot.)

CHAPITRE III

LA NOUVELLE-SÉLINONTE

B. — Plan intérieur, les rues, les maisons.

La cité théorique au v^e^ *siècle.* — La croyance à « l'éminente dignité de la pensée » fut le dogme intellectuel de la Grèce idéaliste du v^e^ siècle avant J.-C. La raison encore novice avait conçu de ses premières spéculations un immense orgueil. Le besoin de clarté inhérent à l'esprit grec, sa merveilleuse faculté de combinaison lui avaient inspiré la passion des systèmes. Il se plaisait à opposer la sérénité et l'harmonie de ses conceptions à l'incohérence du monde matériel. Il croyait à la souveraineté du νοῦς ordonnateur, proclamée par Anaxagore. Cette souveraineté prétendait imposer sa discipline à tous les objets de la connaissance comme à toutes les manifestations de l'activité. On eut l'ambition de tout ordonner, de tout classer, de ramener à des *idées*, c'est-à-dire à des types généraux et permanents, à des principes, à des théories, les apparences éphémères et individuelles. La mission assignée à la science était une véritable croisade contre le désordre, animée par une foi rationaliste. Par l'effort systématique de la raison,

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0212
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'homme rêvait de recréer un monde idéal, ordonné suivant les lois de l'eurythmie et du nombre, affranchi des caprices absurdes du hasard et de l'instinct. C'est ainsi que la philosophie, l'art, la géométrie, les mathématiques, la médecine, la dialectique, l'éloquence, la poésie, l'histoire, la guerre, eurent tour à tour leurs théoriciens et leurs *canons*.

La devise platonicienne : « Nul n'entre ici, s'il n'est géomètre » traduisait cette universelle aspiration vers l'absolu. Plus que tout autre, l'art de l'ingénieur et de l'architecte devait s'y plier. Autrefois, les hommes n'avaient cure d'habiter des villes régulièrement construites. Les villes primitives étaient l'œuvre du temps ; les circonstances historiques, les conditions climatériques auxquelles on obéissait d'instinct, les avaient développées suivant les caprices d'intérêts et de besoins variables. Ces villes étaient l'image de la vie, dont les vicissitudes n'obéissent à aucun plan préconçu.

Le v^e siècle changea tout cela. L'esprit scientifique et égalitaire de cette époque démocratique prétendit créer, au matériel comme au moral, la cité idéale. L'évolution politique des républiques grecques étant achevée, le type rêvé de la Salente démocratique s'était précisé dans l'esprit des théoriciens : ses besoins, son organisme, ses divisions étaient connus et définis. On en pouvait tracer le schème à l'avance, en dehors du temps et de l'espace. Tandis que législateurs, philosophes et médecins plus ou moins utopistes, s'appliquaient à élaborer le modèle du citoyen théorique, le répartissaient en tribus également partagées, lui mesuraient son lot de droits civiques, de plaisirs, de travail, de terre, d'air et de lumière, les géomètres lui dessinaient le plan canonique de son habitat.

C'est à cette époque qu'apparurent les spécialistes pour tracés de villes géométriques. Aristophane, toujours enclin à soupçonner de charlatanisme les nouveautés trop subtiles, a caricaturé dans sa pièce des *Oiseaux*[1], sous les traits de l'astronome-arpenteur Méton, les prétentions de ces fervents de l'équerre et du compas. Dans le défilé d'aigrefins qu'attire la nouvelle de la fondation de Néphélococcygie, l'aérienne cité des Oiseaux, on voit, avec le prêtre, le poète, le vendeur de décrets, le marchand d'oracles, l'inspecteur des colonies, accourir aussi Méton, « bien connu d'Athènes et de Colone ». Il vient, chargé d'un attirail grotesque d'instruments scientifiques, pour arpenter l'air et les espaces célestes. Il expose sa méthode et son plan :

« Voici : je trace une droite avec la règle ; d'en haut, je décris une courbe avec ce compas... Tu comprends ? — Pas du tout ! — ... Ensuite, j'établis des divisions avec la règle graduée et d'un cercle je te fais un carré. Au centre, l'agora ; vers ce centre convergent les lignes droites des rues. Tel un astre qui est rond, darde en tous sens des rayons rectilignes. »

1. Aristophane. *Oiseaux*, v. 1000-1010.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0213 gefördert durch die DFG © Universitätsbibliothek Heidelberg

Ce galimatias, trop abstrus pour des cervelles d'oiseaux, vaut à son auteur d'être éconduit sans ménagements. Mais le ridicule d'un personnage de comédie ne fait souvent que consacrer ses succès dans la vie réelle. Ailleurs qu'au théâtre, Méton et ses congénères étaient pris fort au sérieux. Dégagé des complications grotesques imaginées par le poète, le plan fantaisiste de Méton pourrait bien s'inspirer d'un de ces schèmes rayonnants dont certains plans de villes antiques nous offrent des échantillons [1].

Hippodamos de Milet et les plans géométriques. — Quand Aristophane fit représenter sa pièce en 414, les villes géométriques n'étaient déjà plus une nouveauté. C'est à l'architecte ionien Hippodamos de Milet, contemporain de Périclès, qu'Aristote attribue l'invention du tracé régulier [2]. Son activité se place entre 457 et 400. Ses principales créations sont la réfection du Pirée, exécutée à l'instigation de Périclès entre 457 et 450, la construction de la colonie panhellénique de Thourioi, en Grande Grèce, en 443 [3], et celle de Rhodes en 408. Elles se répartissent en deux types : le plan rectangulaire en damier, adopté pour le Pirée et pour Thourioi, et le plan circulaire rayonnant, adopté pour Rhodes [4]. Les origines du système hippodamique peuvent être cherchées en Orient, dans les figures rectangulaires des palais chaldéens et des villes babyloniennes [5]. Les arpenteurs chaldéens subissaient l'influence d'idées astrologiques sur l'orientation et la division en régions rituelles, idées qui, transportées en Italie par les Étrusques, aboutirent au plan de la *Roma quadrata* et à la division du camp romain en quatre carrés ou *templa*. Cette division en quatre fut ensuite reproduite dans les villes militaires construites d'après les règles de la castramétation [6]. Mais à supposer que, par l'intermédiaire de l'Ionie, la tradition des plans chaldéens eût été transmise à Hippodamos, celui-ci n'en adopta que la forme graphique, sans subir l'influence des idées astrologiques dont ce dessin dérivait. Ce schème, il le repensa avec son esprit rationaliste de Pythagoricien, nourri d'esthétique mathématique et tout imbu des théories sur le rôle du nombre, du rythme, du module et des proportions, théories dont le *canon* de Polyclète est, en sculpture,

1. Par exemple, Rhodes, Tégée, Mantinée.

2. Aristote. *Politique*, II, 5, 1 ; VII, 10, 4 (Cf. Hesychius, Photius, Harpocration). — Hippodamos n'était pas seulement architecte ; il avait aussi rédigé un projet de constitution modèle. — Sur les plans hippodamiques, voyez l'étude de A. Jardé sur Priène (*Revue de Paris*, 1er avril 1909, p. 512-532).

3. P. Foucart. *Journal des Savants*, 1907, p. 177.

4. Au centre du Nouveau-Pirée, Hippodamos avait établi l'agora rectangulaire qui garda son nom ; puis, il traça deux sections de rues parallèles se coupant à angles droits et délimitant des îlots rectangulaires, de superficie égale. A Thourioi, il dessina en longueur quatre grandes artères, coupées par trois grandes rues perpendiculaires. A Rhodes, la ville s'étageait en éventail comme un théâtre autour du port, d'où rayonnaient de grandes voies reliées par un réseau de rues concentriques.

5. Cf. ce que dit Hérodote (I, 180) des rues droites de Babylone. Les palais crétois de Cnossos et de Phaestos dérivent des plans chaldéens.

6. On la retrouve en Italie à Pæstum, en Afrique à Tébessa, et en Sicile à Solous.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0214 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

l'expression. Il pouvait aussi justifier son système par ses commodités pratiques, au point de vue de la circulation, de l'hygiène et de la répartition des habitants.

De fait, le système hippodamique se répandit dans le monde grec avec autant de succès que celui du baron Haussmann dans le monde moderne. Il s'imposait dans la construction des villes neuves, comme Rhodes, et des villes coloniales, comme Thourioi. Toutes les fondations de l'époque alexandrine se firent sur ce modèle, de plus en plus perfectionné. Quant aux vieilles cités désireuses de se rajeunir et de se mettre à la nouvelle mode, il leur fallait le plus souvent reculer devant les dépenses d'une métamorphose coûteuse : aussi étaient-elles réduites à profiter pour cela de leurs malheurs, incendies, tremblements de terre, destructions par la guerre. Dès qu'elles le pouvaient, elles ressuscitaient, transformées et modernisées. C'est ainsi que furent rebâties sur le mode hippodamique Mantinée, détruite en 385 par les Spartiates et relevée en 371 par Épaminondas, Thèbes, rasée en 336 par Alexandre et reconstruite en 316 par Cassandre[1]. On distingua bientôt les villes en deux catégories : celles de plan ancien et celles de plan moderne. Aristote compare les avantages de l'un et de l'autre mode[2]; un voyageur du III^e^ siècle après J.-C. parle, non sans dédain, des rues mal percées de la vieille Athènes, et avec admiration des alignements rectilignes de la moderne Thèbes[3].

Le système hippodamique apparaissait comme le dernier mot de l'esthétique du κόσμος. Le caractère abstrait et général de son harmonie linéaire flattait le goût du siècle pour les ordonnances bien équilibrées, au même titre que les périodes savamment divisées d'un Gorgias : l'art croyait s'ennoblir en demandant à la science le secret de l'ordre parfait. La politique égalitaire y trouvait aussi son compte : un plan rationnel permettait de faire concorder les divisions politiques et administratives de la cité en tribus avec les cadres matériels de l'habitat. Au point de vue militaire, comme le remarque Aristote, les réseaux rectilignes offraient moins d'obstacles que les anciens dédales de ruelles tortueuses à la pénétration de l'ennemi qui aurait forcé les murs. En revanche, ce tracé géométrique favorisait la défense du périmètre fortifié, grâce au sectionnement méthodique des quartiers de la ville et des secteurs de l'enceinte, grâce aussi aux facilités de communication

1. Le cas de Thèbes rappelle de très près celui de Sélinonte, au double point de vue de l'histoire et de la topographie. La ville nouvelle, telle que la vit Pausanias, se trouvait réduite au périmètre de l'Acropole primitive ou Kadmée. La forme et le plan intérieur, dont la Thèbes actuelle reproduit les traits, offrent la plus frappante analogie avec la Sélinonte d'Hermocrate.

2. *Politique*. VII, 10, 4, p. 1330. Il distingue τὸν νεώτερον καὶ Ἱπποδάμειον τρόπον et l'ἀρχαῖον. Il préfère le premier pour l'agrément, la commodité des communications et la beauté, le second pour la sécurité en cas d'attaque, les rues étroites et tortueuses étant plus propices à la défense que des avenues droites et régulières : il recommande un système mixte.

3. Fragment d'un itinéraire attribué à tort à Dicéarque (Müller-Didot. *Fragm. histor. græc.*, II, p. 254, 258). Athènes est qualifiée de κακῶς ἐρρυμοτομημένη διὰ τὴν ἀρχαιότητα, et Thèbes de καινῶς ἐρρυμοτομημένη.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0215
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

entre le centre et la périphérie. Mais c'était surtout l'hygiène qui gagnait aux nouvelles installations. Au v^{e} siècle, l'autorité d'Hippocrate était souveraine. La médecine imposait le culte de la santé aux philosophes, aux éducateurs, aux athlètes, aux sculpteurs. Depuis que le savant de Cos avait défini les effets salutaires ou malsains de l'air, de la lumière, des vents, du climat, la science « salubriste » était créée. Les constructeurs de villes ne purent se dispenser de se conformer à ses oracles. Peu à peu, les doctrines se précisèrent et l'accord se fit plus étroit entre les médecins et les architectes. C'est ainsi que le constructeur d'Alexandrie, Deinocratès, témoigna sa déférence pour l'hygiène en subordonnant les détails de son plan à des questions d'orientation et de régime des vents, plus vitales en Égypte que partout ailleurs. Il traça, dit-on, de l'est à l'ouest, les grandes voies longitudinales de la ville, pour les protéger contre le souffle embrasé du khamsin, et le réseau des petites rues perpendiculaires à la mer pour les exposer à la brise rafraîchissante des vents étésiens[1]. Un texte curieux, cité par le médecin Oribase (fin du IV^{e} siècle après J.-C.), résume très clairement la doctrine salubriste du tracé géométrique des villes, telle que l'avaient sans doute établie les savants alexandrins[2]:

« Quels sont les tracés de rues qui rendent la situation des villes saine ou malsaine? — Dans une ville, quand toutes les rues sont parallèles, les unes en longueur, les autres en largeur, les unes alignées en ligne droite du levant au couchant, les autres du nord au sud, de façon que leur réseau découpe à la fois la ville dans toute sa longueur et dans toute sa largeur jusqu'aux extrémités, sans qu'aucune d'elles rencontre le moindre édifice dressé en travers de son parcours, si toutes ces rues se prolongent en ligne droite par les voies des faubourgs dégagées sur une grande distance, cela fait une ville bien aérée, assainie par une heureuse exposition au soleil et aux vents. Le Boréas, le Notos, l'Euros, le Zéphyros, qui sont les vents dominants et les plus réguliers, enfilent les rues situées dans leur direction, sans rencontrer sur leur passage aucun obstacle qui arrête leur course et détermine des chocs violents. Leur flux ne se fait pas sentir, mais n'est pourtant pas sans effet : ils purifient le site, balayent les fumées de la ville, ses poussières et ses miasmes. Une bonne exposition au soleil n'est pas moins assurée par ce tracé des rues : à son lever et à son coucher, le soleil pénètre les rues orientées en ligne droite de l'est à l'ouest; à midi, toutes celles qui vont du nord au sud. »

En plaine, ajoute l'auteur, les rues tortueuses favorisent au contraire les batailles des vents et empêchent la lumière de pénétrer partout. Cependant, pour les villes situées sur une hauteur, le tracé rectiligne n'est pas recommandable, parce que le vent fait rage dans les quartiers élevés; alors, les rues tortueuses qui le brisent sont préférables[3].

1. Strabon, V, 7; XVII, 1, 7. — Cf. Jardé. *Priène* (*Revue de Paris*, 1er avril 1909, p. 528).

2. Oribase, éd. Bussemaker-Daremberg, II, p. 318. D'après Wiegand et Schrader (*Priène*, p. 46), qui ont les premiers mis ce texte en valeur, Oribase l'aurait emprunté au médecin Sabinus, qui enseignait en Asie Mineure vers la fin du 1er siècle avant J.-C.

3. Vitruve (I, 6) s'est fait l'écho d'une doctrine contraire. Au nom de la salubrité, il condamne les villes ouvertes à tous les vents, véhicules des maladies. Tel était, dit-il, le cas de Lesbos.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0216
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Le plan de la Nouvelle-Sélinonte. — Le réseau géométrique des rues de Sélinonte représente la plus ancienne application du système hippodamique que l'on puisse étudier *de visu*. Pour les raisons que nous venons d'exposer, il est impossible de le faire remonter au delà du v^e siècle, avant la diffusion des doctrines d'Hippodamos. Tel quel, il apparaît non pas comme un rajeunissement d'éléments antérieurs, mais comme une œuvre toute neuve, préconçue dans son ensemble et exécutée d'un jet, comme si l'on avait fait table rase des restes du passé, hormis les temples. Précisément, la destruction de 409 et la reconstitution partielle de la ville par Hermocrate en 408 nous offrent les faits historiques les plus adéquats pour expliquer cette transformation.

Quand Hermocrate reprit possession de l'aire de l'Acropole, pour y installer une ville réduite, les temples restaient seuls debout parmi les décombres des maisons, anéanties par les démolisseurs et les incendiaires carthaginois. Le second fondateur trouvait le champ libre; il pouvait innover à sa guise. Deux servitudes seulement restreignaient sa liberté : d'une part, l'obligation de respecter, dans le tracé des rues, les édifices sacrés; d'autre part, celle de conserver les contours du périmètre naturel du plateau et de profiter de quelques tronçons de rempart échappés à la pioche.

En 408, Hippodamos venait de produire son dernier chef-d'œuvre, la construction de Rhodes, ville nouvelle où vinrent se concentrer les habitants des trois anciennes cités rhodiennes, Ialysos, Camiros et Lindos. Durant son séjour en Asie Mineure, de 413 à 408, Hermocrate avait pu assister à la naissance de Rhodes et visiter les travaux dirigés par Hippodamos. Il est, en tout cas, hors de doute qu'il en entendit parler. D'autre part, en Grande Grèce, il ne pouvait ignorer une autre création, plus ancienne et non moins célèbre, de l'architecte milésien, la colonie de Thourioi, où il avait dû relâcher plusieurs fois avec son escadre et à son retour[1]. Ainsi initié aux beautés du tracé hippodamique, rayonnant ou rectangulaire, le brillant Syracusain avait, pour ainsi dire, ses modèles en tête. Il n'était pas, comme Aristophane, ennemi des nouveautés savantes : entre le pythagorisme des compatriotes de Gorgias et d'Empédocle et l'esthétique du Milésien, il existait une harmonie préétablie.

La plate-forme de l'Acropole sélinontienne, déjà nivelée et remblayée, se présentait à Hermocrate comme un tableau tout préparé pour une épure. Il n'était pas besoin d'y violenter le terrain, comme on le fit à Priène, où la géométrie du plan s'imprima de la manière la plus paradoxale sur les aspérités d'un versant rocheux. Dans le périmètre polygonal circonscrit par la nature, l'auteur du plan

1. La ville de Thourioi était située à 12 kilomètres environ de son port sur la côte ouest du golfe de Tarente. C'est à tort que l'on considère cette fondation panhellénique comme une colonie d'Athènes : les éléments péloponésiens y tenaient beaucoup plus de place que les colons athéniens (Diodore, XII, 11).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0217
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

de Sélinonte n'avait qu'à inscrire le genre de réseau intérieur le mieux approprié à ce contour et à cette surface aplanie. Il était donc tout indiqué de préférer ici le type rectiligne et d'adapter à ce polygone le dessin en damier des tracés rectangulaires. S'il eût été libre de composer son schème à sa guise, l'architecte n'eût pas manqué de dessiner un parallélogramme parfait, divisible en parties égales, sur le modèle idéal déjà réalisé à Thourioi et plus tard à Nicée[1]. Par bonheur, la nature ou les restes intangibles du passé s'opposent le plus souvent à ces prouesses mathématiques. L'aménagement d'une ville est une œuvre d'adaptation pratique, non d'abstraction : la réalité se charge de déranger et d'égayer, au profit de la variété, l'impérieuse et froide chimère de l'arpentage. L'absolu dut se résigner à quelques concessions, mais il est visible qu'elles furent strictement réduites à l'inévitable. Les moindres détails décèlent la hantise de l'esprit géométrique. Loin de se plier aux caprices d'un contour tantôt sinueux, tantôt brisé, évasé ou rétréci, l'auteur du plan fait abstraction de ses irrégularités; il prétend loger dans l'asymétrie de ce polygone l'impeccable damier de ses rues droites et de ses rectangles égaux. Il s'efforce de diviser son périmètre fantaisiste comme un parallélogramme. Pour cela, il recherche le milieu géométrique de la figure, afin d'y tracer son grand axe longitudinal, qui coupera le dessin en deux moitiés symétriques. Mais ce milieu lui est inaccessible : il y a justement là le temple D, qui empiète malencontreusement sur l'axe idéal; force est de reporter celui-ci un peu à l'ouest. L'insouciance des ancêtres à l'égard de l'alignement condamnait le plan à un sectionnement asymétrique. Transaction subie de mauvaise grâce! L'alignement prend sa revanche en serrant l'intrus d'aussi près qu'il peut; il se refuse à tout détour, rogne le terrain sacré, supprime des édicules, déplace le péribole et l'applique contre la face du temple pour faire place à la chaussée. De même, la présence des temples A et O entraîne d'autres anomalies. L'idéal eût été de recouper le grand axe longitudinal par des perpendiculaires également espacées suivant un module, comme les graduations d'une règle; chacune de ces lignes aurait marqué le tracé d'une rue transversale. Mais il fallut s'accommoder avec les limites des enclos du temple C et des temples A et O, insinuer entre eux le grand axe transversal, loin du centre. Ici encore, l'alignement procéda avec une raideur intransigeante dont le grand autel au sud du temple C, le péribole ancien et l'angle sud du grand soutènement eurent sans doute à pâtir. Mais, dans la partie nord du polygone, dont les côtés forment presque un parallélogramme régulier, le géomètre put enfin se donner carrière : là, le damier presque parfait des îlots rectangulaires proclame le triomphe de l'ordre suprême. L'ordonnateur de ce κόσμος dut éprouver la même

1. L'enceinte de Nicée formait un carré parfait, divisé par deux grandes rues droites qui se croisaient au centre et aboutissaient aux quatre portes percées au milieu des quatre côtés et visibles de ce centre (Strabon. XII, 4, 7).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0218
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

satisfaction candide que ce maître de maison qu'émerveillait l'arrangement irréprochable de son ménage : « La belle chose que des chaussures bien alignées!... La belle chose que des marmites rangées avec intelligence et symétrie[1] ! »

Le sectionnement rectangulaire du plan de Sélinonte se fonde sur la division en deux parties symétriques : cette *dichotomie* se trouve à la base de toutes les opérations de l'esprit chez les Grecs. Elle était pour eux le principe même de l'analyse, le prélude indispensable pour aboutir à une connaissance claire des choses. L'unité ne formait qu'un chaos inintelligible, tant qu'on n'avait pas dissocié et opposé ses éléments. Ce besoin de clarté imposa aux Grecs l'habitude de ne plus penser que par couples d'idées jumelles. L'antithèse devint la forme préférée de leurs concepts et la trame de leurs discours. Leur analyse logique partait d'une division maîtresse, qu'elle pouvait ensuite décomposer à l'infini, par des séries d'oppositions symétriques. Un canevas dialectique, un développement oratoire, un plan de ville se composaient à la manière d'un comble à double versant dont les membrures principales et secondaires s'équilibraient de chaque côté, chacune à son rang, avec l'importance qui lui convenait. Telle était l'ordonnance théorique d'un discours de Gorgias ou d'Isocrate, avec leurs grandes périodes antithétiques savamment subdivisées. Le plan dichotomique de Sélinonte procède en somme des mêmes principes.

Le tracé des rues et le sectionnement. — Le point initial, base ou *groma* des opérations d'arpentage, fut cherché à l'angle nord-ouest du soubassement du temple D, point fixe le plus rapproché du centre géométrique de tout le polygone. De là fut tirée une tangente perpendiculaire au front nord. Cette droite représentait le grand axe longitudinal, qui coupait, si l'on peut dire, la poire en deux et déterminait l'alignement de la plus grande rue de la ville. Cette rue, longue de 425 mètres environ, large de 9 mètres à $9^{m},10$, correspond au *Cardo* du camp romain. L'avancée à l'ouest du temple D la rejetait à une douzaine de mètres du milieu géométrique du polygone. Il s'ensuit que les deux grandes sections longitudinales est et ouest ne font pas deux moitiés égales en largeur et en superficie; il y a, de ce fait, au profit de la section est, une disproportion notable; celle-ci est encore augmentée par le renflement plus ample et plus prononcé du périmètre sur ce côté est. Il en résulte aussi que la porte Nord ne tombait pas dans le milieu exact du front nord, mais un peu à l'ouest : infraction d'ailleurs heureuse au point de vue pratique, puisque, de cette façon, la porte débouchait sur le milieu du dos d'âne de l'isthme et non sur ses pentes.

Sur cette grande artère rectiligne vinrent s'embrancher à angle droit les percées transversales, également rectilignes, parallèles les unes aux autres, à des

1. Xénophon. *Économiques*, VIII.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0219 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

distances aussi régulières que possible. Elles traversaient le polygone dans toute sa largeur, le découpant en bandes de longueur variable suivant l'écartement plus ou moins grand des côtés du périmètre. Le point de départ de ce sectionnement latitudinal fut une perpendiculaire tirée sur la grande rue en partant de l'angle sud du grand soutènement est. Cette ligne passait presque à mi-distance entre les temples C et A, en rasant le bord sud du grand autel situé au sud-est du temple C; elle répondait au plus grand axe transversal du polygone, qui recoupait l'axe longitudinal aux trois quarts de sa longueur comptée à partir du nord. Cette ligne détermina l'alignement de la principale voie transversale est-ouest, analogue au *Decumanus* des camps romains. Sa longueur est de 338 mètres, sa largeur de 9 mètres. Elle se terminait à chaque extrémité par une porte[1]. A 130 mètres au nord, une autre voie transversale fut alignée dans le prolongement du saillant nord-est, qui délimite le grand évasement méridional du polygone. Cette rue n'avait plus qu'une longueur de 202 mètres avec une largeur de 5^m,83 : elle était fermée par le rempart à ses deux extrémités. Au delà, dans la partie allongée du polygone, cinq ruelles transversales, longues de 173 à 127 mètres, larges de 3^m,50 à 3^m,95, également espacées de 28^m,10 à 29^m95, découpent sur chaque côté de la grande rue cinq îlots rectangulaires. Le front de ces îlots se rapproche assez sensiblement de la largeur du soubassement du temple D, mesurée sur l'assise inférieure (28 mètres), pour qu'on admette que cette mesure, voisine du plèthre[2], a fourni en gros le module du front des îlots. La dernière de ces ruelles débouchait à l'ouest par une porte. Entre elle et le rempart nord, il n'y avait place que pour deux fractions d'îlots, réduits au tiers de la largeur moyenne des autres. Quant à la longueur des îlots, elle est malaisée à préciser dans l'état actuel des fouilles[3] : les ruelles transversales n'ont pas été déblayées. Toutefois, nous avons reconnu la trace de six ruelles parallèles à la grande rue Nord-Sud, qui découpaient dans ce sens les îlots des secteurs les plus spacieux. Elles sont larges de 1^m,60 à 2^m,87. Le front des îlots qu'elles découpent tout au tour du grand carrefour mesure de 23 à 24 mètres, c'est-à-dire à peu près la largeur du soubassement du temple C (23^m,93) : il semble donc que celui-ci ait fourni ici le module des îlots circumvoisins. On en pourrait conclure qu'on avait cherché à mettre en harmonie les façades des groupes de maisons avec les dominantes architecturales des monuments les plus proches, comme si les îlots formaient eux-mêmes des édifices homogènes.

Le sectionnement général qui résulte de ces divisions en longueur et en largeur se fractionne en trois zones de forme presque symétrique découpées entre

1. On a vu, p. 170, que celle de l'est avait été murée plus tard.
2. Sur les modules employés à Sélinonte, voir Marquand. *Amer. Journal of archeol.*, 1894, IX, p. 521-532.
3. A Priène, les îlots forment des rectangles réguliers de 47^m,20 sur 35^m,40. — L'existence d'une voie circulaire ou *intervallum* entre les maisons et l'enceinte n'est qu'une hypothèse actuellement invérifiable. A Priène, les maisons de certains îlots touchaient le rempart.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0220
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

les côtés du rempart par les deux principales percées transversales. Chacune de ces zones correspond à l'une des figures partielles qui décomposent le tracé irrégulier du polygone : au nord la zone la plus longue et la plus étroite, au milieu la zone la plus large, au sud le segment méridional. D'autre part, chacune de ces zones transversales est partagée en son milieu par la rue centrale, en deux moitiés de forme et de superficie analogues, ce qui donne en tout six secteurs ou quartiers. Comme les deux secteurs sud-est étaient presque entièrement occupés par les sanctuaires, il restait pour la population quatre quartiers, peut-être répartis entre quatre tribus.



LA GRANDE RUE, DIRECTION NORD. (Vue prise devant l'angle N.-O. du temple D.)

La largeur (9 à 9^{m},10, environ 30 pieds) des deux rues principales ou πλατεῖαι est supérieure à la largeur moyenne des grandes rues d'Alexandrie et de Priène (7 mètres)[1]; elle se rapproche de celle des *viæ* de Pompéi (9^{m},75). Les ruelles (ἄμφοδοι, στενωποί) ont la même largeur moyenne (environ 12 pieds) que celles de Priène, double de celles de Délos[2], inférieure à celle des *viæ* de Pompéi[3].

Pour ménager l'espace réservé aux habitations, les places paraissent avoir toutes été reportées sur l'esplanade, à l'est des temples. C'est là qu'il faut chercher l'agora de la Nouvelle-Sélinonte, soit devant le temple D, soit devant les temples A et O[4].

La grande rue Nord-Sud. — La rue principale débutait en cul-de-sac, à partir du rempart sud; aucune porte ne traversait le rempart, toute issue sur le vide de

1. Wiegand et Schrader. *Priène*, p. 47.
2. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1906, XXX, p. 563.
3. Nissen. *Pompeianische Studien*, p. 567.
4. Voy. ci-dessus, p. 149.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0221
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

la falaise étant inutile. A 25 mètres environ du rempart, en face d'un égout béant dans sa bordure ouest, elle devait croiser une première rue transversale aujourd'hui disparue, qui la reliait à la porte Sud-Est. Cette rue passait entre le temple O et la tour de Pollux[1] : c'était l'entrée commerçante de la ville, la route des fardiers chargés de marchandises qui montaient du port par la rampe latérale. De ce premier carrefour, la rue filait en pente droite, bordée à droite et à gauche de murs en gros appareil qui formaient les socles horizontaux des maisons. Sur toute la déclivité, elle était pavée de grosses dalles irrégulières, sur lesquelles les



LA GRANDE RUE, DIRECTION SUD. (A g., le péribole du temple D; à dr., grandes façades.)

eaux ruisselaient sans raviner la chaussée : elles devaient ensuite, au bout de la rue, se déverser dans la mer par un égout percé dans le rempart. A l'est, au nord d'une grande citerne hellénique[2], un îlot et une ruelle parallèle la séparaient du téménos des temples A et O. Au croisement de la grande rue transversale Est-Ouest, principal carrefour de la ville, la vue portait en ligne droite aux quatre points cardinaux jusqu'aux remparts. A 12 mètres plus loin, à l'est, s'ouvrait une ruelle latérale, large de $3^{m},56$, qui aboutissait au téménos du temple C. Puis, sur le même côté, s'étendait un îlot de maisons, interposé entre la rue et le temple. La maison d'angle[3], au carrefour de la ruelle, est une habitation ordinaire

1. Les constructions modernes, fortin, poste de douane, de la santé, installés sur cette pointe ont bouleversé tout ce quartier et fait disparaître quelques temples situés au sud du temple O. Quant à la tour de Pollux, bâtie, croit-on, sur des fondations antiques, elle aurait servi de phare dès l'antiquité (Hittorff. *Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 66). Il est certain que les matériaux de la tour sont antiques, mais il est plus difficile de distinguer s'il en est de même de la construction.

2. Voir ci-dessus, p. 157.

3. Celle que nous désignons sous la lettre N (Voir ci-dessous, p. 209).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0222 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

transformée à une époque plus récente, mais celles qui suivent forment un groupe d'imposantes substructions helléniques en tuf qui indiquent peut-être des magasins ou des logis de prêtres reconstruits en 408 sur l'alignement de la rue[1], Vis-à-vis, sur le côté ouest, s'ouvre une humble ruelle, étroite comme un couloir (1^m,60), dont l'alignement se retrouve à 100 mètres plus loin, au beau milieu du secteur qui fait face au temple C.

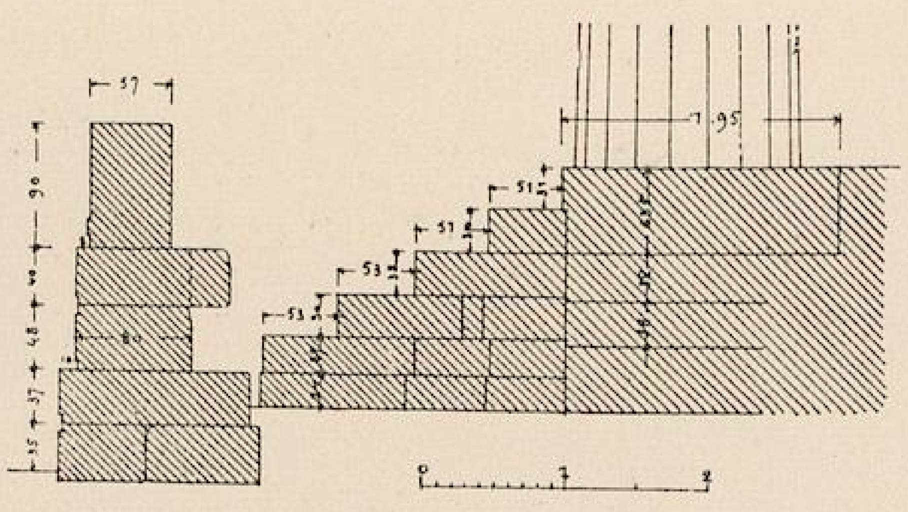
Un peu avant d'atteindre le temple D, la rue s'aplanit en palier, le roc affleure par endroits, et le dallage est remplacé par une chaussée macadamisée avec un lit de cailloux et de tuileaux noyés dans l'argile. La face ouest du temple D se présente un peu de biais à l'alignement de la rue. Celle-ci n'est séparée du soubassement que par un très beau tronçon de péribole, exactement aligné. Ce mur se compose d'un socle de quatre assises helléniques, alternativement formé d'une rangée de pierres posées à plat et d'une double rangée de pierres dressées sur tranche[2]. On a tiré un heureux parti de cette alternance, en donnant au parement un rythme décoratif d'une beauté simple et vigoureuse. Les joints s'encadrent de refends ciselés; les lignes plates des appareils longs alternent avec les lignes saillantes des pierres courtes ornées de petits bossages jumeaux. Sur ce socle, se dresse une rangée d'*orthostates*, dont la base est ornée d'un bandeau saillant : c'était le couronnement du mur, dont la crête, haute de 2^m,50 au-dessus de la rue, atteignait à peu près le niveau du stylobate du temple. Ce mur masquait les degrés du soubassement, dont il touchait les fondations. Un dispositif aussi insolite ne peut représenter l'état primitif du péribole : il est évidemment consécutif au percement de la rue, d'autant plus que ses assises inférieures se trouvent en contre-bas de la fondation du soubassement. Nous y voyons un remaniement, il est vrai très décoratif, peut-être même exécuté avec les matériaux de l'ancien péribole, mais à coup sûr commandé par les exigences de l'alignement nouveau. Le revers du mur, non dressé et conservé brut avec les fortes saillies des assises, prouve que l'intervalle qui le séparait du soubassement était remblayé jusqu'au niveau de la troisième assise, de façon à former un terre-plein couronné d'une balustrade.

Ces détails décisifs fixent la chronologie respective de la rue et du temple. Il est évident qu'aucune rue ancienne, contemporaine du temple, ne pouvait le serrer d'aussi près. Le péribole primitif devait être plus éloigné à l'ouest et laisser le soubassement plus dégagé. Donc la rue ancienne passait elle-même beaucoup plus à l'ouest, en dehors de ce péribole. Mais la ville nouvelle avait ses besoins et le tracé géométrique ses exigences. En 408, les circonstances autorisaient un

1. Des maisons de très basse époque entrecroisent leurs murs sur ces débris (Voy. p. 131 et suiv.).
2. Sur l'assise inférieure, on a remarqué quelques traces d'un enduit stuqué.

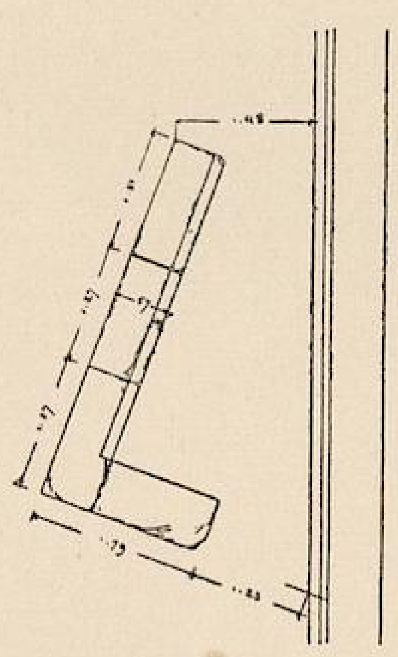
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0223 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

empiètement de la voirie sur le téménos. Le péribole fut donc déplacé, et le téménos soumis à l'alignement comme une simple maison. Dans cette réfection audacieuse, on s'appliqua du moins, par un travail soigné, à en atténuer le sacrilège. Quant au temple lui-même, on se borna à frôler d'aussi près que possible son angle nord-ouest. Le nouveau péribole borde la rue jusqu'au prochain carrefour. Près de celui-ci, la chaussée offre une nouvelle preuve matérielle de l'emprise de la voirie de 408 sur le terrain sacré. On y remarque, au ras du sol de la rue, un angle de substructions en plaques bien appareillées, qui se présente de biais par rapport au péribole. Ce sont là les restes d'un édicule quadrangulaire coupé par le nouveau péribole : il appartenait sans doute à l'ancien téménos, et fut, lui aussi, sacrifié aux exigences de l'alignement. Il en résulte clairement que la rue fut tracée au détriment de l'ancien téménos et que le péribole qui la borde est contemporain de ce tracé. Comme cette rue forme le grand axe d'un plan préconçu dont toutes les parties sont solidaires, nous possédons là un indice chronologique des plus précieux qui confirme l'attribution de tout ce travail à la réfection d'Hermocrate. Toute tentative d'identification entre le tracé de la rue actuelle avec une rue plus ancienne se trouve éliminée par le fait. Le plan qui nous occupe est, sans conteste, celui de la Nouvelle-Sélinonte.



COUPE DU PÉRIBOLE DU TEMPLE D SUR LA RUE.

Vis-à-vis ce péribole, la bordure ouest de la rue se compose de socles de murs en gros appareil, représentant une suite continue de façades, qu'aucune percée de rue latérale n'interrompait, à ce qu'il semble. C'est pourquoi notre plan restauré indique sur tout cet espace la présence supposée de grands bâtiments publics, palestre, bouleutérion[1].



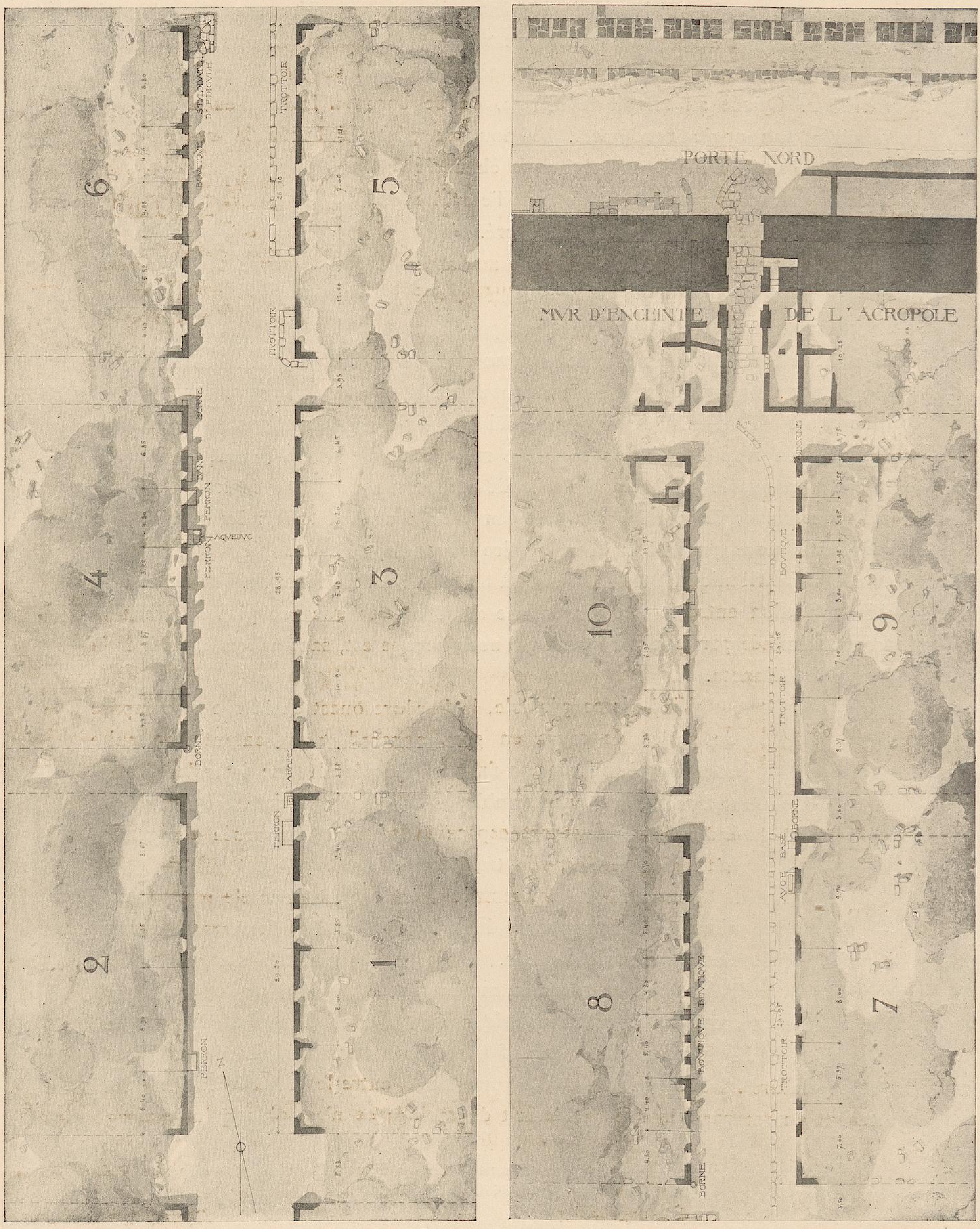
RESTES D'ÉDICULE COUPÉ PAR LA PERIBOLE DU TEMPLE D.

Au nord du croisement de la rue transversale moyenne, la chaussée s'allonge entre deux lignes parallèles de murs bas, socles des façades de maisons. A droite et à gauche, sont rangés des débris de toutes sortes, matériaux archaïques remployés dans les nouvelles constructions, chapiteaux doriques, chapiteaux d'antes et de pilastres, triglyphes, architraves, cimaises, en tuf avec des restes d'enduits de stuc blanc ou de peinture[2]. Devant l'entrée de la porte Nord, entre les deux fractions d'îlots attenant au rempart, la rue se rétrécit de moitié; ce n'est plus qu'un passage

1. Devant une des portes, en face l'angle nord-ouest du temple D, un dallage irrégulier de perron ou de propylée, large de 3m,05, profond de 1m,88 à 2m,05, fait saillie sur la rue.

2. Voyez la gravure en cul-de-lampe du chapitre.

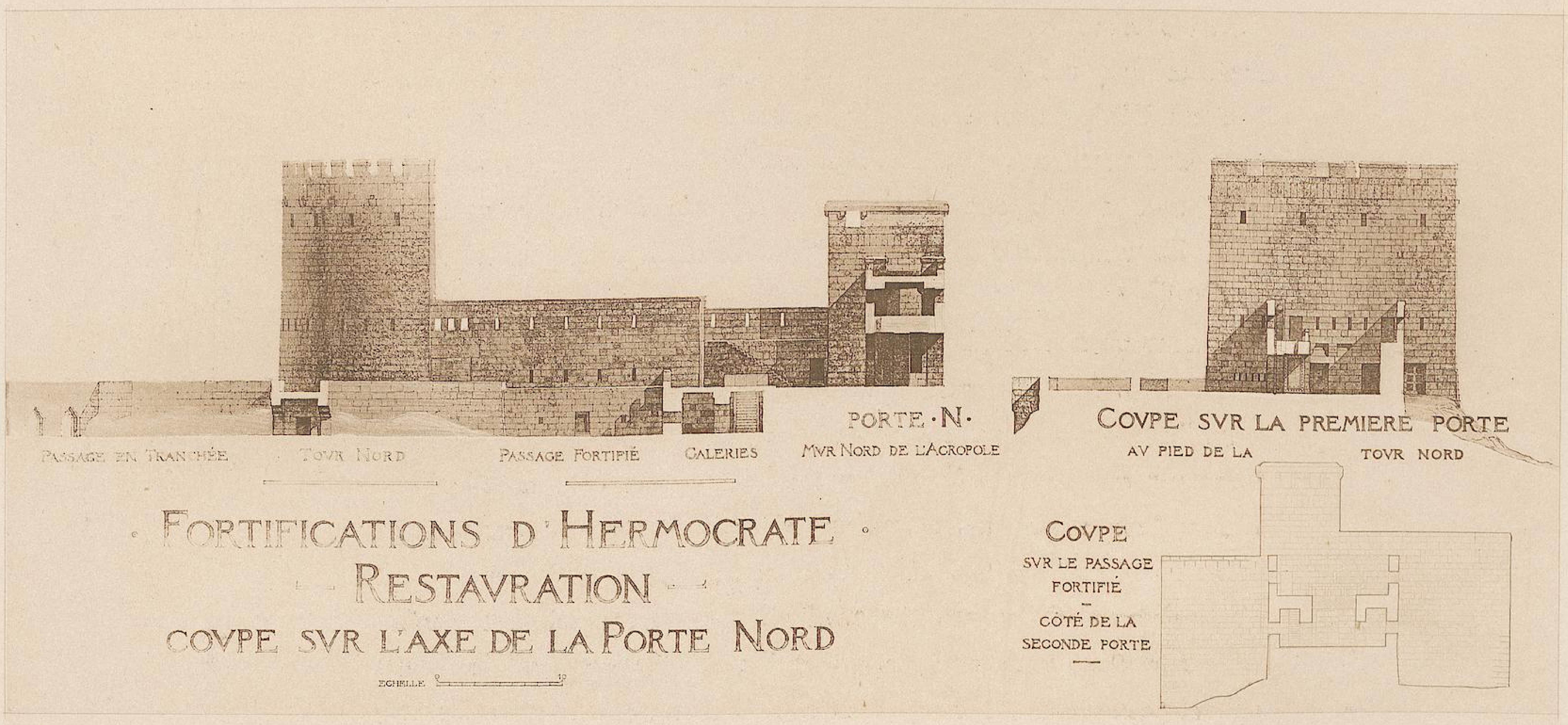
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0224
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



PLAN DE LA GRANDE RUE, ENTRE LE CARREFOUR DE LA RUE TRANSVERSALE MOYENNE ET LA PORTE NORD.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0225
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG







Vve Charles Schmid, Editeur

FORTIFICATIONS D'HERMOCRATE

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0226
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

dallé, encadré par les dépendances intérieures de la porte, dont nous avons déjà décrit les vicissitudes[1].

La rue n'était bordée de trottoirs que d'un côté, à l'est. Ce trottoir irrégulier, large de $1^m,75$ à $2^m,25$, haut de $0^m,15$ à $0^m,20$, consiste le plus souvent en une couche de moellons et de terre battue, soutenue par une bordure de pierres; les dallages y sont rares. A certains croisements de rues, la bordure s'infléchit autour de l'angle qu'elle protège et s'engage dans les rues latérales, mais souvent aussi elle continue tout droit à travers cette rue, en s'abaissant quelque peu.

La monotonie de cet alignement rigide était un peu rompue par les menus détails en saillie sur la chaussée : marches d'escaliers, perrons, petits édicules et laraires de carrefour, bancs de pierre, auges, bornes protectrices des angles, etc.

Les rues transversales est-ouest. — La grande rue transversale du Sud est la seule qui ait été dégagée sur toute sa longueur. Ce n'est plus qu'une piste dénudée, privée de sa bordure de maisons sur la plus grande partie de son parcours. Elle était divisée par la rue Nord-Sud en deux tronçons assez différents d'aspect. Le tronçon est, bordé par les périboles des sanctuaires, formait une voie sacrée animée seulement pendant les jours de fête. Là aussi, l'alignement dut entraîner quelques suppressions et la réfection des périboles. A 26 mètres à l'est du carrefour, le trottoir fait place aux restes d'un édicule rectangulaire, long de $8^m,75$, large de $3^m,55$, orienté de l'ouest à l'est et appuyé par son flanc nord au péribole du temple C[2]. Il est divisé en deux salles, avec une porte à l'est. Les assises du côté sud sont bien appareillées avec des trous de crampons. L'édifice paraît avoir été converti en habitation à une basse époque, mais sa position et ses restes plus anciens le désignent comme une construction antérieure à la percée de la rue et respectée par celle-ci : l'édicule, qui s'élevait sans doute à l'intérieur de l'ancien péribole, se trouva en dehors, sur le trottoir de la rue nouvelle, ce qui permit de conserver toute la partie en saillie sur le nouveau péribole. Il semble aussi que le grand autel situé au sud-est du temple C fut un peu rogné, ainsi que la tranche sud du grand soutènement : celle-ci présente des traces d'arrachement, des placages de pierres quadrangulaires en tuf blanc, qui semblent indiquer que la verticalité de cette tranche fut obtenue par la suppression d'assises en retrait pareilles à celles du retour nord-ouest de cet ouvrage. La porte sacrée qui débouchait de ce côté sur la rampe du port fut ensuite murée.

La section ouest de la rue, bordée de maisons, communiquait par la porte Sud-Ouest avec le faubourg marin du port Ouest, avec le sanctuaire de Gaggera et la nécropole de Manicalunga.

Des autres rues transversales, on n'a reconnu que les amorces sur l'artère

1. Voir p. 175.
2. Voir, au chapitre IV, p. 214, le plan d'ensemble des temples de l'Acropole.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0227 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

centrale. La rue moyenne, large de 5m,83, tient le milieu entre les ruelles et les grandes voies. Son importance relative indique qu'elle desservait l'esplanade sacrée du temple D, et peut-être l'agora, si on la suppose située sur cet espace.

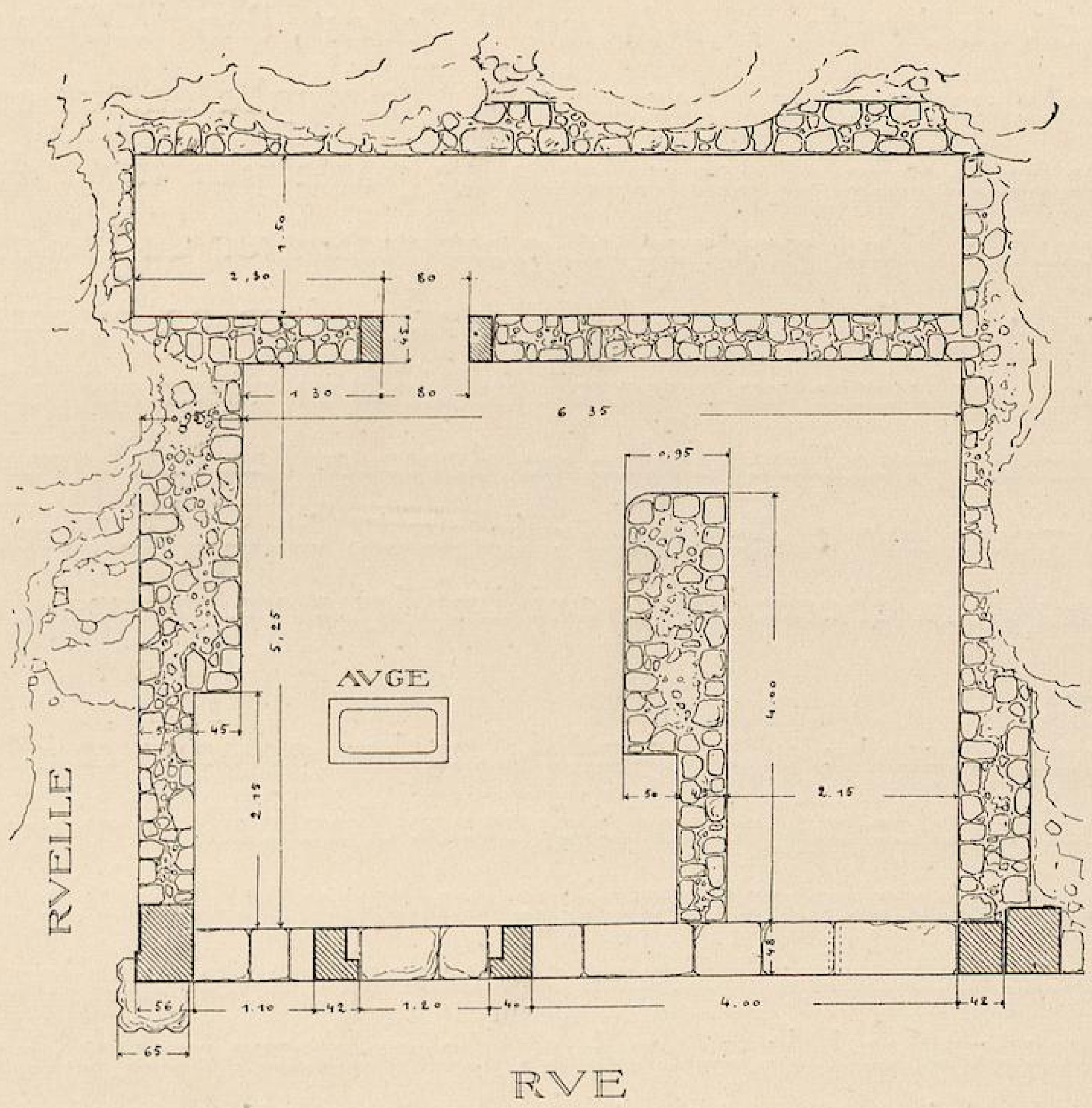
Les maisons. — Ce qu'on connaît le moins à Sélinonte est pourtant ce qui y abonde le plus : les maisons. Les fouilles ont dégagé avec soin les restes des façades en bordure sur les deux grandes rues, mais elles n'ont pas exploré l'intérieur des îlots : derrière ces façades, ce n'est encore que sable, décombres, maquis impénétrable. Et c'est grand dommage. La lacune est d'autant plus regrettable que cette ville, dont l'existence s'inscrit entre deux dates fixes, entre 408 et 250 avant J.-C., pourrait nous livrer des documents précieux pour l'histoire, encore mal établie, de l'habitation hellénique. Les remarquables déblaiements de Théra, de Priène et de Délos nous ont restitué des ensembles intéressants et complets de rues et de maisons de l'époque hellénistique; mais, pour la période antérieure, on ne connaît que les échantillons bien imparfaits et souvent altérés de la colline de la Pnyx à Athènes, du Pirée, de Mégare, d'Æpion en Triphylie, de Dystos en Eubée, de Lato en Crète. Tandis que la maison prémycénienne et mycénienne nous a été révélée dans tous ses détails, la maison grecque du VIe au IVe siècle reste pour nous un problème. Désireux pourtant de découvrir à Sélinonte de quoi satisfaire notre curiosité, nous avons retrouvé dans l'amas informe de ses quartiers deux maisons dont le plan était assez lisible pour être relevé. En combinant ces données partielles avec celles des façades des grandes rues, nous essayerons d'esquisser le type de l'habitation dans la Nouvelle-Sélinonte.

Les façades de la rue principale se réduisent à trois ou quatre assises en grosse maçonnerie le plus souvent disparate, mais parfois d'appareil plus soigné. Tous les murs apparaissent dérasés à un niveau presque uniforme de 1m,35 à 1m,45 au-dessus de la chaussée. On est tenté d'en conclure que ces assises ne représentent que le socle maçonné du mur, dont la partie supérieure aurait été en brique crue, comme dans les maisons de la rue de Kollytos, à l'ouest de l'Acropole d'Athènes, dans celles de Priène, de Mantinée et de la plupart des villes grecques [1]. Ce socle repose sur un lit de fondations en menues pierres qui dépasse souvent le niveau de la chaussée. Au-dessus s'étend une assise en pierres de taille plus ou moins régulières, avec des décrochements et des moellons de remplissage. Le seuil de la porte s'insère au niveau de cette assise, surélevé de 0m,55 à 0m,60 au-dessus de la chaussée à laquelle il se relie par une ou deux marches d'escalier ou par un petit perron, sous lequel débouche parfois un caniveau de vidange. Sur le côté du trottoir, une marche suffisait le plus souvent. Le cadre de la

1. Voy. Fougères, article PARIES dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg, Saglio, Pottier. — Cf. Sur les τοιχωρύχοι ou perceurs de murailles, Aristophane, *Nuées*, 1327; *Grenouilles*, 807.

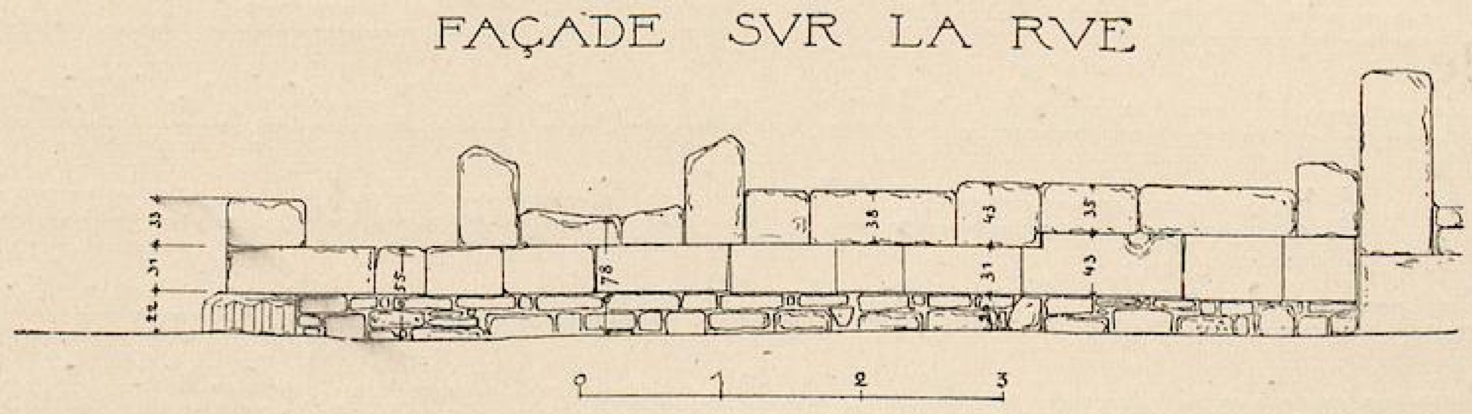
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0228
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

porte se compose de deux jambages monolithes avec une feuillure intérieure, prouvant que la porte s'ouvrait en dedans[1]. On employait pour les gonds des pierres de calcaire blanc très dur. La largeur des portes varie de 1 mètre à 1^{m},20; elles devaient être à un seul battant. Assez souvent, l'arête extérieure des jambages est percée d'un ou deux trous qui la traversent obliquement : ils faisaient sans doute office d'anneaux pour attacher les bêtes de somme. Sur la troisième assise s'ouvrait d'ordinaire une ou deux baies, encadrées de montants, tantôt plus étroites que la porte, tantôt plus larges, dans le premier cas simples fenêtres, dans le second cas baies de boutiques ou d'ateliers. En somme, les maisons de Sélinonte paraissent avoir été moins closes du côté de la rue que celles de Priène et de Délos.



MAISON M.

La largeur des façades, en général fort exiguës, varie entre 4^{m},50 et 9 mètres. Dans la partie nord, on en compte en moyenne 4 ou 5 par front d'îlot de 29 mètres. Les maisons contiguës étaient séparées par des murs mitoyens, un peu plus épais que les refends intérieurs. Le joint séparatif de deux façades est souvent garni par une dalle dressée sur tranche en hauteur ou par une ligne verticale de moellons intercalée entre les deux appareils contigus. Des maisons aussi étroites ne devaient pas avoir plus d'un étage.



SOCLE DE FAÇADE DE LA MAISON M.

Sur les dispositions intérieures nous ne sommes éclairés que par les deux habitations dont nous avons pu relever les plans. Nous ne les avons pas choisies entre d'autres comme plus typiques, mais simplement parce qu'elles laissaient voir leur anatomie. Sans aucun doute, de nouvelles fouilles en révéleraient de plus complètes et de plus importantes. Il serait

1. Comme à Priène (Wiegand et Schrader. *Priène*, p. 305). A Pompéi et à Rome, beaucoup de portes s'ouvraient en dehors (Koldewey et Puchstein. *Die griech. Tempel*, p. 97). C'était aussi le cas des grilles des temples C et F (Voy. ci-dessous, chap. IV)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0229
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

aussi fort intéressant de connaître la composition intégrale d'un îlot tout entier.

La maison M, située sur le côté nord de la grande rue Est-Ouest, à 16 mètres à l'ouest du grand carrefour, a $8^m,08$ de façade. Elle forme, à l'ouest, l'angle d'une venelle latérale ; le pied de cet angle est protégé par un vieux triglyphe en tuf en guise de borne. La maçonnerie de la façade et des refends ne porte pas trace de remaniements ; la construction semble bien grecque et peut remonter au moins au IV^e siècle avant J.-C. Le socle de façade, composé de deux assises en pierres de taille sur fondations en moellons, présente un appareil hellénique assez soigné, avec quelques décrochements. Sur la première assise se dressent les jambages, avec feuillures intérieures, d'une porte large de $1^m,20$: le seuil, formé de deux pierres, dominait de $0^m,78$ le niveau de la chaussée, ce qui implique un perron de deux marches aujourd'hui disparu.

L'intérieur se compose de deux pièces[1] : une grande chambre presque carrée sur la rue, subdivisée par un massif bas de maçonnerie couvert d'un enduit rouge, communique par une porte de fond avec une arrière-pièce ou courette étroite qui occupe toute la largeur de la maison. Les murs latéraux se composent de moellons liés au mortier de terre, avec traces d'enduit stuqué et de peinture rouge. La destination des deux pièces n'est pas claire. On s'explique mal le renforcement du mur latéral ouest, dont l'épaisseur passe de $0^m,50$ à $0^m,95$, peut-être pour servir de réchaud de cuisine. De même, le massif intérieur de maçonnerie, épais de $0^m,95$, arrondi à son angle nord-ouest, ne montait pas jusqu'au plafond et peut avoir servi de comptoir pour le débit des boissons. Une grande auge de pierre, placée au centre de la pièce ouest, achève peut-être de désigner cette officine comme une taverne. Quant à l'arrière-pièce, magasin ou courette, elle pouvait contenir l'escalier de bois qui montait à l'appartement de l'unique étage. Cette disposition qui isolait de la rue l'entrée des pièces intimes répondrait assez bien à la description de la petite maison athénienne ou οἰκίδιον dans le plaidoyer de Lysias contre Ératosthène[2] et à celle de la *Samia* de Ménandre.

L'autre maison, N, plus importante, est aussi plus récente. Elle occupe, sur la grande rue, l'angle de la ruelle qui aboutit au temple C. La construction, moins homogène que celle de la précédente, révèle des remaniements. Les murs plus récents en moellons s'y mêlent avec les restes de maçonneries anciennes en

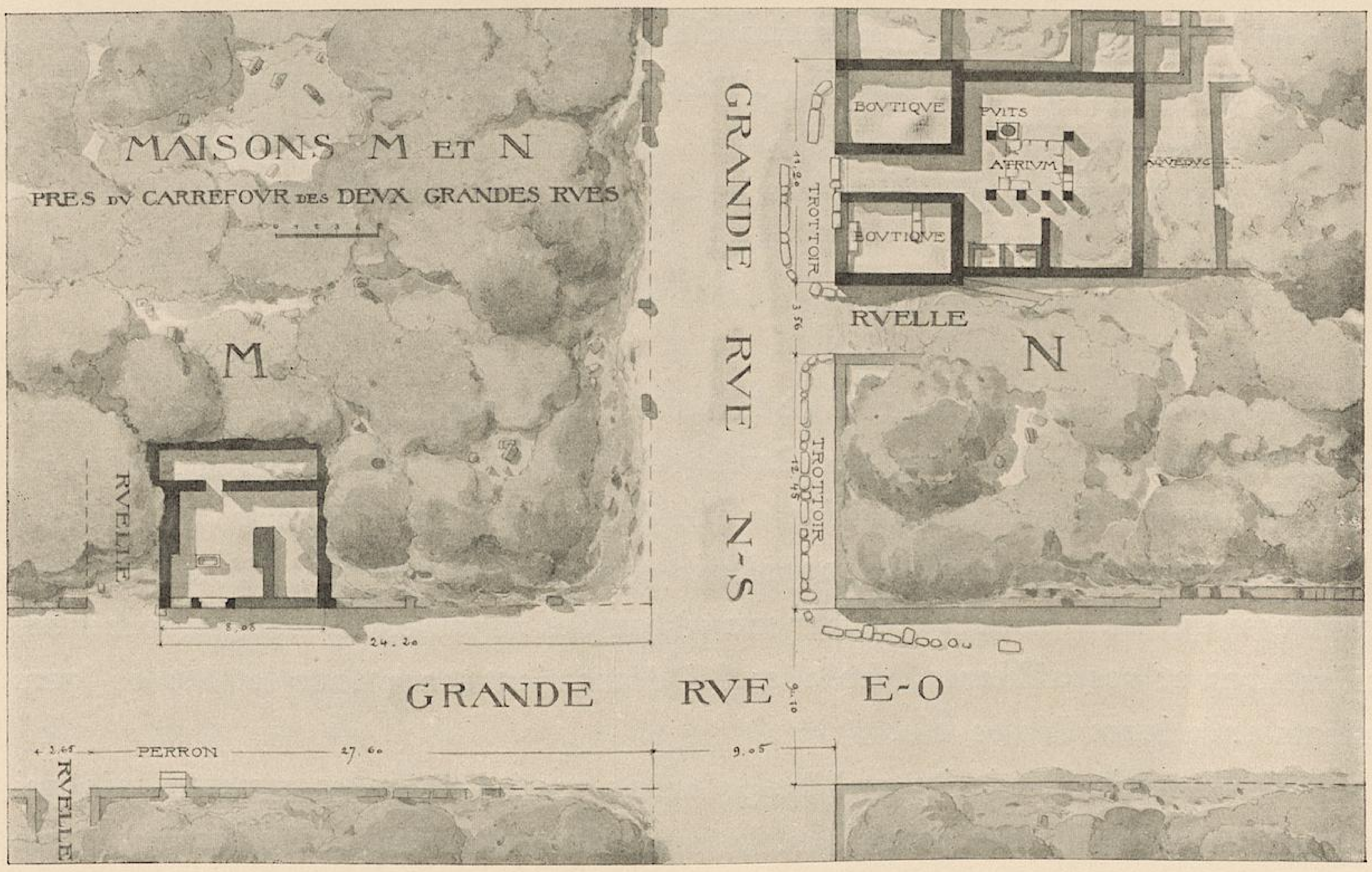
1. La fausse ouverture qui apparaît à gauche sur notre croquis, entre le jambage ouest et la pierre d'angle, semble due à la chute d'une ou deux pierres d'assises : il n'y a pas trace de feuillure sur les pierres. On remarque à droite, à l'intersection des deux assises, une petite bouche ronde d'évier.

2. Lysias. I, 9 : « Ma maisonnette se compose de deux parties, le rez-de-chaussée et le premier étage, dont les divisions se correspondent : le bas est réservé à l'appartement des hommes, le haut à celui des femmes. Après la naissance de notre enfant, sa mère l'allaita. Pour lui épargner la descente dangereuse de l'escalier, chaque fois qu'il fallait baigner le petit, je m'installai au premier étage et les femmes au rez-de-chaussée. » — Ménandre. *Samia*, éd. G. Lefebvre, v. 17-21. — Cf. Nissen. *Pompeianische Studien*, p. 624.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0230 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

grosses pierres. L'immeuble actuel a donc pris la place de logis antérieurs. Sa construction peut dater des dernières années de Sélinonte, sinon même de la période postérieure à 250 avant J.-C. Son plan la rapproche du type connu de la maison hellénistique.

L'entrée occupe le milieu de la façade, large de $11^{m},20$, d'assez médiocre appareil. Elle s'ouvre sur un vestibule (πρόθυρον), entre deux boutiques rectangulaires, ouvertes sur la rue, mais sans communication avec l'intérieur de la maison. Ce vestibule, long de $6^{m},22$, débouche sur une petite cour dallée rectangulaire, de $3^{m},50$ sur $4^{m},25$, entourée de bases carrées qui supportaient les piliers de bois d'un



petit péristyle. Sur le côté nord de cette cour, un puits communiquait sans doute avec une citerne creusée sous le dallage et desservie par un aqueduc. Dans le corps de logis contigu à l'aile sud du péristyle, deux petits carrés indiquent peut-être la place de la cuisine. Dans le fond, derrière l'aile est, s'ouvrait un grand local qui correspond à l'*œcus* ou salle de travail des femmes.

Pauvres logis, en somme, qui laissent une impression de médiocrité, presque de misère. Aucun détail n'y évoque le luxe bourgeois des maisons de Priène, de Délos, de Pompéi. L'art, la gaieté, le superflu en sont absents. Le contraste violent entre la mesquinerie de ces habitations privées et la somptuosité des vieux temples évoque la vision des cathédrales du moyen âge entourées de masures, et surtout ce passage où Démosthène, traçant le tableau de la vieille Athènes, oppose l'humilité des demeures des particuliers tels que Miltiade et Thémistocle,

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0231
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

à la grandeur et à la beauté des édifices publics[1]. Pourtant, la brillante Sélinonte du VIe et du Ve siècle devait faire meilleure figure à côté de ses temples glorieux, si l'on en juge par les jolis fragments stuqués ou peints d'architecture archaïque remployés dans les maisons nouvelles, et qui semblent provenir des maisons de l'ancienne ville. Aussi bien la Nouvelle-Sélinonte n'était plus qu'une bourgade de refuge improvisée avec les débris de sa devancière. L'esprit méthodique de son fondateur s'était ingénié à la dessiner sur le patron des cités modernes les plus admirées. Luxe, en somme peu coûteux, d'une orgueilleuse misère! Mais il n'avait pu rendre à la cité déchue ce que ses désastres avaient à jamais ruiné, les ressources d'une opulence imprudente et prodigue. Au rebours de l'ancienne Sélinonte, qui avait sacrifié l'entretien de ses remparts au faste de ses temples, la Nouvelle-Sélinonte ne se permit qu'une parure austère : celle des fortifications.

La vie des rues. — L'activité de la petite cité rustique, le plus souvent morne et assoupie sous l'œil défiant des Carthaginois, se concentrait dans la rue Nord-Sud. Cette grande voie ayant prise sur le dehors par les trois portes du sud-est, du sud-ouest et du nord monopolisait toute la circulation. C'était l'artère maîtresse qui distribuait la vie au menu réseau des impasses latérales, à la fois ses tributaires et ses affluents, car elles lui déversaient en retour le flot de leurs clients et de leurs désœuvrés.

Dès le matin, la vie journalière préludait par le défilé des campagnards qui apportaient à la ville ses provisions. La porte Nord s'ouvrait aux bêtes de somme chargées de fruits et de légumes, de volailles, de fromages, et aux pâtres théocritéens, poussant au son du chalumeau les chèvres, les brebis gonflées de lait. Par les portes latérales, arrivaient les pêcheurs, portant sur leurs épaules des paniers remplis de sardines luisantes. Aussitôt commençait le concert assourdissant de la criée ambulante : les ménagères accouraient sur le pas de leurs portes, des colloques animés s'engageaient à propos d'un melon ou d'un chénice de lupins entre le vendeur, qui avait attaché sa bête à la boucle de pierre d'un jambage, et ses clientes parcimonieuses. Les bouches déployées « cancanaient » les lourdes syllabes du patois dorien[2]. Plus d'un mime de Théocrite et d'Hérondas se jouait là, au naturel; la chicane sicilienne des descendants de Tisias et de Corax en alimentait la dialectique. La clameur indiscrète des colporteurs provoquait la

1. Démosthène. *Contre Aristocrate*, 101-102.
2. Théocrite. *Syracusaines*, XV, v. 88.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0232
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

réplique des ânes, joyeux de braire au soleil matinal[1]. Un gamin criait des brochettes de pinsons : « Une obole pour les sept![2] », ou des grives soufflées, des merles avec une plume enfilée dans le bec. Voici un émule d'Agoracrite, le charcutier à la voix de héraut; il « mugit comme un torrent », en promenant, suspendu à son cou, son éventaire garni de saucisses et de boudins[3]. Le marchand d'eau fraîche fait tinter comme une sonnette son gobelet de métal sur le col de son amphore. C'est la cohue nasillarde et grouillante de l'heure « où le marché est plein[4] ». L'une après l'autre, les boutiques se sont ouvertes, auvents relevés; les étalages se dressent et débordent sur la rue. Le boulanger a tiré du four, tout chauds, ses pains ronds divisés par des raies, ses tartes au fromage, ses gâteaux au miel[5]. Le tavernier installe son réchaud sur le trottoir : accroupi, il souffle des charbons avec un éventail de palmier[6]; la friture grésille dans la poêle où nagent des tripes et des boulettes de viande assaisonnées de thym et d'oignons. Partout, la fumée, l'âcre relent du gril et de la cuisine en plein vent prend les passants à la gorge et se mêle aux exhalaisons capiteuses échappées des tavernes[7].

Toute la vie mercantile, fidèle aux traditions du passé, égaie de son sans-gêne pittoresque l'alignement rigide de la rue. Telles aujourd'hui certaines villes de la Grèce moderne, Sparte, Argos ou Thèbes, tracées au cordeau, offrent au voyageur, dans l'attristante monotonie de leurs voies géométriques, le régal de leurs échoppes aux auvents disloqués, de leurs étalages désordonnés et multicolores. Ici des montagnes verdoyantes et sanglantes de pastèques et de figues voisinent avec l'or des oranges et des courges. Plus loin, la pourpre des cuirs ouvragés éclate auprès des cuivres rutilants. Des guirlandes de poissons secs et de piments donnent un air de fête à la boutique du *bakal;* des olives noires ou vertes nagent dans la saumure des grandes jarres qui en gardent l'entrée; des fromages étalent leur blancheur de neige dans la plaie velue des outres noires.

Cependant, la montée du soleil a peu à peu apaisé le tumulte du bazar. La rue flamboyante se vide. Assoupie derrière ses volets clos, la cité fait la sieste, tandis que les frontons enluminés des vieux temples resplendissent dans l'air embrasé. Elle se réveille avec la première brise de l'après-midi. C'est l'heure de la vie mondaine. Tapis derrière leurs auvents, l'œil aux aguets, les « *Cercopes* »[8] épient l'élégante en arrêt devant un bijou, une aryballe parfumée, une paire de

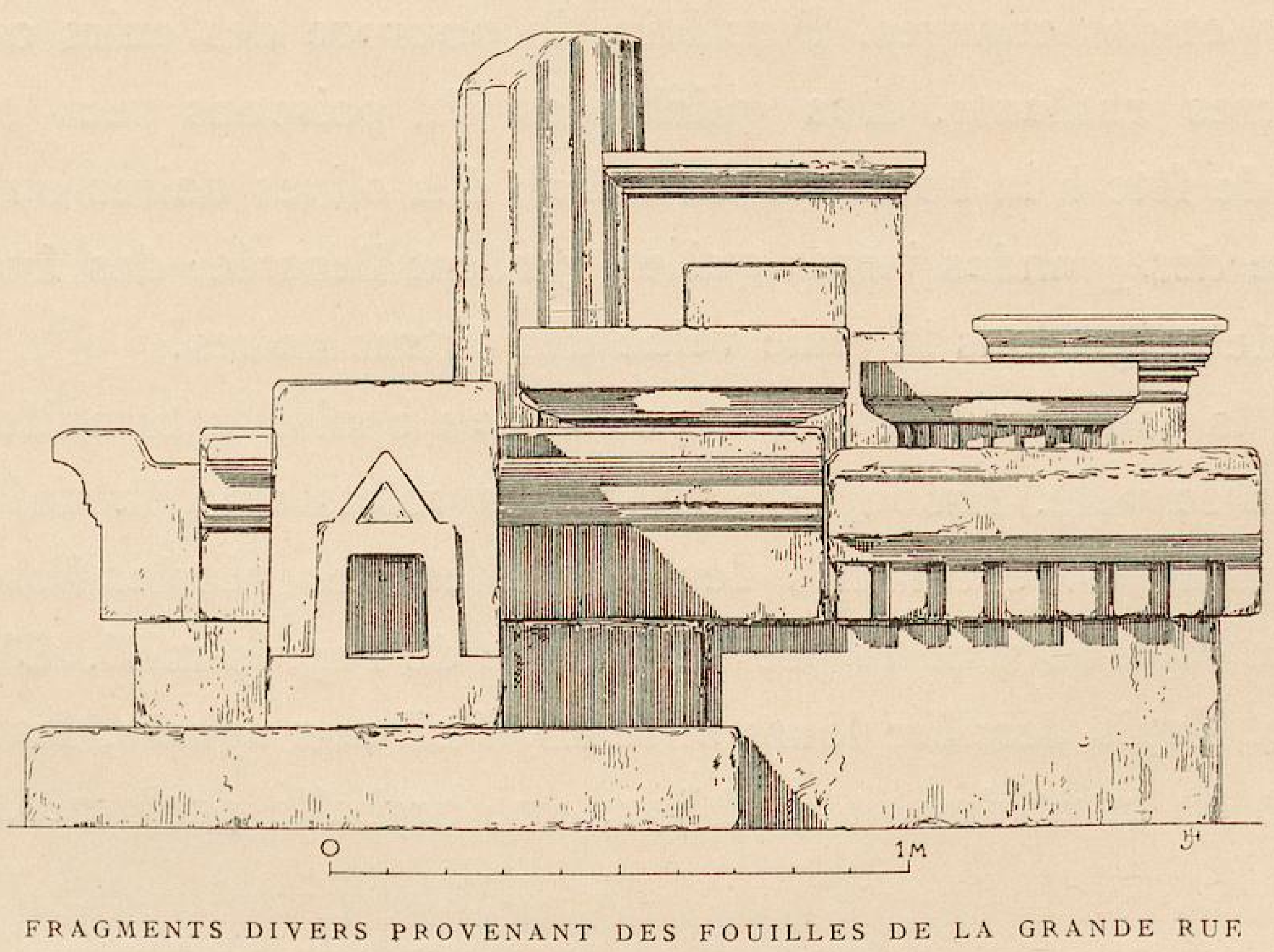
1. Épisodes courants de la vie matinale dans l'Athènes moderne.
2. Aristophane. *Oiseaux*, 1080-1083.
3. Aristophane. *Cavaliers*, 152.
4. Xénophon. *Anabase*, passim.
5. Aristophane. *Acharniens*, 1085 et suiv.
6. Terre cuite. (Rayet. *Monum. de l'Art antique*, pl. 84, n° 1.)
7. Aristophane. *Acharniens*, 1005-1046. — Cf. Terres cuites. (*Annual of British School*. 1907-8, XIV, p. 296.)
8. Nom donné à Athènes aux filous de l'agora dite « des Cercopes ».

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0233
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

sandales brodées. On discute : la dame se laisse attirer : « Assieds-toi, Métrô. Vois ceci; essaie ces nouveautés... Donne ton petit pied; mets-le dans la chaussure. — Combien demandes-tu de cette paire de sandales? — Fixe le prix toi-même, à ton idée. Combien l'estimes-tu? De cette façon, tu ne risqueras pas d'être trompée. — Non; c'est à toi de faire ton prix, sans tant de manières! — Femme, cette paire vaut une mine! Si Pallas elle-même venait l'acheter, je n'en rabattrais pas d'un quart d'obole. — Je ne m'étonne plus, Kerdon, que ta boutique regorge toujours de beaux ouvrages. Garde au sec ta précieuse marchandise[1]! » C'est aussi le moment où les familles sortent pour la promenade : sur l'esplanade des temples, le beau monde circule dans la fraîcheur du soir, jusqu'à l'heure du dîner.

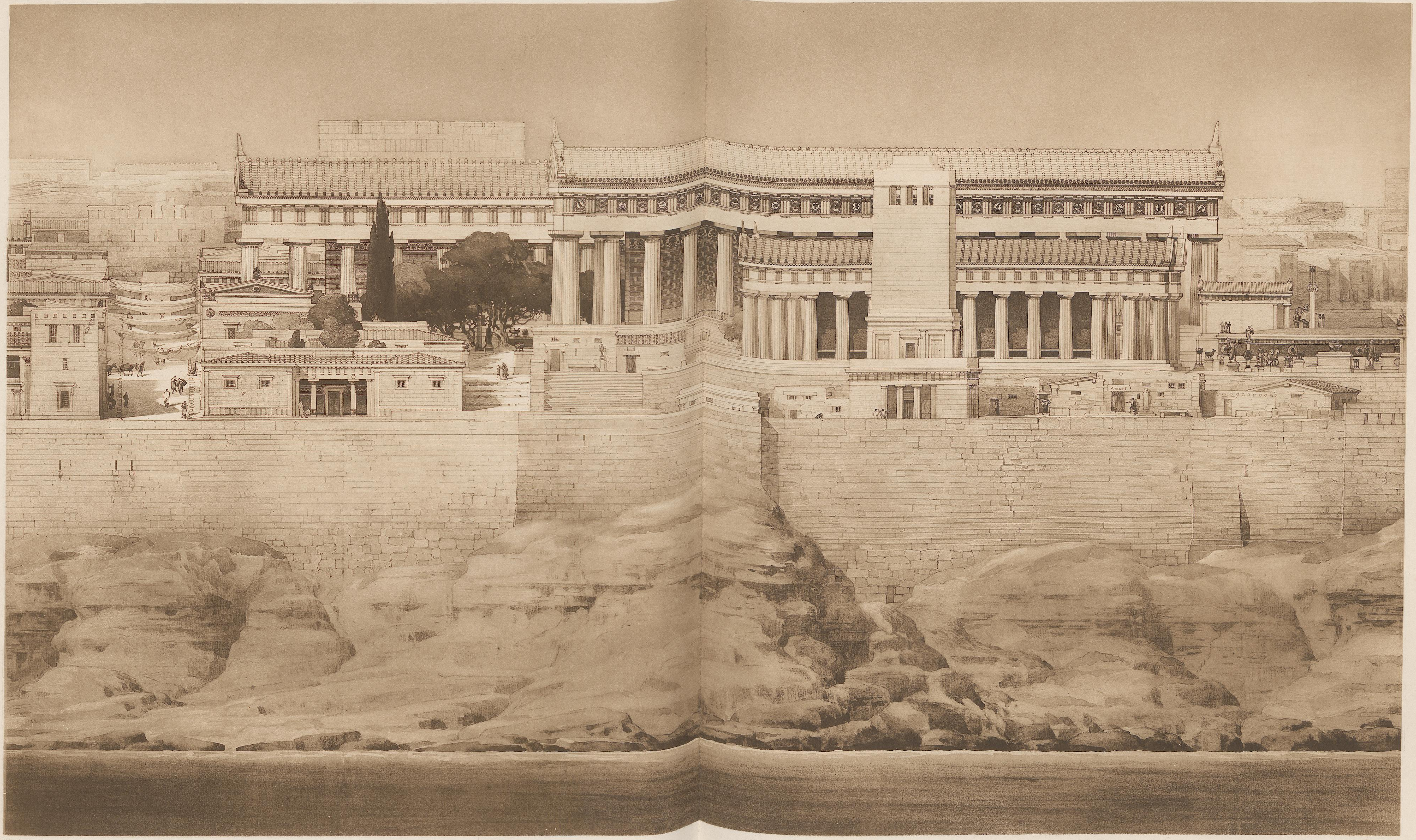
Enfin, le soleil disparaît derrière les dunes du couchant; un dernier rayon colore les colonnades d'un reflet violet : la nuit noire est tombée, tout à coup. La masse obscure des temples, le bercement monotone de la mer endormie, le froid soudain, convient la petite ville au recueillement. Les portes sont fermées; la garde a pris son poste en haut du rempart. Tout repose. Au bout de la rue, la lune éclaire, entre les créneaux, la silhouette silencieuse du factionnaire campanien qui veille, au nom de Carthage, sur le sommeil d'esclave de la cité captive...

1. Hérondas. *Mimes*, VII, v. 64 et suiv.



FRAGMENTS DIVERS PROVENANT DES FOUILLES DE LA GRANDE RUE
(D'après un dessin de M. Hulot.)

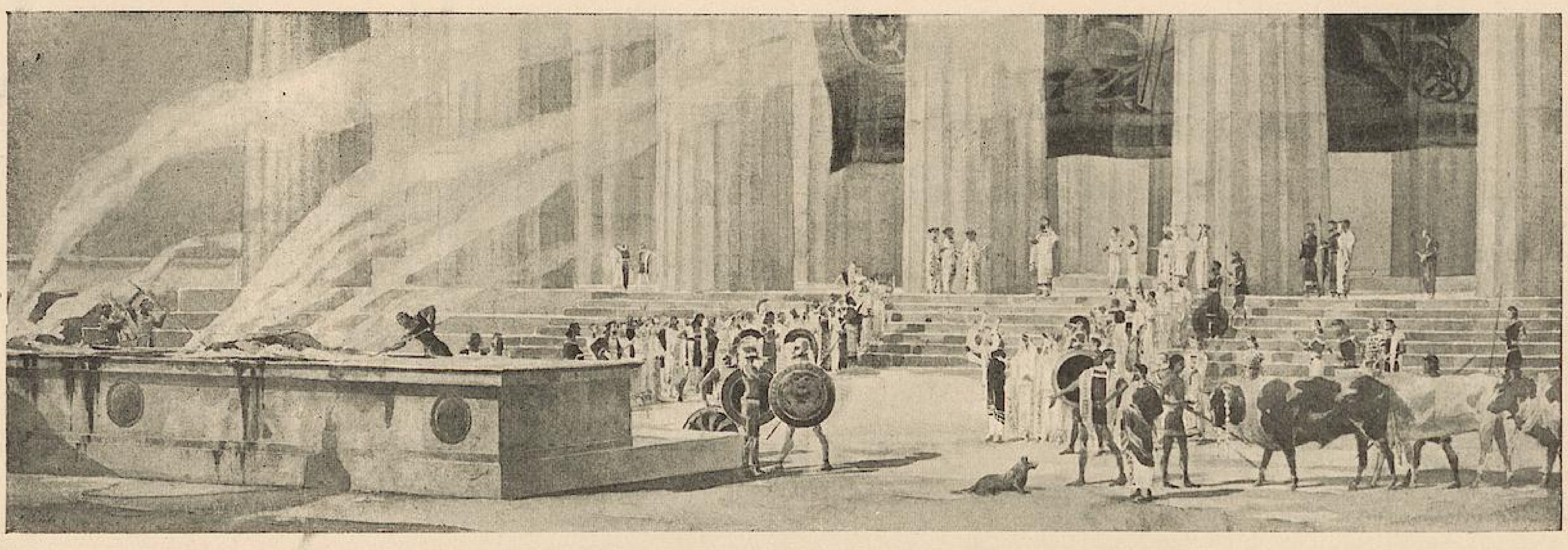
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0234
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



Vve Charles Schmid, Editeur.

LES TEMPLES DE L'ACROPOLE
Face Sud — Restauration

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0235
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



SCÈNE DE SACRIFICE DEVANT UN TEMPLE. (Composition de M. Hulot.)

CHAPITRE IV

LES TEMPLES DE L'ACROPOLE

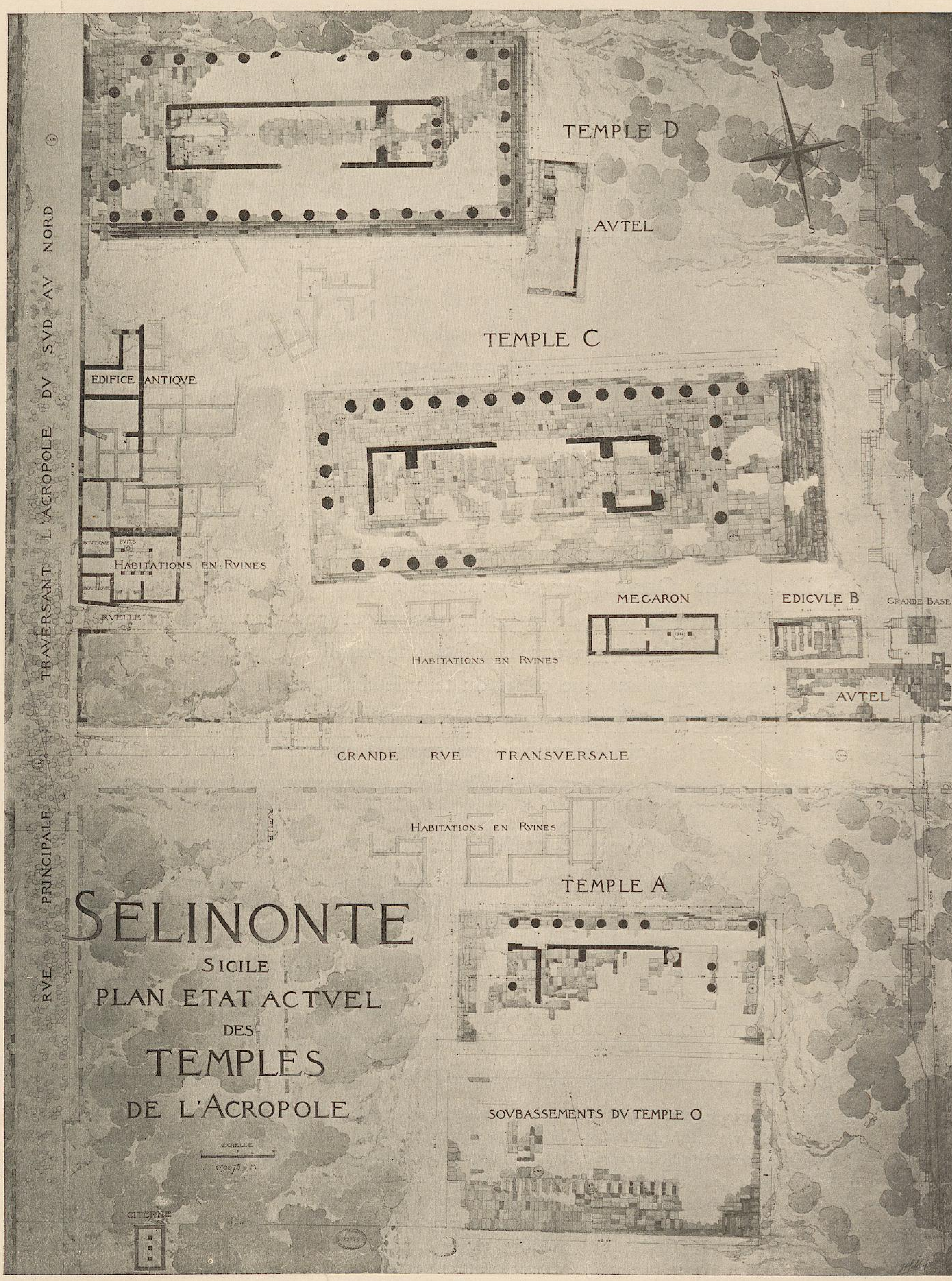
La série monumentale de Sélinonte[1]. — On relève actuellement sur le site de Sélinonte les ruines de onze temples, répartis en trois groupes, Acropole, colline Est, colline Ouest (Gaggera) : série remarquable par l'originalité de ses types, différents de ceux de la Grèce propre, et par l'unité qu'ils révèlent sous la variété de leurs apparences. C'est une famille à part, dont la filiation remonte à d'autres origines que celles du temple classique. Il y a donc là tout un chapitre de l'histoire de l'architecture et de la sculpture archaïques ; ce chapitre a été maintes fois écrit, mais les conclusions peuvent en être renouvelées grâce aux découvertes récentes qui ont tant éclairé la civilisation primitive de la Grèce.

1° Péribole des temples C et D. — Le quartier sacré de l'Acropole occupait le tiers de la surface du plateau. Il était divisé en deux sanctuaires séparés, après 408, par la grande rue transversale. Le téménos (enclos sacré) du nord, le plus spacieux (135 mètres de côté à l'ouest et 195 mètres au sud), contenait quatre temples inclus dans le même péribole : les temples C, D, un mégaron, le petit temple B, et trois autels. Le sanctuaire primitif, consacré dès l'époque de la fondation, paraît n'avoir renfermé que les deux grands autels, que leur position indique comme plus anciens que les temples[2]. Bientôt après, fut construit un

1. Après les ouvrages d'Harris et Angell, de Serradifalco, d'Hittorff, de Benndorf, cités plus haut (p. 144) et résumés par G. Perrot (*Hist. de l'Art*, t. VII), c'est surtout au travail de MM. Koldewey et Puchstein (*Die Griechischen Tempel in Unteritalien und Sicilien*, 1899, texte et planches) que nous avons eu recours pour les relevés précis et les observations techniques. Nous avons pu compléter leurs recherches par la description de deux monuments nouveaux, les Propylées du temple A et le petit temple de Gaggera.

2. Le grand autel sud fut conservé même après la construction du temple C. Il ne paraît pas avoir été affecté au service de ce temple, dont il fut plus tard séparé par le temple B. L'autel du temple C doit sans doute être cherché à 50 mètres à l'est de la façade, sur une ligne de mur à deux assises bien dressées, longue de 10 mètres.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0236
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



TEMPLES DE L'ACROPOLE. — PLAN, ÉTAT ACTUEL.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0237
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

premier temple, dont les restes ont été retrouvés sous le dallage du temple C, ensuite (580-570) le temple C, en même temps le *mégaron*, puis (vers 560) le temple D, enfin, à une époque très postérieure (vers 250), le temple B. Au moment de la construction du temple C, on aménagea l'esplanade large de 85 mètres, contrebutée par le grand soutènement est; on obtint ainsi une place des fêtes où se réunissait la foule pieuse aux jours de panégyries[1]. Le péribole renfermait en outre quelques édicules, qui furent sacrifiés en 408, quand l'enclos sacré fut réduit par le tracé des voies nouvelles[2].

La position du temple C fut déterminée par le terrain, qui offrait sur ce point[3]



LE TEMPLE C (COTÉ SUD), LE MÉGARON ET LE PÉRIBOLE. (Vue prise du sud.)
(Au premier plan, la ligne du péribole; au-dessus, à droite, le mur sud et l'angle sud-ouest du mégaron; en haut, les fûts monolithes du temple C; au-dessous, ruines de maisons du village chrétien.)

un palier autour duquel, à l'est et au sud, le roc se dérobait[4] : c'est pourquoi ce temple ne fut pas assis près de l'ancien autel sud, situé sur la déclivité. Le temple D, au contraire, put être accolé à l'autel nord. Comme on voulut respecter cet autel, au culte duquel le temple devait être consacré, on dut établir celui-ci à 40 mètres en retrait, à l'ouest, sur la façade du temple C.

Situés au cœur et au sommet de l'Acropole, les temples C et D, les plus anciens et les plus somptueux de cette enceinte, devaient être consacrés aux

1. Des lignes de murs, à l'est, représentent peut-être les portiques qui bordaient cette place sacrée. Mais tout cet espace, jonché d'énormes décombres, n'a pas été exploré. Il avait été envahi par les maisons de la Sélinonte post-romaine; on y reconnaît çà et là des alignements.

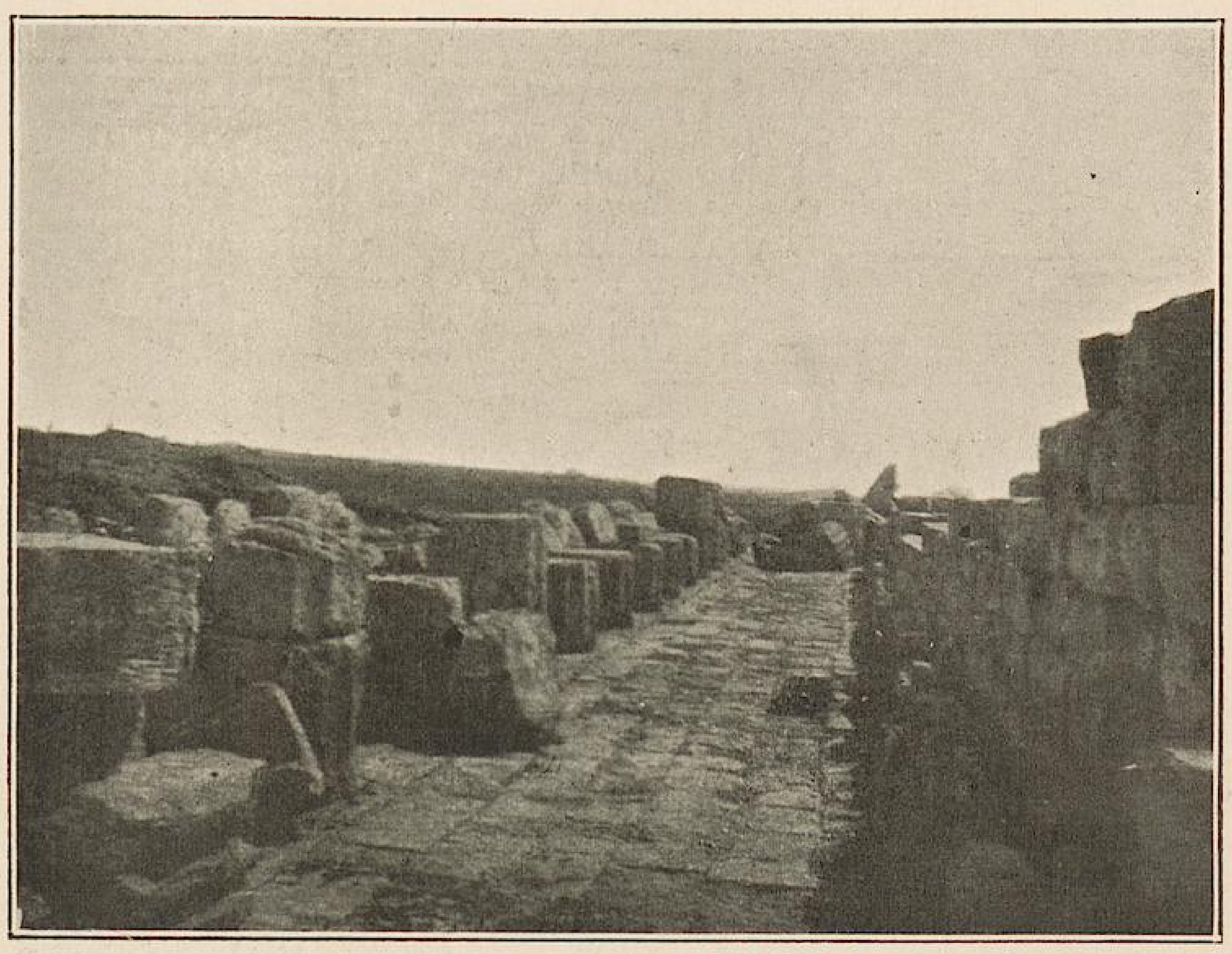
2. Voy. ci-dessus, p. 203, 205.

3. Altitude au stylobate : $30^{m},43$, d'après Cavallari, *Bullet. di antich. in Sicil.*, 1871, IV, p. 74.

4. Voir les coupes du plateau, sur l'héliogravure hors texte : l'Acropole, état actuel.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0238
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

divinités *poliades* par excellence, c'est-à-dire aux dieux protecteurs de la *Polis* primitive. Quelles étaient ces divinités? Aucun indice certain ne permet de le deviner. Cavallari affectait le temple C à Hercule, le temple D à Zeus Agoraios; Benndorf les attribuait à Apollon Péan et Athéna, sur la foi d'une dédicace trouvée aux environs; Koldewey et Puchstein, pour des raisons architecturales, opinent pour Déméter et Koré. Cette dernière hypothèse nous paraît contredite par la position de ces temples sur la plate-forme même d'une Acropole, situation tout à fait insolite pour le couple des déesses infernales[1]. L'attribution à un dieu lumineux, comme Apollon, serait plutôt confirmée par la position de la métope du quadrige, au milieu de la façade est du temple C : d'ordinaire, cette place d'honneur était réservée à la représentation du dieu adoré dans le temple[2].



TEMPLE C : PÉRISTYLE NORD. (Vue prise de la 2e colonne nord-ouest.)

Temple C. — Le doyen des temples doriques de Sélinonte était un périptère hexastyle, avec 6 colonnes sur chaque façade et 17 sur les côtés longs[3]. Il s'élevait sur un soubassement à 4 degrés, formant un cadre de pierre pour l'implantation de la colonnade extérieure (*péristasis*) : un escalier praticable de 8 marches complétait à l'est ces degrés architecturaux[4]; l'assise supérieure du soubassement ou stylobate, en grosses dalles monolithes longues de $3^{m},81$ à $3^{m},99$, larges de $2^{m},03$ à $2^{m},08$, mesurait $63^{m},76$ en longueur, $23^{m},93$ en largeur. Les axes des colonnes tombaient à peu près d'aplomb sur les joints de ces dalles.

Toute la construction était en tuf. Les 6 colonnes de l'est et les 8 colonnes y attenantes sur le côté sud avaient des fûts monolithes, tirés des *Cave di Barone*[5];

1. Voyez ci-dessous, chap. VII. Le seul exemple qu'on puisse invoquer est celui du temple de Déméter Thesmophoros, sur la Cadmée thébaine (Pausanias, IX, 16); mais ce temple, identifié avec la maison de Cadmos, était un ancien sanctuaire de Gé, comme cela ressort de la description de la statue dans Pausanias. On en a retrouvé les restes en 1907.

2. La position se déduit du lieu de la trouvaille (Harris et Angell. *Sculptured metopes*, p. 44). Cf. la métope de Zeus et Héra, au temple E (chap. VIII). Le témoignage de Cavallari, sur l'endroit où il a retrouvé la dédicace à Apollon Péan et Athéna, a varié (Koldewey-Puchstein. *Die griech. Tempel*, p. 91).

3. Nous rappelons que dans ces chiffres les colonnes d'angle sont toujours comptées deux fois.

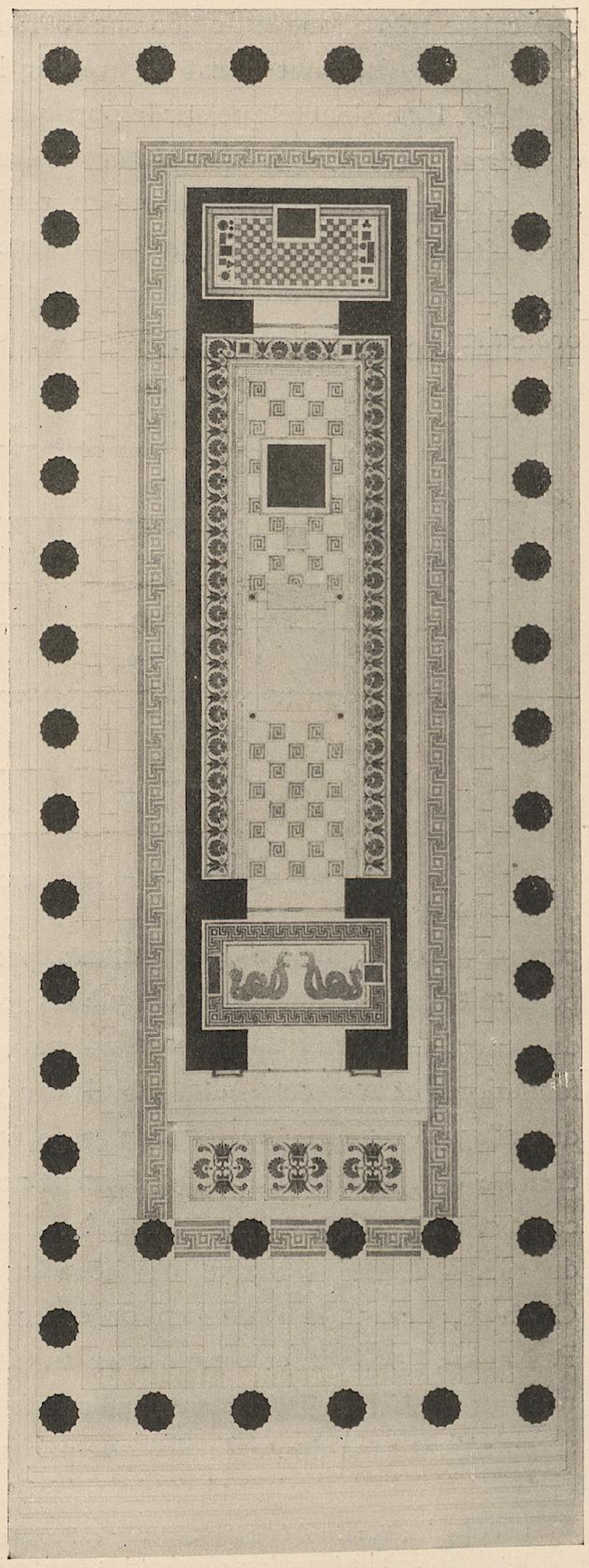
4. Sur chaque côté, deux petits escaliers latéraux, larges seulement de $1^{m},50$, montaient aussi au stylobate (Cf. l'Héraion d'Olympie).

5. Voy. p. 163. — Cf. les colonnes monolithes du temple d'Apollon à Corinthe et du temple d'Égine.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0239 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

les autres colonnes se composaient de 6 tambours de hauteurs variables. La colonne entière, avec le chapiteau, montait à 8^{m},60 de hauteur sous l'architrave. Entre toutes ces colonnes, on relève de nombreuses variantes. Elles n'ont pas toutes exactement la même grosseur : celles des côtés ont un diamètre plus faible (1^{m},72 à 1^{m},84) que celles des façades (1^{m},89 à 1^{m},92), plus faibles elles-mêmes que celles de la rangée intérieure (1^{m},92 à 2^{m},02). Le nombre des cannelures varie aussi : 16 sur la plupart des fûts, 20 sur quelques fûts des façades. On s'attendrait à retrouver ici ce galbe ou *entasis* très prononcé qui caractérise les colonnes archaïques : il n'en est rien. Le profil du fût est rectiligne ; on n'y relève que la diminution progressive du diamètre de la base au chapiteau, sans renflement vers le milieu[1]. On ne s'est pas astreint à plus de régularité dans les entre-colonnements : les travées des côtés, mesurées d'axe en axe, sont plus étroites (en moyenne 3^{m},86) que celles des fronts (4^{m},41 en moyenne) ; mais il y a partout un jeu de quelques centimètres en plus ou en moins.

C'est surtout dans le plan intérieur que s'affirme l'indépendance du constructeur à l'égard des traditions de la Grèce propre. On ne retrouve plus ici la disposition canonique du temple dorique périptère à trois divisions : cella centrale entre un pronaos et un opisthodome *in antis*. Ici, le *sécos* ou partie close du temple est précédé d'un spacieux portique (*ptéron*) qui

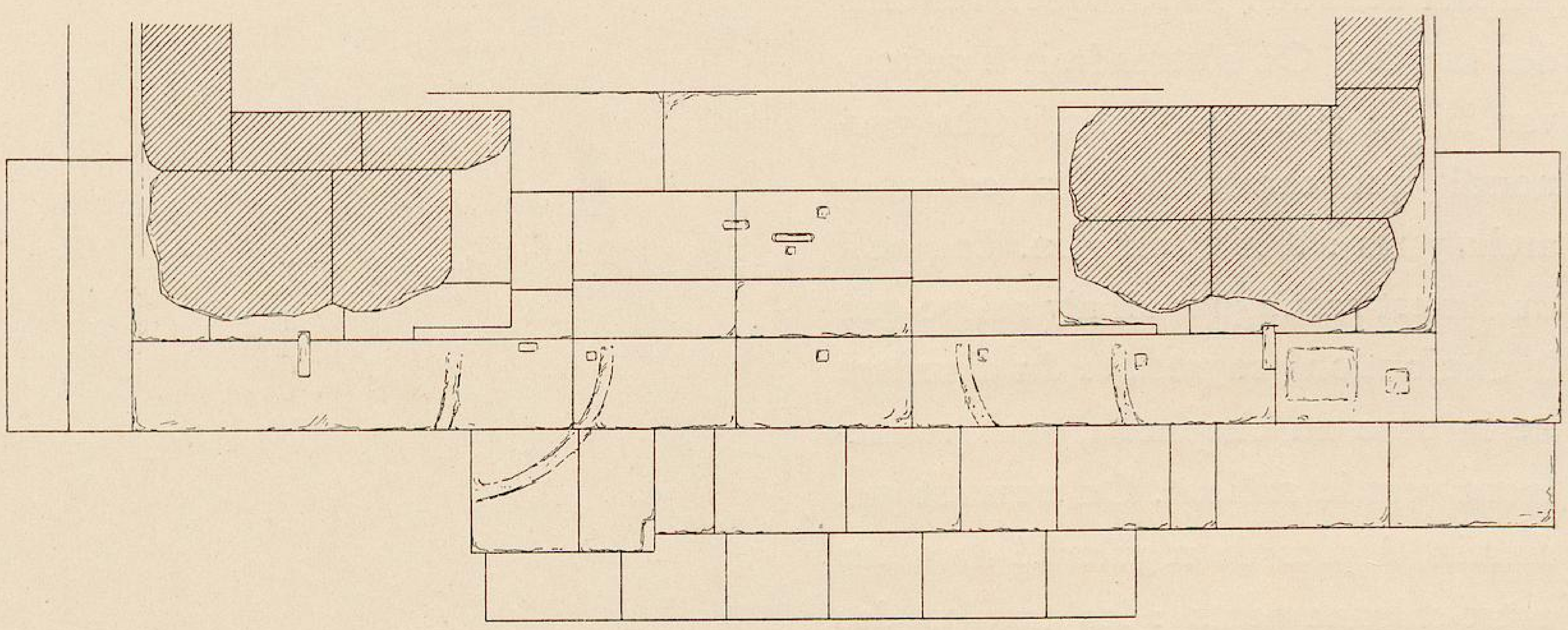


TEMPLE C : PLAN RESTAURÉ.

1. La différence moyenne entre les diamètres inférieur et supérieur est de 0^{m},44.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0240
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

tient à lui seul le quart de la longueur du stylobate (4 travées sur 16). Il est divisé en son milieu par un rang de 4 fortes colonnes, en deux parties : l'avant-portique ou porche (*prostasis*), et le vestibule (*prothyron*). Le sécos lui-même se loge, comme une caisse très allongée ($40^m,80$ sur $10^m,30$), aux murs pleins, dans le cadre ajouré de la péristasis, dont il est séparé par les galeries dallées du péristyle, larges de $4^m,90$. Il ne s'ouvre que sur le portique antérieur, par une porte large de $4^m,40$, que fermait une grille à deux vantaux articulés, fixés en dehors, et dont les panneaux se déployaient ou se rabattaient en roulant sur les rainures doubles et demi-circulaires du seuil extérieur. Cette porte donnait accès au *pronaos* : c'était une pièce close, et non un vestibule à colonnade *in antis*, comme dans les temples ordinaires : elle ressemblait plutôt au *prodomos* du mégaron homérique. De là,



SEUIL DU PRONAOS DU TEMPLE C : ÉTAT ACTUEL.

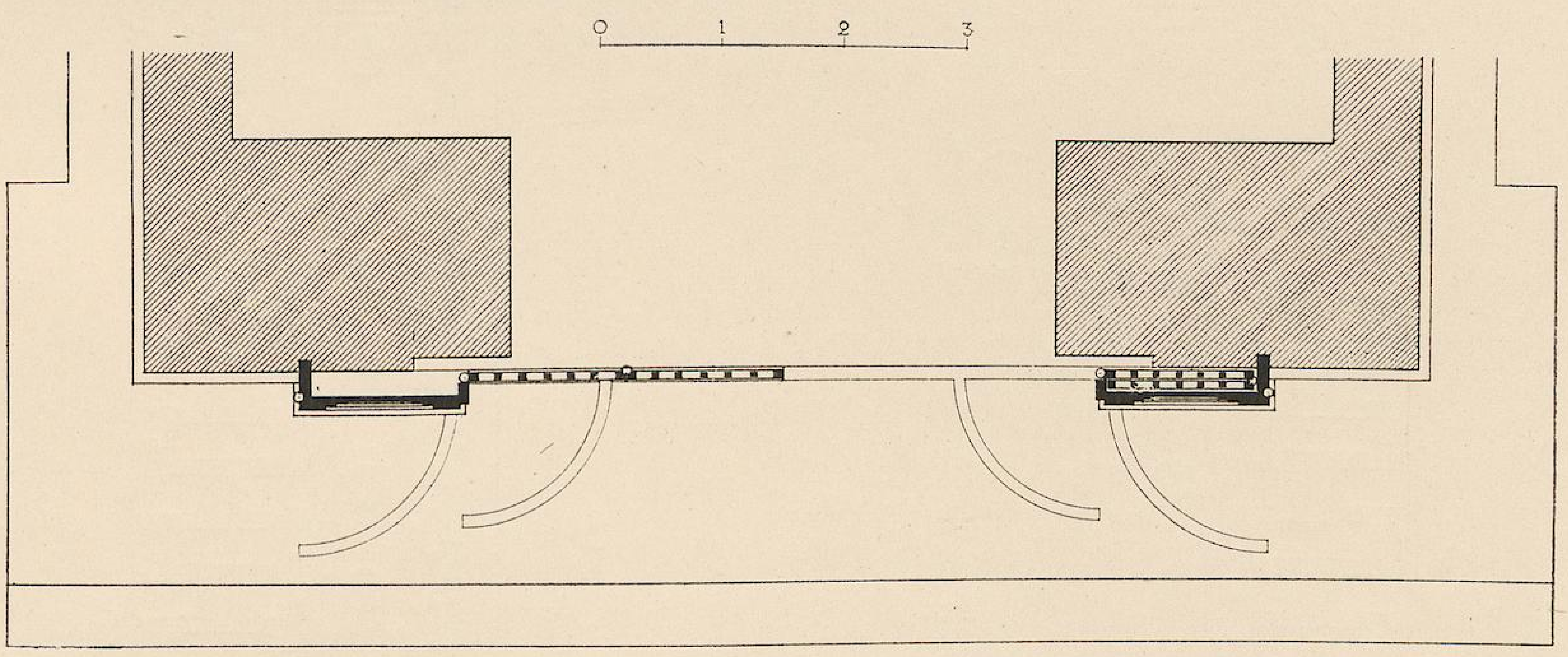
par une seconde porte à deux battants, percée dans un refend très épais ($1^m,80$), on pénétrait dans le *naos* ou *cella*, la pièce la plus longue ($25^m,21$ sur $8^m,84$ à l'intérieur) du sécos. Elle était dallée par un pavement posé sur un garni de terre, sans fondations, et recouvert d'un enduit rouge. A 7 mètres de la porte, un rectangle du dallage, long de $6^m,10$, large de $4^m,90$, isolé et encadré par une bordure saillante, creusée de 4 trous aux angles, formait un espace creux et réservé, probablement couvert d'un dais ou d'un baldaquin. Ce cadre ne ressemble ni à l'emplacement du piédestal de la statue d'Athéna au Parthénon, ni au bassin aménagé, à Olympie, devant la statue en or et en ivoire de Zeus pour recueillir, d'après Pausanias, l'huile dont cette statue aurait été enduite[1]. Ce n'était pas davantage une sorte d'*impluvium* correspondant à une ouverture du toit ou *hypèthre* : le sécos n'était sans doute éclairé que par la porte d'entrée, comme dans la plupart

1. Pausanias, V, 11, 10. D'après Koldewey et Puchstein (*Die griech. Tempel*, p. 95), c'était plutôt un réservoir d'huile volatile, dont les émanations obviaient à la dessiccation de l'ivoire; Dœrpfeld y voit un espace consacré, une sorte d'*abaton*.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0241 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

des temples grecs[1]. En réalité, ce rectangle indique la place de la table sacrée (ἱερὰ τράπεζα) ou table à offrandes. Ce meuble, véritable autel intérieur du temple, se distinguait de l'autel à sacrifices, toujours situé en plein air[2]. On y déposait les offrandes, ex-voto, gâteaux, vases à libations ou à parfums, fruits, fleurs, etc., et parfois des objets sacrés, attributs de la divinité[3]. En Égypte et en Phénicie, la table-autel, placée devant l'effigie divine, supportait l'arche sainte. Il y en avait en pierre, en bois incrusté, en métal plus ou moins précieux, bronze, argent, même en or[4]. Dans les temples à adyton, la cella était la chambre de la table sacrée; elle renfermait aussi les trésors de la divinité, des statues de dieux secondaires, des ex-voto et les archives de la cité[5].

Au fond de la cella, une troisième porte donnait accès à l'*adyton*, pièce exiguë,



LA GRILLE DU PRONAOS DU TEMPLE C : PLAN RESTAURÉ.

— sa profondeur n'est que de $4^{m},56$, — véritable réduit intime et asile impénétrable de la divinité. C'était dans la pénombre de ce cachot que se dressait l'effigie

1. L'ancienne théorie de l'hypèthre a perdu beaucoup de terrain. Dœrpfeld (*Athen. Mittheil.*, 1891, XVI, p. 334-344) soutient que la qualité d'hypèthre doit être réservée à un très petit nombre de temples colossaux, cités par Vitruve (III, 2, 8) : nous faisons rentrer dans cette catégorie spéciale le temple G (Voy. ci-dessous).

2. Il est parfois représenté sur les vases peints (*Monum. dell Instituto*, 1860, pl. XXXVII) comme une annexe de l'autel à sacrifices, dont il reçut le nom par extension (βωμός, ἐσχάρα, ἑστία). Cf. Festus, page 157 *b* : « Mensæ in ædibus sacris ararum vicem obtinent ».

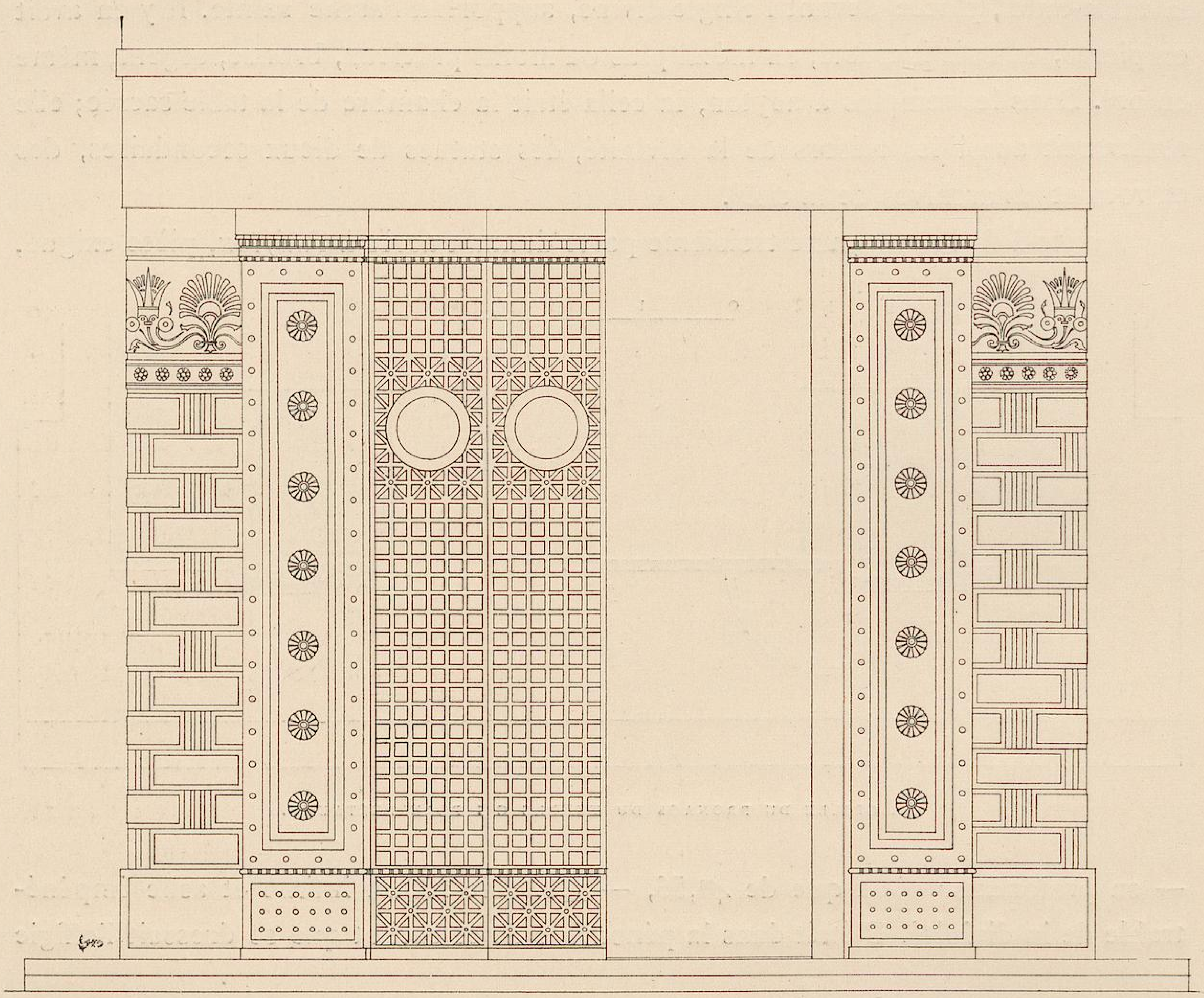
3. Ammonius : βωμὸς· τό δὲ μέγαρον ἢ περιῳκοδομημένη ἑστία, ἔνθα τὰ μυστικὰ τῆς Δήμητρος. Cf. Foucart. (*Les grands mystères d'Eleusis*, 1900, p. 101). Peut-être le titre énigmatique d'*initié de l'autel* (μυηθεὶς ἀφ' ἑστίας) vient-il de là?

4. On a retrouvé des tables sacrées en pierre dans les sanctuaires préhelléniques de Malte (Mayr. *Abhandl. der Bayer Akad.*, XXI, p. 3, pl. IV, 1; V, 2), dans l'opisthodome du temple d'Égine (Furtwängler. *Ægina*, I, p. 44-45, 497-499. II, pl. 44), dans le mégaron de Déméter à Priène (Wiegand et Schrader. *Priene*, p. 153); l'oratoire du palais de Phaestos renfermait une table chargée de petites idoles et de petits vases (Evans. *Annual Brit. School Athen.* 1903, IX, p. 92). Des tables en bronze sont citées par Pausanias (II, 17, 6), par Lucien (*De dea syria*, 39); en argent, par Cicéron (*De natur. deor.*, III, 34); en or, dans l'Asklépieion de Syracuse, par Athénée (XV, 698, E).

5. Cf. dans Pausanias (X, 24, 4) l'inventaire de la cella du temple d'Apollon à Delphes : elle ne contenait pas la statue du culte, mais la table sacrée (ἑστία), le trône en fer de Pindare, des statues des Parques, etc. Notre plan restauré, p. 217, suppose derrière le cadre de la table d'offrandes, une grande base de statue, dont, à vrai dire, la présence n'est pas attestée.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0242
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

sacrée. Ce rôle est attesté par la présence réelle d'une base dans les adyta des temples E, A et du mégaron de Gaggera. Ce lieu secret, isolé du péristyle par un mur plein, n'a rien de commun avec l'opisthodome des temples classiques, ouvert sur le péristyle. C'était la chapelle proprement dite du sécos, le saint des saints, analogue à cette petite pièce confinée au fond des immenses temples de



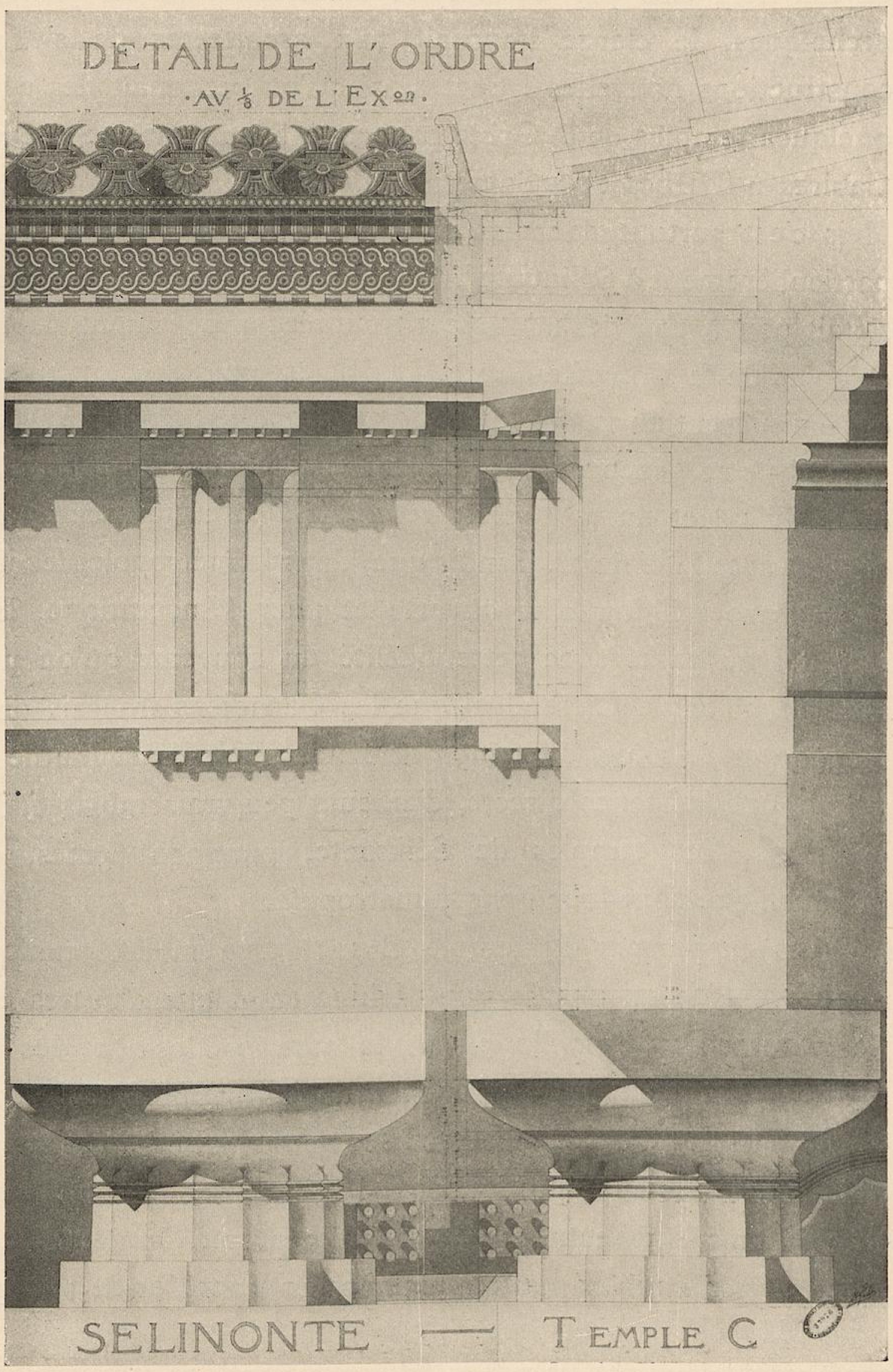
LA PORTE ET LA GRILLE DU PRONAOS DU TEMPLE C : ÉLÉVATION RESTITUÉE.

l'Égypte et de la Phénicie : la divinité, soustraite aux regards profanes, y habitait dans le silence et le mystère[1]. La religion grecque, à ses origines, entourait aussi la divinité de mystère. Avant le règne des dieux familiers qui se laissaient contempler de près et même toucher par leurs adorateurs, elle connut des dieux invisibles et farouches, renfermés dans l'*adyton*, « l'Impénétrable », où ne

1. On voit encore en place, à Karnak, la statue de la déesse Sheket dans la pièce la plus reculée et la plus obscure de son temple. En Égypte, le Pharaon et les grands prêtres y avaient seuls accès. Dans le temple de Salomon, le « Saint des saints » (*Débir*) était séparé par un voile du « Saint » (*Hékal*) où se dressaient l'autel des parfums, la table des pains de proposition : il renfermait l'arche d'alliance; seuls les prêtres y pénétraient (de Vogué. *Le temple de Jérusalem*, p. 57-58).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0243 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

s'introduisaient que de rares privilégiés, prêtres ou initiés[1]. Sans doute très communs à l'époque primitive, les adyta subsistèrent dans beaucoup de sanctuaires d'origine ancienne, principalement dans ceux des cultes infernaux, mystiques et prophétiques. Pausanias en cite plusieurs, dont quelques-uns souterrains[2].



TEMPLE C : DÉTAIL DE L'ORDRE.

Ils renfermaient la statue principale (ἕδος), d'ordinaire un vieux *xoanon* de bois ou de tuf, vénéré comme un fétiche. Avec le temps, les idées évoluèrent : les adyta disparurent de la plupart des temples ; les dieux, loin de se cacher, se montrèrent avec complaisance ; les vieilles effigies, remplacées par des œuvres de maîtres, disparurent dans des cryptes ou des fosses[3] ; les statues nouvelles furent exposées dans le demi-jour de la cella, en face de la porte. Mais, par une persistance de la tradition rituelle

1. Cæsar. *De bello civili*, III, 105 : « Pergami in occultis ac remotis templi quo præter sacerdotes adire non fas est, quæ Græci ἄδυτα appellant ». — Cf. Servius. *Ad Virgil. Æneid.*, II, 115 : « locus templi secretior, ad quem nulli est aditus nisi sacerdoti. » L'adyton, partie secrète d'un temple clos, diffère de l'*abaton*, espace interdit.

2. Adyta de Delphes (Pausan. X, 24, 4 ; Diodore. XVI, 26), d'Olympie (Pausan. VI, 20, 2), d'Ægion (II, 35), d'Hermione (VII, 23), de Corinthe (II, 10, 4), de l'ancien Erechtheion (Hérodote, V, 72), etc.

3. A Pellène (Pausan. VII, 27, 2), la statue ancienne était cachée dans un adyton souterrain, qui formait crypte

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0244
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

autant que par prudence, le public était encore tenu à distance des chefs-d'œuvre précieux de Phidias, au Parthénon et à Olympie : on isolait l'idole dans un adyton fictif clos par de simples barrières[1]. Là où prévalaient encore les rites archaïques, le clergé imposait aux architectes de s'y plier même dans les constructions nouvelles : c'est ainsi qu'on reconnaît des adyta dans les restes de quelques temples de la Grèce propre, à l'Amphiareion d'Oropos, aux temples des Cabires à Thèbes et à Samothrace, dans le Mégaron de Despoina à Lycosoura[2]. Mais c'est surtout dans les colonies d'Occident que cette tradition survécut, et particulièrement à Sélinonte[3]. On peut s'étonner que le rituel dont la Vieille-Grèce s'était peu à peu déshabituée ait survécu avec autant de ténacité dans quelques colonies de la Nouvelle-Grèce. Le fait est pourtant logique. Les colons mégariens qui émigrèrent en 728 à Mégara-Hyblaia avaient emporté avec eux le legs d'un passé préarchaïque, encore tout pénétré des conceptions religieuses de l'Orient. Le culte du IX^e^ et du VIII^e^ siècle réservait à la caste sacerdotale et aristocratique le contact avec la divinité. Tandis que, dans la métropole, les idées évoluaient dans le sens d'une religion plus ouverte et plus démocratique, les colons demeuraient attachés au passé avec cette fidélité du souvenir qu'on peut appeler le conservatisme colonial. C'est ainsi que les Canadiens français ont gardé les formes de langage et de rituel du temps de Louis XIV. Il est inutile de supposer, en Sicile même, une influence directe, d'ailleurs peu vraisemblable, des rites phéniciens ou élyméens. Les temples de Sélinonte, purement grecs, représentent un type préarchaïque abandonné par la métropole.

Les chapiteaux du temple C sont d'un modèle uniforme, avec une échine moins ventrue et raplatie que l'échine en galette d'autres chapiteaux archaïques[4]. Le profil court rappelle plutôt le tore prédorique des chapiteaux crétois et mycéniens que le galbe abondant de la maturité archaïque. L'architrave trahit encore l'inexpérience du constructeur dans l'emploi de la pierre. Elle se compose de deux assises superposées, dont l'assise inférieure est faite d'une seule poutre : disposition très défectueuse en cas de rupture. On devait lui préférer plus tard les architraves à doubles poutres juxtaposées, capables de se suppléer l'une l'autre. De

sous la partie de la cella où une copie en était exposée au public. Les fosses ou *favissæ* recevaient les débris des vieilles statues et des ex-voto (Daremberg, Saglio, Pottier. *Dict. des antiq.*, article FAVISSA).

1. A Delphes, la partie la plus reculée de la cella, qui contenait une statue en or d'Apollon, n'était accessible qu'à quelques privilégiés (Pausan. X, 24, 4).

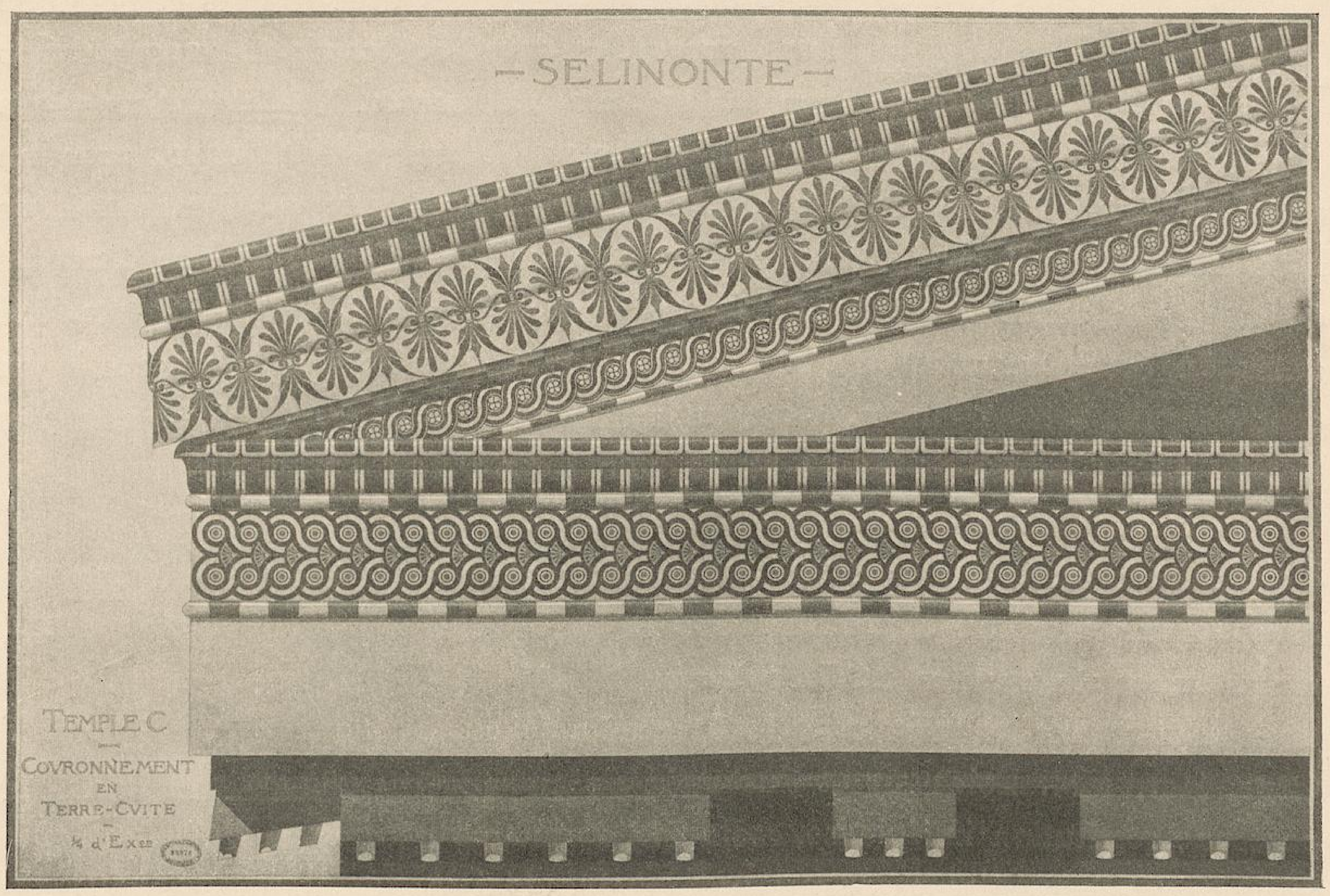
2. On peut expliquer par là quelques particularités de certains temples, comme la loge de l'idole au fond de la cella du temple de Bassai, et les compartiments rajoutés à l'opisthodome du temple d'Égine construit entre 490 et 480 (Furtwängler. *Ægina*, p. 498).

3. On compte, comme temples à adyta, l'ancien temple de Locres, celui de Métaponte et la prétendue « Basilique » de Pæstum (Koldewey et Puchstein. *Die griech. Tempel*, p. 3, 17, 36).

4. Koldewey et Puchstein (*Die griech. Tempel*, p. 103, fig. 76) attribuent au tailloir une hauteur de 0^m495. Cette cote et le dessin choquant qui en résulte, sont erronés : nos mesures, prises sur un chapiteau des colonnes monolithes, nous ont donné $0^m,40$ seulement, proportion qui n'a plus rien d'anormal.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0245 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

plus, la longueur de cette architrave n'a pas été calculée, pas plus que celle de la frise, de façon à tenir toute la largeur de la colonnade : elle reste trop courte, débordée par l'arête extérieure des colonnes d'angle. Les proportions des parties de la frise ne sont guère plus adroites : les triglyphes sont relativement plus larges et les métopes plus étroites que dans les autres temples; d'ailleurs, leurs dimensions sont irrégulières, expédient par lequel on a essayé de résoudre la grosse difficulté d'une ordonnance dorique : celle qui consiste à faire tomber l'axe des triglyphes d'angle sur l'axe des colonnes d'angle[1] : en général, les triglyphes



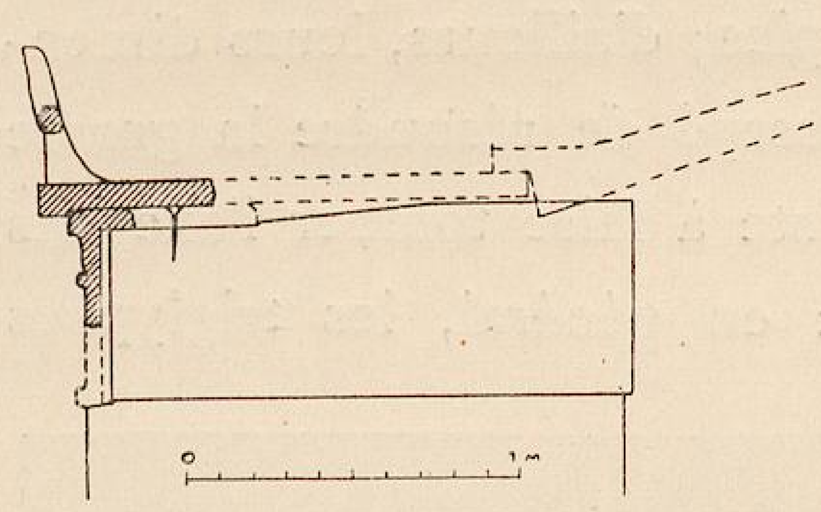
TEMPLE C : COURONNEMENT EN TERRE CUITE. (Restauration.)

d'angle sont plus larges que ceux des fronts. La ciselure des canaux n'est pas uniforme. Seules les métopes de la façade étaient sculptées : leurs reliefs s'encadraient dans une sorte de caisson, avec plinthe et linteau d'une extrême lourdeur. Le rythme saccadé du larmier, avec ses mutules larges ou étroites, suivant qu'elles couronnent les triglyphes ou les métopes, n'est pas non plus très heureux.

Mais ces défauts étaient rachetés par la richesse pittoresque de la corniche revêtue de terre cuite polychrome. Avec les fragments de terres cuites architectoniques de Métaponte, d'Olympie et de Thermos, ceux du temple C comptent parmi les plus beaux échantillons de ce genre de décoration archaïque[2]. L'emploi

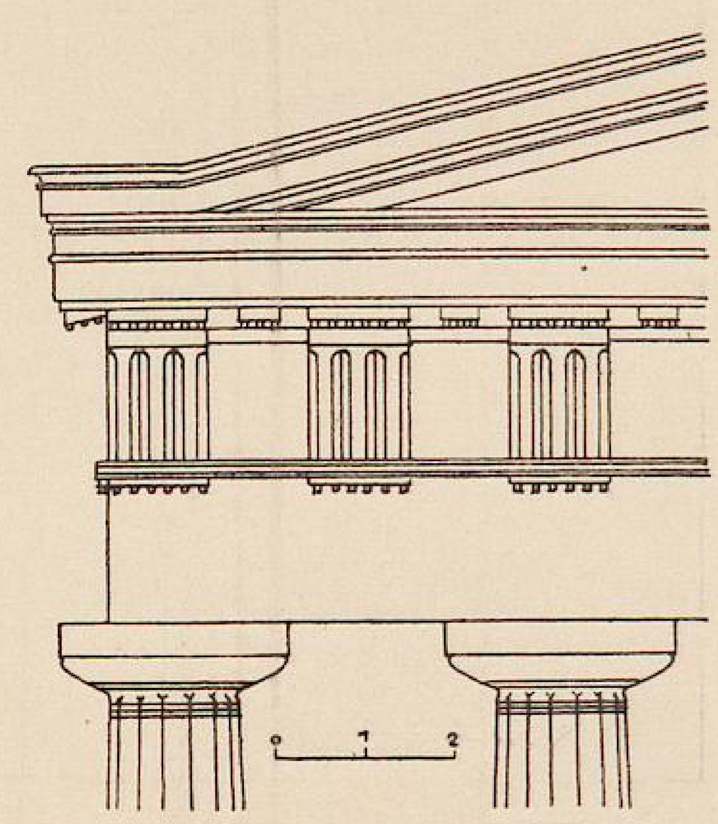
1. Voir l'exposé de ce problème dans Perrot. *Hist. de l'Art*, VII, p. 493.
2. Cavallari. *Bullett. di antich. in Sicil.*, 1871, IV, p. 11-17. — *Notizie degli scavi*, 1882, p. 464, pl. I, II. —

des plaques de terre cuite peinte en architecture datait de la construction en bois[1]. L'architecture de tuf lui emprunta cette ornementation et ses procédés de pose. Le revêtement de terre cuite en forme de Γ, s'emboîtait sur la pierre de la corniche, le bas de la face extérieure reposant sur un ressaut de l'assise du larmier, tandis que le plateau supérieur horizontal, percé de trous, était fixé par des clous de bronze sur la surface supérieure de la corniche. Sur la face antérieure du revêtement, le motif principal se compose d'un riche bandeau d'entrelacs avec rosaces et fleurs de lotus, encadré de deux boudins régulièrement divisés par des couleurs alternantes. Au-dessus, courait la cimaise en forme de gorge égyptienne, avec un motif stylisé de feuilles repliées[2]. Sur les côtés longs, cette cimaise portait un faux chéneau aux tuiles de rive ajourées et découpées[3], dont le rythme alternatif de palmettes et de fleurons ouverts est une idée originale et charmante. Les notes de cette harmonie polychrome, où l'agrément du dessin se marie au contraste des teintes claires, vives ou sombres, se ramène à une gamme très simple d'ocre jaune, de rouge et de noir brunâtre.



LE CHÉNEAU DU TEMPLE C, d'après Koldewey et Puchstein (*Die griech. Tempel*, p. 103.)

La reconstitution des frontons et de la toiture est d'ordinaire la partie la plus problématique d'une restauration. Pour le temple C, les fragments de la corniche rampante et du tympan ne fournissent pas d'indications exactes sur la hauteur et la figure du fronton. Cependant, MM. Koldewey et Puchstein en ont proposé une restitution ingénieuse, mais très discutable[4]. S'autorisant de la présence de quelques entailles biaises sur la surface de certaines pièces de la corniche, ces savants admettent que toute cette surface était recouverte par la tuile de gouttière en terre cuite, large de 1m,25. C'est seulement à cette distance qu'aurait commencé la pente du toit : les entailles recevaient les tenons d'arrêt des premières tuiles du long pan.



ANGLE DU FRONTON DU TEMPLE C, d'après la restauration de Koldewey et Puchstein (*Die griech. Tempel*, p. 105, fig. 78.)

Dœrpfeld, Græber, Borrmann, Siebold. *Ueber die Verwendung von Terracotten am Geison und Dache griechischer Bauwerke* (Winckelmanns Programm. 1881). — Cf. Perrot. *Hist. de l'Art*, VII, p. 503-508, pl. VII-VIII.

1. Le temple archaïque (VIe s.), découvert à Thermos par Sotiriadis (Ἐφημερὶς ἀρχαιολ. 1900, p. 161-212; 1903, p. 70-96. — *Antike Denkmæler*, 1902-1908. II, p. 1-8, pl. 49-53) en est le plus remarquable exemple. Tout le couronnement de bois portait des appliques de terre cuite peinte : triglyphes, métopes, corniche, cimaise avec masques humains.

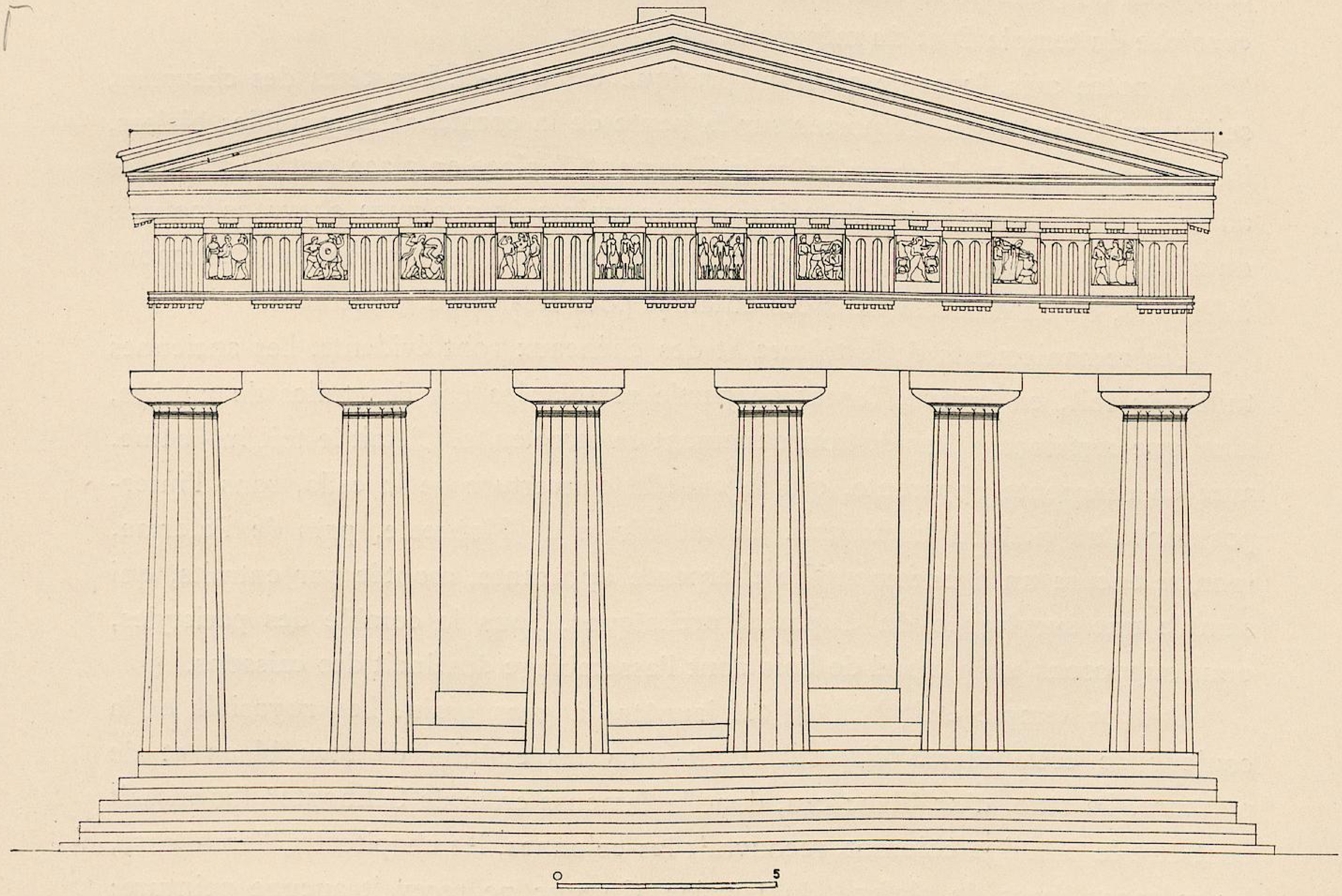
2. Nous appliquons à la corniche rampante du fronton un autre motif de revêtement (palmettes et fleurons alternés en sens inverse), retrouvé par Cavallari et superposé à tort par lui au précédent. Ce bandeau, avec gargouilles rondes de terre cuite, faisait retour sur les angles des côtés longs.

3. Le vide inférieur de chaque tuile de gouttière formait gargouille pour l'écoulement des eaux (V. p. 227).

4. Koldewey et Puchstein. *Die griech. Tempel*, p. 102-105.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0247 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Ce dispositif, déjà singulier, entraînerait une conséquence grave. La silhouette du fronton devant épouser celle du toit, la plate-bande latérale de la gouttière serait venue se profiler en crossette aux angles des frontons, dont le triangle aurait eu une base plus étroite que la corniche horizontale de la façade. Ce parti insolite d'un fronton réduit semble, il est vrai, attesté pour le temple dit de Cérès, à Pæstum[1]. Mais est-il certain que la corniche saillante, à caissons de



TEMPLE C. — FAÇADE EST RESTAURÉE.

pierre, qui couronne ce temple, remonte à la construction primitive (deuxième moitié du VI^e siècle) et ne soit pas un remaniement dans le goût romain? Pour le temple C, le système proposé soulève autant de difficultés qu'il paraît en résoudre. D'abord, les entailles remarquées manquent sur beaucoup de pierres, ce qui ne serait pas le cas si chacune d'elles avait dû correspondre à une tuile de versant. De plus, la pente de la corniche s'adapte assez mal à la destination qu'on lui suppose : il y a des vides entre le plateau de terre cuite et la pierre. D'ailleurs, aucun fragment ne permet d'attribuer une largeur de $1^{m},25$ à la tuile-gouttière. Enfin, dans ce projet, la reconstitution de la charpente devient insoluble avec

1. Koldewey et Puchstein. *Die griech. Tempel*, p. 23, fig. 22.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0248
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

les pièces de corniche dont on dispose, ce dont les deux auteurs ne semblent pas s'être préoccupés. Car, si les chevrons venaient s'emboîter, comme le voudrait cette hypothèse, dans le dos vertical de la corniche, les pierres porteraient de ce côté les entailles destinées à les recevoir. Or, il n'en est rien, et le fait est étrange, car le dos des pièces conservées de la corniche rampante du fronton montre encore les trous où se logeaient les têtes de pannes, et les entailles destinées aux chevrons sont aussi visibles, à la place voulue, sur les pièces de corniche du temple D et du mégaron de Gaggera.

A notre avis, la seule solution pratique est celle-ci. Les têtes des chevrons, sciées en biseau, venaient porter sur la pente de la corniche; les entailles biaises, larges de $0^{m},11$ à $0^{m},15$, creusées irrégulièrement de place en place, ont été rajoutées au cours de réparations de la toiture pour maintenir quelques chevrons pourris ou affaissés qu'on avait dû remplacer ou relever : ils se terminaient par des tenons inférieurs, qu'on emboîta dans ces entailles pour obvier au glissement.

Les remaniements de la toiture et des chéneaux sont évidents. Les anciennes tuiles du toit, en brique, furent en partie remplacées par des tuiles de marbre, ainsi que certaines pièces du couronnement en terre cuite. C'était le toit lui-même, avec sa charpente apparente, qui formait la couverture de la cella, sans l'interposition d'un plafond horizontal. La cathédrale de Monreale, près de Palerme, montre encore un agencement de charpente apparente, montée sur entraits, qui semble une survivance du dispositif archaïque[1]. Sous le comble des péristyles, nous supposons un plafond de bois dont l'assemblage dessinait des caissons.

Tout le temple était bâti en tuf jaunâtre à gros grain. Les rugosités et la couleur de cette pierre disparaissaient sous les enduits de stuc blanc et de peinture. Le stuc, d'un blanc cru, dont la fameuse craie de Sélinonte[2] fournissait peut-être le principe colorant, recouvrait les colonnes, les chapiteaux, l'architrave, les métopes lisses, le plafond du larmier. Ce stuc ne recevait aucune peinture; d'une manière générale, le blanc s'étendait sur les méplats du monument. La couleur rouge était appliquée sur les parties ombrées pour les réchauffer, telles que le dessous de la scotie du larmier, la surface inférieure du larmier entre les mutules, le champ creux des métopes sculptées, et le dallage de la cella; les triglyphes et le tympan du fronton étaient d'ordinaire peints en bleu[3]. Outre ces teintes plates, certains détails de modénature étaient ornés de motifs polychromes : sur le cadre des métopes sculptées, on a reconnu des dessins de grecques et

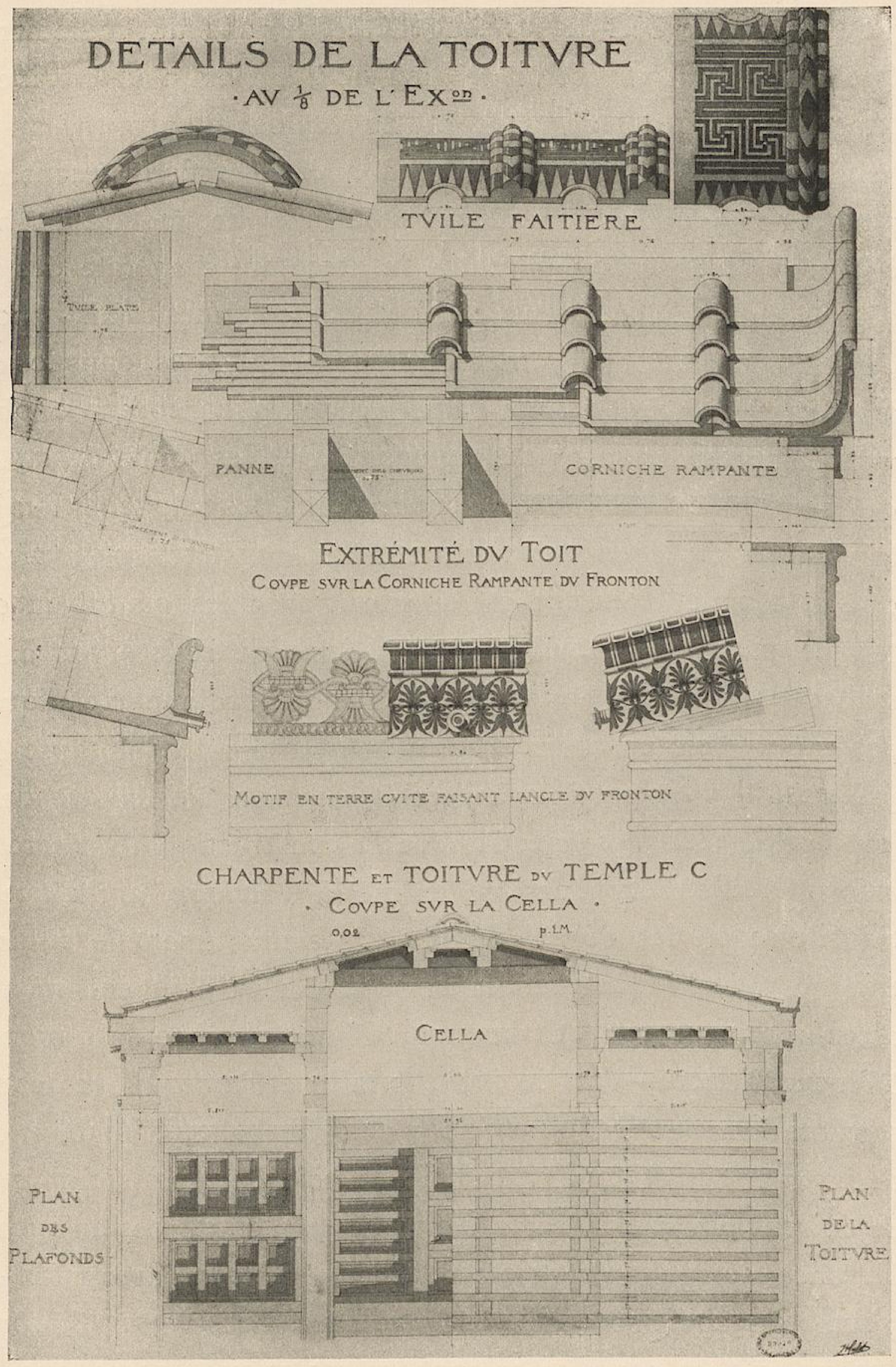
1. Perrot. *Hist. de l'Art*, VII, p. 534.

2. Voy. ci-dessus, p. 30. Le stucage des colonnes fut refait à plusieurs reprises, sans beaucoup de soin, car il modifia les lignes terminales des cannelures (Koldewey et Puchstein. *o. l.*, p. 99).

3. Les frontons du temple devaient être vides de sculptures. Le motif des serpents, qui figure sur nos planches de restauration, ne s'autorise d'aucun fragment trouvé à Sélinonte : c'est un simple ornement, inspiré par les frontons en tuf de l'Acropole d'Athènes.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0249 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

d'étoiles en rouge. En somme, la couleur habillait le monument de haut en bas, mais sans le couvrir d'un bariolage qui eût dissimulé ses fortes membrures. Sur les parois extérieures des murs de la cella, les pierres étaient décorées de bossages plats, encadrés de chaque côté des joints verticaux par des refends ciselés de rainures à fond plat : cet appareil, enduit de stuc, exclut l'hypothèse de grandes peintures décoratives qui auraient recouvert les murs extérieurs. La polychromie des parties hautes, corniches, cimaises, tuiles faîtières en terre cuite faisait un diadème chatoyant et pittoresque à la façade d'une blancheur marmoréenne. La découpure du chéneau ajouré ajoutait au couronnement des côtés longs ce charme de finesse et de légèreté que les nefs gothiques reçoivent de la fine dentelle de leur balustrade supérieure.



TEMPLE C : TOITURE ET CHARPENTE. (Restauration.)

Si nous récapitulons les particularités de ce monument, nous noterons : 1° dans le plan intérieur, l'absence de pronaos et d'opisthodome *in antis*, la division du portique antérieur par une colonnade transversale, le plan clos du sécos isolé et allongé, subdivisé en pronaos, cella et adyton ; la nudité de la cella

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0250
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

tout unie, sans colonnade intérieure, mais avec un cadre pour la table d'offrandes; la largeur des galeries latérales du péristyle. Nous expliquerons plus loin comment ces particularités sont motivées par le type du sanctuaire primitif, dont dérive le plan du temple C et de ses congénères. Il nous faut seulement exclure l'hypothèse que l'avant-portique serait ici une addition au plan originel : l'homogénéité de l'appareil du soubassement et du stylobate prouve, au contraire, que tout l'ensemble a été conçu et exécuté tel quel; — 2° dans la construction, nous relevons mainte irrégularité : l'emploi simultané de matériaux hétérogènes (colonnes à tambours de tufs différents), la structure disparate des marches de l'escalier d'accès, des variantes dans le calibre des colonnes, dans le nombre des cannelures, dans les proportions des métopes et des triglyphes, dans les entrecolonnements; le manque de précision dans l'assemblage, la concordance plus approximative que mathématique des axes des colonnes avec les joints du stylobate, la composition de l'architrave à deux assises superposées, les retouches des pièces de la corniche, la rudesse du style des métopes. Ces constatations avaient accrédité l'opinion que le temple C aurait été construit avec les matériaux et les sculptures d'un temple plus ancien[1]. Mais cette théorie ne résiste pas à l'analyse. Ces petites malfaçons attestent plutôt les tâtonnements d'une technique inexpérimentée qui cherche sa voie en cours d'exécution, faute d'une pratique établie sur des règles précises. Il était possible à l'architecte d'un Parthénon de rêver une exécution impeccable : au V^{e} siècle, l'art de la construction en pierre avait passé l'âge des essais. Il n'en était pas de même à l'époque archaïque, durant la période transitoire où les débuts de la bâtisse monumentale subissaient l'influence des traditions de la construction en bois. On en était encore à prendre les mesures assez librement, au petit bonheur. Même absence de rigueur — attribuable aussi à l'inexpérience — dans le choix, la taille et l'assemblage des matériaux, appareillés sans scellements. Depuis qu'on peut suivre, dans l'Héraion d'Olympie, les phases de la transformation d'un temple en bois en monument de pierre, ces anomalies ne doivent plus surprendre. On se mettait bravement à l'œuvre, sans avoir préparé d'avance, sur gabarits strictement cotés, tous les matériaux concordants et homogènes : on faisait son école en travaillant. Ainsi, on avait commencé par employer des monolithes pour les colonnades est et sud, parce que le monolithisme était une tradition de la construction primitive, tant du mégalithisme « cyclopéen » que de l'architecture en bois, où l'on était habitué aux matériaux d'un seul bloc. A l'essai, on y renonça pour un procédé plus pratique. N'est-il pas logique d'attribuer aux débuts de l'architecture du tuf les mêmes incertitudes qu'à la sculpture en pierre tendre, héritière, elle aussi, de l'art du bois et non moins

1. Cavallari. *Bullettino di ant'ch. in Sicil.*, 1871, IV, p. 13; 1873, VI, p. 14; *Bullettino dell Instit.*, 1868, p. 87. — Hittorff. *Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 98. — Choisy. *Hist. de l'architecture*, I, p. 312, 323.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0251
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

SÉLINONTE



Vve Charles Schmid, Éditeur.

TEMPLE C.
Face Est — Restauration

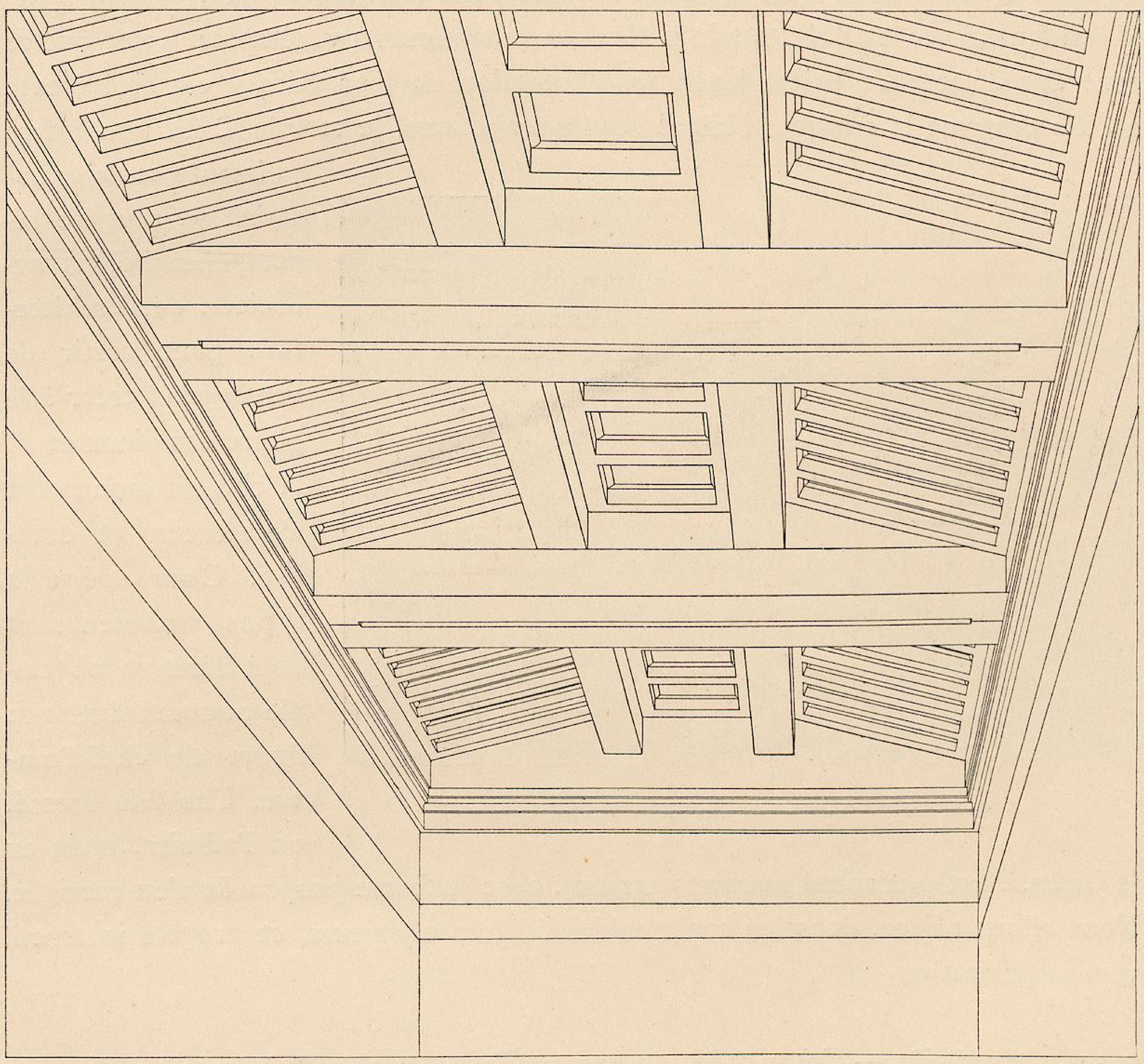
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0252

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die DFG

embarrassée de son héritage[1]? — 3° dans l'ordonnance de la façade, nous constatons la même dépendance à l'égard du passé. D'où vient l'étroitesse disgracieuse de l'architrave qui démaigrit l'entablement par rapport à la colonnade, sinon de la gêne qu'éprouve le constructeur en passant de la façade lisse du naos primitif à l'ordonnance du portique? Quant au style même des colonnes et des chapiteaux,



CHARPENTE DE LA CELLA DU TEMPLE C. — RECONSTITUTION.

aux profils rectilignes et sans galbe, n'est-il pas aussi un legs de la construction en bois? Échines et fûts semblent avoir été tournés et rabotés avec les mêmes outils, par les mêmes procédés que des pièces de bois, tout comme les premiers produits de la plastique en pierre tendre semblent taillés à coups de hache. La pratique révéla peu à peu la souplesse et l'aisance des contours.

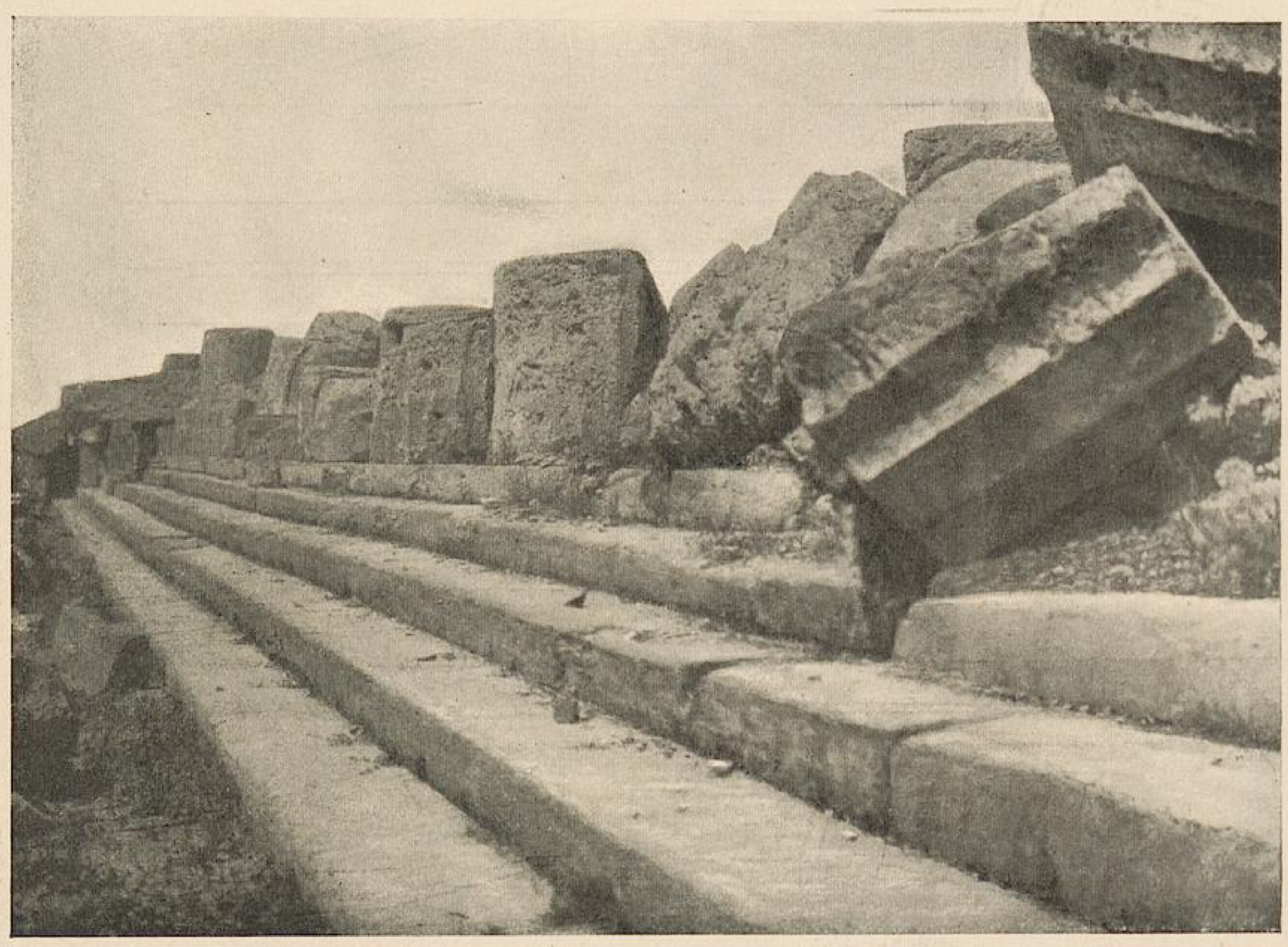
A cette raideur et à cette gaucherie de la technique de la pierre il est facile

1. Voy. H. Lechat. *La sculpture attique avant Phidias*, p. 23.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0253
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

d'opposer la prodigieuse virtuosité de la technique de la terre cuite. C'est que la céramique était déjà un art très mûr, en possession de tous ses moyens et sûr de ses moindres effets. L'application de la terre cuite peinte à la décoration monumentale avait bénéficié de l'habileté immémoriale des potiers. Elle avait eu le temps de s'adapter à son rôle architectonique pendant la période de la construction en bois. Quand elle se transporta sur la pierre, elle était toute prête.

Il faut aimer les défauts très naïfs de ces monuments vénérables, parce que ce sont des défauts de prime jeunesse. L'intention de bien faire y est si évidente qu'elle désarme la critique. Malgré ses imperfections, le temple C fut une œuvre puissante et de grand style. Sa réussite récompensa l'effort audacieux de l'architecture pour sortir de l'enfance et créer à la gloire des dieux et de la cité un monument majestueux et durable. Comparé aux types rudimentaires dont il dérive, ce temple nouveau dut faire figure de chef-d'œuvre. Une fois dressé, on l'admira, mais on le jugea. L'art put reconnaître ses erreurs, avec le ferme propos de s'en corriger. Nous allons suivre, dans les analyses des édifices ultérieurs, ce progrès instructif vers la perfection.



DEGRÉS SUD DU TEMPLE D. (Vue prise de l'angle sud-est.)

Le temple D. — Frère cadet de son voisin, le temple D lui ressemble, avec quelques traits particuliers. C'est encore un périptère dorique, à 6×13 colonnes, implanté sur un stéréobate à cinq assises aux parois verticales, surmontées d'un stylobate long de $55^m,96$, large de $23^m,64$. Contre les quatre faces de ce soubassement, haut de $1^m,80$, s'applique comme une ceinture un emmarchement indépendant de quatre marches d'escalier, que leur faible hauteur ($0^m,30$) rendait très praticables. Il semble qu'on ait voulu faciliter à la foule l'accès des portiques du péristyle, assimilés à des promenoirs. Les dallages des péristyles présentent plus d'unité qu'au temple C. Au temple C, les quatre galeries extérieures (non compris l'avant-portique) avaient même largeur ($4^m,14$ à $4^m,20$) entre le socle de la cella et le

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0254
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

stylobate. Au temple D, les deux portiques de façades sont plus larges ($5^{m},87$ à $6^{m},14$) que les portiques latéraux ($4^{m},94$). Mais la différence capitale réside dans la suppression de l'avant-portique. Les quatre colonnes de la rangée intérieure sont reportées sur la façade du pronaos, de façon qu'elles n'empiètent plus sur les galeries latérales. Les deux colonnes extrêmes sont adossées par une tranche lisse aux têtes de murs du pronaos, en sorte que les deux colonnes médianes semblent être *in antis* : dispositif singulier et transitoire, inspiré par le désir d'adapter le modèle du pronaos prostyle du temple C au type plus moderne du pronaos dorique *in antis*. Cette solution mixte s'acheminait vers un plan plus homogène.

Les divisions et la structure du sécos dérivent du temple C : même plan clos dudit sécos, surélevé sur un socle quatre fois plus long que large ($38^{m}47$, sur $9^{m},47$, mesuré au nu extérieur des murs) même système de clôture par une grille extérieure et plus large que la porte, même répartition en pronaos, cella et adyton séparés par des refends plus épais que les murs latéraux, même allongement de la cella ($20^{m},70$ sur $7^{m},90$) dépourvue de colonnes intérieures, même absence (sauf dans l'adyton) de fondations sous le dallage[1].



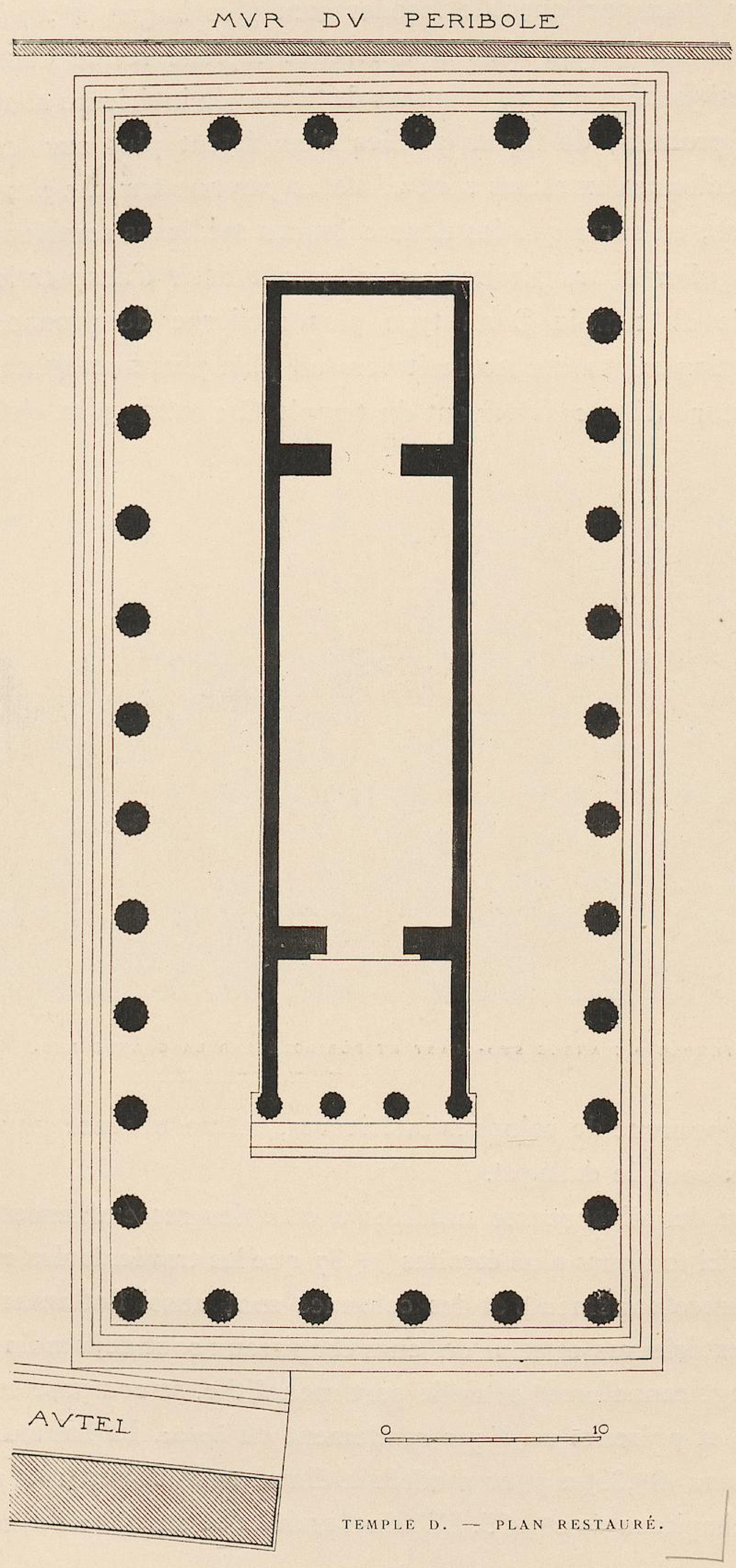
TEMPLE D : ANGLE SUD-OUEST ET PÉRIBOLE SUR LA GRANDE RUE.

L'ordre extérieur accuse des divergences notables à côté des ressemblances. Les travées des façades sont ici toujours plus étroites ($4^{m},37$) que les travées latérales ($4^{m},51$); les mesures des entrecolonnements et des colonnes sont aussi flottantes; mais le profil des colonnes extérieures et celui de leurs chapiteaux sont déjà moins raides. Le fût, creusé de vingt cannelures[2] et nulle part monolithe, se compose en moyenne de cinq tambours et présente un léger renflement ou ἔντασις. La hauteur des colonnes avec le chapiteau ($8^{m},35$) a pour module le diamètre inférieur ($1^{m},67$) avec une réduction sous le chapiteau de $0^{m},485$. L'échine, enduite de stuc blanc sans

1. A une basse époque (voy. p. 134), l'adyton fut converti en tour, avec murs renforcés à l'aide des matériaux du mur de fond de la cella. Comme au temple C, le dallage du sécos et des péristyles est creusé au hasard d'une infinité de trous ronds ou carrés dont on n'a pas encore trouvé l'explication.

2. Celles du pronaos n'en ont que 16.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0255
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



TEMPLE D. — PLAN RESTAURÉ.

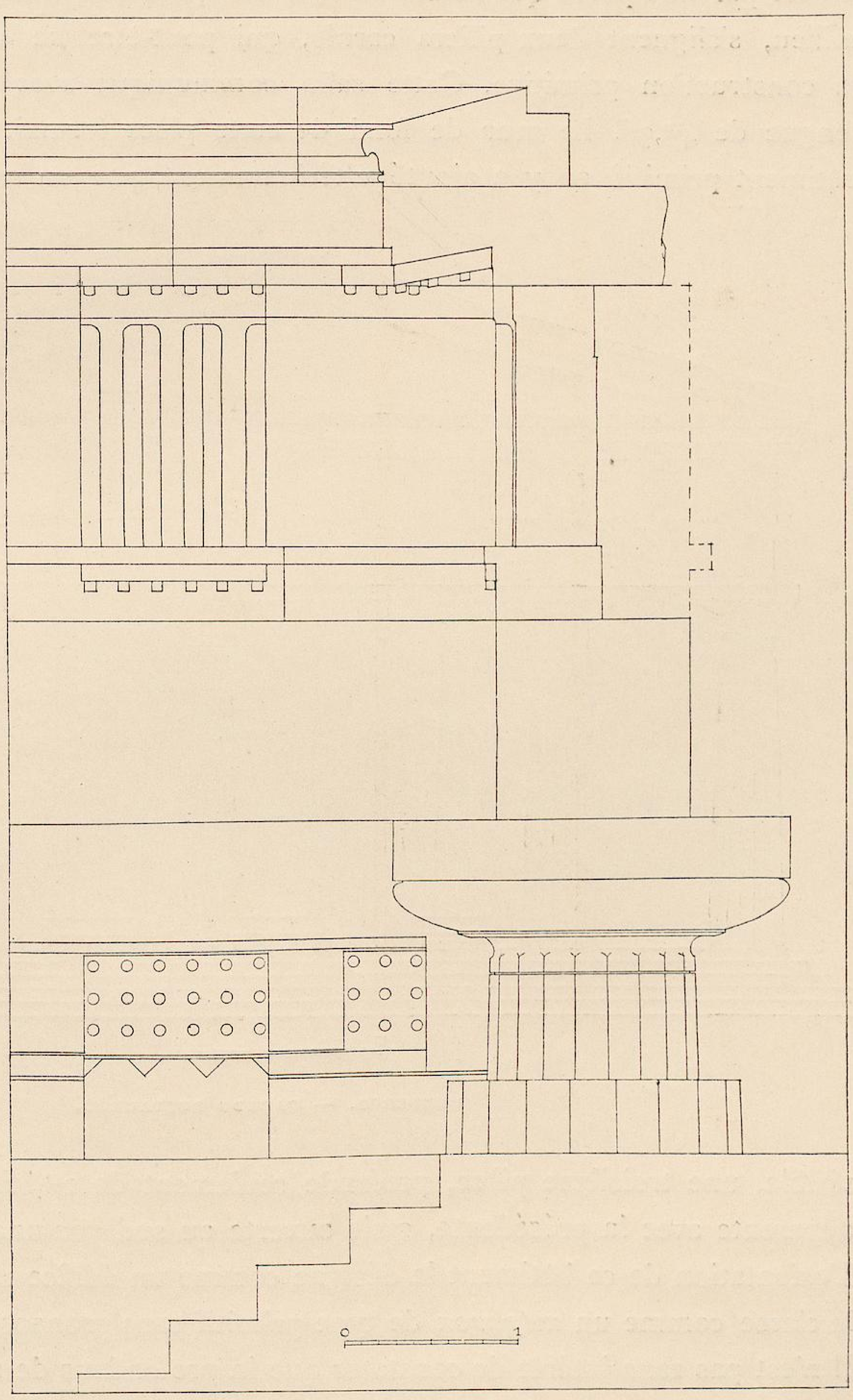
ornements, et plus ventrue, s'enfonce plus profondément sous l'abaque. On retrouve dans l'architrave la même structure défectueuse à assises superposées, mais elle est moins étroite et ses arêtes coïncident avec la ligne extérieure des colonnes d'angle. Les triglyphes de la frise, plus larges (1^m,05), encadrent des métopes carrées, lisses et passées au stuc blanc. Dans le larmier, l'alternance des mutules larges et étroites subsiste, mais les gouttes sont moins saillantes et moins obliques. La cimaise est toute en pierre, avec une moulure dorique, sans revêtement de terre cuite[1], mais sans doute avec une ornementation peinte. Le toit était couvert de tuiles en calcaire fin.

En somme, comparé au temple C, le temple D atteste des tendances plus modernes et un progrès technique. Le plan tend à s'affranchir du prototype prédorique pour se rapprocher du type dorique, mais cette velléité ne va pas jusqu'à l'émancipation. Le sécos conserve ses divisions primitives, son allongement, son isolement. La

1. Cavallari (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1874, VII, p. 19) a voulu rapporter au temple D les fragments d'un chéneau en terre cuite finement décoré de palmettes et de fleurons (Cf Dœrpfeld, etc. *Verwendung von Terracotten*, pl. 2, 3).

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0256
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

construction et l'ordonnance ont corrigé quelques-uns des défauts les plus choquants du vieux temple : les appareils de murs sont plus réguliers, les tailles plus précises. Le profil de la colonnade a gagné en souplesse; le travail de la pierre s'est créé une technique indépendante de celle du bois. Il y a plus d'harmonie et d'ampleur dans les proportions de l'architrave et de la frise.



TEMPLE D. — DÉTAIL DE L'ORDRE.

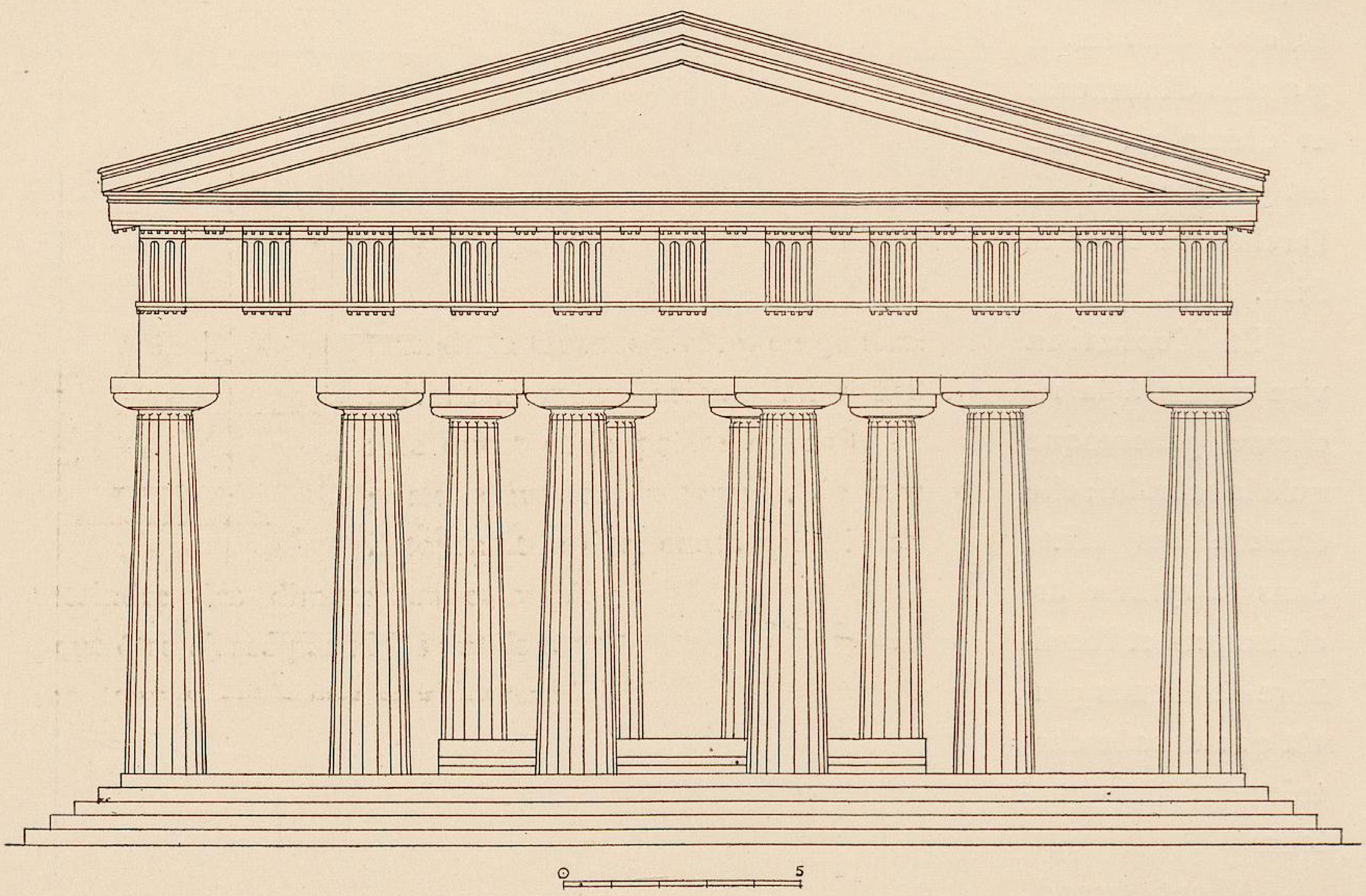
La décoration vise moins à la richesse pittoresque qu'à la sobriété; elle cherche ses effets dans le rythme architectural et l'équilibre des lignes plutôt que dans le chatoiement des couleurs.

A cet égard, l'exclusion des appliques de terre cuite annonce le règne définitif de la pierre et rompt les dernières attaches avec les élégances de l'architecture en bois. Cet archaïsme plus mûr laisse déjà entrevoir les prodromes du style classique.

Le Mégaron. — A 6 mètres environ au sud du temple C, Cavallari a découvert les restes d'un édifice rectangulaire orienté à l'est, long de $17^{m},83$, large de $5^{m},31$. Les murs, construits dans le bel appareil quadrangulaire avec tenons du VI^e^ siècle,

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0257
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

s'élèvent sur un socle de trois assises à bossages et à refends ciselés; leur hauteur actuelle au sud monte à 3^{m},50. Le bâtiment, remanié à une basse époque, s'ouvre à l'est par une porte qui donne accès à une première salle, longue de 9^{m},10; au milieu, s'alignent deux piliers carrés, qui peut-être ne faisaient pas partie de la construction primitive. Cette salle communique avec une deuxième pièce, longue de 4^{m},96. Le mur de fond de cette pièce formait le mur extérieur du bâtiment primitif; on y a ajouté ultérieurement, par un raccord de maçonnerie



TEMPLE D. — FAÇADE RESTAURÉE.

visible, une troisième pièce, profonde seulement de 2^{m},35, sans communication apparente avec la précédente, mais ouverte au sud par une porte et une fenêtre. L'orientation de ce bâtiment le désigne comme un édifice sacré; son plan original le classe comme un *mégaron* de type primitif sans pronaos, avec cella et adyton. Il n'est pas sans intérêt de constater que la profondeur de son adyton ne dépasse que de 0^{m},40 celle de l'adyton du temple C. N'est-il pas permis de supposer que nous avons là une chapelle provisoire élevée pour abriter, durant la construction du temple C, la statue de culte ou ἕδος et les trésors du temple préarchaïque remplacé par le temple C[1]? Elle aurait été conservée par la suite comme une

1. A Athènes, l'ancien Hécatompédon détruit par les Perses fut ainsi converti en chapelle provisoire d'Athéna Polias et d'Érechthée, en attendant l'achèvement du nouvel Érechthéion (Fougères. *Guide de Grèce*, p. 57, 64).

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0258
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

annexe du temple, comme une sorte de chalcothèque où l'on déposait les offrandes secondaires. Il fut remanié à une basse époque et utilisé, semble-t-il, comme magasin de munitions[1].

Le temple B. — A une dizaine de mètres au sud de l'angle sud-est du temple C, Hittorff découvrit les restes d'un petit temple qu'il lui plut d'appeler « temple d'Empédocle ». Il en fit une célébrité, grâce aux honneurs d'une publication luxeuse et fantaisiste[2]. Dégagé de ce mirage, l'édifice apparaît ce qu'il était en réalité : un édicule assez banal d'époque hellénistique, qui doit uniquement à quelques traces d'enduit le peu d'intérêt qu'il mérite. C'est à l'aide de cette vessie prise pour lanterne qu'Hittorff découvrit et éclaira la question de la polychromie monumentale. Cela seul excuse son enthousiasme.



FRONT EST DU TEMPLE B ET DU TEMPLE C. (Vue prise du grand autel.)

Le plan est celui d'un édicule prostyle réduit à un pronaos et à une cella, le tout juché sur un podium élevé, avec un escalier de neuf marches à l'est. Le dallage du pronaos et de la cella portait sur des lambourdes transversales qui subsistent. Le piédestal de la statue était adossé au mur de fond. L'ordre était probablement dorique[3]. Le temple était entièrement recouvert de stuc blanc, en poudre de marbre, et d'enduit rouge. Le rouge s'étendait sur le socle des murs et sur le dallage, le blanc sur les parois. Le bleu soulignait les *regulæ* sous le listel, les méplats des triglyphes, le bandeau supérieur des triglyphes et des métopes, la face des mutules; les canaux des triglyphes étaient peints en noir.

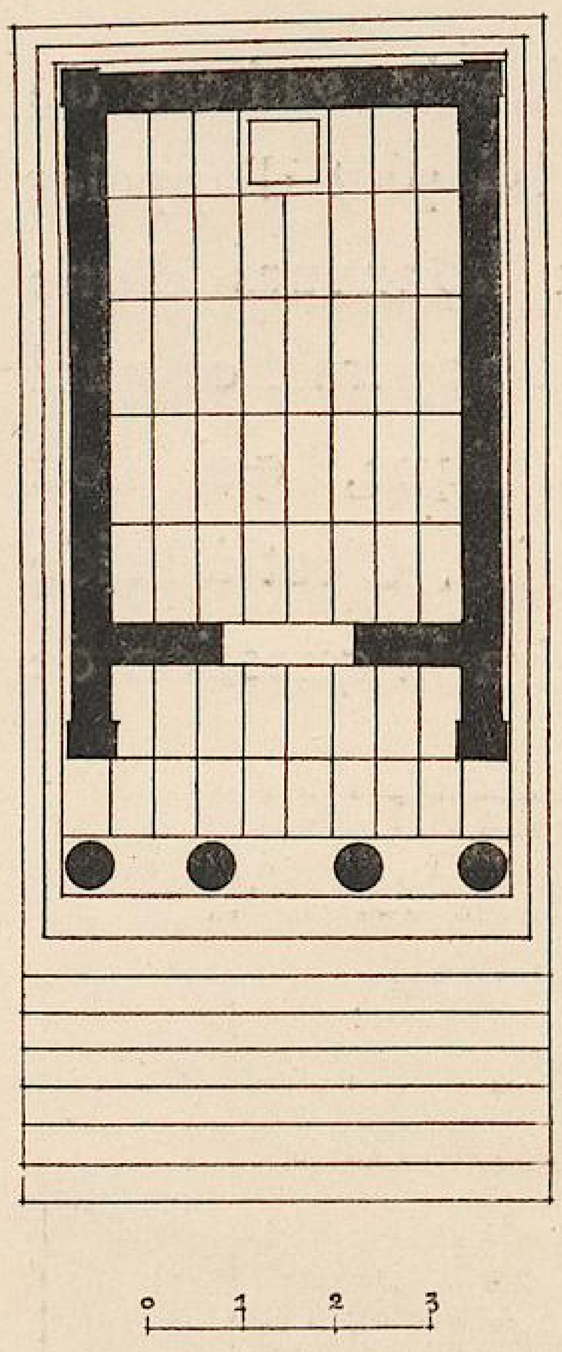
Malgré le style très avancé de cet édicule, nous ne croyons pas pouvoir lui assigner une date postérieure à celle de la disparition de Sélinonte, c'est-à-dire à 250. L'abandon de la ville ne permet pas de supposer qu'on y ait rien construit de semblable après cette date, comme MM. Koldewey et Puchstein semblent disposés à l'admettre. Nous attribuerions cette construction à l'époque de Pyrrhus, vers 278

1. Cavallari y a retrouvé une centaine de boulets de pierre (*Notizie degli scavi*, 1876, p. 105-108).
2. Voy. p. 143. — Description plus exacte dans Koldewey-Puchstein (*Die griech. Tempel*, p. 94).
3. Hittorff a restitué les colonnes sur le modèle d'un chapiteau ionique archaïque qui n'était sans doute qu'un socle d'ex-voto provenant du temple C. Les fragments de l'entablement du temple sont au Musée de Palerme.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0259
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

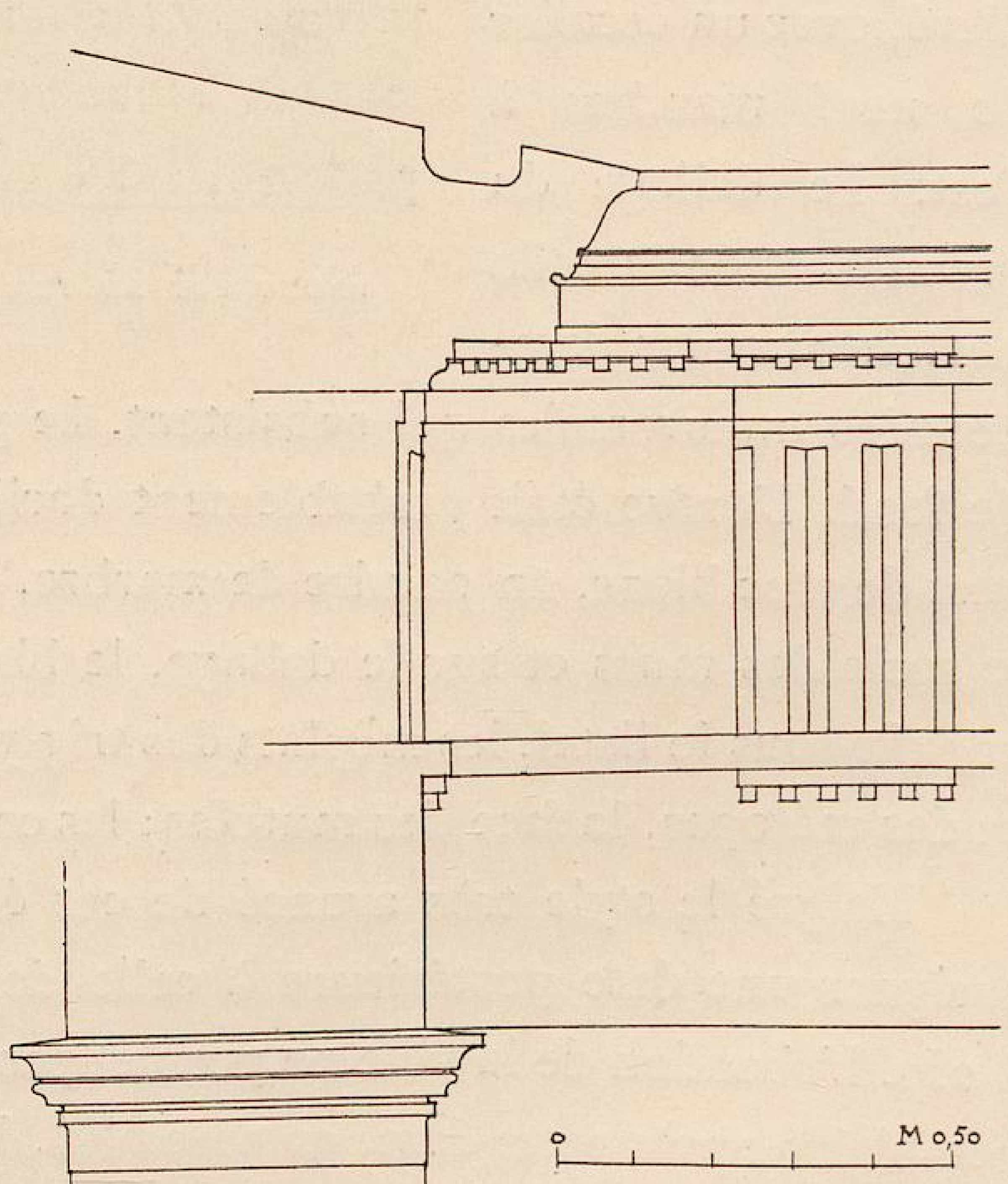
ou 277. Le dieu à qui ce temple était consacré devait appartenir au cycle des divinités adorées dans les temples C et D.

Les autels. — A $6^{m},50$ devant la façade du temple B s'étend un carré de grosses pierres plates, de $3^{m},70$ de côté. Ce sont les substructions de l'autel normalement situé devant le temple (βωμὸς πρόναος) et orienté à l'est.



TEMPLE B.
PLAN RESTAURÉ.

Tout auprès, au sud, s'allongent les restes de l'autel archaïque adossé au péribole méridional. C'est un rectangle long de 22 à 25 mètres[1], large de 7 mètres environ. Au nord, un escalier de 4 degrés, qui tenait toute la longueur encadré entre deux parapets, montait à la première plate-forme, la *prothysis*, où se tenaient l'officiant et les aides devant la plate-forme supérieure, celle du foyer (ἐσχάρα, θυμέλη) où les chairs des victimes étaient brûlées[2]. Les autels monumentaux de la Grande-Grèce, en général situés devant le temple, suivent la même orientation rituelle. On y accédait par la face ouest et le prêtre officiait, face à l'Orient, devant les portes ouvertes du temple, de façon que la divinité, à qui il tournait le dos, contemplât le sacrifice. Notre autel, sans atteindre des dimensions colossales[3], peut être classé parmi les autels monumentaux affectés aux sacrifices publics de la cité, et parmi les autels élevés consacrés aux dieux célestes[4]. Cependant son orientation insolite au sud, du côté de la mer, conviendrait peut-être



TEMPLE B. — DÉTAILS DE L'ORDRE.

1. L'extrémité est a été arrachée et remaniée à une basse époque pour y installer une maison.

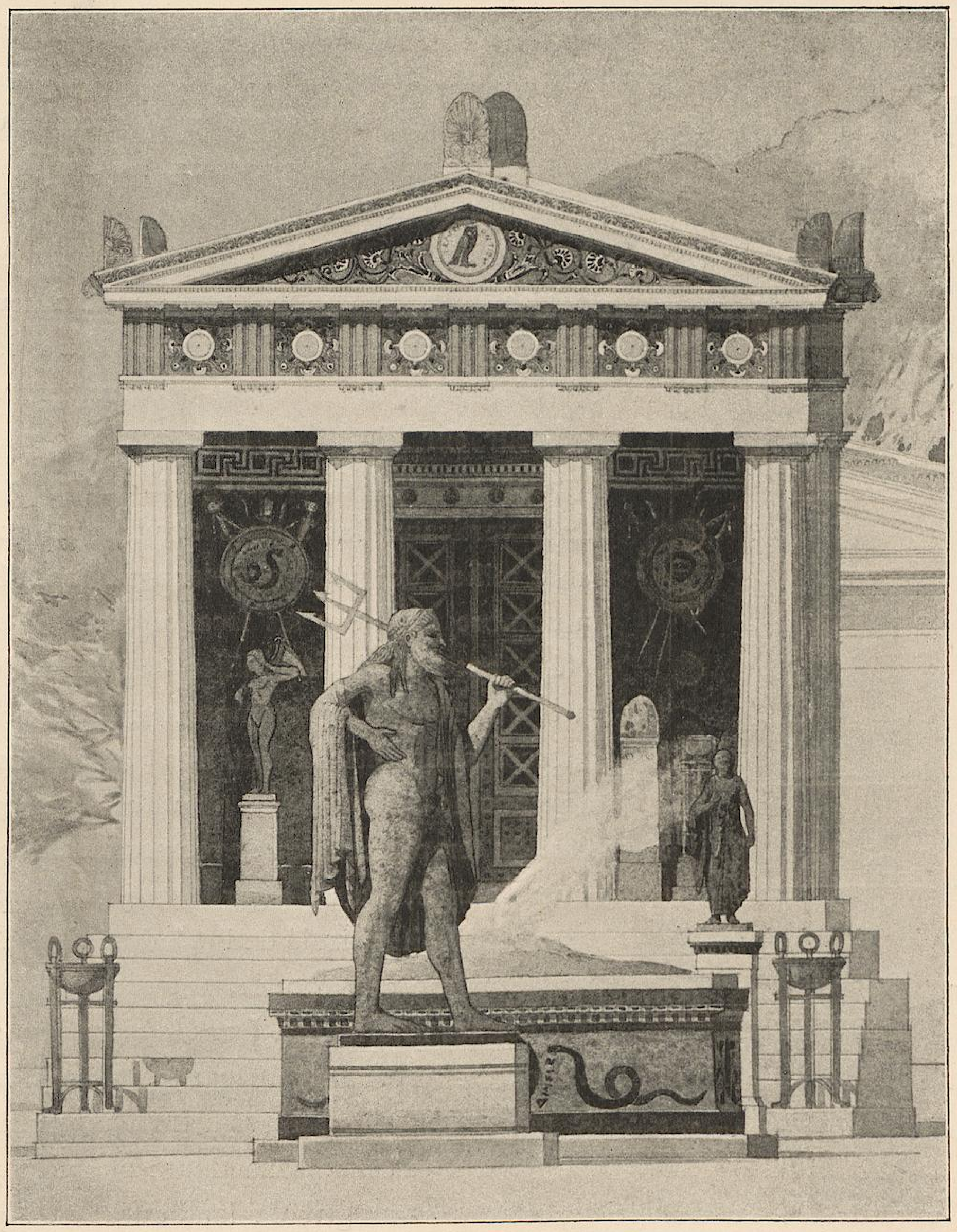
2. Les animaux de sacrifice étaient abattus et dépecés au pied de l'autel et leurs chairs portées sur *l'eschara*, où brûlait le bûcher. Les cendres et les os calcinés s'accumulaient sur ce foyer; quand il fallait s'en débarrasser, on enfouissait l'excédent dans des fosses creusées près de l'autel ou dans des jarres, ou bien on en faisait des tas, comme à Gaggera, mais on ne devait pas les jeter hors du sanctuaire.

3. Ceux d'Agrigente, de Syracuse, de Pæstum sont parmi les plus grands. Le grand autel à hécatombes d'Hiéron II, à Syracuse, mesure 199 mètres sur $22^{m},51$; à Pæstum, celui du temple dit « Basilique » 21 mètres de longueur, celui du temple « de Cérès » 14 mètres, celui du temple « de Poseidon » $10^{m},05$; à Agrigente, celui du temple « d'Hercule » $28^{m},50$, « de l'Olympieion » 57 mètres, du temple « de Junon Lacinia » $27^{m},80$.

4. « Jovi omnibusque cælestibus quam excelsissimæ (aræ) constituantur, Vestæ, Terræ Marique humiles conlocentur. » (Vitruve, IV, 9.)

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0260
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

à un autel de Poseidon[1]. L'autel du temple D, long de $18^m,20$, large de $7^m,40$, situé de biais par rapport au soubassement est auquel il est relié par un dallage triangulaire, était construit de la même façon, avec escalier à l'ouest, *prothysis* et *eschara*.



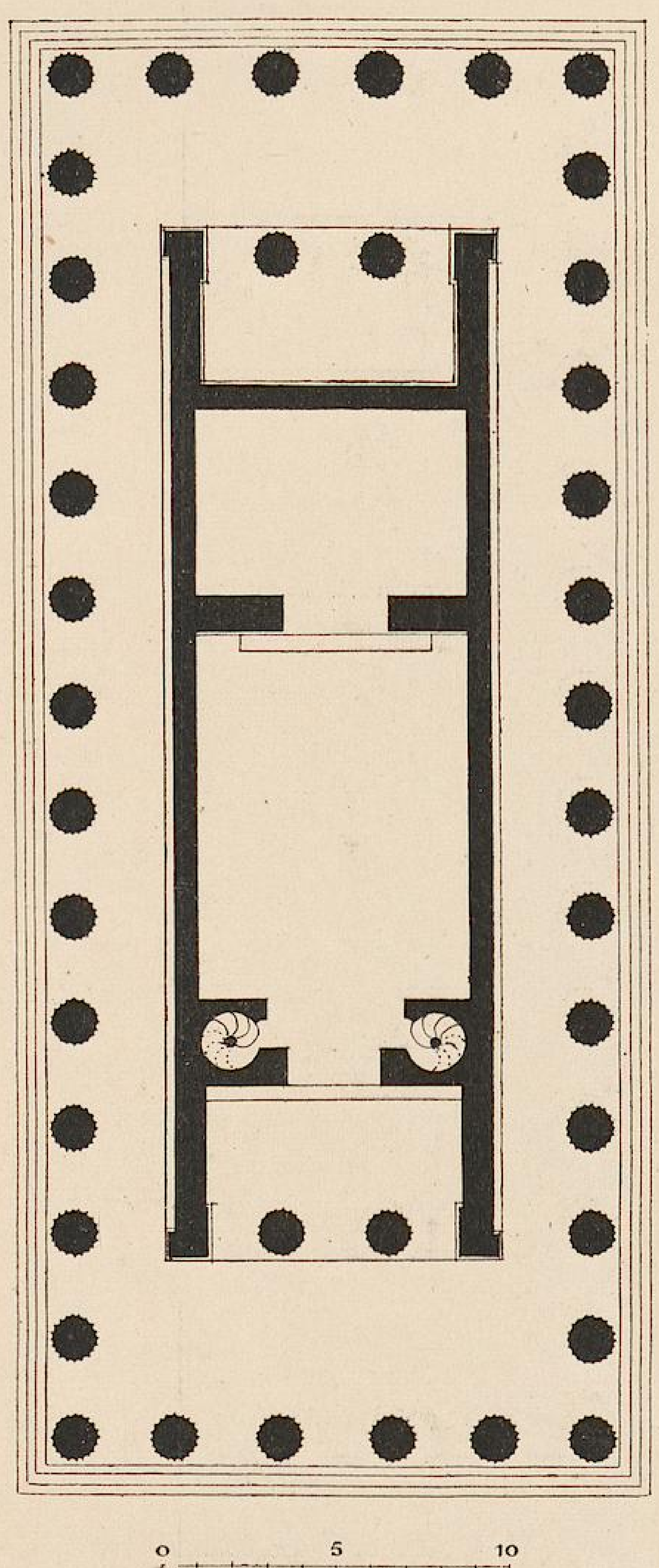
TEMPLE B. — FAÇADE RESTAURÉE.

Près de l'angle nord-est, Cavallari a retrouvé, enfoncées en terre et bien alignées, 40 jarres, qui servaient sans doute à recueillir les déchets sacrés (cendres, ossements) des sacrifices; on ajoutait de nouvelles jarres au fur et à mesure des besoins[2].

1. L'autel de Poseidon, au cap Sounion, se trouvait au sud du temple (Fougères. *Guide de Grèce*, p. 219).
2. Voy. ci-dessus la note 2, p. 236. On a retrouvé pareil alignement de *pithoi*, pleins de cendres et d'ossements d'animaux, autour du temple de Thermos (Sotiriadis. Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική. 1900, p. 162 et suiv.).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0261
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

2° Péribole des temples A et O. — Le péribole plus récent situé au sud de la rue transversale était aussi consacré à un couple de divinités inconnues[1] honorées dans les deux temples voisins et contemporains, A et O. Ceux-ci sont postérieurs d'un siècle environ aux temples C et D. Leur alignement rigoureux, la similitude de leurs plans et de leurs dimensions indiquent deux édifices jumeaux. Le péribole contenait, au sud-est, quelques édicules, que les forteresses et les constructions modernes ont fait disparaître, avec une bonne partie des deux temples[2].



Temple A. — Plan restauré.

Temple A. — Le temple A était un périptère dorique de style ancien, monté sur un soubassement de 4 degrés, décorés d'un refend à la jointure des marches : le stylobate mesurait $40^m,23$ de longueur sur $16^m,23$ de largeur. L'appareil, très régulier, composé de blocs égaux, est *isodome* : les joints verticaux des assises supérieures tombent sur le milieu des blocs sous-jacents. Les colonnes, au nombre de 6 sur les façades et de 14 sur les côtés, sont plantées au milieu des dalles de stylobate, que relient des crampons en double T. Les entrecolonnements varient très peu autour d'une moyenne de 3 mètres. Le plan du sécos reproduit celui du temple classique avec pronaos et opisthodome *in antis*, mais il a gardé en plus l'adyton des temples primitifs, isolé de l'opisthodome. La cella, beaucoup moins allongée, est encore dépourvue de colonnes intérieures. Dans le refend massif qui la séparait du pronaos étaient logés deux escaliers de pierre en colimaçon qui devaient accéder au comble de la cella, sans doute couverte par un plafond horizontal[3]. Le dallage reposait sur un gril de lambourdes en pierre : il se surélève d'une assise en passant du pronaos à la cella et de celle-ci à l'adyton, dont le niveau est à $0^m,93$ au-dessus de l'opisthodome. Le piédestal de

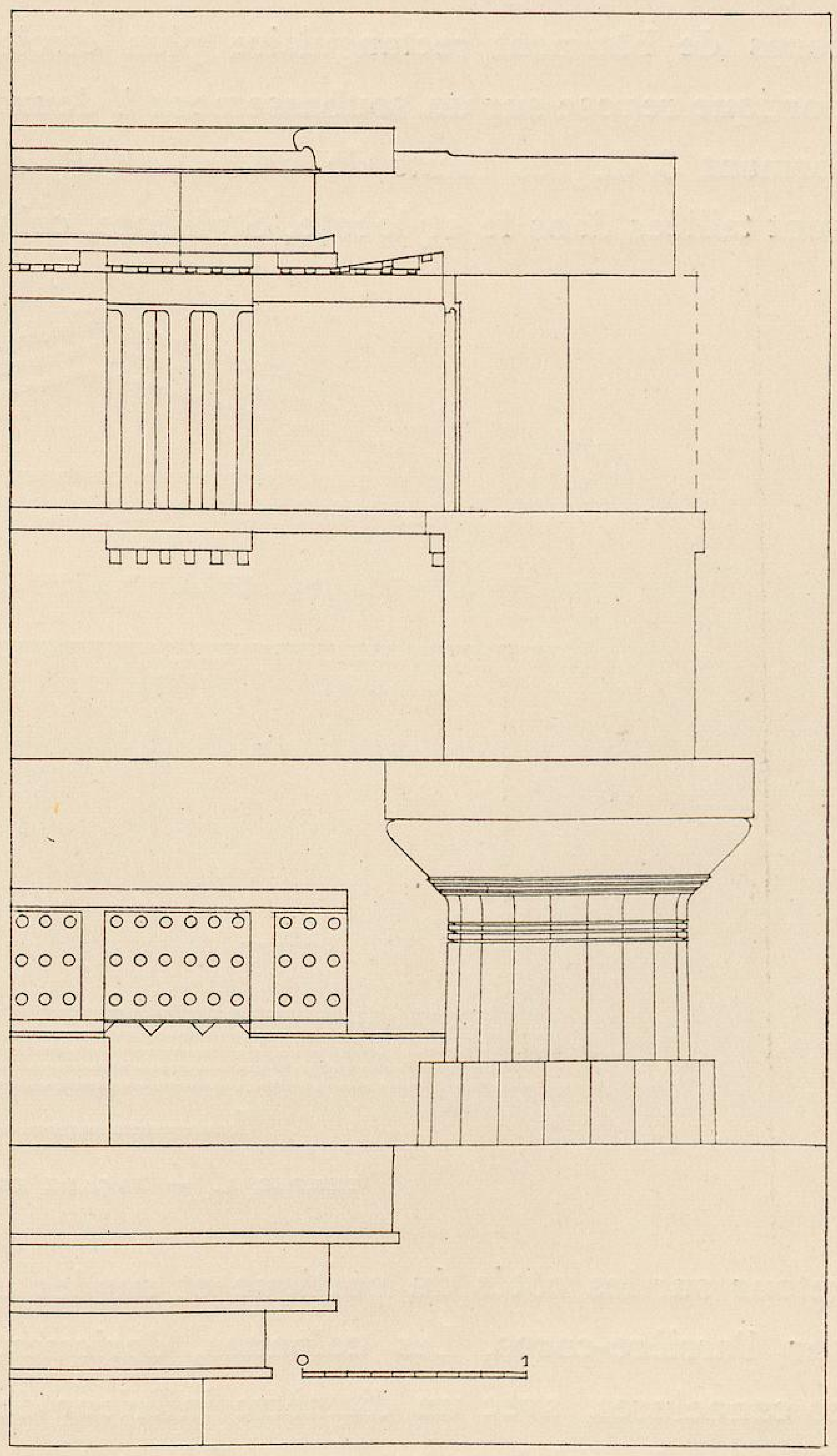
1. On a voulu rapporter à ce sanctuaire la dédicace à Apollon Péan et Athéna, dont nous avons déjà parlé à propos des temples C et D (p. 216. Cf. Benndorf. *Metopen von Selinus*, p. 34; Koldewey-Puchstein. *Die griech. Tempel*, p. 91). Cavallari prétendait en effet avoir trouvé cette inscription au nord du temple A; mais son témoignage reste incertain.

2. Quelques fragments d'édicules, couverts de stuc blanc, provenant de cette région, sont exposés au Musée de Palerme.

3. La présence d'escaliers intérieurs est attestée dans des temples d'Olympie, d'Agrigente, de Pæstum.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0262
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

la statue a marqué sa trace sur le mur de fond de l'adyton. Les largeurs des portiques de façades et des portiques latéraux, ainsi que les quadrillages de leurs dallages se correspondent avec une rigoureuse symétrie. Les colonnes à 7 tambours et à 20 cannelures peu profondes, étaient hautes de $7^{m},17$. L'échine du chapiteau, sobre sans raideur, a plus d'aisance que celle des chapiteaux d'Égine. L'architrave se compose d'une seule assise à deux poutres juxtaposées. Les mutules du larmier sont toutes larges. La cimaise est taillée dans un calcaire blanc et fin; le toit était couvert de tuiles de pierre peintes en rouge. Les traces de stuc ont disparu.



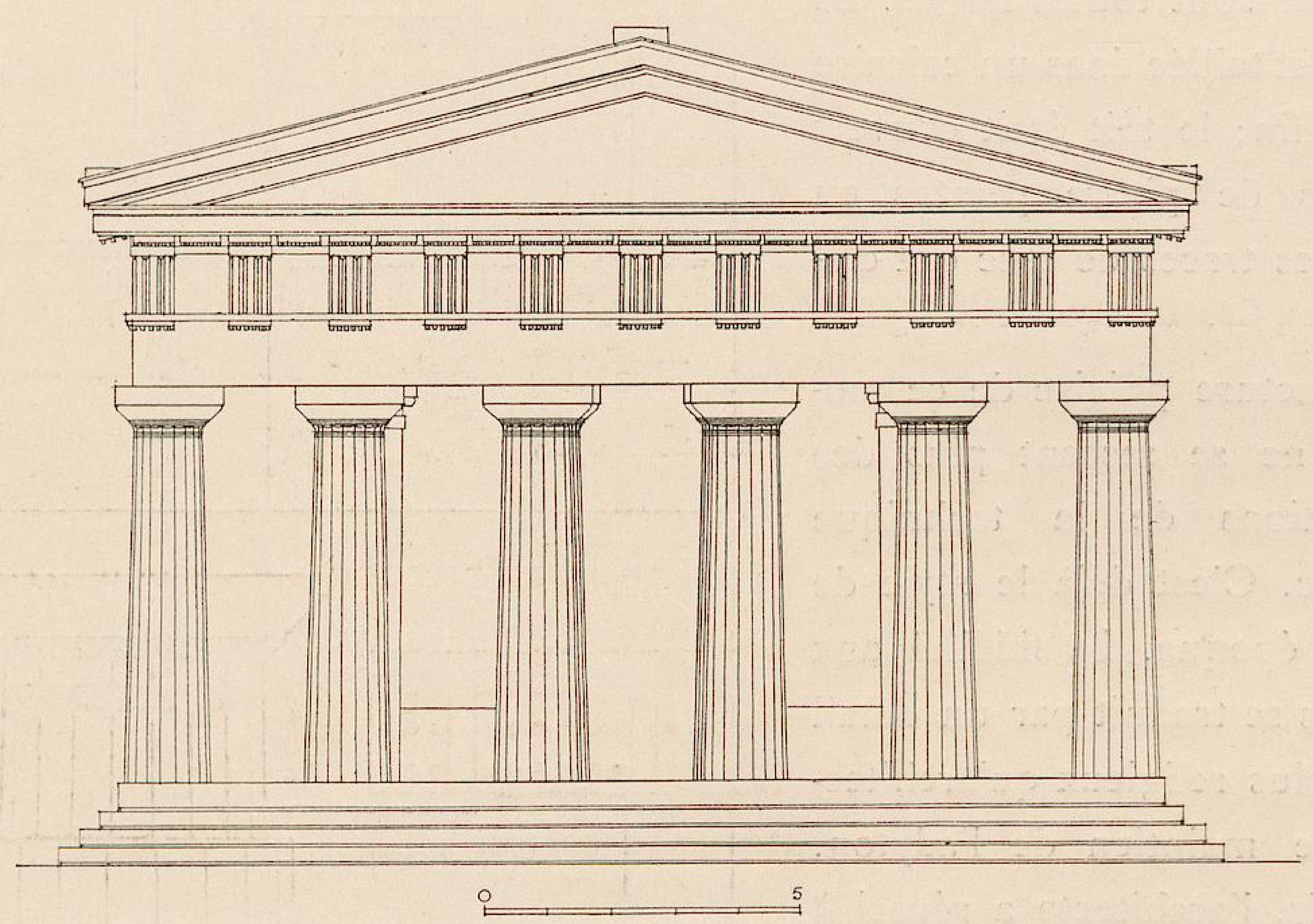
TEMPLE A. — DÉTAIL DE L'ORDRE.

La facture précise de ce monument ne se ressent plus des imperfections de la technique archaïque. C'est déjà le style de la belle époque. La fidélité aux traditions se traduit par un détail d'ordre plus religieux qu'architectural : le maintien de l'adyton. Cette fois, l'architecte a réussi à fondre en un plan harmonieux les deux types dont ses prédécesseurs n'avaient pas su dissimuler le conflit. Le temple A fut le précurseur et le modèle du temple E.

Temple O. — Le temple O ressemblait à son voisin comme un frère jumeau : mêmes dimensions ($40^{m},50$ sur $16^{m},50$ au stylobate), mêmes divisions, même style. Pourtant il s'en distinguait par la possession d'un soubassement très élevé, destiné à régulariser son assiette sur la pente du rocher et pourvu, sur le côté sud, d'un soutènement à 9 redans : ceux-ci, appuyés sur de larges assises d'une régularité parfaite, tenaient toute la longueur du monument. Ils aboutissaient au stylobate et au dallage du péristyle méridional, posé sur un gril de lambourdes en pierre, qui font encore l'originalité de cette ruine, arrachée par lambeaux.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0263
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Propylées du temple A. — A 34 mètres à l'est et dans l'axe du temple A, dissimulés parmi les décombres et les buissons, s'étendent les restes d'un édifice assez singulier, qui n'a pas encore été signalé ni décrit. Le plan, en forme de T, se compose d'un avant-corps rectangulaire et périptère, ou portique antérieur, large de 13^{m},10, profond de 5^{m},60, ouvert à l'est, et continué à l'ouest par un corps de bâtiment rectangulaire plus étroit, long de 6^{m},78, large de 7^{m},25. Le portique repose sur un soubassement à deux assises de pierres longues de 1^{m},20, formant 3 degrés hauts de 0^{m},30, 0^{m},23, 0^{m},22. Les deux marches supérieures sont taillées dans le stylobate. Stylobate, colonnade et socle du mur intérieur font



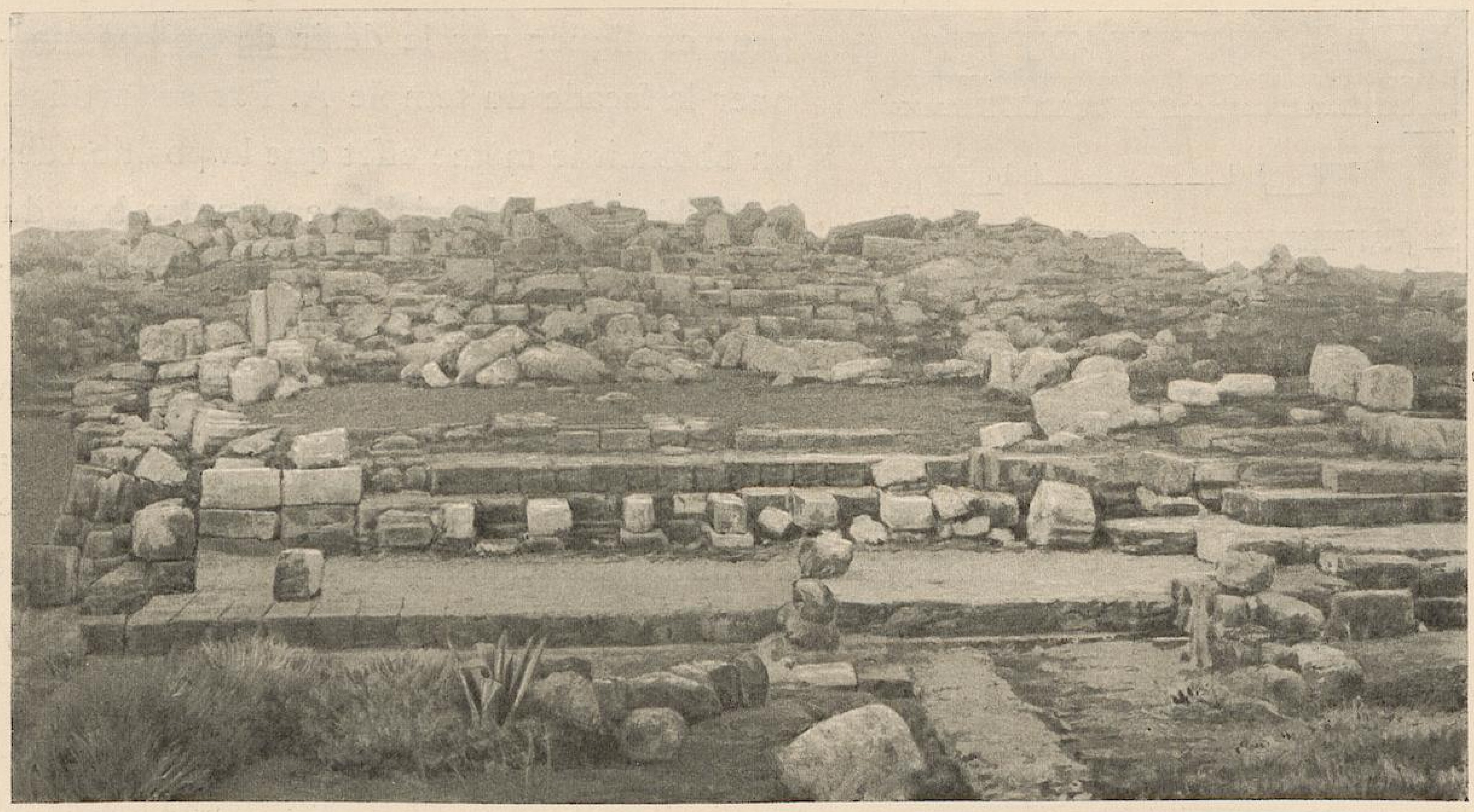
TEMPLE A. — FAÇADE EST RESTAURÉE.

retour sur les côtés du portique et sur les extrémités de la face ouest en saillie sur l'arrière-corps. Les colonnes, doriques, ont un fût monolithe en tuf, à 20 cannelures, avec un diamètre inférieur de 0^{m},451, qui va en diminuant[1]. Leur place sur le stylobate est marquée par des gravures circulaires, dont les centres sont occupés par des trous carrés de 0^{m},10 de côté, espacés de 1^{m},02 sur la façade, de 1^{m},01 à 0^{m},95 sur les côtés nord et ouest. La circonférence des colonnes touchait presque le mur intérieur. Il y avait 12 colonnes de façade, 5 sur les côtés et 2 sur les deux revers ouest (en comptant deux fois celles des angles), en tout 22 colonnes, très serrées, suivant l'ordre dit *pycnostyle*. Les intervalles des colonnes de la façade ne dépassaient pas 0^{m},57. Nous n'avons pas retrouvé de chapiteau, mais un fragment d'architrave avec listel, haut de 0^{m},416, épais de 0^{m},34; le listel, saillant de 0^{m},044, a 0^{m},10 de hauteur.

1. La diminution est de 0^{m},061 sur un fragment long de 1^{m},10.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0264
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Du mur intérieur, il ne subsiste que le côté nord, réduit à l'assise inférieure du socle. Il se composait d'une seule rangée de pierres rectangulaires, longues de $1^{m},20$ en moyenne, épaisses de $0^{m},52$, hautes de $0^{m},56$. Mais le tracé du mur est gravé au trait sur l'assise plus large du soubassement. Or, ce trait s'interrompt au milieu de la façade et du mur de fond. Ces deux solutions de continuité, larges de $3^{m},60$ et symétriques, correspondent évidemment à deux ouvertures. Tout le portique est en tuf; les matériaux ont été déplacés et arrachés par les constructeurs de basse époque qui se sont installés sur cette ruine, mais le plan reste lisible.



TEMPLES O ET A. (Vue prise au sud, de la Maison des fouilles.)
(En bas, soubassement de l'escalier sud du temple O; au-dessus, ruines du temple A; en haut, ruines du temple C.)

L'intérieur apparaît divisé en 3 parties : un passage central compris entre deux portes et flanqué de deux ailes saillantes.

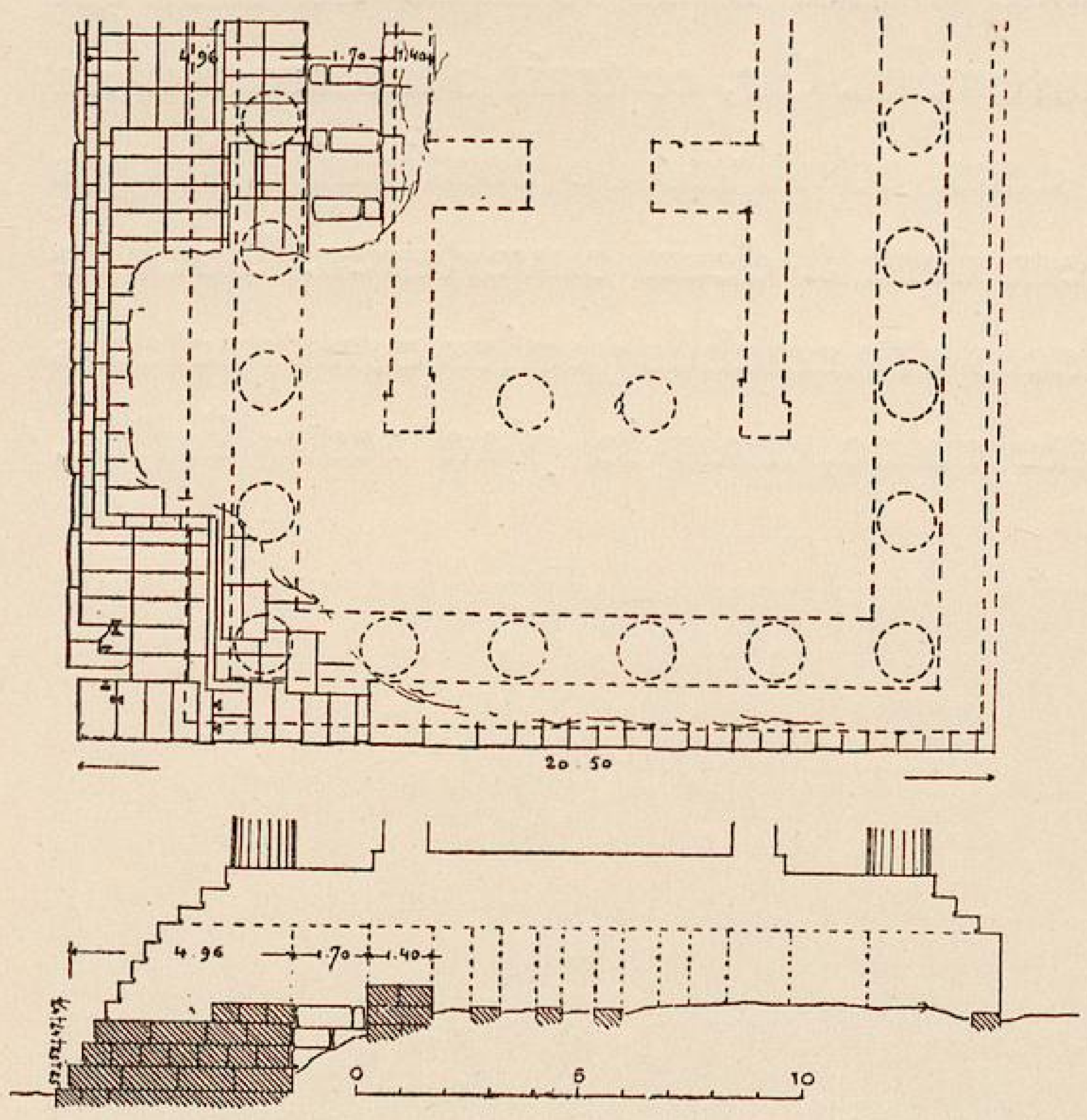
De l'arrière-corps, il ne subsiste qu'une partie des assises latérales de soubassement et l'assise du socle du mur nord. Celui-ci s'amorçait à l'angle droit sur le mur ouest du portique, avec un pilastre logé dans l'angle extérieur sur la ligne des colonnes en retour. L'intérieur, entre les deux murs, était pavé de grosses dalles sans fondations. Il ne subsiste rien du dispositif de la face ouest.

Le plan général nous paraît accuser assez clairement la destination de cet édifice : c'était un Propylée. Nous l'avons restitué comme tel. Si l'aspect du monument était bien celui que représente notre restauration, il mérite d'occuper une place originale dans la série archaïque des propylées connus[1]. En gros et toutes proportions gardées, c'est le dispositif des Propylées du Parthénon : un

1. Voy. Fougères, article PROPYLAIA, dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg, Saglio, Pottier.

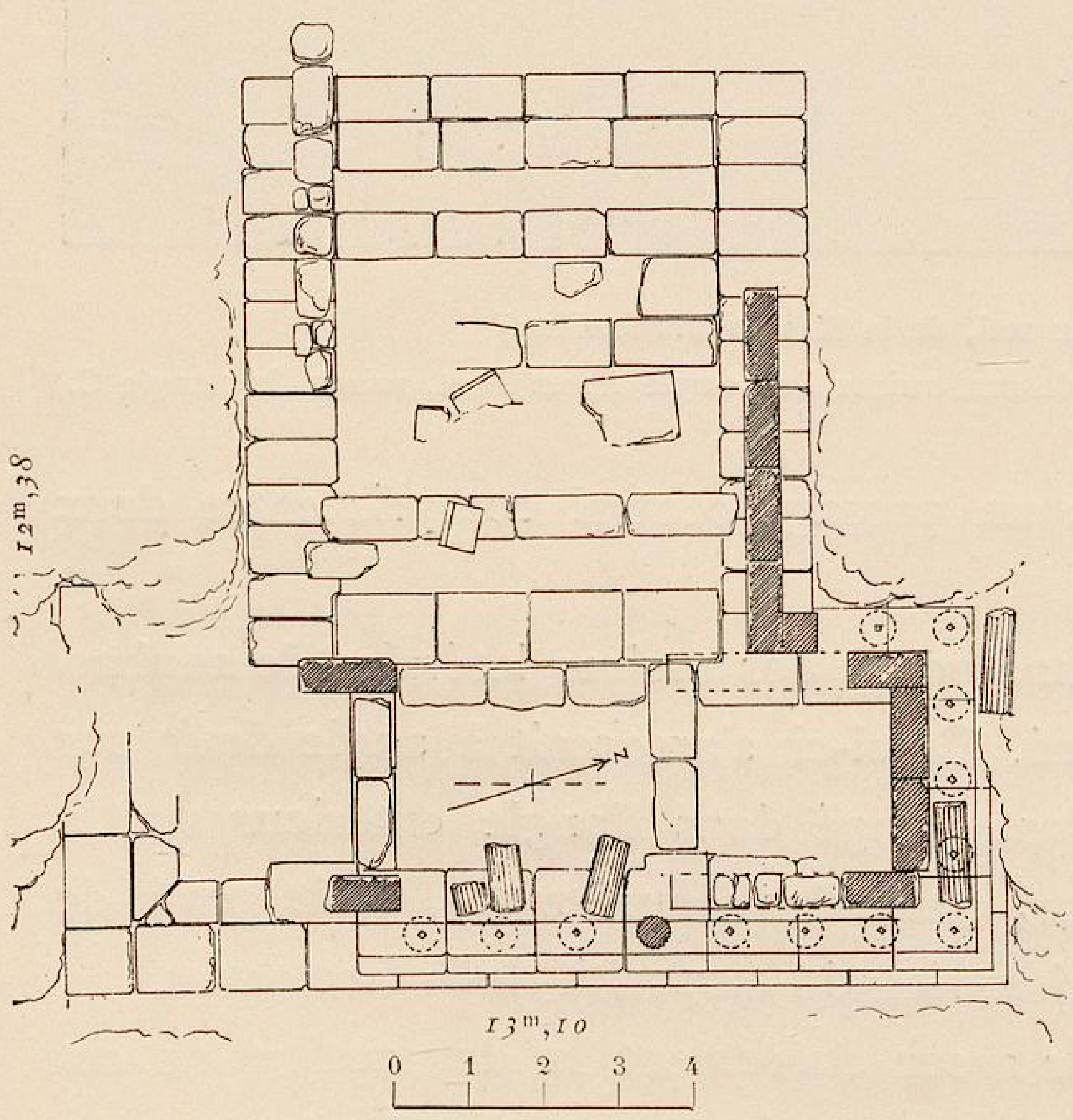
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0265
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

large portique d'entrée, avec un passage central flanqué de deux ailes[1], continué par un vestibule plus étroit; celui-ci se terminait probablement par une seconde porte ornée aussi d'un petit portique. Mais ce sont surtout les proportions qui sortent de l'ordinaire. Elles sont celles d'un Propylée en miniature : les colonnes n'ont qu'un calibre de colonnettes, hautes au plus de 3 mètres. Par rapport à la largeur du front, la façade paraissait très surbaissée : disposition qu'on peut expliquer par le désir de ne pas masquer la façade du temple A. Par cet artifice, on obtenait le même effet que la position des Propylées de Mnésiclès en contre-bas du Parthénon ménageait au spectateur placé sur la colline de la Pnyx.

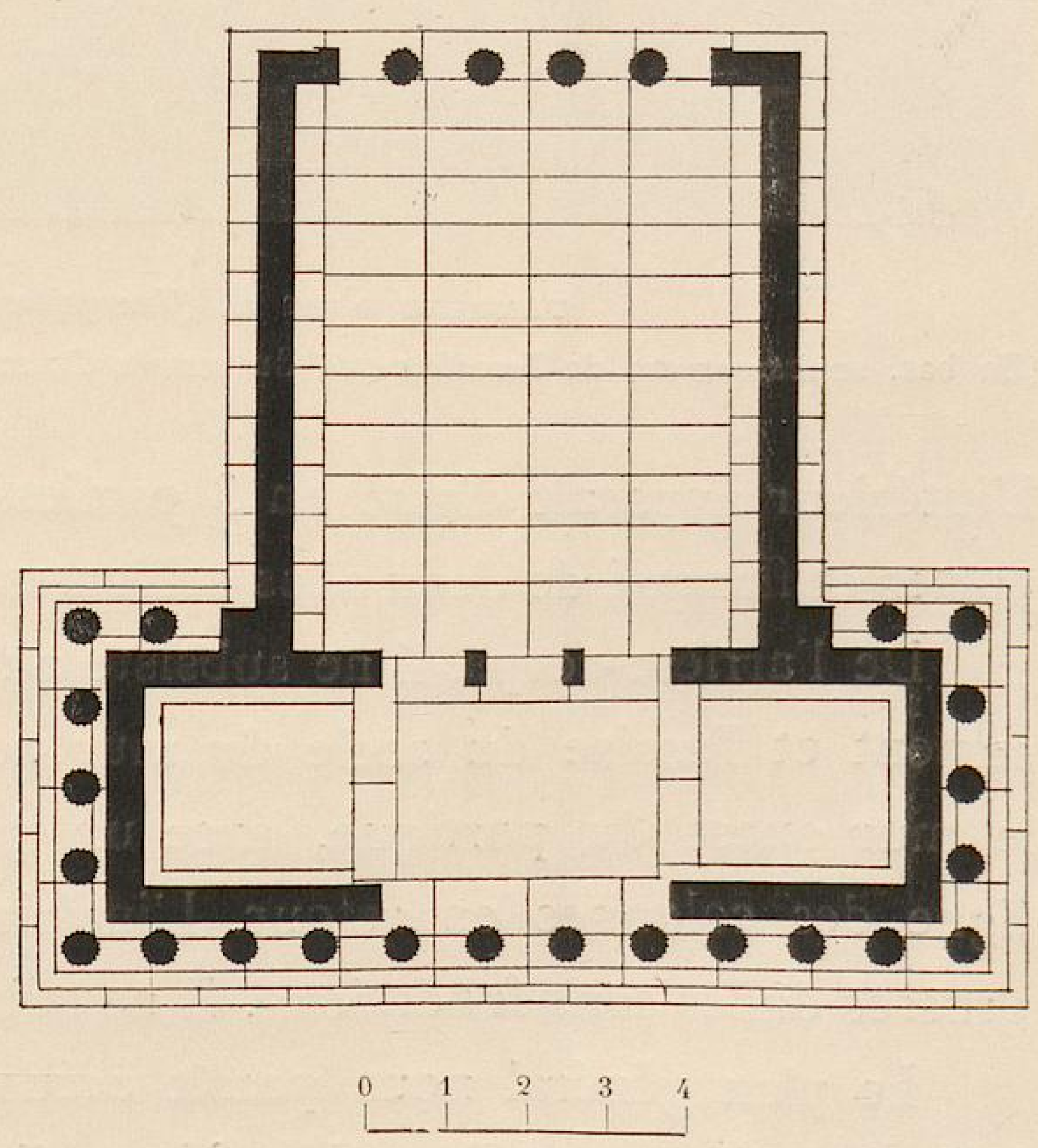


TEMPLE O. — PLAN ET COUPE SUR LE PRONAOS.

Cette disproportion insolite entre la hauteur et la largeur de la façade entraîne, à notre avis, une conséquence nécessaire. Il est impossible de couronner cette longue et minuscule colonnade par un fronton démesurément évasé qui en aurait



PROPYLÉES DU TEMPLE A. — ÉTAT ACTUEL.



PROPYLÉES DU TEMPLE A. — PLAN RESTAURÉ.

tenu toute la largeur. Nous avons donc restitué un toit longitudinal de portique, terminé par des croupes : celles-ci, aussi bien, pourraient être remplacées

1. A l'intérieur, entre le passage et les ailes, nous n'avons pas retrouvé traces de colonnes latérales.

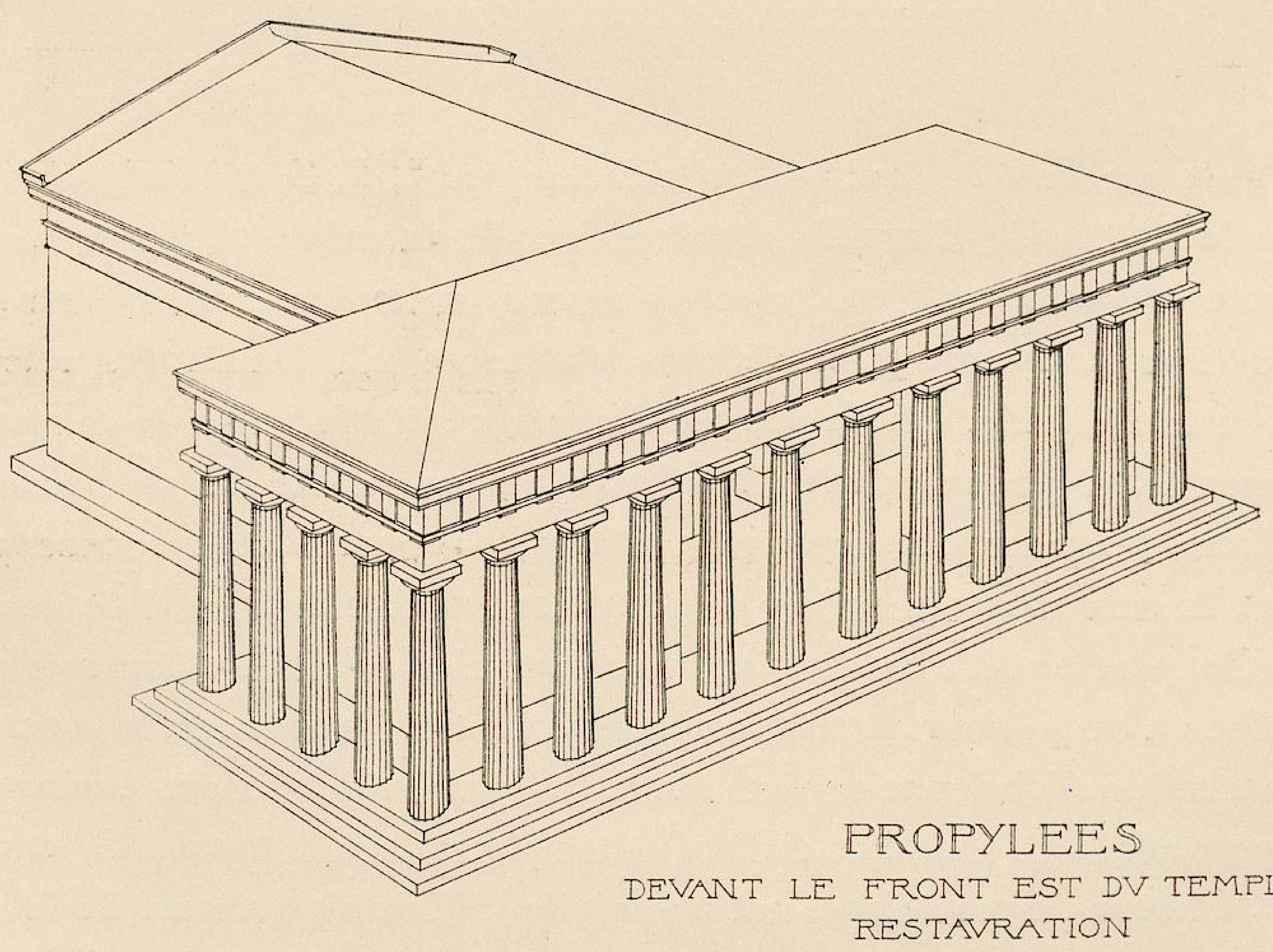
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0266
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

par de petits frontons latéraux. Or, cette disposition est intéressante, car elle dérive, comme l'a reconnu Furtwängler à propos du Propylée primitif du téménos d'Égine[1], du chaperon rustique à versants qui couvrait les entrées des murs de clôture. Ce chaperon, encore très commun dans nos campagnes et pareil aux chaperons chinois, allonge ses versants suivant l'alignement du mur, et non perpendiculairement. Ce dispositif archaïque ne prit que par exception une forme monumentale. Il diffère par ses origines et par son aspect de celui qui prévalait, depuis l'époque mycénienne, dans la construction des entrées extérieures et qui faisait du propylée une contrefaçon de vestibule *in antis* de maison, perpendiculaire à l'alignement du mur[2].

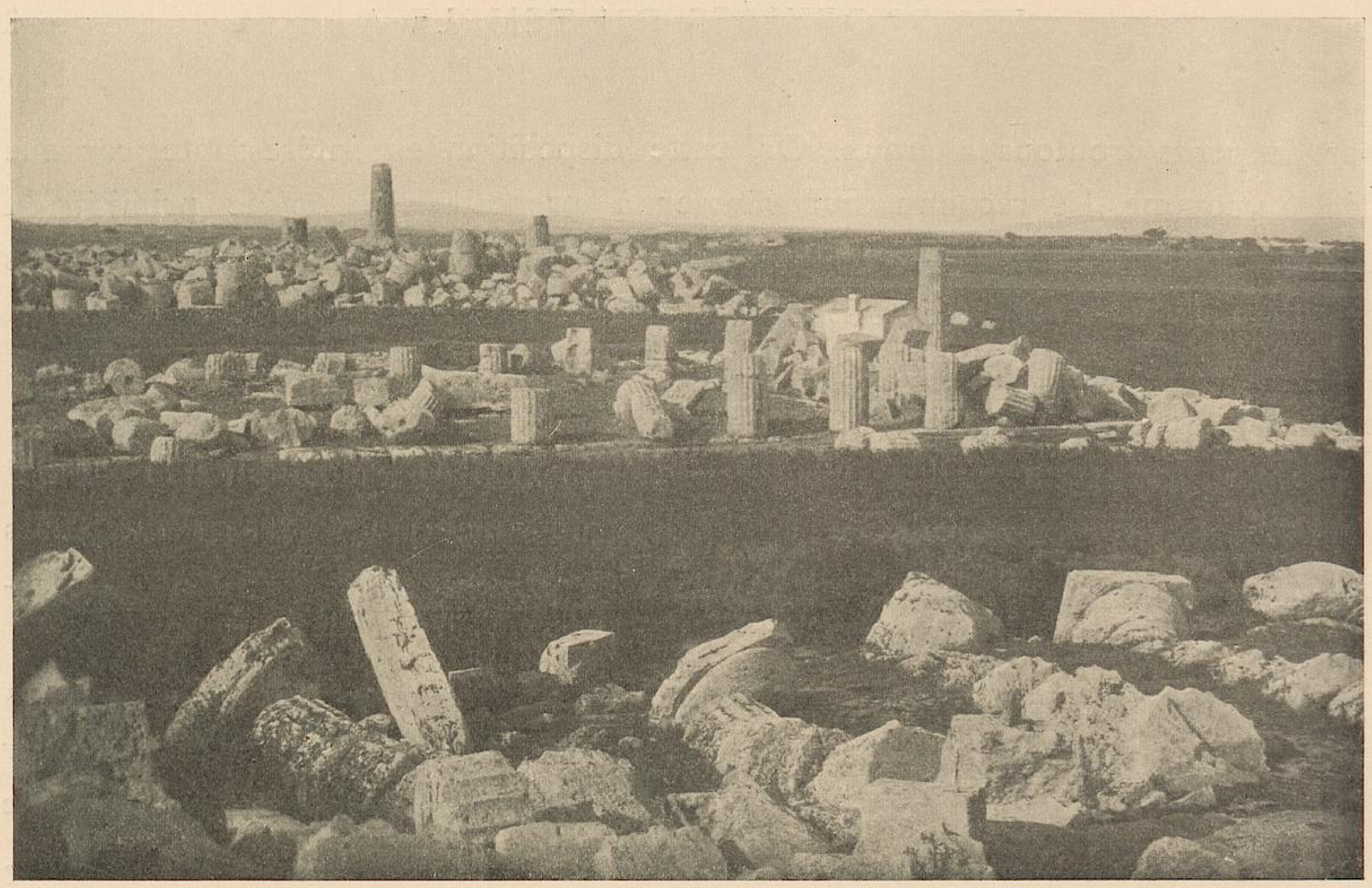
Ce Propylée servait donc d'entrée au téménos du temple A. Nous n'avons pu retrouver, dans les décombres, les traces du péribole qui devait se raccorder à ses côtés. Devant la porte, l'étroitesse des intervalles des colonnes suffisante pour le passage d'un homme, ne permettait qu'à trois personnes d'entrer de front.

Nous croyons que la construction suivit l'achèvement du temple A, après 480 av. J.-C.

1. Furtwängler. *Ægina*, I, p. 75, 84; II, pl. LVII-LVIII. — Cf. le Propylée du téménos de Poseidon à Calaurie (*Athenische Mittheil.*, 1895, XX, p. 267, 326; Frazer. *Pausanias*, V, chap. VI).
2. Comme le Propylée de Gaggera (voy. chap. VI).



PROPYLEES
DEVANT LE FRONT EST DV TEMPLE A
RESTAVRATION



LES TEMPLES EST. (Vue prise du mur de la cella du temple E.)
Au premier plan, colonnes nord du temple E; au milieu le temple F; en haut, le temple G avec le *Fusu della Vecchia*.


CHAPITRE V

LES TEMPLES DE LA COLLINE EST (*I PILERI*)

Le faubourg sacré de l'est. — Les trois temples E, F, G qui s'alignent en bon ordre sur le plateau de Marinella appartenaient-ils au même téménos, enclos par un péribole commun, ou bien étaient-ils répartis entre deux ou trois sanctuaires séparés[1]? Comme aucune trace de mur d'enceinte n'a jamais été relevée, la question reste insoluble. On ne sait pas davantage si l'affectation de ce plateau au culte remonte à l'époque même de la fondation ou si elle n'a eu lieu que par consécrations partielles et successives. On y a supposé, sans aucune preuve, l'existence de sanctuaires indigènes ou phéniciens antérieurs à l'arrivée des colons doriens. On peut aussi bien imaginer que ceux-ci commencèrent par ériger sur cette colline un ou plusieurs autels à des dieux célestes. En tout cas, la construction des trois temples s'échelonne sur une durée de quatre-vingt-dix ans environ, entre 560 et 470 avant J.-C. On bâtit d'abord le temple F, puis le temple G, et enfin le temple E. Chacun de ces édifices est une réplique libre d'un temple de l'Acropole

1. Notre plan restauré suppose deux sanctuaires séparés par une voie sacrée avec Propylées communs.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0268
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

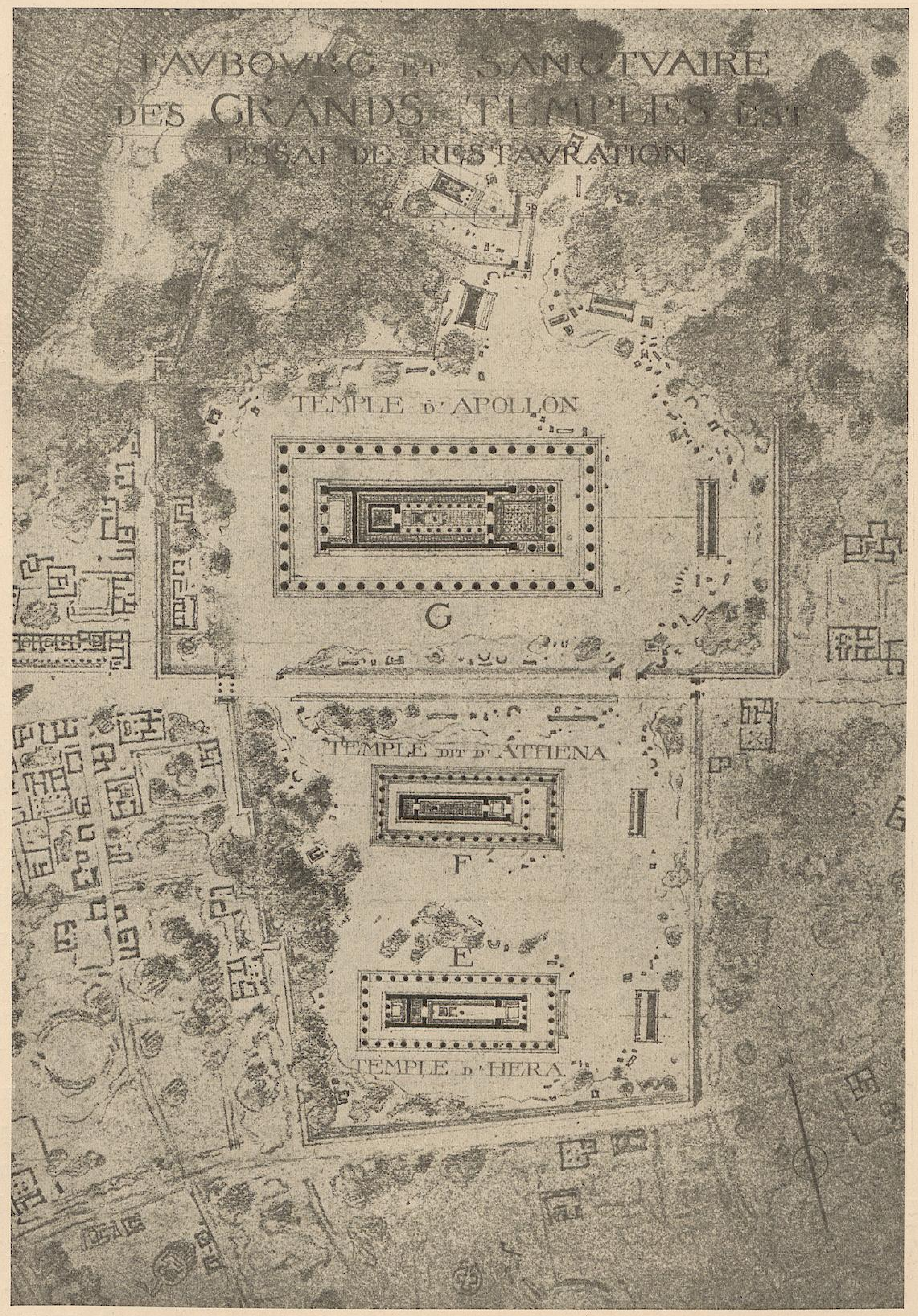


Vve Charles Schmid, Editeur.

COLLINE EST — LES GRANDS TEMPLES
Restauration.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0269
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

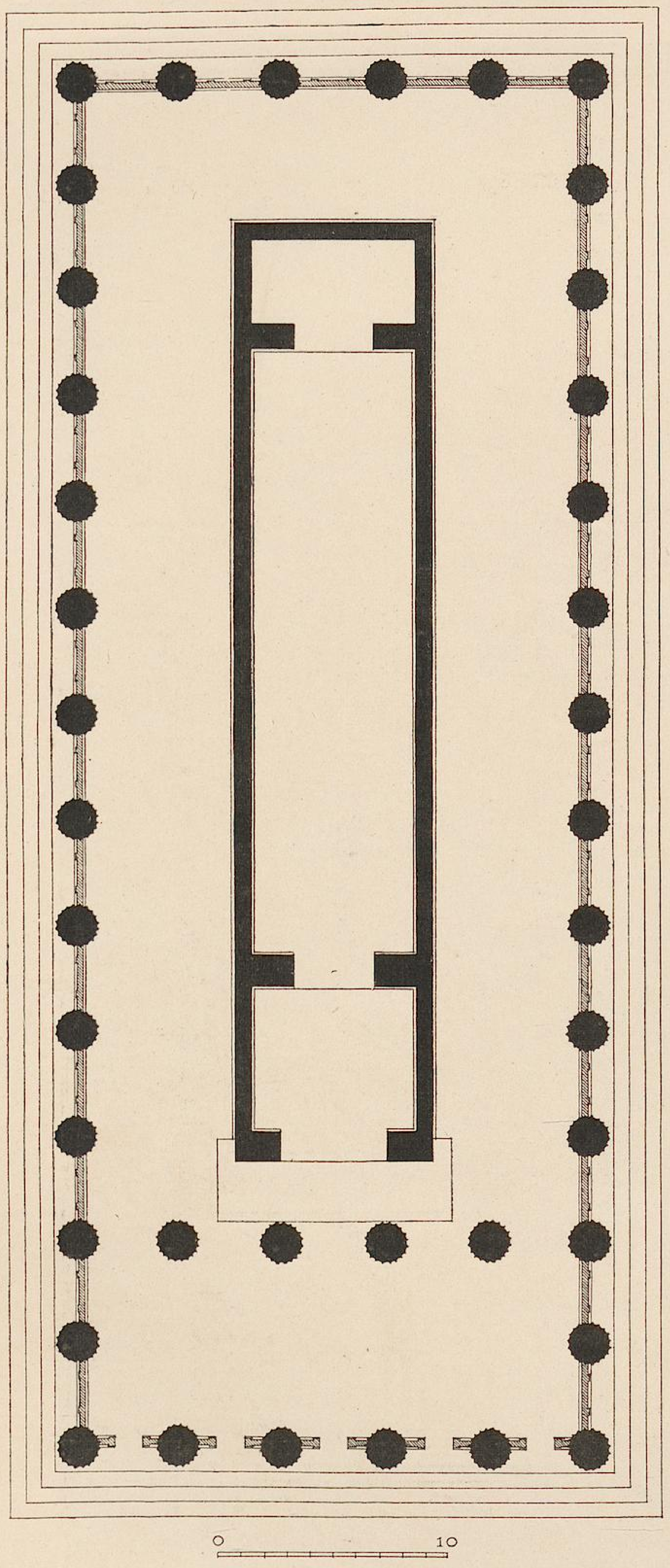
pris comme modèle; mais de ces parentés architecturales, il serait vain de vouloir déduire des rapports cultuels. Seules les inscriptions ont permis de pénétrer



l'anonymat de deux de ces ruines : elles attestent que le temple G était consacré à Apollon et le temple E à Héra. Quant au temple F, on présume d'après les sujets

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0270
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

de ses métopes qu'il appartenait à Athéna. Les autels qui devaient se dresser à l'est des trois temples n'ont laissé aucune trace.



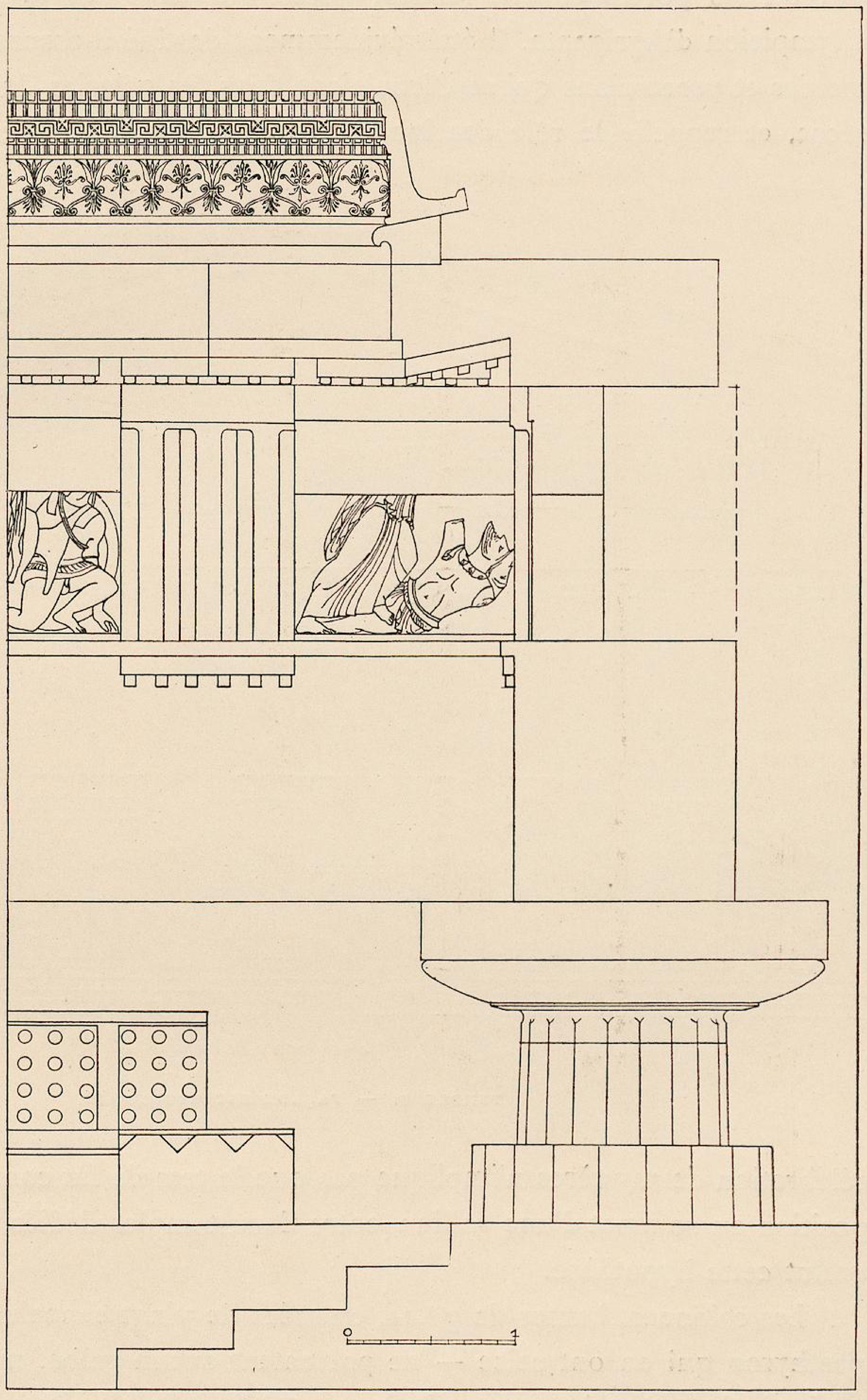
TEMPLE F. — PLAN RESTAURÉ.

Temple F (*d'Athéna?*). — Du temple F (temple S d'Hittorff) situé au milieu du groupe, il ne subsiste qu'une maigre carcasse, dépecée par les amateurs de pierres taillées[1], et aujourd'hui à demi enterrée. On ne distingue plus que le soubassement est, le stylobate sud et ouest, la ligne des colonnes nord, celle des colonnes du pronaos et quelques fondations du dallage de la cella. Cela suffit à établir que le temple était un dorique périptère de style ancien, avec six colonnes de façades et quatorze sur les côtés. La longueur du stylobate était de 61^{m},83, sa largeur de 24^{m},43. Le soubassement se composait de trois assises, formant sur les quatre côtés quatre degrés très bas (23 à 25 centimètres) et très larges (62 à 70 centimètres); les deux marches supérieures étaient taillées dans le stylobate.

Le plan dérive de celui du temple C. Il comprend : 1° un avant-portique à deux travées latérales, large de 7^{m},38, limité par une rangée de quatre colonnes intérieures qui empiètent sur les péristyles latéraux; 2° un prothyron prostyle étroit, réduit à la largeur du seuil de la porte du pronaos : les deux vantaux de cette porte s'ouvraient en dehors, sur deux rainures

1. Voy. p. 140; sur les fouilles d'Harris et Angell, p. 142.

en arcs de cercle; 3° un pronaos; 4° une cella, sans doute allongée, large de $7^m,12$ entre ses murs ornés de bossages extérieurs, et pavée en dalles posées sur lambourdes de pierre; 5° un adyton étroit. Les péristyles latéraux avaient une largeur de $5^m,38$; leur dallage a disparu, d'où l'on a conclu, sans doute à tort, que leur sol n'était recouvert que d'un enduit.

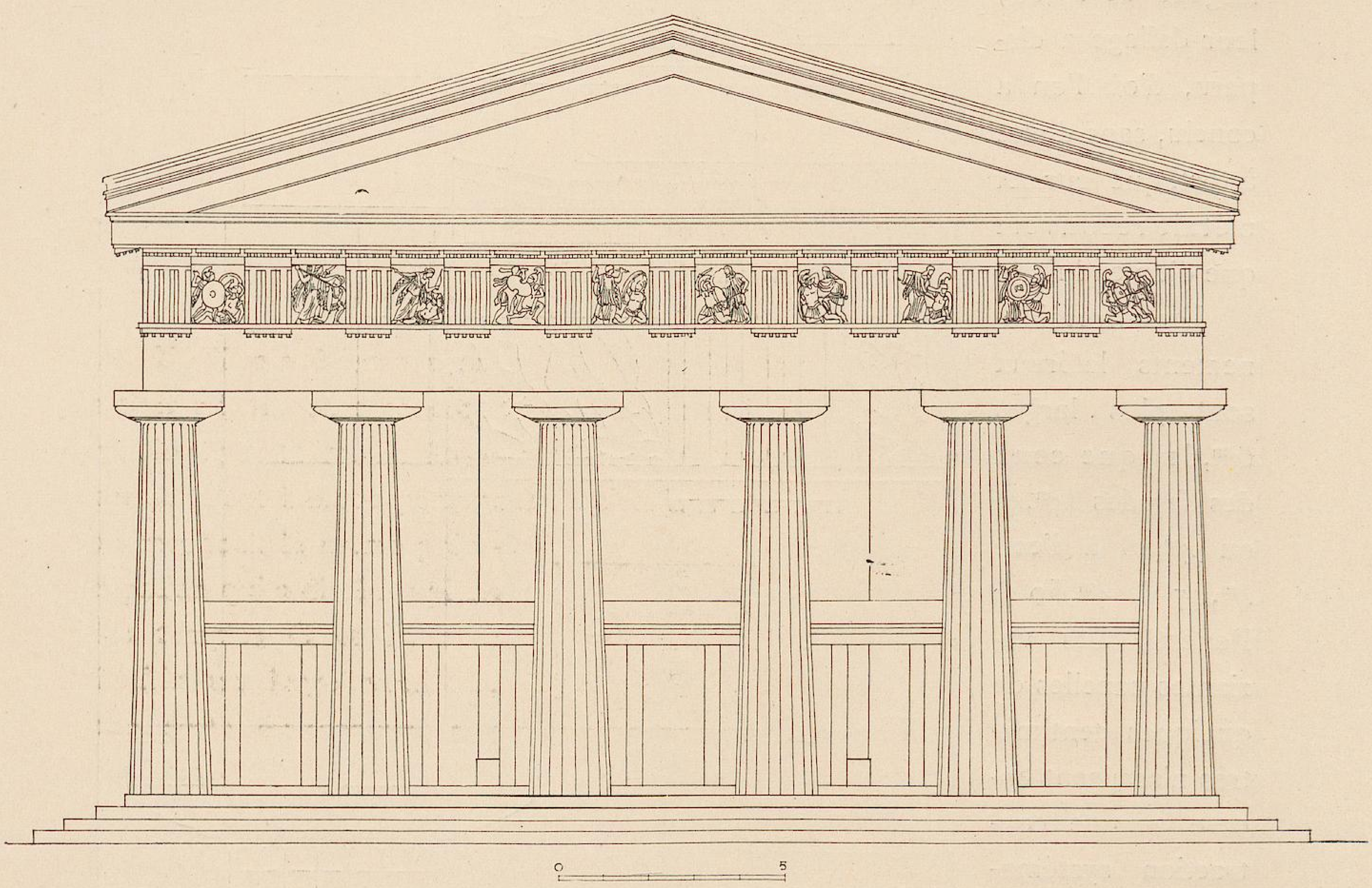


TEMPLE F. — DÉTAIL DE L'ORDRE.

Les entrecolonnements latéraux sont plus larges ($4^m,61$) que ceux des façades ($4^m,44$ ou $4^m,48$ à l'est, $4^m,47$ à $4^m,50$ à l'ouest). Les variantes usuelles de quelques centimètres n'accusent encore aucune contraction systématique autour des angles. Mais l'édifice présente une particularité très intéressante : l'existence, entre les colonnes, d'un mur de clôture qui faisait tout le tour du stylobate et fermait le péristyle sur les quatre côtés[1]. Les panneaux de cette clôture, épaisse de $0^m,37$, haute de $4^m,70$ environ, s'emboîtaient, dans chaque entrecolon-

1. Koldewey et Puchstein (*Die griech. Tempel*, p. 118) ont les premiers mis en évidence ce détail, méconnu par Hittorff (*Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, pl. 56).

nement, sur l'arête de deux cannelures. Leur surface extérieure, stuquée et peinte, figurait de fausses portes avec jambages et linteaux moulurés, sauf sur la façade est, où les portes étaient réelles. Pareil dispositif[1] se retrouve dans le grand Olympieion d'Agrigente. Il était évidemment destiné à assurer le secret des cérémonies et processions qui se déroulaient dans les galeries du péristyle, autour du sécos, et rappelle le rôle des longs couloirs latéraux des temples égyptiens. La



TEMPLE F. — FAÇADE EST RESTAURÉE.

célébration de mystères n'implique pas que le temple fût consacré à Déméter : sa position au sommet d'une colline, entre deux temples dédiés à des dieux célestes, exclut cette hypothèse.

Les colonnes, hautes de $9^m,11$, creusées de vingt cannelures — sauf celles du prothyron qui en ont seize — ne présentent aucun galbe, mais une réduction de $0^m,57$ de leur diamètre entre la base ($1^m,82$) et le chapiteau ($1^m,25$). L'échine du chapiteau, creusée d'une gorge sous les annelets, forme un coussinet proéminent et raplati sous un tailloir peu élevé. L'architrave ne se compose que d'une seule poutre de pierre. Les triglyphes sont larges ($1^m,03$), creusés de canaux profonds

1. Il remonte à la construction même du temple, comme le prouve l'état brut du stylobate sur le parcours du mur.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0273
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

terminés par des courbes surbaissées. Les métopes, larges de $1^{m},26$, étaient faites de deux assises superposées, même celles de la façade est, qui étaient sculptées. Harris et Angell ont retrouvé la moitié inférieure de la huitième et de la neuvième, à compter de l'angle nord[1]. Les métopes lisses étaient blanchies au stuc. Toutes les mutules du larmier sont larges. Sur la crête de l'entablement courait une cimaise dorique, en tuf très fin, évidée en forme de tuile de rive avec gouttière sur le modèle des chéneaux en terre cuite. La décoration dessinait en faible relief[2], sur la grande fasce, un motif de palmettes et d'anthémions peints de vives couleurs; au-dessus, régnaient une gorge et un bandeau orné d'une grecque et surmonté d'un bec de corbin. La composition est des plus délicates : le gracieux motif floral se détache sur le champ bien dégagé. La liberté du style, sa sobriété élégante si éloignée de la surcharge archaïque, ferait croire à un travail plus récent que le temple. Cette cimaise a pu être substituée au v[e] siècle, au cours d'une réparation, à un couronnement archaïque en terre cuite.



TEMPLE G : COTÉ SUD. (Direction est.)

Il en serait de même des tuiles en terre cuite, décorées sur leurs deux faces, d'où il résulte que le dessous de la toiture était visible à l'intérieur du temple, comme un plafond à double versant.

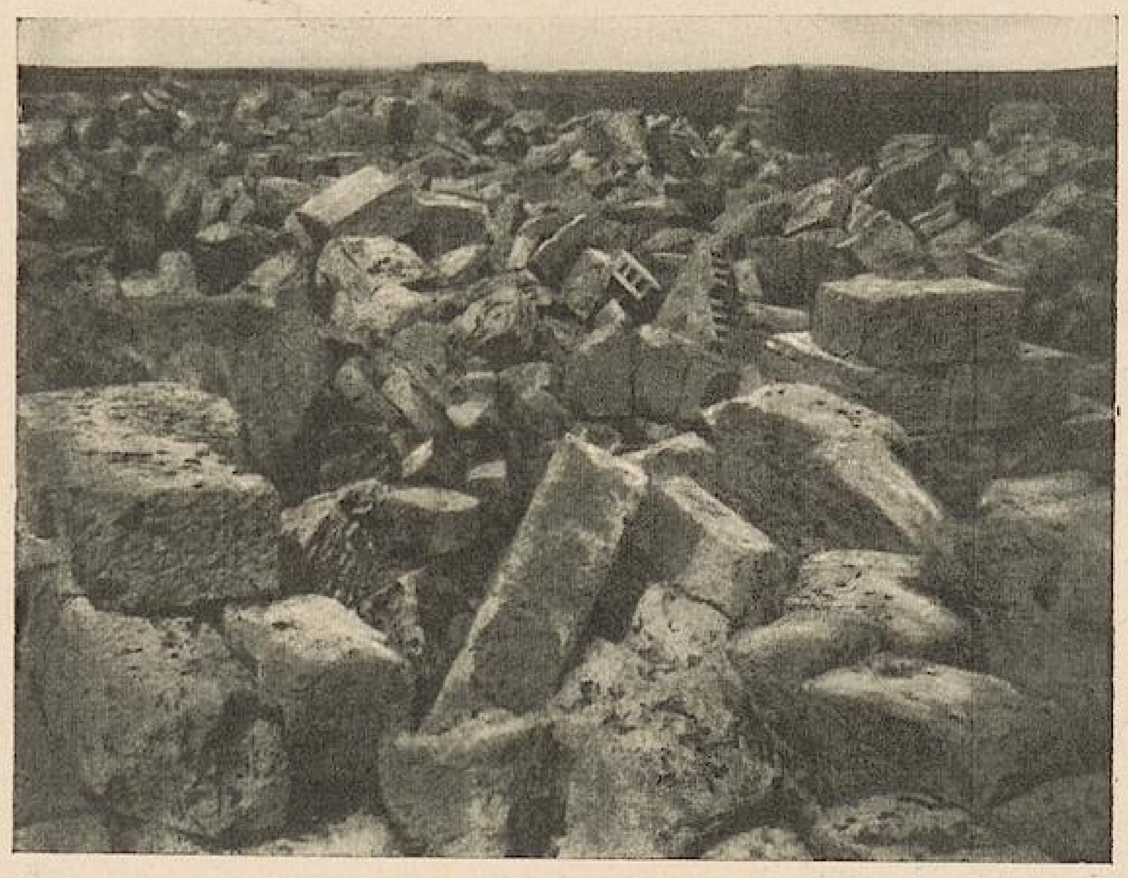
On reconnaît en somme dans ce temple F une œuvre d'archaïsme avancé qui se classe dans la série ancienne bien après le temple C et assez près du temple D. Si le plan dérive du type prédorique à avant-portique, l'exécution, le style des colonnes et de la frise en font un proche parent du temple D. Le style des sculptures, d'accord avec celui de l'architecture, permet de lui assigner une date voisine de 540.

Temple G[3] ou Apollonion. — Nous avons déjà décrit l'aspect étrange du monceau de décombres des *Pileri dei Giganti*, d'où émerge la silhouette droite du *Fusu della vecchia* (Fuseau de la vieille), énorme colonne tronquée et rapiécée[4]. Le

1. Voy. ci-dessous, chap. VIII.
2. Voy. la photographie de la salle du Musée de Palerme, en tête du chap. VIII. Hittorff en a donné une belle reproduction en couleurs (*Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, pl. 56).
3. Temple T d'Hittorff.
4. Voy. p. 7. — C'est la colonne latérale du pronaos la plus voisine de l'ante nord.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0274
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

monument qui a formé cette montagne de rochers artificiels était, avec l'Olympieion d'Agrigente, le plus grand colosse de l'architecture hellénique. Il mesurait $113^{m},34$ sur $54^{m},05$ [1] et occupait une superficie de 6.126 mètres carrés, dont celle du Parthénon ne représente que les deux cinquièmes. C'était un pseudo-diptère octastyle [2] et hypèthre, avec huit colonnes en façades et dix-sept sur les côtés. Son plan comprend un vaste pronaos prostyle avec colonnade en saillie sur les antes, une cella à triple nef, dont celle du milieu, découverte, se terminait par l'adyton, et un opisthodome *in antis*.



TEMPLE G : INTÉRIEUR. (Vue prise sur le côté ouest, du mur est de la cella.)

L'édifice a été conçu en vue des grandes panégyries populaires qui devaient attirer un immense concours de population : il semble bien être le produit d'une religion populaire. La largeur (environ 11 mètres) et la longueur des péristyles permettaient à 2.000 personnes de circuler à l'aise. Dans le dispositif du pronaos on reconnaît la même préoccupation qui a dicté les plans des temples C et D, celle d'offrir un large vestibule, une sorte d'hypostyle, aux cortèges ou *théories* qui apportaient leurs hommages et leurs offrandes à la divinité. C'est pour dégager l'entrée du pronaos qu'on avait éliminé des temples C et F la combinaison des colonnes *in antis* et qu'on élargit la porte en la fixant, en dehors de l'ouverture, sur les parois latérales. Au temple D, on avait préféré dégager pour la circulation les entrées des péristyles



TEMPLE G. — PIED-DROIT ET MUR SUD DE L'ADYTON ET COLONNES DE LA CELLA.

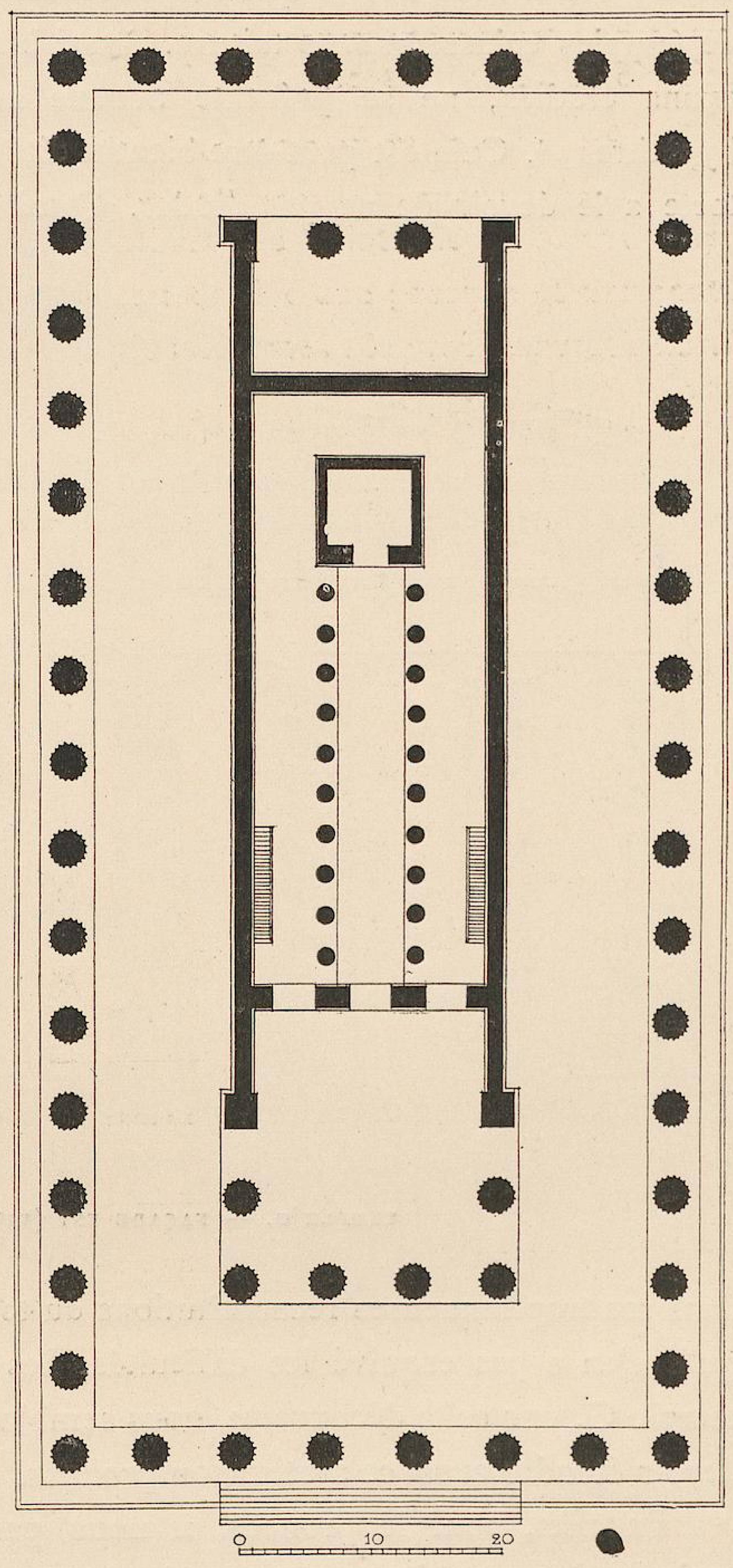
1. Mesures d'Hittorff prises sur le socle inférieur. Mesures de Koldewey-Puchstein sur le stylobate : $110^{m},36 \times 50^{m},10$. La mensuration exacte d'angle à angle est impossible actuellement. — Cf. l'Olympieion d'Agrigente : $113^{m},45 \times 56^{m}.30$; l'Olympieion d'Athènes : $107^{m}.75 \times 41^{m},10$; le Didymeion : $108^{m},55 \times 49^{m},78$; l'Artémision d'Éphèse : $109^{m},50 \times 49^{m},50$; le Parthénon : $69^{m},51 \times 30^{m},86$ (au stylobate).

2. C'était à peu près le plan du pseudo-diptère octastyle décrit par Vitruve (III, 1) avec cette différence que le dispositif pseudo-diptère à 4 colonnes intérieures n'existe ici qu'en avant du pronaos.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0275 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

latéraux, accessibles par les gradins du stylobate, en reportant à l'extrémité des antes les deux colonnes qui les encombraient. Au temple G, on obtint un élargissement meilleur du pronaos, large de 17 mètres, profond de 20 mètres, en détachant ces colonnes en avant des têtes des antes.

On entrait dans la cella par trois portes correspondant aux trois nefs intérieures. C'est ici la première et unique apparition, à Sélinonte, d'une cella subdivisée par des colonnades. Celles-ci comptaient chacune 10 colonnes monolithes d'un diamètre inférieur de $1^{m},12$, lisses, mais avec l'amorce de 16 cannelures : la nef centrale comprise entre leurs colonnes avait une largeur de $6^{m},03$ et une longueur de 32 mètres; les bas-côtés, une largeur de $4^{m},80$. L'ensemble de la cella, mesurée entre ses murs épais de $1^{m},10$, figurait un rectangle long de $45^{m},40$, large de $17^{m},93$. Au fond de la nef centrale, l'adyton formait un édicule large intérieurement de $7^{m},09$, profond de $6^{m},16$, clos par des murs épais de $0^{m},62$ et surélevé d'une assise[1]. Les bas-côtés le contournaient à angle droit, comme un déambulatoire de cathédrale autour du chœur. Le mur de fond de la cella ne devait pas communiquer avec l'opisthodome.



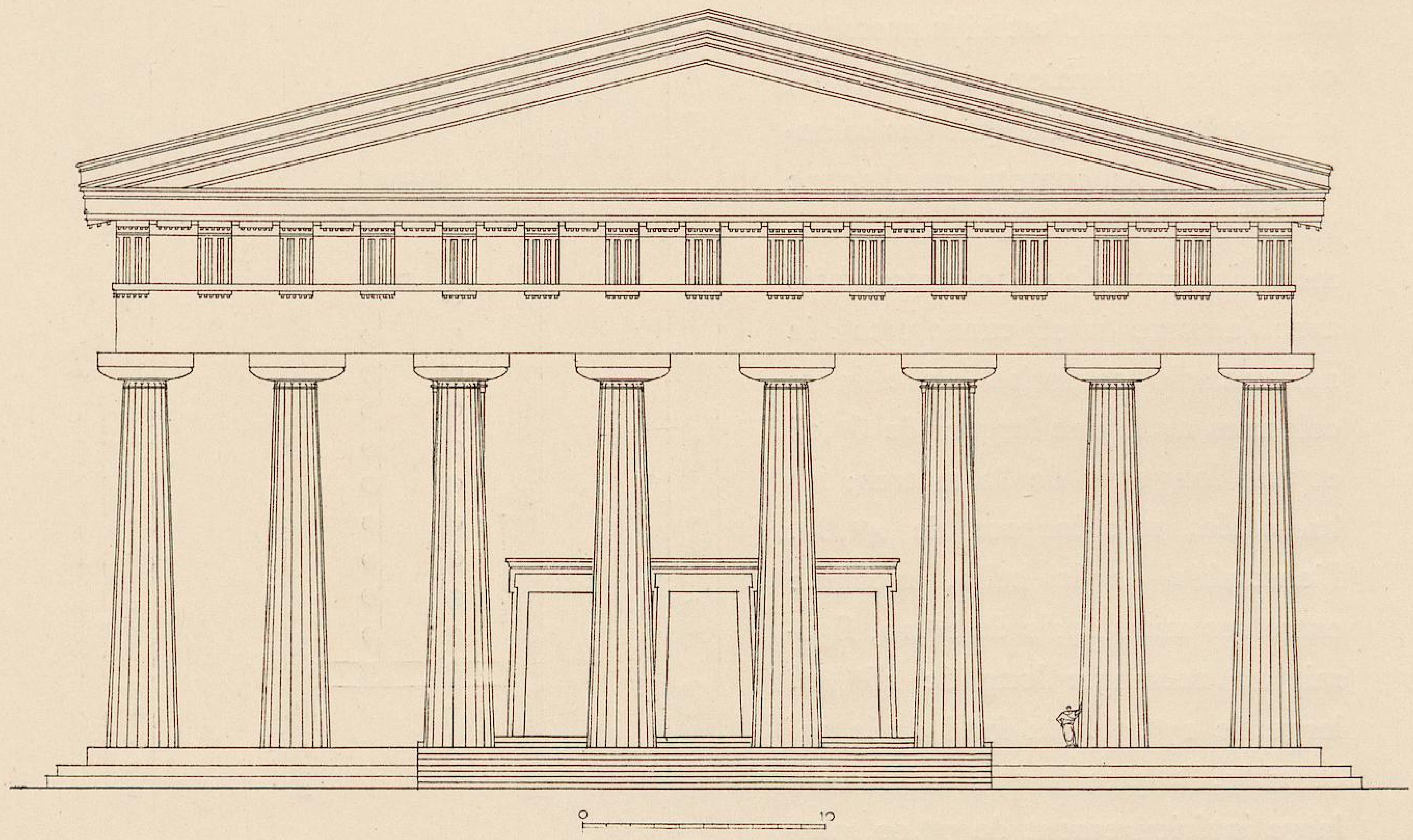
TEMPLE G. — PLAN RESTAURÉ.

Mais comment cette immense cella était-elle couverte? MM. Koldewey et Puchstein excluent un peu trop

1. Cf. l'édicule du temple de Didymes (Thomas et Rayet. *Milet et le golfe latmique*, pl. 35). C'est sur le tableau sud de la porte, large de $1^{m},40$ (voy. p. 250), qu'était gravée la dédicace reproduite p. 102, qui désigne le temple comme un Apollonion. La statue que renfermait ce petit adyton n'avait rien des proportions colossales qu'Hittorff a imaginées (*Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, pl. 71-73). Ce devait être un simple xoanon.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0276 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

sommairement l'hypothèse d'une cella à ciel ouvert, comme l'était celle des quelques temples colossaux désignés par Vitruve sous le nom d'*hypèthres* : « On n'a pas encore établi avec sûreté que l'Apollonion de Sélinonte appartienne à cette série de temples colossaux sans toiture. Aussi bien, dans aucun des temples que nous avons étudiés, ne se présente aucune nécessité de les reconstituer comme hypèthres »[1]. Cela est peut-être bientôt dit! Le problème est de ceux qu'un architecte a le devoir de ne pas éluder. Quoi qu'on pense des fantaisies d'Hittorff



TEMPLE G. — FAÇADE EST (VIe SIÈCLE) RESTAURÉE.

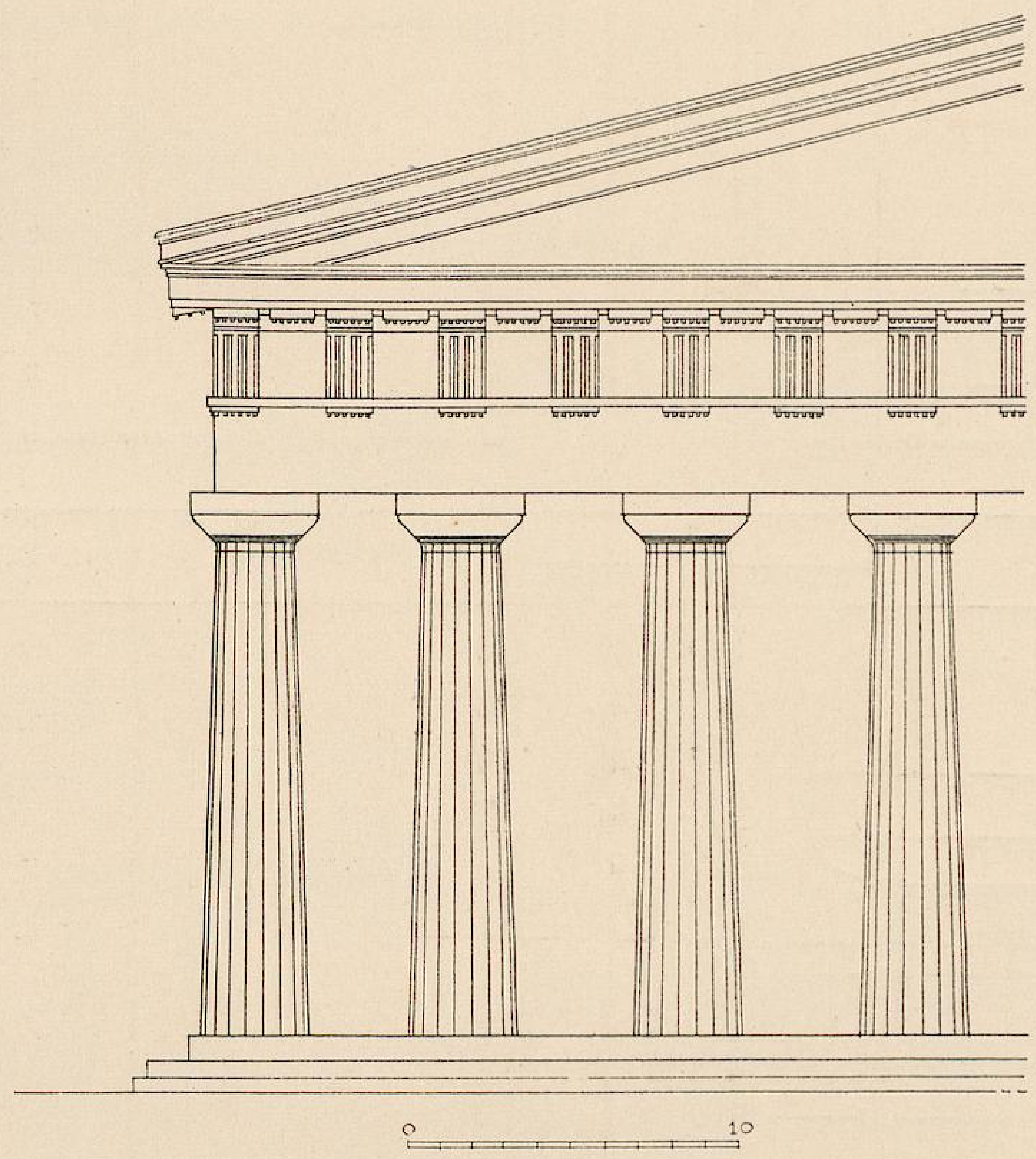
dans ses trop luxueuses reconstitutions du temple G, il faut lui rendre cette justice qu'il n'en a pas esquivé les difficultés. Les raisons qui lui ont fait admettre, au temple G, une cella découverte, nous semblent péremptoires; nous croyons même devoir étendre aussi ce système au pronaos.

En effet, pour le pronaos, il nous paraît impossible qu'aucune charpente antique ait pu atteindre une portée de 17 mètres en largeur ou de 20 mètres en profondeur. Quant à la cella, sa largeur de 18 mètres est divisée par la double colonnade. Il faut donc examiner si le système de toiture appliqué aux cellas à triple nef, comme celle du temple de Poseidon à Pæstum et du Parthénon, lui est

1. *Die griech. Tempel*, p. 211. — Vitruve, III, 2 : « Hypæthros vero decastylos est in pronao et postico; reliqua omnia eadem habet quæ dipteros, sed interiore parte columnas in altitudine duplices, remotas a parietibus, ad circuitionem ut porticus peristyliorum. Medium autem est subdivo et sine tecto, aditusque valvarum ex utraque parte in pronao et postico. »

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0277
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

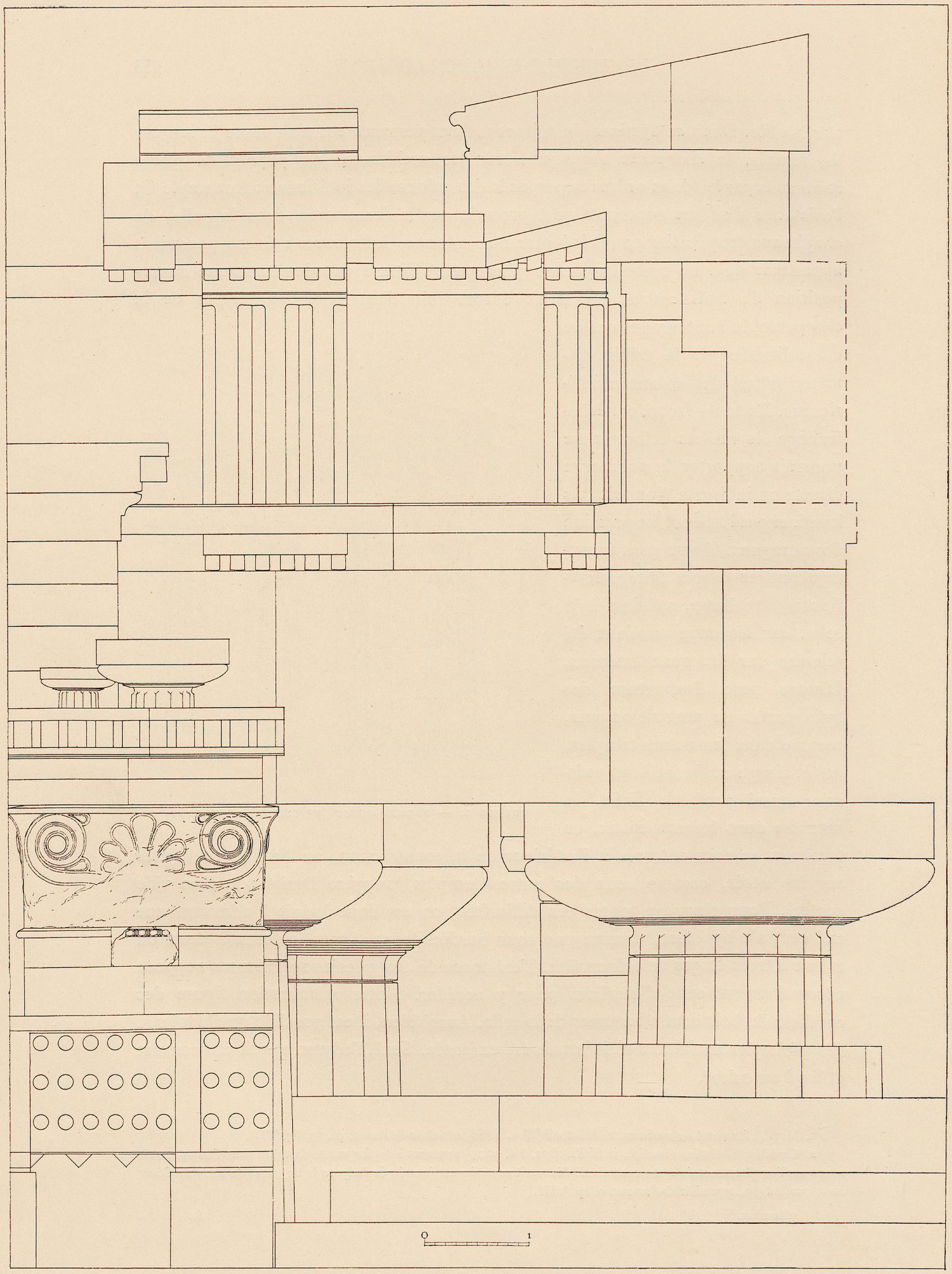
attribuable. Dans ce système, la toiture à deux versants couvrait toute la largeur du temple, la charpente s'appuyant sur les architraves ou pannes de pierre soutenues par les deux ordres superposés des colonnades intérieures. Au temple G, l'existence d'ordres superposés est prouvée par la découverte, dans la cella, de chapiteaux trop petits pour s'adapter aux colonnes inférieures : ils ne pouvaient appartenir qu'à un ordre supérieur plus grêle[1]. Même en admettant une superposition de trois ordres, on serait encore loin d'atteindre les fermes de la charpente, la hauteur des ordres étant limitée par le faible diamètre (1^m,12) des colonnes inférieures. De toute façon, cet échafaudage de minces colonnes ne pourrait supporter la surcharge directe ou indirecte d'un toit très lourd, exposé à l'énorme pression des ouragans. On ne peut davantage songer à une toiture intérieure plus basse, spéciale à la cella, car les eaux auraient été rejetées sur les murs latéraux. D'autre part, l'ouverture des trois portes ne pouvait assurer, comme dans les autres temples, un éclairage suffisant à un vaisseau aussi profond. Enfin, la manière dont les matériaux, en tombant, se sont entassés à l'intérieur de la construction, au lieu de se déjeter sur les côtés, comme ceux des autres temples, suggère l'existence d'un vide central. Pour résoudre toutes ces difficultés, on est donc induit à admettre une nef centrale hypèthre, comme une cour bordée de portiques latéraux à deux ou même à trois étages de colonnades. L'existence de ces galeries supérieures suppose nécessairement celle d'escaliers pour y accéder. Notre restauration figure des escaliers de bois contre les murs de la cella. Aussi bien, il est possible que la toiture des péristyles extérieurs n'ait jamais été exécutée. Seul, l'adyton aurait été couvert et livré au culte[2].



TEMPLE G. — FAÇADE OUEST (V^e SIÈCLE) RESTAURÉE.

1. Voy. la figure très convaincante d'Hittorff (*Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, pl. 79, fig. VII).
2. Cavallari (*Bullettino di antich. in Sicil.*, 1871, IV, p. 25) a retrouvé des fragments de tuiles dans l'adyton, mais aucun sur l'emplacement de la nef centrale. Il découvrit aussi devant l'entrée de l'adyton le fragment de torse de Géant en tuf, archaïque, reproduit ci-dessous, chap. VIII.

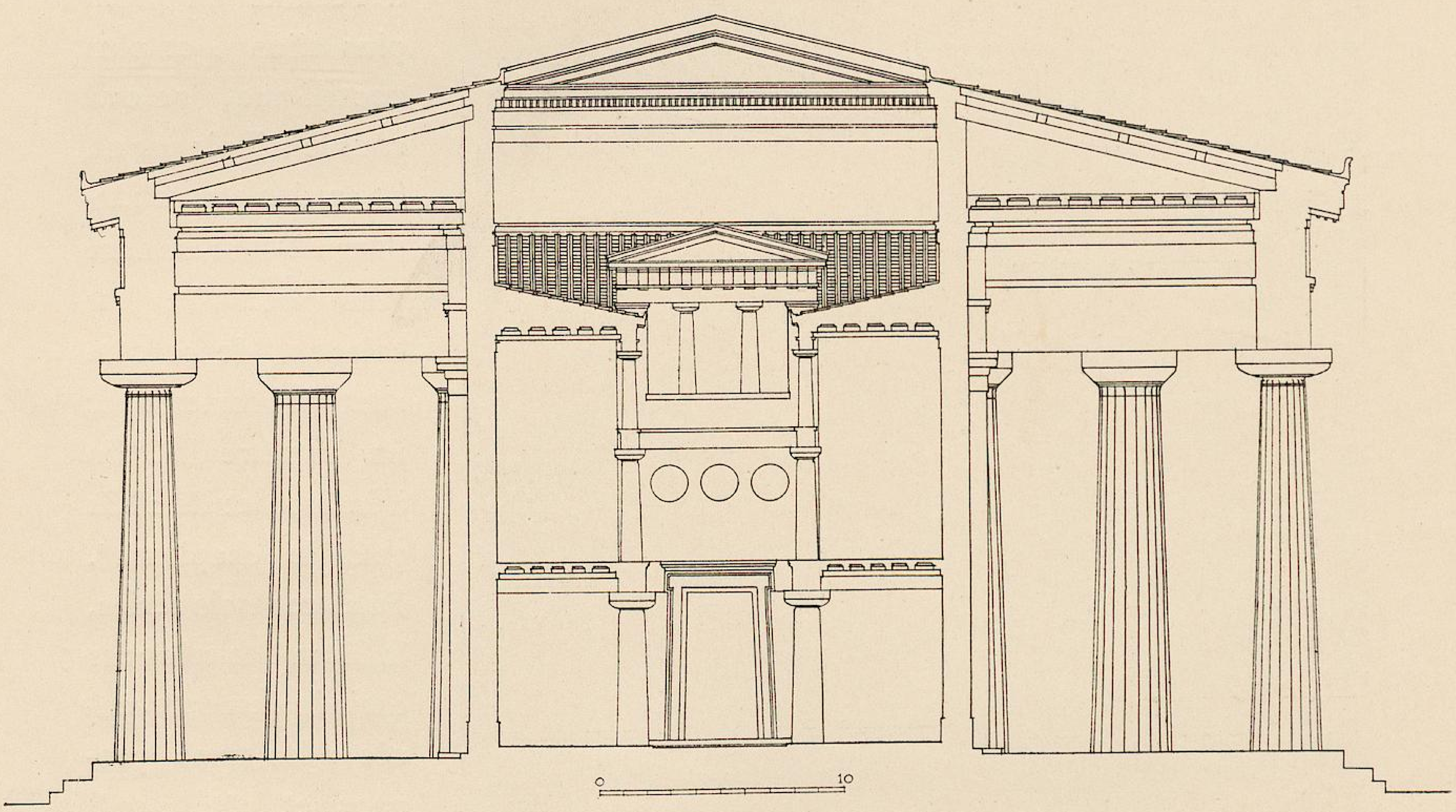
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0278 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG



TEMPLE G. — DÉTAIL DE L'ORDRE. (A g., chapiteau d'ante; au-dessus, chapiteaux de la cella; de g. à dr., chapiteaux des 2e, 3e et 1re séries.)

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0279
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

La construction traîna en longueur pendant près d'un siècle, et l'édifice ne reçut jamais la dernière main. Les diverses parties de l'ordonnance reflètent les variations de style survenues durant cette longue période, comme une cathédrale qui offre tous les échantillons du style médiéval, depuis le roman jusqu'au gothique fleuri. Le soubassement à trois assises, commencé tout d'abord, resta inachevé même après la pose des premières colonnes. Le stylobate nord, haut de $0^m,76$, n'a pas reçu la rangée de pierres extérieures qui devaient le compléter : l'assise sous-jacente y fait une saillie de $1^m,62$. On posa ensuite les colonnades de l'est, du



TEMPLE G. — COUPE MÉDIANE, EN LARGEUR, RESTAURÉE : AU FOND, L'ADYTON.

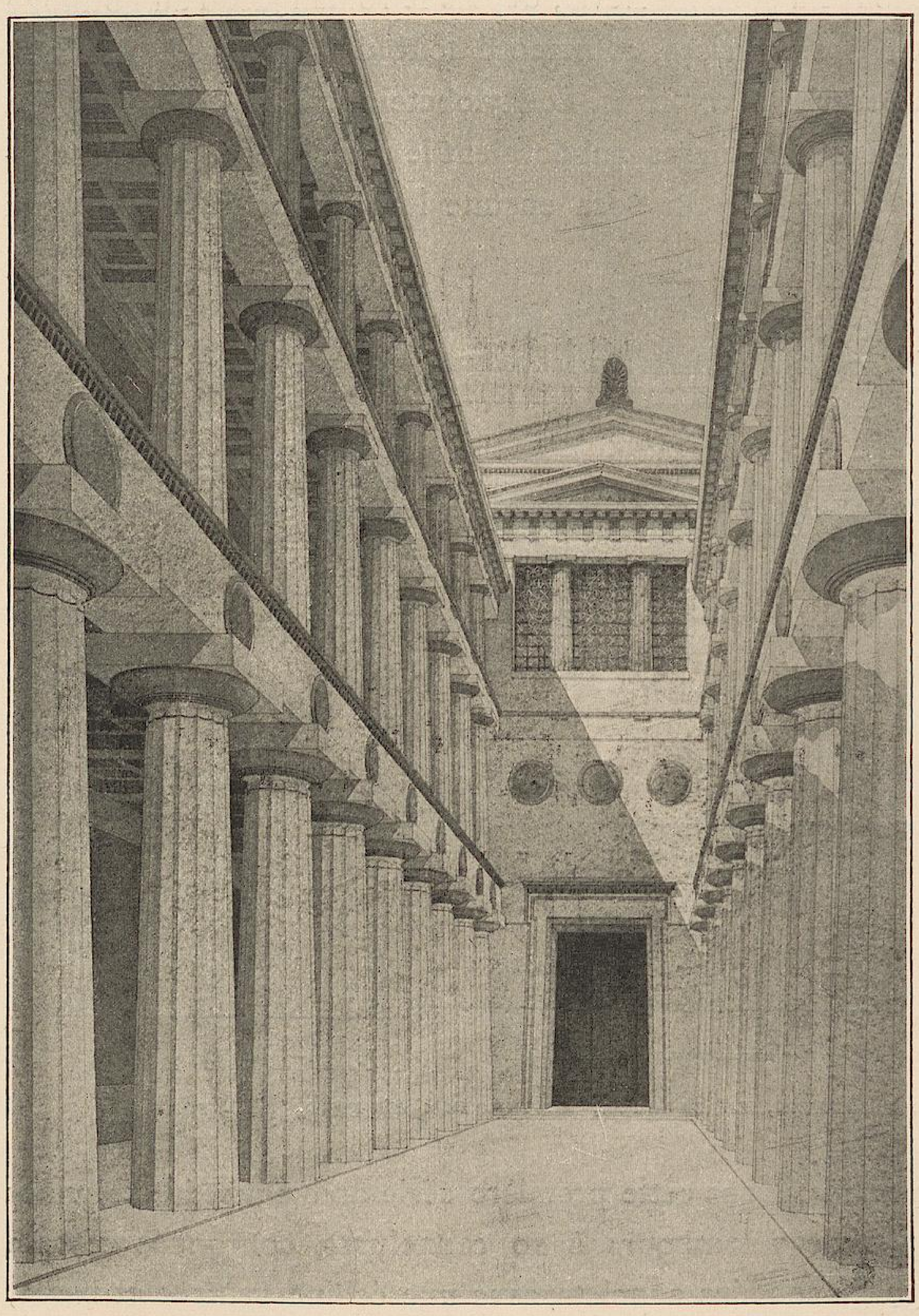
nord, du sud-est et du pronaos. Dans cette première série archaïque, les colonnes se composent en moyenne de 7 tambours à 20 cannelures, couronnés par un chapiteau creusé d'une gorge sous les annelets, avec une échine ventrue et basse, un tailloir énorme, large de $3^m,91$, haut de $0^m,55$. Le diamètre inférieur du fût, d'après Koldewey et Puchstein, serait de $2^m,60$; le diamètre supérieur, de $1^m,92$ [1]. La hauteur, avec le chapiteau, atteignait $16^m,27$. Le fût n'était pas galbé; avec son profil rectiligne et sa réduction de $0^m,68$ de bas en haut, il produisait même un effet de maigreur, malgré la grosseur de son calibre.

La deuxième série occupe à peu près la moitié ouest du côté sud. Le profil du

1. Nos mesures de la colonne cannelée de l'angle nord-est qui nous a paru terminée, nous ont donné $2^m,80$ pour le diamètre supérieur du premier tambour (ce qui suppose au moins $2^m,90$ pour le diamètre de la base), et $1^m,73$ pour le diamètre supérieur mesuré au dernier joint sous un chapiteau de cette série (angle sud-est). Pour une colonne lisse du front est, nous avons relevé un diamètre inférieur de 3 mètres.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0280
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

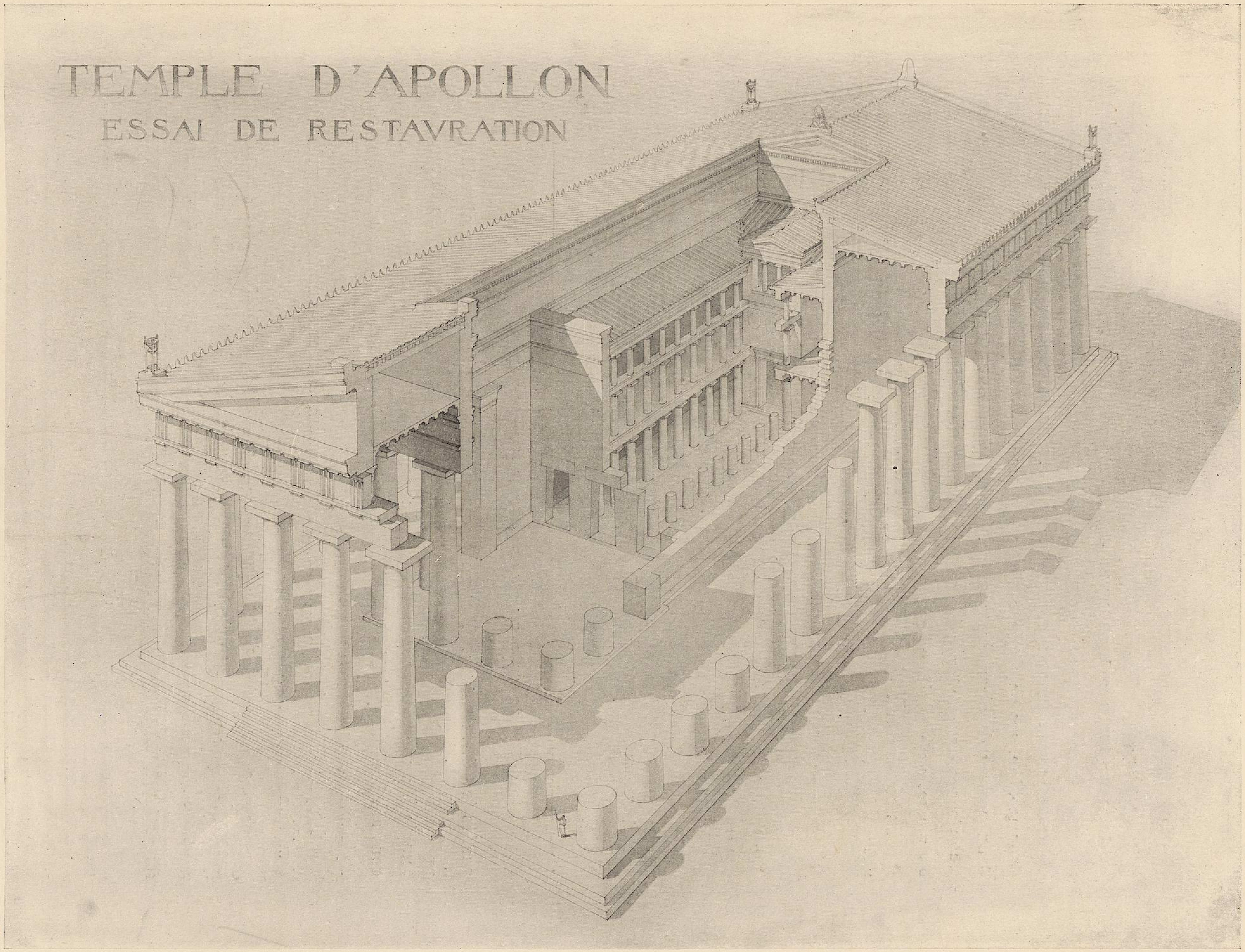
chapiteau y est encore à demi archaïque, creusé d'une gorge, mais avec une échine plus relevée, presque droite. La troisième série, localisée sur la façade ouest et l'opisthodome, se distingue par les formes classiques du chapiteau du milieu du v^e siècle : la suppression de la gorge donne aux méplats et aux cavets des annelets plus de largeur, à l'échine un profil plus allongé et plus rectiligne, relevé sous le tailloir par un bourrelet plus abondant et une rainure plus profonde. Les colonnes de ce côté sont plus fortes, avec un diamètre de 3m,50 à la base et de 2m,31 sous le chapiteau[1]. Dans ces trois séries, la façon des colonnes est inégalement avancée : les unes (pronaos et côté nord) sont restées lisses dans l'état où elles avaient été apportées de la carrière[2]; les autres ont reçu une première façon qui les a taillées en facettes plates avec arêtes émoussées; les dernières enfin ont été complètement cannelées à arêtes vives (angle nord-est et côté ouest). Les chapiteaux des antes portaient une décoration sculptée de palmettes et de volutes renversées[3].



TEMPLE G. — RESTAURATION DE LA CELLA. (Au fond, l'adyton.)

1. Mesures de Koldewey et Puchstein. Nos cotes nous donnent 3m,30 pour le diamètre inférieur d'une colonne de l'ouest, à facettes non cannelées.
2. Voy. ci-dessus, p. 165.
3. Cf. un chapiteau d'ante analogue de Mégara-Hyblaia (P. Orsi. *Monum. antichi*, 1889, I, pl. 11 *bis*).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0281
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



TEMPLE G. — VUE CAVALIÈRE DU TEMPLE G RESTAURÉ.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0282
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

L'artifice de la contraction des entrecolonnements n'apparaît que sur les angles de la façade ouest, la plus récente. Les colonnes de cette façade étant plus fortes, il avait fallu les espacer, au milieu, un peu plus qu'on ne l'avait fait pour les colonnes plus maigres du front est; mais il avait aussi fallu racheter cet espacement en les resserrant davantage vers les angles[1]. L'architrave, à deux assises en pièces énormes, longues de $6^{m},52$ à $6^{m},62$, hautes de $2^{m},23$ et $0^{m},65$, se composait de deux poutres de pierre juxtaposées. Les triglyphes sont toujours étroits ($1^{m},34$) et les métopes larges ($1^{m},97$); les mutules du larmier sont toutes larges. La cimaise, en pierre, a un profil en bec de corbin.

En somme, le temple G, apparenté aux temples C, D, F, par son plan et par l'ordonnance de ses parties anciennes, appartient au milieu du v^e^ siècle par ses



LE TEMPLE E : COTÉ SUD-OUEST. (Vue prise à 100 m. au sud.)

parties les plus récentes. C'est un monument à deux faces : l'une archaïque à l'est, l'autre classique à l'ouest. D'un côté, il ressemble au temple F, de l'autre au temple E : ce dualisme résume les influences qui ont fait évoluer au cours d'une construction presque séculaire l'architecture sélinontienne du style archaïque au style nouveau.

D'après les calculs d'Hittorff, ce monument fastueux aurait coûté près de 6 millions de francs[2].

Temple E ou Héraion[3]. — A l'énormité présomptueuse de ce colosse incomplet et composite s'opposait l'élégance discrète du temple E, chef-d'œuvre achevé d'un art raisonnable, qui savait aboutir. Ce contraste éclate même dans l'aspect des deux ruines : d'un côté, un désordre convulsif; de l'autre, une harmo

1. Entrecolonnements du front est : $6^{m},52$; du milieu de la façade ouest, $6^{m},62$; aux angles de cette façade, $6^{m},28$.

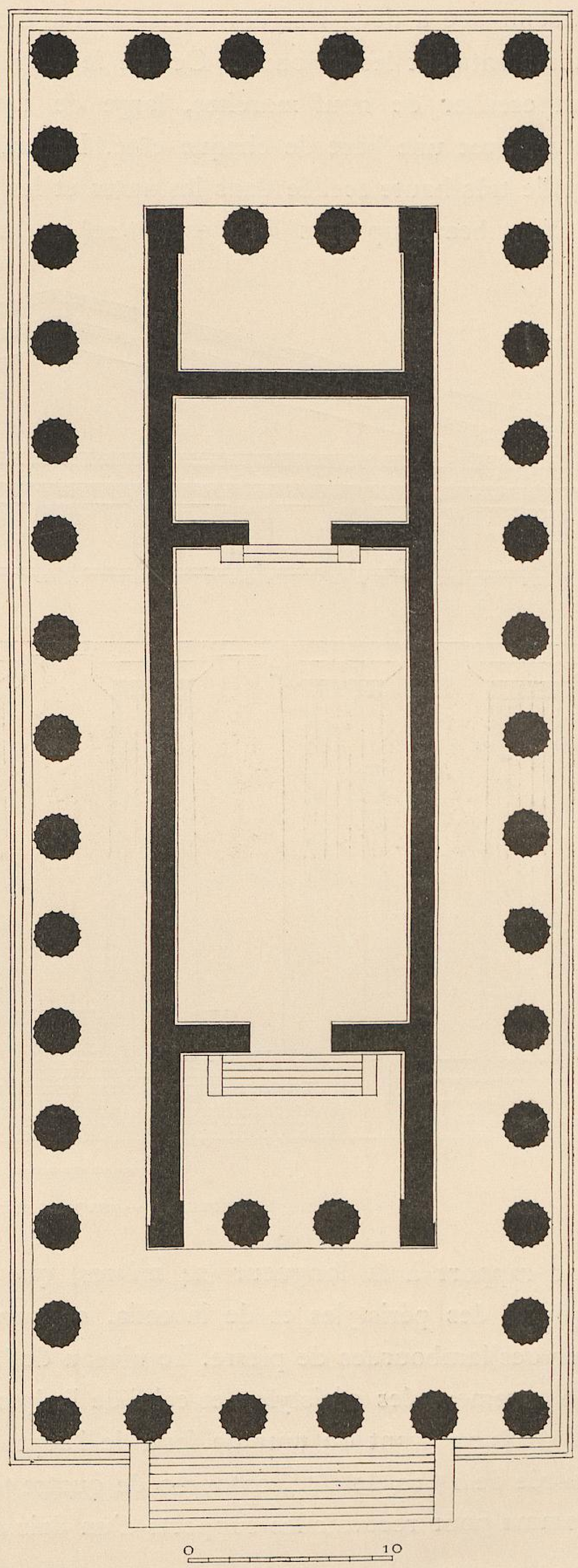
2. Hittorff (*Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, p. 661).

3. Temple R d'Hittorff. — L'attribution de ce temple à Héra résulte de la découverte par Cavallari d'une petite stèle votive en tuf, portant une dédicace du Ier siècle avant J.-C. au nom d'Arkésô, fille d'Æschylos, à Héra (*Corpus Inser. græc. Sicil.*, n° 271).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0283
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

nieuse jonchée. De quelque côté qu'on aborde le temple d'Héra, on lui découvre une attitude intéressante et pittoresque. Au nord, c'est une belle rangée de blanches colonnes, allongées sur la terre molle dans un alignement plus paisible que celui de la colonnade couchée du temple C. Sur le front est, de grands corps de colonnes étendues sur les dalles encadrent de leurs cannelures un horizon lointain de douces collines. A l'ouest, une énorme vague de pierres semble déferler contre une ante de l'opisthodome qui tient bon. Au sud, deux ou trois fûts solitaires et tronqués se dressent au milieu des tambours disjoints épars sur le sol, et détachent leurs purs contours et leurs teintes brûlées sur l'écran bleu de la mer.

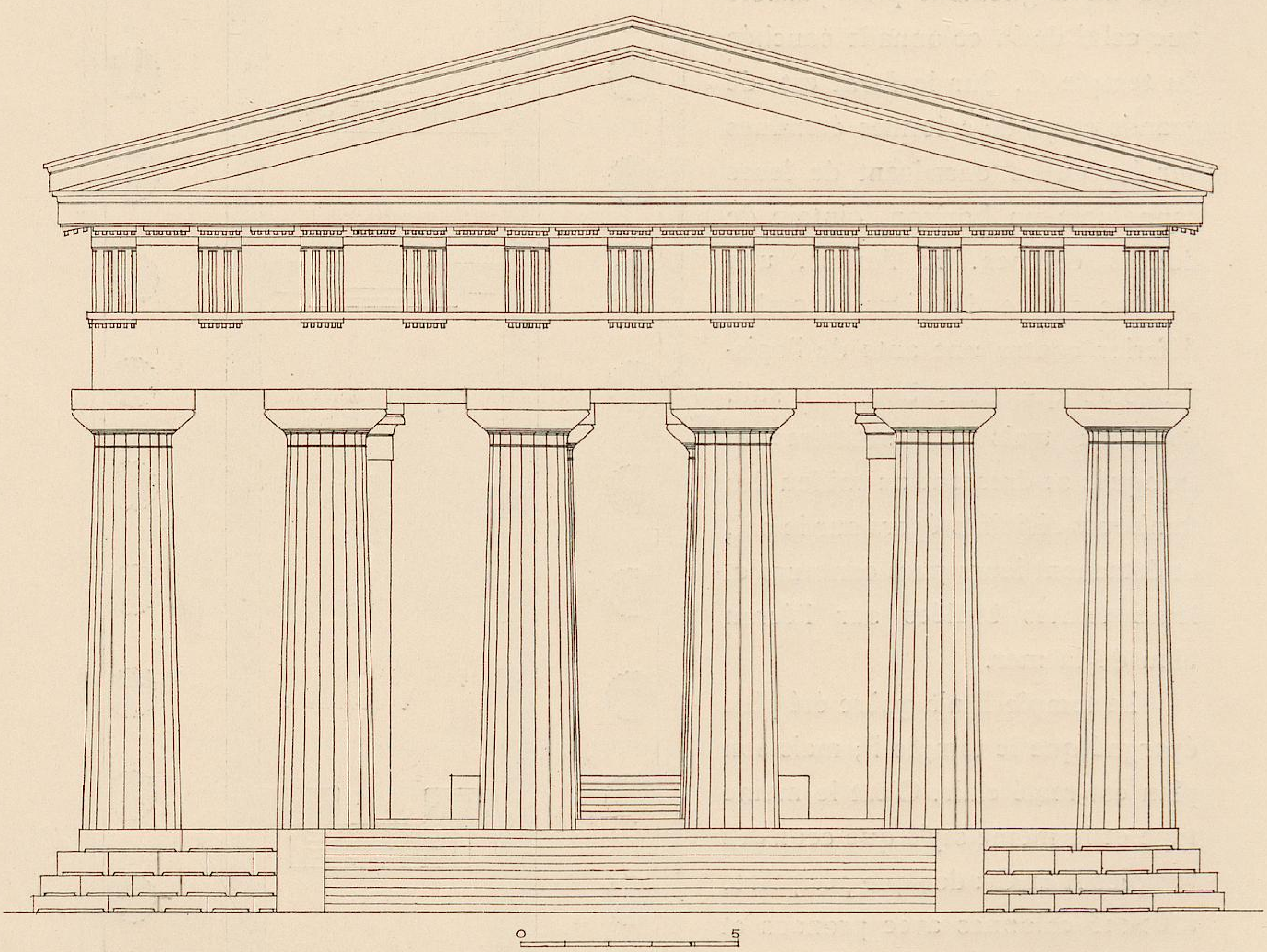
Le temple E n'a guère été plus épargné que le temple F; mais son plan est resté clair. C'est le même type et le même style que ceux des temples A et O : dorique périptère, à 6×15 colonnes avec pronaos et opisthodome *in antis*, cella sans galeries et adyton. Ses dimensions en faisaient le plus vaste des temples de Sélinonte après le temple d'Apollon : sa longueur, au stylobate, atteignait $67^{m},823$, sa largeur $25^{m},324$. Il s'élevait sur un soubassement à 3 degrés, en assises de pierres régulières, d'appareil *isodome*. Le stylobate surtout se distingue par la perfection de son



TEMPLE E. — PLAN RESTAURÉ.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0284
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

assemblage à deux rangées de dalles longues de $2^m,36$, sur le milieu desquelles s'implantaient les colonnes. Contre le milieu du soubassement est, s'appliquait un escalier de neuf marches, large de $14^m,15$, d'appareil isodome revêtu de stuc, avec une base de chaque côté. L'entrée du pronaos était fermée par une grille très haute scellée dans les antes et les colonnes. Les galeries des péristyles étaient beaucoup plus étroites ($3^m,20$) et la cella beaucoup plus large ($11^m,67$)

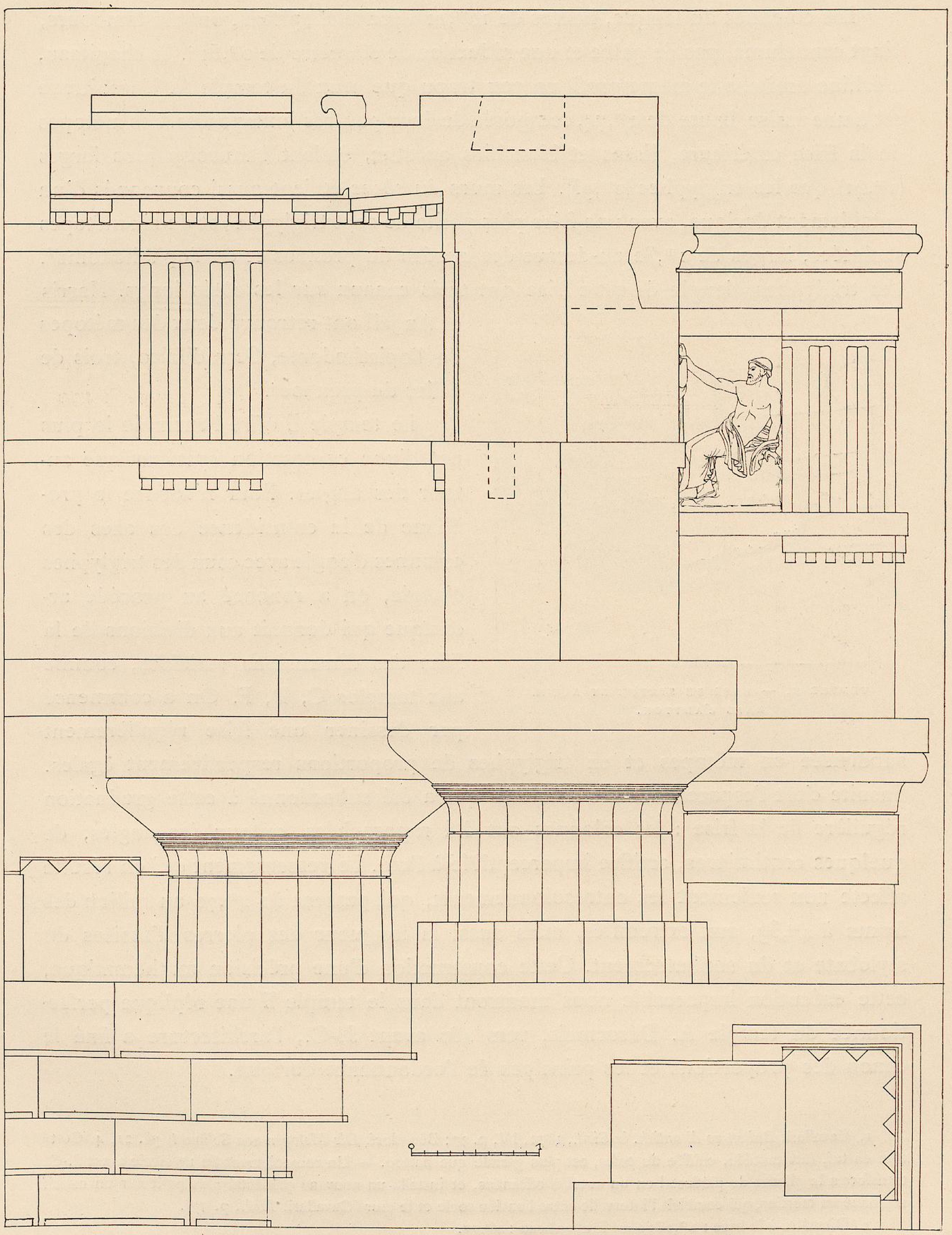


TEMPLE E. — FAÇADE EST RESTAURÉE.

par rapport à la longueur (24 mètres) que dans les temples archaïques[1]. Le dallage des péristyles et de la cella, en carreaux de tuf très réguliers, portait sur des lambourdes de pierre. Le niveau de la cella se trouvait à $1^m,30$ au-dessus du pavement des péristyles, et celui de l'adyton était encore surélevé d'une assise. A $1^m,30$ en avant du mur de fond de l'adyton, on a retrouvé en place une base carrée de $1^m,10$ de côté, entourée de quatre trous carrés creusés dans le dallage, comme pour recevoir les supports d'un dais ou d'un baldaquin. C'était la plinthe

1. Cette largeur supérieure à celle de la cella à galeries du temple de Poseidon à Pæstum ($10^m,56$) dépassait la portée ordinaire des plus fortes charpentes.

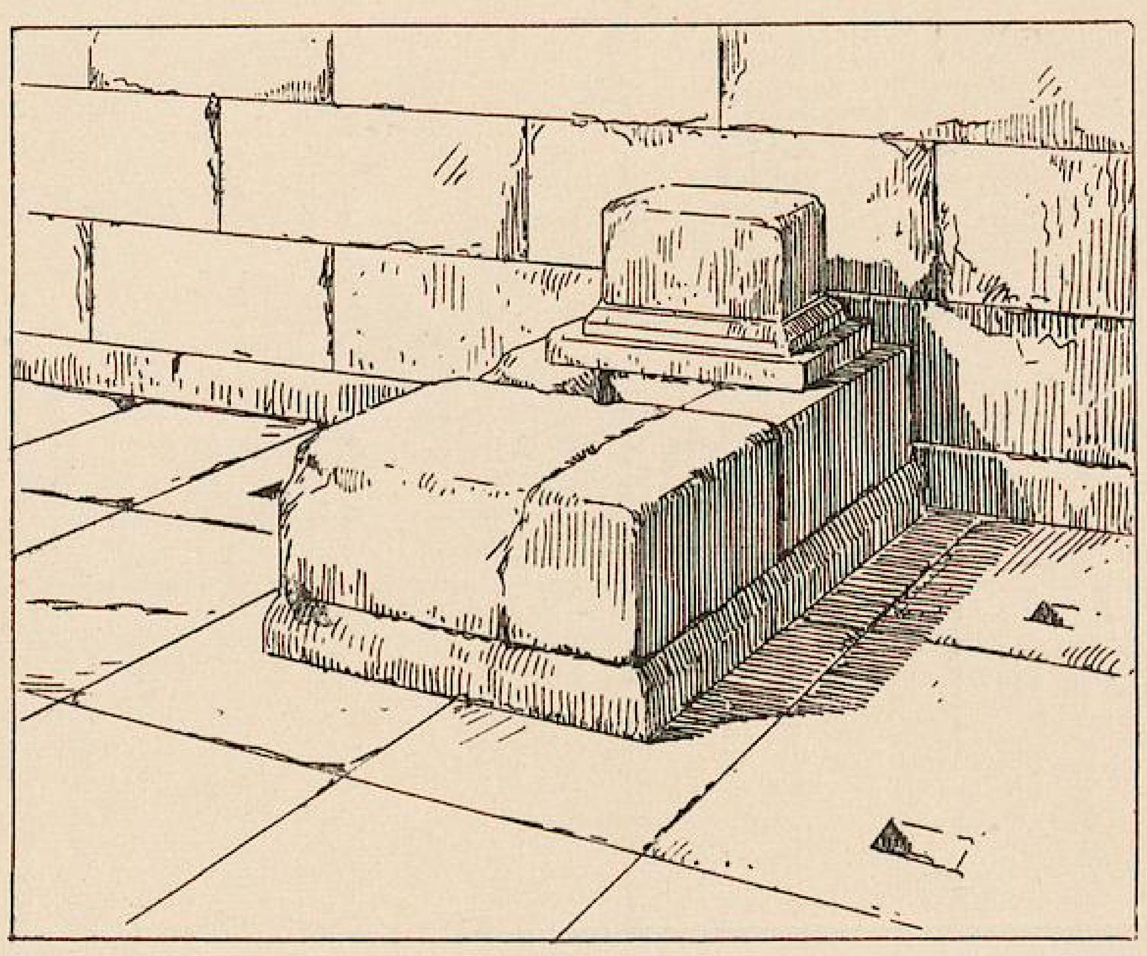
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0285
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



TEMPLE E. — DÉTAIL DE L'ORDRE.

du piédestal primitif de l'idole d'Héra, dont Cavallari croit avoir retrouvé la tête[1].

Les colonnes du temple, hautes de $10^m,11$ avec le chapiteau, ont six tambours, vingt cannelures, pas de galbe et une réduction de diamètre de $0^m,51$[2]. Le chapiteau, à échine droite, a le même profil un peu trapu que ceux du temple A. L'architrave est à une assise, haute de $1^m,74$, composée de deux poutres juxtaposées. Les métopes de la frise extérieure, lisses et blanchies au stuc, étaient beaucoup plus larges ($1^m,41$) que les triglyphes ($0^m,95$). Les murs du sécos étaient aussi couronnés d'un entablement dorique, avec une frise plus petite de sept triglyphes et de six métopes sculptées, larges de $1^m,32$ au-dessus des façades du pronaos et de l'opisthodome[3]. Les triglyphes d'angle de cette frise ont trois canaux sur les côtés longs. Harris et Angell ont retrouvé deux des métopes de l'opisthodome, Serradifalco, trois de celles du pronaos[4].



TEMPLE E. — BASE DE STATUE ET AUTEL DANS L'ADYTON.

Le temple E offre l'exemple le plus net d'une contraction systématique autour des angles. Pour résoudre le problème de la coïncidence des axes des colonnes d'angle avec ceux des triglyphes d'angle, on a renoncé au procédé archaïque qui donnait aux divisions de la frise des dimensions variables, comme aux temples C, D, F. On a commencé par dessiner une frise régulièrement subdivisée en métopes et en triglyphes de proportions respectivement égales. Ensuite c'est l'espacement des colonnes qui a été subordonné à cette graduation régulière de la frise : les colonnes ont été rapprochées, autour des angles, de quelques centimètres, artifice imperceptible à l'œil. Le resserrement qui en résulte affecte non seulement les entrecolonnements, qui passent de $4^m,72$ au milieu des fronts à $4^m,39$, aux extrémités, mais aussi la longueur des pierres d'assises du stylobate et du soubassement. Cette construction d'une précision mathématique, cette exécution impeccable nous montrent dans le temple E une réplique perfectionnée du temple A. Désormais, vers 480 avant J.-C., l'architecture a fixé le canon des proportions et les principes de l'ordonnance dorique.

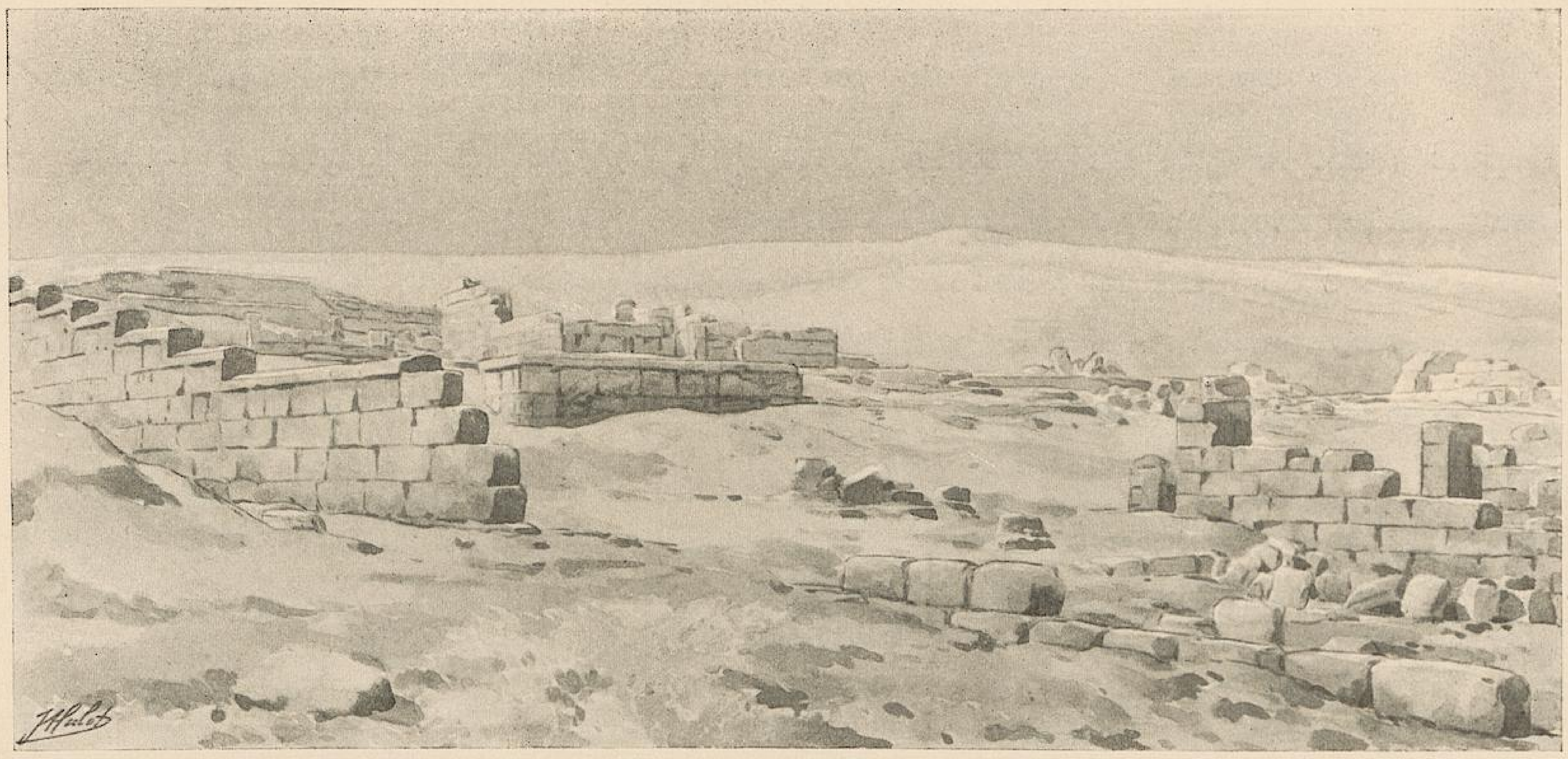
1. Cavallari. *Bullettino di antich. in Sicil.*, 1871, IV, p. 37; Benndorf. *Die Metopen von Selinunt*, pl. 21, 4. Cette tête en tuf, fort mutilée, coiffée du *polos*, est plus grande que nature. — Un remaniement du Ier siècle avant J.-C. transforma la plinthe du piédestal en un autel à offrandes, et installa un nouveau piédestal plus petit sur un massif maçonné au mortier, qui comblait l'intervalle entre l'ancien socle et le mur (Cavallari. *Ibid.*, p. 37).

2. Diamètre à la base : $2^m,28$; sous le chapiteau : $1^m,77$.

3. Comme au temple de Zeus à Olympie dont les dimensions ($64^m,12$: $27^m,69$) se rapprochent de celles du temple E.

4. Voy. ci-dessus, p. 142, 143 et, ci-dessous, chap. VIII.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0287 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG



GAGGERA. — TÉMÉNOS DE DÉMÉTER. (D'après une aquarelle de M. Hulot.)
(Vue prise du sud-est. — A gauche, le péribole; à droite, le Propylée; au milieu, le grand autel et le Mégaron.)

CHAPITRE VI

LES TEMPLES OUEST (SANCTUAIRE DE GAGGERA)

Péribole de Déméter Malophoros. — A 800 mètres à l'ouest de Sélinonte, sur la rive droite du Sélinous, à 500 ou 600 mètres de son embouchure, enfoncé dans la base des dunes que recouvrait la nécropole de Manicalunga, s'abritait le sanctuaire des divinités terriennes et infernales[1]. Cette attribution déjà rendue vraisemblable *a priori* par la situation du téménos dans un fond de vallée à l'occident, par le voisinage de la nécropole, par l'architecture des temples adossés à une colline, est confirmée par le témoignage de deux dédicaces, l'une du v^{e} siècle à *Malophoros*, surnom de Déméter à Mégare et à Sélinonte[2], l'autre à Hécate[3].

Le téménos était en partie pris sur les sables de la colline, où il creuse une entaille rectangulaire protégée par des soutènements. Complètement enfoui, il fut dégagé par les fouilles successives de Cavallari en 1874, de Patricolo et Salinas

1. Le nom moderne de Gaggera, souvent donné à ce sanctuaire, est celui d'une source et d'une ferme situées à 250 mètres au nord (Kaggera sur la carte de l'état-major italien au 50.000^{e}).

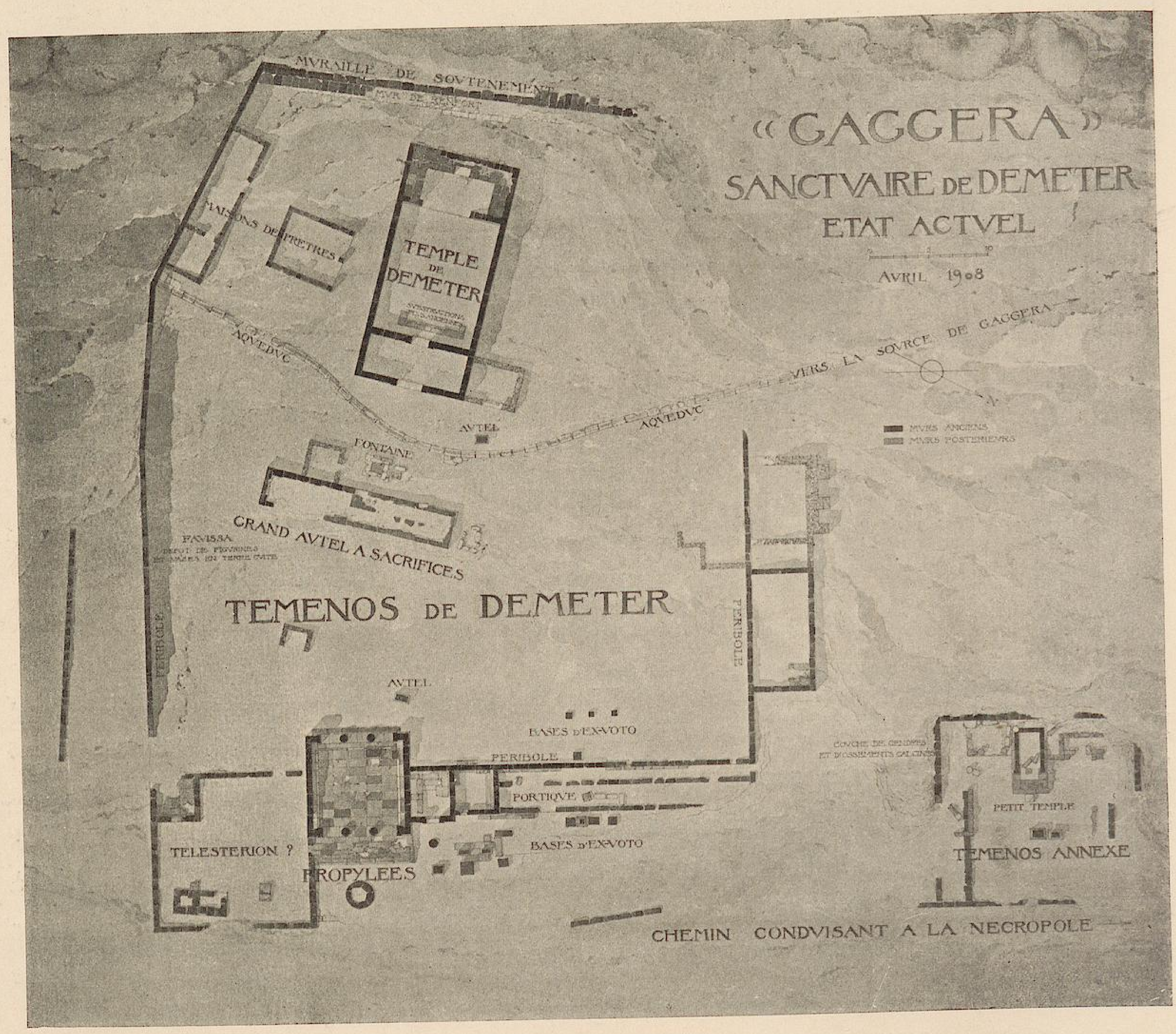
2. Voy. p. 102 et 154. — Le calendrier de Byzance, autre colonie de Mégare, avait un mois *Malophorion* (Bischoff. *De fastis Græc.*, p. 374). Pausanias (I, 44) signale à Mégare, près du port, au pied de l'Acropole de Nisaia, un temple de Déméter *Malophoros*, surnom qu'il interprète dans le sens de gardienne des troupeaux. Mais la traduction de « productrice de fruits » semble plus exacte (μῆλον est un double mot qui signifie *fruit* ou *troupeau*).

3. *Corpus inscr. græc. Sicil.*, n° 270. — Hécate, gardienne des enfers, souvent associée à Déméter et à Koré, était adorée comme gardienne de l'entrée de leurs sanctuaires, sous les épithètes de προθυραία et de προπυλαία (Gruppe. *Griech. Mythol.*, p. 25, 1289). La dédicace provient du Propylée. La nécropole de Délos était située dans l'île de Rhénée, à l'ouest et sur l'autre rive d'un bras de mer, barré par l'îlot d'Hécate.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0288
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

depuis 1888. A côté du sanctuaire principal, les explorations plus récentes ont retrouvé, au nord, un petit téménos annexe.

L'enclos de Déméter a la forme d'un quadrilatère dont un côté est brisé, large de 50 mètres sur 60 mètres de profondeur; sa surface suit la pente de la colline, de l'ouest à l'est, avec une différence de niveau d'environ 5 mètres entre le bas et le haut.

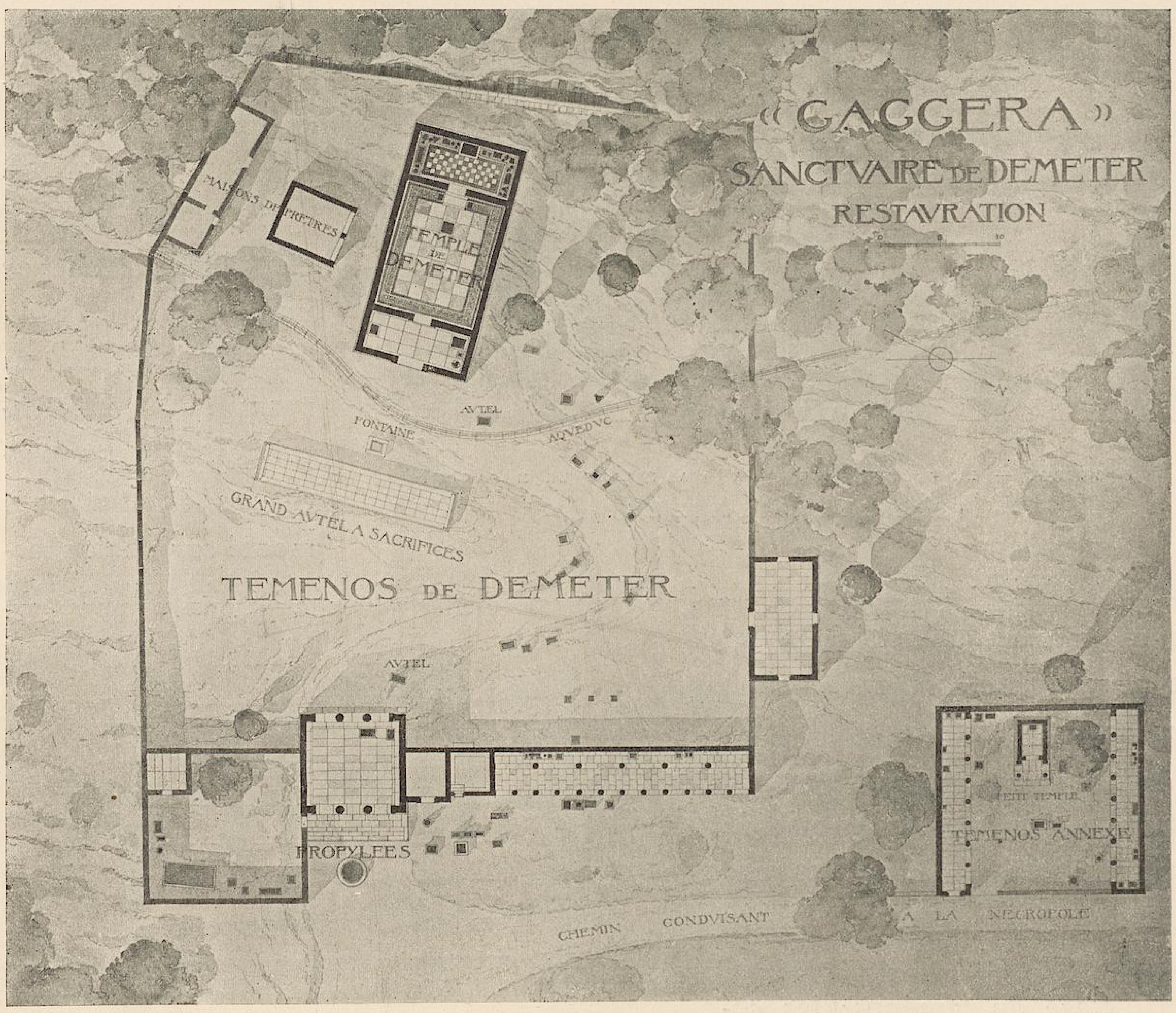


GAGGERA. — TÉMÉNOS DE DÉMÉTER MALOPHOROS ET TÉMÉNOS ANNEXE. ÉTAT ACTUEL.

Il est entouré d'un péribole. Le côté sud, à cheval sur la pente, se compose d'un beau mur, haut de 3 mètres environ, terminé par une crête à redans que couronne un chaperon. Le côté ouest, ayant à contrebuter la poussée des sables, forme un soutènement, qui fut renforcé à plusieurs reprises. Le côté nord a disparu en partie sous des constructions de basse époque. Enfin, le côté est, celui de l'entrée, servait de mur de fond à un long portique qui s'y adossait à l'extérieur. Comme à Éleusis, la hauteur de cette clôture était calculée de façon à dissimuler aux regards profanes les mystères et cérémonies d'un culte secret. Contre le mur est, une série d'annexes, situées hors du téménos, formaient autour de l'entrée une sorte de

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0289
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

parvis sacré ou de place des fêtes comparable à l'enceinte extérieure du sanctuaire éleusinien[1]. On accomplissait sur cette place les rites et les sacrifices moins secrets, accessibles aux non-initiés, et peut-être des services funèbres auxquels participaient les convois qui se rendaient à la nécropole voisine. Il y avait là, à droite de l'entrée, des autels à sacrifices, et, pour le public, des chambres closes et



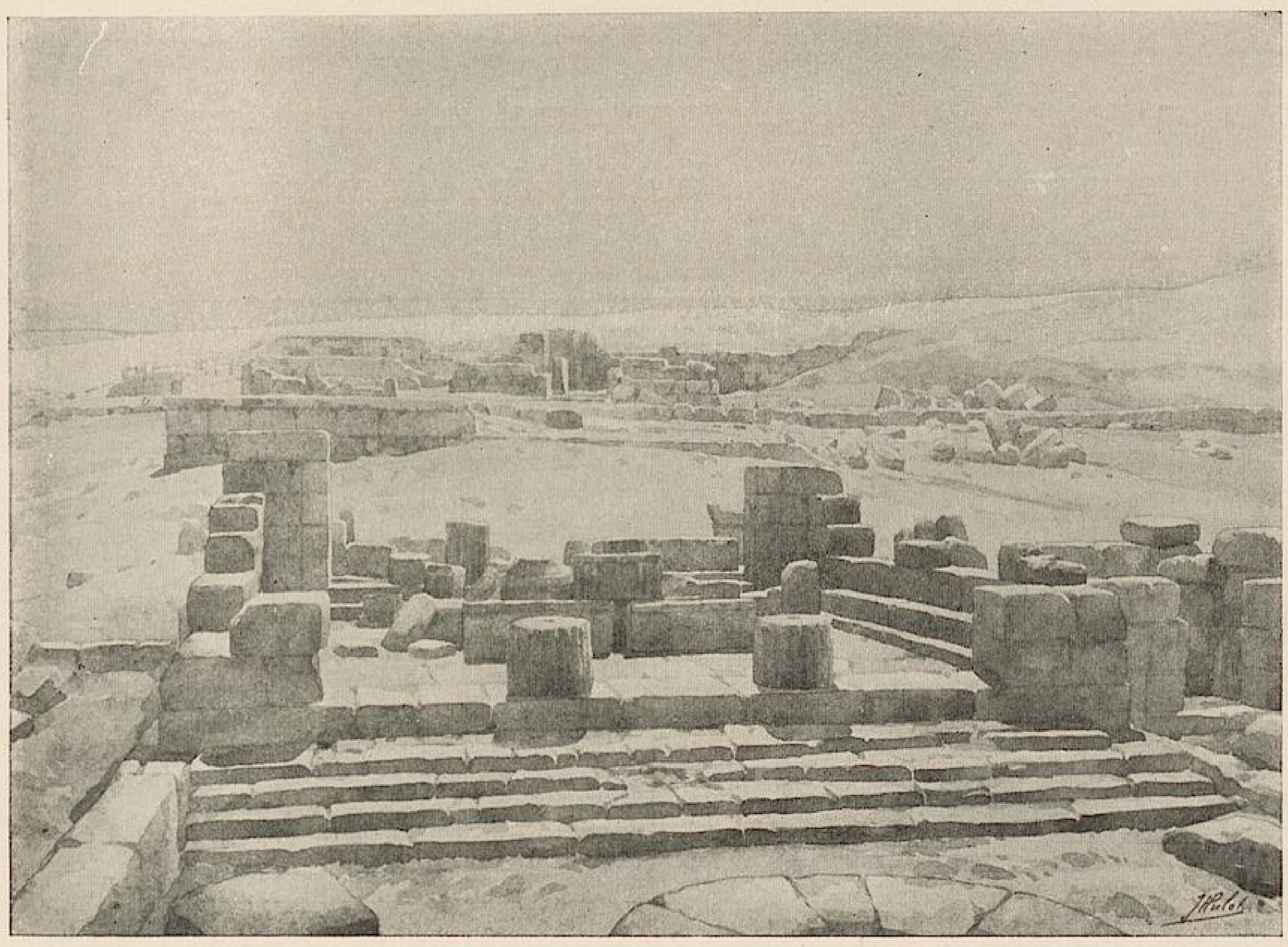
GAGGERA. — TÉMENOS DE DÉMÉTER MALOPHOROS ET TÉMÉNOS ANNEXE : PLAN RESTAURÉ.

un long portique à double galerie, avec banquette intérieure et extérieure. A gauche de l'entrée, s'étendait une cour carrée entourée de murs, que notre plan désigne sous le nom, d'ailleurs problématique, de « Télestérion » : on y entrait par une porte latérale, ouverte dans le côté nord sur le perron du Propylée. Cette cour renfermait un petit autel à sacrifices, et, dans l'angle sud-est, un cadre rectangulaire en maçonnerie, divisé en deux compartiments, peut-être une fosse ou βόθρος,

1. Certaines traces de murs dans l'alignement du « Télestérion » et du téménos annexe semblent indiquer l'existence, comme à Éleusis, d'une enceinte extérieure parallèle au véritable péribole. Ce qui complète l'analogie, c'est l'existence à Éleusis d'une longue galerie à l'intérieur de cette enceinte (Fougères. *Guide de Grèce*, p. 182 et plan). C'était là qu'avait lieu le contrôle des mystes.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0290
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

où le sang des victimes était offert aux divinités infernales[1]; dans l'angle sud-ouest, un petit enclos dallé représente peut-être une petite chapelle, avec porte à l'est.

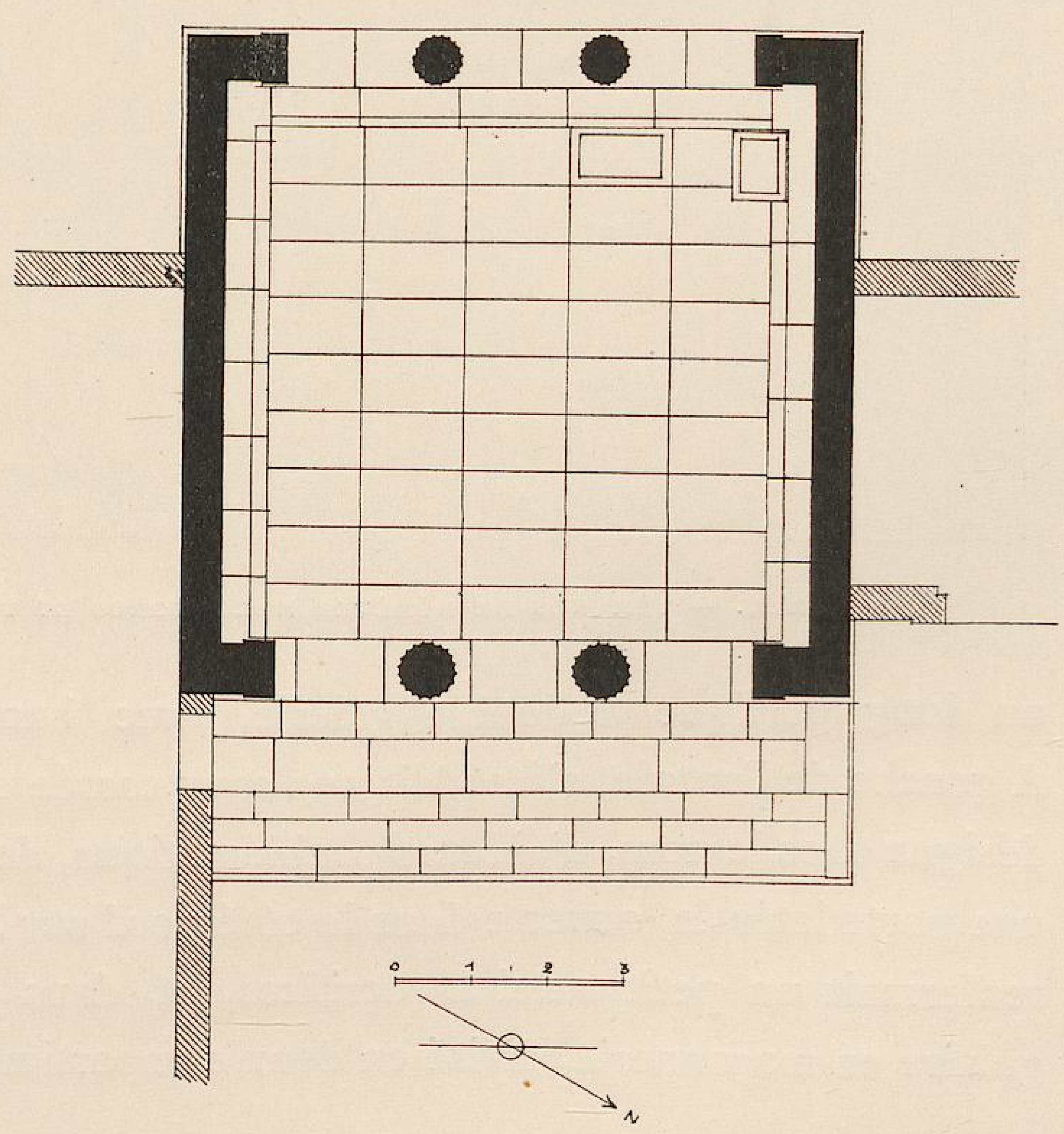


GAGGERA. — LE PROPYLÉE, LE GRAND AUTEL ET LE MÉGARON.
(D'après une aquarelle de M. Hulot.)

Devant l'entrée, un soubassement circulaire servait peut-être de socle à une statue de la triple Hécate[2]. On pénétrait dans le téménos par un *Propylée* de plan très simple. C'était un passage couvert compris entre deux portiques *in antis* et monté sur un soubassement où l'on accédait par un perron de cinq marches. Le socle saillant des murs formait à l'intérieur un tabouret et une banquette, peints en rouge et en jaune.

Le portique ouest reposait sur un stylobate surhaussé (de deux marches et demie), comme à Égine et à l'Acropole d'Athènes, pour rejoindre le niveau plus élevé du téménos; les colonnes de ce côté étaient plus courtes[3].

L'intérieur était garni de



GAGGERA. — LE PROPYLÉE : PLAN RESTAURÉ.

1. Cf. les βόθροι de l'Asklepieion d'Athènes, de l'hérôon d'Olympie, du sanctuaire de Déméter à Priène (Wiegand et Schrader. *Priene*, p. 154). Ce dernier n'est pas sans analogie avec celui de Gaggera ; on y retrouve, dans le péribole, de chaque côté de l'entrée, des salles carrées. Cf. aussi celui de Cnide (Newton. *Halicarnassos*, I, pl. 50-53).

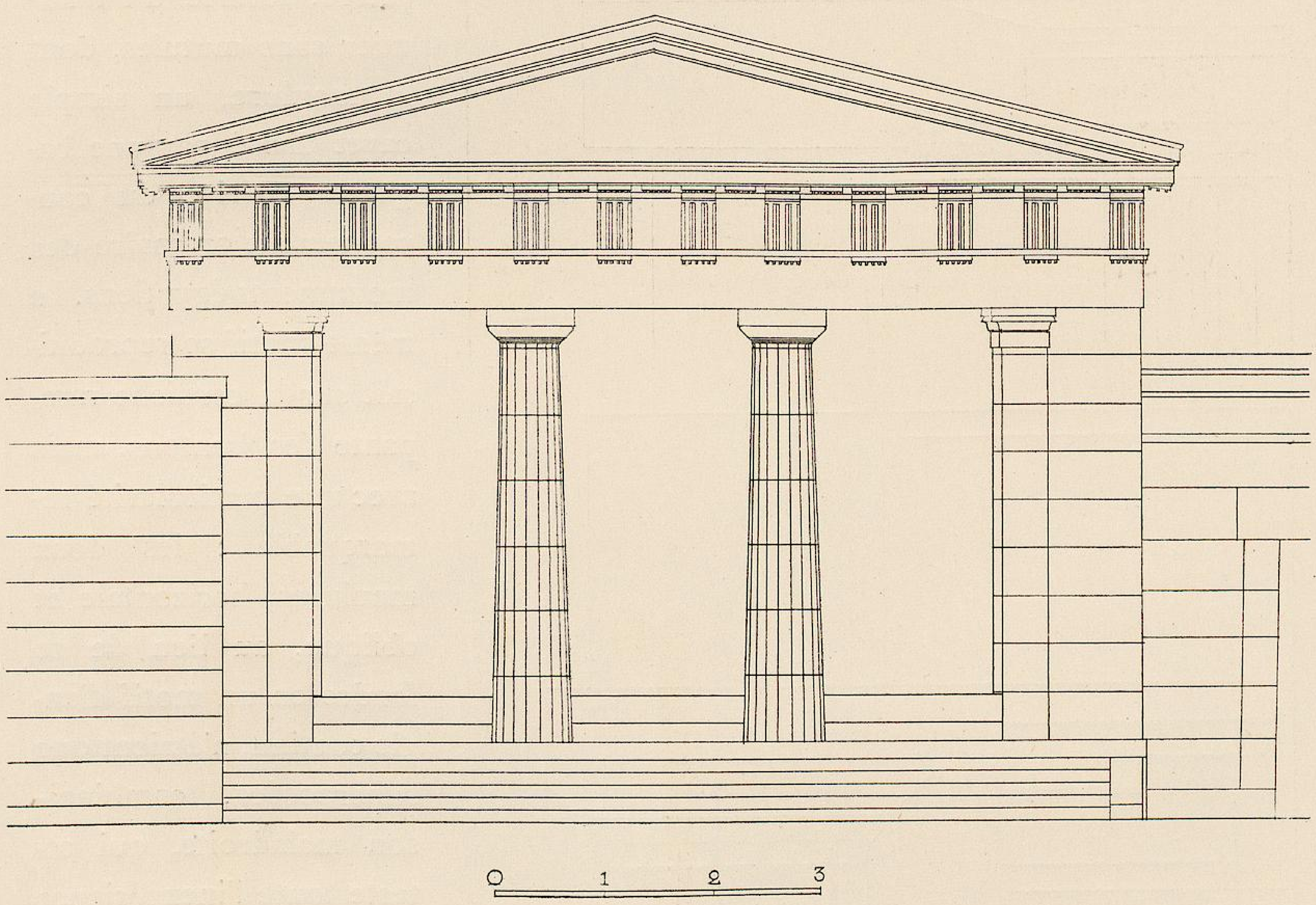
2. A moins que l'on n'y cherche une réplique de la margelle du puits Kallichoros, situé à Éleusis près de l'entrée.

3. De ce côté, les ouvertures devaient être fermées par des vantaux pleins pour éviter les indiscrétions.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0291
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

stèles et d'ex-voto[1]. Le style des chapiteaux indique une construction à peine antérieure à l'an 409, sinon plus récente.

A l'intérieur du téménos, quelques arbres, pins ou cyprès, devaient ombrager le lacet de la voie sacrée qui montait du Propylée au temple. On rencontrait d'abord un petit autel archaïque en tuf stuqué, dont la tablette se relève des deux côtés en croissant, souvenir des anciens autels à cornes de l'âge créto-mycénien[2], puis on arrivait au grand autel à sacrifices, long de 16^{m},30, large de 3^{m},15, haut de



GAGGERA. — LE PROPYLÉE : FAÇADE EST RESTAURÉE.

1^{m},10, tourné vers l'est. Ses parois de pierre, stuquées, enfermaient une couche de cendres et d'os calcinés recouverte par un dallage en tuiles, en forme de toit, sur lequel on allumait le feu. Aux extrémités, deux rebords saillants représentaient les cornes de l'autel. Les autels de Déméter devant être bas[3], celui-ci n'avait ni escalier ni prothysis. Entre l'autel et le temple, on rencontrait un puits sacré et une rigole de pierre, avec bassin de décantation, qui dérivait à travers le téménos l'eau de la source de Gaggera.

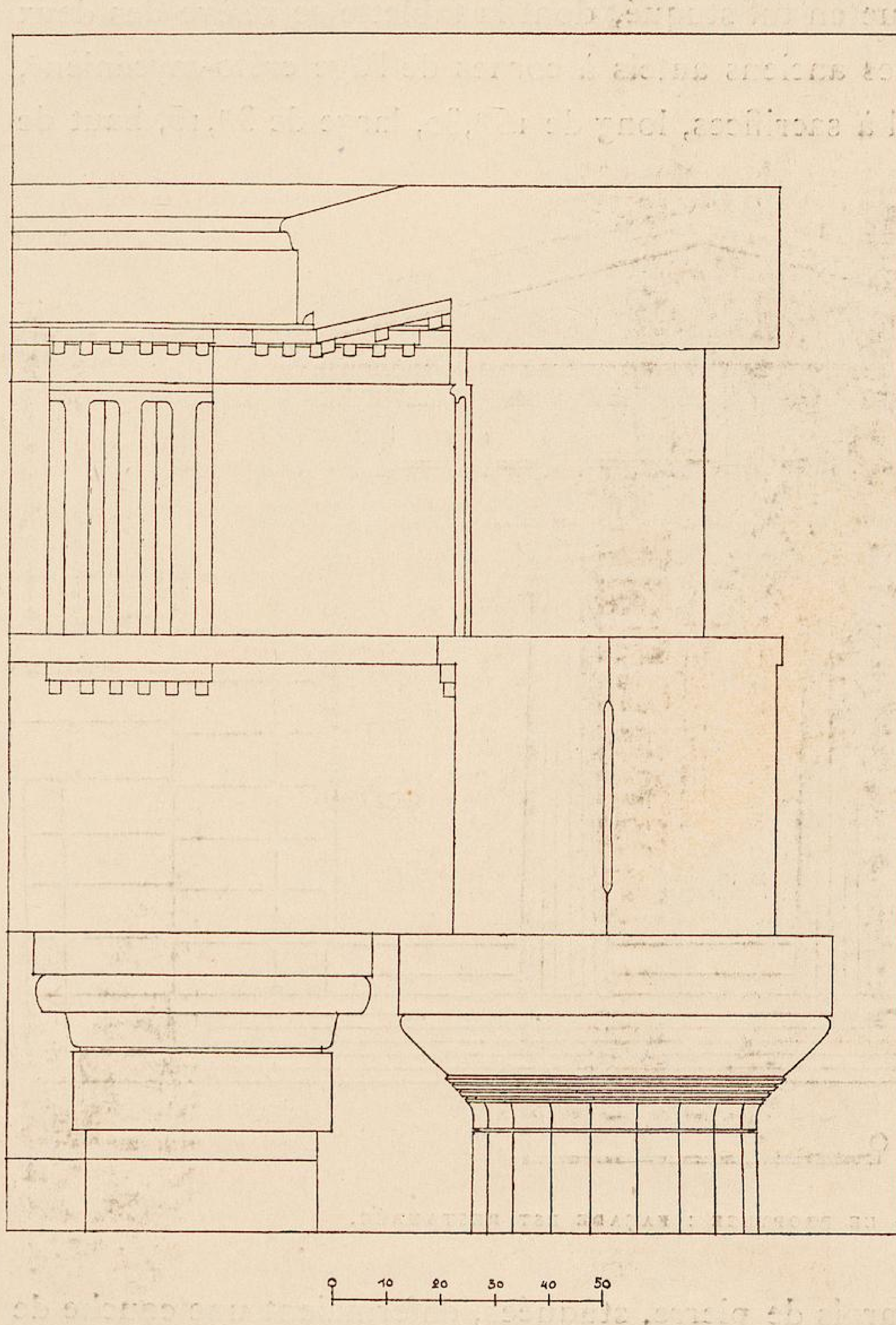
1. Cavallari y a retrouvé un socle et un bas-relief votif archaïque représentant le rapt de Perséphone par Hadès (*Bullettino del antich. in Sicil.*, 1874, VII, pl. II, III, VI).

2. Voy. Lagrange. *La Crète ancienne*. — On a aussi expliqué ce dispositif par des raisons pratiques : nécessité de contenir le foyer, de l'abriter contre le vent.

3. Voy. ci-dessus, p. 236, note 4.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0292 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Le temple ne rappelle en rien le type et l'ordonnance doriques. C'est un simple sécos, aux murs pleins, divisé en pronaos, cella, adyton, sans soubassement, ni colonnade; il est long de $20^m,41$, large de $9^m,52$. La façade n'a ni architrave, ni frise doriques. Les murs, en bel appareil rectangulaire à refends ciselés, stuqués en dehors et en dedans, sont simplement couronnés par une corniche en pierre, formée d'un larmier sans mutules, dont la moulure, un simple cavet divisé par une baguette, dérive du couronnement ordinaire des monuments égyptiens. Le même motif se reproduisait sur la corniche rampante des frontons, mais avec une particularité remarquable : les deux moulures, horizontale et oblique, au lieu de se fondre en un motif d'angle continu, n'étaient que superposées, combinaison maladroite, qui atteste toute l'inexpérience d'un art mal familiarisé avec la technique du fronton[1]. D'ailleurs, le constructeur adopte toujours le parti le plus rudimentaire. Le chéneau est absent. Les pannes du toit s'emboîtaient dans les entailles des tympans, les chevrons dans celles de la corniche horizontale. Les tuiles reposaient à même sur la charpente : la face postérieure de la corniche rampante formait un solin sous lequel venaient s'encastrer les tuiles de la toiture. Le fronton oriental était peut-être orné de sculptures[2].

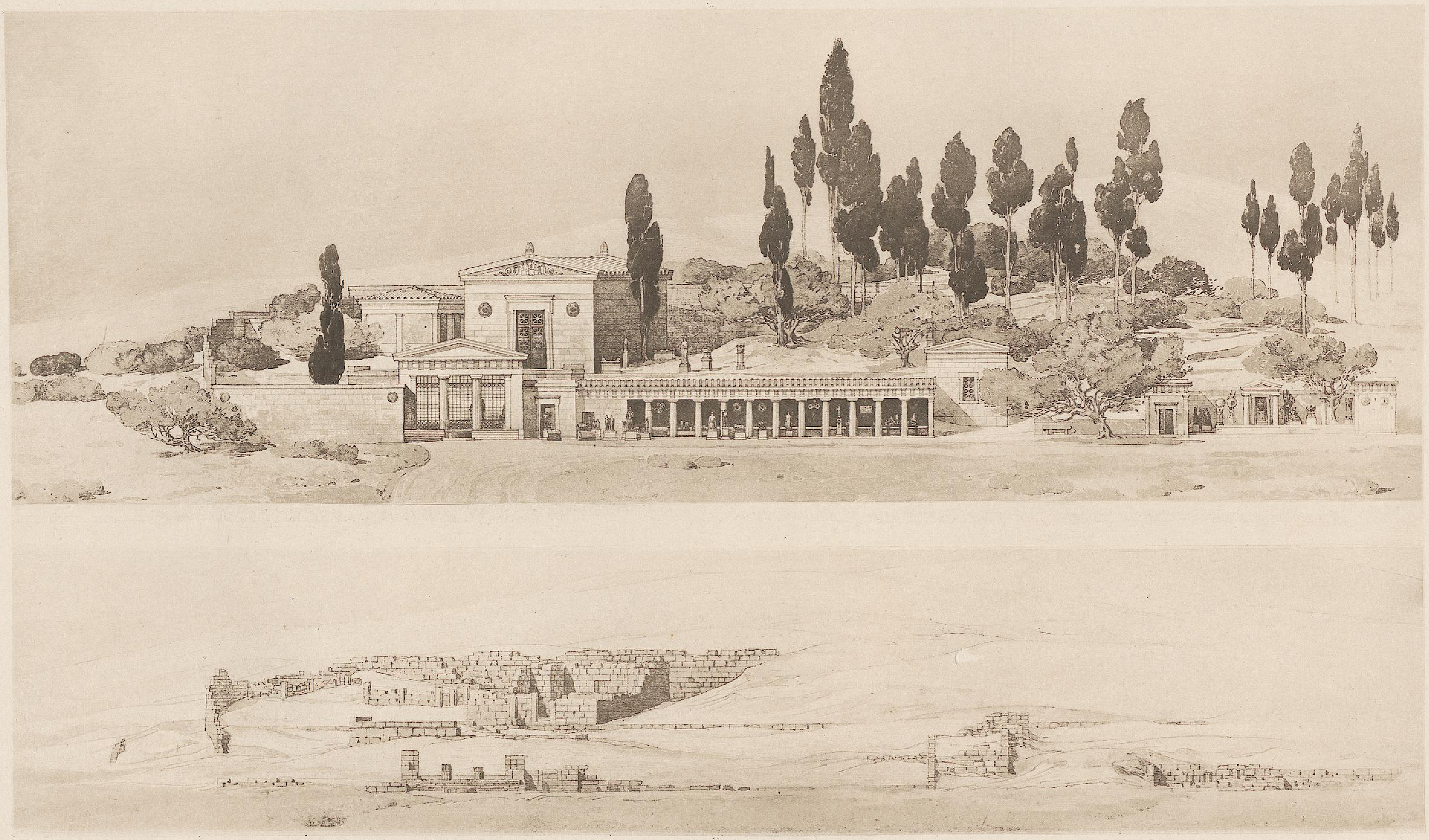


GAGGERA. — DÉTAIL DE L'ORDRE DU PROPYLÉE.

1. Voy. la figure p. 270 et le croquis de Koldewey-Puchstein (*Die griech. Tempel*, p. 87, fig. 62).

2. A. Salinas a retrouvé dans le puits, devant le temple, un fragment de petite statue de femme en marbre, étendue et appuyée sur ses bras, qui rappelle étrangement, par l'attitude et le style de la draperie, les figures d'angle du fronton ouest d'Olympie (*Notizie degli scavi*, 1894, p. 209). Si cette figure appartenait au temple de Déméter,

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0293
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



Vve Charles Schmid, Editeur.

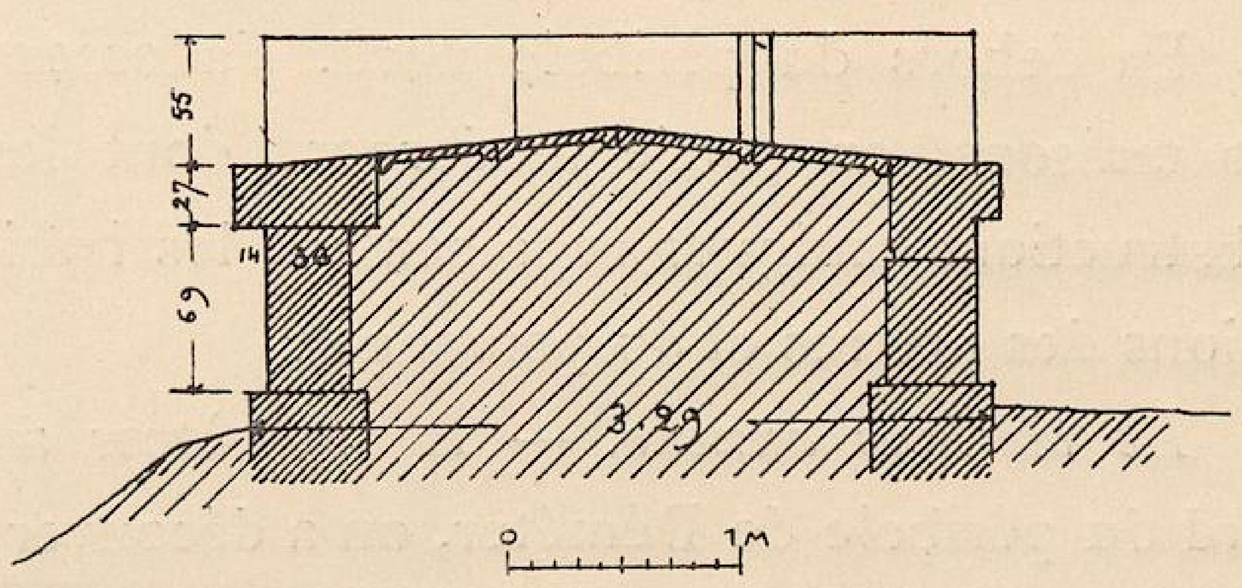
0 10 20

CAGGERA

Sanctuaire de Déméter

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0294
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

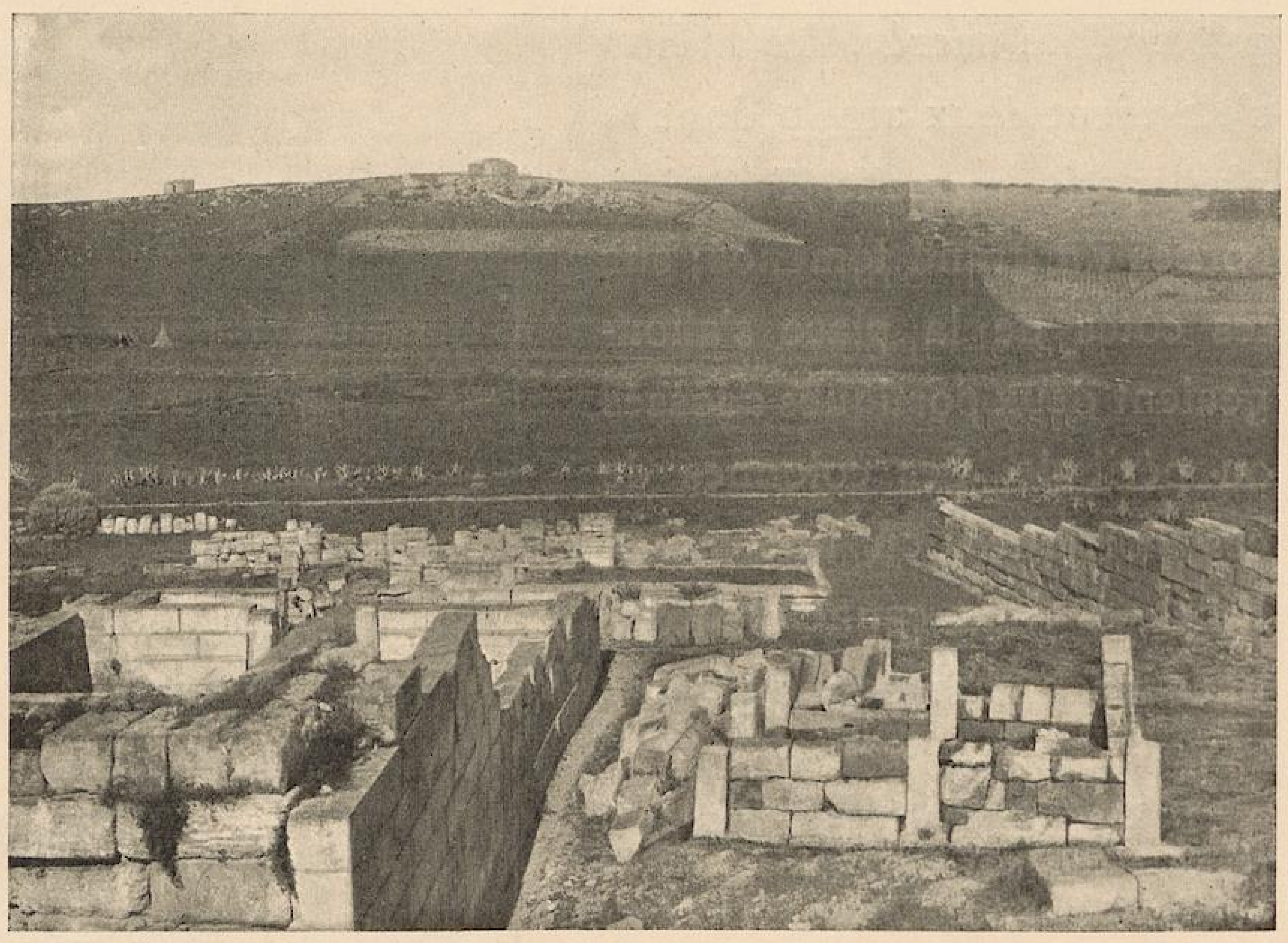
Les portes avaient un cadre pyramidant, aux jambages inclinés. Dans l'intérieur de la cella, on a reconnu les substructions du mur de façade, avec porte, d'un temple plus petit et plus ancien, qui datait sans doute des débuts mêmes de la colonie. L'adyton dut être renversé par des éboulements : à l'époque romaine, on en remania les murs, qui furent renforcés; le plafond fut remplacé par une voûte en berceau et l'on ménagea dans le mur de fond une niche pour la statue. Devant cette niche, un petit piédestal était encore en place.



GAGGERA. — LE GRAND AUTEL : COUPE EN LARGEUR.

Le type et l'ordonnance de ce monument singulier le classent en tête de la série chronologique des édifices sacrés de Sélinonte. Par ses origines et son style même, il se rattache à la période prédorique de l'architecture et au type du *mégaron* primitif dont nous définirons plus loin le caractère. Comme tel, il est l'ancêtre des temples sélinontiens. Antérieure à celle du temple C, sa construction se placerait aussitôt après celle du petit mégaron encore plus ancien dont il prit la place, entre 600 et 580 après J.-C.

Entre le temple et le péribole sud, se voient des restes de constructions en partie antiques, remaniées à une basse époque, sans doute des magasins d'objets de culte et des dépôts d'offrandes [1]. La quantité des ex-voto en terre cuite recueillis dans le téménos dépasse plusieurs milliers. Le sol en est encore farci et l'on piétine les débris de



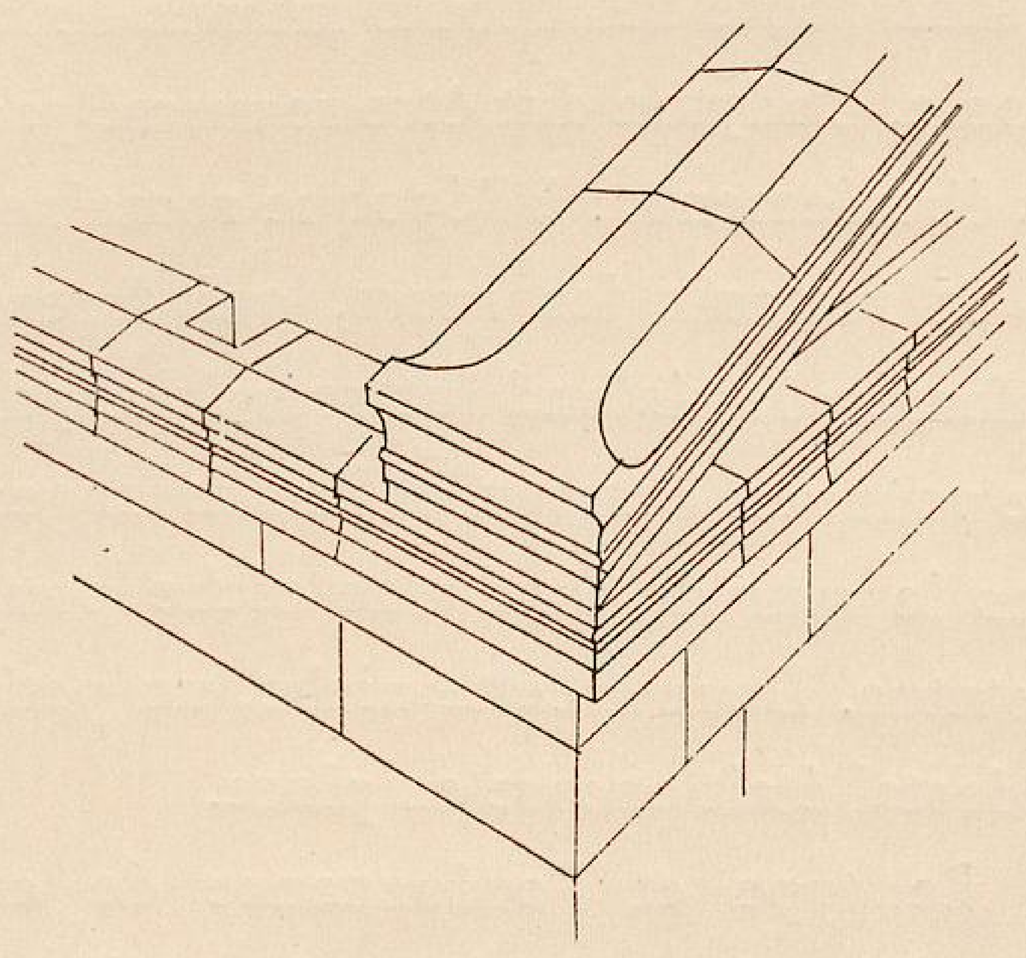
GAGGERA. — TÉMÉNOS DE DÉMÉTER. (Vue prise du haut du soutènement ouest.) (A gauche, le Mégaron et le Propylée; au milieu, construction remaniée; à droite, le péribole sud; au fond, vallée du Sélinous et plateau du Manuzza.)

comme elle ne pourrait dater que du v^e siècle, il s'ensuit que le fronton n'aurait reçu ses sculptures que plus d'un siècle après sa construction.

1. C'est ainsi qu'il faut rétablir la légende de nos plans. La mention « maisons de prêtres » doit être reportée aux constructions situées *en dehors* du péribole nord.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0295 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

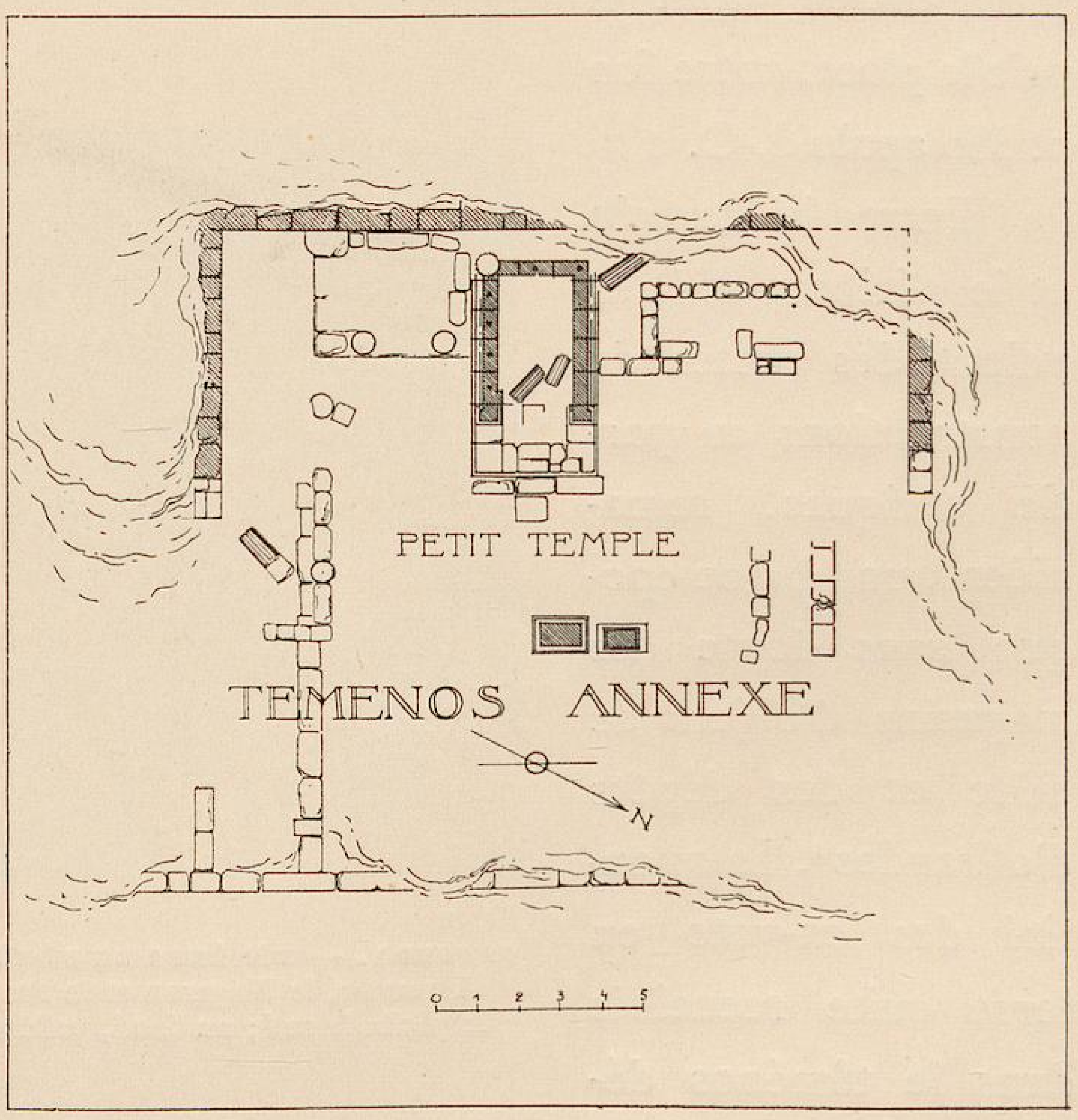
figurines et de vases. Entre le grand autel et le péribole, il y a une sorte de fosse remplie de ces déchets[1]. Les lampes, retrouvées en très grande quantité, étaient sans doute consacrées par les fidèles après la célébration des fêtes nocturnes ou funéraires.



GAGGERA. — ANGLE DU FRONTON DU MÉGARON. (D'après la restauration de Koldewey et Puchstein. *Die griech. Tempel*, p. 87, fig. 63.)

En dehors du péribole nord, s'adossent des maisons, en partie modernes, dont les substructions antiques représentent les habitations des prêtres et du personnel.

Le téménos annexe. — A 15 mètres au nord du péribole de Déméter, on a découvert dans ces dernières années[2] un téménos annexe avec un temple minuscule et un péribole. La couche de terrain qui sépare les deux sanctuaires forme un gros amas de cendres et d'os calcinés, provenant des animaux de sacrifice, en majorité de porcs, moutons, chèvres et même de chiens. Le petit téménos occupait un carré de 17 mètres de côté. L'intérieur, bouleversé par des remaniements et encombré de constructions parasites de basse époque, renfermait une petite place sacrée. Au milieu s'élevaient deux autels dont le plus petit rappelle l'autel à cornes du grand téménos; sur les côtés de la place s'allongeaient deux portiques adossés au péribole. Les colonnes de ces portiques, en tuf, monolithes, à vingt cannelures, les unes incomplètement ou même



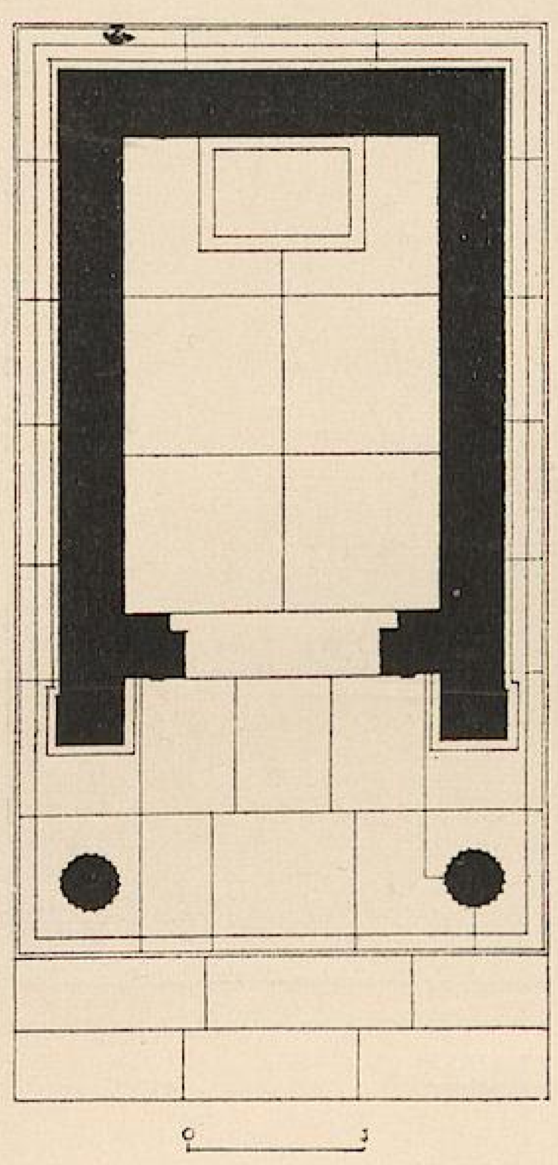
GAGGERA. — TÉMÉNOS ANNEXE : ÉTAT ACTUEL.

1. Les prêtres se débarrassaient du peuple encombrant des figurines en les enfouissant dans des *favissæ*, après les avoir brisées pour les rendre inutilisables (Voy. Daremberg, Saglio, Pottier, articles Donarium et Favissa). Sur les terres cuites de Gaggera, voir ci-dessous, chap. VIII. — Peut-être le dépôt actuel a-t-il été constitué au cours des fouilles, avec les menus débris ramassés dans le téménos et qu'on ne voulait pas garder pour le musée.

2. Nous ne saurions préciser la date, faute de renseignements officiels; nous ne connaissons le site que par notre enquête personnelle, faite en avril 1908, avec l'autorisation du gouvernement italien. C'est aux auteurs des fouilles qu'il appartient d'en publier tous les résultats, notamment les trouvailles de détail qui pourraient mettre sur la voie d'une identification.

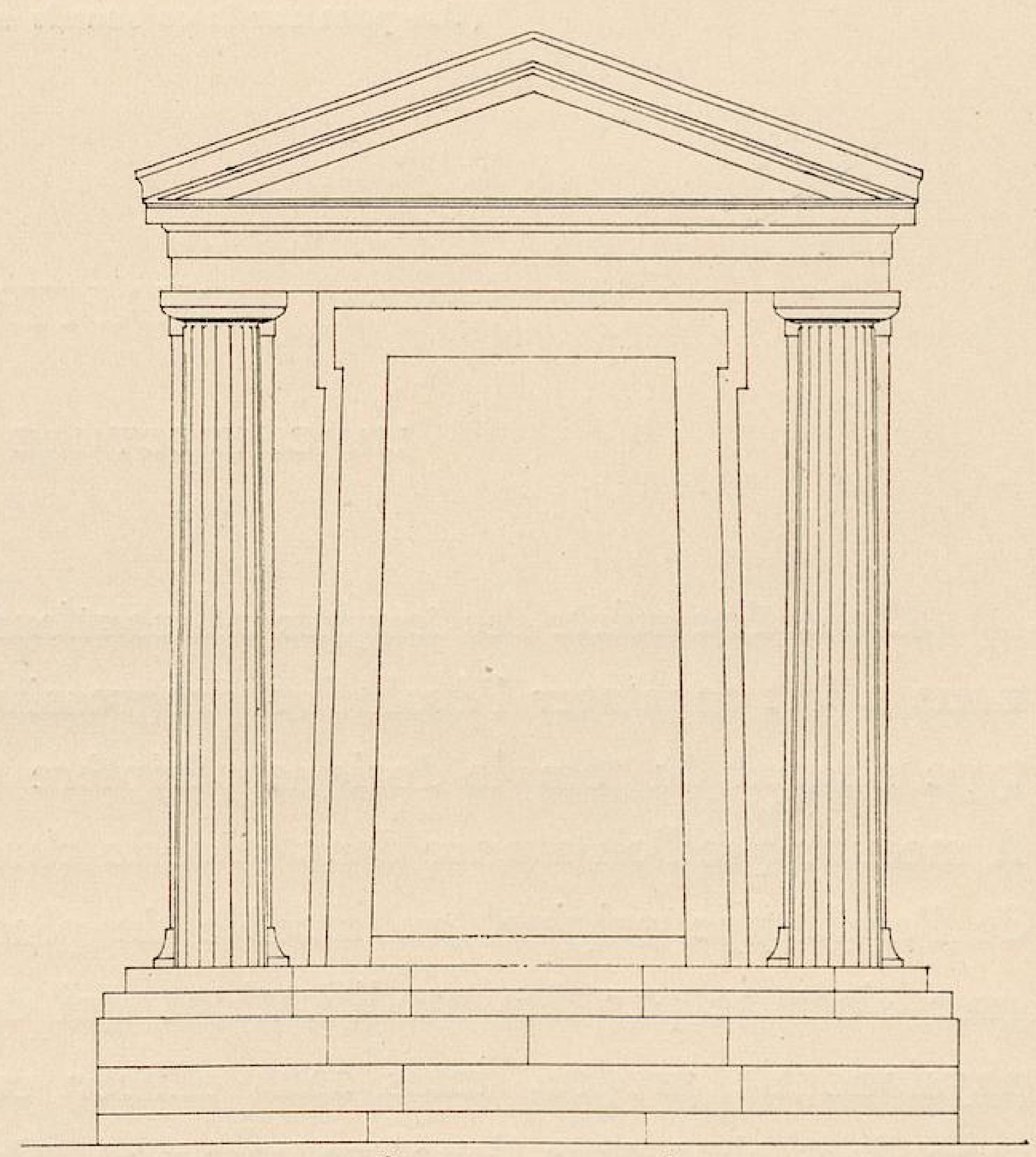
UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0296
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

pas du tout cannelées, avaient $0^{m},55$ de diamètre à la base et $0^{m},33$ de diamètre supérieur. De petits chapiteaux archaïques, d'un diamètre inférieur de $0^{m},335$, avec gorge et échine bombée, tailloir haut de $0^{m},10$ et large de $0^{m},66$, s'adaptaient à ces colonnes.



GAGGERA. — LE PETIT TEMPLE : PLAN RESTAURÉ.

Au fond de la cour, contre le péribole ouest, se dressait le petit temple, simple chapelle prostyle, avec pronaos et cella. Il reposait sur une assise de soubassement, surmonté d'un stylobate à deux degrés taillés dans une seule assise, large de $3^{m},02$, longue de $5^{m},22$. Les deux colonnes du front, monolithes et plus petites que celles des portiques, creusées aussi de vingt cannelures, avaient un diamètre de $0^{m},32$ à la base et de $0^{m},27$ en haut. Les murs de la cella, large, à l'intérieur, de $1^{m},79$, longue de $2^{m},71$, reposaient sur un socle à plinthe saillante, creusée d'une moulure extérieure; ils se terminaient par des antes, ornées d'un socle mouluré et d'un chapiteau en bec de corbin. L'entablement était taillé dans une seule assise de tuf stuqué : il se compose d'une architrave à deux bandes sans frise à triglyphes, d'un larmier sans mutules, d'une cimaise, d'un chéneau avec rainure postérieure pour les chevrons du toit. Le style des chapiteaux des portiques, analogue à ceux du temple D, indique la première moitié ou le milieu du VI^{e} siècle.

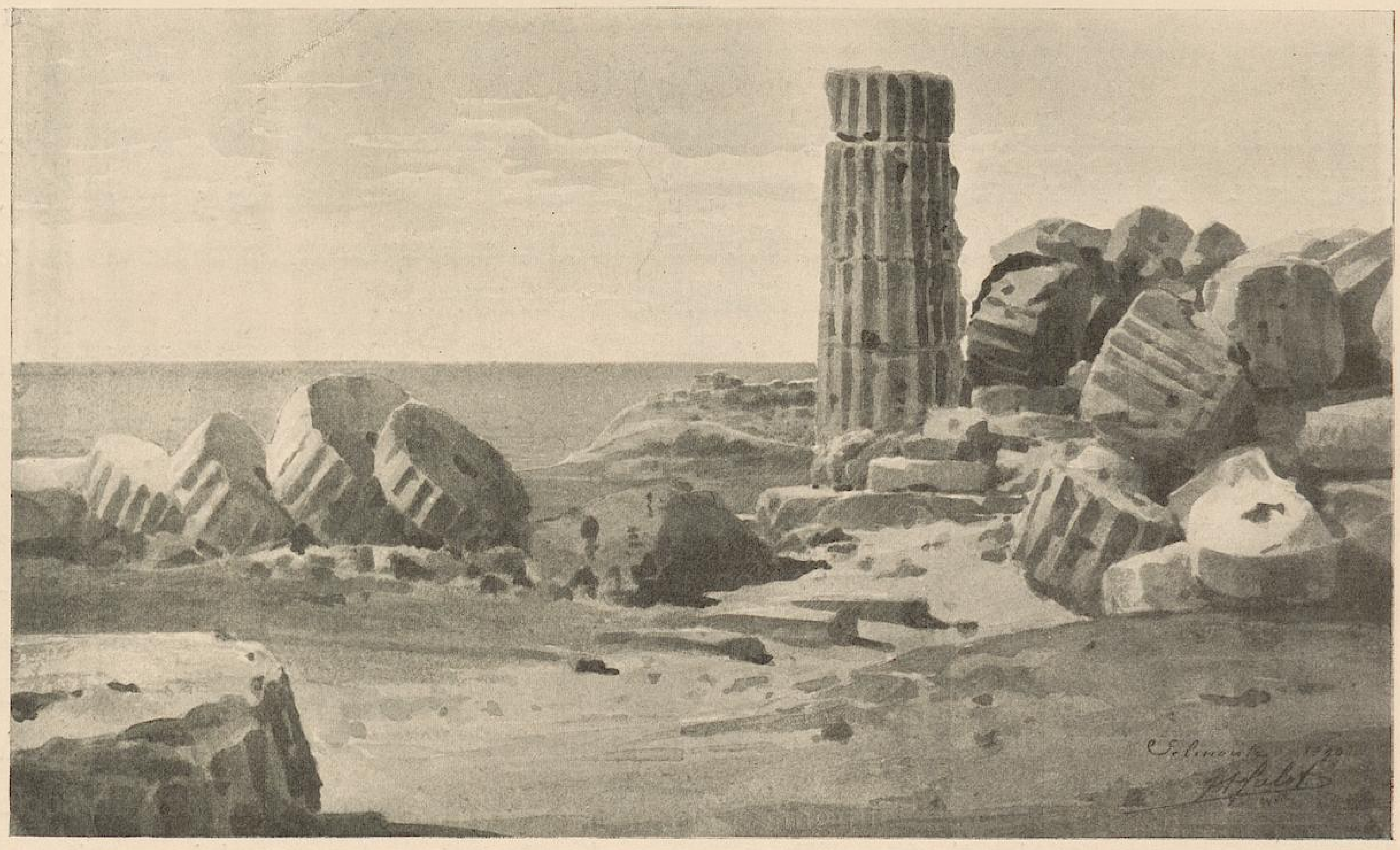


GAGGERA. — LE PETIT TEMPLE : FAÇADE RESTAURÉE.

Il faut sans doute chercher dans ce téménos le sanctuaire d'une divinité apparentée à Déméter, peut-être *Pasikrateia*, surnom sous lequel Sélinonte adorait la fille de Déméter, appelée ailleurs Koré, Perséphone ou Despoina[1].

1. Citée par l'inscription de la page 102 à côté de Malophoros (Déméter), Pasikrateia, « la Souveraine universelle » ne peut être qu'une épithète de Koré-Perséphone, analogue à la Despoina, « la Dame, la Souveraine », arcadienne. Cf. l'Hymne homérique à Déméter, v. 366 : « Δεσπόσσεις πάντων, ὁπόσα ζώει τε καὶ ἕρπει ». Le culte des deux déesses prédominait en Sicile (Ciaceri. *Il culto di Demetra e Kora nell' antica Sicilia*. Catane, 1895).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0297
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



RUINES DU TEMPLE E (Ve SIÈCLE). (D'après une aquarelle de M. Hulot.)
(Vue prise sur la colonnade sud, de l'angle nord-est.)

CHAPITRE VII

L'ARCHITECTURE A SÉLINONTE

Caractère mixte des temples sélinontiens. — La revue des temples de Sélinonte nous a fait constater l'évolution progressive d'un type primitif prédorique vers le type normal du temple dorique périptère avec pronaos et opisthodome *in antis*. A mesure que l'on avance dans la série chronologique de ces édifices, l'adaptation de l'archétype originel au modèle de plus en plus prédominant dans le monde grec s'accuse par des modifications qui donnent à chacun de ces édifices une physionomie propre, mais sans effacer complètement les traits de famille qui rappellent chez tous l'ancêtre commun. Ce particularisme invétéré, qui persiste sous les dehors du temple dorique commun, ne peut s'expliquer, en effet, que par une différence d'origine. L'ancêtre de la lignée sélinontienne n'est pas le même que celui de la grande famille dorique : il est autre et plus ancien.

Le temple dorique et le mégaron mycénien. — Le temple dorique est caractérisé : 1° à l'intérieur, par un sécos ouvert à ses deux extrémités et subdivisé en trois parties : une cella centrale, comprise entre un pronaos et un opisthodome à colonnes *in antis*; 2° à l'extérieur, par une ordonnance dont le motif principal est une colonnade surmontée d'une architrave, d'une frise décomposée en triglyphes et en métopes, d'un larmier à mutules et d'une cimaise terminée par un chéneau.

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0298
© Universitätsbibliothek Heidelberg

On admet généralement[1] que cet édifice a pour prototype le *mégaron* ou salle principale du palais créto-mycénien, qui se composait d'un vestibule ou *prothyron* avec colonnes *in antis*, d'une antichambre et d'une grande salle, le mégaron proprement dit, au milieu de laquelle était le foyer (*eschara* ou *hestia*). Du XI[e] au VIII[e] siècle, les Doriens complétèrent cette habitation royale pour en faire la demeure des dieux[2]; ils adoptèrent le toit septentrional à deux versants et à frontons; comme le temple devait être vu de tous les côtés, on lui donna deux façades, en reportant aussi à l'arrière le motif du vestibule *in antis*, puis on lui ajouta des portiques latéraux en appentis pour abriter les fidèles et les suppliants[3], enfin ces portiques, prolongés sur les façades, finirent par entourer tout l'édifice d'une ceinture continue de colonnades ou *peristasis*. Le temple périptère était dès lors créé. Tout d'abord, à part les murs du sécos construits en moellons et en brique crue, les colonnades et les entablements étaient en bois, avec revêtements de terre cuite. Peu à peu, le temple finit par se pétrifier tout entier, jusqu'aux tuiles.

Le temple primitif non dorique. — Tout autre est le noyau du temple sélinontien. Le sécos y forme une caisse fermée, avec une seule ouverture à l'est. Le portique *in antis*, motif essentiel du mégaron mycénien et du temple dorique, n'y apparaît pas tout d'abord. La façade n'est qu'un mur nu, couronné par une corniche saillante, contrefaçon de la gorge égyptienne, et par un fronton; la même corniche couronne aussi les murs latéraux, pleins et lisses : pas de colonnes, donc pas d'architrave, ni de frise à triglyphes et à métopes, ni de larmier à mutules, ni aucun des éléments décoratifs du mégaron royal en bois. L'intérieur du sécos comprend une cella ou salle de la table à offrandes et des trésors, un adyton ou chapelle de l'idole, et parfois un pronaos, simple vestibule clos de la cella. En avant du temple se dresse l'autel des sacrifices; entre les deux, une place sacrée, parfois dallée, pour les évolutions rituelles des officiants. Aux alentours, un puits ou une fontaine, une fosse à sacrifices (βόθρος).

Tel est le type d'édicule que nous représentent, à Sélinonte, dans son état originel, le temple sans colonnes de Gaggera et l'édifice situé au sud du temple C, et aussi le sécos de tous les temples à colonnades doriques. Ceux-ci ne sont, en effet, qu'un type mixte, obtenu peu à peu par l'addition à l'édicule

1. Perrot et Chipiez. *Hist. de l'Art*, 1898, VII, p. 350. — H. Lechat. *Le temple* grec, 1902, p. 6.

2. Le mégaron royal dérive lui-même de l'habitation primitive rectangulaire en terre battue et en bois. D'autres types d'habitations primitives, devenus sacrés à cause de leur ancienneté, ont aussi donné naissance à des types monumentaux : la hutte ovale (Cf. la maison de Chamaizi-Sitia, en Crète, dans Noack, *Ovalhaus und Palast in Creta*, 1908, fig. 7), a inspiré le temple archaïque à abside (Cabirion de Thèbes, Ptoion, temple de Thermos, Bouleutérion d'Olympie); de la hutte ronde, dérivent le tombeau à coupole mycénien et l'hérôon rond ou *tholos*.

3. Le temple d'Artémis à Lousoi en Arcadie et le petit temple d'Athéna au cap Sounion, offrent des exemples de ces péristyles latéraux en appentis, non rejoints aux façades, comme ceux des chapelles orthodoxes de la Grèce et de la Serbie et de nombreuses mosquées.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0299
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

primitif des éléments de l'ordonnance dorique : d'abord un simple portique antérieur, en avant du pronaos clos, sans antes ni colonnes *in antis*, puis une *peristasis*, enfin un pronaos et un opisthodome *in antis*, sans suppression de l'adyton. L'addition des colonnades doriques transformait les façades et motivait tout un changement dans l'aspect extérieur de l'ancien sécos : aux murs lisses se substituait l'ordonnance du portique avec son architrave, sa frise, son larmier. Au terme de cette évolution, la fusion des deux types aboutissait, après maints tâtonnements, à une création définitive, le temple E, fleur de dorisme greffée sur une souche prédorique.

Le mégaron prédorique, ou temple-caverne de Déméter, prototype du temple sélinontien. — Mais, abstraction faite de ces éléments adventices, qu'explique la diffusion du canon dorique à partir du VII^e^ siècle, nous restons en présence du sécos prédorique à murs nus, sans colonnes ni entablement, donc bien différent du mégaron mycénien, prototype du temple classique. De fait, il n'a rien de commun avec lui : c'est une tout autre lignée. Pour restituer cette filiation, nous disposons de données plus abondantes et plus précises que celles qui ont permis de retrouver l'ancêtre mycénien du temple dorique. Car, ici, le témoignage formel de la tradition grecque s'ajoute aux déductions de l'archéologie. Par une coïncidence qu'il serait assez imprudent de qualifier de fortuite, c'est justement la tradition de Mégare, l'arrière-métropole de Sélinonte, qui nous apporte cette preuve. En effet, Pausanias [1] nous a transmis ce double renseignement :

« Au dire des Mégariens, leur ville a reçu son nom sous le règne de Kar, fils de Phoroneus. C'est alors, disent-ils, que furent bâtis chez eux les premiers temples de Déméter à qui l'on a donné le nom de *Mégara*... Sur la hauteur de l'Acropole qui s'appelle encore la Karia, de Kar, fils de Phoroneus,... on trouve le temple de Déméter dit le *Mégaron* : on en rapporte la construction au règne de Kar. »

Sans prendre trop à la lettre les termes de Pausanias [2], on doit en retenir ces deux faits : 1° la légende mégarienne faisait remonter l'introduction du type de temple appelé *mégaron*, à l'époque de la domination carienne, c'est-à-dire à la période prédorienne, où les côtes de Grèce depuis l'Attique, l'Argolide et la Laconie, furent occupées par des bandes de pirates cariens et lélèges, que Minos soumit ensuite à son autorité [3]; 2° ce temple d'origine exotique était consacré à Déméter. Que signifie, en grec, ce mot μέγαρον? Il a deux sens, l'un

1. Pausanias, I, 39, 4; 40, 6.
2. L'étymologie de Mégare, comme l'a remarqué Wilamowitz-Mœllendorf (*Hermes*, IX, p. 325 ; *Homerische Untersuchungen*, p. 252), pourrait dériver non du mégaron de Déméter, mais des *mégara* princiers des deux Acropoles.
3. Thucydide, I, 38; Hérodote, I, 171-173. — Sur Minos à Mégare, voy. p. 85.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0300
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

laïque, l'autre religieux, tous deux adoptés par le vocabulaire archéologique. Dans son acception laïque, qui est celle de la langue homérique, il désigne le palais du roi ou plus spécialement la salle de ce palais qui renferme le foyer : sous l'influence d'une analogie qui s'est peut-être aussi imposée aux aèdes épiques, nous le traduisons par : « Grande salle », comme un équivalent d'une forme μεγάλον, doublée de l'adjectif μέγα, qui veut dire « grand ». Mais cette analogie est de pure forme. En réalité, le mot provient de la langue religieuse : il désignait les cavernes, gouffres ou fissures [1] auxquelles on prêtait un caractère sacré, parce qu'on les considérait comme l'entrée des enfers et du séjour des divinités souterraines. On y jetait des victimes propitiatoires, surtout des cochons de lait, pendant les Thesmophories ou fêtes de Déméter; on y célébrait des mystères [2]. Le mot ne paraît pas d'origine grecque, mais orientale, crétoise, carienne ou sémitique [3], apparenté au *mégarah* ou *mégarath* hébraïque et arabe, qui signifie « cavernes » [4].

Le culte des grottes sacrées était un des plus anciens et des plus répandus dans les pays orientaux et dans la Grèce préhistorique : il était le plus souvent accompagné de mystères et d'initiation, parce qu'il s'agissait de se concilier les puissances souterraines et qu'il fallait des formules magiques, des mots de passe pour se risquer à l'entrée de l'Hadès, dans une sorte de répétition du voyage définitif. On sait le rôle de la « bouche de la fente » dans les rites funéraires [5] égyptiens. En Crète et dans les Cyclades, les antres sacrés du Dikté, de l'Ida, du mont Zia à Naxos, du Cynthe à Délos; en Grèce, les cavernes de la Déméter noire à Phigalie, les antres de Trophonios à Lébadée, des déesses vénérables à Potniai en Béotie, de Poseidon au cap Ténare, des Euménides à l'Aréopage d'Athènes, de Déméter à Enna en Sicile et tant d'autres, équivalent aux grottes sacrées si nombreuses en Phénicie et à Chypre [6]. Déméter et sa fille Koré méritaient plus spécialement le titre de « Dames de la Caverne ». Or, on connaît par les grottes de l'Ida et du Dikté l'aménagement de ces sanctuaires naturels où les Corybantes célébraient leurs mystères : devant l'entrée, s'étendait une esplanade avec un autel à sacrifices; l'intérieur se divisait en deux salles remplies d'offrandes et de petites idoles, la plus reculée étant sans doute l'adyton ou retraite inviolable de la divinité. Parfois, on complétait l'œuvre de la nature, comme on fit à l'antre sacré de Délos, en couvrant une fissure découverte avec d'énormes dalles posées en fronton, et l'on prolongeait la cavité

1. Hesychius : Μέγαρα· τὰς κατωγείους οἰκήσεις καὶ βάραθρα. — Cf. Porphyre. *Antre des Nymphes*, 6.

2. Aristophane. *Acharniens*, v. 747, 764. Toute la scène des petites truies apportées par le *Mégarien* (v. 738-768) a pour thème un calembour sur le nom de la ville et le mot μέγαρον dans le sens de trou sacré où l'on jette les cochons de lait. — Cf. Pausanias. X, 8, 1-13; Plutarque. *de Iside*, 69).

3. Un faubourg de Carthage s'appelait *Mégara* ou *Magar*. Cf. la forme grecque *magara*, attestée par un fragment de Ménandre (*Fragm. comic, græc.*, IV, 3109. — Cf. Eustath. *ad Iliad.*, p. 1387, 8).

4. H. Estienne. *Thesaurus linguæ græc.*, s. v. μέγαρον.

5. Maspéro. *Lectures historiques*, p. 141, 158.

6. Renan. *Mission de Phénicie*, p. 822; Engel. *Kypros*, II, p. 246. — Cf. Bérard. *Cultes arcadiens*, p. 217.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0301
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

par un mur pourvu d'une porte; on aménageait une plate-forme devant l'entrée. Ces compléments transformèrent peu à peu le mégaron naturel en un temple à demi artificiel, jusqu'au jour où il prit la forme d'un édifice indépendant, contrefaçon ou symbole de la grotte. De ce jour, le mégaron architectural était créé; tout en lui rappelait la rusticité et le mystère de son modèle souterrain : sa façade austère, percée d'une seule porte, ses murs nus et clos, son adyton obscur. On eût dit que l'art s'interdisait d'embellir un sanctuaire qui ressemblait à un caveau funèbre. Comme le culte des déesses vénérables, Déméter et Koré, supplanta celui des autres divinités infernales, le type et le nom du mégaron furent plus spécialement affectés à leur culte. Les Ioniens, héritiers des Mycéniens, étendirent ce terme à d'autres sanctuaires archaïques, que les rites ou la présence d'un oracle rendaient mystérieux. Ils l'étendirent même à la partie sacrée du palais royal, où le foyer du chef représentait le foyer de la tribu[1].

Que le mégaron ait été créé comme une pseudo-caverne sacrée, c'est ce que prouvent à l'évidence la topographie et les restes des sanctuaires de Déméter. A de rares exceptions près, ils étaient tous placés aux abords d'une grotte, crevasse ou fissure, ou bien au fond d'un ravin, au pied d'une colline, ou encore sur une pente même élevée, à la base d'une falaise ou d'une faille, bref partout où une rupture du terrain semblait indiquer l'intervention des puissances souterraines et faciliter les communications avec l'Hadès[2]. Le voisinage d'une source, d'un cours d'eau, symbole chthonien issu des entrailles de la terre, et d'un bois sacré, n'étaient pas non plus indifférents à ce choix. Or, précisément les temples des divinités infernales situés dans ces conditions et dont les restes ont pu être reconnus, sont conformes au type de mégaron que nous esquissions plus haut : les trois temples de Déméter, de Koré, de Pluton à Éleusis, celui d'Amphiaraos à Oropos, ceux de Déméter à Cnide, à Priène, à Sélinonte, de Despoina (Proserpine) à Lycosoura étaient ou bien dépourvus de toute colonne, comme celui de Gaggera, ou bien seulement précédés d'un portique. Mais aucune péristasis n'égayait la nudité de leurs parois.

En principe, le mégaron est la chapelle et même le succédané de la caverne sacrée. A Gaggera, le téménos s'enfonce, à l'ouest, sur la berge d'une rivière, dans

1. Hérodote (II, 141-143, 169-170) l'emploie pour désigner les temples d' « Athéna » à Saïs et d' « Héphaistos » à Memphis, et les adyta de l'ancien Érechtheion à Athènes et du vieux temple de Delphes (I, 47, 65; v. 72, 77; VIII, 53).

2. Exemples : Le sanctuaire des Euménides à l'entrée d'une crevasse du rocher de l'Aréopage, le temple de Déméter à Agrai, au pied des contreforts de l'Hymette; le « mégaron » de Dionysos et d'Aphrodite Mélainis, au pied de l'Alésion, à Mélangeia, près Mantinée, sur le bord d'une rivière et près d'une source où les Méliastes célébraient leurs orgies (Fougères. *Mantinée et l'Arcadie orient.*, p. 86; Pausanias, VIII, 6, 5); le sanctuaire des Potniai, près Thèbes, dans le voisinage des trous où l'on jetait les petits porcs; les temples de Déméter, au pied de l'Acropole de Nestané, et celui de Déméter dans la Korythéis, près Tégée, tous deux situés près de Katavothres; le temple-caverne de la Déméter Noire, à Phigalie, dans le ravin de la Néda; celui de l'Erinys-Onka, à Thelpousa, dans le ravin du Ladon, etc.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0302
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

une tranchée creusée par la main de l'homme au flanc de la dune; il y pénètre comme un antre. A Éleusis, le Télestérion, le temple de Déméter, celui de Koré, la chapelle d'Hécate s'insinuent de même dans des anfractuosités artificielles du rocher; le petit temple de Pluton plonge en partie dans l'ouverture béante d'une grande caverne. A Cnide, le mégaron de Déméter est blotti contre une paroi de falaise, perforée de cavités où l'on a retrouvé de petits porcs en terre cuite. A Lycosoura, on a dû tailler un haut talus de terre et le contrebuter par un soutènement à redans pour y installer, au IIe siècle avant J.-C., le nouveau temple de Despoina, véritable mégaron, avec pronaos prostyle, cella et adyton contenant le groupe sculpté par Damophon de Messène[1]. Il est très probable que le fameux « Mégaron » de Déméter sur la Karia de Mégare n'occupait pas le sommet même de cette acropole, mais un recoin du rocher, comme à Cnide et à Priène[2].

Transformation de ce type en temple dorique. — Tel est l'ancêtre de toute la lignée des temples sélinontiens. Le grand temple de Gaggera nous représente à l'état le plus pur ce type de temple-caverne, qui mérite proprement le nom de *mégaron*. Les autres temples de Sélinonte et leurs sécos ne sont en réalité que des *mégara* prédoriques incorporés dans une enveloppe dorique. A quoi attribuer la fidélité tenace des Sélinontiens à ce type primitif, qui, dans la Grèce dorienne, s'était raréfié, et, là où il subsistait, ne paraît pas s'être incorporé au type dorique comme il le fit à Sélinonte et dans la Grande-Grèce? Il est inutile de recourir à l'hypothèse d'une influence directe des Phéniciens et des Élyméens sur l'architecture religieuse de Sélinonte. Aussi bien les raisons purement architecturales passent au second plan, quand il s'agit de fixer les divisions rituelles d'un sanctuaire. En ces matières, la construction n'est que la servante de la religion. Or, le plan primitif et la forme du mégaron procèdent de conceptions très anciennes que les colons mégariens ont dû apporter avec eux de la mère-patrie, lorsqu'ils émigrèrent en Sicile à la fin du VIIIe siècle pour fonder Mégara-Hyblaia. Le mégaron et la forme de culte auquel il était approprié étaient, de très longue date, des éléments traditionnels de la religion nationale à Mégare. Nous avons déjà défini ce qu'on pourrait appeler le « conservatisme colonial »; celui-ci nous paraît suffire à expliquer le particularisme de l'architecture sacrée de Sélinonte[3].

1. Cet adyton n'est plus que fictif; la clôture, du côté de la cella, se réduisait à une barrière (Léonardos. Πρακτικὰ τῆς ἀρχαιολ. ἑταιρείας, 1896, p. 93-126). L'ancien « mégaron » où l'on célébrait les cérémonies secrètes s'élevait sur une terrasse supérieure dominée elle-même par un bois sacré (Pausanias. VIII, 37-8). Il se composait d'un autel décoré d'un petit portique à demi-colonnes doriques et d'une chambre rectangulaire. Ses dimensions (11 mètres sur 8 mètres) aujourd'hui connues ne permettent plus de le qualifier de *hall*, comme l'a fait Frazer (Pausanias. IV, p. 380).

2. De même le temple de Malophoros, situé près du port, au pied de l'Acropole de Nisaia. — Cf. le temple de Déméter, sur la pente de l'Acrocorinthe (Pausanias, II, 4, 7), le petit sanctuaire de Déméter sur le mont Mesavouno, près d'une grotte, à Théra, etc.

3. Plutôt que l'esprit d'aventureuses innovations allégué à cet effet (G. Perrot. *Hist. de l'Art*, VII, p. 403).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0303
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

La fidélité à ces idées motive les singularités de la structure intérieure et extérieure des temples sélinontiens, alors qu'on essayait d'adapter au mégaron prédorique les nouveautés du style qui avait conquis la vogue. On voulait bien habiller le mégaron à la mode dorique, le faire précéder d'un portique de façade, même l'envelopper d'une ceinture de colonnades. Mais on prétendait sauvegarder, sous ces innovations tout extérieures, le caractère intime du sécos-caverne; on se refusait à l'ouvrir sur ses deux faces comme un palais accessible à tout venant : il restait, avec ses murs lisses, clos au milieu de ses péristyles. On lui refusa longtemps les antes, le pronaos *in antis* et surtout l'opisthodome : les temples C, F, D attestent ce souci d'isoler le sécos dans son austérité native. Lorsqu'enfin, de conquête en conquête, l'esprit nouveau eut obtenu, après la péristasis, les antes et les colonnes du pronaos et de l'opisthodome, au moment où la modernisation du temple semblait définitive, il se vit fermer l'entrée du sécos : il lui fut interdit de toucher à la cella et de supprimer l'adyton. L'intérieur du sécos, dans les temples les plus modernes, A, O, E, garde les parois pleines de l'ancien mégaron : les galeries de cella en sont toujours proscrites. Seules les dimensions exceptionnelles de la cella du temple G obligèrent à une transaction, que palliait l'expédient de l'hypèthre. Cette survivance irréductible du passé empêcha toujours le mégaron sélinontien de s'identifier sans restriction avec le temple dorique. Celui-ci lui prêta le vêtement et la parure, mais son pouvoir de métamorphose s'arrêta au seuil du tabernacle : il resta quand même un édifice *mégarisant*.

De la religion primordiale des divinités de la Terre, la conception du culte mystérieux représentée par le mégaron s'était étendue à tous les autres cultes de Sélinonte. Elle imposa aux autres divinités ses goûts cellulaires. Elle n'autorisa qu'une seule dérogation en faveur du dieu lumineux par excellence, Apollon. Mais, quoique libéré en partie de la sujétion de la cella-caverne par l'ouverture de l'hypèthre, Apollon lui-même ne put échapper au cachot traditionnel de l'adyton.

Évolution de la technique, de l'ordonnance et du style. — L'adaptation de l'ordonnance dorique à colonnes au mégaron sans portique ne réussit pas sans tâtonnements. Pour bâtir un mégaron à murs lisses, il suffisait de fixer ses dimensions en largeur, longueur et hauteur. Après quoi on commençait l'empilement des matériaux; le travail ne réservait ni pièges ni surprises : arrivées à la hauteur voulue, les parois de la caisse de maçonnerie étaient couronnées d'une corniche égyptisante; seule la jonction des côtés obliques du fronton avec la cimaise horizontale offrait une petite difficulté. On s'en tira, non sans gaucherie, à Gaggera par une simple superposition : on devait trouver mieux plus tard. Mais quand il s'agit de dresser autour de cette boîte en pierres une ordonnance avec colonnes, architrave, frise à triglyphes et à métopes, larmier à mutules, les anciens procédés

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0304
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

se trouvèrent pris au dépourvu. Au temple C, l'élévation avait encore été conçue en prenant le stylobate pour point de départ. Quand il fallut faire concorder les axes des triglyphes avec ceux des colonnes, on se vit aux prises avec l'épineux problème du triglyphe d'angle, dont l'axe ne pouvait concorder avee celui de la colonne sans prendre une largeur démesurée. Pour s'en tirer, il fallut « tricher »

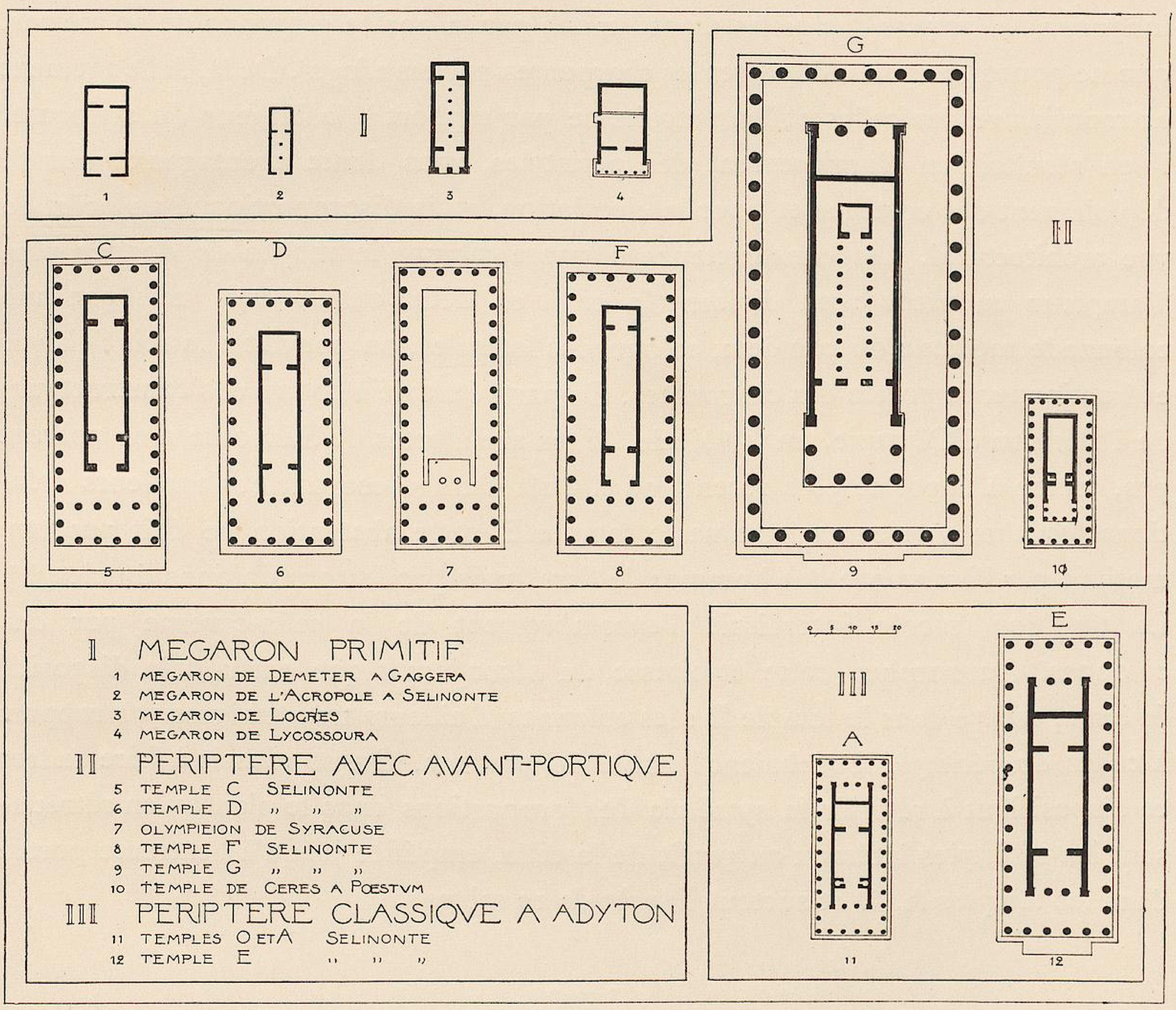


TABLEAU COMPARATIF DES TYPES DE TEMPLES MÉGARISANTS A ADYTON.

sur toute la ligne, élargir ou rétrécir métopes et triglyphes au petit bonheur : en fin de compte, on ne tombait pas très juste. Dans les temples C et D, frise et architrave, trop courtes, étaient débordées par l'arête extérieure des colonnes d'angle : l'entablement prenait ainsi l'air étriqué d'une coiffure trop étroite pour le monument.

La pratique enseigna peu à peu une autre méthode. On commença par calculer les proportions de haut en bas, à partir de la frise. Pour obtenir une concordance harmonieuse entre les divisions de la frise et les supports, on s'aperçut qu'il fallait rétrécir les intervalles des colonnes autour des angles et faire avancer

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0305
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'architrave sur le chapiteau : de là, le système de « contraction », essayé dans les temples A et O, et triomphant dans le temple E.

Pour le plan du sécos, le conflit se produisait entre les nécessités techniques et les obligations rituelles. Les anciens mégara étaient de petits édifices, faciles à couvrir d'une seule portée de poutres. Pour bâtir sur ce modèle le sécos des temples monumentaux rêvés par la cité, on n'avait d'autre ressource que de s'agrandir en longueur, la largeur des cellas étant limitée par la portée moyenne de 10 mètres, que ne pouvaient guère dépasser les charpentes par empilage[1]. De là, l'allongement extraordinaire des cellas et leur étroitesse par rapport à la largeur du stylobate. Il en résultait un élargissement des péristyles, sans doute avantageux pour le déploiement des cortèges et pour la circulation, mais disproportionné au point de vue architectural. Les constructeurs n'ignoraient pas le moyen de donner plus d'ampleur au sécos : en divisant la cella en deux ou en trois nefs par une colonnade médiane ou par deux colonnades latérales, on pouvait à la fois l'élargir et fractionner la portée des charpentes. Ce parti était déjà connu des constructeurs de l'Héraion d'Olympie, au VIIe siècle. Si les architectes de Sélinonte n'en usèrent pas, même à l'époque plus récente où il était d'usage courant et dans leurs créations les plus spacieuses, comme le temple E, cette abstention ne doit pas être motivée par l'ignorance des hommes de l'art, mais par les prohibitions du clergé[2]. La tradition sacrée interdisait l'encombrement de la cella-caverne par des colonnes. Au surplus, cette étroitesse du sécos archaïque excluait le dispositif *in antis*, essayé dans le temple D : les colonnes (d'ailleurs trop maigres par rapport à celles du péristyle) bouchaient l'entrée du pronaos. On ne réussit à faire cadrer ce dispositif et à rétablir la symétrie des proportions dans le plan qu'en rétrécissant les péristyles latéraux au profit de la cella, amplifiée jusqu'à l'extrême portée dans les temples A, O et surtout E (près de 12 mètres).

Classification. — En réunissant toutes les données du plan, de l'ordonnance et du style, nous pouvons résumer dans le tableau suivant la filiation et la chronologie des diverses unités de la série architecturale de Sélinonte :

1. L'empilage simple, composé d'un entrait portant les pannes ou le faîtage (voy. p. 229, et Choisy. *Hist. de l'architect.*, p. 279.) est le système de charpente le plus archaïque. En Sicile il fut peut-être remplacé, sur les cellas à grande portée, par l'emploi de deux arbalétriers, suivant le mode de couverture de la cathédrale de Monréale (Perrot. *Hist. de l'Art*, VIII, p. 534-535).

2. Le système des colonnades médianes, originaire d'Ionie, et appliqué au temple préarchaïque de Locres et à la « Basilique » de Pæstum, ne l'a pas été à Sélinonte : les piliers du petit mégaron de l'Acropole ne semblent pas primitifs.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0306 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

I. Type prédorique du mégaron (sans colonnes, avec corniche prédorique de style égyptisant) :

1° Le mégaron primitif de Déméter à Gaggera : substructions sous le mégaron ultérieur (après 628).

2° Le grand mégaron de Gaggera (entre 600 et 580).

3° Le mégaron de l'Acropole (entre 580 et 570).

II. Type périptère archaïque (avec avant-portique et adyton, sans opisthodome) :

4° Temple préarchaïque antérieur au temple C (après 628).

5° Temple C (corniche à revêtement de terre cuite), entre 580 et 570.

6° Temple D (avant-portique pseudo-*in antis*), vers 560.

7° Temple F (avant-portique), entre 560 et 550.

III. Type périptère de transition (avec pronaos prostyle, cella hypèthre à 3 nefs, adyton, opisthodome *in antis*) :

8° Temple G : commencé entre 550 et 540 ; terminé (opisthodome et façade ouest) entre 480 et 470.

IV. Type périptère de style dorique ancien (avec adyton, pronaos et opisthodome *in antis*) :

9° Temple A.
10° Temple O.
11° Temple E.
} entre 490 et 480.

V. Type prostyle :

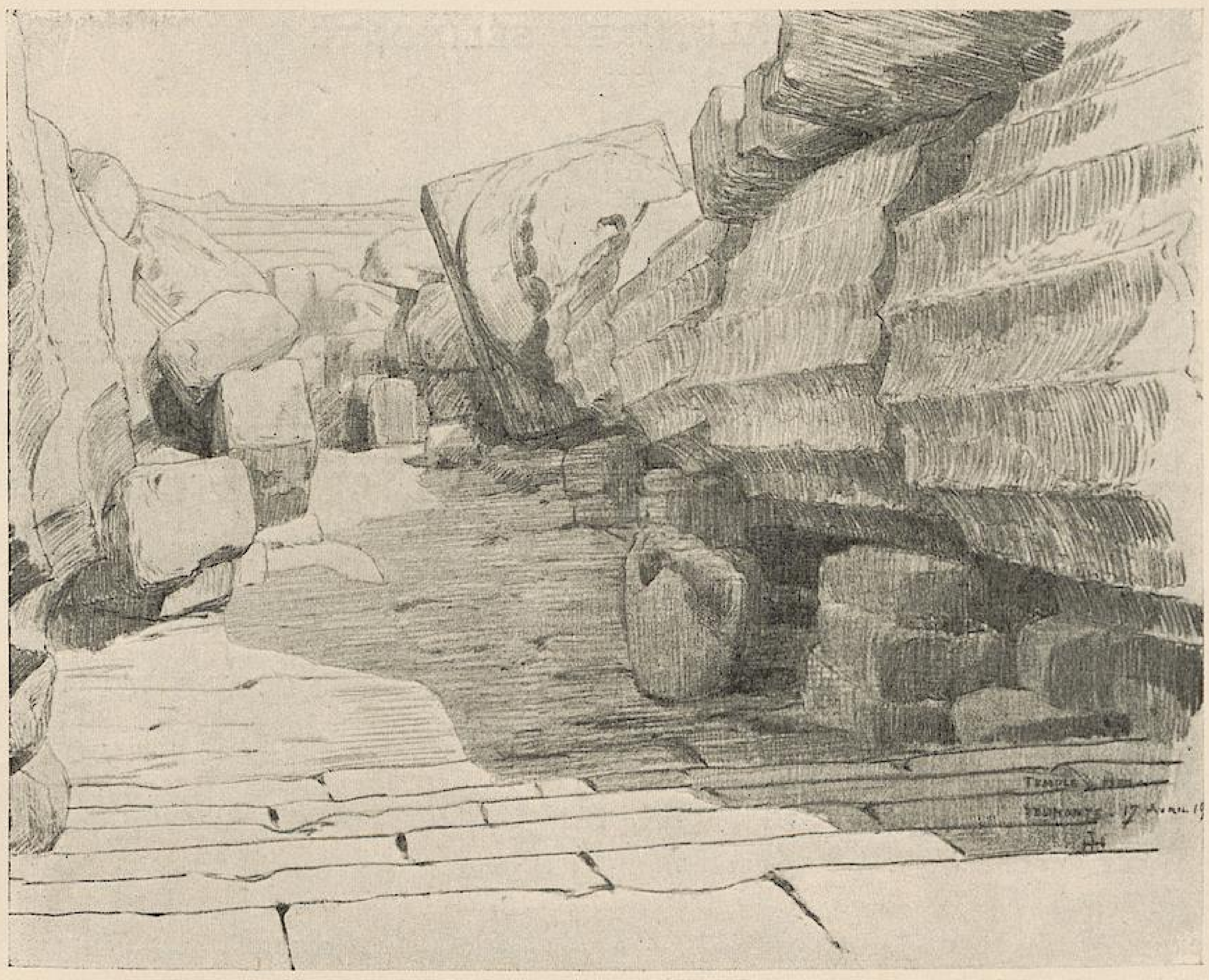
12° Petit temple de Gaggera (vers 550).

13° Temple B (entre 260 et 250).

VI. Propylées :

14° Propylées du temple A, vers 480.

15° Propylée de Gaggera (début du IVe siècle)



TEMPLE E. — COLONNES DE LA FAÇADE EST

(D'après un dessin de M. Hulot.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0307 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG



SALLE DE SÉLINONTE AU MUSÉE DE PALERME. (D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
(A gauche, métopes préarchaïques, triglyphes et métopes du t. C; au fond, métopes du t. E; à droite, au premier plan, corniche rampante du temple F.)

CHAPITRE VIII

LA SCULPTURE A SÉLINONTE

Évolution générale. — La sculpture à Sélinonte suit l'architecture pas à pas. Elle est presque exclusivement représentée par des métopes : l'art en Sicile et dans la Grande-Grèce semble n'avoir pas osé se risquer dans les monumentales compositions des frontons. Mais la série des reliefs de Sélinonte[1] représente dans l'histoire de la sculpture archaïque un chapitre aussi original et important que la série des temples dans l'histoire de l'architecture. Aussi bien, la comparaison des deux styles architectural et plastique révèle la concordance de leur évolution parallèle.

Série primitive. — Nous placerons en tête de la collection un groupe de trois métopes en tuf retrouvées en 1892 par A. Salinas près de la tour demi-ronde du nord[2]. Leurs dimensions (hauteur 0m,84, largeur de 0m,64 à 0m,70), l'identité de la

1. Elle est exposée dans la *Salle de Sélinonte* au Musée national de Palerme, installé dans l'ancien couvent de Saint-Philippe (Voy. Ch. Diehl. *Palerme et Syracuse*, 1907, p. 146 et suiv.).

2. Voy. p. 189. — A. Salinas. Rapport au ministre Villari. *Mon. antichi*, 1889, I, p. 957-962, tav. I, II, III. — Brunn-Bruckmann. *Denkmäler*, pl. 288. — Petersen. *Röm. Mittheil.* 1892, VII, p. 193. — P. Orsi. *Bull. de*

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0308 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

matière (le tuf de Menfi) et du travail attestent leur parenté. Elles décoraient sans aucun doute le même monument, l'un des plus anciens de l'Acropole ou de la Ville extérieure.

Ces trois métopes représentent l'*Enlèvement d'Europe* par le taureau, un *Sphinx* et *Héraklès domptant le taureau de Marathon*. La métope d'Europe, la plus ancienne représentation connue de ce mythe crétois, est la plus intéressante et la mieux conservée. La composition ne manque pas de mouvement. La pose de la jeune fille, amazone improvisée d'une monture insolite, trahit ses inquiétudes : pour se tenir en équilibre, elle s'accroche d'une main à une corne, de l'autre elle s'appuie sur le flanc de l'animal. L'attitude est aussi gracieuse et naturelle que le comporte cette étrange équitation. Le taureau est lancé à fond de train, les pattes repliées, non pour indiquer qu'il nage, mais, d'après une convention familière à l'art archaïque, pour exprimer la rapidité de sa course. Pourtant, c'est bien sur les flots qu'il emporte sa capture : deux dauphins qui bondissent entre ses pattes de devant symbolisent l'élément liquide. La bête de profil présente sa tête de face, sur un cou puissant et tout plissé ainsi que le fanon; sa longue queue, terminée par une houppe bien fournie, se replie sur le flanc pour entrer dans le cadre. Celui-ci, d'ailleurs, est un peu étroit pour ce long corps de



MÉTOPE PRÉARCHAÏQUE DE SÉLINONTE : EUROPE SUR LE TAUREAU.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : $0^{m},84$; largeur : $0^{m},69$.

Corresp. hellén., 1895, XIX, p. 316". — Homolle. *Ibid.*, 1896, XX, p. 670-675. — G. Perrot. *Hist. de l'Art*, 1904, VIII, p. 489-491.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0309
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

bête que l'artiste a dû quelque peu recroqueviller et ramasser; mais les proportions entre la figure humaine et l'animal ne sont pas trop choquantes. Entre cette métope et celle du trésor de Sicyone, également en tuf, trouvée à Delphes, les analogies sont frappantes : c'est le même thème, la même attitude : le modèle semble avoir été presque identique, mais le travail du relief sicyonien accuse dans le modelé plus abondant et plus fouillé des qualités de souplesse et d'observation totalement absentes du relief rudimentaire de Sélinonte. L'archaïsme de celui-ci est à la fois plus maniéré et plus indigent. La recherche de l'ornementation y supplée à l'observation de la nature ; aucun modelé, aucun relief : les figures sont réduites à des silhouettes plates, plutôt dessinées que sculptées sur le champ peint en rouge. Mais l'artiste s'est rattrapé sur des coquetteries puériles : frisures des poils du taureau, stries qui cernent le globe des yeux, qui godronnent le fanon, tortillent la houppe de la queue, ou découpent la tête des dauphins. La cimaise du cadre est ornée d'une ligne de godrons en relief sous un listel décoré d'une imbrication polychrome. Sur l'autre métope, la figure du Sphinx, en marche plutôt qu'accroupi, forme tout le sujet à elle seule. Même technique, même décoration que celle d'Europe; même rondeur du visage plus grassouillet que ne le voudraient les formes efflanquées du corps, même profil aux yeux exorbités, aux lèvres charnues, au menton saillant. Quant à la métope martelée d'Héraklès et du taureau, les silhouettes qui subsistent montrent un corps de taureau aussi maigre que celui de la métope d'Europe, avec le même enroulement de la queue. Le corps d'Hercule avait une musculature très bombée; on devine, sur le fond, la présence d'un troisième personnage, sans doute Athéna avec sa lance.



MÉTOPE PRÉARCHAÏQUE DE SÉLINONTE : SPHINX.
(D'après A. Salinas, *Monumenti antichi*, 1889, I, pl. II.)
Hauteur : 0m,84; largeur, 0m,64.

La technique plus graphique que sculpturale de ces trois panneaux, leur style conventionnel et dépourvu de tout accent trahissent une œuvre de reflet, exécutée d'après un modèle simplement dessiné ou d'un relief insignifiant, soit un vase peint, soit un de ces placages en bronze repoussé qu'on appliquait sur des coffres ou des meubles. Les frisures procèdent de la technique du bronze,

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0310 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

les stries à la fois de celle de la céramique et du bronze repoussé[1]. En somme, ces métopes se rattachent à la série des reliefs plats qui commence avec la frise d'Assos et se continue par les stèles de Dorylée et de Symé[2]. Elles n'ont rien de local : ce sont des motifs exotiques, d'inspiration protoionienne ou rhodienne ou corinthienne, importés à Sélinonte par l'intermédiaire soit des Rhodiens de Géla, soit des Corinthiens de Syracuse. Ils remontent aux premiers essais tentés pour transposer sur la pierre les sujets de la céramique ou de la ciselure sur métal. Si donc les métopes de Delphes peuvent être datées des environs de l'an 570, comme le veut M. Homolle, il n'est pas excessif de faire remonter celles de Sélinonte aux dernières années du VII^e siècle, c'est-à-dire à une date voisine de la fondation[3].

Métopes du Temple C[4]. — Dans la salle du Musée de Palerme, le voisinage de ces esquisses d'une froideur toute décorative donne par contraste aux glorieuses métopes du temple C un accent héroïque. Ces dernières surprennent d'abord par leur petitesse. Le grossissement du relief, sur les photographies, fait illusion. A distance, on s'imagine des figures géantes. En réalité, elles n'ont pas plus de $1^{m},10$ dans le cadre massif et profond ($0^{m},30$) qui les rapetisse. Mais peut-être ce caisson disgracieux fait-il mieux ressortir la puissance mal contenue qui semble prête à s'échapper de sa cage. C'est surtout le *Persée tuant la Gorgone* qui donne l'impression d'un tour de force. Il est impossible de tasser en moins d'espace plus d'intensité dramatique, d'énergie brutale et ramassée. Pourtant le drame est court, et les personnages pas plus nombreux que ceux d'une tragédie primitive. Au milieu, Persée, le protagoniste sympathique ; à droite, la Gorgone, le personnage odieux ; à gauche, Athéna, figure muette de confidente. L'action est rapide, comme une scène eschyléenne. Le geste, laconique, va droit au but. Le héros, fort de sa mission, accomplit son devoir avec l'inflexibilité d'un automate illuminé. On croit entendre l'Oreste des *Choéphores* disant à sa mère : « Viens ici que je t'égorge ![5] » et joignant le geste à la parole. D'un mouvement brusque de son bras d'athlète, il tranche le col du monstre et il saisit le masque hideux, sans le regarder[6]. La Gorgone s'est

1. Cf. pour le taureau le vase rhodien de Phanagoria (Collignon et Rayet. *Céramique*, p. 54), pour les dauphins les vases corinthiens de Rhodes (Pottier. *Vases antiques du Louvre*, I, pl. 15, A, 444, 452).
2. G. Perrot. *Hist. de l'Art*, VIII, p. 259, 331, 343, 349.
3. G. Perrot (*ib.*, p. 489) n'adopte pas une date aussi reculée ; il croit ces métopes postérieures à celles du temple C. Mais la comparaison d'œuvres aussi différentes ne peut guère servir à les classer chronologiquement : les points de repère sont au dehors.
4. Voy. les ouvrages (p. 142-144) d'Harris et Angell, de Serradifalco, d'Hittorff, de Benndorf. — Cf. Brunn-Bruckmann, *Denkmäler*, 288, 287. — Collignon. *Hist. de la sculpture gr.*, I, p. 214. — G. Perrot. *Hist. de l'Art*, VIII, p. 487. — H. Lechat. *La sculpture attique avant Phidias*, p. 143.
5. Eschyle. *Choéphores*, v. 904.
6. Une métope peinte du temple de Thermos (Sotiriadis. *Antike Denkmäler des K. Instit.*, II, pl. 51)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0311
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

affaissée en grimaçant. Mais de son sang jaillit le cheval Pégase ; le monstre le presse sur son flanc, d'un geste crispé. Ce mouvement imprévu de tendresse maternelle, la gentillesse de ce poulain ailé, véritable jouet d'enfant, adoucissent par une antithèse naïve la sauvagerie du carnage et l'effroyable laideur de la victime. Tout cela est dit avec un air de conviction enfantine et rude, par où s'exprime la gravité du vieux mythe argien et se trouve glorifiée la victoire libératrice du héros bienfaisant sur un démon néfaste, d'où naît l'essor d'un principe régénérateur.



MÉTOPE DU TEMPLE C : PERSÉE ÉGORGEANT LA GORGONE.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : 1m,47; largeur, 1m,12.

Ici, la composition et la technique sont d'un véritable sculpteur. Ce n'était peut-être pas un maître, mais un simple artisan imagier, doué de plus de bonne volonté que de talent. Pourtant, comme certains tailleurs de pierre de nos églises romanes, il a su exprimer, dans sa langue fruste, tout ce qu'il voulait dire. Il avait pour modèle non plus les plates silhouettes d'un vase ou d'un placage, mais des statues en ronde bosse, de la famille des *xoana* ou des *dædala*, ces premières idoles issues des poteaux ou piliers aniconiques qu'aurait dégrossies, d'après la tradition, l'art primitif des sculpteurs crétois. En les transposant en haut-relief, il leur a gardé leur rigidité « hiératique », avec le minimum de gestes nécessaires à l'action. Elles marchent à droite, mais elles regardent en

qui figure Persée emportant la tête de la Gorgone, détaille le costume du héros : il est coiffé d'un casque rond et porte des ailerons en plumes à ses bottines. Ces détails devaient être peints sur la métope de Sélinonte.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0312
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

face, de leurs gros yeux ronds et fixes, d'un air hébété, à peine vivant. La paupière supérieure, la base du nez, sont dessinés en triangle; la bouche trace un sillon droit, aux lèvres serrées et boudeuses. On reconnaît à ces détails les procédés instinctifs de l'art inculte, soit celui de l'enfant, soit celui de l'ouvrier qui débute. Tels étaient les modèles de l'Athéna, sœur de l'Artémis de Délos, de celui du Persée, frère des nombreux « Apollons » ou « Kouroi » archaïques, de la Gorgone, proche parente de la Niké ailée de Délos.

Il y a plus de désinvolture dans l'allure de l'*Héraklès emportant les Cercopes*. Le héros, malgré sa carrure plus massive encore et sa musculature plus emphatique que celle du Persée, a la démarche plus allègre d'un chasseur heureux. Le gibier qu'il tient suspendu à un pieu courbé passé sur ses épaules [1], ce sont les Cercopes, ces lutins voleurs et irrespectueux qui s'étaient moqués de lui pendant son sommeil. Pour les punir, il les avait emportés tout vifs, les jambes ficelées aux deux bouts d'une perche : nouvelle glorification du triomphe d'un bon héros sur de mauvais génies. Tous les bustes se présentent de face, par une torsion conventionnelle, et la composition offre une symétrie rigoureuse, comme celle de la métope de Persée.



MÉTOPE DU TEMPLE C : HÉRAKLÈS EMPORTANT LES CERCOPES
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : 1m,47; largeur : 1m,15.

1. Une des métopes peintes de Thermos (Sotiriadis, *ibid.*, pl. 51, 2) représente Héraklès chasseur dans le même équipage ; mais, au lieu des Cercopes, la perche porte un sanglier et un cerf attachés par les pattes. Quant au sujet de la métope de Sélinonte, il est figuré sur plusieurs vases peints, avec les Cercopes pendus tout droits.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0313
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Quant au *Quadrige*, il avoisinait le triglyphe central du front est. Du fond de la métope, l'attelage s'avance de face vers le spectateur. Le relief est plus profond et le style des chevaux moins fruste[1]. Dans la caisse du char se dressait l'aurige, peut-être Apollon ou Hélios. A côté des deux chevaux de volée, qui détournaient la tête en dehors d'un mouvement symétrique, se tenaient deux figures debout, peut-être les Heures, compagnes d'Hélios[2].



MÉTOPE DU TEMPLE C : LE QUADRIGE.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : 1m,47; largeur : 1m,13.

L'expression dure et hébétée de l'Athéna et du Persée se retrouve sur une autre tête de femme provenant d'une métope perdue du temple C[3]; mais elle paraît un peu adoucie sur deux autres têtes également découvertes par Harris et Angell. L'une est celle d'un guerrier barbu, coiffé d'un casque à cimier, l'autre est un masque de femme[4]. L'œil, toujours très ouvert,

1. Même disposition des Dioscures à cheval sur une métope du trésor de Sicyone à Delphes. On a aussi retrouvé à Delphes trois avant-trains de chevaux, provenant du fronton oriental du temple du VIe siècle. Les chars auxquels ils appartenaient se présentaient de face. Serradifalco (*Antichità di Sicilia*, II, pl. XXVII *bis*) et Hittorff (*Mon. de Ségeste et de Sélinonte*, pl. 29) ont reproduit un relief archaïque en terre cuite, de Palerme, qui figure l'attelage de front complet, avec les deux écuyers de chaque côté : même mouvement de tête des chevaux de volée, ainsi que sur des vases peints.

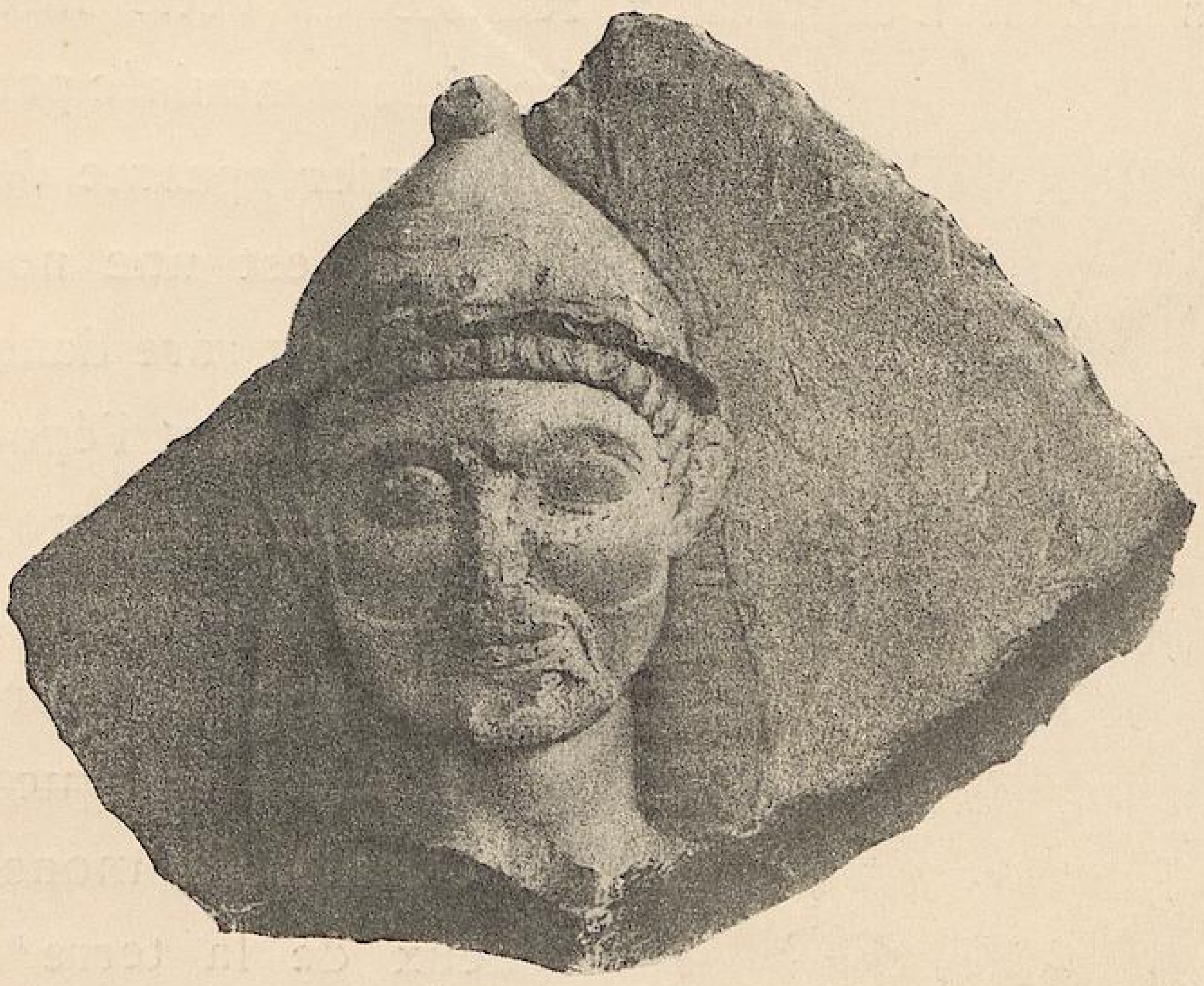
2. D'après quelques fragments, Harris et Angell supposaient l'existence, sur une métope voisine, d'un autre quadrige (d'Artémis?). — Cf. la façade restaurée, p. 225.

3. Harris et Angell. *Sculptured metopes*, pl. IX, 5. — Cf. *Ibid.* le masque de femme, n° 3.

4. Harris et Angell. *Ibid.*, nos 4, 1-2. — Le casque de guerrier était coupé par un ruban peint en rouge. La barbe, indiquée par un méplat saillant, était peinte; la coiffure rappelle la perruque égypto-crétoise. Toute la figure peut être rapprochée de la tête laconienne de Méligou (Perrot. *Hist. de l'Art*, VIII, p. 449).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0314
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

s'inscrit dans le même cadre triangulaire des paupières; mais le profil allongé de la tête de femme, avec son front fuyant, son long nez pointu, ses lèvres fortes, son menton massif et saillant, annonce un type féminin assez particulier. Nous le verrons reparaître dans la série ultérieure : toutes les têtes de femmes garderont, à Sélinonte, cet air de famille qu'on pourrait appeler *mégarien*[1]; il persistera à travers les progrès de la technique et les variations du style.

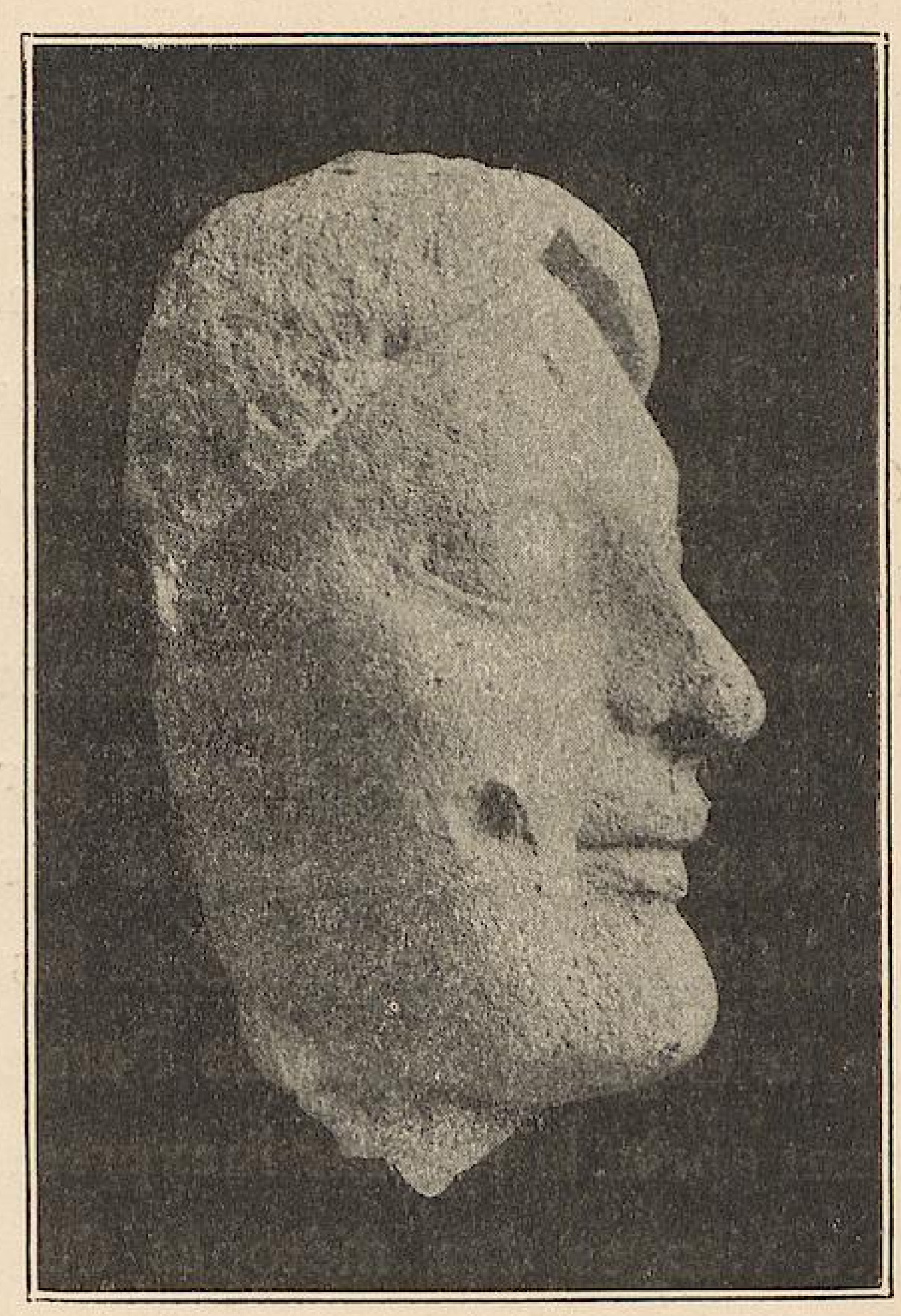


FRAGMENT DE MÉTOPE DU TEMPLE C : GUERRIER CASQUÉ.
(D'après Benndorf. *Metopen von Selinus*, pl. IV, n° 2.)

Mais ces deux têtes se distinguent surtout des précédentes par le dessin plus gras et plus vivant de la bouche où s'esquisse un sourire. C'est un rien, à peine une intention, mais qui suffit à détendre, à illuminer la physionomie. L'archaïsme sélinontien n'est pas allé plus loin dans l'expression de la jovialité. Le sourire rentré des visages plus récents donnera à ce même type de femme un air plutôt boudeur et morose.

Ces deux têtes ne peuvent être attribuées à la même main que les métopes du Persée et de l'Héraklès. La manière y semble plus souple, plus vivante, moins fruste. Comme aux métopes du Parthénon, plusieurs sculpteurs de talent et d'esprit différents ont dû collaborer à la décoration du temple C.

Métopes du temple F. — Les deux demi-métopes du fronton est du temple F représentent des scènes de *Gigantomachie*. Elles dénotent un archaïsme beaucoup plus affiné que celles du temple C. Mouvements, attitudes, modelés, expressions, tout y est plus vrai, plus vivant, moins conventionnel, et d'une habileté de facture qui révèle un artiste sûr de ses moyens. L'une nous montre une déesse (Athéna ou Artémis) posant d'un geste vainqueur son



FRAGMENT DE MÉTOPE DU TEMPLE C : TÊTE DE FEMME. (D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)

1. Cf. les deux profils des terres-cuites de Mégara-Hyblaia reproduits ci-dessus, en tête de la page 63.

pied sur la cuisse d'un Géant que sa lance a terrassé. Le Géant, cuirassé et casqué, expire, la tête renversée, les yeux retournés et mi-clos, la bouche entr'ouverte par un rictus macabre qui découvre les dents. L'expression réaliste de cette face bestiale, convulsée par le dernier spasme de l'agonie, est une notation assez rare dans l'art grec avant l'époque hellénistique. Elle semble réservée, comme pour la Gorgone, à ces masques de Géants, fils monstrueux de la terre[1]. Les artistes se sont départis pour eux de cette tradition de pudeur qui leur interdisait de rendre les grimaces de la souffrance. Ils ont traité sans pitié ces ennemis des Dieux, dans une intention édifiante, afin de rendre sensible le caractère quasiment diabolique de ces figures de réprouvés, morts dans les affres du châtiment.



MÉTOPE DU TEMPLE F : ATHÉNA (OU ARTÉMIS) TERRASSANT UN GÉANT.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : 0m,82 ; largeur : 1m,27.

On retrouve cette expression douloureuse sur le visage du Géant, dont Cavallari a découvert le torse dans l'adyton du temple G[2]. Le céramiste Euphronios a aussi marqué des mêmes stigmates le masque d'Antée étouffé par Hercule[3], et l'on sait quelle variété d'expressions pathétiques ont recherchée les sculpteurs de la Gigantomachie de Pergame. Survenant après la raideur inexpressive et figée des visages des métopes du temple C, ce saut dans l'extrême réalisme est une surprise. Il faut aussi noter le progrès étonnant des effets de draperies. Ici, l'ample péplos ionien joue autour des

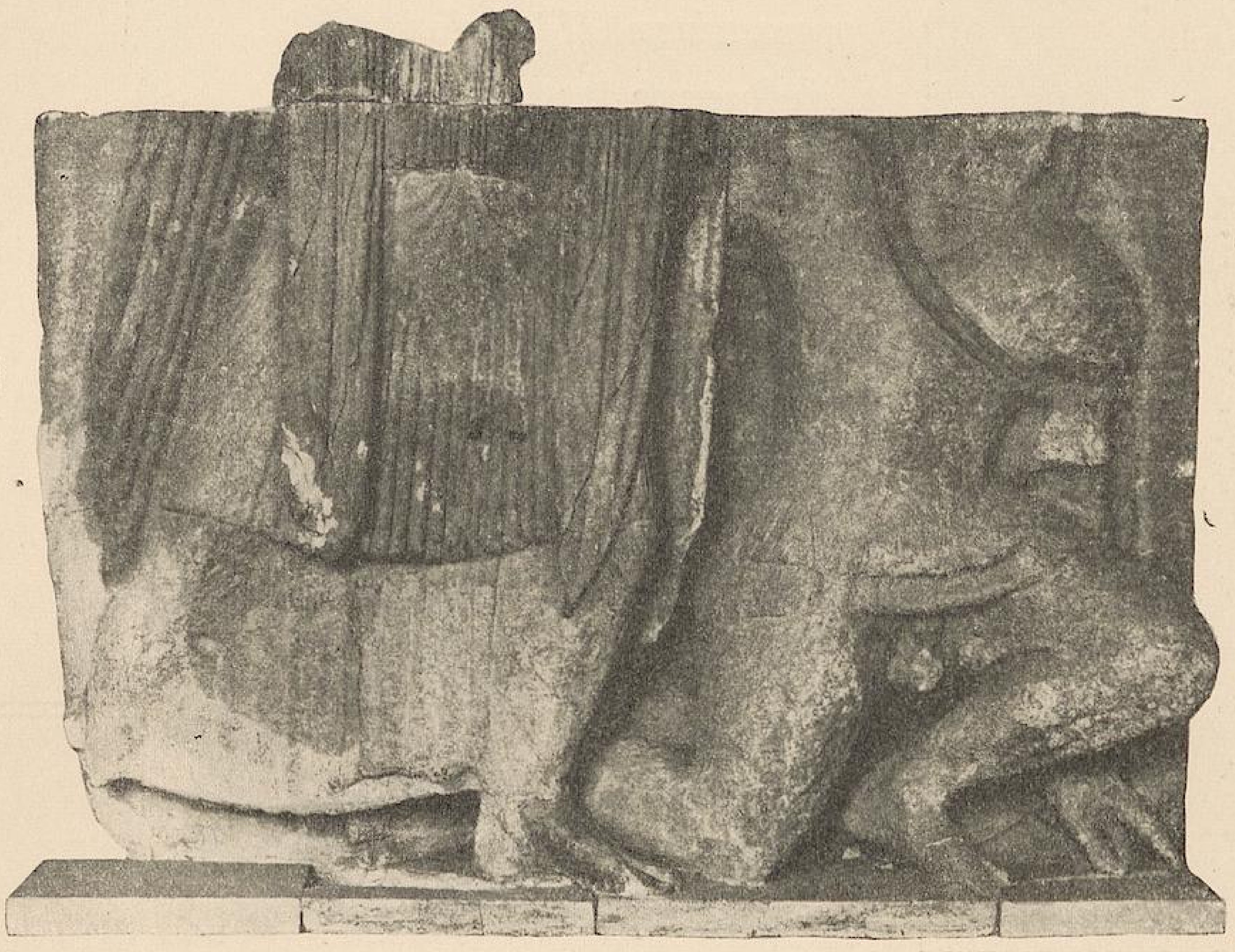


TÊTE DU GÉANT ANTÉE. (Détail du cratère d'Euphronios, d'après Pottier. *Vases antiques du Louvre*, pl. 100.)

1. On la retrouve aussi sur les figures de Centaures des métopes du Parthénon et du fronton ouest d'Olympie.
2. Voy. 253 et 291. — La figure du Géant, sur le fronton du trésor de Mégare à Olympie, est plus reposée.
3. Pottier. *Vases antiq. du Louvre*, pl. 100 (cratère du début du vᵉ siècle).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0316 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

membres; tantôt il les moule pour en laisser saillir le modelé, tantôt il participe au mouvement du corps par l'agencement souple de ses mille plis. Ce costume avantage les figures, les étoffe et les dramatise : pour s'en convaincre, il suffit de se reporter à la simplicité dorienne et rustique du vêtement de l'Athéna dans la métope de Persée.



MÉTOPE DU TEMPLE F : DIONYSOS (?) TERRASSANT UN GÉANT.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : 0m,82; largeur, 1m,18.

La seconde métope, d'une exécution moins habile, représente un dieu drapé, peut-être Dionysos, qui terrasse un Géant agenouillé dans la même attitude que le Géant du fronton du trésor de Mégare à Olympie, monument contemporain du temple F (milieu du VIe siècle).

Sculptures de transition. — De l'archaïsme mûrissant de ces sculptures au style sévère de celles du temple E, la transition est marquée par la statue juvénile du *Sélinous*[1] et par la char-



TORSE DE GÉANT, DE L'ADYTON DU TEMPLE G.
(D'après Cavallari, *Bullettino di antich. in Sicil.*, 1871, IV, pl. IV.)

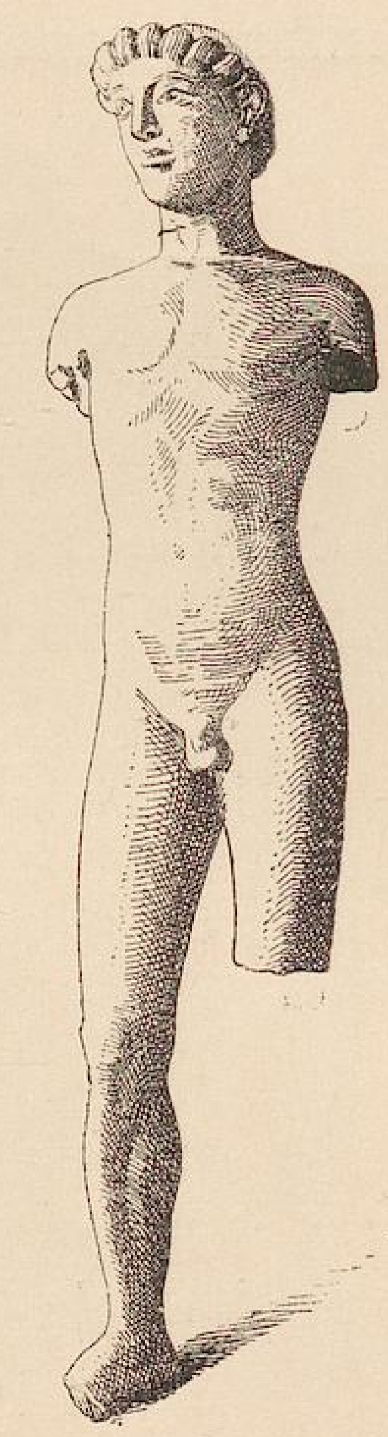
1. Le *Sélinous* — c'est ainsi qu'on l'a désigné en le rapprochant des figures de ce fleuve sur les monnaies (Voy. p. 105) — est un bronze assez médiocre, haut de 0m,85, que l'on peut dater de l'an 500 environ : les morceaux ont été trouvés en deux fois à Sélinonte (l'endroit n'est pas précisé), en 1882 et en 1891; ils sont encore, non ressoudés et sous scellés, dans une vitrine du musée de Castelvetrano. Nous reproduisons les gravures qu'en a données G. Perrot dans son *Hist. de l'Art*, VIII, p. 495-497, fig. 253-255, d'après des photographies de Hauser (Cf. Arndt-Amelung. *Einzelaufnahm.*, nos 569-572, p. 54. — H. Lechat. La *Sculpt. attiq. avant Phidias*, p. 375, 378, 455, 456). L'attitude et la coiffure rappellent, avec une facture plus archaïque et plus grossière, la statue d'éphèbe 698 de l'Acropole d'Athènes, l' « Apollon » d'Agrigente, l'*Harmodios* du groupe des Tyrannoctones par Critios et Nésiotès, l'Actéon du temple E (V. ci-dessous, p. 295, note 1). Les yeux sont en pâte incrustée.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0317
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



LA TÊTE DU « SÉLINOUS ». (D'après G. Perrot. *Hist. de l'Art*, VIII, p. 497, fig. 255, Hachette et C^ie^, éditeurs.)

mante métope d'*Éos poursuivant Képhalos*[1]. L'influence des « Korai » ioniennes et des statuettes de terre cuite importées a inspiré cette figure de l'Aurore, dont la coiffure, le costume, le geste du bras droit retroussant la robe rappellent de si près, avec le sourire en moins, les statues archaïques de Délos et de l'Acropole d'Athènes. Quant au Képhalos, il est bien, dans l'art comme dans la légende, le fils d'Hermès et le frère des jolis éphèbes aux longs cheveux ondulés et frisés du VI^e^ siècle[2]. L'archaïsme très affiné de ce relief nous achemine ainsi à la jonction du VI^e^ et du V^e^ siècle.



LE « SÉLINOUS », statuette en bronze de Sélinonte (Musée de Castelvetrano). Hauteur : 0m,85. — D'après G. Perrot. *Hist. de l'Art*, VIII, p. 495, fig. 253 (Hachette et C^ie^, édit.).

Métopes du temple E. — Les métopes du temple E nous font sauter d'un bond



SÉLINONTE. MÉTOPE ARCHAÏQUE : ÉOS POURSUIVANT KÉPHALOS.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : 0m,625 ; largeur, 0m,745 : épaisseur : 0m,30.

1. Trouvée par Patricolo en 1890 près de la tour demi-ronde nord-ouest, où elle paraît avoir été encastrée. Elle aurait donc appartenu à un monument de la Ville extérieure détruit en 409 (*Mon. antichi*, 1889, I, p. 245).

2. Cf. la chevelure de la tête Rampin (milieu VI^e^ siècle), de la stèle d'Abdère (fin VI^e^ siècle), et d'une tête de l'Acropole d'Athènes (Lechat. *Au musée de l'Acropole*, p. 389, fig. 43).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0318
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

le seuil du v^e siècle. A la place d'honneur, au-dessus de l'entrée du pronaos, se présentait un tableau d'une allure olympienne : l'entrevue amoureuse de *Zeus et d'Héra* sur le mont Ida. L'*Iliade*[1] a enveloppé cet épisode d'une poésie somptueuse et ardente. Héra, la déesse « au regard de génisse », parée et parfumée par les soins d'Athéna et d'Aphrodite, se rend sur le mont Gargaros, sommet de l'Ida, dans l'idée que son époux « séduit par sa beauté désirerait la serrer dans ses bras amoureux... »[2].

« Zeus assembleur de nuages la vit, et l'amour obscurcit son cœur prudent, comme au jour où, pour la première fois, ils s'étaient unis d'amour... Le fils de Kronos prit son épouse dans ses bras. Et pour eux la terre divine fit éclore un tapis de tendre gazon et le lotus frais et le safran et l'hyacinthe épaisse et molle, pour les tenir élevés au-dessus du sol. Ils s'étendirent sur cette couche, enveloppés d'une belle nuée d'or, qui distillait une brillante rosée[3]. »



MÉTOPE DU TEMPLE E : ZEUS ET HÉRA.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : 1m,62; largeur : 1m,40.

Cette scène se distingue des aventures galantes où s'était souvent égarée l'humeur volage de Zeus : c'est une répétition de l'union sacrée ou *hiéros gamos*, premier modèle du mariage entre humains. De là ce sentiment de gravité passionnée qu'exprime l'admirable bas-relief. L'épouse s'est avancée, pudique et matronale, sous un nuage de voiles. Sans provocation, sûre de ses attraits, elle dévoile sa beauté radieuse, illuminée par le charme secret dont Aphrodite l'a munie. Dès son

1. *Iliad.*, XIV, 153-351.
2. *Iliad.*, XIV, v. 162-163.
3. *Iliad.*, XIV, v. 294-295; 346-351.

approche, le dieu s'est senti pénétré d'une douce émotion. Troublé par cette apparition, il oublie sa solennité de souverain habitué à trôner le sceptre en main. D'un geste vif et impérieux, il saisit le poignet de la déesse, comme pour mieux écarter le voile et l'attirer à lui. Son « visage émerveillé », sa bouche entr'ouverte, ses yeux alanguis, sa tête penchée expriment l'admiration et le désir. Le torse magnifique, incliné sur le bras gauche, se dégage d'un savant enroulement de draperie; toute l'attitude est celle d'un maître subjugué, mais impatient.

Un léger parfum d'archaïsme flotte encore autour de cette majestueuse composition, où la dignité familière et l'aisance de l'exécution annoncent déjà la manière de Phidias. Mais la note originale qui la distingue des œuvres attiques, c'est l'intention psychologique qu'exprime le visage de Zeus avec son air langoureux et son sourire ardent qui découvre les dents. Cette mimique expressive sort à la fois des conventions du sourire stéréotypé de l'archaïsme ionien et de la gravité morose du type « dorien ». Ne serait-elle pas un trait propre de la nature sicilienne, expansive et réaliste dans l'expression du bonheur comme dans celle de la souffrance? La gravité dorienne a inffigé à l'idéalisme attique tout un siècle d'impassibilité; mais, après Phidias, avec Scopas et Praxitèle, l'art grec devait retrouver dans l'expression mélancolique ou aimable une source de rajeunissement. Peut-être l'exemple de l'école sicilienne n'a-t-il pas été étranger à cette rénovation?



MÉTOPE DU TEMPLE E : FACE DE L'HÉRA.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)

Une autre métope de la même façade du pronaos représente *Héraklès et une Amazone luttant*. Le héros, aux chevaux crépus et bouclés, la peau du lion envolée sur son épaule, assommait son adversaire à coups de massue[1]. Sans pitié pour sa défaillance, il la maintenait brutalement par la tête et par le pied. La victime chancelle en se défendant; son visage barbare annonce la mort prochaine par un rictus douloureux.

Sur la métope d'*Athéna et Encelade*, même grimace du Géant blessé à mort et chancelant. Ces deux sujets rappellent les thèmes des métopes du temple F;

1. La peau est attachée par les pattes à l'aide du nœud de cravate appelé *nodus herculeus*. L'Amazone se défendait avec sa bipenne dans la main droite et son bouclier court dans la main gauche.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0320
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

mais, au lieu de figures couchées et agenouillées qui laissaient des vides dans le champ, ici le sculpteur a préféré le parti des deux corps penchés, l'un dans un élan d'attaque, l'autre dans l'attitude de l'effondrement. Cet artifice prête à l'action la mobilité instantanée de la vie. Il n'y a plus là aucun souvenir de la rigidité archaïque : le mouvement semble saisi sur le vif. Mais il faut reconnaître que le parallélisme oblique et l'équilibre transitoire des figures mal appuyées rompaient le rythme architectural des lignes horizontales et verticales de la frise dorique.



MÉTOPE DU TEMPLE E : HÉRAKLÈS ET UNE AMAZONE LUTTANT.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : 1m,62 ; largeur : 1m,40.

Le goût est mieux satisfait par la composition de la métope d'*Artémis et Actéon*. La déesse, une belle fille dorienne, aux traits froids et réguliers, aux formes robustes, excite, sans s'agiter, sa meute aboyante. Son accoutrement simple, sa pose naturelle annoncent, avec un peu plus de lourdeur, l'Athéna des métopes d'Olympie[1]. Actéon, couvert sommairement d'une dépouille de cerf[2], se défend avec son épée; il se penche tout entier vers le milieu du panneau, mais l'assaut progressif des chiens, accrochés à sa jambe, à son flanc et à son bras, équilibre cette inclinaison, remplit les vides et déchaîne autour de ce corps délicat le tumulte pathétique d'un hallali.

Que de chemin parcouru entre l'animation pittoresque de ce tableau et

1. De même la coiffure de l'Actéon ressemble fort à celle d'un éphèbe de l'Acropole (Lechat. *Sculpt. attique avant Phidias*, p. 455) et à celle de l'Apollon du fronton ouest d'Olympie.
2. Le museau et un des bois de la bête se détachent sur la tête d'Actéon.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0321 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

l'hiératisme du Persée! Ce n'est pas seulement le sentiment et le style qui se sont élargis et assouplis : la technique elle-même s'est avisée de raffiner sur la matière. Sur les métopes du temple E, les parties nues des corps féminins, tête, bras, pieds, étaient sculptées dans des morceaux de Paros rapportés et scellés sur le tuf. On reconnaît dans ce procédé un legs de la technique des vases à figures noires, où les parties du corps féminin se distinguent par un coloris d'une blancheur mate : tradition immémoriale, dont l'origine remonte aux habitudes de la peinture égyptienne recueillies par les artistes crétois[1]. La sculpture à ses débuts s'empara de cette technique : on vit des statues en bois, comme celles d'Érinys à Thelpousa, dont les pieds, les mains, la tête étaient en marbre de Paros; d'autres, comme le Dionysos du trésor de Sélinonte à Olympie, où ces parties étaient en ivoire, sur un corps de bois doré, principe, puis contrefaçon économique de la statuaire chryséléphantine[2]. L'architecture du tuf suivit cet exemple, lorsqu'elle s'adjoignit la parure d'une matière noble, employée comme revêtement au Propylée de Pisistrate à Athènes et au temple des Alcméonides à Delphes.



MÉTOPE DU TEMPLE E : ATHÉNA ET ENCELADE.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : 1m,62; largeur : 1m,40.

En Sicile, où le marbre doit être importé, son application à des sculptures

1. Sur les bas-reliefs et statues coloriés égyptiens, la peau des figures de femme est peinte en jaune clair, celle des hommes en rouge; de même sur les peintures du fameux sarcophage crétois d'Haghia-Triada, au musée de Candie (Paribeni. *Monum. antichi*, 1908, XIX, pl. I-III).

2. Pausanias, VIII, 15; VI, 19. — Voy. ci-dessus, p. 94.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0322
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

exécutées vers 480 est une innovation assez tardive, qui atteste l'influence grandissante de la plastique attico-ionienne.

Caractères et antécédents de la sculpture à Sélinonte. — Non moins que l'architecture, la sculpture de Sélinonte manifeste une indépendance indéniable par rapport au courant général de la plastique grecque du VIIe au Ve siècle. L'« insularité », là aussi, est peut-être la cause première de ce particularisme entêté, qui s'affirme par la continuité de certains traits irréductibles à travers plus d'un siècle d'évolution. Après être parti de l'idéal archaïque importé par les fondateurs, l'art de la colonie se développait sur son fonds, fidèle à son point de départ, sous les transformations inévitables que lui imposaient les influences extérieures.



MÉTOPE DU TEMPLE E : ARTÉMIS ET ACTÉON.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)
Hauteur : $1^m,62$; largeur : $1^m,40$.

Si nous essayons de démêler les éléments parfois contradictoires de ce « complexus », nous relevons, comme caractéristiques, les traits suivants :

1° Dans les physionomies, absence d'expression, d'où résulte une impression de dureté farouche. Sans attribuer à des intentions arrêtées ce qui est, dans les métopes du temple C, surtout un effet de la maladresse de l'ouvrier, il faut bien constater pourtant le parti pris d'éliminer le sourire. Peu à peu, l'air morose des métopes barbares et de l'Apollon de Castelvetrano s'atténuera et se muera en gravité sur les visages d'Éos et de Képhalos et sur ceux des sculptures du temple E, mais jamais il n'aboutira au retroussis joyeux,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0323
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

au sourire béatement amène de toute la lignée archaïque de l'art attico-ionien[1];

2° Par un contraste déconcertant, l'art de Sélinonte saute de ce parti pris morne ou maussade à un autre extrême, que l'art classique de la Grèce a ignoré, c'est-à-dire à un réalisme presque grimaçant dans l'expression de la souffrance et du plaisir. C'est le rictus macabre des Géants et de l'Amazone, le ricanement sensuel de Zeus, et la bouche ouverte d'une tête anonyme de femme (temple E) qui découvre non plus ses dents, mais sa langue, expression énigmatique, que l'on peut interpréter aussi bien dans le sens voluptueux des Aphrodites praxitéliennes que dans le sens pathétique des têtes de Scopas;

3° La structure massive des corps trapus, aux muscles ampoulés et charnus,



TEMPLE E : TÊTES DE MÉTOPES DU CÔTÉ OUEST (OPISTHODOME). (Faces et profils.)
(D'après des photographies de M. Incorpora, à Palerme.)

à l'allure pesante, qui donne au Persée et à l'Héraklès cet air « portefaix »[2], exagération du type de l'athlète costumé en hoplite. Ce lourd canon des figures du temple C s'allège très tôt et se change en un type plus gras, puis plus nerveux et plus svelte sur les métopes des temples F et E.

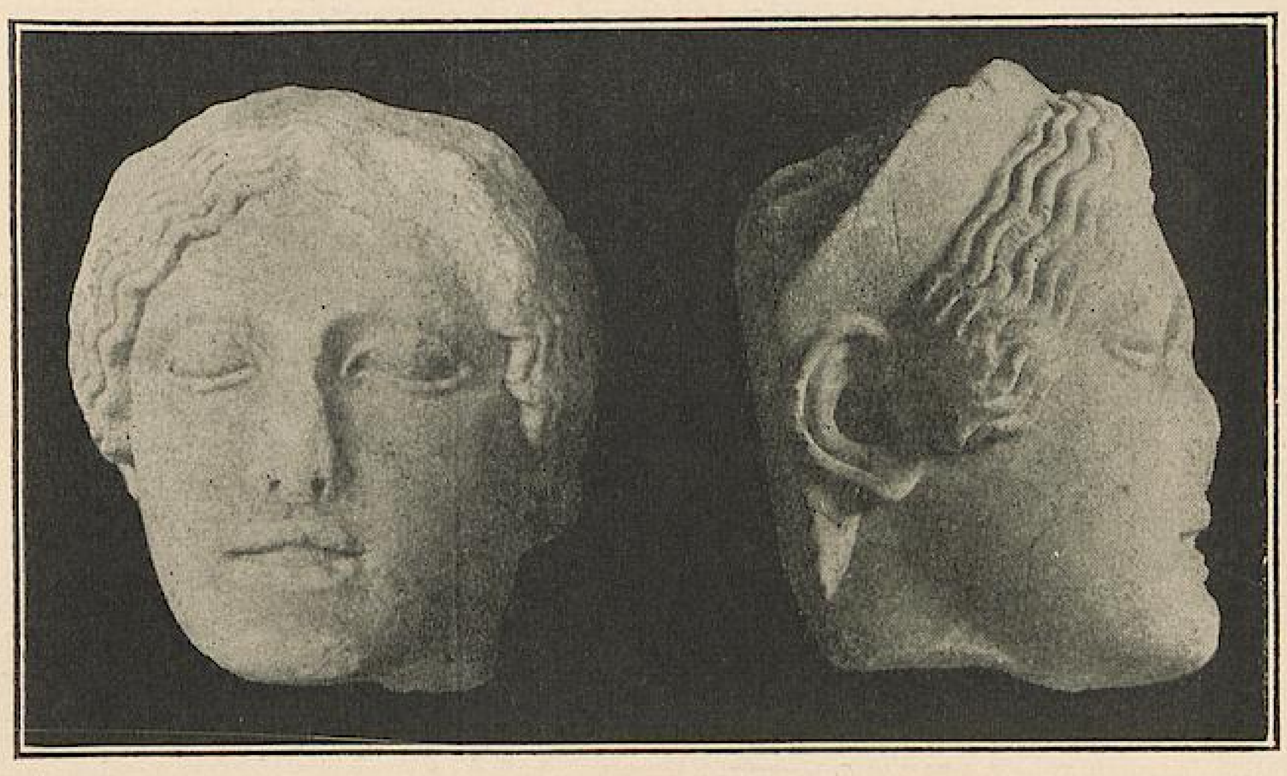
Si nous recherchons ensuite la filiation de chacun de ces traits et les influences qui les ont complétés ou modifiés, voici ce que nous constatons :

1° Les figures du temple C représentent le point de départ de la sculpture locale, l'apport primitif des colons doriens, leur idéal natif. Le style superficiel et antisculptural de l'Europe et du Sphinx n'est qu'une importation étrangère, un incident, dont l'influence n'a pas persisté. C'est dans la vigoureuse poussée

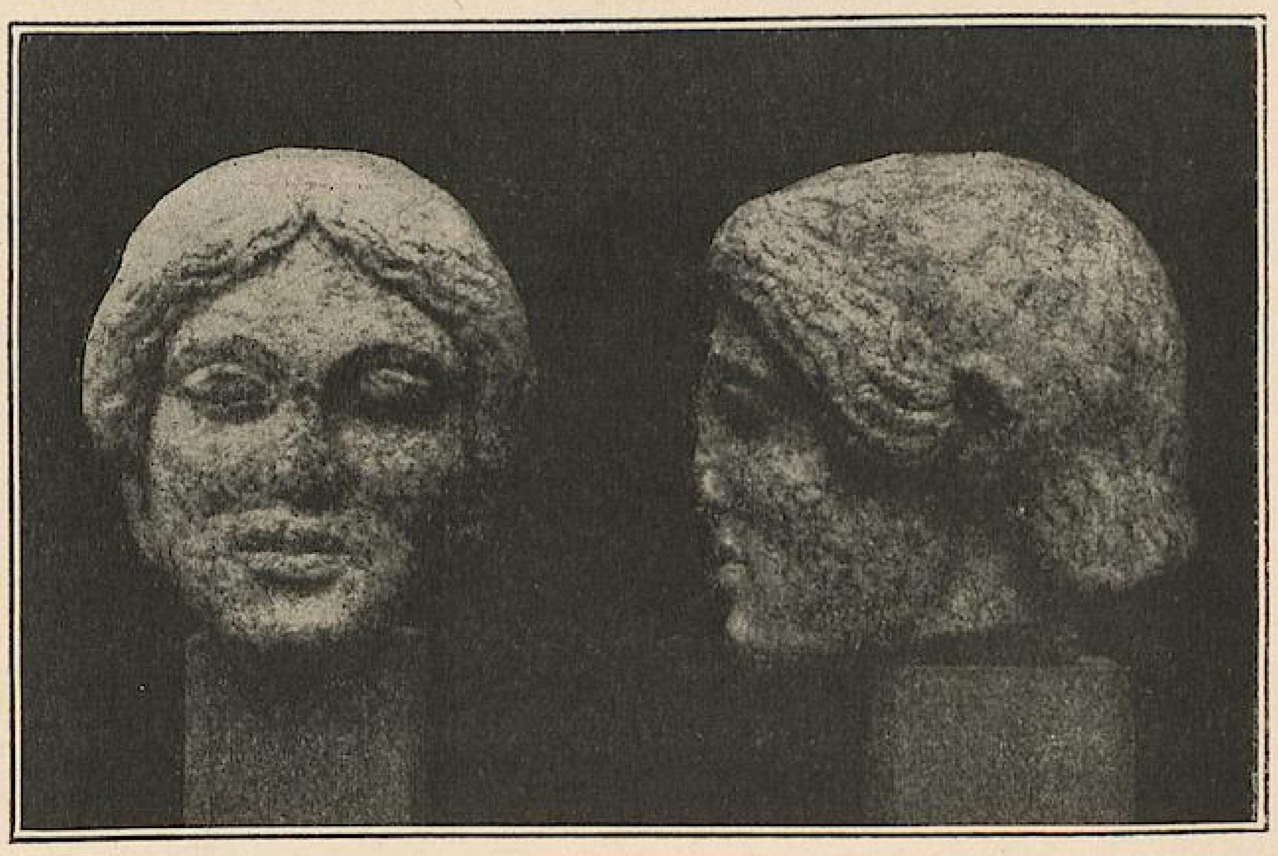
1. H. Lechat. *Sculpture attique avant Phidias*, p. 143, 144, 374. — La tête en marbre reproduite p. 299, acquise en 1896 par le musée de Berlin comme provenant de Sélinonte est, en effet, du même type que celles du temple E; elle ressemble aussi beaucoup à la Koré d'Euthydicos de l'Acropole d'Athènes (Kekulé von Stradonitz. *Festschrift für O. Benndorf*, p. 121 et suiv., pl. VI; *Archæol. Anzeiger*. 1903, p. 30, fig. 2. H. Lechat, *o. l.*, p. 370).
2. Lechat. *o. l.*, p. 145.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0324
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

du temple C que l'âme collective de la jeune cité a pris corps, qu'elle a mis toute sa sève, sans souci de la mesure. Elle a traduit dans cette création son idéal d'énergie débordante et sa foi traditionaliste. Quels furent les interprètes de sa pensée? Sans doute de simples artisans formés dans les ateliers de Mégara Hyblaia, et dépositaires des traditions des ateliers péloponésiens de Mégare et d'Argos, tributaires eux-mêmes des maîtres crétois, de ces Dédalides qui apprirent à la Grèce les secrets de la statuaire iconique. La touche crétoise se reconnaît dans ces figures raides et farouches de l'Athéna, du Persée, de l'Héraklès; ce sont bien les descendants de ces *dædala*, ou premières idoles anthropomorphiques taillées grossièrement à l'image de la vie pour remplacer les figurines et les fétiches aniconiques du culte créto-mycénien. Or, ces *dædala* ne souriaient pas. C'est la série la plus triste de tout l'art archaïque, si volontiers jovial. C'est d'elle que relèvent les statues féminines crétoises d'Éleuthernes, d'Auxerre[1], de Tégée, la tête d'Héra d'Olympie et les plus mornes d'entre les « Apollons » rebelles au sourire. La tradition crétoise des figures sans sourire avait dû s'introduire en Sicile directement, avec les colons crétois qui importèrent dans l'île la légende de Dédale et le souvenir de ses œuvres[2], et indirectement par l'intermédiaire de Mégare. C'est cette tradition qui prédomine dans l'art péloponésien, et qui se prolonge à Sélinonte après les figures du temple C jusque dans celles du temple E, toutes réfractaires à la contagion du sourire ionien et attique. Cet idéal préarchaïque de gravité religieuse



TEMPLE E : TÊTE D'UNE MÉTOPE DU CÔTÉ OUEST.
(Face et profil.)
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)



SÉLINONTE : TÊTE DE FEMME. (Face et profil.) Musée de Berlin.
(D'après Kekulé. *Festschrift für O. Benndorf*, p. 121, pl. VI.)

1. Récemment découverte par M. Collignon (*Rev. archéol.*, 1908, I, p. 153-170) au musée d'Auxerre qui l'a cédée au Louvre.

2. Légende d'une statue dédalienne à Géla, voy. p. 86. — On a retrouvé des *dædala* à Mégara Hyblaia (P. Orsi. *Bull, de corr. hellén.*, 1895, XIX, p. 312[a]), à Acrai (G. Perrot. *Hist. de l'Art*, VIII, p. 484), à Géla (P. Orsi *Mon. antich.*, 1906, XVII, p. 594). Les perruques de la Gorgone, des Cercopes et de la tête casquée du temple C sont crétoises (Cf. une métope de Géla. *Mon. antichi*, 1906, XVII, pl. XLVIII).

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0325
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

s'accorde à Sélinonte avec l'esprit conservateur qui a défendu contre les innovations et fait prévaloir pour tous les temples le plan rituel du mégaron primitif;

2° C'est aussi à l'idéal du Péloponèse dorien que nous ramènent le canon athlétique et massif du Persée, et le laconisme brutal de son geste. L'un et l'autre sont conformes à la tradition plastique de la stèle pyramidante de Sparte, des bronzes argiens, du « Cléobis et Biton » de Delphes, ces frères argiens du Persée et de l'Héraklès sélinontiens, des Dioscures du Trésor de Sicyone. Ce type de force musculaire, incarné par le fantassin trapu et pesamment armé, par l'hoplite soumis à l'entraînement physique de la gymnastique et à la discipline morale de la cité, personnifiait l'esprit de l'État dorien par excellence, de Sparte, et celui de tout le Péloponèse inféodé au prestige de l'État spartiate. Conquérants par la lance, les Doriens formaient une sorte de chevalerie à pied où l'arme noble, l'infanterie, avait remplacé l'ancienne charrerie achéenne. L'hoplite dorien représentait aux yeux du monde grec le modèle accompli du soldat-citoyen, brave, dévoué à sa patrie et à ses dieux, et leur obéissant aveuglément. On désignait d'un seul mot, ἀρετή, ce composé austère de vertu civique et militaire; il équivalait aux yeux des anciens au type du « preux » dans le monde médiéval.



TEMPLE E : TÊTE D'UNE MÉTOPE DU CÔTÉ EST.
(D'après une photographie de M. Incorpora, à Palerme.)

A cet idéal spartiate d'énergie, de simplicité et de conviction s'opposait le rêve de bien-être, de vie opulente et facile qui hantait l'imagination des Ioniens, fervents admirateurs de l'ὄλβος et de la τρυφή, de la richesse et du luxe. Il est tout naturel que l'art ait popularisé de part et d'autre, en des types plastiques nettement différenciés, cette conception différente de l'existence. L'art se met toujours au service de la société qui le fait vivre; dans un monde aristocratique, il s'applique à traduire les goûts de la caste noble. Or, l'art du Péloponèse exalte de préférence le type viril du soldat-athlète, cuirassé, vêtu d'une courte tunique qui laisse saillir la puissante membrure des cuisses et des jambes. Il était réservé à Polyclète de mettre ce Doryphore en formules. Le type féminin qui fait pendant à ce guerrier est celui de la femme un peu « virago », trapue elle aussi, robuste et énergique sous les plis épais et droits de sa courte tunique. Au contraire, l'art de l'Ionie manifeste sa prédilection pour un type viril efféminé,

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0326
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

drapé de ces longues robes flottantes que les Ioniens ἑλκεχίτωνες avaient empruntées aux modes de l'Orient. Le canon des formes, dans la sculpture ionienne, paraît, lui aussi, lourd et massif, mais d'une lourdeur plus grasse que musclée. Il aime la prestance obèse d'un corps de pacha asiatique, engraissé par l'oisiveté et la bonne chère : il glorifie la solennité sacerdotale et adipeuse des Branchides, et cette mollesse levantine qui personnifie, dans la statuaire milésienne, la béatitude aristocratique. Cette béatitude, que le faste du costume et de la parure traduit avec emphase dans les statues de femmes, l'art ionien la rend sensible par l'expression de la physionomie : il crée le sourire, désormais attribut inséparable de la vie heureuse.

C'est de la Crète que les Doriens reçurent le modèle plastique d'où ils devaient tirer le type massif de l'hoplite et de l'athlète. Les Dédalides avaient créé le κοῦρος taillé sur le patron égyptien, l'homme court-vêtu ou complètement nu, aux épaules carrées, à la taille de guêpe, aux formes sveltes et nerveuses, au visage morne. A ce type viril correspondait un type de femme au corps plat, engainé dans une robe rigide comme dans un fourreau. Tels furent les prototypes que chacun tira à soi pour les modeler suivant ses goûts : les Ioniens engraissèrent et égayèrent leur modèle pour une existence d'apparat et de gala; les Doriens en firent un héros, armé de muscles et de conviction pour l'âpre vie des combats. Par le croisement de ces deux espèces, l'art insulaire et l'art attique devaient produire un type intermédiaire, où l'aménité ionienne s'associait à la vigueur dorienne en des formes nerveuses et affinées[1].

Toutes ces influences vinrent se combiner à Sélinonte. On reconnaît l'empreinte indélébile du génie créto-dorien sur toute cette lignée de visages farouches ou sévères, et celle du canon péloponésien dans les figures pesantes du temple C. La diffusion du style ionien, au milieu du VI^e siècle, explique les draperies et la facture plus grasse des figures du temple F, ainsi que l'allure gracieuse de l'Éos et du Képhalos. Mais, avec les métopes du temple E, apparaît un canon plus sobre et plus allégé, un mélange d'élégance, de gravité, de réalisme pittoresque et expressif. On y voit l'exemple le plus remarquable d'éclectisme qu'ait produit cette sculpture de transition entre l'archaïsme finissant du VI^e siècle et l'idéalisme naissant du V^e. Les deux écoles ionienne et dorienne, assagies et revenues des hyperboles de leur prime jeunesse, ont fondu leurs qualités en cette synthèse harmonieuse et définitive. L'ionisme y apporta ses dons natifs d'aisance et d'ampleur, le dorisme sa vigueur et sa conviction. Aucune autre œuvre de cette époque ne représente une maturité aussi compréhensive, aussi pondérée : ce n'est ni la précision sèche et bronzière des marbriers éginètes, ni la facilité superficielle du Monument des

1. Cf. Lechat. *La sculpture attique avant Phidias*, p. 373, 383.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0327 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

Harpyes, ni la finesse toute en nerfs des précurseurs attiques. Ce style dépasse le particularisme des écoles alors en vogue ; il témoigne d'un esprit large et précoce, en avance sur son temps. Ce qui distingue cet esprit, c'est une remarquable faculté d'assimilation et de combinaison. La souplesse du génie sicilien s'approprie les inspirations venues du dehors ; elle les fond avec un art de composition parfois aventureux, mais souvent avec un rare bonheur. L'intelligence et la saveur de cette compilation équivalent à une création autonome. Dans cet amalgame éclectique, l'art sicilien n'a garde d'abdiquer sa personnalité. S'il prend, par exemple, aux maîtres attiques Anténor, Critios et Nésiotès le geste des *Tyrannoctones* [1], à l'école argienne d'Hagéladas la solidité et le sérieux des bronzes péloponésiens et la coquetterie de leurs coiffures, il mêle à ces accents étrangers sa note dialectale, cette expression psychologique qui fait litière de toute convention. Il puise un peu partout, sans oublier son propre fonds. Repétrie par ses mains, la matière composite est transformée, réorganisée en une synthèse inédite, savoureuse, enrichie d'idées nouvelles où l'on trouve un avant-goût du style de la belle époque. Est-ce un hasard si l'Héraklès, l'Artémis et l'Actéon ont l'air d'une esquisse des figures d'Olympie, et si le magistral duo de Zeus et d'Héra fait entendre comme un prélude de l'art de Phidias ? [2]

Que des écoles d'art autonome aient fleuri dans les plus brillantes cités de la Sicile, comme dans celles de la Grande-Grèce, c'est ce que prouvent, entre bien d'autres, les monuments et les sculptures de Sélinonte. Là, comme ailleurs, le génie de la race insulaire a largement restitué à la métropole ce qu'elle en avait reçu. Il n'est pas douteux qu'en détruisant Sélinonte, les Carthaginois n'aient éteint un foyer de culture originale. L'esprit mégarien, qui revivait en elle, se distinguait par sa verve. Or, Sélinonte avait de qui tenir par sa double hérédité mégarienne. Le genre de la comédie, ou plutôt de la farce, passait pour une invention mégarienne, dont les trois cités se disputaient la paternité. Sélinonte avait produit le premier

1. Furtwängler (*Meisterwerke der griech. Plastik*, p. 76, note 3 et *München. Sitzungsberichte*, 1897, II, p. 128) signalait des analogies entre le *Sélinous* de Castelvetrano, les métopes du temple E et le groupe de Critios et Nésiotès ; il les expliquait par l'influence de ces maîtres attiques sur l'école sicilienne. H. Lechat (*La sculpt. attique avant Phidias*, p. 456, note 2) croit plutôt à l'influence inverse, celle qu'aurait exercée l'art sicilien sur les ateliers attiques. A vrai dire, cette antériorité nous semble douteuse. On ne doit pas oublier que Critios et Nésiotès, auteurs du second groupe des *Tyrannoctones*, exécuté en 477, ont dû surtout s'inspirer du premier groupe sculpté par Anténor entre 510 et 505, et enlevé par les Perses en 480. Aussi nous paraît-il plus plausible de faire remonter au premier groupe des Tyrannoctones la paternité du geste et de l'attitude de l'Actéon et de l'Amazone. N'est-ce pas plutôt l'œuvre célèbre d'un grand artiste qui a dû inspirer le sculpteur des métopes sélinontiennes, lequel a pris son bien de différents côtés, mais surtout à l'art dorien ? Ce sont, à notre avis, les bronzes péloponésiens qui ont, de part et d'autre, motivé ces rencontres de détail, ces analogies de coiffures entre le *Sélinous* et les marbres attiques.

2. De même, on doit signaler l'analogie de la tête d'homme en marbre découverte à Gaggera, en 1888, par A. Salinas (*Notizie degli scavi*, 1894, p. 204, fig. 1) et reproduite ci-dessous en cul-de-lampe, avec la tête archaïque de Zeus en terre cuite, trouvée à Olympie (Laloux et Monceaux. *Olympie*, p. 96). Cette même tête ressemble aussi, moins le sourire, à celle du Zeus de la métope du temple E. Nous avons déjà signalé, p. 268, à Gaggera, un fragment de statue drapée dont le style rappelle de très près celui du fronton ouest d'Olympie.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0328 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

satirique-iambographe, Aristoxénos, père de la comédie sicilienne au VI^{e} siècle et précurseur d'Épicharme[1]. Épicharme lui-même, quoique né à Cos, avait eu, dès l'âge de trois ans, Mégara Hyblaia pour seconde patrie. Le nom de la métropole commune, Mégare, n'était pas moins associé aux origines de la comédie. C'est Aristote qui le proclame; aussi bien, le « *risus megarensis* » était légendaire chez les anciens[2]. Cet instinct populaire de la mimique, qui éclatait sous la gravité dorienne, n'est-il pas la raison première du goût si particulier de la sculpture sélinontienne pour l'expression des visages? Mais la gravité dorienne reprenait ses droits avec un autre poète de Sélinonte, le lyrique Télestès, qui fut couronné à Athènes en 402 au concours du dithyrambe, et dont Alexandre le Grand lisait les vers en Asie[3].

Conclusion. — Entre les influences diverses que nous avons vues converger à Sélinonte, nous avons attribué un rôle prédominant à l'esprit dorien et péloponésien. En usant de ces épithètes, nous ne croyons pas être dupes de mots vides de sens. Pourtant, on voudrait aujourd'hui les rayer du vocabulaire archéologique. La théorie du « tout à l'ionisme » a déclaré la guerre à l' « art dorien ». Si l'on en croit ses partisans, l'art grec ne devrait rien à la barbarie dorienne[4]; il devrait tout, au contraire, à la civilisation de l'Ionie, héritière de la mycénienne : ce sont les Ioniens qui, seuls, auraient recréé l'art hellénique avec les débris de l'art créto-mycénien. De ce foyer, auraient rayonné les formes plastiques qui ont conquis tout le monde hellénique après l'invasion dorienne, y compris la Sicile et la Grande-Grèce, tributaires elles aussi du pan-ionisme. Les Ioniens prirent aux Hittites, aux Chaldéens, aux Assyriens les éléments de ce canon massif qui s'affirme dans les statues des Branchides à Milet, dans la frise du Trésor de Cnide à Delphes, dans les œuvres dites « péloponésiennes » et sur les métopes du temple C.

1. Il est cité dans deux vers d'Épicharme rapportés par Héphaistion (p. 45, éd. Porson. — Cf. Kaibel, *Fragm. com. græc.*, I, p. 87, 106). Héphaistion cite de lui ce vers anapestique : « Quel est le comble du charlatanisme? — La divination », plaisanterie qui était un des lieux communs les plus anciens du mime.

2. Aristote. *Poétique*, 3. — Cf. M. Croiset. *Hist. de la litt. grecque*, III, p. 433, 439.

3. *Marm. oxon.* ep. LXVI; Diodore, XIV, 46. — Il paraît avoir vécu assez longtemps et s'être retiré à Sicyone où le tyran Aristratos lui fit élever un tombeau, que le peintre Nicomaque décora en quelques jours (Pline. *Hist. nat.*, XXXV, 36). Denys d'Halicarnasse (*De comp. verb.*, 19, p. 86) vante la variété de ses rythmes, ce que confirment les fragments cités par Athénée (XIV, 2, 5, p. 616). Ses œuvres faisaient partie, avec celles d'Euripide, de Sophocle et du lyrique Philoxénos, de la bibliothèque portative qu'Harpale avait expédiée à Alexandre en Asie (Plutarque. *Alexandre*, 8).

4. Voy. le résumé et la discussion de cette thèse dans H. Lechat (*Sculpt. attique avant Phidias*, p. 143, 151, 486) et le brillant plaidoyer d'E. Pottier. *Le problème de l'art dorien*, 1908.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0329
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Cette thèse unitaire est-elle applicable à l'histoire de la sculpture sélinontienne? Sans doute, en théorie, il peut suffire d'affirmer l'origine orientale et ionienne des proportions massives du Persée et de l'Héraklès du temple C, en se fondant sur des analogies dont la filiation échappe au contrôle. On a d'abord parlé, par pure métaphore, de l'air « assyrien » de ces figures[1]; puis, on a paru vouloir prendre à la lettre cette ingénieuse épithète[2], comme si le canon du Persée pouvait dériver effectivement, par l'intermédiaire des Ioniens, de celui d'Assourbanipal. Les Hittites et les Assyriens ont aimé, comme les Doriens, les guerriers musclés et trapus. Qu'est-ce à dire, sinon que ces trois races, professant le même culte de la force physique, se sont rencontrées, peut-être sans entente ni intermédiaires, dans l'expression plastique de ce culte? Mais laissons de côté les théories et les adjectifs ethniques; revenons sans parti pris aux résultats primitifs de notre analyse des sculptures de Sélinonte. Loin de conclure par un simplisme, nous avons dû constater une complexité de caractères qui ne peuvent dériver de la même source. Si l'on veut, cependant, tout rapporter à l'ionisme, à la fois le style décoratif et les formes efflanquées et vides de l'Europe et du Sphinx, puis les musculatures ronflantes des figures du temple C, leur costume court et sobre, leurs perruques, leurs expressions fixes et farouches, et du même coup les jeux de draperies des métopes F et E, avec la gracilité du « Sélinous » et de l'Actéon, sans préjudice du rictus et de la moue de toutes ces lèvres douloureuses ou maussades, on fait alors de l'ionisme un singulier pêle-mêle de tendances contradictoires. Veut-on classer et répartir ces tendances en deux ou trois courants, quelle subtilité! On distinguerait un ionisme souriant et plantureux, côte à côte avec un ionisme sévère et sobre, un ionisme tout en graisse à côté d'un ionisme tout en muscles. Bref, ce serait un Protée, tour à tour « Jean qui rit » et « Jean qui pleure », tantôt Omphale, tantôt Hercule; il y aurait un ionisme qui serait plus ionien, un autre plus crétois, un autre plus dorien. Puisqu'en fin de compte, il faut distinguer et partager, la justice distributive semble plus rationnelle qu'un monopole aussi complexe. On admettra donc plusieurs co-partageants et l'on répartira à chacun d'eux ce qui lui revient selon ses mérites, c'est-à-dire suivant son rôle historique, son génie, ses goûts attestés par l'accord de la tradition et des monuments. Nous retrouvons à Sélinonte quatre co-partageants : 1° la Crète; 2° le Péloponèse dorien; 3° l'Ionie; 4° la Sicile mégarienne. La part prépondérante nous paraît revenir à l'art dorien du Péloponèse : l'école sélinontienne lui doit non seulement ces formes puissantes pour lesquelles le Péloponèse laconien et argien a montré une prédilection marquée, mais aussi l'esprit qui inspire et domine cette école d'un bout

1. H. Lechat, *La sculpture attique avant Phidias*, p. 143.
2. E. Pottier, *Le problème de l'art dorien*, p. 50.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0330 © Universitätsbibliothek Heidelberg gefördert durch die DFG

à l'autre de son évolution, esprit bien différent de celui de l'art natif de l'Ionie.

La conception de cette universalité de l'art ionien dans la Grèce archaïque réclamerait tout au moins un correctif historique. En supposant que ce soient des artistes ioniens qui aient apporté à la Grèce les procédés techniques de la sculpture — encore ne faut-il pas trop réduire à leur profit le rôle traditionnel et prépondérant de la Crète — ces artistes n'ont pu tirer de leur propre fonds les types si variés de la plastique archaïque. Ils n'ont pu imposer partout une formule uniforme, que d'ailleurs on ne constate pas. Ils durent faire preuve de souplesse, s'adapter à la mentalité de leurs clients. Or, il y avait un esprit dorien : ce n'était pas un élément négligeable, disposé à abdiquer ou à laisser annuler sa forte et résistante personnalité. Il faut donc supposer une pénétration réciproque, les uns apportant leur habileté technique, les autres imposant leurs goûts, leurs idées, leurs modèles. C'est dans ce sens que nous entendons le terme « d'art dorien ». Si ce n'est pas un art façonné par des mains doriennes, c'est un art qui s'est plié au génie dorien et qui s'en est fait l'interprète docile.

Nous voici donc ramenés à la théorie des deux courants, le dorien et l'ionien, issus de l'art crétois, considéré comme la première renaissance de l'art achéen tombé dans la barbarie et transformé par l'esprit religieux et civique des Doriens : l'ère des Dédalides représente la période « romane », si l'on peut dire, de l'art hellénique. Nous avons montré que, sous des apparences de similitudes, il y a deux canons indépendants dont chacun exprime un idéal distinct. Nous n'avons garde d'attribuer aux Doriens l'introduction en Grèce d'une technique nouvelle. Ces montagnards du Nord n'apportaient avec eux aucune aptitude professionnelle, aucune formule d'artistes. Mais ils ont revivifié par leur esprit l'inspiration des artisans indigènes, crétois, achéens, puis ioniens[1] qui travaillaient pour leur compte. On ne saurait méconnaître qu'une race barbare est pourtant capable de réagir moralement sur l'art et de le régénérer. Il nous paraît impossible de faire table rase, dans l'évolution de la plastique grecque, de cet élément historique et réel, le prestige moral et l'hégémonie politique de la cité de Lycurgue. Si le rigorisme de l'État spartiate resta, en Grèce, une exception, si la conquête dorienne fut souvent mise en échec par les rébellions des populations assujetties, il n'en est pas moins vrai que, jusqu'à la fin du VI^e^ siècle, le nom de Sparte et l'idéal personnifié par elle rayonnaient bien loin hors du Péloponèse et jusqu'en Ionie. Avant Athènes, c'est Sparte qui apparaît aux yeux du monde grec comme la plus haute personnification de l'hellénisme. Les Doriens ont colonisé l'Asie méridionale;

1. L'arrivée des artistes ioniens, tels que Bathyclès de Magnésie et Théodoros de Samos à Sparte, sous le règne de Crésus (561-546), est postérieure à l'exécution des métopes du temple C. Leur influence, souvent alléguée en faveur du « tout à l'ionisme », n'a donc pu atteindre des œuvres aussi anciennes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0331
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

ils ont été les voisins des Ioniens[1]; l'hoplite dorien était l'instrument préféré de quiconque aspirait à s'imposer, l'auxiliaire recherché des dynastes cariens et lyciens et même des tyrans ioniens. N'est-ce pas à Sparte que les Ioniens s'adressent en 511 pour préparer la révolte de l'Ionie? « Au nom des dieux helléniques, dit Aristagoras de Milet au roi Cléomène, sauvez les Ioniens de la servitude; ce sont des hommes de votre sang et vous êtes arrivés au plus haut degré de la vertu guerrière[2]. »

Il y a un art dorien, comme il y a un art gothique. Ces termes conventionnels expriment un fait réel, le renouvellement de l'inspiration esthétique par un génie nouveau. L'apport artistique des Goths et des Francs était, sans doute, aussi mince que celui des Doriens; il n'en est pas moins vrai que l'invasion de la Gaule romaine et de l'Italie par les barbares et l'état social qui en résulta, ont provoqué l'essor de l'art chrétien et chevaleresque du moyen âge. L'idéal de la minorité conquérante a imposé sa foi, sa conviction, son culte de la bravoure au monde des artisans gallo-romains, ciseleurs, architectes et imagiers. L'évolution de l'art ne se résume pas toute dans la transmission automatique des « canons » et autres recettes d'atelier. Ce sont choses secondaires en regard de l'inspiration immatérielle. La création d'un type plastique répond à une aspiration collective. Or, le type de l'hoplite-athlète nous est apparu comme le symbole concret de l'idéal héroïque des Doriens. De ce que ce type apparaît sur des œuvres ioniennes, comme le monument des Harpyes et la frise du trésor de Cnide, est-ce une raison pour en attribuer la création aux Ioniens?[3] L'Ionie a subi



FIGURINES EN TERRE CUITE DE SÉLINONTE (GAGGERA).

1. Wilamowitz-Mœllendorf (*Griechische Literature und Sprache*, p. 226) considère Agrigente, patrie d'Empédocle, comme une fondation de « l'Asie »; en tout cas, les Crétois et les Rhodiens de Géla et d'Agrigente étaient, avant tout, des Doriens.

2. Hérodote, V, 49. — Nous n'avons ici en vue que la différence d'idéal entre Doriens du Péloponèse et Ioniens d'Asie; mais nous avons constaté, p. 55, que, dans la Grèce propre, cette distinction de principe tendait à se fondre dans l'unité de la civilisation hellénique.

3. On ne doit pas oublier que Cnide était une colonie lacédémonienne (Hérodote, I, 174)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0332
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

l'ascendant de l'énergie dorienne avec l'admiration secrète des faibles pour les forts. Quand l'art ionien avait à représenter, même pour son compte, un guerrier, il le figurait sous les traits de l'homme de guerre accompli, de l'hoplite péloponésien.

Ce dualisme nous paraît clairement exprimé par les sculptures de Sélinonte. L'Athéna, le Persée, l'Héraklès ne sont pas venus directement à Sélinonte par la route de l'Ionie, mais par celle de la Crète et du Péloponèse, que le péplos ionien ne balayait pas encore de sa longue traîne. Cependant l'ionisme apparaît authentique, reconnaissable à son costume, sur les métopes de F; mais, aussi, quel contraste! Comment pourrait-on confondre dans une même origine des œuvres si opposées? Dès lors, l'ionisme a appris le chemin de la Sicile : il l'envahit, sous les espèces de milliers de figurines en terre cuite, assises, debout, drapées du péplos ou coiffées de la haute tiare rhodienne à rabats, la plupart aux yeux obliques, aux pommettes saillantes, aux lèvres arquées par le sourire[1]; d'autres, plus récentes, au visage plus sévère. De ces statuettes, la grande sculpture a pris le costume et les attitudes; elle leur a laissé leur sourire.



FIGURINES EN TERRE CUITE DE SÉLINONTE (GAGGERA).

Dédain significatif, qui prouve, sous des transactions de pure forme, le conflit presque irréductible de deux génies opposés et l'obstination du vieil esprit dorien et local, réfractaire à la gaieté conventionnelle. Ce même esprit persiste encore dans l'éclectisme des métopes du temple E : ce qu'il s'interdit, ce n'est pas le sourire en lui-même, puisqu'il ose en orner les lèvres de Zeus : c'est le sourire ionien.

Après les métopes du temple E, l'art du v^e siècle est représenté à Sélinonte surtout par les monnaies, où l'on reconnaît, dans les figures de l'Hypsas et du Sélinous, des répliques de statues de Polyclète, donc de l'art péloponésien[2]. Après la chute de Sélinonte en 409, l'art autonome a vécu.

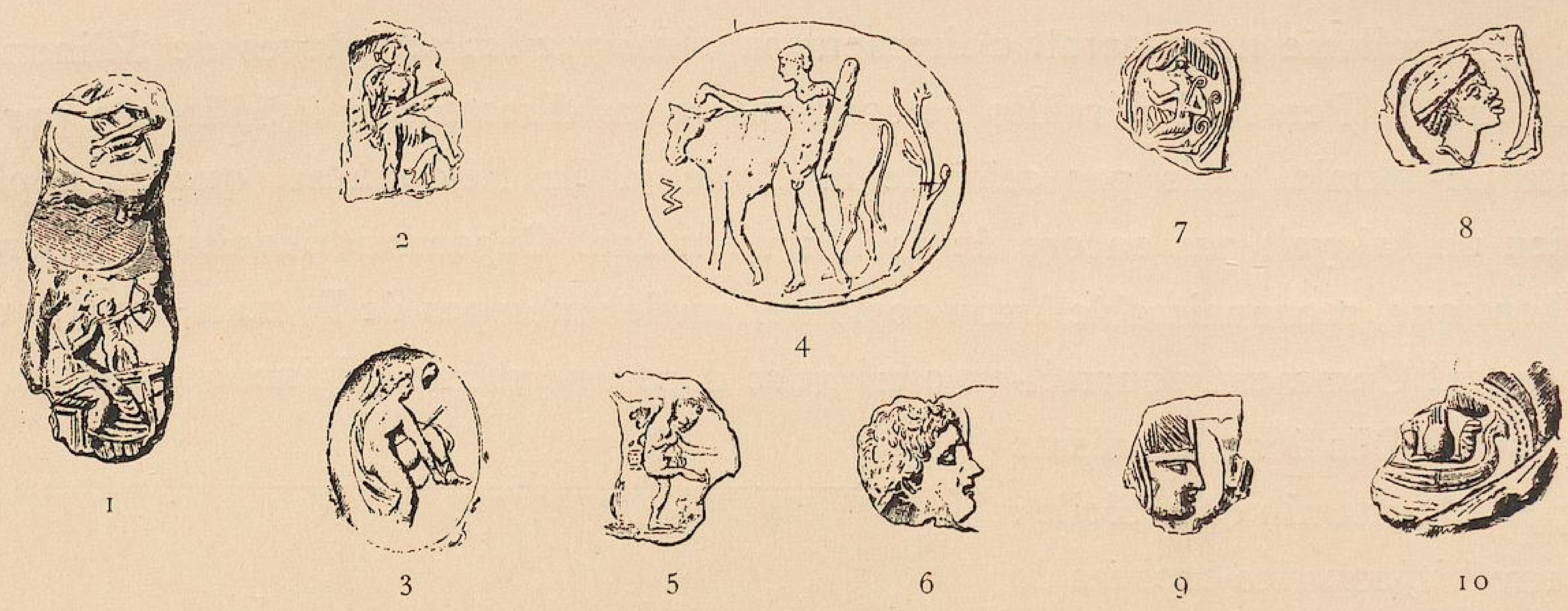
Une abondante collection de cachets en argile, retrouvée dans les ruines du

1. Voy. la tête reproduite page XII et les figurines de Mégara Hyblaia, p. 63. — Cf. sur les terres cuites de Sélinonte, Kékulé. *Terracotten von Sicilien*, fig. 1 à 19, et Pottier. *Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité*, p. 200.

2. Voir surtout la pièce reproduite à la page 12.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0333
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

temple C[1], nous montre une série de types et de motifs empruntés à l'art du IV^e^ et du III^e^ siècle, surtout aux figurines de terre cuite : Silènes barbus, grotesques, têtes lysippéennes, et enfin des types et motifs africains, têtes de Libyens, barques

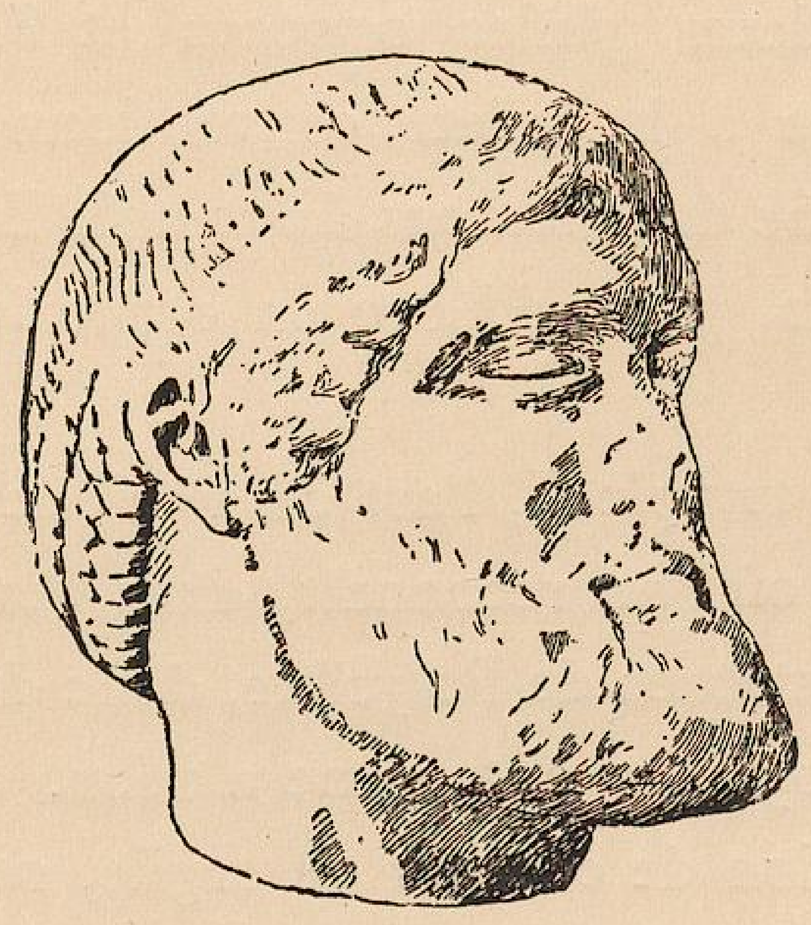


EMPREINTES DE CACHETS EN ARGILE TROUVÉS DANS LE TEMPLE C.
(D'après A. Salinas. *Notizie degli scavi*, 1883, pl. IV, VI, VIII, XI, XII.)

1. Aphrodite et Éros; au-dessus, jeune homme en chlamyde attachant sa sandale. — 2. Artémis chasseresse tenant une torche. — 3. Jeune homme en chlamyde attachant sa chaussure. — 4. Héraklès et le taureau; à gauche, un ≷. — 5. Grotesque dansant. — 6. Tête de type lysippéen. — 7. Dieu égyptien à tête d'animal, coiffé d'un disque, assis sous le symbole ailé. — 8. Tête de Libyen. — 9. Tête de femme de type punique. — 10. Arche égyptienne portant le globe solaire ailé entre deux urœus.

égyptiennes, symboles et profils puniques, qui nous prouvent la déroute de l'hellénisme sous la domination carthaginoise et nous conduisent ainsi jusqu'aux dernières années de l'existence même de Sélinonte.

1. Cavallari et A. Salinas (*Notizie degli scavi*, 1883, p. 473-500, pl. IV-XII). Ces *cretule* avaient servi de cachets aux documents et coffrets déposés dans le temple. Cavallari s'était imaginé qu'il y avait dans le temple un atelier de glyptique, travaillant pour le compte des prêtres. A. Salinas a parfaitement défini et analysé toutes ces empreintes dont le nombre s'est encore accru depuis la première découverte.



TÊTE ARCHAÏQUE D'HOMME, EN MARBRE (GAGGERA). (D'après A. Salinas. *Notizie degli scavi*, 1894, p. 204.)

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0334
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG



Vve Charles Schmid, Éditeur.

FACE SUD DE L'ACROPOLE
Restauration.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0335
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



Vve Charles Schmid, Editeur

FACE EST DE L'ACROPOLE

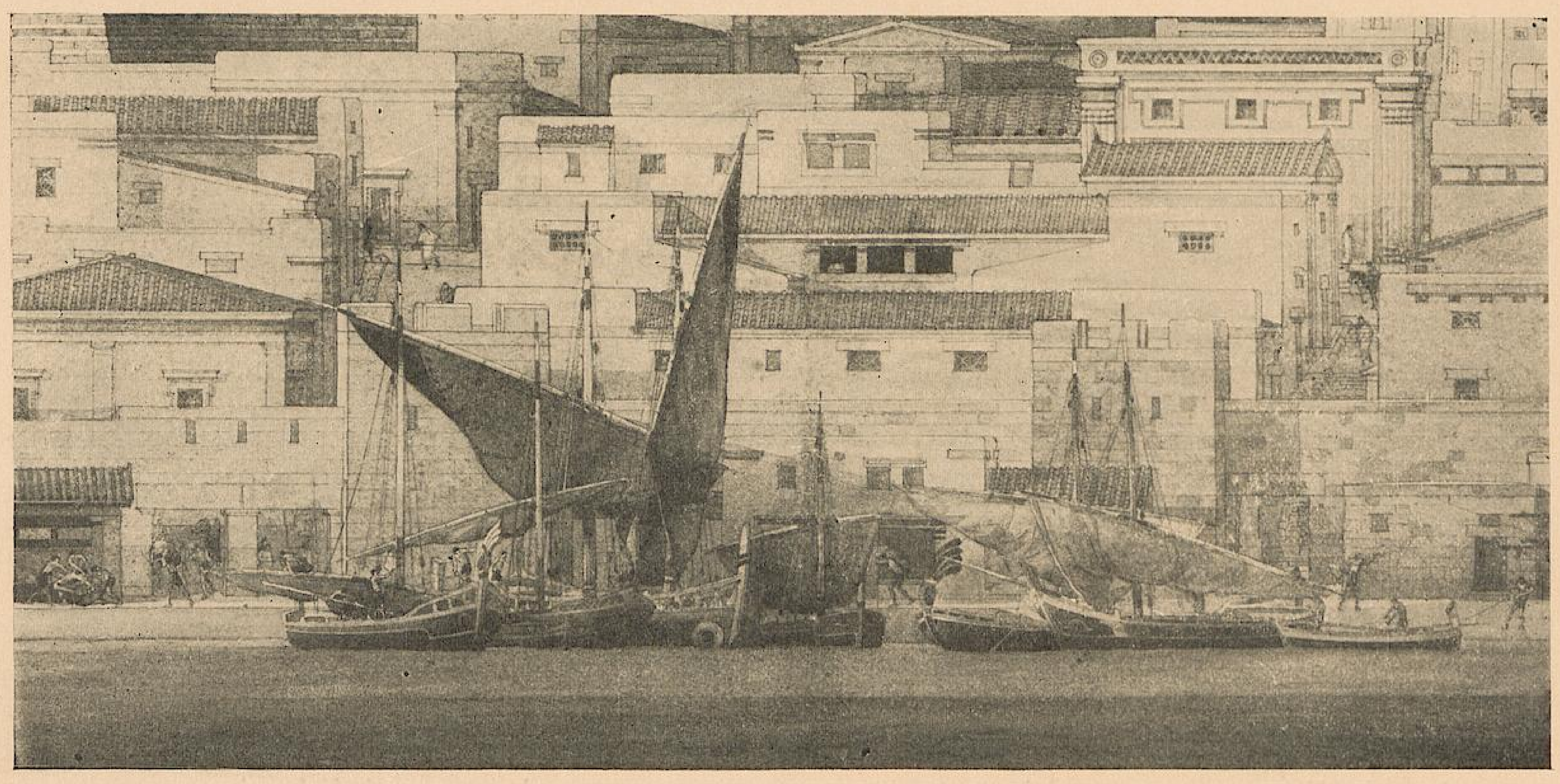
Restauration

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0336

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die DFG



BARQUES A QUAI DANS LE PORT DE SÉLINONTE. (Détail de la Restauration de M. Hulot.)

CHAPITRE IX

LA RESTAURATION ARCHITECTURALE DE LA VILLE ET DES TEMPLES

Il était bien tentant d'essayer de faire revivre aux yeux, dans toute sa splendeur, la ville dont nous avons retracé l'histoire et décrit en détail le plan et les monuments. Mais précisément les vicissitudes de Sélinonte ont dû édifier le lecteur sur la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de présenter, avec les éléments disparates dont on dispose, une reconstitution intégrale et cohérente. Cette difficulté spéciale à Sélinonte résulte du fait que la ville primitive a disparu pour revivre sous une forme réduite, ce qui multiplie les chances d'anachronismes, puisqu'on a en réalité deux villes successives à reconstituer en un tableau. Choisir l'un de ces deux états à l'exclusion de l'autre, ou bien les traiter tous les deux isolément était également délicat. Si l'on s'arrêtait à la ville antérieure à 409, dont il n'y a d'autres témoins authentiques que les temples et le grand soutènement est, c'était faire table rase des autres éléments caractéristiques de l'état actuel, le plan géométrique, l'enceinte d'Hermocrate et les fortifications extérieures, et s'obliger à les suppléer par des restitutions imaginaires. D'autre part, se limiter à la ville d'Hermocrate, c'était se réduire à la reconstitution d'une ombre tronquée et posthume. Enfin, les ressusciter toutes deux séparément, c'était s'exposer en outre à d'importantes et inutiles redites, puisqu'il aurait fallu répéter deux fois les restaurations des temples.

On s'est donc arrêté au parti d'une restauration synthétique de l'Ancienne

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0337
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

et de la Nouvelle-Sélinonte, conventionnelle au point de vue de la chronologie, mais conforme aux données générales de l'état des ruines et de la topographie. Les invraisemblances anachroniques de cette juxtaposition, qui résume en un tableau unique toute l'évolution de la ville, se réduisent à la présence simultanée d'éléments qui n'ont pu coexister dans le temps, c'est-à-dire le plan hippodamique de la Nouvelle-Sélinonte, les fortifications du front nord et la Ville extérieure du plateau de Manuzza. Mais comme ces éléments coexistent sur le terrain, cette synthèse répond à une réalité.

La plus grosse part que l'état actuel laissait à l'imagination est représentée par la reconstitution des faubourgs et de la Ville extérieure, dont il ne subsiste que des indices topographiques plutôt que des vestiges archéologiques, et par celle du plan intérieur des îlots et maisons non explorés de la Nouvelle-Sélinonte. On s'est aidé pour ces restitutions des exemples fournis par les fouilles de Théra, de Priène, de Délos, de Pompéi.

Les élévations des édifices et des temples de l'Acropole, vus de l'est et du nord, et celles des sanctuaires de Gaggera sont exécutées d'après la méthode conventionnelle du dessin *géométral* : le point de vue, étant supposé à l'infini, la perspective est remplacée par une projection verticale, dans laquelle chacun des monuments, quelle que soit sa position relative dans l'ensemble, se présente en vraie grandeur. Au contraire, les élévations des temples Est et l'aspect général à vol d'oiseau sont exécutés en perspective.

Pour le choix et la répartition des ex-voto autour des temples de l'Acropole, on s'est inspiré de données empruntées aux grands sanctuaires helléniques. Les constructions des ports, quais, portiques, loges de navires ont été rétablies d'après les restes du Pirée et de Délos; les types des navires ont été puisés dans les représentations de vases peints[1].

Partant de ce principe qu'il fallait donner une idée de l'activité d'une ville maritime, on ne s'est pas borné à la restauration purement linéaire et architecturale des monuments et constructions privées : on a voulu exprimer, autour des maçonneries, dans un panorama pittoresque et animé, la vie double d'une cité commerçante et dévote. On s'est appliqué à indiquer et à commenter par un choix de détails caractéristiques et pour ainsi dire pris sur le vif, la destination et le rôle des différents organes de la cité restaurée, quais, magasins, rampes, escaliers, rues, etc.

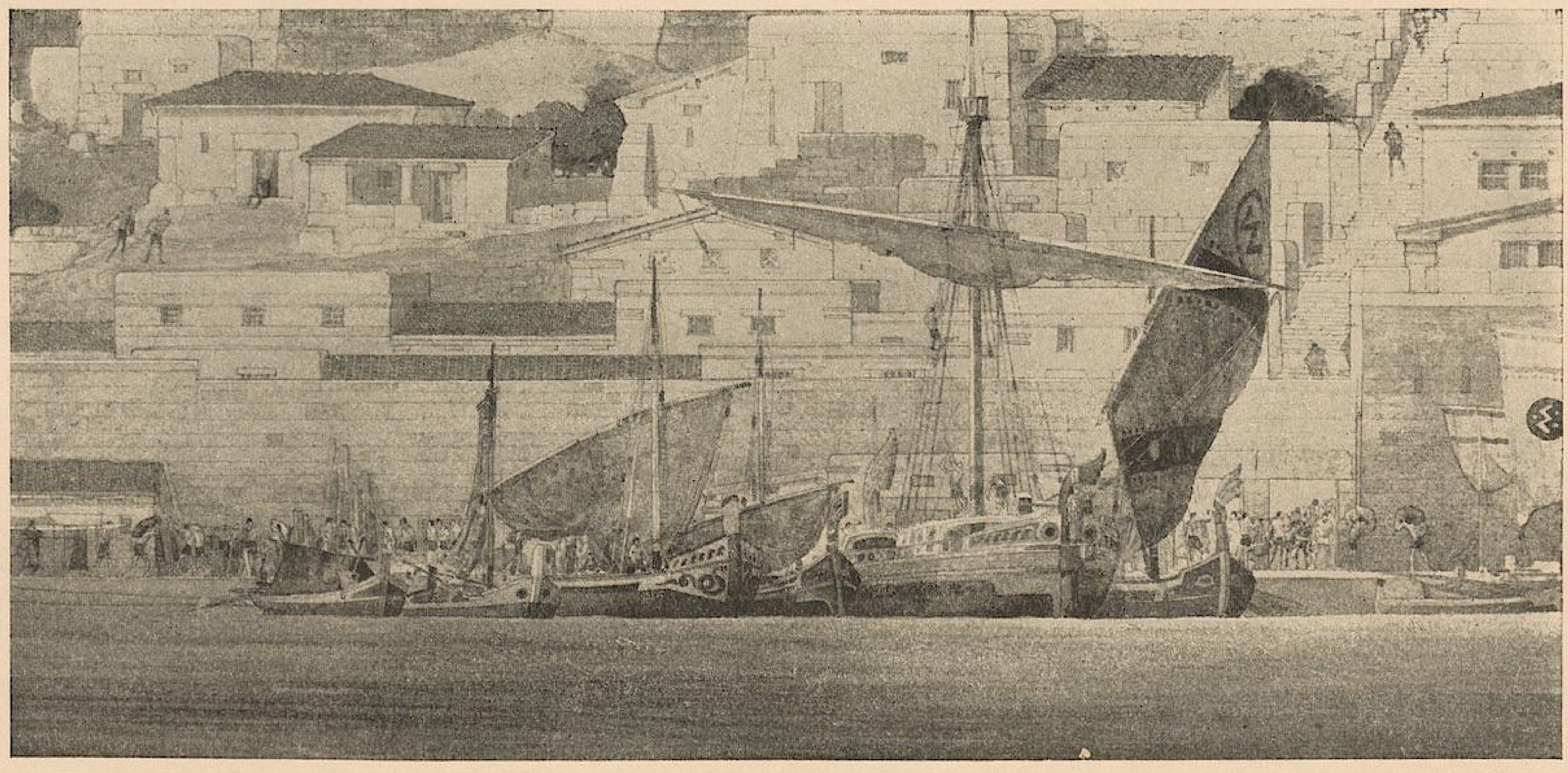
L'artiste a saisi la ville à son réveil. C'est l'heure matinale de l' « Aurore aux doigts de rose ». La rougeur du jour naissant a déjà coloré le ciel et teinté de sa clarté le phare encore fumant, les frontons des temples, les créneaux des remparts

1. Voy. p. 97.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0338
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

et des tours. Les colonnades lumineuses, aériennes sur leurs soubassements massifs, rayonnent dans la fraîcheur sereine de l'air pur. Un recueillement divin tient encore ensommeillée la haute cité aristocratique et sacrée. Mais en bas, au pied des remparts, le faubourg maritime et le port ont repris dès l'aube l'animation du labeur quotidien. On se hâte au travail avant les heures accablantes. Barques et navires amarrés au quai ont commencé à décharger et à embarquer leurs cargaisons. Sur le quai, dans les docks, c'est un va-et-vient de portefaix et d'esclaves affairés qui enlèvent, transportent, emmagasinent les marchandises. Voici déjà qu'un premier fardier pesant monte lourdement la rampe qui conduit du port à la haute ville. Cependant une partie de la flottille hisse pour l'appareillage ses voiles brunes à la brise matinale. En éclaireur, une svelte dière file hors du port de toute la vitesse de ses rames agiles, et réveille l'eau bleue engourdie par la nuit. « Le navire court d'un vol sûr et toujours égal; l'épervier même, qui est le plus preste des oiseaux, n'aurait pu l'atteindre, tant il fendait rapidement les flots de la mer[1]. » Un vent favorable vient en aide au travail de l'aviron[2], et la voile gonflée emporte aux pays de lucre l'espoir et la fortune de Sélinonte. Ἀγαθῇ Τύχῃ!

1. Homère. *Odyssée*, XIII, v. 85.
2. *Ibid.*, XI, v. 640.



NAVIRES DE COMMERCE A QUAI DANS LE PORT DE SÉLINONTE. (Détail de la Restauration de M. Hulot.)

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0340

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

TABLE DES GRAVURES HORS TEXTE

Planches.		Pages.
I (simple).	— Sélinonte. Plan d'ensemble des ruines	1
II (double).	— Sélinonte. Aspect général reconstitué	62
III (simple).	— Sélinonte. Plan d'ensemble restauré	145
IV (simple).	— Plan de l'Acropole. État actuel	168
V (simple).	— Plan de l'Acropole. Restauration	169
VI (simple).	— Sélinonte. État actuel. — 1° Face est de l'Acropole, état actuel. — 2° Coupe du plateau de l'Acropole, suivant l'axe de la grande rue Est-Ouest. — 3° —, suivant l'axe de la grande rue Nord-Sud	180
VII (simple).	— Fortifications dites d'Hermocrate. — 1° Coupe sur le front nord de l'Acropole. — 2° Restauration	184
VIII (simple).	— Fortifications dites d'Hermocrate. — 1° Coupe sur l'axe de la porte Nord : état actuel. — 2° Restauration. — 3° Angle nord-ouest de l'Acropole	204
IX (double).	— Les temples de l'Acropole, face sud. Restauration	212
X (double).	— Le temple C, face est. Restauration	228
XI (double).	— Colline Est. Les grands temples. Restauration en perspective	244
XII (simple).	— Gaggera : sanctuaire de Déméter et sanctuaire annexe. — 1° État actuel. — 2° Restauration	268
XIII (quadruple).	— Face sud de l'Acropole. Restauration	308
XIV (quadruple).	— Face est de l'Acropole. Restauration	309

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0341
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0342

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die
DFG

TABLE DES GRAVURES DANS LE TEXTE

		Pages.
1.	Métope : Persée tuant la Gorgone . . .	*Titre.*
2.	Un garage de navires a Sélinonte (Restitution)	v
3.	Tête de Déméter. Terre cuite de Gaggera.	XII
4.	La plaine sélinontienne : région nord. . .	1
5.	— région est. . . .	6
6.	Ruines du temple G ou d'Apollon : côté nord	7
7.	— front est.	8
8.	— angle sud-est	8
9.	— deuxième colonne du côté nord-est.	9
10.	— cinquième colonne du côté nord-est.	9
11.	Ruines du temple E (ou d'Héra) : colonnes du côté nord	9
12.	— — front ouest.	10
13.	Tambour isolé du temple E	10
14.	Le Gorgo Cottone (port Est) et l'Acropole.	11
15.	Les ruines du temple C (côté nord), sur l'Acropole	13
16.	Le maquis de l'Acropole : côté nord . . .	13
17.	Maquis devant le front est du temple C .	14
18.	Chemise de la tour ronde nord-ouest . . .	14
19.	Ruines du temple C côté nord-ouest. . . .	14
20.	La Grande rue centrale. (Vue prise du carrefour).	15
21.	La porte Nord. (Vue prise de l'intérieur) .	15
22.	La Grande rue : direction du sud	16
23.	Embouchure du Gorgo Cottone et colline des Pileri	17
24.	Dunes de Manicalunga et côté ouest de la baie de Sélinonte	17
25.	La « Torre di Polluce » et la Maison des fouilles, sur l'Acropole	18
26.	L'embouchure du Gorgo Cottone et la Terra di Pulci.	19
27.	Carte du territoire de Sélinonte	21
28.	Tétradrachme en argent de Sélinonte (v^{e} siècle) : le Sélinous sacrifiant . . .	22
29.	La « Valle del Margio » a l'embouchure du Modione (Sélinous). (Vue prise de Gaggera)	22
30.	Litra ou obole en argent de Sélinonte (v^{e} siècle)	23
31.	Mazzara del Vallo. (Gravure d'après Smyth).	23
32.	Didrachme en argent de Sélinonte (v^{e} siècle) : l'Hypsas, Héraklès et le taureau .	24
33.	Mont San Calogero et ses bains. (Gravure d'après Houel)	25
34.	Demi-drachme en argent de Sélinonte : (fin v^{e} siècle) : Héraklès imberbe et quadrige	27
35.	Tétradrachme en argent de Sélinonte (v^{e} siècle) : le Sélinous sacrifiant et Apollon en char	30
36.	Vases sikèles de la II^{e} période (xi^{e}-x^{e} s.) a décoration incisée. (Nécropole de Thapsos)	35
37.	Carte de la Sicile antique.	36
38.	La « Cava Lazzaro », tombe sikèle de la I^{re} période	40
39.	Os ouvragé, orné de tubulures. (Nécropole de Castelluccio).	40
40.	Vases sikèles de la I^{re} période (énéolithique)	40
41.	Amphore mycénienne a décoration florale (xi^{e} siècle). (Nécropole de Milocca) . . .	41
42.	Amphore mycénienne a décoration géométrique (ix^{e} siècle). (Girgenti)	41
43.	Bague mycénienne en or. (Nécropole de Pantalica)	42
44.	Vases sikèles de la III^{e} période a décoration peinte	42
45.	Carte de la Sicile : ses colonies et ses rapports avec la Libye, l'Italie et la Grèce	52
46.	Le port de Sélinonte. (Restitution conjecturale)	61
47.	Amphore de style mixte gréco-sikèle (IV^{e} période).	62
48.	Terres cuites votives de Mégara Hyblaia.	63
49.	Tétradrachme en argent de Léontinoi (vi^{e} siècle)	67
50.	Mégara Hyblaia. Plan topographique . . .	69
51.	— Murs et porte. Plan	70
52.	— Murs. Partie ouest de l'enceinte .	71
53.	Monnaies archaïques (vi^{e} siècle) de Sélinonte, au type du σέλινον	78
54.	*Idem*.	80
55.	Feuille d'ache d'après nature	80
56.	Dière sélinontienne quittant le port. (Restitution)	81
57.	Tétradrachme d'argent (iv^{e} siècle) attribué a Hérakleia-Minoa	87

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0343
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Pages.
58. Demi-drachme en argent de Sélinonte (ve siècle) : Héraklès et quadrige . . . 93
59. Coupe du Musée du Louvre représentant des navires 97
60. Tétradrachmes en argent de Syracuse (ve siècle) 98
61. Demi-litra en argent d'Himère (ve siècle). 100
62. Inscription dédicatoire du temple d'Apollon . 102
63. Tétradrachmes en argent de Sélinonte (ve siècle) : le Sélinous sacrifiant, Apollon et Artémis en char 105
64. Monnaies de Ségeste 109
65. Les Néréides portant les armes d'Achille. Rebord d'une vasque en terre cuite de Sélinonte 110
66. Marsala, ancienne Lilybée. (Gravure d'après Smyth) 118
67. Décadrachme en argent de Syracuse (ve siècle) 129
68. Vue du temple E. (D'après Houel) 130
69 Plan de Sélinonte. (D'après Houel) 141
70. Le soutènement est de l'Acropole. (Vue prise de l'angle nord-est) 145
71. — (Vue prise de l'angle sud) 147
72. Constructions du port Est 155
73. Tombes de la nécropole de la Galéra . . . 160
74. Tombes de la nécropole de Manicalunga . 160
75. Carrières antiques de la Rocca di Cusa. (D'après Houel) 163
76. Tambours de colonnes a Rocca di Cusa. (D'après Houel) 164
77. Carrière de Rocca di Cusa. (Tambour non détaché) 165
78. Front nord de l'Acropole. (Vue prise de Manuzza) 166
79. La porte Sud-Ouest. (Plan) 170
80. Le rempart ouest. (Vue prise de la tour demi-ronde nord-ouest) 172
81. Front nord de l'Acropole. (Vue prise en bas de l'angle nord-est) 174
82. États successifs de la porte Nord. (Plan). 175
83. La porte Nord. (Vue prise de la rue) . . . 176
84. — (Vue prise de l'extérieur) 177
85. Défenses extérieures du front nord. (Etat actuel et plan restauré) 181
86. Front nord de l'Acropole et défenses extérieures. (Plan) 182
87. Galerie de la tour nord. (Vue prise du renforcement) 183
88. La tour nord. (Vue prise du haut de la porte Nord) 184
89. La tranchée et le pont nord : côté est. . 185
90. La tour nord-ouest. (Vue prise au sud, du haut du rempart) 185
91. Enfilade de la galerie nord. (Vue prise de l'ouest) 186
92. Front nord-ouest des galeries a poternes. (Vue prise du nord) 187
93. Sortie secrète. (Plan état actuel) 188
94. — (Coupe longitudinale) 189
95. — (Coupe transversale) 190

Pages.
96. La Grande rue de Sélinonte. (Restitution). 191
97. — Direction nord. (Vue prise devant l'angle nord-ouest du temple D) 200
98. — Direction sud. (Vue prise du péribole du temple D) 201
99. Péribole du temple D sur la rue. (Coupe). 203
100. Restes d'édicule coupé par le péribole du temple D. (Plan) 203
101. La Grande rue, entre le carrefour de la rue transversale moyenne et la porte Nord. (Plan) 204
102. Maison M. (État actuel, plan) 207
103. — Façade. (État actuel) 207
104. Maisons M et N. (État actuel, plan) 209
105. Fragments divers provenant des fouilles de la Grande rue 212
106. Scène de sacrifice devant un temple. (Restitution) 213
107. Temples de l'Acropole. (État actuel, plan). 214
108. Le temple C (côté sud), le mégaron et le péribole. (Vue prise du sud) 215
109. Temple C : péristyle nord 216
110. — — (Plan restauré) 217
111. — seuil du pronaos. (Etat actuel) . . . 218
112. — — (Plan restauré) 219
113. — porte et grille du pronaos. (Restitution) . 220
114. — détail de l'ordre 221
115. — couronnement de terre cuite. (Restauration) 223
116. — chéneau. (Restauration de Koldewey-Puchstein) 224
117. — angle du fronton. (Restauration de Koldewey-Puchstein) 224
118. — façade est. (Restauration) 225
119. — détails de la toiture 227
120. — charpente de la cella. (Restauration) . 229
121. Temple D : degrés sud. (Vue prise de l'angle sud-est) 230
122. — angle sud-ouest et péribole. (Vue prise de la Grande rue) 231
123. — (Plan restauré) 232
124. — détail de l'ordre 233
125. — façade. (Restauration) 234
126. Temples B et C : front est. (Vue prise du grand autel) 235
127. Temple B (Plan restauré) 236
128. — détails de l'ordre 236
129. — façade. (Restauration) 237
130. Temple A. (Plan restauré) 238
131. — détail de l'ordre 239
132. — façade. (Restauration) 240
133. Temple O. (Vue prise du sud) 241
134. — Plan et coupe sur le pronaos. . 242
135 Propylées du temple A. (État actuel, plan). 242
136. — (Plan restauré) 242
137. — (Restauration) 243
138. Les temples Est. (Vue prise de la cella du temple E) 244
139. — (Plan restauré) 245

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0344
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

Pages.
140. Temple F. (Plan restauré) 246
141. — détail de l'ordre 247
142. — façade. (Restauration) 248
143. Temple G : côté sud. (Vue prise à l'ouest). 249
144. — intérieur. (Vue prise de l'ouest) . . 250
145. — adyton et colonnes de la cella. (Vue prise du nord) 250
146. — (Plan restauré) 251
147. — façade est du vie siècle. (Restauration) 252
148. — façade ouest du ve siècle. (Restauration) 253
149. — détail de l'ordre 254
150. — (Coupe restaurée) 255
151. — cella. (Restauration) 256
152. — (Vue cavalière restaurée). 257
153. Temple E : côté sud-ouest. (Vue prise du sud) . 258
154. — — (Plan restauré) 259
155. — façade. (Restauration) 260
156. — détail de l'ordre 261
157. — base et autel de l'adyton. (Etat actuel) 262
158. Gaggera. Téménos de Déméter. (Vue prise de l'est) 263
159. — — (Etat actuel, plan) 264
160. — — (Plan restauré) 265
161. — Propylée, grand autel, mégaron. (Vue prise de l'est) 266
162. — Propylée. (Plan restauré). 266
163. — — façade. (Restauration) 267
164. — — détail de l'ordre 268
165. — Autel. (Coupe en large). 269
166. — Mégaron. (Vue prise d'en haut) . . 269
167. — — angle du fronton. (Restauration de Koldewey-Puchstein) 270
168. — Téménos annexe. (État actuel, plan). 270
169. — — Petit temple. (Plan restauré). 271
170. — — — façade. (Restauration). . . 271
171. Temple E : colonnade sud. (Vue prise de l'angle nord-est) 272
172. Tableau comparatif des types de temples mégarisants a adyton. 279
173. Temple E : colonnes de la façade est . . . 281
174. Salle de Sélinonte au musée de Palerme . 282
175. Métope préarchaïque : Europe sur le taureau. (Musée de Palerme) 283
176. — Sphinx. (Musée de Palerme) 284
177. Métope du temple C : Persée égorgeant la Gorgone. (Musée de Palerme) 286

Pages.
178. Métope du temple C : Héraklès emportant les Cercopes. (Musée de Palerme). 287
179. — — Quadrige (Musée de Palerme). 288
180. — — (fragment) : tête de guerrier. (Musée de Palerme) 289
181. — — (fragment) : tête de femme. (Musée de Palerme) 289
182. Métope du temple F : Athéna terrassant un Géant. (Musée de Palerme) 290
183. Tête du Géant Antée (d'après un cratère du Musée du Louvre peint par Euphronios) . 290
184. Métope du temple F : Dionysos (?) terrassant un Géant. (Musée de Palerme) . . . 291
185. Torse de Géant, du temple G. (Musée de Palerme) 291
186. La Tête de la statue du « Sélinous » 292
187. Le « Sélinous » : statuette en bronze. (Musée de Castelvetrano) 292
188. Métope archaïque de Sélinonte : Éos poursuivant Képhalos. (Musée de Palerme) 292
189. Métope du temple E : Zeus et Héra. (Musée de Palerme) 293
190. — — face de l'Héra 294
191. — Héraklès et Amazone luttant. (Musée de Palerme) 295
192. — Athéna et Encelade. (Musée de Palerme) 296
193. — Artémis et Actéon. (Musée de Palerme) 297
194. Têtes de métopes (faces et profils) du côté ouest. (Musée de Palerme). 298
195. *Idem*. 298
196. Tête de métope (face et profil) du côté ouest. (Musée de Palerme). 299
197. Tête de femme (face et profil) de Sélinonte. (Musée de Berlin) 299
198. Temple E : tête d'une métope du côté est : (Musée de Palerme) 300
199. Figurines en terre cuite de Sélinonte. (Gaggera). 306
200. *Idem* . 307
201. Empreintes de cachets en argile, du temple C. (Musée de Palerme). 308
202. Tête archaïque d'homme, de Gaggera . . . 308
203. Barques a quai dans le port de Sélinonte. (Restitution) 309
204. Navires de commerce (Restitution). . . . 311

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0345
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0346
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	I
Introduction :	
Chapitre Ier. — Le paysage sélinontien	1
Chap. II. — Le site et le pays de Sélinonte	19
Livre I. — L'HISTOIRE :	
Chapitre Ier. — La colonisation phénicienne et grecque en Sicile	35
Chap. II. — Les métropoles de Sélinonte. — Sa fondation. — Son nom	63
Chap. III. — Histoire de Sélinonte au viie et au vie siècle avant J.-C.	81
Chap. IV. — Histoire de Sélinonte au ve siècle jusqu'en 410	98
Chap. V. — La troisième guerre carthaginoise et la première destruction de Sélinonte en 409	110
Chap. VI. — La Nouvelle-Sélinonte de 409 a 250 avant J.-C.	118
Chap. VII. — Sélinonte depuis 250 après J.-C. jusqu'a nos jours	130
Livre II. — ARCHÉOLOGIE :	
Chapitre Ier. — La ville ancienne (628-409)	145
Chap. II. — La Nouvelle-Sélinonte (409-250). — A. Enceinte d'Hermocrate (408) et fortifications extérieures (397-392)	166
Chap. III. — La Nouvelle-Sélinonte. — B. Plan intérieur, les rues, les maisons	191
Chap. IV. — Les temples de l'Acropole	213
Chap. V. — Les temples de la colline Est (*I Pileri*)	244
Chap. VI. — Les temples Ouest (sanctuaire de Gaggera)	263
Chap. VII. — L'architecture a Sélinonte	272
Chap. VIII. — La sculpture a Sélinonte	282
Chap. IX. — La restauration architecturale de la ville et des temples	309
Table des gravures hors texte	313
Table des gravures dans le texte	315

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0347
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG

ACHEVÉ

D'IMPRIMER

LE 23 DÉCEMBRE 1909

PAR

LOUIS MARETHEUX

1, RUE CASSETTE

PARIS

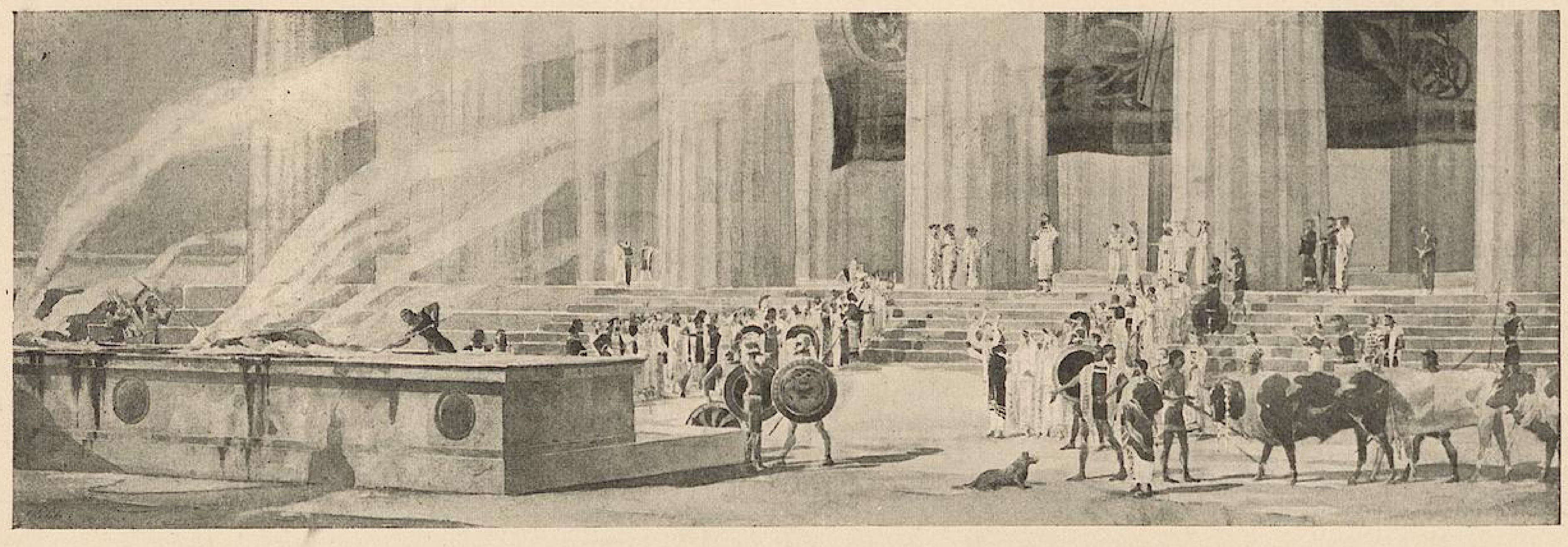
UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0348

© Universitätsbibliothek Heidelberg

gefördert durch die DFG

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0349
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die
DFG



SCÈNE DE SACRIFICE DEVANT UN TEMPLE. (Composition de M. Hulot.)

CHAPITRE IV

LES TEMPLES DE L'ACROPOLE

La série monumentale de Sélinonte[1]. — On relève actuellement sur le site de Sélinonte les ruines de onze temples, répartis en trois groupes, Acropole, colline Est, colline Ouest (Gaggera) : série remarquable par l'originalité de ses types, différents de ceux de la Grèce propre, et par l'unité qu'ils révèlent sous la variété de leurs apparences. C'est une famille à part, dont la filiation remonte à d'autres origines que celles du temple classique. Il y a donc là tout un chapitre de l'histoire de l'architecture et de la sculpture archaïques; ce chapitre a été maintes fois écrit, mais les conclusions peuvent en être renouvelées grâce aux découvertes récentes qui ont tant éclairé la civilisation primitive de la Grèce.

1° PÉRIBOLE DES TEMPLES C ET D. — Le quartier sacré de l'Acropole occupait le tiers de la surface du plateau. Il était divisé en deux sanctuaires séparés, après 408, par la grande rue transversale. Le téménos (enclos sacré) du nord, le plus spacieux (135 mètres de côté à l'ouest et 195 mètres au sud), contenait quatre temples inclus dans le même péribole : les temples C, D, un mégaron, le petit temple B, et trois autels. Le sanctuaire primitif, consacré dès l'époque de la fondation, paraît n'avoir renfermé que les deux grands autels, que leur position indique comme plus anciens que les temples[2]. Bientôt après, fut construit un

1. Après les ouvrages d'Harris et Angell, de Serradifalco, d'Hittorff, de Benndorf, cités plus haut (p. 144) et résumés par G. Perrot (*Hist. de l'Art*, t. VII), c'est surtout au travail de MM. Koldewey et Puchstein (*Die Griechischen Tempel in Unteritalien und Sicilien*, 1899, texte et planches) que nous avons eu recours pour les relevés précis et les observations techniques. Nous avons pu compléter leurs recherches par la description de deux monuments nouveaux, les Propylées du temple A et le petit temple de Gaggera.

2. Le grand autel sud fut conservé même après la construction du temple C. Il ne paraît pas avoir été affecté au service de ce temple, dont il fut plus tard séparé par le temple B. L'autel du temple C doit sans doute être cherché à 50 mètres à l'est de la façade, sur une ligne de mur à deux assises bien dressées, longue de 10 mètres.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/fougeres1910/0350
© Universitätsbibliothek Heidelberg
gefördert durch die DFG